Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis3940vr

L5

REVUE
DE PARIS.

XXXIX.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME TRENTE-NEUVIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

TROISIÈME PARTIE.[1]

VII.

Mon cher Des Verriers, je vous croyais plus grave ; quelle plaisanterie vous êtes-vous permise ! Quoi ! par un misérable subterfuge, vous avez essayé de ternir la science des sciences, et de ridiculiser un sage, un vrai philosophe, mon ami, M. Wolf !

— Qu'ai-je terni ? qu'ai-je ridiculisé ? M. Wolf prétend que la phrénologie découvre les instincts les plus secrets de l'ame, et il est en défaut quand il s'agit tout simplement de distinguer un sexe de l'autre sexe !

— Sophiste ! que vous êtes, Des Verriers, sophiste de mauvaise foi ! Qu'importe que l'enfant fût une fille ou un garçon ? le sexe ne fait rien à la question. Eh bien ! admettons-le, l'enfant

(1) Voyez les livraisons des 19 et 26 février 1837.

est une fille : qu'arrivera-t-il? Au lieu d'assassiner sur une montagne, la petite fille que vous avez substituée à mon fils, obéira à son mauvais penchant, devenue grande, en tuant à un sixième étage.

— Ainsi, mon frère, pour la phrénologie, une maison ou une montagne, c'est tout un?

— Je ne vous réponds plus, Des Verriers.

— Et moi je vous réponds que la phrénologie est une science parfaitement inutile, une divination après coup.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est-à-dire qu'elle n'affirme pas qu'un homme aura telle ou telle qualité, tel ou tel vice pendant sa vie; elle attend qu'il soit mort pour se prononcer sur son compte sans se compromettre. Quand il est avéré qu'il a été ou voleur, ou assassin, ou menteur, ou lâche, la phrénologie fait bouillir sa tête, et elle expose doctoralement alors qu'il fut menteur, lâche, voleur ou assassin. Conséquence : pour savoir pertinemment ce que vous serez, commencez par avoir été, et faites cuire votre tête.

— Encore une fois, je ne vous parle plus, Des Verriers.

— Vous brûlez pourtant de me rapporter ce que M. Wolf a dit de votre fils, ou plutôt de vos deux fils, après l'examen de leurs crânes. Je vous vois diablement préoccupé, et ce n'est jamais sans motif chez vous.

— Mon fils Washington, puisque vous tenez à le savoir, a les organes de *l'Amativité*, *de la Philogéniture*, *de la Circonspection*, *de la Bienveillance*, *de la Vénération*, *de la Persévérance*, *de la Justice*; organes, Des Verriers, qui engendrent les plus purs sentimens; tels que la bonté, la clémence, la compassion, la pitié, l'équité, l'humanité, — l'humanité! Des Verriers. — Votre neveu promet donc, et réjouissez-vous-en avec moi, d'être bon fils, noble époux, excellent citoyen; d'être....

— Assez, mon frère, car Washington n'aurait aucun mérite personnel, songez-y, à être tout cela, s'il n'avait aucun effort à faire pour y parvenir. — Et votre fils, Socrate Leblanc, dont je me propose de vous parler plus amplement, est-il aussi bien partagé en saillies phrénologiques?

— Ici est ma douleur, Des Verriers. La Providence mêle toujours

quelque amertume aux biens qu'elle nous envoie, pour mieux en rehausser le prix, comme dit le vicaire de Wakefield : *To enhance the value of its favors.* Socrate a l'organe funeste de *la destructivité*; il serait porté à détruire, à anéantir. — Mon cœur saigne.

— Que ne l'abandonnez-vous alors, mon frère, à son malheureux sort? Jetez-lui quelques mille écus et ne vous en occupez plus. Socrate a maintenant cinq ans, comme votre fils : bientôt vous serez dans l'impossibilité de cacher à ma sœur vos sacrifices pour cet enfant, dont elle n'ignorera pas long-temps l'existence. Tout finit par se savoir. Ne comptez pas sur son imagination pour vous pardonner votre originalité. Les femmes n'ont de l'imagination qu'à leur profit. Préparez-vous à des railleries, des cris, des bouderies, à des guerres domestiques sans fin. Croyez-moi, usez du découragement où vous met la découverte phrénologique faite sur Socrate, et rompez une bonne fois avec le projet de l'élever à côté de votre fils.

— Abandonner Socrate ! l'abandonner, Des Verriers, parce que son organisation l'entraîne vers le mal ! Mais, au contraire, plus que jamais je m'attache à lui. Faire le bien avec ce qui est bon, c'est l'œuvre de tout le monde ; l'accomplir avec ce qui est mauvais, c'est le lot du sage, le mien. Plus grande est la difficulté, plus noble est la victoire. Qui dit philantrope dit martyr. Je remplirai ma tâche. Mon fils Washington sera bon : tant mieux, il corrigera Socrate. Lui et moi travaillerons à l'œuvre. Je ne pensais pas lui tailler si tôt de l'ouvrage. Quant à ma femme, si elle a ses pauvres, j'ai les miens. Chacun les prend où il peut : elle à l'église, moi dans la rue. Elle travaille pour le ciel, j'aime à le croire, et moi pour l'humanité. Nous pourrions nous rencontrer là haut.

— Tâchez toujours de ne pas vous rencontrer ici-bas. Mais encore une fois, mon frère, renoncez à vous proclamer le don Quichotte de la bâtardise. Votre exemple ne changera rien aux choses reçues. Ensuite, qui sait si votre dévouement n'est pas une erreur? Ce qui vous paraît mal ne l'est peut-être pas.

— Le mal est toujours mal, Des Verriers. Citez-moi beaucoup de peuples qui, aussi corrompus que nous, aient abandonné les

enfans à la merci des passans, dans la rue, et des loups dans les bois. Erigerez-vous en principe l'assassinat des nouveau-nés? Où sont vos autorités? Les sauvages n'ont pas d'exemples de ces cruautés à offrir? Démontrez-moi le contraire.

— Un instant! mon frère, ne me demandez pas des preuves historiques sur un point très délicat; vous auriez à vous repentir, j'en ai peur, de m'avoir fourni les moyens d'avoir raison.

— Non, parlez, Des Verriers ma doctrine ne craint pas l'examen.

— Eh bien! mon cher duc, je ne vois nulle part, dans aucun climat, à aucune époque, des témoignages d'humanité envers les enfans.

Les Islandais ne consentent à embrasser la religion chrétienne qu'autant qu'il leur sera permis de continuer à exposer leurs enfans; les Arabes et la plupart des peuples orientaux ont toujours eu droit de vie et de mort sur les leurs; chez les Lacédémoniens, Lycurgue établit ce droit; et Solon chez les Athéniens; Bodin, que vous avez dans votre bibliothèque, écrivain célèbre au XVIe siècle, dit : « Il faut rendre aux pères la puissance de la vie et de la mort que la loi de Dieu et de nature leur donne. »

Il était d'usage parmi les Romains, vous qui les vénérez tant, que la sage-femme mît le nouveau-né à terre; si le père ne le relevait pas, l'enfant était abandonné; d'où l'expression : *tollere infantem*, lever un enfant. Voulez-vous encore d'autres témoignages, mon frère?

— Sans doute, Des Verriers.

— Chez les Hébreux, le père posait l'enfant sur ses genoux, et par cet acte, il le reconnaissait. Job ne dit-il pas : Pourquoi m'a-t-on reçu sur les genoux et pourquoi m'a-t-on présenté les mamelles pour me les faire sucer? En Chine, le père tue, à son gré, ses enfans en les plongeant dans l'eau. Trajan fut le premier empereur romain, selon Pline, qui eut pitié du délaissement des nouveau-nés; il fit élever à ses frais près de 5,000 enfans. Les Celtes les abandonnaient au cours du Rhin; s'ils surnageaient, ils étaient légitimes, sinon l'épouse était condamnée comme adultère; coutume qui a fait dire au spirituel philosophe Lamothe-Levayer : « Nos Gaules sont bien différentes de ce qu'elles étaient du temps

de Julien, et que si le Rhin y submergeait tous les bâtards, elles ne seraient pas si peuplées que nous les voyons. »

Appellerez-vous ces peuples cruels, sauvages, barbares, mon frère? Mon Dieu! ils avaient leurs systèmes comme nous avons les nôtres: ils croyaient humain de mettre un terme à la population, comme nous croyons humain de ne pas l'arrêter. Platon, ce sage de la Grèce, n'a-t-il pas dit dans sa République qu'il ne fallait pas conserver les enfans des citoyens de moindre mérite? Aristote, son disciple, le collecteur des lois de cent cinquante peuples, n'approuve-t-il pas le meurtre des enfans dans certaines circonstances? Aristote fut père pourtant, si Platon ne le fut pas. Je vous cite des noms fameux, mon frère: ajoutez-y ceux de Tacite, de Sénèque, de Plutarque, qui naquit après J.-C., tous approbateurs des lois en faveur de l'infanticide. En viendrez-vous à croire que les anciens ne sont pas toujours des raisons à opposer? Ils ont plus souvent chanté l'amour que la maternité dont il n'est pas dit un mot dans Catulle, Tibulle et Properce, ni même dans les satiriques latins, ces déclamateurs en toutes choses. C'est le christianisme....

— Là, je vous attends, mon frère. Je vous tiens!

— Quoi! vous m'attendez! Eh bien! le système change, j'en conviens; mais est-ce qu'une religion nouvelle se fonde sans renverser tout ce que la précédente avait établi? Comment réussirait-elle? Ne criez pas si fort à la morale avant de connaître les motifs qui y poussent; d'ailleurs si Constantin défendit l'exposition des nouveau-nés, il autorisa l'esclavage des enfans trouvés. Son humanité fut selon les temps; la nôtre est de circonstance. Saint Basile avait raison de crier contre la vente des enfans, et Constantin n'avait peut-être pas tort de la permettre. Mettez saint Basile à la place de Constantin et celui-ci à la place de celui-là, ils changeront peut-être de langage. Ne vous imaginez pas que le christianisme proclama d'abord des lois tout-à-fait contraires aux anciennes coutumes. Charlemagne déclara que les enfans exposés seraient esclaves de ceux qui en prendraient soin. N'appelons, mon frère, ni barbarie ni civilisation ce qui est un produit naturel des circonstances combinées avec l'âge des peuples. Humain à Paris, vous eussiez été peut-être vous même un antropophage au Japon.

— Allons! vous voilà voltairien.

— Je suis mieux que cela, je suis historien. Je vous demande pardon en outre, mon frère, de l'avantage que je prends sur vous dans ce moment-ci; la faute en est à vous. Vous avez provoqué le sujet, et il en est si souvent question entre nous, que j'ai fini par le posséder, ainsi que je vous le prouve.

Je ne vous dirai pas, quoique je le sache, l'époque des divers établissemens fondés pour les enfans trouvés sous l'influence du christianisme. Vous savez comme moi que l'Autriche en a beaucoup; que l'Espagne en compte soixante-sept, la Toscane douze, la Belgique dix-huit, et que la France n'en a pas moins de trois cent soixante-deux.

— Gloire immortelle à la France, mon cher Des Verriers.

— De quoi la glorifiez-vous, de ce qu'elle a plus de bâtards que toutes les autres contrées de la terre? beau compliment!

— Ne serai-je pas fier de ce que mon pays leur a élevé plus d'asiles que les autres?

— Permettez, mon beau-frère, et accordez-moi toute votre attention, je vous prie.

— Vous l'avez, Des Verriers.

— Les pays protestans n'ont pas d'hospices d'enfans trouvés, mais ils ont beaucoup de maisons d'orphelins, en revanche. Il en est ainsi en Angleterre.

— Et pourquoi cela, Des Verriers?

— Pourquoi? parce que l'état qui ouvre une maison aux enfans trouvés encourage les femmes à en procréer d'illégitimes presque sans remords. Elles sont sûres d'avance du berceau où elles déposeront leur fruit illicite. Les hospices sont une institution divine, si vous voulez, mais ne sont-ils pas aussi des primes d'encouragement offertes aux mauvaises mères? Pour un enfant qu'on sauve, n'encourage-t-on pas des milliers de mères à la corruption la plus effrénée? Oui, mon cher Levert, à côté de ces mots gravés à la porte de ces sortes d'établissement: *Hospice des enfans trouvés;* on devrait écrire : *Palais des femmes perdues.*

Je termine, mon cher duc, mes affligeantes réflexions; mais souvenez-vous que de toutes les vertus, la plus difficile à exercer, c'est la charité.

— Je ne dis pas non, mon cher Des Verriers; mais en quoi, s'il n'en était ainsi, serait-il beau d'être charitable?

— Ai-je du moins ébranlé votre résolution d'élever Socrate?

— Elle est au contraire si ferme, Des Verriers, que les maîtres, puisqu'il faut des maîtres, hélas! destinés à mon fils ont été chargés par moi d'aller donner les mêmes leçons à Socrate. Ce dernier n'aura pas, à la vérité, la ressource de l'émulation, mais il aura du moins celle d'une instruction distincte, exclusivement pour lui. Demain, les professeurs de langues, de dessin, d'escrime, de danse, de musique, commenceront l'éducation des deux élèves; et nous verrons, mon fils, le gentilhomme, si Dieu ne vous a pas créé plus riche pour que vous soyez meilleur; et vous, mon autre fils, l'enfant de la philantropie, s'il ne vous a pas placé sur mon passage pour que vous soyez reconnaissant un jour envers l'humanité de ce que je fais pour vous, au nom de mes semblables, au nom de l'humanité.

Le duc de Levert se découvrit avec respect.

— Est-ce que vous me saluez, mon frère?

VIII.

Quelle séduction offerte à un écrivain d'imagination! quel parti ne tirerait-il pas de ces deux existences si parallèles et si différentes! Celle-ci dorée jusqu'au bout des ongles comme une sultane Validé le jour de son entrée au sérail; celle-là emprisonnée dans un hospice, liée à la chaîne des lois qui ne se rompt jamais, ayant pour père le Code pénal. Comme une main ingénieuse lancerait, à travers le tourbillon des idées et des choses, ces deux enfans : comme elle ferait une part singulière à chacun d'eux, et infligerait un démenti aux probabilités de leurs destinées, en se plaisant à montrer le noble, le riche, le puissant, incapable de soutenir la couronne de sa naissance; et à montrer le bâtard, le réprouvé du monde, l'enfant de la Bourbe, au-dessus de son rival, supérieur à lui de toute la domination de la vertu sur le vice, de tout l'avantage du travail sur l'oisiveté, de toute l'autorité du génie sur la médiocrité de l'esprit. Ou bien ne lui serait-il pas loisible encore, au romancier, ce poète de la foule, de tailler son marbre

sur place, de peindre le noble dans toute l'exagération de sa valeur personnelle, de l'opposer, comme une vérité consentie, au mensonge dégradant de la bâtardise, en élevant Washington sur le socle social, et en traînant à ses pieds Socrate, l'enfant sans nom.

Des deux côtés, il y a d'éblouissantes trames de paroles et d'images à dérouler; mais ce n'est pas à nous qu'il convient d'hésiter, parce que ce n'est pas à nous qu'il est permis de choisir. Des sillons sont tracés pour les pieds timides. Il n'y a que les aigles qui, avec leurs fortes ailes, puissent aller semer des graines fécondes à la cime des clochers. Pour parler plus humainement, nous nous sommes promis de traiter un sujet peut-être bizarre dans un cadre commun, parce que cela convenait mieux à notre portée. Nous avons, en outre, employé tant d'incidens vrais, que le paradoxe et les choses d'aventure auraient imprimé un disparate mortel à notre récit.

Washington et Socrate commencèrent leurs études le même jour, tous les deux sachant déjà lire couramment, ce qui est le plus beau triomphe que l'enseignement puisse remporter sur l'intelligence, et ce dont il est le moins fier. Il n'y a que les enfans et les professeurs qui mettent les difficultés de l'alphabet au-dessous des difficultés de l'algèbre et de la métaphysique.

Un collége renommé de Paris reçut Washington sur ses bancs et Socrate resta à son hospice, où les maîtres choisis par le duc de Levert allèrent l'initier aux douceurs du rudiment et le faire promener dans le jardin des racines grecques.

Nous tromperions l'esprit de localité de notre lecteur, pour employer une expression de la phrénologie, si nous omettions de lui apprendre que Socrate était sorti de l'hospice des Enfans-Trouvés pour être conduit à l'hospice des Orphelins. Cette rectification en exige une autre.

L'hospice des *Enfans-Trouvés*, ou de l'*Allaitement*, ne garde les enfans que jusqu'à l'âge de deux ans; passé cet âge, il les verse dans l'hospice des *Orphelins*, situé rue du Faubourg Saint-Antoine, 124-126. Le transvasement s'opère ainsi. Chaque année, à pareil jour, on fait avancer à la porte des Enfans-Trouvés une voiture couverte, semblable en tout, sauf quelques ouvertures latérales, au panier à salade, dans lequel on transporte au Palais de

Justice les prisonniers des différentes maisons de détention de Paris. Ensuite un appel a lieu, et des chiffres répondent; car, devant la charité légale, il n'y a pas de nom, pas de famille, pas de religion, pas de pays. Le fou de la Salpétrière a un numéro; le malade de l'Hôtel-Dieu a un numéro; le prisonnier à la Conciergerie, un numéro; le bâtard un numéro; cela est triste, mais cela est hautement philosophique.

Aussi l'histoire de ces maisons se résume en chiffres. A l'hospice des Enfans-Trouvés, par exemple, les nourrices sont numérotées, les salles numérotées, jusqu'aux pauvres petits enfans qui portent autour du poignet une bande de toile blanche noircie d'un numéro, hélas! toujours bien élevé. C'est de la besogne toute taillée pour la statistique, qui a énuméré avec une exactitude triomphante que la totalité des enfans exposés depuis 1741 jusqu'en 1790 a été de 260,465. C'est par année moyenne 5,209 à 5,210 enfans.

Depuis et compris 1789 jusqu'en 1813, 109,650 enfans sont entrés à l'hospice; et il en est mort dans l'intérieur 39,330, ce qui donne année moyenne 4,386 enfans reçus et 1,572 morts.

Enfin, au jour venu de les changer d'hospice, les enfans dont les numéros sont révolus, descendent à la chapelle, entendent la messe et saluent, avant de partir, la statue de saint Vincent de Paule. Il est là à l'entrée, mettant un enfant sur son bras droit, en cachant un autre sous son manteau, près d'en ramasser un autre couché dans la neige. Personne ne saura jamais si cette statue (1) est bien ou mal exécutée. Comment le savoir? on a les yeux couverts de larmes en essayant de contempler cet homme, si ce fut un homme, dont la tendresse a élevé ce palais aux enfans perdus, et dont le doigt a tracé ces mots sublimes au seuil de l'hospice:

Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur a eu pitié de moi.

Par un privilége accordé à M. le duc de Levert, Socrate avait cinq ans lorsqu'en 1818 il quitta l'hospice des Enfans-Trouvés. Cette prolongation de séjour entrait dans le plan d'éducation qu'on lui réservait.

(1) On la dit du reste admirable: elle est de Stouf. Louis XVI en commanda l'exécution en 1789.

Appelé par son numéro (et Dieu sait quel numéro chargé de zéros il avait!) il descendit avec ses compagnons de voyage, embrassé par les bonnes sœurs de l'hospice, divines mères toutes pleines d'amour pour les enfans des autres, pour des enfans qu'on leur emporte à deux ans, quand ils commencent à articuler : maman. — Je me trompe : ce mot céleste, et il faut que les mères le sachent, est interdit aux hospices. On le raie du cœur et des lèvres des enfans comme un premier châtiment infligé à celles qui leur ont donné le jour. Les sœurs sont appelées par les enfans : ma tante.

Socrate qui avait cinq ans alors, qui était un homme à côté des autres enfans, fut accompagné d'une foule de douceurs jusqu'à la porte de l'hospice; une sœur lui glissa une pièce de quarante sous dans la main; une autre sœur, lui enfonça dans la poche un de ces énormes morceaux de gâteau de Nanterre qu'on vend à la porte du Luxembourg; la supérieure était placée à la croisée pour le voir partir; et meneurs, berceuses, nourrices, employés, cuisiniers, laitières, faisaient galerie à notre héros. On savait, ce n'était un secret pour personne, qu'un grand personnage le protégeait. Le romanesque plaît partout.

Cependant, il fallut monter dans le fourgon avec les autres. Socrate s'exécuta; mais il retourna encore une fois sa petite tête pour regarder derrière lui la belle maison où il avait si bien mangé, bu de si bon lait en tous temps et eu si chaud l'hiver. De sa place, il n'aperçut au fond de la cour en roulant vers le bas de la rue d'Enfer que la statue de saint Vincent-de-Paule qui lui souriait. — Socrate mordit alors en plein dans le gâteau de Nanterre.

Il longea le Luxembourg, parcourut le faubourg Saint-Germain, les quais, remonta la rue Saint-Antoine, coupa les boulevarts à la Bastille, s'enfonça dans le faubourg, trajet qui eût été fort brillant pour tout autre que lui qui ne voyait ni ciel ni terre, ayant à peine assez d'air pour respirer.

Enfin le fourgon passa sous les deux grilles de l'hospice des Orphelins, et Socrate fut délivré; il mit pied à terre à la porte d'un bâtiment beaucoup plus vaste que celui qu'il avait quitté. Quoique la faculté des comparaisons ne fût pas encore très développée chez lui, il fut frappé cependant de la ressemblance de son nouveau

séjour avec l'ancien. Son jugement ne le trompait pas. Est-ce une prévention; est-ce une impression produite par un fait positif? mais les hospices, ainsi que les prisons, ont une figure particulière; un jour distinct, plus jaune ou plus pâle, les enveloppe. Les maisons, ce qui est incontestable, ont une haleine; les hospices ont l'haleine forte.

L'entrée de Socrate causa d'autant moins de sensation, qu'elle avait lieu un jour qui coïncidait dans l'hospice avec un évènement grave pour les jeunes locataires. Un cinquième, peut-être une plus large fraction des enfans trouvés, ayant atteint leur onzième année, était sur le point de quitter la maison, ainsi que les réglemens le portent, pour embrasser une profession. Les chefs de différens métiers, par arrangemens pris avec les administrateurs de l'hospice, attendaient dans une grande pièce qu'on leur livrât des apprentis. Là étaient réunis des maçons limousins, des tailleurs allemands, des cordonniers auvergnats, des charpentiers picards, des charrons, des peintres, des corroyeurs, tous sordidement avides d'emporter de la chair d'apprenti, au-dessous du cours, à bon marché.

On n'a pas oublié, pour rappeler en courant une circonstance antérieure, que le duc de Levert avait prié son ami M. Wolf, le phrénologiste, d'aller examiner à l'hospice le crâne de Socrate. Cette inspection physiologique était de rigueur, selon M. le duc, avant qu'il ne fût donné aucune direction sérieuse à l'esprit de son protégé. Officieux comme un Allemand, et curieux comme un phrénologiste, M. Wolf s'était rendu en hâte *à l'Hospice des Orphelins* où il avait trouvé Socrate, et où le hasard devait le rendre témoin d'une scène bien pénible pour sa foi en la doctrine de Gall.

La distribution des apprentis commence.

Un teinturier se présente et réclame celui qu'il a acheté pour cinq ans; M. Wolf aperçoit alors la tête d'enfant la plus remarquable. Au sommet de l'oreille de cet enfant qu'il embrasse, il sent sous sa main la saillie si rare de la *Secrétivité*, source de l'art d'imitation, organe du grand comédien, celui auquel Talma obéissait en frémissant sans s'en douter. Et cet enfant va être livré à un teinturier, à un barbouilleur de calicots! Le successeur promis à Baron, à Kean, à Talma, l'émule du tendre et énergique

Bocage, fera bouillir dès le point du jour du campêche dans un chaudron, et aura toute sa vie les mains bleues, les ongles garances! Wolf sentit une larme scientifique rouler entre ses paupières.

Un autre enfant fut cédé à un maçon; celui-là avait *l'Idéalité* si prononcée, qu'on en apercevait l'aspérité osseuse sous ses cheveux blonds. Cet organe était celui de Raphaël, de Wordsworth, du Tasse, de Shakespeare et de Racine. Pauvre enfant! naître poète sublime et bâtir des tuyaux de cheminée!

Quand donc, se dit avec douleur le bon Allemand, les gouvernans s'occuperont-ils, au moyen de la phrénologie, de mettre en harmonie les instincts des hommes avec les professions sociales? qu'on s'étonne, ajouta-t-il, des révolutions après ces absurdes accouplemens d'un poète et d'une truelle, d'un comédien et d'un sac d'indigo.

Indigné jusqu'au fond de l'ame, le phrénologiste Wolf se retira après avoir encore vu un enfant doué du *sentiment du plaisant*, comme Sterne et Voltaire, disputé par un charron et un corroyeur; et un autre enfant chargé au sommet de la tête de la noble saillie de la vénération, organe de saint Augustin, abandonné à un serrurier. Ainsi, s'écria M. Wolf, le nouveau Sterne tannera des peaux de bœuf, et un autre saint Augustin forgera des serrures. Admirable société! Il passa ensuite dans une autre pièce où il fit sur la tête de Socrate les remarques peu avantageuses dont il a été précédemment question entre le duc de Levert et son beau-frère.

Nous laisserons s'installer dans son hospice des Orphelins notre illégitime héros; la suite de son histoire nous apprendra s'il donna un noble démenti aux prédictions de la phrénologie.

IX.

L'abbé Ronsin ne joue pas un très grand rôle dans cette histoire; il y paraît de loin en loin, à la suite de madame la duchesse, et sur un plan éloigné. Venu de la province, et de quelle province! au collége de Saint-Sulpice, il fut recommandé par un chanoine de Saint-Denis à Mme de Levert, lorsqu'elle cherchait à se recommander par un entourage tout-à-fait édifiant. Elle eût peut-être fait un meilleur choix si un choix avait été possible alors;

mais les plus fins, les plus soyeux abbés avaient été accaparés depuis long-temps. Non que l'abbé Ronsin fût complètement indigne d'être poussé dans le monde, et déshonorât une protection comme celle de madame la duchesse, mais outre qu'il était né à Carpentras, il était si épais, son extraction était si grossière, ses yeux étaient si insolemment noirs, ses cheveux si bouclés et ses mollets si forts, qu'on ne consentait pas à lui reconnaître, et c'était une injustice au fond, des connaissances vastes et très variées. Certainement il y avait peu d'hommes de son âge, même parmi le clergé, aussi versés que lui dans l'histoire et dans la philosophie, mais il était né à Carpentras. Sa conversation était instructive à écouter; elle n'était ni sans abondance ni quelquefois sans une certaine teinte d'esprit; mais c'est ici qu'il faut répéter : Il était né à Carpentras ! Son accent, qui roulait des montagnes de gravier, et l'on ne sait quoi encore, ébréchait les oreilles les plus aguerries, et l'avertissait qu'il ne ferait jamais son chemin dans le monde. C'est à cause de cet accent déplorable que madame la duchesse l'avait eu à si bon marché, et qu'elle en abusait si cruellement, quoi qu'il lui rapportât une immense considération dans les salons de l'époque. C'était une mine d'or natif. Encore ignorant des profits qu'il attirait à autrui, il s'estimait trop heureux d'avoir une ample redingote noire en beau drap de Sédan à chaque saison, de réaliser deux excellens repas par jour, et d'avoir en perspective le préceptorat du fils de la duchesse. Aussi Dieu sait les vœux qu'il formait lorsqu'elle était enceinte, pour qu'elle accouchât d'un fils. Le Sauveur du monde fut sans doute plus prédit, mais il ne fut pas plus souhaité. Tous les cardinaux avaient débuté par être évêque; et il était peu d'évêques qui n'eussent commencé leur carrière par être précepteur dans quelque illustre famille, à partir de Bossuet et de Fénelon, ce que se disait tous les soirs l'abbé Ronsin en s'enfonçant dans de beaux draps dont la finesse n'avait jamais été connue des sommités ecclésiastiques de Carpentras, ni même de l'évêque de Vaison. Les vœux de son ambition s'étaient accomplis au-delà de ses espérances, du jour où un fils était né à madame la duchesse, et de cet autre jour, non moins ineffaçable dans sa mémoire reconnaissante, où elle lui avait promis de le faire nommer aumônier du couvent des Irlandaises. Ces riches avantages, déjà obtenus

à l'aide de Dieu, et beaucoup d'autres près de les suivre, compensaient avec largesse les ennuis d'avoir à répondre à chaque instant aux questions universelles de sa puissante protectrice, qui, on l'a vu, non contente de le posséder à titre d'homme d'église, l'utilisait encore comme un recueil portatif, comme une encyclopédie de voyage : l'abbé était la mémoire des choses qu'elle avait oubliées ou qu'elle n'avait jamais sues. Attentif à la moindre hésitation intellectuelle de la duchesse, il fallait qu'il lui soufflât sur-le-champ, et sans qu'on s'en aperçût, le mot perdu, la citation ignorée, la date effacée, l'article de la loi religieuse ou politique dont l'assertion qu'elle émettait avait besoin; trop heureux quand sa mémoire, prise au dépourvu, n'était pas dans la nécessité d'inventer une date ou d'improviser une citation de Cicéron ou de saint Augustin. A cela près, il était plus libre que Bossuet, précepteur autrefois comme lui, sans être obligé comme Bossuet de servir d'intermédiaire galant entre Louis XIV et Mlle de La Vallière.

Ce fut un beau jour pour l'abbé Ronsin, pour Mme la duchesse de Levert et pour la monarchie, celui où les portes du vieux couvent des Irlandaises roulèrent sur leurs gonds rouillés depuis des années et virent passer, comme au temps de Louis XIV, d'abord une supérieure du couvent des Irlandaises ; une supérieure ! titre tout-à-fait neuf, malgré les velléités religieuses de l'empire ; à côté de la supérieure, M. l'archevêque de Paris venu tout exprès pour bénir la maison ; après la supérieure, M. l'aumônier des Irlandaises, l'abbé Ronsin, marchant auprès de la protectrice de la fondation, Mme la duchesse de Levert, et enfin, ce qu'il aurait fallu dire d'abord comme le plus essentiel, trente Irlandaises, arrivées saines et sauves de différens cantons de la verte Erinn, trente Irlandaises véritables, plus véritables que les ambassadeurs de Siam arrivés en France sous Louis XIV, lesquels furent véhémentement soupçonnés d'être venus du pays d'Aulnis par le coche.

Ces jeunes filles portaient sur leurs visages éclatans de beauté l'empreinte de tristesse particulière à leur nation. S'il est vrai, comme les philosophes l'attestent, qu'il existe un lien si continu de parenté entre tous les êtres, et des analogies si vraies dans la grande famille humaine, que les climats où les étoiles pétillent comme des étincelles, et où les fruits ont des saveurs enivrantes,

produisent des femmes semblables à ces fruits et à ces étoiles, si dans l'immense consanguinité de la terre et du ciel rien n'en brise l'harmonie, les femmes du nord rappellent les aurores boréales et les neiges qu'elles illuminent. Leur sang est silencieux et pur comme un lac glacé. Sur le vaste front des Irlandaises, la foi ne dessinerait point ces nimbes lumineuses, cette couronne de lumière que portent les vierges de l'Orient dans les tableaux anciens; elle arrondirait plutôt l'anneau du cercle polaire. Elles cachent sous leurs arcades pensives des yeux méfians comme l'esclavage, et doux comme la misère. On dirait que quelque effroi héréditaire est passé de mère en fille dans leur regard qui a bien plus le reflet de l'émeraude que celui du ciel. La verte Erinn ne ment pas en elles. C'est dans leurs yeux, perles de la mer, que rayonne toute leur histoire : leur origine sauvage, le fanatisme de leur père, leur humiliation fière. De courts cheveux bouclés pleuvent, blonds ou noirs, autour de leur tête, effleurent leur cou, et s'en vont au vent quand elles marchent. Enfin la beauté, l'intelligence et la pauvreté ne prendraient pas de type plus expressif si elles avaient à se personnifier sur la terre.

Ce fut un coup d'œil d'une sérénité céleste. Au bruit de l'orgue, entre des nuages d'encens, à la lueur des bougies qui répandaient cette odeur solennelle perdue pour les théâtres, les jeunes filles irlandaises circulèrent processionnellement dans la chapelle, et blanches de vêtemens et de visage, les joues animées d'un rose tendre, comme fait un coucher de soleil sur la neige, elles allèrent se placer au pied de la chaire. Un prêtre de leur nation y monta. Pendant dix minutes seulement il les entretint en anglais et les fit pleurer, à la stupéfaction de l'abbé Rousin, qui n'aurait jamais cru possible d'attendrir un auditoire en moins de quatre heures, et sans avoir recours aux citations.

La cérémonie fut digne de la fondation : il y eut discours d'ouverture, cantiques d'inauguration, remerciemens au roi, bénédictions à l'Éternel qui permettait que de saintes filles fussent arrachées aux griffes de l'impiété anglaise, la plus farouche des impiétés, et accourussent en France s'instruire de leur salut. Le salut opérait déjà sur les Irlandaises, car on leur avait donné des robes, des bas et des souliers, choses dont la foi se passe, mais qu'elle ne fournit pas en Irlande.

Une fois en parfaite odeur de piété aux yeux du monde, madame la duchesse se mit en mesure de résumer sur la tête de son fils les grands biens qu'elle espérait de son actif dévouement. Pour cela, elle songea à le rendre un gentilhomme accompli, un modèle de ces fines manières dont la France de 1818 avait perdu l'usage depuis la révolution. Les faveurs de la cour ne devaient pas s'adresser à un sujet sans mérite. Le premier mérite, aux yeux de madame la duchesse, consistait dans le talent de paraître avec distinction au lever du roi, de figurer au milieu d'un cercle avec aisance, et surtout de porter l'habit en homme qui sait ce qu'il vaut. Louis, car elle n'appelait jamais son fils, nous l'avons dit, du nom de Washington, allait recevoir des leçons de cet art qui a élevé si haut la France depuis Louis XIV, dans l'estime des nations, art que nous avons perfectionné avec une louable opiniâtreté, tandis que l'Angleterre triplait sa marine et réalisait la conquête des Deux-Indes; un art qui nous a consolés des crimes de la révolution et des désastres de l'empire; l'art de danser. Je ne raille pas : ouvrez l'histoire; ouvrez la meilleure histoire, *le Moniteur.* — Vous y lirez, selon les époques de sa véridique rédaction. « Enfin le 9 thermidor nous a purgés de la présence des tyrans; la joie française est revenue; des bals se sont ouverts au profit des victimes. » Il n'y a que la France pour imaginer celle-là : *Danser au profit des victimes!* Lisez encore *le Moniteur :* « Le 18 brumaire a sauvé la France de l'ignoble despotisme de quelques proconsuls. La gaieté française renaît de toutes parts. Déjà *des bals s'organisent au profit des victimes!* — Et en 1814. L'ogre corse est terrassé; les Bourbons sont remontés sur le trône de leurs pères; que les cœurs respirent la joie! On dansera dimanche à Tivoli au profit des victimes. »

Chacun sait que lorsque la Bastille eut été détruite, on écrivit à un poteau, sur l'emplacement nivelé : *Ici l'on danse!* Douze siècles d'esclavage aboutissaient là. Que les étrangers nous jugent bien! Dans Shakespeare et dans Hogarth la France est toujours personnifiée sous les traits d'un danseur, *french Dancer,* ou d'un perruquier. La parodie anglaise est amère, mais elle est juste.

Rentrons dans notre histoire.

Un être hideux comme le sont à peu près tous les professeurs de danse, se présenta pour ployer les membres du jeune Washington.

Comme cet homme était voûté en virgule, il exigea que son élève se tînt droit comme un if; comme il avait un pied de bœuf, animal dont il avait la lourdeur, il imposa l'obligation à son élève d'avoir un petit pied et d'être léger comme une plume. Quand il lui eut brisé les orteils, pétri les genoux, contourné la cheville, il en résulta qu'il eut un peu moins de grace qu'auparavant, mais il savait danser selon les règles, et il possédait en outre deux ou trois danses de caractère. En réalité, jamais enfant n'avait appris à danser en aussi peu de temps. On convient cependant que son maître était le plus fameux de l'époque; les pensionnats de demoiselles se le disputaient. Car, et les étrangers ne le savent peut-être pas, ce sont des hommes qui, en France, prennent les demoiselles par la taille, les pressent sur eux, appliquent leurs genoux contre leurs genoux, et leur disent ensuite visage à visage : *pliez-vous*. Je parlerai plus loin des professeurs de musique. Mais les uns et les autres, professeurs de danse ou de musique, ne sont que des corrupteurs à trois francs le cachet.

En Angleterre, un professeur est le premier domestique de la maison; en Allemagne, il est ordinairement l'ami du maître; en France, et particulièrement à Paris, un professeur est l'amant de la mère de l'élève, ou celui de l'élève, quand il n'est pas l'amant de l'une et de l'autre.

On a remarqué encore que Paris était la ville d'Europe où les perruquiers et les professeurs enlevaient le plus de femmes.

Sachant combien les enfans aiment qu'on leur fasse des histoires, le duc de Levert lisait ou racontait à son fils chaque soir, à la veillée, la vie de quelque immortel adolescent. L'un avait montré une si profonde discrétion chez les Romains, qu'ayant été interrogé un jour par sa mère sur une séance fort importante du sénat, il répondit, le sublime petit menteur, qu'il y avait été question de savoir s'il était plus naturel d'accorder plusieurs maris à une seule femme, que plusieurs femmes à un seul mari. L'autre, pour arracher son père à la misère, s'était vendu comme esclave à un corsaire barbaresque. L'autre avait résolu, à l'âge de six ans, toutes les propositions d'Euclide (parmi lesquelles il en est d'insolubles). Celui-ci, honneur de la Hollande, ayant remarqué que, par un trou qui s'était fait à la digue d'une écluse, l'eau s'ouvrait

un passage et inonderait bientôt tout le pays, s'appuya fortement contre la fissure, et attendit tout un jour dans cette posture, que quelque passant le vît et allât chercher du secours; celui-là avait sauvé à la nage un enfant plus âgé que lui.

Ces touchantes anecdotes étaient bien choisies; malheureusement Washington leur préférait, comme tous les enfans, les histoires de nains qui avalent des géans, les prestiges de la fée Carabosse, les aventures d'un balai de crin changé en reine du Mogol, et tous ces ravissans mensonges créés autrefois, au temps où la France avait des loisirs d'or à dépenser sous les vastes manteaux des cheminées de châteaux. Les histoires d'enfans sublimes tuaient Washington d'ennui.

Le lendemain d'un jour qu'il avait passé à écouter la vie d'un enfant qui avait vendu ses habits de fête pour nourrir un mendiant aveugle, on déposa auprès de son lit, par ordre de son père, un superbe costume oriental brodé de perles. Le duc avait eu soin, quelques jours auparavant, de placer sur le chemin de son fils, un vieillard qui lui avait demandé à plusieurs reprises des secours de première nécessité.

— Que je serais fier, se disait le duc, si, devinant mes intentions, mon fils avait donné cet habit au mendiant! Comme je bénirais sa générosité! comme l'apologue aurait porté ses fruits!

Il s'enthousiasmait à ces images, quand Mme la duchesse le pria de descendre au salon, où les habitués de ses soirées étaient réunis.

— On veut me rendre témoin du récit public de l'action de mon fils. Allons!

Il descendit au salon.

— Vous êtes un homme de tact! s'écria Mme la duchesse à son mari. Mais qui donc vous avait prévenu? N'importe; c'est fort bien. C'est d'un père de goût. Aussi vous allez avoir votre récompense. Paraissez, Louis, devant tout le monde, remerciez votre père de sa galanterie.

Un air de musique se fait entendre.

Et Washington, costumé en Turc, vêtu de l'habit oriental destiné au mendiant, se place au milieu du salon et se met à danser.

Pâlissant, rougissant, le duc demande ce que cela veut dire.

— Cela veut dire que notre fils, mon cher duc, danse devant vous une pyrrhique ; lui aviez-vous fourni ce costume dans une autre intention ?

— Dans une autre intention ! murmura le duc, consterné de la pyrrhique. Ce que vous faites de mon fils, madame ! ! Ce fut là tout ce qu'il osa murmurer en se retirant.

Du reste, Washington s'acquitta de la pyrrhique en vrai Grec, gambadant, tournant, et lançant des fleurs à la compagnie. Il fut admirable.

— M. l'abbé, demanda à haute voix la duchesse quand son fils eut terminé sa danse, quels étaient les princes qui, chez les anciens, avaient la meilleure mine en dansant.

— Madame la duchesse, répondit l'abbé : Ochoréus, au dire de Strabon, dansait l'éthiopienne à ravir ; Alcibiade, chez les Grecs, n'avait pas d'égal dans la corinthienne ; Charles VII était le plus beau danseur de sa cour ; Louis XIV conquit tous les suffrages dans le ballet composé par le sieur de Benserade à l'occasion des fêtes de Versailles.

X.

De fâcheuses vérités se manifestèrent bientôt à la sollicitude de notre philantrope. Il lui fut démontré, sous le poignard de l'évidence, que ses tentatives d'éducation n'avaient pas plus réussi jusqu'ici sur le caractère de l'un des deux enfans que sur le caractère de l'autre, tandis qu'il resta convaincu, au contraire, que les leçons de la plus ignoble routine avaient obtenu d'eux ses conséquences ordinaires. Malgré ses défaites, il convenait que Socrate et Washington avaient parfaitement appris à lire par le B — A BA, et avaient acquis en peu de temps une charmante écriture à force de tracer des bâtons. Cependant sa chute n'était pas sans murmure. Quand il serait vrai, se disait-il, que le vieux monde est incapable de se passer de ces grossiers erremens pour sortir des langes des premiers âges ; que prouverait cela contre la culture des autres âges bien plus importans de l'homme ? Le statuaire abandonne au marteau mercenaire du maçon le soin de dégrossir le bloc de marbre destiné à être un Dieu : ce n'est qu'après ce travail de peine qu'une mission réelle commence pour lui. Mon œuvre re-

connaît ces deux phases. Si je me suis égaré dans la première, la seconde éclairera mon triomphe. Mais il est temps d'entreprendre. Ma femme m'a indiqué, par le spectacle dont elle m'a rendu témoin, ce qu'il m'est imposé de faire pour aboutir à mes fins. C'est par la danse, mère frivole, qu'elle veut faire de mon fils un homme habile aux manières de cour, c'est par un exercice plus relevé que je prétends constituer en lui, et cette fois ma réussite est certaine, un défenseur du faible.

Possédé de son idée, le duc n'en fit pas languir l'exécution.

Quand Washington eut atteint sa sixième année, le duc de Levert acheta un vaste terrain clos par de hauts murs tout près de son hôtel, et il appela des maçons, des charpentiers, des serruriers, des cordiers, des ouvriers en tout genre, auxquels il ordonna les divers travaux qu'il jugea nécessaire de faire exécuter dans cet emplacement.

Les ouvriers bâtirent trois murs, un de six pieds avec des crevasses et des aspérités, un second de neuf pieds, rien qu'avec des crevasses, un troisième de quinze pieds sans crevasses ni aspérités, uni sur toute sa surface.

Ils plantèrent ensuite des pieux et ils échelonnèrent des barrières. Au sommet de deux poutres hautes de trente pieds furent attachées des cordes imitant par leur jonction un jeu de balançoire.

D'autres poutres portèrent des cordes nouées parallèlement à leur longueur.

D'autres poutres encore s'élevèrent toutes nues ayant une cage à leur extrémité.

D'autres enfin, posées horizontalement et diagonalement, furent rabotées avec soin pour qu'elles fussent bien glissantes.

Le duc fit ensuite suspendre à toutes les hauteurs du sol, au bout de lanières en cuir, de nombreux crochets de fer.

A travers cette forêt de mâts, de pieux, de barrières, de soliveaux fixes ou vacillans, on tendit des cordes, des filets, des berceaux, et beaucoup d'autres suspensoirs ingénieusement enlacés.

On creusa des fossés depuis une médiocre largeur jusqu'à une largeur de quinze pieds; les uns furent remplis d'eau, les autres de boue.

Un bassin de cinquante pieds carrés fut ouvert au milieu de l'emplacement.

On munit ensuite les hangars de l'établissement énigmatique de boulets, de perches, de lances, d'échâsses, de gibernes, de fusils, de bâtons, de sandales, de fléaux, de ceintures et d'une foule d'objets qui se ressemblaient aussi peu que les antiquailles disparates d'un marchand de bric à brac. Lorsque fut terminé ce pandémonium qui rappelait à la fois une salle de l'inquisition, un gibet, une écurie, un vaisseau, une cage, un filet et tout ce que l'imagination consentait à y voir, le duc se contempla dans la beauté de son œuvre et s'écria en présence de son chaos : Ceci est bien.

Selon son usage, il alla ensuite chercher son beau-frère, espèce de gros poivre sans lequel il lui était impossible de goûter la saveur de ses inventions, et d'un ton de défi, il lui dit :

— Des Verriers, inclinez-vous. Voilà le berceau de l'éducation de mon fils.

— Vous appelez ceci un berceau, mon frère?

— Sans doute, Des Verriers, le berceau moral de mon fils.

— Auriez-vous le projet de l'empaler?

— Quoique imparfaits sous beaucoup de rapports, les Grecs, Des Verriers, étaient des hommes étonnans, surtout en matière d'éducation. Dans l'enfant ils soignaient l'avenir du citoyen et ils formaient le soldat en même temps que le philosophe.

— Je ne dis pas non, mon cher duc, mais il n'y a rien de bien philosophique ni de bien grec dans les instrumens de supplice que j'aperçois ici.

— Écoutez-moi, Des Verriers. Cette nation de sages était pénétrée de cette vérité, que la vertu, le courage, le génie, la philosophie en un mot, doivent habiter un corps sain pour briller dans tout leur éclat. Ne souriez pas, Des Verriers : lisez plutôt dans la Cyropédie de Xénophon le tableau de l'éducation des Perses. Oui, la gymnastique ramène l'homme au beau moral par le beau physique. Qui est-ce qui entretient la vigueur du corps? L'exercice, le travail, la course; est-ce vrai? Socrate luttait, Platon luttait aussi, Alcibiade était le plus agile franchisseur de fossés. Quels hommes je vous cite là, Des Verriers!

— De très remarquables hommes, mon frère, mais pensez-vous que leur science et leurs vertus procédassent uniquement de la souplesse de leur avant-bras ou de la solidité de leurs jarrets? C'est que si telle était votre opinion, mon frère, je vous demanderais pourquoi les écuyers de Franconi ne sont pas le modèle des philosophes, les forts de la halle les citoyens les plus éclairés, et les faiseurs de tours de force des flambeaux de législation?

— Des Verriers, il y a un milieu en tout.

— Et qui a découvert ce milieu?

— Moi! Je ne fais pas de mon fils un lutteur, m'écartant en cela de la gymnastique grecque, incomplète parce qu'elle réduisait à beaucoup d'égards le rôle de l'activité physique au pugilat. J'ai créé pour chaque muscle une industrie particulière, j'ai assigné à chaque membre un but moral. Ainsi l'enfant qui ne croit que courir, sauter, se balancer, se trompera généreusement dans mon gymnase au profit d'une philantropie future; et jugez-en vous-même, Des Verriers. Washington, votre neveu, grimpera d'abord à ces trois murs pour s'amuser; il marchera sur ces pieux aigus, se suspendra d'une main à ces cordes; courra sur cette poutre transversale, descendra à l'aide de ces nœuds jusqu'au bord de ces fossés qu'il franchira d'un bond, s'élancera à la nage dans ce bassin, sans avoir d'autre dessein que celui de jouer comme il le ferait avec une toupie ou un volant; mais que Washington, devenu homme, entende le grondement de l'incendie au milieu de la nuit, Washington se lèvera, enfoncera ses ongles dans les murs de la maison en feu, se glissera une hache à la main au milieu des poutres enflammées, les traversera avec autant de sécurité que nous marchons sur le pavé, verra sans peur tomber autour de lui les murs et les solives, et pourvu qu'il lui reste un point d'appui, Washington bravera la flamme, et vous le verrez descendre ensuite d'une hauteur de quatre-vingts pieds le long d'une corde, tenant un enfant dans ses bras, un vieillard sur ses épaules! Voilà, mon frère, la fin et le but de ces cordes, de ces bois, de ces planches et de ces poutres. Ai-je assez justifié à vos yeux l'utilité de cette arène gymnastique bâtie exprès pour mon fils?

— Tenez, mon cher Levert, vous vous exagérez, je crois, le

mérite d'une assez bonne chose, très bonne même, je n'en disconviens pas; et surtout, pour me répéter, car je vieillis, je crois encore que vous faites trop dépendre le courage et la vertu, propriétés intellectuelles, s'il en fut, de la vigueur et de l'élasticité des muscles, qualités physiques, exclusivement physiques. Si le dévouement, je le sais, sans la faculté de l'accomplir, est un acte impossible et souvent ridicule, la prétention de le servir efficacement sans le sentiment moral qui invite à être bon, compatissant, humain, est une véritable chimère. Or, je doute autant qu'on acquière de la générosité en grimpant à un mât de cocagne, que je doute qu'on devienne robuste en étudiant les propositions d'Euclide. A mon sens, ce sont des choses distinctes que vous confondez. Qu'au moyen de la gymnastique vous imprimiez de bonne heure aux mouvemens de l'enfance, de la sûreté, de la grace et de la dextérité, que par son emploi vous guérissiez quelques maladies telles que le rachitisme et l'apathie, j'y souscris quoique avec quelques restrictions tirées du danger qui peut résulter de la recherche de ce grand bien; mais encore une fois, non! la gymnastique n'eût pas plus changé Milon le Crotoniate en Cicéron, qu'elle n'eût transformé Démosthène en Hercule.

— Mais enfin, vous convenez du moins, Des Verriers, que si un homme tombe dans la Seine, mon fils pourra le sauver?

— Il le pourra sans doute, mais le voudra-t-il? ne peut-on pas tous les jours, parce qu'on est riche, aider un ami pauvre; parce qu'on est sain, soigner un parent malade? le fait-on? Vous savez bien que non, mon frère. Mais si Washington a un fonds honnête, m'objecterez-vous, ces exercices le rendront capable de se dévouer avec plus de fruit. A cela je réponds oui. Mais sera-t-il honnête? Demandez-vous s'il saura jouer de la flûte ou s'il excellera aux échecs?

— Des Verriers, j'ai pour vous convaincre du mérite de la gymnastique en matière d'éducation un moyen bien simple; j'espère bientôt être à même de vous l'exposer. Jusque-là, gardez-moi le secret; n'allez pas dire surtout à madame la duchesse que j'ai fait construire ce gymnase. Elle n'approuve pas du tout nos inventions modernes.

Des Verriers promit, et de son côté le duc commença à dresser

son fils aux courses, aux escalades, aux luttes, aux sauts dans l'arène du gymnase. Son système étant que le nombre excite l'émulation, et que l'émulation enfante des prodiges, il appela au partage des bienfaits des exercices une vingtaine de petits camarades de Washington. La discrétion la plus absolue fut observée de la part des personnes chargées de démontrer, sous la direction du duc, les manœuvres de l'établissement.

Au bout de quelques mois, et lorsque le duc jugea son fils et ses camarades assez forts pour justifier l'utilité de l'institution, il invita à un concours solennel ceux que n'avait pas encore ralliés cet embranchement sorti du généreux tronc de la philantropie

Si un regret se mêlait aux joies futures du duc, songeant aux succès promis à sa grande fête gymnastique, c'était celui de ne pas y voir participer Socrate. Un jour peut-être ce tort porté à son éducation serait réparé. D'ailleurs, comme il était pourvu d'une bonne constitution, un peu plus de morale compenserait cet un peu moins de gymnastique.

Il y eut empressement à se rendre à la séance gymnastique du duc. Mais on ne peindra pas les terreurs de madame la duchesse lorsqu'elle aperçut son fils étranglé par un ceinturon de cuir, chaussé de sandales comme un danseur de corde, prêt à se mesurer avec tous les instrumens de l'institution. Ce n'était pas ainsi qu'on avait élevé ses nobles aïeux, qui pourtant ne manquaient pas de belles manières. N'était-il pas cent fois plus beau en costume grec et en dansant la pyrrhique? Quant aux étrangers, ils pensèrent que, lorsque M. le duc risquait son fils, ils auraient fort mauvaise grace à craindre pour les leurs.

Le sujet du spectacle gymnastique était la prise d'une redoute. La redoute était en bois peint à la colle. On l'avait bourrée d'artifices. Après la musique, accessoire obligé de la gymnastique, le concours s'ouvrit.

A un signal donné, les enfans se précipitèrent sur la redoute, sac sur le dos, fusil en main. Ils coururent l'espace de trente pas environ pour arriver au pied de la fortification.

Messieurs, s'écria le duc en les arrêtant d'un geste et en s'adressant aux spectateurs, mes élèves, vous le remarquerez, ont parcouru cette distance en une demi-minute, chargés comme ils le sont.

En marchant de ce pas, ils feraient une lieue en vingt minutes, neuf lieues en trois heures, quinze lieues en cinq heures, trente lieues en dix heures. Si le duc ne prolongea pas plus loin sa progression, c'est qu'il se dit en lui-même que les enfans mangent et dorment quelquefois.

Sur un second commandement, les élèves se dispersèrent pour attaquer la redoute de différens côtés. Ici était le point capital des manœuvres.

Trois enfans se fendirent le nez en ne franchissant pas un fossé.

Deux autres gagnèrent une entorse pour l'avoir franchi.

Un autre tomba dans la boue et y resta pour l'avoir presque franchi.

Six hors de combat.

Le corps des pionniers fut assez maltraité.

Quatre d'entre eux furent presque empalés par les pieux plantés en guise de retranchement.

Quant aux six autres, parmi lesquels se trouvait Washington, ils s'emparèrent de la redoute et y mirent le feu.

En bon capitaine, le duc de Levert oublia les blessés pour ne s'occuper que des victorieux, les engageant de la voix et du geste à courir sur les poutres, sur les remparts et sur tout ce qui pouvait offrir le plus de chance à se rompre les os.

Heureusement personne ne tomba; trois enfans seulement eurent les cheveux brûlés et la peau du visage rissolée. Washington descendit sain et sauf au milieu de deux autres camarades, un peu souffrant d'échauboulures au cou.

— Je triomphe, s'écria le duc en embrassant Des Verriers. Hein! vous avouez-vous vaincu, mon frère?

— Cela dépend, mon cher duc; votre triomphe se traduit par ce bulletin. Sur vingt-un enfans, dix seront malades pendant trois mois au moins, et huit garderont le lit pendant quinze jours.

— Vous me désolez toujours, Des Verriers, par vos pronostics. Mais Washington, en conviendrez-vous, n'est-il pas un Bayard?

Il fut impossible au duc d'entendre la réponse de son beau-frère, au milieu des complimens que lui adressaient les parens des enfans.

— Monsieur le duc, votre philantropie a rendu mon fils boiteux!

— Monsieur le duc, demanderez-vous un brevet pour crever les yeux aux enfans?

— Monsieur le duc, combien vous a coûté la machine à éreinter?

— Et la machine à empaler?

— Et celle à fendre les nez?

Mais le duc s'était retiré dans son hôtel, précipitamment appelé par sa femme qui lui dit d'un ton d'emportement terrible:

— Qu'avez-vous fait de mon fils?

— J'en ai fait un héros, madame, et je lui apportais la couronne murale.

— Vous lui avez donné une fluxion de poitrine mortelle. Le pauvre enfant a tant couru, qu'il a perdu toute respiration. Il suffoque. Vos inventions du diable me l'ont tué.

Le duc se retira dans son cabinet, ne sachant que répliquer aux douleurs de sa femme.

Que le bien est difficile à faire dans ce monde, s'écria-t-il en s'affaissant dans son fauteuil. Des Verriers me raille, ma femme me maltraite, mon fils s'enrhume, ô Pestalozzi! — Il regarda la statue de ce philosophe. — O Pestalozzi, soutenez-moi de vos inspirations.

Sa main levée tomba sur une lettre, il l'ouvrit et y lut :

« Hospice Saint-Antoine.

« Monsieur le Duc,

« Votre chagrin sera bien vif en apprenant que votre fils d'adoption, Socrate Leblanc, s'est permis dans la nuit d'hier une incartade des plus blâmables. Ayant aperçu par malheur un bocal de prunes à l'eau-de-vie sur la croisée de la lingerie de la maison, il a osé grimper, le malheureux, au risque de se rompre vingt fois le cou, et rien qu'avec le secours de ses ongles et de ses pieds, jusqu'à cette croisée qui est à soixante pieds au-dessus du niveau de la cour. Nos cheveux se dressent rien qu'en y pensant. Socrate est redescendu en tenant d'une main le bocal de prunes, et en se cramponnant de l'autre aux aspérités de la muraille. Ce

qu'aucun homme n'eût osé entreprendre avec le secours des cordes et des échelles, même pour sauver son semblable, votre fils adoptif, monsieur le Duc, l'a fait pour un bocal de prunes à l'eau-de-vie!! Du reste, monsieur le Duc, Socrate se porte à merveille. Nous attendons vos ordres pour savoir quel genre de punition nous lui infligerons.

« Nous avons l'honneur de vous saluer respectueusement,

« LES ADMINISTRATEURS DE L'HOSPICE. »

Perplexité! perplexité! s'écria le duc. Le triomphe de la gymnastique dû au hasard! imputable à la gourmandise! Quand vingt enfans succombent pour enlever d'assaut une planche de quinze pieds, quand mon fils a une fluxion pour avoir eu un peu chaud, Socrate franchit un mur de soixante pieds et en redescend un bocal à la main!

Mais si je le punis pour le vol, je punis aussi l'élève naturel, le lauréat de la gymnastique. Si je récompense l'élève, je récompense aussi le voleur. Comment tracer les deux parts de ma justice? —Mais on peut donc, Pestalozzi, risquer sans danger son corps pour des fruits à l'eau-de-vie, et se brûler en tentant de prendre une redoute?

Voici enfin ce que répondit le duc, touchant le vol de Socrate.

« MESSIEURS LES ADMINISTRATEURS,

« Vous ordonnerez à Socrate de remonter le bocal de prunes à l'eau-de-vie de la même manière qu'il l'a descendu. Et quand il sera arrivé à l'appartement dont la croisée dépend, vous lui laisserez manger tant de prunes qu'il voudra, afin que par l'abrutissement de l'ivresse, il apprenne qu'on ne doit risquer sa vie que pour de bonnes actions. »

Les ordres de M. le duc furent suivis à la lettre; mais il arriva que Socrate mangea toutes les prunes à l'eau-de-vie et n'éprouva aucune sorte d'ivresse.

LÉON GOZLAN.

(*La fin au numéro prochain.*)

LITTÉRATURE DU MOYEN-AGE.

I.

LE ROMAN DE LA ROSE.

Il y a des paradoxes littéraires qui datent de plus d'un siècle, et qui, à force d'être répétés, ont laissé une trace tellement profonde, que les meilleurs esprits n'ont pu s'en garantir ; ils les ont admis sans les soumettre à un examen nouveau, sans chercher eux-mêmes si ces paradoxes avaient la vérité pour base, ou bien si une erreur grossière, mais une erreur commune au plus grand nombre, ne formait pas cette base sur laquelle ils reposaient.

Parmi ces paradoxes le plus important sans aucun doute, et aussi le plus fâcheux, c'est celui qui consiste à retrancher plusieurs siècles à notre littérature, et particulièrement à notre poésie. Pour ces esprits exclusifs et qui n'admettent comme digne de fixer l'attention générale que ce qui a fait l'objet de leurs premières études, notre poésie commence à la fin du XVe siècle, sous le règne de Louis XI, avec Villon qu'ils accusent même de sentir encore le *Gaulois*, terme bizarre, auquel il est impossible, pour l'homme qui a un peu étudié, de rattacher aucune idée précise, puisque le temps ne nous a conservé de l'ancienne Gaule aucun

monument littéraire qui puisse nous faire connaître ce qu'étaient la langue et le génie de ces anciens habitans de notre pays.

Dernièrement encore, un critique dont nous tenons d'autant plus à ébranler les convictions à cet égard que dans ses autres jugemens, il a été plus large et moins exclusif que ses prédécesseurs, et qu'il s'est souvent placé au-dessus d'eux par des vues neuves éloquemment présentées, a cependant posé en principe qu'à Villon seulement commençait la poésie française, et qu'antérieurement à lui, il n'y avait rien à connaître, rien à étudier. Il oubliait que la poésie avant d'être un art, fut la première histoire de toutes les nations, et qu'en France, comme dans toutes les autres parties du monde, elle fut populaire, traditionnelle, inspirée, avant d'être savante, régulière et polie.

Le même critique, cédant à une opinion dont il n'est pas l'auteur, a présenté comme le modèle en France de tous nos vieux récits, un roman célèbre qui, en réalité, est la dernière composition dans laquelle se retrouve, non pas le genre, mais bien le langage de nos anciennes poésies. Nous voulons parler du *Roman de la Rose* auquel on peut donner bien des noms, excepté cependant celui d'*épopée*, qui ne lui appartient à aucun titre.

Afin de combattre, autant qu'il est en notre pouvoir, un paradoxe qui ne convient plus à la critique large et consciencieuse de notre époque, nous essaierons de tracer ici l'histoire bibliographique et littéraire de ce fameux *Roman de la Rose,* dont tant de gens ont parlé, sans l'avoir lu, il est vrai, et sans avoir par conséquent cherché quel rang il lui fallait assigner parmi les productions de notre vieille littérature.

Avant tout, il faut déterminer le caractère des œuvres diverses auxquelles le nom de *roman* fut appliqué. Dans le principe, ce nom désigna toutes les œuvres écrites en langue vulgaire, alors appelée *romane*, quelle que soit d'ailleurs la matière dont ces œuvres étaient composées. Une preuve de ce fait, c'est le titre que porte dans l'un des plus anciens manuscrits l'histoire Villehardouin. Elle est appelée le *Roman de Constantinople*. Ce nom fut donné à des compositions de tout genre, même à la fin du XIIIe siècle, et un jongleur de cette époque, qui veut critiquer un poème contenant la vie apocryphe de la Vierge et de sa mère, dit :

Anne de Bethleem fu née...

. . . . . .

Celles et cil soient confondu
Qui croient un *roman* qui fu,
Qui dist que de fleur iert venue
Sainte Anne et engenue (engendrée).

Ce fut donc postérieurement à l'époque où elles ont été écrites, que le nom de roman fut spécialement réservé aux compositions semi-historiques, chevaleresques ou amoureuses. Dans l'origine, il désignait plus volontiers un récit écrit en langue vulgaire, et c'est là sa véritable signification dans l'histoire de Villehardouin, dans la vie apocryphe de sainte Anne, et dans un grand nombre de poèmes, parmi lesquels on peut citer le *Roman de Rou*, celui de *Brut*, celui des *Empereurs de Rome*. Il en est de même pour le *Roman de la Rose* : rien n'est moins comparable en effet aux romans de chevalerie que cette œuvre; pour en convaincre nos lecteurs, cherchons quel a été le caractère de ces anciennes compositions.

Elles furent en premier lieu consacrées au récit des actions véritables ou fausses, mais toujours exagérées, que la tradition attribuait aux hommes célèbres dont le peuple avait gardé la mémoire; Charlemagne et les paladins qui l'entouraient furent les principaux sujets de ces récits qui, dans cette forme surtout, reçurent le nom de *Chansons de geste*. Assez courtes dans l'origine, ces chansons, livrées aux caprices des jongleurs, varièrent beaucoup d'étendue; refaites à des époques rapprochées les unes des autres, elles se chargèrent d'élémens étrangers qui tenaient aux connaissances et au goût des poètes qui les augmentaient en les remaniant, et qui, par ce moyen, croyaient leur donner un nouveau lustre.

Ces compositions se multiplièrent à l'infini : aux souvenirs qui se rattachaient au règne de Charlemagne, se joignirent encore les traditions fabuleuses dont Arthur était le sujet, et celles de l'ordre chevaleresque qu'il avait, dit-on, fondé. On y mêlait celles du *Graal*, ou vase sacré avec lequel Jésus-Christ célébra la cène, symbole mystique de l'établissement du christianisme dans une grande partie de l'Europe. Plus encore, tout ce que l'on put connaître de l'antiquité à cette époque, tous les noms illustres, Alexandre,

César, Virgile, Mahomet, et d'autres encore, servirent d'élémens à ce génie romanesque. Dans ces œuvres dominait le souvenir d'actions réellement accomplies par des hommes qui avaient long-temps frappé la mémoire des peuples; c'était l'histoire bien embellie, bien chargée de fables sans doute, qui faisait le fond du récit; chez ceux qui la dénaturaient pour complaire au goût de leur époque, il y avait plutôt désir ou prétention d'instruire ceux qui les écoutaient que de composer une œuvre de littérature.

Il ne faut pas croire cependant que dans toutes les œuvres qui ont précédé le XIVe siècle, et qui portent le nom de roman, il n'y en ait pas eu certaines inspirées par un art plus ou moins avancé; au contraire, plusieurs d'entre elles ne manquent pas de recherche et d'ingéniosité littéraire ; mais cette qualité tend surtout à développer le récit historique, caractère essentiel du plus grand nombre de ces anciennes compositions.

Ainsi, dans la poésie traditionnelle et populaire qui compose nos chansons de geste, l'art consiste principalement à mettre en relief les actes ordinaires de la vie, et tout ce qui constitue le monde physique et son ensemble. Les sentimens d'une nature forte, mais sauvage et grossière, sont les mobiles de l'action. Jamais rien pour l'ame et le cœur, ou bien s'il se rencontre des faits, des positions où cette sublime nature est mise en jeu, ils sont amenés par la force des évènemens, jamais par la volonté du poète qui écrit. Certes, on peut trouver des exemples de sentimens nobles et doux, mais ils n'ont pas été préparés d'avance et ne concourent jamais au développement d'une pensée poétique; c'est la nature et non pas l'art qui les ont inspirés. En voici un exemple, emprunté à la *Chanson de geste* de Garin de Lorraine : le frère du héros, Begon de Belin est triste; interrogé par sa femme qui lui montre ses deux fils jouant à ses côtés, et lui rappelle qu'il a vaincu ses ennemis, qu'il a de l'or dans ses coffres, des faucons sur les perches, des coursiers, des armes, il répond : Tout cela n'est pas richesse :

Mais est richesse de parents et d'amis,
Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays (1).

(1) Roman de Garin le Loherain, publié pour la première fois par M. P. Paris, 2 vol. in-12, tom. II, pag. 218.

Certes, la nature noble a parlé ici; eh bien! le même homme, un peu auparavant, après avoir terrassé son ennemi en duel, lui ouvre la poitrine avec son épée, en arrache le cœur, le jette au visage d'un parent du chevalier vaincu, et lui dit :

> Tenez, vassal, le cuer vostre cuisin,
> Or le povez et saler et rotir.

Un examen plus approfondi nous montrerait partout le même principe : la nature inculte et sauvage du guerrier dominant la scène et se développant au milieu du récit de combats longs et acharnés. Ce que nous venons de dire se rapporte surtout aux romans qui ont l'histoire pour base, et dont les auteurs croyaient instruire en amusant; mais il ne faut pas l'appliquer à un certain nombre de compositions qu'on peut appeler amoureuses et passionnées. Dans ces compositions, les sentimens de l'ame jouent un très grand rôle et sont poussés jusqu'au raffinement le plus délicat; raffinement, après tout, qui n'empêche pas la nature brutale et barbare de se montrer quelquefois. Ainsi, le modèle de ces œuvres, la plus ancienne peut-être, le *Tristan*, en offre des exemples : dans un des fragmens poétiques parvenus jusqu'à nous, *Iseult*, la douce, la tendre *Iseult* fait tranquillement mettre à mort une de ses femmes qui a commis une indiscrétion.

D'autres idées forment l'ensemble du *Roman de la Rose;* c'est principalement une œuvre d'art, une œuvre de littérature, et les deux poètes qui l'ont écrit, surtout le premier, avaient pour modèle l'*Art d'aimer* d'Ovide qu'ils cherchaient à développer et à plier aux exigences de la dialectique alambiquée et fausse qui régnait alors dans les écoles. Si les romans de chevalerie, en vantant la nature grossière du guerrier, exaltaient les avantages de la force physique, le *Roman de la Rose*, au contraire, dans lequel toutes les vertus, tous les vices, tous les mouvemens de l'ame et de l'esprit prennent un corps, tendait à développer la nature supérieure de l'homme; c'était un pas vers la civilisation tenté par l'amour et les sentimens délicats qui prenaient une vie physique, et qui, par ce moyen, étaient rendus sensibles aux intelligences les plus grossières.

L'on se tromperait étrangement si l'on croyait Guillaume de

Lorris et Jean de Meung inventeurs de cette poésie amoureuse et allégorique qui fut de mode parmi nous depuis le XIVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, et de laquelle, pour nous servir de l'heureuse expression d'un critique anglais moderne, la France ne put se débrouiller elle-même pendant plusieurs générations (1). Ils la développèrent, à vrai dire, mais en imitant l'exemple que leur avaient donné de nombreux devanciers. A côté des chansons de geste, des romans héroïques et des pieuses légendes récités par les jongleurs, il y avait un autre genre de poésie, c'était la chanson amoureuse si généralement cultivée parmi nous depuis la fin du XIIe siècle. C'est à elle qu'on doit fixer l'origine du genre de poésie si longuement développée dans le *Roman de la Rose*. Nous voyons en effet tous les poètes de cette époque, parmi lesquels il faut compter un grand nombre de seigneurs suzerains, composer des chansons dans lesquelles ils se plaignaient des rigueurs véritables ou feintes d'une dame, toujours la plus belle entre toutes. Dans ces complaintes, généralement insipides, on rencontre déjà *tendre soupir*, *loyal amour*, *jalou sie*, *haine*, etc., tous les sentimens du cœur qui prennent un corps et luttent les uns contre les autres.

Cette poésie, qui n'était pas comprise par le peuple, et qui, d'ailleurs, n'était pas faite pour lui, s'adressait aux grandes dames, aux clercs et aux seigneurs, plus lettrés qu'on ne le croit communément. Ce furent eux qui accueillirent le *Roman de la Rose*, dont le succès fut très grand dès son origine, et ne cessa jamais jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Ici viendrait naturellement se placer l'analyse du *Roman de la Rose;* nous nous garderons bien de la faire, parce que, suivant nous, elle est impossible, et que, même rapide et abrégée, on ne pourrait en supporter la lecture. Nous nous contenterons de dire quel est le sujet du poème, et la manière dont il a été composé.

Le *Roman de la Rose*, divisé en cent chapitres, fait un ensemble d'un peu plus de vingt-deux mille vers, dont les deux premiers, en forme de titre, résument fort bien le sujet :

Ci est le Rommant de la Rose,
Où tout l'art d'amour est enclose.

(1) *Hallam's Litterature of Europe in the* XV, XVI, XVII *centuries*. Introd., pag. 31.

C'est en effet une suite de préceptes, appuyés par de longs exemples, sur la manière d'obtenir l'amour d'une beauté encore innocente, et dont les premières faveurs, comparées à la rose, doivent être la récompense de l'amant assidu. Ce qui donne à cette imitation de *l'Art d'aimer* d'Ovide une longueur démesurée, c'est la description détaillée de tous les sentimens de l'ame, de toutes les passions, de tous les vices. Ainsi l'on y trouve : *haine, félonie, avarice, villenie, convoitise, envie, tristesse, vieillesse, papelardie, pauvreté, oyseuse, déduit, courtoisie, liesse, amour, doux regard, toute beauté, simplesse, franchise, compagnie, beau semblant, doulx penser, doulx parler, doulx regard, bel-acueil, male bouche, honte, peur, raison, meffait, chasteté, pitié, jalousie, jeunesse, larcin, discorde, guerre, nature.* Toutes ces vertus, tous ces vices, tous ces différens états de l'ame et du corps, devenus homme ou femme, suivant leur nature, ont un corps, une figure et un costume qui cadrent parfaitement avec les inclinations qu'on leur suppose. En voici un exemple : on trouve encore l'image de l'hypocrisîe, qui est nommée *papelardie.* C'est elle qui, en cachette, quand personne ne s'en doute, s'empresse de faire du mal. Dehors, elle prend un air malheureux, elle a le visage modeste et piteux et joue la sainte créature; mais, sous le ciel, il n'y a pas de mauvaises actions dont elle n'ait l'idée dans son esprit.

. . . . . .

Elle est chaussée et vêtue comme une femme âgée, et tient en sa main un psautier ; sachez qu'elle prend grand soin de faire à Dieu fausses prières, et d'appeler les saints et les saintes. Elle n'est ni gaie, ni aimable, et fait semblant d'être occupée à toutes sortes de bonnes œuvres. Elle a vêtu la haire, et n'est pas grasse, sachez-le bien ; elle semble fatiguée par le jeûne, elle a le teint pâle, cadavéreux. Les portes du paradis sont fermées pour elle et pour tous les siens ; car ces gens-là font amaigrir leur visage, comme dit l'Évangile, pour attraper des louanges par la ville et pour un peu de vaine gloire qui les privera du royaume des cieux (1).

(1) PAPELARDIE.

Une image ot emprès écrite
Qui sembloit bien estre ypocrite ;

Citons encore un exemple, afin de bien faire comprendre au lecteur à quels degrés de fadeur et de matérialisme les objets les plus nobles, les moins palpables, les sentimens du cœur, enfin, sont réduits en cette œuvre.

Après avoir lancé six flèches à l'amant, le dieu d'amour accepte son hommage, mais comme il était accoutumé à en recevoir de gens doubles et trompeurs, il demande un gage; l'amant offre son cœur, alors le dieu d'amour tire de son aumonière une petite clé en or fin, bien travaillée. Avec elle, dit-il, je fermerai ton cœur; je ne veux pas d'autre garantie. Cette clé ferme mes joyaux (1).

Papelardie est apelée.
C'est cele qui en recelée,
Quant nus ne s'en puet prendre garde,
De tout mal faire ne se tarde.
El fait hors le marmiteus,
Si a le vis simple et piteus,
El semble sainte créature;
Mais sous ciel n'a male aventure
Qu'ele ne pense en son corage.
. . . . . ,
. . . . . .
El si fu chaucie et vestue
Tout ainsinc com fame rendue;
En sa main ung sautier tenoit,
Et sachiés que moult se penoit
De faire à Dieu prières faintes,
Et d'appeler et sains et saintes.
El ne fu gaie, ne jolive,
Ains fu par semblant ententive
Du tout à bonnes ovres faire;
Et si avoit vestu la haire.
Et sachiés que n'iere pas grasse,
De jeuner sembloit estre lasse,
S'avoit la color pâle et morte.
A li et as siens ert la porte
Devéeé de paradis;
Car icel gent si font lor vis
Amegrir, ce dist l'Évangile,
Por avoir loz parmi la ville,
Et por un poi de gloire vaine
Qui lor toldra Dieu et son raine.

(Tom. I, pag. 20-21 du *Roman de la Rose*, publié par Méon, 4 vol. in-8°. Paris, 1813.)

(1) A de s'aumoniere traite
Une petite clef bien faite,

Voilà à quel degré de niaiserie était descendue cette poésie descriptive, savante, pédantesque et fastidieuse, qui, à tous ces défauts, joignait encore celui d'une prolixité fatigante et d'une prodigieuse fécondité, car, on ne peut le nier, le *Roman de la Rose* fut le modèle d'un nombre infini de poèmes didactiques, où la nature morale, prenant tout à coup la place et les formes de la nature physique, joue un rôle ennuyeux et faux.

Cependant il faut être juste envers cette œuvre, qui a joui, pendant plusieurs siècles, d'une si haute renommée, et dont aujourd'hui encore les personnes peu versées dans la littérature du moyen-âge parlent comme du plus ancien ou du plus beau de nos vieux romans. Les descriptions dont ce poème abonde ne manquent pas d'art ni même parfois d'une certaine vérité, comme on a pu le remarquer dans le portrait de *Papelardie,* cité plus haut. Dans la personnification de tous les sentimens, dans la manière dont ils sont arrangés par famille, il y a quelquefois beaucoup d'esprit et d'observation. On peut en juger par l'analyse des chapitres XI et XII du poème, lorsque *Bel-Acueil*, fils de *Courtoisie*, offrit à l'amant de lui donner passage pour aller auprès des roses, à condition néanmoins que l'odorat serait le seul de ses sens qui prendrait sa part du plaisir qu'on pouvait goûter près d'elles. Déjà l'amant était au comble de ses vœux lorsqu'un grand homme noir et hérissé se présenta devant lui.

C'était *Dangier,* un des portiers du jardin, qui, d'une voix menaçante, lui ordonna de se retirer, ainsi qu'à *Bel-Acueil.* Cet homme si discourtois avait avec lui *Malle-Bouche*, *Honte*, et une autre femme, dont le nom était la *Peur. Honte* était fille de *Raison;* son père s'appelait *Meffait.* Honte avait eu de son mariage une fille à qui l'on avait donné le nom de *Chasteté;* Vénus lui faisait une guerre continuelle (1).

La langue et la versification du *Roman de la Rose* doivent être aussi un sujet de remarque. Elles sont généralement pures et cor-

Qui fu de fin or esmeré :
O ceste, dist-il, fermerai
Ton cuer, n'en quier autre apoiau;
Sous ceste clef sont mi joiau.
(*Roman de la Rose*, tom. I, pag. 80.)

(1) *Ibid.*, tom. I, pag. 119.

rectes, et les règles établies à cette époque presque toujours bien observées. Il y a même dans le style quelque peu de cette précision, de cette netteté, qui, plus tard, fut un des caractères particuliers de notre langue. Ces observations s'appliquent principalement à la première partie du roman, bien supérieure, suivant nous, à la seconde, sous le rapport de l'art. On voit qu'elle a été composée par un esprit bien plus sage, bien plus modéré, et aussi bien plus élevé. Écrite sous l'inspiration d'une tout autre pensée que celle qui dominait Jean de Meung, c'est une œuvre d'art et de poésie, et non pas une satire que Guillaume a voulu faire; sous ce rapport, il est plus habile que son continuateur. Par continuateur, nous ne voulons pas dire, comme l'ont répété tous ceux qui ont parlé du *Roman de la Rose*, que Jean de Meung termina l'œuvre inachevée de Guillaume de Loris; c'est une erreur: ce dernier avait fini son poème, composé de quatre mille cent vers au plus. Jean de Meung supprima le dernier paragraphe, et ajouta le long ouvrage que nous connaissons (1). Sous sa plume, il prit un carac-

(1) Cette observation a pour la première fois été faite par M. Raynouard dans un article du *Journal des Savans* d'octobre 1816. M. Méon a fait imprimer à part cet article, et il y a joint les vers supprimés par J. de Meung, qui manquent dans presque tous les manuscrits et dans toutes les éditions imprimées du *Roman de la Rose*. M. P. Paris a eu dernièrement occasion de les publier dans une notice sur un manuscrit de ce roman. Nous empruntons ces vers à cette notice, insérée dans le numéro 7 du *Bulletin du Bibliophile*, publié par Techener, place du Louvre, 12.

Mais amours la bele et la blonde
Embla les clefs; hors nous a mises;
Tantot de lés moi les a mises;
Lors si fu la douleur passée:
Dame biauté a recelée,
Le biau bouton m'a présenté,
Et je le pris de volenté.....
Ilueq fumes à grant delit:
D'erbe fresche furent no lit;
De beles roses de rosier
Fumes couvers, et de baisier,
A grant soulas, à grant deduit,
Fumes trestout à cele nuit.
Mais moult me sembla la nuit brieve.....
Et sans faille la douche rose
Au departir ne fu pas close;
Mais anchois que se départissent
Ne que de moi congié présissent,

tère que Guillaume de Lorris ne lui avait pas donné. C'était une amplification de l'*Art d'aimer* d'Ovide, arrangée au goût bizarre de l'époque; avec Jean de Meung, esprit moqueur, indépendant, audacieux, il devint le texte d'une foule d'opinions hardies, une satire contre la légèreté des femmes, l'ignorance des moines, la folie des alchimistes, tous les travers du XVIIIe siècle. Sous ce rapport, la seconde partie du *Roman de la Rose* est beaucoup plus importante que la première; c'est là où Jean de Meung se plut à consigner tout ce qui frappa son esprit, naturellement observateur, indépendant; l'incrédulité en tout distingue cette partie du poème.

On y rencontre même certaines propositions hardies, véritables peut-être, mais qui, au XIVe siècle et plus tard, furent considérées comme répréhensibles et condamnables, parce qu'elles montraient, sous un jour tout nouveau, certaines opinions reçues, et que les puissances de l'Europe avaient grand intérêt à ménager. Parmi ces opinions, nous citerons la suivante, en rappelant au lecteur que ceci fut dit à une époque où le droit divin était considéré comme une loi inviolable.

« Ici pouvez lire sans retard comment fut fait le premier roi qui jura aussitôt de garder loyalement le bien de ses sujets. »

« Ils élurent entre eux un grand vilain, le plus ossu d'eux tous, le plus vigoureux, le plus haut de taille; ils le firent prince et seigneur. Il jura qu'il les gouvernerait avec franchise, et qu'il défendrait leur habitation, si chacun d'eux lui donnait des biens dont il puisse vivre. Ils consentirent à ce qu'il leur proposa. Il tint long-temps cet office; mais les voleurs, pleins de méchanceté, le voyant seul, se réunirent et le battirent souvent quand ils venaient prendre son bien. Alors il fallut assembler le peuple, et chacun de se tailler pour payer des gardes au prince... Tel fut le commencement de rois et princes de la terre, selon le livre des anciens (1). »

S'en vint biauté humeliant
Vers moi, et dit, tout en riant.....
Se coer avés bon et entier,
Tous jours serés du bouton maistre.....
A tant m'en pars et pris congié;
C'est li songes que j'ai songié.
Explicit primus.
Incipit secundus.

(1) Cy povez lire, sans desroy,

L'histoire littéraire a recueilli quelques détails sur les deux auteurs du *Roman de la Rose*. Le premier, Guillaume de Lorris, était de la petite ville du Gatinais dont il porte le nom ; il vivait au milieu du XIIIe siècle, et mourut vers 1260 ou 1262. Son poème est le seul ouvrage qu'il nous ait laissé. Du reste, on ne sait aucun des évènemens de sa vie. Celle de Jean de Meung, auteur de la seconde partie du poème, est un peu mieux connue, c'est-à-dire que André Thevet, savant du XVIe siècle, a écrit ce que la tradition racontait à ce sujet ; malheureusement il est douteux que cette tradition soit vraie, et que les faits soient applicables à l'auteur du *Roman de la Rose*. Du reste, les voici comme on les raconte.

Jean de Meung, dit Clopinel parce qu'il était boiteux, vécut dans la dernière partie du XIIIe siècle et au commencement du XIVe. On prétend qu'il était moine. Ce qui est plus certain, c'est qu'il fut admis à la cour de Philippe-le-Bel, et que son esprit mordant et

Comment fu fait le premier roy
Qui leur jura, sans tarder
De loyaulment le leur garder.

Uug grant vilain entr'eus eslurent,
Le plus ossu de quanqu'il furent,
Le plus corsu et le greignor,
Si le firent prince et seignor.
Cil jura qu'à droit les tiendroit
Et que leur loyes deffendroit,
Se chascuns en droit soi li livre
Des biens dont il se puisse vivre.
Ainsinc l'ont entr'eux acordé
Com cil l'ot dit et recordé.
Cil tint grant piece cest office;
Li robéor plain de malice
S'assemblèrent, quant seul le virent,
Et par maintes fois le batirent,
Quant les biens venoient embler.
Lors restut le pueple assembler,
Et chascun en droit se taillier
Por serjans au prince baillier.
Communement lors se taillièrent
Et tous et toutes li baillièrent,
Et donnèrent grans tenemens.
De là vint li commencemens
As rois, as princes terriens,
Selonc l'escript as anciens.

(*Roman de la Rose*, tom. II, pag. 250.)

satirique le fit craindre, et en même temps rechercher par tous les grands personnages de cette époque. Les traits de satire qu'il lança contre les femmes lui attirèrent une vengeance que sa grande présence d'esprit sut lui faire éviter ; se trouvant à la cour, devant des dames, celles-ci résolurent de lui donner le fouet, « parce qu'au *Roman de la Rose*, dit Thevet, son biographe, il avait introduit un jaloux, qui dit tout le mal qu'il est possible des femmes... Clopinel, encores qu'il ne fust de bas or, si craignait-il la touche; et, partant, après avoir quelque tems pensé en soi-même, voyant que son aage ne pouvoit esmouvoir les dames à miséricorde, et d'autre costé le nombre si grand de poignées pour descharger sur son dos, pressé qu'il se vit de se dépouiller, humblement les requit lui vouloir bien octroyer un don, jurant qu'il ne demanderoit rémission du chastiment qu'elles entendoient (à tort) prendre de luy, ains l'avancement. Ce qui luy fust accordé, non sans grande difficulté; et n'eusse esté respect des gentils hommes qui intercédèrent pour luy, il estoit frustré de son espoir. « Alors, dit-il, je vous prie, mesdames, puisque j'ai « trouvé tant de graces envers vous que ma demande est inté- « rinée (accordée), que la plus forte put... de vostre compaignie « commence la première et me donne le premier coup. Ma requeste « est juridique, d'autant que je n'ai parlé que des méchantes folles « et mal advisées. » Par ce moyen lia les mains à toute la compaignie. Elles se regardoyent l'une l'autre pour sçavoir qui auroit l'honneur de commencer ; mais n'y en eut pas une, quoyqu'elles eussent toutes bonne envie de l'estriller, qui se hazardast de le toucher. »

Cette histoire, qui est aussi racontée d'un certain troubadour (1), n'est pas la seule que la tradition ait conservée sur notre poète. On prétend qu'il légua aux religieux dominicains de la rue Saint-Jacques, à Paris, un coffre, en déclarant qu'il était rempli d'objets précieux, mais qu'il ne serait ouvert qu'après sa sépulture. Les religieux, à la mort de Jean de Meung, s'empressèrent de placer son corps dans leur cloître, afin de jouir de leur précieux héritage. Ils ouvrirent donc le coffre qui n'était rempli que d'ar-

(1) Guilhem de Bergedam, gentilhomme et poète provençal.

doises, sur lesquelles Jean de Meung avait tracé des figures de géométrie. On assure que les religieux déterrèrent le corps du défunt pour le jeter hors de leur église, mais que le parlement s'opposa à cette profanation. Outre le *Roman de la Rose*, Jean de Meung a composé d'autres poésies et plusieurs ouvrages en prose (1).

Il nous reste à chercher quelles ont été les fortunes diverses du *Roman de la Rose*, quelle critique on en a faite, de quelles opinions bizarres il a été le sujet. Ce n'est pas certainement la partie la moins curieuse de cet examen. Sa réputation, avons-nous dit, fut grande dès le temps auquel il parut; nous pouvons en juger par le témoignage de quelques contemporains, par le nombre infini de manuscrits que nous trouvons de ce poème, et par la traduction en vers anglais que Chaucer en fit au XIVe siècle. La manière dont les deux parties ont été rattachées l'une à l'autre, à quarante années de distance, prouve tout le succès dont a joui l'œuvre de Guillaume de Lorris, car c'était un usage établi depuis long-temps, parmi les trouvères, de s'emparer du travail de leurs devanciers, quand ce travail était applaudi, et d'ajouter des parties qu'ils rattachaient tant bien que mal à l'œuvre qui leur servait de modèle.

En outre les alchimistes ou souffleurs, qui dans tout et partout croyaient rencontrer des élémens ou des conseils pour arriver au *grand œuvre* qu'ils poursuivaient sans cesse, s'imaginèrent que le poème de Jean de Meung était un recueil de préceptes à leur usage. *La Rose* fut le nom caché du précieux métal; prenant le rôle de l'amant, ils étudièrent toutes ces doctrines amoureuses, croyant y rencontrer le secret qui échappait à leurs recherches. Ce qui donna cours à cette opinion, c'est un passage de Jean de Meung dans lequel il dit : « L'alchimie est un art véritable; qui s'en servirait avec sagesse y trouverait de grandes merveilles (2) »

Mais en lisant avec attention ce passage, on verra que Jean de Meung voulait plutôt désigner la chimie dont la pratique à cette époque était toujours un peu mêlée de recherches pour cette fa-

(1) Voyez la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, tom. IX, pag. 37-63-64-65.

(2) Alquemie est ars véritable,
Qui sagement en ovreroit
Grans merveilles i troveroit.
(*Roman de la Rose*, tom. II, pag. 98, v. 46, 286.)

meuse pierre philosophale. Du reste il fut bientôt dégoûté de cette étude, car peu de vers plus bas, il dit qu'il a essayé de faire œuvre de nature, mais que nul, excepté Dieu, n'y peut réussir : moi-même y ai musé et perdu tout mon sens comme un fol audacieux (1).

Au XVe siècle, la réputation du *Roman de la Rose* n'avait fait que grandir. Il était dans toutes les mains, et le célèbre J. Gerson, chancelier de l'Université de Paris, crut devoir composer un traité dans lequel il démontrait toute l'impureté de ce poème; en outre, il prêcha contre lui :

« Si je possédais un exemplaire du *Roman de la Rose*, dit-il, qu'il fût unique et qu'il valût mille livres d'argent, je le brûlerais plutôt que de le vendre. Si je savais que ce Jean de Meung est damné, je ne prierais pas plus pour lui que pour Judas (2). »

A l'exemple du pieux chancelier, les prédicateurs lançaient contre le *Roman de la Rose* de nombreux anathèmes, et comme le docteur J. Raulin qui comparait les lecteurs d'Oger le Danois au traître Judas, ses successeurs promettaient les peines de l'enfer aux amateurs du code amoureux.

Il y eut aussi des poètes qui cherchèrent à détruire la réputation dont jouissait cette œuvre singulière. Après *Martin Franc*, qui composa *le Champion des Dames*, poème allégorique et tout en faveur du sexe féminin, il faut citer encore l'auteur du *Chevalier aux Dames*, imprimé à Metz en 1516, et celui d'une pièce intitulée *l'Amant entrant en la forêt de Tristesse*, qu'on trouve dans le curieux recueil connu sous le nom de *Jardin de plaisance et de rhétorique française* (3).

Mais il ne faut pas oublier Christine de Pisan, poète et historien célèbre, qui mourut dans les premières années du XVe siècle. En sa double qualité de femme et de poète, elle se plaignit amèrement

(1) Nul fors Diex ne le porroit faire.
. . . . . .
. . . . . .
Je meismes i ai musé
Tant que tout mon sens i usé
Comme fox et outrecuidiés.
(*Ibid.*, tom. III, pag. 104.)

(2) Voyez Sermons de J. Gerson, tom. III, col. 931, édition de 1706.

(3) Voyez sur les différentes éditions du *Jardin de Plaisance*, le *Manuel du Libraire* de Brunet, tom. II, pag. 263.

de l'auteur du *Roman de la Rose*. Ce fut l'occasion d'un débat entre elle et maître Gontier Col, général conseiller du roi, maître Jean Joannes, prévôt de Lille, et maître Pierre Col, secrétaire du roi, tous trois zélés défenseurs de Jean de Meung. La lettre que Christine écrivit à ce sujet, et qu'elle adressa à la trop fameuse Isabeau de Bavière, reine de France, et à messire Guillaume de Tygnouville, prévôt de Paris, est encore inédite. Elle est curieuse et par la critique élevée, judicieuse, qu'elle contient du *Roman de la Rose*, et par le style animé, moqueur, et cependant plein de noblesse, dans laquelle elle est écrite. Son étendue ne nous permet pas de la reproduire ici; nous en citerons quelques passages.

Le premier point sur lequel repose la critique de Christine de Pisan est la liberté de langage poussée jusqu'au cynisme, qu'on peut, en effet, reprocher aux deux poètes. Le sujet est adroitement choisi pour une femme, et Christine l'a traité avec un tact et une convenance remarquable. « Je vous confesse, dit-elle, « que le nom ne fait la deshonnesteté de la chose, mais la chose « fait le nom deshonneste; pour ce, selon mon foible avis, en doit « estre parlé sobrement et non sans necessité. » Puis, lorsqu'elle en vient aux enseignemens déshonnêtes qui se trouvent au chapitre de la vieille, elle s'écrie : « Ha hay! entre vous qui belles filles « avez et bien les désirez à introduire à vie honneste, baillez leur, « baillez le *Romant de la Rose* pour aprendre à discerner le bien « du mal. » Mais c'est à propos de la violente satire que Jean de Meung a lancée contre les femmes, que Christine déploie toute sa verve et toute son indignation ; « Se elles te demandent de l'argent « de ta bourse, dit-elle au poète, dant ne le t'emblent ou tollent « mie (1). Ne leur baille mie, si tu ne veulz. Et se tu diz que tu en « es assotez, si ne t'en assote pas. Te vont-elles en ton hostel « querir, prier, ou prendre à force? Bon seroit sçavoir comment « elles te déçoivent. » Du reste, Christine a la bonne foi d'avouer que dans cette œuvre, « qui n'osera estre leue ne parlée à la table « des roynes, princesses, et des vaillans preudes femmes, à qui « conviendroit couvrir la face de honte, » il y a un grand talent poétique; et elle confesse « mestre Jehan de Meung moult grant

(1) Elles ne te le volent pas, ni ne te l'arrachent.

clerc soubtil et bien parlant, et trop meilleure œuvre plus proufitable et de sentement plus haut eust sceu mettre sus, s'il s'i feust appliqué, dont fu domage (1). »

Les adversaires de Christine furent moins modérés, plus inhabiles, dans les réponses qu'ils lui firent. Ainsi, l'un d'eux, Gontier Col, lui écrivait :

« Je, ensuivant le commandement divin, ayant de toy compassion, par amour charitable te pry, conseille et requier la seconde foys, par cette moye cédule que ton dessus dit erreur tu vueilles corriger, desdire et amender envers le très excellent et irrépréhensible docteur en saincte et divine escripture, haut philosophe et en toutes les sept ars libéraux cler très parfont, que si orriblement oses et présumes corriger et reprendre..... »

Si le *Roman de la Rose* fut vivement attaqué, il eut, comme on le voit, de nombreux défenseurs, car aux lettres citées plus haut on peut encore en joindre trois autres de l'avocat Jean de Montereuil, secrétaire du roi Charles VI, dans lesquelles cette œuvre est hautement louée (2). De même on vit le poète Molinet tourner en un livre de pieuse morale et en prose l'œuvre de ses deux devanciers. Il le commença par ce quatrain :

C'est le roman de la Rose,
Moralisé cler et net,
Translaté de rime en prose
Par vostre humble Molinet.

Rien de bizarre comme ce code amoureux interprété dans un sens mystique ; il faut entendre Molinet défendant les intentions de Jean de Meung.

« Louange soit, dit-il, au Dieu d'amour perdurable et à sa mère très sacrée Vierge, quant nous voyons le roman réduyt à sens moral, jusques à cueillir la rose. Plusiers hongnars disciples de murmures, ont souvent tiré à demi les courtes épées de leurs bouches, pour donner dessus l'acteur de cestuy livre, disant qu'il avait oultrageusement déshonoré le sexe féminin par ses mordans escrip-

(1) OEuvres diverses de Christine de Pisan, folio 143 verso. Manuscrit du roi, fonds mouche, n° 6.

(2) *Veter. monum. ampliss. collectio*, tom. II, pag. 1419.

tures. Mais il leur doit estre pardonné comme aux povres innocens, ignorans qu'il y a double exposition dessus le texte du dit livre. Aulcunz amans folz et terrestres, addonés à la lubricité, et pleins de lascivies, le glosent à leur avantage et selon leur affection; mais ceux qui seront amoureux du deduyt espirituel, ils y trouveront bon fruit, bonheur et honneur salutaire. Et n'est à présumer que ung tel esprit d'homme que fust maistre Jean de Meung, trop plus angélique que humain, eust voulu souiller la queue de sa vieillesse en ordure de paillardise et déturper sa renommée, sans en tirer doctrine prouffitable. »

Cette étrange interprétation du *Roman de la Rose* fut adoptée par Clément Marot, qui entreprit de rajeunir le style de ce poème et ne réussit qu'à le gâter. Pasquier, avec raison, blâma l'entreprise de Marot : « A la mienne volonté, dit-il, que par une bigarrure de langage vieux et nouveau, Clément n'eût voulu habiller à la moderne françoise le *Roman de la Rose.* »

Dans la préface que Marot plaça au commencement de son travail, après avoir expliqué comment les nombreuses éditions qui furent faites du *Roman de la Rose*, en altérèrent si fort le langage qu'il crut bien faire en le restituant, il ajoute :

« Je dis doncques premièrement que par la rose qui tant est appetée de l'amant, est entendue l'estat de sapience, bien et justement à la rose conforme pour les valeurs, doulceurs et odeurs qui en elle sont, laquelle est moult à avoir difficile pour les empeschemens entreposez, aus quels arrester ne me veulx pour le présent et en ceste manière d'exposer, sera la rose figurée par la rose papalle qui est de trois choses composée, c'est assavoir d'or, de muscq et de basme..... »

Puis il continue sur ce ton pour trouver dans ce roman toute l'exposition de la doctrine chrétienne.

Il est impossible de deviner qui a pu conduire un homme d'un aussi charmant esprit à adopter cette singulière et ridicule interprétation; peut-être par ce moyen a-t-il voulu placer son travail hors de tout soupçon d'immoralité dont les détracteurs du *Roman de la Rose* auraient bien pu l'accuser. Quant à ce travail, il ne peut offrir aujourd'hui qu'un seul genre d'intérêt, celui d'une curieuse étude philologique.

Grace au patronage de Clément Marot, le *Roman de la Rose* a joui pendant le XVIe siècle d'une grande illustration; oublié pendant le XVIIe, il fut au milieu du siècle suivant le sujet de l'un des premiers travaux philologiques entrepris sur les monumens de notre ancienne littérature. Publié d'une manière incomplète et fautive, par Lenglet Dufresnoy, en 1735 (1), M. Méon en a donné un texte plus complet et plus fidèle, qui, malgré tout, n'est pas exempt d'un grand nombre d'incorrections.

LE ROUX DE LINCY.

(1) Il parut une autre édition en 1798, en 5 vol. grand in-8o. Relativement aux éditions anciennes et modernes du Roman de la Rose, voyez le *Manuel du Libraire*, par Brunet, tom. II, pag. 376, au mot : LORRIS.

STRADELLA.

Le soleil s'était caché derrière les Alpes, ses rayons jetaient de vives couleurs sur les nuages, et la brise du soir devait souffler long-temps encore avant de tempérer par sa fraîcheur une atmosphère brûlante. Quelques éclairs semblaient annoncer l'orage, et le calme qui régnait dans les champs permettait d'entendre les rossignols modulant de tendres et de brillantes mélodies, qu'un long murmure, harmonieusement monotone, accompagnait. Les cigales venaient de mettre un terme à leur caquet fatigant; c'était le tour des grenouilles. Les poètes n'ont pas illustré le ramage de ces oiseaux à quatre pieds et sans plumes, puisqu'ils ont oublié de les placer au premier rang parmi les harmonies de la nature. Rien n'est doux et mélancolique, rien n'annonce le repos animé de la terre, comme cette vapeur sonore qui s'exhale des fleuves, des étangs, des ruisseaux, dans les contrées méridionales. Les soupirs, les appels de la chouette se mêlaient à ce concert nocturne, à cet ensemble ravissant. Trois hommes arrêtés vers l'angle le plus avancé d'un bastion, appuyés sur le parapet, les yeux fixés sur la campagne, paraissaient contempler les divers accidens de lumière produits par les derniers rayons du soleil et goûter avec délice le charme d'une aussi belle soirée d'été. Leurs regards se portaient du côté de l'orient. On eût dit trois astronomes épiant l'arrivée d'une comète depuis long-temps attendue.

— Huit heures, dit celui qui par son âge et son rang semblait commander aux deux autres (c'était un vieillard à l'œil vif et plein de feu);

huit heures! le soleil disparaît, et la cloche du couvent des Ursulines appelle les fidèles au salut. J'aurais pu la revoir; mais non, je dois me défier de ma tendresse. Résister encore au désir de lui parler, de l'accabler de ma colère, eût été bien difficile, et c'était présumer trop de mes forces. Le crépuscule est très court à Turin, le temps est à l'orage, et ce n'est qu'à dix heures que la lune se montrera sur l'horizon. Paolo, nos chevaux!

— Les voilà; je vous les ai déjà montrés. Là-bas, sous ces peupliers, vous pouvez les voir encore; notre ami Pippo veille sur eux.

— Es-tu sûr de ton homme, Sandrino?

— *Si, signor.*

— La poterne sera-t-elle ouverte?

— *Signor, si.*

Non loin de là se passaient des scènes bruyantes et plus gaies. C'était le jour de l'Assomption. Toute la population de Turin, en habits de gala, s'était rendue sur les remparts pour donner au plaisir la fin d'une journée consacrée à la prière, aux pompes majestueuses de la religion romaine. Les promeneurs se croisaient au milieu de deux longues files de spectateurs assis sur plusieurs rangs; les plus jolies femmes bordaient la haie, et ne quittaient ce poste d'honneur que pour jouir à leur tour de l'agrément de la promenade, et faire admirer la grace de leur démarche et tous les détails d'une toilette brillante et recherchée. Les bouquetières, les marchands de fruits et de rafraîchissemens étalaient leurs amphithéâtres illuminés et décorés de miroirs qui doublaient l'éclat des flambeaux. Les melons blancs, les pastèques purpurines, les oranges de Malte, les pêches, les ananas, les fleurs de toute espèce, s'élevaient en pyramides sur les degrés d'une autre pyramide scintillante de lumière. Plus loin des groupes de *dilettanti*, rangés en cercle, improvisaient un concert charmant, chantaient à quatre parties des airs à la mode, des chansons populaires, des barcarolles vénitiennes, que le luth, le téorbe et même la basse de viole soutenaient par leurs accords. Les amateurs assemblés autour de la société philharmonique pouvaient jouir en même temps d'un spectacle superbe. La procession des pénitens blancs rentrait dans sa chapelle, et l'œil embrassait dans toute son étendue la rue droite, dans laquelle se déployait cette armée religieuse dont chaque soldat portait un cierge à la main. Illumination ambulante, sa colonne tournait pour arriver à l'église, et le portail ouvert montrait le maître-autel étincelant de pierreries, chargé de fleurs, radieux de clartés, inondé de parfums. L'orgue sonnait une marche solennelle; les trompettes, les hautbois, les timbales, placés en tête de la procession, en marquaient le pas

et signalaient son arrivée. Un *canto fermo* vigoureux et puissant se faisait entendre à quelque distance, et plus de cent jeunes filles, arrière-garde placée autour de l'image sainte, chantaient les litanies, accompagnées par un concert de flûtes. Ces trois chœurs étaient assez éloignés l'un de l'autre pour ne pas mêler leurs accords; mais les spectateurs qui dominaient le champ de bataille joignaient au charme de sentir arriver peu à peu l'harmonie d'un corps de musique, le plaisir d'entendre poindre et se développer les sons de celui qui devait lui succéder. L'éloignement respectif empêche la cacophonie; ces divers chants, ces groupes d'accords, jetés dans les airs sur plusieurs points, cette procession rentrant d'une manière triomphante en faisant sonner toutes ses forces musicales, comme elle allumait tous ses flambeaux et déployait toutes ses bannières, avait un aspect riant et solennel.

Cet épisode interrompit les concerts nocturnes de la promenade; il ne causa pas la moindre distraction à des *dilettanti* d'une autre espèce, qui s'étaient retirés à l'extrémité la plus sombre du rempart. Ils ne chantaient pas; la conversation avait pour eux assez d'agrément, et, comme un plus grand nombre d'interlocuteurs aurait porté le trouble dans leur entretien, ils s'étaient assis par couple : *un signor, una donna.* A les voir ainsi disposés par duos séparés, on pouvait croire qu'ils se préparaient à danser une sarabande. Mais ils préféraient le doux repos dont ils jouissaient au tumulte du bal, et les ténèbres à l'éclat importun des lumières. D'ailleurs, ils n'avaient rien à lire (les journaux du soir n'existaient point alors), ces amans heureux, car c'étaient des amans, je le dis naïvement dans la crainte de vous laisser une énigme à deviner. Le rempart de Turin avait aussi son allée des soupirs, et ce n'était pas la moins fréquentée.

Le ciel était orageux, et d'un horizon noir partaient des éclairs éblouissans, dont la fugitive lueur éclairait la scène de temps en temps, et révélait des larcins favorisés par l'obscurité. Un observateur promenait ses rêveries au milieu de ce peuple d'amans; il se plaisait dans cet élysée. Des pensées d'amour l'occupaient aussi; elles se mêlaient aux inspirations de l'artiste : le murmure des doux propos, des tendres protestations de ces groupes causeurs, avait pour lui beaucoup d'attraits, et les bouffées de lumière jetées par l'orage ajoutaient à l'intérêt qu'il prenait aux drames improvisés sous ses yeux.

Vous croyez peut-être que ce rêveur sentimental était là pour ses propres affaires, et qu'un rendez-vous galant le retenait vers l'endroit le plus mystérieux de la promenade : vous ne vous trompez point; mais ce n'était pourtant pas comme vous l'imaginez. Celle qu'il aimait était enfer-

mée au couvent des Ursulines, où lui-même l'avait conduite; il la voyait pendant le jour, et, le soir, il venait rôder autour du monastère, il entendait sonner l'office, écoutait les chants religieux, et savait distinguer la voix mélodieuse et puissante dont les accens avaient tant de charme pour son cœur. Il n'était pas seul à les écouter; un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau, restait immobile à quelques pas de lui; deux autres, qui se tenaient à distance, l'avaient suivi, et semblaient l'épier. Le promeneur solitaire voyait ces trois fantômes noirs, dont la silhouette se dessinait sur un fond éclairé par les feux lointains de la promenade fréquentée par le beau monde. Il s'avance vers son voisin, pour lequel il a conçu quelques craintes : il n'a pas l'intention d'offrir ses services, mais il pense qu'en venant se placer auprès de lui, les deux observateurs verront qu'ils ont à redouter deux épées, si quelque mauvais dessein les a poussés de ce côté. A peine a-t-il changé de place que l'homme au manteau vient à lui, sans se presser, l'embrasse, le serre contre son corps de manière à le priver de l'usage de son bras droit, sa main gauche est saisie par un vigoureux poignet qui la tire en arrière; un stylet est levé sur son cœur. L'assassin tient sa proie, il ne la frappe pas; il veut que la victime ait pu reconnaître celui qui va l'égorger. Les éclairs déchirent la nue; alors une voix rugissante, une voix plus horrible que le cri de l'hyène, lui jette cet adieu : « Regarde, c'est moi qui te tue! *Mira, è io che t'amazzo!* » Le poignard s'est plongé tout entier dans le flanc du malheureux, il tombe en poussant un cri de douleur et de désespoir. L'assassin a disparu dans l'ombre, et les deux satellites qui devaient lui prêter secours ou protéger sa retraite, l'ont suivi.

La foule accourt aux cris de la victime, on l'entoure, on apporte des flambeaux; cette scène tragique se montre alors dans toute son horreur. Le sang coulait à flots d'une blessure profonde. L'infortuné ne pouvait plus parler, il n'était reconnu de personne; on se demandait s'il fallait le porter à la chapelle des Augustins pour qu'il y reçût les derniers honneurs, les prières adressées au ciel en faveur des trépassés, ou bien si quelque reste de vie permettait d'implorer les secours de l'art dans l'hospice voisin. Giulio fend la presse, et s'écrie: « Stradella! mon ami Stradella! » tombe à genoux au près du mourant, lui prend la main, et cette main, froide et sans mouvement jusqu'alors, serre doucement la sienne. Le cri de l'amitié a pu frapper encore une oreille que l'on croyait tout-à-fait insensible; Stradella ouvre les yeux, regarde Giulio, veut lui parler et retombe dans ses bras, un long soupir s'échappe de son sein oppressé.

Stradella! ce nom a retenti dans tous les cœurs; il accroît, il porte au

dernier période l'intérêt, l'indignation qu'inspiraient et la victime et l'assassin. « Stradella! notre virtuose favori, celui qui nous charmait par sa voix ravissante, par ses délicieuses compositions! Stradella, merveille de l'Italie, Stradella, dont le nom fameux a passé les Alpes et la mer, est frappé dans nos murs, sous nos yeux! justice! vengeance! » A ces mots, une troupe alerte et légère s'élance, elle suit le rempart et se divise à chaque rue. Toute la ville est bientôt en alarme; ceux qui croyaient d'abord que le duc de Savoie était en péril, ceux qui pensaient que le souverain venait d'être percé d'un coup mortel, éprouvent une douleur bien plus vive et sont animés d'une colère plus fougueuse encore quand ils apprennent qu'il s'agit d'un illustre musicien, qui la veille chantait au salut du couvent des Ursulines, et dont le prodigieux talent avait fait goûter à des milliers d'auditeurs une part des joies du paradis, un avant-goût des célestes béatitudes. « Mort à l'infâme qui a pu trancher une aussi belle vie! mort à l'infâme sicaire! » Ils couraient toujours, et la foule s'ameutant à leurs cris les suivait et rugissait de la même colère. Le fanatisme des arts, la musique offensée dans son chef le plus éminent exaspérait un peuple *dilettante*. Ces transports violens de haine et de vengeance dominaient le plus grand nombre, au point de les rendre incapables de diriger leurs poursuites avec une tactique raisonnée. Ils couraient, ils criaient, et voilà tout, et si les assassins, rencontrés au détour d'une rue, s'étaient mis à courir, à crier avec eux, ils pouvaient échapper au supplice qui les menaçait.

La ville était fermée, les ponts de bois relevés, les herses baissées, cette raison devait éloigner des remparts la troupe des sbires volontaires qu'un noble zèle jetait sur la trace des meurtriers. Un gardien n'aurait-il pas été gagné? et la poterne la plus voisine du rempart où le crime venait d'être commis ne réservait-elle pas une issue aux brigands? Cette réflexion judicieuse est communiquée dans un groupe qui, sans perdre un instant, se dirige sur ce point. Plusieurs hommes étaient sous l'arceau de la porte, un d'eux pressait vivement le gardien qui refusait de l'ouvrir. Celui-ci se fût rendu sans doute à cette demande adressée du ton impérieux que pouvait prendre le solliciteur qui l'avait payé. Mais cette scène avait deux témoins; ces importuns, amenés par le hasard, contrôlaient, sans le vouloir, la conduite du portier; il fallait nécessairement attendre leur retraite, afin que la contravention promise pût s'exécuter avec impunité.

La troupe descend l'escalier du rempart, elle entend quelques mots qui lui font connaître l'objet de la requête de l'orateur et lui signalent les assassins. Une bourse est offerte au gardien, il la refuse, et sur-le-

champ trois hommes sortent de cette embrasure sombre et s'éloignent avec rapidité. La troupe les poursuit l'épée à la main. — « Ne me quittez pas, ou vous êtes morts, » disait l'un d'eux à ses compagnons plus lestes que lui, toutes les fois que la peur augmentait la vitesse de leurs jambes plus agiles. — « Suivez-moi toujours, moi seul puis vous sauver. » En effet, les trois champions marchaient de concert, bien qu'ils ne fussent pas en nombre suffisant pour se défendre. Ils perdaient pourtant du terrain, leur chef paraissait fatigué, les poursuivans s'avançaient de manière à leur donner de vives inquiétudes, ils les serraient de près quand ils entrèrent dans une rue étroite, longue, et n'ayant d'issue qu'à son extrémité. Les deux meilleurs coureurs, désespérant alors d'arriver au bout de cette rue sans être atteints par les épées qui les menaçaient, prirent les devans, abandonnant ainsi le traînard aux hasards d'un combat trop dangereux. « Vous me quittez, vous êtes morts, » leur dit-il alors d'une voix tremblante. Il fait un dernier effort, il allait être atteint, trois longueurs d'épée le séparaient à peine de ses redoutables adversaires, haletant, près de suffoquer, ses jambes fléchissaient, il s'arrête et semble s'appuyer contre une petite porte. Les assaillans pensent alors qu'il les attend pour défendre sa vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ils arrivent, dix glaives sont dirigés sur ce lieu de retraite, ils trouvent la porte, mais l'homme a disparu.

Frappés d'étonnement, ils s'étaient rangés autour de ce pertuis maudit qui venait de dérober le coupable, quand ils entendent les cris d'une autre troupe qui débouchait dans la même rue par le côté opposé. Les deux fugitifs, pris entre deux feux, sont appréhendés au corps, interrogés, et leur arrêt de mort est exécuté sans autre forme de procès. Mais on n'a tué que deux vulgaires assassins, des *bravi* soldés par le chef du complot. — « Ce chef s'est sauvé, ce chef s'est évanoui comme par enchantement au moment même où l'on croyait le tenir. S'il n'est pas sorcier, la porte s'est ouverte pour lui donner passage, et s'est fermée sur lui. La porte, la voilà; posons des factionnaires autour de la maison, gardons les rues qui l'entourent, appelons tous nos compagnons, il faudra bien que le brigand se rende, il ne peut nous échapper, si Lucifer ou Satan ne l'ont confisqué à leur profit. Courage, amis, il y va de notre honneur! »

Ainsi parle un des meneurs. Des émissaires sont allés demander main-forte à tous les pelotons qui parcouraient la ville; on arrive, et bientôt les rues qui formaient l'enceinte de ce quartier sont remplies de gens animés du même désir de vengeance; leur troupe redoutable forme une masse compacte : autant d'hommes que de pavés. On examine les lieux, il est

reconnu que la petite porte appartient au jardin d'un hôtel superbe, dont l'entrée principale est sur une autre rue. Des parlementaires y sont expédiés : on frappe, et le concierge répond qu'il ne doit point ouvrir sa porte pendant la nuit. On pose des échelles contre les murs de la cour et du jardin, les plus hardis franchissent ces barrières, et trouvent des soldats rangés en bataille, les armes chargées et la baïonnette au bout du fusil. Le maître de la maison, l'épée à la main et son cordon bleu passé sur sa robe de chambre, harangue ces mutins, et leur dit qu'il veut bien les épargner et ne pas commander le feu, s'ils se prosternent ventre à terre et restent dans cette position jusqu'au moment où il pourra sans danger leur ouvrir sa porte, et les mettre ainsi hors de son domicile, asile inattaquable que le duc de Savoie lui-même ne violerait point sans s'exposer à perdre sa principauté.

Pendant cette allocution, un bruit de chevaux annonçait qu'un régiment de dragons invitait, avec assez de politesse, les rassemblemens de la rue à se disperser, et renvoyait paisiblement ces exécuteurs des hautes œuvres dans leurs manoirs respectifs sans leur demander compte cependant de la petite justice qu'ils avaient improvisée. L'intention était bonne ; mais on ne voulait pas que cette justice un peu trop leste poursuivît le cours de ses expéditions. Quand les rues furent balayées, le maître de la maison fit ouvrir les portes de sa cour et de son jardin, permettant aux individus, que ses soldats tenaient en joue, d'opérer leur retraite. L'histoire dit que tous s'empressèrent d'accepter la licence accordée d'une manière si noble et si gracieuse. Ce propriétaire, ami de l'ordre et jaloux des priviléges de son domicile, était le duc de Villars, ambassadeur de Louis XIV à la cour de Savoie.

La blesssure était large, mais peu profonde; dirigé vers le cœur, le poignard avait frappé sur une côte, et la violence du coup, l'arme glissant à l'extérieur, avait déchiré le flanc de Stradella sans offenser aucune partie essentielle. Le lendemain il put recevoir la visite d'une jeune et belle femme. Ortensia sortit du couvent des Ursulines, où la duchesse de Savoie l'avait placée ; une dame de la princesse l'accompagnait. Giulio n'avait pas quitté son ami. Après l'explosion des sentimens qu'une telle entrevue devait amener, Ortensia voulut connaître tous les détails de l'aventure tragique. Lorsque Giulio eut terminé ce récit sans en omettre la moindre circonstance, elle s'écria :

— Cet assassin, tu le connais !

— Mais non.

— Tu me trompes.

— Qui peut te faire croire que je l'aie reconnu ?

— « Regarde, c'est moi qui te tue ! » Un bravo, un meurtrier vulgaire, t'aurait-il adressé ces paroles? Le prix de son crime, l'or qu'il avait reçu lui suffisait, lui fallait-il une autre satisfaction?

— L'ombre de la nuit m'a dérobé ses traits.

— C'était Mattaro, c'était le comte lui-même !

— Oh ! je suis bien certain du contraire.

— Il était beaucoup plus âgé que le comte.

— Je ne sais.

— OEil vif, cheveux blancs, voix tonnante, haute stature.

— Tu me donnerais encore mieux son signalement, que je te répondrais toujours que je ne sais point qui c'est, et qui ce peut être. Je l'ai si peu vu, que s'il paraissait devant moi j'aurais peine à le reconnaître; à moins qu'il ne voulût bien me redire sur le même ton la brève allocution.....

—Tu plaisantes pour me rassurer. Mais je suis au supplice, mes soupçons redoublent mes alarmes, ils sont horribles !

— C'est quelque rival jaloux de mon talent, de mes succès.

— De tous nos ennemis c'est le plus redoutable. L'amour offensé pardonne quelquefois, plus souvent il oublie : ton assassin n'est point amoureux, et ta réputation ne saurait exciter son envie.

— Quel sentiment a donc pu l'armer contre moi?

— Je n'ose m'expliquer; mais si mes craintes sont justes, si mon œil a percé ce mystère d'enfer, c'est fait de nous, rien ne peut nous sauver de sa haine implacable.

— Nous quitterons cette ville, et mon persécuteur ne trouvera point partout un duc de Villars qui le couvre de sa protection.

— Un meurtrier, un assassin tout couvert du sang de sa victime peut donc se réfugier chez l'ambassadeur de France, y trouver un asile inattaquable et des soldats armés pour sa défense ! c'est affreux.

— Il est arrivé à temps; deux minutes plus tard, il était mis en pièces, comme ses complices.

— Quel déni de justice! Ma tête se perd; adieu, puissé-je me tromper ! Je te laisse entouré de nos amis, qu'ils veillent bien sur toi !

Ortensia et la dame du palais étaient sorties depuis long-temps, et les deux amis gardaient le silence. Giulio, frappé de surprise, n'osait interroger Stradella; celui-ci, pour avoir l'air moins préoccupé, chantait *sotto voce*, *pianissimo*, le motif principal d'un de ses duos les plus passionnés. Ces mots : *cagion di miei tormenti!* se rencontrèrent sous la mélodie; il savait bien qu'il les y trouverait. Dès qu'il les eut saisis, il les répéta vingt fois avec une singulière opiniâtreté, et toujours d'une manière plus vive

et plus expressive. Entraîné par la force du sentiment qui le dominait, il avait passé par d'imperceptibles nuances du *pianissimo* de son petit murmure confidentiel à l'émission puissante de toute sa voix de poitrine. Pour mettre un terme à ce transport dont les suites pouvaient être périlleuses, Giulio s'avisa de chanter avec lui. Ce moyen devait produire un effet tout contraire, exciter le virtuose malade, et causer même un accès de délire; voilà ce que penseraient les docteurs; voilà ce que vous-même, judicieux lecteur, avez sans doute pensé. Mais Giulio, sur ce point, en savait plus que toute la faculté de médecine; il entonna d'une voix juste et ferme la seconde partie du duo, suivit d'abord fidèlement les altérations du mode mineur dans lequel il était écrit, et fit sonner un *mi* naturel sur l'accord le plus solennel, au moment où Stradella, prévoyant l'effet qu'il allait produire, jetait un regard scintillant sur Giulio pour appeler toute son intelligence et sa verve sur la bonne note.

— *Mi bémol!!!* s'écria Stradella d'une voix tonnante.

— *Mi bémol*, soit; tu dois savoir mieux que personne si le *mi* doit être naturel ou non; moi qui n'ai jamais vu ce duo sur le papier, je le répète comme je l'ai entendu chanter au théâtre.

— Impossible!

— Je ne sais si c'est une variante de l'invention de Fiorinda ou de toute autre cantatrice, mais elle se plaisait à faire sonner victorieusement le bécarre en cet endroit.

— Les barbares! On veut donc m'assassiner de toutes les manières?

— Un bécarre de plus ou de moins, peu importe.

— Oui, un œil de plus ou de moins dans le portrait d'une femme.

— Ne vois-tu pas que c'est une plaisanterie; il fallait bien arrêter ce bizarre transport qui te faisait répéter sans cesse *cagion di miei tormenti*. Je sais très bien que la belle Ortensia est la cause de tes chagrins, de tes tourmens; qu'une passion fatale doit te conduire à ta ruine; il est trop tard pour te prémunir contre des dangers dont tu as déjà fait la douloureuse expérience. Les artistes s'enflamment aisément, rien ne doit arrêter leurs projets, contrarier leurs entreprises, et quand ils sont amoureux...

— Amoureux! oui, j'en conviens, je le suis à présent; le dévouement d'Ortensia, mes dangers qu'elle partage, ont fait naître dans mon cœur un attachement que rien ne saurait affaiblir, je l'aime et ne cesserai point de la chérir. Mais quand je fus assez imprudent pour l'enlever au comte Mattaro, quand je commis la seule faute que l'on puisse me reprocher, une inconcevable fatalité me poussa. Je fus séduit, entraîné. Écoute, mon cher Giulio, écoute le récit de mes infortunes, et tu verras si j'ai tort de me servir de ces étranges expressions.

Voyageur par état, changeant de garnison quatre fois par an afin d'aller écrire une partition nouvelle à Milan, à Rome, à Venise, un musicien ne peut former de liaison durable. D'aimables voyageuses le suivent ou le précèdent pour se rendre au même lieu, pour y camper pendant trois mois et s'occuper de leurs joyeux travaux. Le premier coup de fouet du postillon a brisé tous les nœuds formés dans la ville qu'elles ont quittée, délié tous les cœurs du serment de fidélité que l'on avait gardé ou non, ils jouissent d'une entière liberté. Jurer amour pour la vie est un engagement qui peut effrayer bien des intrépides; mais promettre d'aimer avec la certitude qu'un départ obligé viendra rompre sans effort, sans colère, l'union de deux cœurs sensibles que le plaisir avait rapprochés, est un serment que tout homme sage peut prononcer sans crainte.

Je pensais, je vivais comme un Bohémien musical; sans peines de cœur, sans inquiétude pour l'avenir, content de mes succès, de ma fortune, j'étais parfaitement heureux, quand je rencontrai à Venise l'aimable Carlotta. Dix-huit ans, une taille gracieuse, une figure angélique, de la décence dans le maintien, dans les propos; une ingénuité que son esprit naturel, son talent précoce et brillant faisaient encore mieux remarquer; un charme délicieux répandu sur toute sa personne, m'inspirèrent le goût le plus décidé pour Carlotta. A la première entrevue, je l'avais déjà choisie, je rêvais sérieusement à ces amours de la saison, et me hâtai d'écrire un rôle de *seconda donna* qui fît honneur à ma protégée. *Seconda donna!* possédée par le désir, l'ambition d'arriver au premier rang, juge si la chance était belle pour l'heureux *maestro*!

J'allai d'abord lui faire chanter quelques airs, afin de connaître le genre et la portée de sa voix. Tu penses bien qu'au premier point d'orgue, le récitatif et la mélodie cédèrent le pas à la simple conversation, et que je lui parlai de mon amour avec une éloquence, un entraînement qui me surprirent moi-même.

— Je suis infiniment touchée des sentimens que vous avez pour moi, me dit-elle alors; je suis passionnée pour votre musique; votre voix me séduit, m'enchante; toute votre personne me plaît, et je fais preuve de goût en faisant cet aveu, vous parlez comme vous chantez : je vous aime....

— Vous m'aimez!

— Oui! mais de bonne amitié.

— Cela se dit toujours, j'espère....

— Non! vous auriez tort d'espérer; je vous aime de l'amitié la plus tendre, mais je ne sens pour vous aucune autre sympathie. Vous êtes amoureux d'une femme, dont on applaudit le talent; vos regards se sont

portés sur moi : cela me fait honneur; vous m'avez adressé vos vœux : je les accepte.

— Eh ! voilà tout ce que je demande.

— Je les accepte, mais pour Olivetta, mon amie, que j'attends ce soir; elle vient de Trieste. Recevez-la de ma main, vous gagnerez au change : nous sommes du même âge, et ma beauté fut toujours la très humble servante de la sienne. Elle vous consolera de mes rigueurs : son cœur est libre, je le sais....

— Et le vôtre.

— Le mien ! le mien ! La question est au moins indiscrète; cependant, je veux bien ne pas la laisser sans réponse. Au point où nous en sommes, il faut jouer cartes sur table, et signer avec vous un traité d'alliance. Il m'importe que le célèbre Stradella soit mon ami dévoué; le rôle d'amant dédaigné ne saurait lui convenir. S'il était jaloux, irrité, il veillerait sur moi; sa générosité ne l'emporterait peut-être pas sur la violence de son dépit; et quand on a les yeux toujours ouverts, on finit par découvrir bien des choses.

— Vous avez donc un amant ?

Carlotta, souriant, éleva sa main droite; et ses doigts me montrèrent le nombre de ses favoris. Tu vois que je marchais rapidement dans mes découvertes; la malicieuse ingénue m'avait conduit par degrés, ménageant avec art les nuances de son *crescendo*, et pourtant son impudence me frappa de surprise.

— Deux ! m'écriai-je.

— Sans compter le sénateur qui veut m'épouser, qui m'épousera, si je veux bien me décider à devenir comtesse ou marquise.— Ortensia, notre *prima donna* par excellence, Ortensia, que l'Italie avait surnommée la Lyre-d'Or, a fait la folie de quitter le théâtre pour se marier au comte de Mattaro : elle est grande dame et s'ennuie à mourir. Mais pourquoi me regarder ainsi ? vous paraissez étonné...

— Ce n'est point à tort. Devais-je m'attendre à trouver tant d'expérience, d'artifice dans une jeune fille dont l'air de candeur, la naïveté m'avaient charmé. Ce maintien de madone, cette pudeur exquise forment une dissonance avec la hardiesse de vos confidences. Votre talent de cantatrice donne déjà plus que des espérances, mais vous jouez la comédie à ravir, et dans ce genre Carlotta n'aura point de rivales. Je veux connaître le professeur qui donne d'aussi bonnes leçons, lui procurer des élèves, lui adresser mes félicitations.

— C'est inutile; ma mère réserve tous ses conseils pour sa petite Carlotta, et je suis sûre que vos complimens seraient fort mal reçus.

— C'est elle qui vous apprit à dissimuler ainsi?

— Pourquoi pas; s'il le faut absolument pour arriver à la fortune, au bonheur, en suivant le plan de conduite qu'elle m'a tracé? Cette auréole de virginité, ce parfum de pudeur, ce renom de décence et de modestie qui m'entourent sont les gages les plus certains de la faveur que le public m'accorde avec une libéralité sans égale. On a vu trop souvent des courtisanes sur la scène; leur succès dans l'expression des sentimens outrés, désordonnés, semblait une conséquence naturelle de leur genre de vie. Mais voir ces mêmes passions exprimées par une jeune fille qui ne les a jamais éprouvées, voir représenter la bacchante Érigone, Ariane, Médée, Phèdre, par une vierge qui semble n'avoir d'autre rôle à réclamer que celui de vestale, est une nouveauté piquante et d'un charme singulier. C'est une fantaisie, une bizarrerie peut-être, mais enfin cela est ainsi. Je suis donc obligée de tromper ce bon public pour le retenir dans une erreur qui le rend heureux et me promet l'avenir le plus brillant. Si je suis privée des riches présens que les *dilettanti* ne manqueraient pas de déposer à mes pieds, je reçois en compensation les cadeaux que les princesses et les dames du haut parage m'envoient pour m'encourager à suivre toujours la bonne route et récompenser ainsi ma vertu. Cette réputation que j'ai su me faire est un talisman, un diamant précieux dont aucun léger nuage ne doit obscurcir l'éclat, je dissimule avec le public et suis d'une entière franchise avec mes amis. Voyez maintenant si je vous en ai donné le titre.

— Croyez que je n'abuserai point de la confiance dont je reçois une preuve si complète; mais les amans savent-ils se taire?

— Je suis sage et prudente, et quand j'ai fait choix d'un favori, je le soumets à de rudes épreuves. Deux fois pourtant on m'a trahie; le comte Rinaldi osa se vanter, c'était un fat, on lui rit au nez: il voulut persister; un cri d'indignation le força de garder le silence. Lambertini commit la même imprudence, et dix, vingt de mes amoureux sans espoir, troupe officieuse autant qu'elle est irritable, le poursuivirent si vivement qu'il finit par attraper un coup d'épée: sa discrétion fut alors assurée. Tout n'est pas douceur en amour; ainsi contentez-vous de mon amitié, vous voyez que je songe à votre bonheur. Adieu, je vous attends chez moi à une heure de la nuit, vous souperez avec Olivetta.

— Ce sera donc un *terzetto*.

— Un *terzetto?* faut-il que je rappelle à notre maître illustre qu'il faut quatre parties pour compléter l'harmonie : soprane, contralte, ténor et basse? Vous tiendrez admirablement votre emploi, je ne craindrai pas de vous présenter mon *dilettante* à voix grave. Comme il est nécessaire

d'être prudent, même quand il s'agit des choses les plus innocentes, le gondolier que l'on a mis à mes ordres ira vous prendre chez vous à minuit. Adieu, pensez à la séduisante Olivetta.

Le ciel était couvert de nuages, je ne pouvais pas trop reconnaître la route que suivait le gondolier; cependant, au moment où nous passions devant la modeste habitation de Carlotta, je dis à mon conducteur de s'arrêter. Il continua de ramer en me répétant avec mystère le nom d'Olivetta qu'il m'avait déjà fait entendre à son arrivée : c'était le mot d'ordre. Il tourna bientôt à droite, puis encore à droite, et me débarqua sur le perron d'un palais, dont toutes les fenêtres du premier étage laissaient échapper une douce clarté à travers les riches draperies qui flottaient sur les balcons. Tu connais le luxe de Venise; je ne te parlerai point de la beauté des tableaux, de la richesse des ornemens de cette demeure opulente. Carlotta m'avait dit la vérité, Olivetta l'emportait sur elle en beauté. Le souper fut splendide, charmant, d'une gaieté spirituelle. Carlotta, la reine de ces lieux, en fit les honneurs de manière à mériter souvent les applaudissemens du seigneur, que je reconnus au premier abord pour le *basso cantante* qu'elle m'avait promis pour compléter notre *quartetto* concertant. Au dessert, monseigneur, on ne lui donna pas d'autre nom, monseigneur tira d'une armoire incrustée d'or et d'argent quatre petits livres reliés en velours, à fermoirs d'or, nous les distribua, et nous chantâmes des madrigaux de Carlo Gesualdo, prince de Venoza, de Luca Marenzio, de Claudio Monteverde, le père de notre harmonie moderne. L'exécution en était ravissante, et monseigneur se montra parfaitement digne d'être en si bonne compagnie. Le concert fut prolongé plus que nous ne le pensions d'abord; mais nous y prenions plaisir, et monseigneur n'était pas fâché de signaler son talent devant la flottille de gondoles qui semblait avoir jeté l'ancre sous ses fenêtres.

La musique finie, l'auditoire fit retraite à force de rames, et notre *quartetto* se divisa en deux *duetti*, exécutés à demi-voix. Je n'étais point assez sérieusement occupé par mon entretien avec Olivetta pour ne pas m'apercevoir que monseigneur et Carlotta s'animaient et parlaient plus haut qu'ils ne le croyaient. Le nom d'Ortensia fut prononcé par eux; il frappa mon oreille si souvent et de telle sorte, que je pensai devoir me mêler à la conversation et faire un pompeux éloge de cette grande cantatrice, que le comte de Mattaro avait enlevée au théâtre en l'épousant.

— Vous ne la connaissez pas, s'écria monseigneur, vous n'avez pas entendu cette merveille? la Lyre d'Or n'a jamais sonné devant vous?

— Jamais; je l'ai précédée à Rome, je suis parti de Naples la veille de son arrivée, j'ai failli la trouver à Milan, ma voiture s'est croisée avec

la sienne sur la route de Florence à Venise; ma mauvaise étoile m'a toujours éloigné d'elle, je composais à Bologne quand elle chantait à Ferrare, et je suis réduit à ne lui donner des louanges que sur le rapport de ceux qui ont été assez heureux pour l'entendre. Maintenant, il ne faut plus y penser; la voilà comtesse de Mattaro, retirée dans un noble manoir sur les bords de la Brenta; cette grande dame dédaigne peut-être ses anciens compagnons de fortune, et d'ailleurs le comte est si jaloux!...

— Mais non, c'est un ridicule qu'on veut lui donner. Il faut absolument que Stradella puisse applaudir à son tour la belle Ortensia; je tiens beaucoup à ce qu'il admire ce talent prodigieux. Soyez sûr que ce comte de Mattaro, que l'on dit si méfiant, s'empressera d'ouvrir les portes de son château dès qu'il saura le nom du maître qui vient le visiter.

— Et si le comte est à Venise? reprit Carlotta.

— Un mot de lui suffira, je me charge de l'obtenir, et demain vous partez avec ces dames. La comtesse Ortensia sera charmée de vous recevoir; la signora Olivetta la connaît beaucoup, elle vous introduira; je suis désespéré qu'une affaire très importante me retienne à Venise et m'empêche d'être de la partie.

Je remerciai monseigneur; on se sépara, sans sortir du palais; le maître de la maison mit, dans l'hospitalité qu'il nous accorda, autant de prévoyance que de galanterie. Le lendemain le billet promis était sur la toilette de Carlotta, nous étions invités à souper au château de Mattaro; à quatre heures nous avions déjà présenté notre hommage à la virtuose châtelaine et reçu l'accueil le plus gracieux. La musique, les opéras, les chanteurs, tel fut le sujet de notre conversation. Depuis trois mois seulement la comtesse avait quitté la scène où tant de triomphes avaient signalé sa présence, et ces trois mois lui paraissaient un siècle. Elle nous demandait des nouvelles des auteurs, des chanteurs les plus fameux, et sa vive sollicitude accordait un souvenir même aux simples choristes. Par une transition brusque, elle revint sur ses pas afin d'obtenir de nouveaux détails sur les femmes dont la réputation lui avait porté quelque ombrage, bien qu'elles ne fussent pas de force à lui disputer le rang suprême.

— Parle-moi de Fiorinda, ma bonne Olivetta.

— Le Saphir d'Orient? ajouta vivement Carlotta, sans donner à son amie le temps de répondre.

— Est-ce qu'elle a changé de nom?

— Pas précisément, mais elle a accepté la qualification brillante que les Milanais lui ont donnée. Florence vous avait appelée la Lyre d'Or.

— Oui sans doute; mais peut-on élever Fiorinda aux honneurs suprêmes?

— Vous avez abdiqué, le règne de Fiorinda commence; elle est accueillie partout avec enthousiasme; les fleurs, les couronnes pleuvent sur ses pas.

— Et l'on oublie la Lyre d'Or?

— Comme on oublie un instrument qui ne rend plus de sons. Mais en revanche on parle de la comtesse de Mattaro dans tous les nobles salons.

— Et Violenta s'est-elle mise sur le rang des illustres en prenant un surnom?

— Appelée pour vous remplacer à Naples, lorsque le comte votre époux priva cette grande cité de sa virtuose favorite, Violenta profita de la position difficile des entrepreneurs, et joua si bien son rôle dans cette affaire, qu'elle obtint cent écus pour le carnaval.

— Cent écus! Quelle folie! Cent écus Violenta! Jamais je n'osai porter si haut mes prétentions.

— Aussi l'orgueilleuse cantatrice a-t-elle tiré vanité de cette faveur inouie. Ses admirateurs lui donnaient le titre glorieux de Perle d'Italie; elle le refusa, et se fit appeler la Cent-Ecus.

— Je devais chanter à Naples le rôle de Déidamie, dans *Achille à Scyros,* de notre maître Stradella, rôle qui me valut un succès foudroyant à Venise. Ma réputation m'avait précédée, et les Napolitains, qui s'attendaient à un prodige d'exécution musicale et dramatique, n'ont-ils pas blâmé hautement l'audace d'un talent secondaire?

— Ils étaient bien disposés, et cette noble confiance leur plut. Déidamie, applaudie avec fureur pendant toute la soirée, fut ramenée chez elle en triomphe sur un char traîné par nos *dilettanti* fanatiques. Mille torches éclairaient sa marche, l'orchestre la suivait exécutant des fanfares, le peuple chantait le chœur victorieux d'*Armide,* et Violenta, vêtue encore de son habit grec, portait une admirable couronne d'or, que le génie de la musique avait posée sur la tête de la reine du chant.

— La reine du chant!

— Mais oui; ne faut-il pas que ce trône soit toujours occupé? Vous l'avez abandonné, d'autres s'en emparent, et nos virtuoses prennent leur rang comme les chefs macédoniens,

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

— Ortensia n'est pas morte!

— Non; mais elle est venue s'enterrer dans un noble manoir; elle y reste confondue parmi les grandes dames. Elle était la reine du chant, l'idole de l'Italie. Ortensia préfère le titre de comtesse, que dix mille autres portent; le public ne veut pas contrarier sa fantaisie.

— Cette couronne d'or...

— Et d'or véritable, massif, enrichie de diamans, un vrai chef-d'œuvre de l'art. Les plus habiles y travaillaient depuis un an.

— Depuis un an ! Elle m'était destinée ?

— Sans doute ; et c'est ce qui rend Violenta plus fière de son triomphe.

Ortensia ne pouvait déguiser son dépit. Je voulais de temps en temps lui adresser quelques mots de louange et de consolation; la vivacité de Carlotta, son ingénieuse malice, m'arrêtèrent toujours. Il m'était impossible de placer un mot dans une conversation aussi animée; j'allai m'asseoir au clavecin, et préludai par la brillante ritournelle de l'air que Didon adresse au roi des Numides. Ortensia répondit à l'appel, et chanta de manière à prouver que le rang suprême ne pouvait lui être disputé. L'expression de sa mélodie était ravissante; elle donnait aux traits de bravoure une vigueur, une coquetterie, une agilité sonore et scintillante qui, pour la première fois, venait frapper mon oreille. J'étais hors de moi quand mes yeux se portaient sur elle pour admirer l'étonnante harmonie de la beauté de son chant avec la beauté de sa personne, la noblesse de ses poses et de ses gestes. C'était merveilleux. Je dis avec elle le duo d'Énée et de Didon, et je reçus à mon tour ses complimens. Je crois que je n'ai jamais si bien chanté. Carlotta, Olivetta, se joignirent à nous. Ma partition fut exécutée en entier, et beaucoup mieux qu'elle ne l'a été sur aucun théâtre. Mes deux compagnes partageaient mon enthousiasme; Carlotta finit sa période par ces mots prononcés d'un ton solennel :

— Je leur disais bien que si la comtesse le voulait, elle les écraserait toutes; eussent-elles en main le sceptre du chant et leur couronne d'or en tête.

— C'est impossible, je ne dois plus penser aux triomphes de la scène, dit Ortensia profondément émue.

Nous restâmes au château jusqu'au lendemain; Ortensia fut avec moi d'une amabilité charmante : elle prenait mon bras quand nous parcourions ses jardins, et se plaisait à nous séparer des deux actrices qui avaient soin de se tenir à distance. Elles acceptaient sans contrainte le rôle toujours passif de dame d'honneur. Dans ce long tête-à-tête la civilité italienne me prescrivait d'être galant, Ortensia me sembla très bien disposée en ma faveur, quelques mots lancés par elle avec adresse, auraient flatté au dernier point un coureur de bonnes fortunes. Je les interprétai d'une autre manière, et pensai qu'ils étaient dictés par la reconnaissance d'une femme, dont l'amour-propre blessé venait de prendre, grace à moi, la plus brillante revanche. « Maintenant vous connaissez le chemin, me dit-elle, vous reviendrez j'espère, mais seul; vous avez dû

voir que la société que vous m'avez amenée me déplaît souverainement. Vous reviendrez bientôt. » Je le promis. Au moment où nous allions nous séparer, Ortensia cueillit des roses et nous les distribua. « Celle-ci vous me la rapporterez demain, me dit-elle à voix basse. » Des fleurs bleues s'élevaient dans un vase de marbre, j'en cueillis quelques-unes et je les lui offris.

J'avais été frappé de la réunion de tant de charmes dans une même personne, et mon cœur jouissait encore de toute sa liberté. Non, je n'étais point amoureux, cependant j'étais allé plusieurs fois au château. Quatre jours de suite j'y retournai, je fus aimable je crois, mais j'avais soin de de me tenir dans une réserve que la position de la comtesse me commandait. Son mari était absent, on le disait très jaloux, et son absence prolongée, l'accès qu'il me donnait auprès de sa femme devait faire penser le contraire. Comme je n'avais réellement pas l'intention de mener à fin cette aventure, je restai deux jours sans voguer vers la Brenta. Le troisième je reçois un billet du comte de Mattaro, dont je connaissais fort bien l'écriture, il me pressait vivement d'aller à son château le jour même, disant que la comtesse Ortensia languissait de me voir et qu'elle m'attendait pour essayer un *duetto* que moi seul pouvais exécuter avec elle. Je tombai des nues en lisant ce billet. Le comte ajoutait à la fin de sa lettre, que si je ne me rendais pas à son invitation il viendait me prendre lui-même le lendemain.

Je partis sur-le-champ et j'aperçus de loin Ortensia sur la terrasse de son jardin : elle m'attendait, seule, toujours seule; ce mystérieux comte ne s'était pas encore offert à mes yeux. Je lui parlai du *duetto*. « Il s'agit bien de cela, me répondit-elle, je ne chante jamais quand j'ai du chagrin. Vous m'abandonnez au moment où je désire le plus votre présence; pendant ces deux jours je suis morte d'ennui. » Elle s'apaisa cependant, reprit toute son amabilité; après le souper, une longue promenade nous avait retenus au jardin; notre conversation avait été souvent très animée, et je m'étais conduit avec assez d'adresse pour ne pas franchir les bornes que m'imposaient les lois de l'hospitalité. D'ailleurs, en visitant les appartemens du château, je n'avais pas vu sans surprise les épées de Tolède, les sabres de Damas, les poignards, les pistolets, les arquebuses, que le seigneur comte avait récoltés en abondance pour les appendre aux murs de sa chambre, comme objets de curiosité, sans doute.

Nous rentrions au salon, Ortensia s'approche d'une table, et prend un livre de dessins, elle en examine chaque page avec attention. Je veux prendre congé.

— Vous nous restez, dit-elle, j'ai renvoyé votre gondole, vous partirez demain.

Je veux lui faire quelques observations, elle ne me répond pas et continue à feuilleter ses paysages.

— Il paraît que ces dessins vous intéressent beaucoup?

— Non pas tous, bien qu'ils aient été faits pour moi par les plus habiles maîtres. Il n'en est qu'un dans ce livre, un seul que je chéris, qui ne me quittera jamais; je devrais le porter sur mon cœur.

— Ce dessin est l'image d'un mortel trop heureux! Au moins connaît-il son bonheur?

— Non.

— Serait-il indiscret?

— Je ne puis vous le montrer, mais vous le trouverez à la page 72.

Ortensia s'éloigne en me disant ces mots; le livre reste en mes mains. J'ai bientôt trouvé le numéro 71; je tourne le feuillet, et je vois deux pages blanches entre lesquelles reposait mon bouquet de fleurs bleues. L'attaque était ingénieuse et vive. Je volai vers Ortensia, qui m'attendait en souriant, gracieusement appuyée contre la porte de sa chambre; elle me dit, en me tendant la main: « Vous m'aimez, je le sais, je pense qu'à présent vous ne craindrez plus de me le dire.... »

Je ne sais pas trop ce que je lui répondis, mais je me souviens parfaitement qu'un murmure sourd vint alors frapper mon oreille. Je me retournai vivement. « Ce n'est rien, dit Ortensia; le comte est revenu pendant que nous étions au jardin; il s'est couché sans plus de cérémonie. » Le comte ronflait dans la chambre aux poignards. Je suis assez courageux de ma nature, et pourtant ce léger murmure me fit éprouver une singulière sensation. Ortensia me proposa une partie d'échecs; nous jouâmes pendant plus d'une heure, d'une manière très distraite, et toujours avec le même accompagnement de basse fondamentale. Je me levai pour passer dans ma chambre; Ortensia me retint.

— Non, ne me quittez pas. Je suis dans une horrible agitation; je crains de me trouver mal. Donnez-moi ces flacons.

Elle s'inonde d'eau de senteurs, se lève, prend mon bras et m'entraîne vers le jardin; elle étouffait et cherchait le grand air.

— Et si le comte s'éveillait?

— Quand il dort, il dort bien.

— Et s'il ne dormait pas?

— Que m'importe, je ne crains rien. Il faut que je meure ou que je quitte ce séjour de douleur et d'ennui. Tu m'aimes! et ma destinée est unie à la tienne; partons, reprenons notre vie d'artiste.

— Et votre mari ?

— Je n'en ai jamais eu; je suis libre, et qui que ce soit au monde n'a le droit de m'empêcher de disposer de ma personne. Je t'aime et c'est moi qui t'enlève : ta gondole nous attend au bout de la terrasse, je l'ai retenue et la voilà. Crains-tu de me suivre? parle, et sur-le-champ je me précipite dans les flots qui roulent à nos pieds.

Huit jours après nous étions à Rome. Je chantais un soir à l'église de Saint-Jean-de-Latran, l'assemblée écoutait avec un pieux recueillement le nouvel oratorio que je faisais entendre. Deux hommes placés devant moi, au bas de l'estrade qu'on avait élevée pour les chanteurs et les symphonistes, paraissaient tellement sous le charme de la musique et de l'expression que ma voix donnait à la mélodie, qu'ils versaient des larmes d'attendrissement. Ils se regardaient en silence, et portaient ensuite leurs regards sur moi avec un sentiment d'admiration si prononcé et d'une telle franchise, que je les remarquai. La cérémonie achevée, j'allai prendre Ortensia dans une chapelle voisine. Un grand voile noir couvrait sa figure: Rome est sa ville natale, il importait qu'elle n'y fût pas reconnue. En sortant de l'église, je rencontre les deux *dilettanti* qui s'étaient montrés si sensibles à mes accens. Leur costume annonçait qu'ils appartenaient à la classe du peuple. Tant mieux, pensai-je, on peut au moins compter sur la sincérité de leurs éloges. Mon amour-propre d'artiste m'attirait vers eux, j'aurais été charmé d'entendre l'aveu naïf des sensations qu'ils avaient éprouvées, quand je les vis s'avancer à ma rencontre. Je me sentais pour eux une secrète sympathie, la franchise de leur physionomie me plaisait infiniment. L'un d'eux m'adressa la parole.

— Illustre maître, recevez les complimens de deux amateurs dont le suffrage n'a rien de flatteur pour vous. Nous sommes encore émus des belles choses que vous nous avez fait entendre. Béni soit votre chant céleste! Nous sommes payés pour vous égorger; mais que l'enfer nous brûle éternellement de ses flammes plutôt que de priver l'Italie de son plus grand chanteur. Votre talent a produit ce miracle, et si nous gardons nos armes, c'est pour vous défendre contre ceux qui menaceraient une si belle vie.

— Eh quoi! le comte de Mattaro....

— Nous ne pouvons vous nommer celui qui a commandé le meurtre, car nous ne le connaissons pas. Mais partez; de grace, partez sur-le-champ pour qu'il nous soit permis de dire que nous sommes arrivés trop tard. Partez, dans la crainte que celui qui nous a envoyés n'ait donné la même commission à d'autres assez maudits de Dieu pour être insensibles à la musique.

Nous profitâmes du conseil; nous avons passé quelque temps à Bolo-

gne, à Florence, à Milan. Le mystère qui devait accompagner notre fuite rendait nos talens inutiles; nous résolûmes donc de passer en France, d'aller à la cour de Louis XIV où la protection de Lulli nous promettait des ressources que nous ne pouvons plus trouver en Italie. Nous sommes à Turin; le duc de Savoie nous a pris sous sa protection; il fera veiller sur nous jusqu'à la frontière; une fois sur les terres de France nous n'avons plus rien à craindre de nos ennemis.

Partout Stradella avait présenté Ortensia comme sa femme. Il avait dit la vérité à la duchesse de Savoie; elle fit bénir dans la chapelle du palais l'union des deux artistes. La princesse espérait que leur mariage arrêterait les poursuites de Mattaro, et, certes, le comte ne cherchait point à se venger d'un enlèvement qu'il avait préparé, favorisé, pour se livrer sans contrainte à ses amours nouvelles: peut-être avait-il déjà quitté Carlotta. Ortensia reçut une dot des mains de sa protectrice. Les virtuoses de ce temps étaient rémunérés d'une façon bien mesquine et nullement en rapport avec les titres pompeux que l'admiration publique leur décernait. La Lyre-d'Or ne possédait pas un écu lorsqu'elle fit son entrée à Turin. Les cantatrices s'enrichissaient alors, comme aujourd'hui, mais elles devaient leur fortune à une autre industrie, que, dans tous les temps, elles ont su faire marcher de front avec l'art musical.

Stradella voulut donner quelque solennité à son mariage; il réunit ses amis; des seigneurs, des dames de la cour obtinrent la faveur d'assister à la réunion de famille. On savait que les deux grands artistes se feraient entendre, et qu'un délicieux concert précéderait le souper. Stradella, sa compagne chantaient un duo; l'assemblée était ravie; les deux virtuoses terminaient leur cadence par un double trille conduit avec un ensemble merveilleux; les auditeurs retenaient leur haleine dans la crainte d'en perdre un seul battement; les chanteurs, après avoir passé par toutes les nuances du *crescendo*, arrivés au point qui devait ramener la mesure long-temps suspendue, et faire rentrer la symphonie, cessèrent de se regarder et ramenèrent leurs yeux vers le chef d'orchestre. Un homme leur apparut alors, debout sur un gradin au fond de la salle, immobile comme un fantôme.

— Mon assassin!

— Mon père!

A ces mots, proférés par les chanteurs avec une expression déchirante, tous se lèvent, plusieurs portent la main à leur épée. Le fantôme ne recule point devant ce péril; ferme au poste qu'il avait choisi, dominant toujours l'assemblée par sa position et sa haute stature, il les arrête de la voix et du geste.

— J'appartiens au duc de Villars, ambassadeur de sa majesté très chré-

tienne, Louis XIV, roi de France et de Navarre. Je ne vous crains pas; si quelque injure m'était faite, le duc de Villars en obtiendrait raison. Misérable chanteur, malheur à toi! malheur! Tu m'as blessé dans mes affections les plus chères, ta vie m'appartient, je l'aurai. Ortensia, ma fille, Ortensia d'un sang noble avait déshonoré sa famille en produisant sur le théâtre un talent dont j'ai toujours déploré les funestes séductions. Entraînée par un mauvais génie, jeune, sans expérience, elle avait bravé le courroux paternel. L'espoir de lui faire abjurer une erreur criminelle pouvait seule arrêter mes coups. Cet honneur perdu, je l'avais reconquis, je m'applaudissais de ma victoire, quand un infâme ravisseur a détruit mon ouvrage, renversé mes projets. Sans toi, vil ménétrier, la comédienne, la chanteuse, la baladine Ortensia serait châtelaine de Mattaro, ses folies seraient oubliées, et la tache imprimée à son front serait couverte par la couronne de comtesse. Tu regardes peut-être comme une vaine promesse le serment que Mattaro avait fait à sa bien-aimée, il me l'avait promis à moi, et ce n'est jamais en vain que l'on engage sa parole avec le marquis de Pizzarello, il faut la tenir ou mourir. Malgré ta faute, je prétends le conduire à l'autel pour te donner sa main. Il m'a fourni des armes contre lui; s'il osait résister, je lui prouverais qu'il t'a donné l'exemple de l'infidélité. Viens, ma fille chérie, viens, obéis aux ordres du père le plus tendre. Malheur à toi, méprisable histrion, si tu mets le moindre obstacle à mes nobles projets. Ne crois pas qu'elle t'aime, Ortensia t'a suivi parce que tu as flatté ses penchans vicieux; c'est un fatal enthousiasme pour son métier qui l'a perdue. Elle t'a suivi pour reprendre avec toi sa vie indépendante et vagabonde. Quitte sans regret, quitte pour jamais l'infortunée que tes séductions pouvaient entraîner dans l'abîme.

— Me séparer de ma femme!

— Ta femme? imposteur, ta femme?

— Oui, je suis son époux. La duchesse de Savoie nous a mariés.

— Mariés! eh bien! malheur à tous les deux! »

Ces derniers mots lancés d'une voix formidable, frappèrent de stupeur toute l'assemblée. Pizzarello disparut sans que personne se jetât sur son passage.

La duchesse de Savoie voulut garder les nouveaux époux auprès d'elle pendant deux mois encore, afin de prévenir le malheur dont leur ennemi les avait menacés. Ils vivaient heureux à Turin, et leurs talens faisaient l'ornement de la cour, quand Stradella reçut une invitation que plusieurs sénateurs de Gênes lui adressaient. Cette ville se préparait à couronner le nouveau doge; des fêtes superbes devaient accompagner cet heureux

avénement, et la république donnait des preuves de sa magnificence en mettant le plus haut prix aux services qu'elle demandait à Stradella et à Ortensia. L'ambassadeur de Gênes résidant à Turin, en leur communiquant le vœu du sénat, leur dit qu'un logement à l'abri de toute insulte était préparé pour eux, et qu'il les emmènerait à Gênes dans ses carrosses. Les deux virtuoses acceptèrent ces offres. Ce voyage les éloignait de la France, il est vrai; mais il leur présentait plus de sécurité pour la route; ils s'embarqueraient à Gênes pour Marseille; ils pourraient même obtenir la faveur d'être conduits par une galère de l'état.

Je ne dirai rien des fêtes du couronnement du doge; je parlerai d'un autre triomphe : celui de Stradella et d'Ortensia, qui furent couronnés à leur tour, par le chef de la république, au milieu d'une foule d'admirateurs dont l'enthousiasme avait été porté jusqu'à l'ivresse par les merveilles qu'ils venaient d'entendre. Le lendemain, tous les musiciens que cette solennité avait réunis à Gênes s'assemblèrent pour donner une aubade aux deux chanteurs qui les avaient charmés la veille. Les seigneurs, les dames de la cour, le peuple, voulurent prendre part à cet hommage improvisé. Les symphonistes, les chanteurs, étaient rangés devant l'habitation de Stradella et d'Ortensia, sous leurs croisées. Les palais, les maisons du voisinage, étaient pavoisés; des milliers de spectateurs en habits de gala se pressaient sur les balcons, sur les terrasses. L'orchestre et les chanteurs entonnent avec une ardeur, un éclat sans pareil, le chœur triomphal d'*Achille à Scyros*, et le conduisent jusqu'à sa dernière cadence. Tous les yeux se portent alors sur les croisées des virtuoses favoris. On attend qu'ils paraissent pour faire tonner les bravos et les applaudissemens.

Les croisées ne s'ouvrirent point. Personne, hélas! ne répondit à ce brillant appel. Le même poignard avait tranché la vie des deux époux.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

La grande affaire politique de la semaine a été la discussion de la loi de disjonction à la chambre des députés. Le débat, qui n'est pas clos encore, n'a pas offert tout l'intérêt d'animation qu'il avait promis. Il a langui souvent. On a dit de plusieurs discours hostiles ou maladroitement favorables au projet, qu'ils avaient tué la loi. La loi n'est pourtant pas du tout morte à l'heure qu'il est. Nous serions bien surpris, au contraire, si elle ne sortait pas du scrutin secret très vivante. Aujourd'hui, ce ne sont pas précisément les discussions qui changent les convictions et décident du vote.

La vigilance de la police qu'avait mise aux aguets la capture de Champion, est tenue en haleine par des renseignemens venus du dehors, qui ont d'étranges analogies avec sa première découverte.

Une visite soudaine au domicile d'un nommé Delpeau à Bruxelles, a valu la saisie d'une machine infernale d'un genre nouveau. Cette machine consistait en une tonne divisée en huit compartimens, formant chacun une batterie. Il résulte des papiers trouvés chez ce Delpeau, qui a pris la fuite du côté d'Anvers, qu'il était porteur d'un passeport délivré dans le département d'Eure-et-Loir, et où il prenait la qualité *d'homme de lettres.*

Nous apprenons, en outre, qu'une autre machine infernale, construite sur le plan primitif de celle de Fieschi, est tombée pareillement aux mains des agens de la police de Darmstadt. On a, dit-on, arrêté l'Alle-

mand qui en était le détenteur. C'était un poète nommé Prill, qui s'est coupé le cou avec des fragmens de bouteille, trompant ainsi, comme Champion, la surveillance de ses gardiens.

Quel était l'objet de ces terribles instrumens? N'avaient-ils été fabriqués à l'étranger que pour être rapportés et employés en France? L'assassinat politique et le plus lâche de tous, celui qui prend pour armes les machines infernales, va-t-il maintenant s'essayer hors du pays et tenter une sorte de propagande? Voilà de graves et alarmantes questions!

Il paraît que les projets sur Constantine ne sont nullement abandonnés ni perdus de vue. On pousse en ce moment avec beaucoup d'activité les préparatifs de l'expédition contre Abd-el-Kader. Le duc d'Orléans, qui a fortement pris à cœur toutes les questions d'Afrique, n'y épargne ni ses soins ni ses peines. Il a les matins de longues conférences au ministère de la guerre et aux affaires étrangères. Tout annonce que la présente année nous donnera une éclatante revanche de l'échec de 1836.

Le salon s'est exactement ouvert le 1er mars, comme on l'avait annoncé. Il n'y a point eu de pitié pour les artistes victimes de la grippe qui avaient sollicité un délai. Le concours a été immense. Le Musée n'a pas désempli du mercredi au dimanche. C'est que la foule, qui se fatigue de tout, ne se fatigue point du plaisir des yeux. Remarquez que nous avons dit la foule; car, pour les amis de la vraie peinture, le plaisir des yeux est médiocre cette année à l'exposition. Près de quatre mille ouvrages avaient été envoyés; deux mille cent trente seulement ont été admis et figurent au livret. En examinant la plupart de ces morceaux favorisés, on se demande d'abord comment le jury en a pu refuser environ quinze cents plus mauvais. Mais dès qu'on sait les considérations qui déterminent sa justice et la manière édifiante qu'il a de rendre ses arrêts, on commence à comprendre que ce ne sont pas toujours les détestables ouvrages qui sont consignés aux portes du Louvre. Le jury n'a de règles que son caprice, ses préventions ou ses petites antipathies. Tantôt il accepte ou rejette au hasard, les yeux fermés; tantôt il a un parti pris. Il change quelquefois tout d'un coup de système et de prédilections, au grand détriment des artistes qui n'en peuvent mais, et qu'il faudrait au moins avertir un an à l'avance. Nul n'ignore que le nu, où triomphe surtout l'art, a été longtemps en haute faveur dans l'école. A aucune époque, même sous la restauration, on n'avait songé à le trouver immoral. Cette année, messieurs les jurés du Louvre ont été saisis d'une pudeur subite. Le nu les a fait rougir, et ils l'ont impitoyablement proscrit. C'est, assure-t-on, en vertu de cet extrême respect pour la décence que la vaste toile d'*Antoine et Cléopâtre*, par M. Gigoux, et le tableau de M. Riesener, ont été repoussés.

A ce compte, *l'Amour et Psyché*, le chef-d'œuvre de Gérard, n'obtiendrait pas lui-même merci présentement. Mais s'il a une si religieuse horreur des nudités païennes, le jury va sans doute accueillir avec joie les sujets pieux et chrétiens, les vierges et les saints aux auréoles d'or, aux longues robes chastement fermées jusqu'au menton. Pas davantage. Une jolie toile de ce style catholique vient d'être inhumainement écartée. Que veut donc le jury? Est-ce une sorte de peinture de juste-milieu où les figures ne soient ni trop habillées, ni trop peu? Que le jury dise son goût afin qu'on s'y conforme. Qu'il dresse à l'avenir un programme.

Il s'en faut que les célébrités de l'art soient au complet à l'exposition. Beaucoup de noms populaires manquent à l'appel. M. Ingres, M. Decamps, M. Isabey, M. Paul Huet, n'ont rien envoyé. M. Horace Vernet n'a pas non plus une seule toile. On ne doit pas s'en inquiéter démesurément : M. Horace Vernet a fréquemment de ces fantaisies. Une année il envahira le salon et l'inondera de ses batailles rangées; l'année suivante, il se retirera avec toutes ses troupes sous sa tente. Nous soupçonnons que, pour satisfaire pleinement M. Horace Vernet, il faudrait n'accorder qu'à ses seuls tableaux les honneurs du Louvre. On attribue cependant, cette fois, à des raisons de famille l'absence des ouvrages de M. Horace Vernet. C'est, assure-t-on, par courtoisie de beau-père, sinon par modestie, qu'il aurait voulu céder à son gendre la suprématie de l'exposition de 1837.

Grace à ce généreux sacrifice paternel qui lui est fait, M. Delaroche sera-t-il le roi du salon? Rien n'est moins certain. Il y a foule assurément autour de la *Sainte-Cécile*, du *Strafford* et du *Charles Ier*, mais il semble que le public revienne peu à peu de son engouement pour l'auteur de *Jane Gray*. On dirait que les gens du monde commencent à se douter qu'il y a une peinture supérieure à celle des détails finis et parfaits jusqu'à la puérilité.

La *Bataille de Taillebourg*, de M. Eugène Delacroix, qui n'a, dit-on, été admise qu'à la majorité d'une voix, excite les débats ordinaires que font naître tous les ouvrages de cet éminent artiste. C'est une page incontestablement pleine d'énergie et de fougue; mais peut-être l'ardeur du coloris y est-elle trop uniformément répandue. Peut-être le tableau est-il trop flamboyant partout.

Les portraits sont aussi nombreux que de coutume. Il serait téméraire de traiter légèrement la peinture de portraits. C'est elle qui fait, pour la société élégante, l'un des principaux attraits du salon.

Les portraits de M. Dubufe et de Champmartin paraissent se maintenir en possession de leur vogue; mais il semble que ces deux artistes

s'appliquent à la justifier, le premier de plus en plus, le second de moins en moins. La franchise vigoureuse des portraits de M. Louis Boulanger a frappé généralement. Nous ne doutons pas qu'ils n'obtiennent tout le succès que nous leur avions prédit.

L'exposition des sculptures ne brille point par l'abondance et la variété des sujets. Les grandes statues ne sont guère qu'une procession de rois, de reines et d'hommes célèbres, destinée à prendre le chemin du musée de Versailles. Parmi toutes ces personnes royales sans majesté, *la Reine Blanche* de M. Etex mérite pourtant d'être distinguée. Il y a aussi, du même artiste, un buste de M. Dupont de l'Eure, fort remarquable. Nous citerons encore une jolie figure de jeune fille couchée, par M. Bosio, et une tête de vieillard, par M. Preault. Quant à l'effrayante statue colossale de M. Lemoyne, on ne s'en rapporte pas volontiers au livret qui la donne pour une *Médée*. Bien des gens veulent que ce soit le *choléra* ou tout au moins la *grippe*.

Bien entendu, nous n'avons pas plus prétendu nommer ici tous les ouvrages de peinture et de sculpture recommandables que juger l'ensemble de l'exposition. Nous avons jeté seulement quelques remarques rapides. Le salon de 1837 sera apprécié à part dans la *Revue* avec les développemens convenables.

M. Thorn, qui avait mis d'abord ses bals à la discrétion exclusive des légitimistes, a pensé depuis que les princes étaient d'assez bonne maison pour être invités. Le duc de Nemours a paru à la dernière fête de M. Thorn, qui était fort brillante.

Le bal costumé de M. Wells n'a pas montré la même fine fleur d'aristocratie. C'était la finance qui y dominait. M. le vicomte Benjamin Dejean, ci-devant préfet doctrinaire, portait l'habit des gardes françaises et la perruque poudrée. On s'accorde à dire qu'il a dansé avec beaucoup d'exactitude le menuet d'Exaudet. Personne n'avait été reçu sans costume. M. de Rambuteau, le préfet de la Seine, était en domino. C'était le déguisement qui lui avait semblé le mieux convenir à la gravité du premier magistrat municipal de Paris.

C'est mercredi dernier qu'a eu lieu la réouverture si long-temps retardée du théâtre de M. de Castellanne. On a joué *la Quarantaine* et *le Jeune Mari*. Il a paru que c'étaient là pour le début des pièces bien vieilles et d'un goût médiocre. En ce qui touche le personnel des comédiens, la scission semble être plus tranchée et plus irréconciliable que jamais entre les deux troupes rivales de Mme la duchesse d'Abrantès et de Mme Sophie Gay. Du reste, la société voit avec assez d'indifférence ces représentations. On trouve généralement que la comédie d'amateurs, qui est une

ressource agréable à la campagne dans un château, a peu d'opportunité à Paris et moins d'intérêt encore.

L'Académie royale de musique a donné vendredi la première représentation de *Stradella*, opéra en cinq actes. Alessandro Stradella, le célèbre maestro de Venise, l'un des plus grands chanteurs du XVIIe siècle, était un excellent héros d'opéra. Les auteurs l'ont habilement placé dans les situations qui permettaient le mieux au compositeur d'en tirer parti. Il ont fait leur chanteur brave et déterminé. Ils lui ont donné pour fiancée Léonor, jeune orpheline, aimée du duc Pesaro, seigneur vénitien, qui veut la séduire. Mais Stradella luttera courageusement contre son puissant rival. De là de doubles enlèvemens médités et exécutés, une fuite à Rome où les deux amans infortunés sont poursuivis par la vengeance du duc jusqu'au pied de l'autel de l'église de Sainte-Marie-Majeure, révolte contre les sbires et les soldats du pape. Finalement, Stradella, coupable d'avoir résisté à la persécution de son ennemi, est ramené chargé de fers à Venise, où il doit périr misérablement de la main du bourreau. Mais le duc, nommé doge, pardonne au chanteur. Il ne peut plus convenablement aimer Léonor, maintenant qu'il va monter sur le *Bucentaure* pour se marier avec la mer.

La fable de ce poème, dû à l'association de MM. Émile Deschamps et Émilien Pacini, attache médiocrement. Mais où avez-vous vu une fable d'opéra qui attachât par elle-même? Il y a d'ailleurs un certain mérite de style dans *Stradella*. Les vers sont corrects et rimés soigneusement. Ce sont de bons vers pour des vers d'opéra.

La musique, qui est le début à l'Opéra de M. Nieedermeyer, manque fréquemment de force, toujours de caractère; mais souvent elle a du charme, de la vivacité, de la grace, parfois même un certain élan. L'imitation du style élégant et coquet de M. Auber s'y fait trop sentir. Il semble que le souvenir de *la Muette* plane constamment sur toute la partition.

Les décors sont dignes du talent reconnu de MM. Desplechin, Sechan, Feuchères et Diéterle. L'intérieur de Sainte-Marie-Majeure et la vue de Venise, au dernier acte, ont surtout obtenu des applaudissemens unanimes.

En somme, *Stradella* a réussi. C'est un succès qui dédommagera M. Duponchel du revers d'*Esmeralda*. La représentation a été, de tout point, satisfaisante. Assurément, M. Niedermeyer n'aura pas à se plaindre de Mlle Falcon, de Levasseur et de Nourrit. Pour la salle, elle était parée de sa foule la plus étincelante. Ce n'était pas le spectacle le moins

magnifique. La reine et ses filles, qui assistaient à l'ouverture, ne se sont retirées que peu de momens avant la chute du rideau.

— Au nombre des fêtes brillantes qui ont marqué la mi-carême, on doit distinguer, pour son caractère spécial, le bal que les jeunes Américains des États-Unis ont donné dans un vieil hôtel du Marais. Après l'indemnité, une semblable politesse est de très bon goût. Outre les députés, les ambassadeurs et les artistes, qui ne manquent jamais à la tapisserie d'une réunion tant soit peu politique, il y avait là un attrait piquant : toutes les jolies créoles en résidence à Paris, véritable guirlande de fleurs exotiques dont le Nouveau-Monde nous fait à chaque printemps l'hommage. Les demoiselles d'E... et M..., Mme C. et sa sœur, Mlle Sm..., entraînaient irrésistiblement la foule sur leurs pas. Vers les sept heures du matin, à la fin de la dernière walse, Mme C... a posé, avec une grace parfaite, la couronne d'immortelles d'usage sur les bustes de Washington et de Lafayette, et cette ovation patriotique, fort innocente, a terminé la réconciliation des deux peuples aux accords des musiciens de Tolbecque.

— Jeudi 9 mars M. Massard, un de nos premiers violons, doit donner un concert au Gymnase-Musical. On y entendra MM. Liszt, Batta, Brod, Tulou, Géraldi. Cette soirée sera une des plus intéressantes de l'hiver, tant à cause de l'admirable composition du concert que pour le beau talent de M. Massard, dont le nom est placé en première ligne.

— La dernière semaine a vu paraître deux ouvrages littéraires fort distingués, quoique bien différens par l'esprit et le caractère. Les *Lettres d'un Voyageur*, de George Sand, sont un livre tout de fantaisie et plein d'égotisme. On y trouve semée avec profusion une poésie ardente et involontaire. Les *Lettres d'un Voyageur* ont un autre mérite, qui n'est pas sans valeur. Elles sont comme les mémoires intimes, les confessions de l'auteur d'*Indiana*. Les *Lettres sur l'Islande*, de M. Marmier, sont un livre grave, nourri d'une instruction solide et puisée aux sources. La poésie y abonde également, mais c'est une poésie calme, qui ne trouble

point. C'est la poésie du Nord tout entière résumée avec un charme parfait et un esprit d'analyse supérieur.

— M. Jules Lacroix, auteur de plusieurs bons romans de mœurs qu'on a lus et qu'on n'a pas oubliés, vient d'en publier un nouveau, intitulé : *les Parasites*, qui se distingue par ce ton de véritable comédie qu'on ne trouve plus guère au théâtre. Ce livre, en outre, renferme une haute moralité sous la forme d'une action simple et ingénieuse : c'est l'histoire des petites ambitions basses et cupides qui s'agitent à l'entour d'un héritage disputé. Il y a dans cet ouvrage plusieurs caractères développés avec un art parfait; l'auteur excelle à mettre en relief les ridicules mesquins et imperceptibles de certaines classes de la société, sans tomber jamais dans ce qu'on nomme la littérature triviale. Rien de faux ni d'exagéré dans ses couleurs; il peint toujours d'après nature, de sorte qu'en voyant la copie, on croit voir le modèle. Voilà bien des scènes de la vie de province, prises sur le fait, où l'imagination semble n'avoir eu qu'à se souvenir. La lecture des *Parasites* est donc plus qu'intéressante : elle excite un rire franc et spirituel.

— *Louis XIV*, par M. Capefigue, vient de paraître. Ces deux volumes comprennent la période de 1661 jusqu'à 1688, et par conséquent les ministères de Fouquet, Colbert, Louvois et Letellier. Les documens que publie l'auteur donnent un jour nouveau au procès de Fouquet, à la guerre de Hollande, à la déclaration de 1682, à la révocation de l'édit de Nantes. Les congrès de Cologne et de Nimègue, l'avénement de Guillaume III, la ligue d'Augsbourg, sont étudiés d'après les pièces diplomatiques de Hollande, d'Angleterre et d'Espagne.

— Nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros qu'un procès avait été intenté à l'éditeur Levavasseur par Mlle Tremadeure, auteur de *la Pierre de touche*. Notre impartialité nous fait un devoir de déclarer que la demande de cette dame n'a pas été admise par le tribunal.

— Nous insérons volontiers les vers suivans que la noble action du lieutenant-colonel Changarnier a inspirés à M. Antoni Deschamps.

France, calme le Dieu qui gronde en ta poitrine;
Et vous, dormez en paix autour de Constantine;
Reposez doucement sous les champs de maïs
Loin des bords fortunés de votre cher pays.
Qu'un autre en votre honneur éveillant la Vengeance,
Verse sur vos tombeaux le pur sang de la France,
Moi, je dis seulement : Frères, dormez en paix.
Voilà, concitoyens, le seul vœu que je fais;
Car je dis, ô guerriers! que la guerre est impie,
Et qu'elle ne vaut pas la plus obscure vie;
La guerre! opprobre et haine à son infâme nom,
A son dernier amant, le grand Napoléon!
A tous ceux qui jadis, par le fer ou la flamme,
Ont brigué les faveurs de cette horrible femme.
Je dis ce que je crois être la vérité,
Et je foule à mes pieds la Popularité!
Mais il est une guerre et plus noble et plus belle,
Celle qu'une grande ame accepte et livre en elle.
Respect à la Défaite, à la Victoire honneur,
Car le meurtre jamais n'a souillé le vainqueur.

. . . . . .

. . . . . .

Admirons Changarnier de son ame enflammée
Faisant jaillir l'*Amour* qui doit sauver l'armée.
Commandant, gloire à vous! A vous, sage guerrier,
La couronne de chêne et celle de laurier!
A vous l'honneur civique et l'honneur militaire;
Jeune homme, honneur à vous! honneur à votre mère!

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

QUATRIÈME PARTIE.[1]

XI.

Washington fut bientôt hors de danger, mais sa mère exigea hautement qu'il ne servît plus de matière à expérience. Elle menaça de l'envoyer continuer son éducation à Fribourg, si l'on persistait à compromettre sa santé et sa vie dans des épreuves semblables à celles de la gymnastique. Battu par ses propres armes, le duc plia sous la résignation et se soumit à la mauvaise fortune qui l'avait poursuivi jusqu'ici avec une ironie sans exemple. J'ai eu contre moi ce que je n'aurai pas toujours, s'avouait-il avec amertume et une confiance nouvelle, la trop capricieuse enfance de Washington : quand les années seront arrivées, je prendrai ma revanche. Impuissante à bâtir sur un sable mobile, ma main

(1) Voir les trois précédentes livraisons.

démolira ce que d'autres ont cru construire sans les fondations de la vertu ni le ciment de l'humanité. Oui! l'homme m'appartient si l'enfant m'a été ravi.

Le duc de Levert avait aussi, dans les ressources de son avenir, et il ne l'oubliait pas, un trésor moins disputé, un réparateur sûr, son fils d'adoption, Socrate Leblanc, dont nous n'aurons plus, il faut l'espérer, d'actions coupables à enregistrer d'ici à l'âge où il nous apparaîtra dans les proportions complètes de l'adolescence.

Vaincu, mais non découragé, le duc de Levert surveilla de près l'éducation de son fils, l'observant sans la diriger, y ajoutant sans la contraindre, malgré les vifs désirs qui lui revenaient à chaque instant de déchirer son abdication et de chasser d'inhabiles successeurs. En faveur de la paix domestique il retint ces mouvemens d'une belle ame froissée, et pendant des années il toléra autour de son espoir, du David de sa maison, à côté de son fils, des professeurs mercenaires qui lui enseignaient pour de l'argent, les misérables! le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'anglais et toutes les sciences, excepté la meilleure : la sagesse! Le seul acte d'autorité qu'il se permit fut le renvoi du professeur d'escrime. Résultat déplorable à consigner ici, son fils, ses deux fils même, car il s'était promis de ne faire pour l'un que ce qu'il ferait pour l'autre; ses deux fils apprirent avec une facilité condamnable, par des méthodes conçues en dépit de la raison, avec le concours d'hommes pleins de vénalité, tout ce qu'on jugea à propos de leur enseigner. De tels succès coloraient son front d'indignation. Mais encore une fois, je prendrai ma revanche, se répétait-il.

Pour mieux se l'assurer, il essayait maintenant de fonder, comme philantrope, sur l'esprit de son fils, l'ascendant qu'il n'avait pas pu conquérir comme précepteur. Une ou deux fois par semaine il l'enfermait avec lui dans sa voiture, et il le conduisait dans tous les temples philantropiques où l'enfant avait à puiser des leçons de générosité ou de compassion.

Malheureusement, et c'est ce que le duc ignorait, madame la duchesse avait eu connaissance, par l'espionnage des valets, de ce cours de vertu mal entendue que suivait son fils, et elle en fut blessée au vif.

L'esprit démocratique, dans toute son exaspération alors, re-

courait à tous les masques de séduction pour s'attirer l'estime publique et pour mieux pousser le peuple à la désaffection envers le royalisme, accusé, comme tout parti dominant, d'être sans enthousiasme pour le bien, le beau et le juste. Ce fut cette opinion, erronée à mille égards, qui, obligeant le libéralisme à raidir jusqu'à l'héroïsme sa probité de circonstance, força le parti royaliste à opposer au libéralisme une concurrence étroite, pressante, de pied à pied, une rivalité également de vertu, mais de vertu apostolique. En sorte que 1825 donna, chacun s'en souvient, le spectacle d'un pugilat de magnanimité, comme il ne s'en était jamais vu. Aux noms de La Rochefoucauld-Liancourt et de Jésus-Christ, c'était à qui doterait le plus de pauvres filles, visiterait le plus de prisons, sauverait le plus d'infortunés des rigueurs du froid. Pure comédie : il était aisé de s'apercevoir que de part et d'autre le dévouement était l'accident impérieux et non le résultat promis. Ces cœurs sensibles se haïssaient à la mort. Telle dame patronesse de quelque association relevant de Saint-Germain-l'Auxerrois, n'aurait pas admis chez elle un membre de la société pour *l'abolition de la traite des noirs*, de même que le président du comité en faveur des filles des vieux soldats de l'armée de la Loire affichait le plus profond dédain pour un agrégé à l'association des chevaliers de Saint-Louis. Ces vertueuses gens se traitaient de la belle manière. Ceux-ci appelaient les Vincent-de-Paule du royalisme des Jésuites; ceux-là qualifiaient de révolutionnaires les ames charitables du libéralisme.

On ne prétend pas avancer qu'entre le duc de Levert et sa femme il régna une inimitié d'opinion aussi brutale; mais ils s'épiaient dans leur fils en qui ils avaient à cœur tous deux de se créer un représentant de leurs convictions. Jaloux à l'excès de leur propre ouvrage, ce que l'un avait ébauché la veille était effacé par l'autre le lendemain. Quelle physionomie resterait à ce marbre taillé tour à tour par deux ouvriers différens, et avec des intentions opposées?

Digne par son âge autant que par la précocité de son esprit de sentir l'utilité des fondations auxquelles son père participait comme membre ou comme président, Washington fut d'abord présenté par le duc de Levert à la société pour *l'amélioration des domestiques.*

Le duc avait choisi un jour de séance solennelle. On allait constater la moisson philantropique de l'année, et proclamer le nom des sujets les plus méritans. La salle répondait à l'importance de la cérémonie. Des guirlandes de chêne étaient accrochées le long des murs; une soupière d'argent reposait sous les yeux du secrétaire, qui était le duc de Levert.

Le duc prit le rapport et lut :

— Messieurs, dit-il, oui! reconnaissance vous soit rendue pour avoir les premiers porté vos regards sur la classe si modeste et pourtant si intéressante des domestiques. Oui, reconnaissance vous soit rendue, car vous leur avez révélé leur caractère en leur apprenant qu'ils étaient hommes aussi bien que ceux que le sort les obligeait à servir. Devenus l'objet de cette sollicitude, ils ont compris que leur premier devoir était de la mériter, et qu'on ne justifiait la bienfaisance que par la vertu. Quoique la plupart des honnêtes domestiques ici présens n'aient pas besoin d'encouragement pour accomplir leur tâche, et repondre à l'affection que vous leur portez, la société pour *l'amélioration des domestiques* est heureuse de leur prouver qu'ici-bas rien de ce qui est bien ne demeure inconnu et sans récompense.

Maintenant, nous allons avoir l'honneur, messieurs, de nommer les vertueux domestiques que votre société a daigné distinguer cette année : — Olivier Tétard.

Olivier Tétard s'approche.

— Messieurs, reprend le duc, depuis quatorze mois, Olivier Tétard n'a pas touché un sou de gages de la main de ses maîtres, esclaves des prodigalités. Tétard n'a pas moins déployé, dans la maison à laquelle il est attaché, un zèle au-dessus des éloges. Tétard en est aujourd'hui le créancier pour trois cent quatre-vingts francs. Tétard, recevez donc, au nom de la société pour l'amélioration des domestiques, cette médaille d'or de mille francs.

Tétard empoche la médaille; et l'on entend dans la salle des groupes de cuisinières qui disent tout haut : « Quel bonheur si nos maîtres ne nous payaient jamais! »

Après une foule d'autres couronnemens appliqués à des cordons bleus qui n'avaient jamais fait sauter l'anse du panier, le duc appela : « Joseph Moiroux ! »

— Messieurs, Joseph Moiroux était placé comme intendant auprès d'un vieux marquis célibataire fort riche. En huit ans, par suite de malheurs imprévus, le marquis perdit sa fortune, qui montait à huit cent mille francs. Il fut réduit à la mendicité. Eh bien ! messieurs, Joseph Moiroux étant devenu, grace à quelques chances heureuses, immensément riche dans ses huit années d'emploi d'intendant, a pris son maître avec lui, et aujourd'hui il le nourrit abondamment, sainement, et l'habille. Noble vieillard ! généreux serviteur ! Le duc s'attendrit. »

Joseph Moiroux, acceptez cette soupière d'argent en mémoire de votre belle action.

Tandis que le duc essuie ses yeux, on entend courir ces paroles dans la salle : « C'est bien malin d'être généreux, il a volé son maître, et puis il le nourrit. »

Le duc distribua encore des couverts d'argent, des passoires en vermeil, des lardoires en or à des cuisiniers, dont le plus grand nombre servait depuis deux ou trois ans auprès de maîtres qui leur infligeaient de mauvais traitemens. Infames maîtres !

Rien de magnifique, d'instructif et d'édifiant comme cette séance. En embrassant son fils, le duc lui demanda ce qu'il pensait de ces attendrissantes scènes.

— Je pense, papa, lui répondit l'enfant, que ces domestiques sont si bons, que votre société a tort de leur donner des soupières d'argent pour les rendre meilleurs. — Et je pense encore, d'après tout ce que j'ai entendu, que les maîtres auraient plus besoin d'être améliorés que les domestiques. N'y a-t-il pas de société pour l'amélioration des maîtres ?

Décidé à frapper un grand coup sur l'imagination de son fils, le duc de Levert, au sortir de la société pour l'amélioration des domestiques, le mena à la *Société des naufrages*. C'était encore plus resplendissant qu'à la société pour l'amélioration des domestiques. Le plafond et les murs étaient semés d'ancres marines en sautoir, d'étoiles de mer et d'œufs d'autruche.

Le président de la *Société des naufrages* était un ex-dragon de la garde, le secrétaire un courtier aux draps auprès de la place de Paris ; les membres appartenaient de près ou de loin au commerce de roulage. Ne remplissant aucune fonction magistrale, le duc ne

prit place que comme affilié à la noble institution. Trois spectateurs seulement composaient l'affluence de l'auditoire. Un vieux philantrope, espèce de derviche de l'humanité, le duc et son fils.

—Messieurs, dit le président, naguère notre auditoire n'était pas plus brillant qu'aujourd'hui, mais il était beaucoup plus nombreux. Vous étiez cinq, messieurs, et vous n'êtes plus que trois. Gémissez sur la cause de cette différence : vous la savez, cette cause !

Une nouvelle Société des naufrages s'est fondée à Paris, et elle nous a enlevé les trois auditeurs dont nous pleurons l'absence. Oui, messieurs, une autre société rivale de la nôtre! comme si elle avait le droit de sauver quelqu'un ! comme si elle pouvait sauver quoi que ce soit! Restons unis, messieurs, car si une troisième société se forme, nous n'aurons pas, après partage fait, un auditeur et demi chacun.

Je ne dirai rien, messieurs, de la moralité des membres de la société rivale. Il n'en est pas un qui tenterait de tirer du danger son meilleur ami, son père.

—Ce sont des scélérats, murmura le vieux philantrope perdu dans les brumes de la salle. Je leur préfère un chien de Terre-Neuve.

Le courtier aux draps, remplissant les fonctions de secrétaire, débuta par l'éloge d'un bateau sauveur insubmersible, irruptible et incorruptible.

Il présenta ensuite un modèle de ce bateau sauveur exécuté dans de petites proportions. On l'enfonça dans un verre d'eau figurant l'Océan, et il surnagea. — L'épreuve était décisive. On se disposait à offrir la médaille d'or à l'inventeur, quand un membre entra avec précipitation dans la salle et demanda à lire une lettre qu'il venait de recevoir du capitaine du port où l'essai du bateau sauveur avait été fait.

Voici ce que contenait cette lettre :

« MESSIEURS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES NAUFRAGES,

« J'ai l'honneur de vous soumettre en quelques mots le résultat obtenu par l'emploi du bateau sauveur imaginé et recommandé par votre société. — L'autre nuit un navire en danger de périr

demandait du secours; nous lui expédiâmes le bateau sauveur monté par six matelots. Après quatre heures d'attente le bateau fut jeté sur le rivage, mais sans les six matelots, tous pères de famille, et très estimés dans le pays. Au point du jour, la mer en se retirant déposa au bord de la grève leurs corps privés de vie. Les malheureux se sont noyés. Nous recommandons leurs veuves et leurs enfans à votre pitié.

« J'ai l'honneur d'être, messieurs les membres de la Société des naufrages, votre dévoué correspondant. »

— Papa, dit l'enfant après avoir entendu cette lecture, on devrait former une société pour sauver les sauveurs.

Pour répondre à son fils, le duc était alors trop occupé d'une discussion assez vive qui s'était élevée sur la question de savoir si un homme qui avait tiré d'un marais un chasseur qui s'y noyait avait droit aux récompenses de la Société des naufrages.

Les uns disaient :

Un marais n'est pas la mer.

D'autres :

S'embourber n'est pas se noyer.

D'autres :

On ne fait naufrage que dans l'eau. L'eau c'est la mer, une rivière, un lac.

Un marais c'est de l'eau aussi.

— Non! — Oui! — Non!

— Qu'en penses-tu, mon fils? demanda le duc à Washington.

— Je pense, papa, que si l'on ne lui remet pas la médaille d'or, il laissera noyer désormais dans les marais tous ceux qu'il verra s'y embourber.

— O mon fils! aurais-tu cette funeste idée? Mais tu crois donc que, pour un prix qu'elles refusent, les sociétés de bienfaisance provoquent de telles inhumanités!

Washington n'était pas assez fort pour discuter son opinion, mais il avait exprimé naïvement une bien grande vérité.

Convaincu de l'excellente révolution morale qu'avait produite chez son fils le spectacle des deux assemblées d'où ils sortaient, le duc tint beaucoup à ne pas laisser en suspens une éducation si

fructueusement entreprise. Il ordonna au cocher d'aller en toute hâte à un hôtel situé près du Louvre.

Le duc et son fils avaient encore les joues chaudes de deux solennités, quand on les introduisit dans un salon où l'on préludait à une troisième beaucoup plus sévère.

— Mon fils, dit tout bas le duc à son fils, ne sentez-vous pas que vous avez le bonheur de respirer dans un endroit où sont réunis les membres de *la société pour l'amélioration des prisonniers*. Considérez cette initiation, Washington, comme la plus fortunée circonstance de votre vie; qu'elle demeure empreinte dans votre mémoire aussi long-temps que les choses dont vous allez être témoin. Asseyez-vous, Washington, et ne craignez pas de laisser voir vos larmes si votre cœur est attendri.

Huit membres étaient assis autour d'une table demi-circulaire recouverte d'un tapis vert.

Ici le duc de Levert figurait encore comme président.

— Messieurs, dit-il, s'il est permis à la malignité humaine de révoquer en doute les plus saintes conquêtes de la philantropie, il en est une devant laquelle cette malignité s'humilie. Jusqu'ici elle n'a pas osé calomnier le sacrifice de ceux qui descendent dans les prisons pour en changer l'affreuse constitution. Avant nous, avant notre apostolat, les prisons étaient des cavernes de bêtes féroces où ni l'air, ni la lumière, ni les consolations ne descendaient jamais. A notre voix, les cachots se sont agrandis; l'air y a circulé; l'eau en a rafraîchi les dalles; des arbres ont égayé la promenade des malheureux reclus; tout ce qui était propre à adoucir leur sort a été obtenu, ou est sur le point de se réaliser. Mais pourquoi, messieurs, recourir aux paroles quand les faits ne demandent qu'à se montrer?

Et le duc fit un signe au secrétaire, qui le répéta à un autre homme en fonction auprès d'une petite porte. Celui-ci ouvrit la porte, et l'on vit passer, pour entrer dans la salle qui se garnissait de minute en minute, un individu assez proprement vêtu, de belle mine, mais pâle comme lorsqu'on relève de maladie ou de Clichy.

— Camille, lui dit le duc, racontez votre histoire, racontez-la sans honte pour votre passé. N'êtes-vous pas au milieu de vos

amis? Nous sommes les frères des prisonniers, nous nous sommes attachés à leur chaîne. Honorez votre liberté par le récit fidèle de tout ce que vous devez, comme bien-être physique et moral, à la société pour l'amélioration des prisonniers.

— Monsieur le président!

— Mon tendre ami.

— Monsieur le président, quand je vous connus pour la première fois dans la prison, je me nommais La Grinche et j'avais l'âge de Cartouche. J'étais voleur de profession; je volais au pot, à l'américaine, au bonjour, à la tire, à l'écornage, au monseigneur et au rossignol.

— Très bien! Camille.

— L'idée m'était venue de voler, je dois vous dire avant tout, parce que je vivais dans un mauvais galetas percé par la pluie et où la faim et le froid me livraient la guerre. Je vole donc et je suis pris; pris, on me condamne, et mon galetas se change en une chambre badigeonnée et parquetée, ornée d'une table. Heureux changement, et c'est sur vous que j'en reporte la reconnaissance; à midi on m'appelle tous les jours pour manger une excellente soupe grasse et de la viande fraîche, accompagnée d'assez bon vin.

Tous les membres se regardent avec onction et semblent se dire : Voilà cependant notre ouvrage.

— Continuez, bon Camille, lui dit le président, vous avez d'autres révélations.

— Libre, je vole encore. Mais ce délit étant plus grave que l'autre, on me condamne à six mois de prison. La philantropie vient de nouveau à mon secours.

— Ne l'oubliez jamais, Camille.

— Redoublement d'attentions. J'eus un bon lit, une console, six chaises, dont deux rembourrées, un sofa, un secrétaire et une bibliothèque pleine des meilleurs ouvrages de nos classiques. On ajouta à mon dîner un plat d'entremets, une demi-bouteille de Beaugency et du dessert. Que j'étais loin de mon misérable grenier et que cette seconde condamnation me rapportait bien plus que la première!

— Camille, ne nous cachez-vous plus rien?

— Une seconde fois rendu à la société, je vole avec effraction et la cour me condamne à trois ans.

— Très bien! Camille. Et la philantropie vous abandonna-t-elle?

— Moins que jamais : cette fois-là j'eus encore lieu, messieurs, d'éprouver votre inépuisable générosité. Pour adoucir mes mœurs, vous me procurâtes, outre mon excellent traitement de la seconde détention, un piano et la vue sur un beau lac. Oui, messieurs, je le jure devant tout le monde, avec la philantropie, les galères même me sourient. Que mes actions de grace vous touchent!

— Eh bien! mon fils, s'écria le duc en pressant Washington contre son cœur ; eh bien! es-tu pénétré maintenant de la beauté de notre mission?

— Oui, papa, mais il me semble que ce voleur a toujours été plus récompensé à mesure qu'il a commis plus de crimes. Est-ce que cela ne l'aurait pas engagé à en commettre sans cesse?

— Mon fils, la perte de sa liberté, n'est-ce rien?

— Si ce n'était rien pour lui?

— Mon fils, cela ne saurait être.

Les pères étant des rois pour les enfans, et l'usage établissant qu'on ne réplique jamais aux rois, Washington se tut et suivit le duc aux autres comités où il lui plut de le conduire.

Ils se montrèrent à la société *pour améliorer le sort des aveugles pauvres*, à la société *pour l'instruction du peuple*, à la société *pour le placement en apprentissage des jeunes orphelins*, à la société *des incendies*, présidée par un actionnaire d'une compagnie d'assurances contre l'incendie.

Ce président impartial tonna contre la fatale imprudence des parens et des domestiques, qui exposent les enfans à se brûler vifs, surtout aux époques de la mauvaise saison. Que d'innocens, s'écria sa voix éloquente, sont dévorés par le feu ! Et pourquoi se chauffer? la fumée du feu vicie l'air, altère les sources de la santé, gâte les meubles, et habitue le corps à l'indolence. Pas de feu ! pas de feu! fut la conclusion de son discours.

Personne n'osa remarquer que, lorsque les enfans se brûlent, les meubles ne restent pas intacts, et que les dommages mobiliers sont à la charge des assureurs.

Comme ce n'était pas jour de séance solennelle au comité des *incendies*, on ne couronna aucun pompier.

Enfin le duc et son fils se dirigèrent vers leur hôtel, après

avoir, toutefois, rendu une simple visite de politesse à la *Société de pitié pour les animaux*. Ils n'y virent couronner aucun chat, mais ils furent attendris par l'éloge d'une femme qui, en un an, en avait retiré quatre-vingt-dix-sept des mains d'un marchand de chapeaux de castor, fléau de cette race méconnue par Descartes, réhabilitée par le fameux Martin, qui a baptisé de son nom une loi anglaise conservatrice de toutes les peaux, excepté des peaux des catholiques irlandais.

On ne demandera pas si le duc fonda de riches espérances sur le spectacle dont il avait réjoui les yeux de son fils. Le bon grain germerait; la semence avait été large. Mais il n'avait pas prévu que madame la duchesse, instruite de cette équipée philantropique, essaierait d'en changer les effets autant qu'il serait en elle.

— Amusemens d'athée! que cela, dit-elle le lendemain à son fils en le sequestrant dans sa voiture, entre elle et l'abbé Ronsin; mais de bons exemples neutraliseront les mauvais. Venez, Louis, et vous apprendrez que, hors de la religion, toute vertu est une simagrée impie. Votre père et ses amis n'ont de la compassion que pour des gens sans principes, auxquels ils donnent le pain de la bouche et jamais le pain de l'ame.

— Oui, mon jeune élève, ajouta l'abbé Ronsin, nous allons porter le sel de la vie aux nécessiteux.

Le premier endroit où la duchesse et l'abbé portèrent le sel avait rassemblé les membres d'une confrérie religieuse sous le nom de *Saint-Lazare et Sainte-Marthe*, en faveur des vieux serviteurs ruinés par la ruine de leurs maîtres pendant la révolution française. Il y avait beaucoup de grandes dames parmi les affiliés: elles distribuèrent de l'argent, des conseils, des exhortations pieuses aux assistans, tous censés vieux domestiques du nom de La Brie, de Champagne, de Poitevin, de Franc-Comtois. Elles les engagèrent à n'omettre aucune des pratiques de l'église, et surtout à n'accepter aucun secours de la main des philantropes, des libéraux et autres scélérats; c'étaient des dons empoisonnés. Il y en eut un qu'elles caressèrent plus que les autres; il avait accompagné son maître à l'échafaud, suivi le fils de son maître dans l'exil, et il s'appelait Bourguignon!

Ce fut à qui exalterait le plus Bourguignon et le récompenserait le mieux.

Illusion étrange, Washington crut reconnaître dans Bourguignon, type de la fidélité, Olivier Tétard, couronné la veille d'une soupière d'argent, à la société philantropique *pour l'amélioration des domestiques*. Le vieux domestique acceptait des deux mains, des deux opinions, jurant à l'une de ne rien accepter de l'autre. Le jeune homme ne risqua pas de réflexions, de peur de trouver sa mère encore moins disposée que son père à les accueillir.

L'abbé Ronsin fit le beau, il cita l'Écriture, féconde en domestiques vénérables.

De là ils se portèrent tous trois, la duchesse, son fils et l'abbé Ronsin, à un hôtel du faubourg Saint-Jacques, rendez-vous mystérieux de gentilshommes premiers chrétiens, où aucun n'était second chrétien. Leur tâche était de visiter les prisonniers, non pas comme le duc au nom de la philantropie, mais pour les ramener à la religion, à force de soins, de lectures et de prédications. Comme moyen de propagation, ils répandaient dans les prisons de petits livres bleus, rouges et gris, par l'intermédiaire de quelques prisonniers gagnés à la sainte cause. C'est dans cette enceinte que Washington entendit l'abbé Ronsin débiter des paroles amères contre ces faux apôtres du libéralisme. Leur zèle, à l'entendre, n'était que de la comédie; ils faisaient le bien pour exciter à la haine et au mépris du gouvernement du roi. C'étaient des païens déguisés, des loups couverts de l'habit du pasteur. Raca!

—Mais nous, mes frères, poursuivit l'abbé Ronsin, que douze ans d'aumônerie rapprochait du grand-vicariat de Bordeaux, dernier échelon de l'épiscopat, mais nous qui travaillons pour l'église et non pour les louanges du monde, nous triompherons de nos rivaux et de leur prétendue charité. Au juste seul appartient la justice. Le juste, c'est nous.

Ces paroles, messieurs, doivent vous encourager à persister dans la tâche que vous accomplissez depuis tant d'années en faveur de l'œuvre des prisons. Maintenant, permettez-moi de confier à notre ami, M. Anastase, les cinq cents exemplaires du petit in-douze que j'ai composé, sur votre désir, pour les prisonniers. Au-

trefois prisonnier lui-même, il pénétrera dans les cœurs les plus difficiles en leur parlant leur langue et en s'offrant à eux comme la preuve des conversions que nous opérons.

Venez, notre frère Anastase.

M. Anastase reçut dévotement les exemplaires et une bourse pleine d'or pour les prisonniers que les exemplaires ne réussiraient pas à convaincre.

Mais que reconnut Washington dans le sublime missionnaire Anastase? L'intéressant Camille, autrefois nommé la Grinche, voleur de profession, le benjamin de la philantropie. Lui aussi mangeait comme Tétard à deux rateliers; il recevait du libéralisme, qui prodiguait tous les aises de la vie aux condamnés; il recevait du royalisme, qui interdisait à prix d'or de rien devoir au libéralisme.

Washington fut bouleversé.

Il fut frappé d'un scepticisme, en matière de charité, qui éclata en lui. Tout lui parut une comédie où son père et sa mère jouaient le rôle de dupes perpétuelles. Bouffonnerie, aurait-il dit s'il avait osé. Mon père a ses pauvres, ma mère les siens; ils se haïssent à cause de ces pauvres, et ces pauvres sont des voleurs!

XII.

Transportons-nous du palais à l'hospice, passons de l'enfant à qui le monde appartient par la toute-puissance de la fortune aux enfans dont l'existence dépend de tout le monde, dont les mois de nourrice ont été acquittés par l'aumône du budget; dont l'habit de gros drap, les souliers massifs, la chemise rude ont été payés par la recette des barrières et des théâtres. Chaque contribution imposée au vice ou au besoin a versé l'obole pour les élever. Aussi comme leur existence est régularisée! Comme ils sont esclaves de l'ordre, de la symétrie, du calcul et de la propreté! Quel bon père que l'état! Il n'a point de partialité pour ses enfans. En hiver il donne un pantalon de drap puce à chacun; il distribue deux mille, trois mille pantalons; en été trois mille vestes de toile, taillées sur trois mesures différentes : grand pantalon, petit pantalon et pantalon moyen; quel tailleur que l'état! Tant pis pour celui dont la

stature déroge à ces proportions; tant pis encore pour celui qui n'aime pas la soupe le matin, la soupe à midi et la soupe le soir. L'état a trois soupes par jour, de même qu'il a trois mesures de pantalon. L'ordre accompagne sa charité; c'est sa seule vertu, l'ordre. Voyez comme il éclate dans l'ensemble et dans les détails de sa bienfaisance! Par une des institutions qu'il protége jugez des autres.

C'est dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, nous l'avons déjà dit, et sous le double numéro 124-126, que s'élève l'hospice des Enfans-Trouvés. Après une première cour fermée par une grille de fer, se déploie une seconde cour qui se rétrécit en une allée qui mène aux deux principaux corps de logis. Celui de droite renferme les garçons et celui de gauche les filles. Ces deux ailes forment un bâtiment carré qui annonce à distance la paternité à angle droit du gouvernement. Cette rectitude vous suit partout, depuis la loge du concierge jusqu'à la cellule de la supérieure. Celui-là, on le lit sur son visage, relève du conseil des hospices et pourrait être pour le même prix sergent de ville, garde municipal ou bedeau; celle-ci ne travaille qu'en vue du ciel, c'est-à-dire en vue de son salut. Son affaire est d'aller en paradis en compensation des soins qu'elle prend de tous ces enfans qui ne sont pas les siens. On ne blâme pas le bien en exposant l'analyse de ces moyens qui le produisent; on le dit avec sa physionomie particulière; et sa physionomie est froide comme l'algèbre dans les hospices.

Les choses y sont comme les personnes. Parcourez l'établissement. Dans ce bassin, on lave le linge; une montagne de savon et un torrent le blanchissent pour la grande famille. Ici il sèche, et là-haut on l'arrange, on le ploie, on le serre, on le place dans un ordre parfait. Au fond de cette petite étagère recouverte d'un petit rideau de serge verte sont les chemises, les chaussettes de laine, les pantalons, les souliers, les vestes, les bonnets dévolus aux trois âges des pensionnaires. Rien ne manque au trousseau; rien, si ce n'est la main d'une mère qui l'ait chiffonné. On sent que le cylindre de fer de l'état a poli et plié ces vêtemens. On admire cet ordre, mais on ne l'aime pas. Qui aimer, en effet? Sera-ce le préfet de police, de ce qu'il coud bien les chemises? sera-ce le ministre de l'intérieur, de ce qu'il borde bien les souliers?

Si l'on descend de la lingerie à la cuisine, on s'aperçoit que la main qui a numéroté les chaussettes a fondu les chaudrons où cuisent les purées dans une hauteur calculée, comme l'élévation de la Seine sur l'échelle des ponts. Tant de toises de purée par jour, comme tant de quartiers de viande. La moyenne des gigots est appréciée avec une sagacité pareille à celle qui a présidé à la coupe des trois dimensions des vestes. Chaque appétit est prévu, chaque soif ne doit pas dépasser la capacité de ces vases de plomb; et l'eau et le vin se combinent dans une constante dose sous le regard trigonométrique du sommelier. Entrez au réfectoire. Le compas et l'équerre ont arrêté l'espace occupé par chaque couvert et par chaque convive : pas un pouce de perdu. A Pâques ou à Noël on vernit les tables d'un enduit vert, on badigeonne les murs et on habille à neuf les enfans. En s'émerveillant de tant d'exactitude, on ne sait si l'on doit plus louer la charité chrétienne que le carré de l'hypothénuse. Au reste, les orphelins vivent et croissent entre ces angles comme les arbres des promenades publiques entre les dalles de pierre qui les pressent. Si l'arbre meurt, on en plante un autre; si l'enfant meurt, on emboîte vite un autre enfant à la place inoccupée un instant. Même précision pour la vie intellectuelle que pour la vie des besoins. Lancastre enseigne comme l'état nourrit. Sa méthode nivelle le génie et la stupidité sous le même joug. On habille l'esprit de l'enfant comme son corps, comme son ame, car ils chantent tous, parlent et prient sur le même ton, à la même heure et dans le même posture. Au lieu du Christ qu'on leur fait adorer, c'est une croix toute nue qu'il faudrait imposer à leur dévotion. Et on aurait soin de leur dire : Une croix est une ligne perpendiculaire tombant sur une ligne horizontale et formant l'une et l'autre quatre angles droits.

Socrate ne partageait pas absolument avec les deux ou trois mille enfans de son âge, placés dans l'hospice, le poids de cette existence rectangulaire. Quoique habillé de la même manière que ses compagnons, il recevait une éducation différente. Il en profitait si bien qu'à quatorze ans, âge qu'il avait à peu près alors, il savait le latin, le grec, plusieurs langues modernes, et possédait les premières notions des sciences exactes. Comme il n'avait acquis

cet avantage sur les autres enfans-trouvés qu'à force de durs travaux, ceux-ci supportaient sans envie sa supériorité; il l'avait achetée par des matinées sans récréation, passées en tête-à-tête avec des professeurs.

Jusqu'ici le duc de Levert avait écarté avec soin de son fils d'adoption toute marque de distinction qui aurait été susceptible de lui inspirer de la fierté, et de blesser l'amour-propre de ceux avec lesquels il était obligé de vivre. Il était du reste dans ses courts momens de liberté joyeux comme eux tous, causeur, turbulent parfois, et aucun d'eux ne remarquait qu'au fond même de sa gaieté et de son sourire il y avait la constante immobilité de la réflexion. Chez lui l'énergie de la constitution entraînait encore la partie pensive qui ne faisait que de naître. Ce n'est que la nuit et quand la macération de la lecture avait exalté ses sens, qu'il cessait d'être, comme ses autres compagnons, un prisonnier insouciant, un enfant toujours prêt à s'endormir ou à s'éveiller; il ne dormait pas alors, il posait son livre ouvert sur la table, et il entreprenait, à la suite de ses souvenirs, de longs voyages aux pays lointains du passé et dans les pays plus lointains encore de la féerie. Son beau regard noir restait fixe comme pour retenir par tous les bords le cadre de sa vision. Sa nature d'esprit était de croire vrai tout ce qu'il aimait. Vivant dans l'isolement, il manquait de l'évidence des comparaisons pour apprendre qu'il y avait une réalité et une fiction, des choses et des semblans de choses. Sa vie, n'étant ni active, ni gênée par les obstacles, ni redressée par l'exemple, allait à l'indécis comme vont les nuages sans avoir d'autres formes que celles que le premier souffle venu leur donne. Son monde était les livres, et comme il en lisait beaucoup, dans diverses langues, de toutes les nations, les mœurs du monde ancien et nouveau s'étaient établies dans sa mémoire sous les aspects les plus singuliers. Nul n'admet la vérité des livres qu'à la condition tacite d'en modifier la valeur par la raison universelle et par son propre jugement. Socrate était privé de cette critique première, et ce tort était d'autant plus grave, qu'il se liait chez lui à une organisation empreinte de sensibilité, de fantaisies, de caprices et de fougue. Il aimait les couleurs vives, les vives odeurs, les reflets éclatans, les oppositions. C'était l'enfant du soleil et du

vent. La réalité ne l'atteignait pas, et il la manquait sans cesse; ce qu'il sentait, il le comprenait, mais il ne comprenait pas toujours par le raisonnement et surtout par celui des autres. De là une foi aveugle à ses passions, un penchant à l'enthousiasme, qui était sa seule logique; il n'habitait pas la réalité, mais les livres, dans lesquels il plaçait toute réalité. Pour lui les Romains tenaient dans les odes d'Horace, et le peuple latin lui apparaissait inévitablement en habits de lin, couronné de fleurs, couché sur des lits d'ivoire et parlant en vers. Il voyait tout l'Orient dans les splendeurs volatilisées des *Mille et une Nuits*. Aussi Bagdad était la ville favorite de ses rêves de voyage. Comme d'autres tiennent à visiter des cités manufacturières ou des villes fortes, lui désirait connaître Bagdad, la ville du calife Haroun-al-Raschid, l'excellent prince qui s'habillait en marchand de Bassora, ainsi que son grand-visir Giafar, et s'introduisait nuitamment dans la maison de ses sujets pour entendre des histoires de génies. Les nuits d'été surtout, les belles nuits rouges à l'horizon et poudrées d'étoiles au zénith, se prêtaient aux migrations de notre rêveur. Vêtu à l'orientale, comme Volney lorsqu'il entra plus sérieusement dans Palmyre, il entrait dans Bagdad, s'ouvrant un passage à travers le sable fin des rues. Sa figure était grave; il avait dans sa main droite un rosaire, dans sa main gauche une pipe d'ambre et de jasmin. Il longeait le derrière des maisons sans croisées, des palais aveugles de la ville des mystères. Au loin les chiens aboyaient sous les palmiers des places publiques, et il entendait crier les cigognes juchées sur les minarets. S'il rencontrait une femme cachée sous les triples replis de son voile, soulevant sa babouche dorée, c'était Amine. Amine, celle qui revenait du marché avec des coings, des limons, des oranges, des myrtes, des jasmins, de la percepierre, des herbes confites dans le vinaigre, des clous de girofle, et un gros morceau d'ambre gris. A petits pas, il suivait Amine, et il montait chez elle, où elle était reçue par ses deux sœurs. On soupait. Safie était charmante, Zobéide était brune, mais Amine était ravissante. Au dessert, on jouait de quelque instrument, on chantait des paroles du Coran; et la porte hospitalière s'ouvrait pour les trois calenders. Et comme Socrate écoutait les trois calenders! Il en eût écouté douze!

C'est ainsi qu'il se passionnait pour l'Orient et qu'il se le dépeignait. Il goûtait moins le nord; cependant il avait laissé bien des traces de son voyage idéal sur les glaces de la Suède. Ce qui le désespérait parfois, c'était de lire dans les ouvrages techniques : « La Suède produit du fer, de la morue, du caviar et du goudron; » ou bien « l'Orient est riche en cire et en plantes médicinales. » Il n'y était plus.

Il achevait sa quatorzième année, ainsi que son frère Washington, à l'époque où l'établissement des Orphelins célébra une fête qui ne mériterait guère d'être rapportée, si elle n'avait été le prétexte pour notre personnage de mettre en relief son caractère.

L'occasion de la fête était un mariage entre deux pauvres enfans trouvés qui s'étaient connus d'abord à l'hospice Saint-Antoine, et qui, plus tard, s'étaient revus dans le monde, le jeune homme à l'âge de vingt-trois ans, la jeune fille à l'âge de dix-huit. Le malheur se souvient. Ceux qui l'ont éprouvé se reconnaissent de loin, comme deux oiseaux blessés dans le désert. Beaux tous deux, ils se plurent; ils se confièrent à voix basse les jours d'autrefois, leur isolement dans la grande maison blanche; ils se souvinrent de leur première communion, de ce jour où ils s'avancèrent tous deux vers l'autel, et que personne ne les accompagnait, ni un père priant avec eux, ni une mère émue; ils se rappelèrent le regard qu'ils échangèrent dans la solitude de leur tristesse. Ce regard avait été un engagement sacré de ne plus s'oublier, d'être l'un à l'autre toujours.

Une fois dans le monde, ils allèrent l'un vers l'autre, et se dirent : Me voilà! car la douleur est un pays dont les naturels gardent le souvenir; pays pauvre, stérile, sans soleil, mais qui fait s'entr'aimer ceux qui y sont nés ensemble.

Laborieux, ils convinrent de se marier. Comme ils étaient sans parens, sans amis, ils se prirent par la main, et les yeux baissés ils se rendirent à l'hospice et dirent aux administrateurs : Mariez-nous, nous nous aimons. L'administration les maria, de même qu'elle les avait nourris. Elle fit même les choses en grand, cette excellente mère qu'on nomme l'administration. Elle leur prêta la chapelle et le réfectoire.

Heureux de cet accueil et prodigues de la permission, les jeunes mariés invitèrent à la soirée de la noce les compagnons et les compagnes qu'ils avaient connus dans la maison à l'époque de leur résidence; quelques-uns étaient passés à l'institution des Sourds-Muets pour cause d'infirmité, et quelques-unes à l'hospice des aveugles, l'hospice Saint-Antoine recevant les sourds-muets et les aveugles, mais ne les gardant que jusqu'à un certain âge, passé lequel ils sont confiés à des maisons spéciales.

Ainsi les enfans trouvés invitèrent à une fête de famille les sourds-muets et les aveugles. Beaucoup firent défaut à l'appel; en huit ou dix ans, la mort en avait éclairci le nombre. Cependant ceux qui répondirent à l'invitation offraient encore un contingent assez avantageux.

On avait choisi la salle d'étude comme la plus grande pour le lieu de réunion. Ce n'était pas brillant, mais c'était d'une propreté blanche qui allait au cœur comme la vue d'un bouquet d'oranger dans la main d'un enfant. A huit heures, tout le monde était rendu. La pièce était aussi bien éclairée que possible. Heureuses de voir autour d'elles trois ou quatre générations d'enfans qu'elles avaient élevés, les bonnes sœurs montraient leur dernière joie mondaine sur leur visage. Elles étaient embrassées par les uns, embrassées par les autres. Les aveugles leur passaient les mains sur la tête et les promenaient avec attendrissement sur leur figure de sainte. C'était à fondre le cœur dans la joie la plus douce que les anges puissent goûter. Les sourds-muets exprimaient par leurs regards la profonde reconnaissance de leur ame. Et c'était l'ame, ce souffle de Dieu, qui sortait de ces corps maltraités pour voler autour des bonnes sœurs, trop faibles pour tant d'émotion. Elles souriaient, se laissaient faire, se penchaient sur tant de têtes chéries et silencieuses; si saint Vincent-de-Paule n'eût pas été si bien dans le ciel, il en serait descendu pour voir le plus beau spectacle produit par son institution sur la terre. Son buste était au milieu de la salle, le buste du roi des pauvres, des orphelins, des muets et des aveugles. Et tous les enfans trouvés et tous les aveugles, et tous les muets, portaient des bouquets et des rubans à la boutonnière. Dans le nombre, il y en avait qui avaient conduit leur famille à cette fête, car beaucoup s'étaient

mariés depuis leur sortie de l'hospice. Leurs femmes et leurs enfans étaient là avec eux. Sainte compensation, ils avaient donné à leurs enfans ce qu'ils n'avaient jamais possédé, un nom et une famille. Cette légitimité remontait resplendissante jusqu'à eux. Eux, jetés dans le trou des enfans trouvés, étaient fiers devant Dieu et devant les hommes de se promener avec leurs fils à la main.

Comme on le pense bien, il n'y eut ni bal ni musique. Tout se passa dans l'échange d'une longue effusion; les muets mirent leurs mains dans la main des aveugles, et ils gardèrent long-temps cette position. Quant aux jeunes filles qui reconnurent, parmi les mères invitées, d'anciennes compagnes, elles prirent les enfans de celles-ci sur leurs genoux et les regardèrent avec émotion. Aucune langue ne rendra avec vérité cette tendresse universelle, silencieuse, toute d'élans et d'amour céleste, entre de pauvres filles aveugles, et de pauvres filles muettes, penchées l'une vers l'autre, se regardant sans pouvoir se parler, se parlant sans se voir, mais se disant par la main, par le souffle, par le voisinage du cœur, ma sœur! mon amie! mon amie et ma sœur! Et les sœurs de l'hospice, qui souriaient les mains jointes, et les lampes qui rayonnaient doucement, et Vincent-de-Paule, et les bouquets qui répandaient un agréable parfum, et la propreté de tous ces enfans du Seigneur, remuèrent le cœur d'un enfant de l'hospice.

Cet enfant c'était Socrate que cette fête avait surpris et bouleversé. Lui, jeté aux limites du monde, voyait venir à lui le monde beau, nombreux, paré, et presque féerique comme il l'avait rêvé. La réalité l'avait mordu. Et quand il vint à songer, par un retour sur lui-même, que dans une heure il serait encore seul, entre ces murs, seul dans ce tombeau, lui qui comprenait maintenant le bonheur de la famille par cette intimité attendrissante, il tomba à terre, au pied de la statue de saint Vincent-de-Paule, en criant: Où est ma mère! je veux ma mère! Cet enfant, c'est mon frère! tu es mon frère. Cette enfant, c'est ma sœur! Viens, toi, ma sœur! Vous êtes mon père! Vous, n'est-ce pas! Ah! qui sera ma mère, je l'aimerai bien! Qui me veut pour son fils?

Pâle et chancelant, le pauvre enfant ne cessait de demander sa mère que pour demander sa liberté. A ces cris il ajoutait ces cris: Laissez-moi sortir! je veux voir les fleurs, les jasmins, les citron-

niers, l'Orient; je veux marcher, aller, courir; oh! montrez-moi la campagne!

Cependant on l'entourait; on le relevait de sa chute, on l'asseyait. Chacun lui disait des paroles consolantes. En entendant les mots de jasmins, de citronniers, d'Orient et une foule d'autres tout aussi peu sensés, qui tombaient de sa bouche avec des soupirs et des sanglots, beaucoup crurent qu'il était devenu fou.

Les sœurs de l'hospice répondaient à ceux qui leur demandaient s'il avait donné quelquefois des preuves d'aliénation mentale, que, hors quelques tristesses de courte durée, il n'était jamais sorti de son caractère fougueux, mais raisonnable. Il fallait croire que la chaleur de la pièce, l'odeur trop forte des fleurs avaient amené cette crise nerveuse.

Il fut porté dans son lit. La fête, si malheureusement interrompue par cet incident, ne fut pas reprise. A onze heures les invités descendaient le faubourg Saint-Antoine pour rentrer chez eux, ayant gravé dans leur cœur le souvenir doux et triste d'une réunion qui avait montré à la fois le tableau des quelques biens apportés par l'ordre social à ses propres désordres, et le spectacle des douleurs qui prouvent l'insuffisance de ses réparations.

XIII.

Jamais l'intérieur de l'hospice n'ayant offert l'exemple du trouble moral dont Socrate avait été atteint, jamais la mémoire des plus anciennes religieuses de la maison n'ayant conservé le souvenir de quelque chose de semblable, l'anxiété de la supérieure fut extrême lorsqu'il lui fallut prendre un parti entre la nécessité de ne pas alarmer le duc de Levert chez lequel elle supposait, avec raison, un attachement excessif pour son fils d'adoption, et le devoir de ne pas lui taire un évènement qui pouvait se renouveler, et qui d'ailleurs n'avait pas encore produit tous ses résultats, puisque l'enfant n'était pas revenu de son égarement. Outre que le mystère lui répugnait comme à toutes les ames honnêtes, la vérité lui sembla si pressante dans la circonstance, qu'elle se détermina à confier au duc la position dans laquelle se trouvait Socrate Leblanc depuis la veille.

Elle écrivit donc cette lettre au duc de Levert.

« MONSIEUR LE DUC,

« Nous n'avons eu jusqu'ici qu'à nous louer de la docilité de votre protégé, Socrate Leblanc, et je ne viens point aujourd'hui vous annoncer quelque changement survenu dans notre opinion. J'ai moins un tort qu'un malheur à vous révéler sur le compte de ce cher enfant. A Dieu ne plaise! que je lui reproche le chagrin qu'il nous a causé, pas plus tard qu'hier, à l'occasion d'une modeste solennité à laquelle il assistait. Le vertige dont il a été saisi tout à coup, lui d'ordinaire si sensé malgré son exaltation, aura été produit, je ne crois point me tromper en cela, par son imagination, depuis quelques mois écartée du droit chemin de la simplicité qui convient à sa position, par la lecture d'une foule de livres pleins de récits dangereux. Oui, monsieur le duc, il se nourrit trop de paroles et d'images mondaines. C'est, je n'en doute pas, cette science dont il se repaît sans frein ni mesure, qui l'a fait éclater hier soir, au milieu de toute la maison, en regrets amers contre la Providence à laquelle il reprochait de l'avoir privé de sa famille. Vanité de nos ames! Comme s'il n'avait pas Dieu et les anges au ciel pour refuge, et pour protection sur la terre, les bontés des personnes pieuses. Mais à quoi eût servi le raisonnement auprès d'un être, sorti par une inspiration du mauvais esprit de toutes les limites de la raison, maudissant comme un impie, se roulant à terre comme un possédé? Notre douleur a été profonde, monsieur le duc; nous ne savions quelles prières particulières adresser à Dieu pour l'arracher à cet état. Il est plus calme à l'heure où je vous écris, mais il ne cesse pourtant de prononcer des mots sans suite, parmi desquels je distingue ceux-ci : *Qui suis-je? Où est ma mère? Montrez-moi l'Orient! le ciel et la liberté!* Probablement vous ne comprendrez pas plus que nous ce que signifient ces paroles; mais encore une fois je suis sûre qu'elles lui sont venues de ses mauvaises lectures. Il n'y a qu'à voir les autres enfans. Est-ce qu'ils sont ainsi? Est-ce qu'ils parlent jamais de ces choses-là? Savent-ils ou non s'ils ont une mère? Eh! n'en sont-ils pas plus heureux, sainte Vierge Marie! Ils mangent comme de petits loups, dorment

comme des loirs, et croissent, c'est une bénédiction! monsieur le duc.

« Que vos conseils et vos ordres, monsieur le duc, ne se fassent pas attendre : ils sont d'urgente nécessité. Répondez-moi tout de suite, au nom de l'intérêt que vous portez à cet enfant qui a plus besoin en ce moment des saintes consolations de la religion, tel est du moins mon avis, que des secours de l'art.

« En faveur de la sainteté de mes devoirs, pardonnez, monsieur le duc, au tort que je me donne peut-être à vos yeux en contristant votre sensibilité, et croyez-moi maintenant, comme jusqu'à ma dernière heure, votre fidèle sœur en Jésus-Christ.

« .... † »

Le duc mesura du premier coup la profondeur de la plaie nouvelle que lui ouvrait au cœur la confidence naïve de la supérieure de l'hospice Saint-Antoine. Son découragement n'avait jamais été ni si prompt ni si raisonnable. Ce n'était point un système d'éducation renversé par le grain de sable placé sous le piédestal des entreprises humaines; c'était l'homme entier qui, presque parvenu à l'état de monument, tremblait sur sa base et menaçait ruine. Le duc ne se faisait point illusion. Le bâtard grossier qui aurait vécu sans souci des largesses de l'état, ce même bâtard, cultivé, instruit, introduit dans le champ des idées, champ funeste qui, semblable à la forêt du Tasse, cache des désespoirs et des lamentations sous l'écorce de ses arbres; ce même bâtard exprime dans son premier cri le besoin d'avoir sa mère, précisément l'objet à la privation duquel il doit la pitié qui lui a valu un hospice pour refuge et un duc pour protecteur. Il veut sa mère! mais c'est parce qu'il n'a pas de mère qu'il a du pain, un lit, une existence. Son second cri, c'est la liberté! Magnifique résultat des peines qu'il a coûtées! On l'écarte de la société pour qu'elle ne l'écrase pas dans la boue; et dès qu'il sait marcher devant lui, il veut sortir! Et une ville ne lui suffit pas; il parle du monde à parcourir, de l'Orient à visiter : l'enfant de l'obscurité ne demande pas moins que d'approcher du soleil.

— Mon œuvre m'a écrasé, s'écria le vieux duc; il est écrit, ma vie en est la preuve, que l'esprit du mal l'emportera éternelle-

ment sur les meilleurs desseins des amis de l'humanité. Il n'y aurait donc pas de justice suprême? la philantropie serait un mot? Si je ne craignais de m'exposer encore à ses railleries, je prendrais volontiers l'avis de Des Verriers. Au reste, que me conseillera-t-il de pis que de me débarrasser, ainsi qu'il me l'a déjà proposé, de cet enfant, de ce malheureux enfant? J'ai à cet égard un projet assez raisonnable, et s'il lui convenait...

Il sonna pour qu'on appelât son beau-frère.

Des Verriers ne tarda pas à descendre, aussi dispos que dans cette matinée où, en prenant son chocolat, il plaisanta le duc avec tant de cruauté au sujet de ses sacrifices philantropiques.

— Je descendais précisément chez vous, mon cher duc, quand vous m'avez fait appeler. Je venais vous remettre une brochure qui, je le présume, s'est trompée d'adresse : ceci vous regarde. Quelle idée bouffonne! Lisez donc ce titre seulement : *De la nécessité de transporter les forçats dans des voitures couvertes.* J'ai ajouté au crayon : *pour épargner sans doute à ces honnêtes gens la douleur d'être reconnus par des voisins de campagne.*

— Trève à vos railleries habituelles, Des Verriers; elles me sont assez connues : parcourez cette lettre que je reçois à l'instant, et obligez-moi sur-le-champ d'un avis.

— Un moins bon caractère que le mien serait orgueilleux, dit Des Verriers après avoir lu la lettre, de voir si ponctuellement se réaliser ses prédictions de quatorze ans. Je vous aime trop, et vous êtes trop affligé pour que cela me réjouisse. Le malheur qu'on vous annonce ne m'étonne pas, c'est là tout ce que j'ai à dire.

— Vos hypothèses sur Socrate ne ressemblaient pas, Des Verriers, aux évènemens dont il est question dans cette lettre. S'il m'en souvient bien, vous prévoyiez seulement le cas où Socrate serait un ingrat, un homme indigne d'être l'ami, le frère de mon fils. Aucune de vos suppositions, nées de l'amertume de vos opinions sur toutes choses, n'a encore acquis la triste évidence d'un fait. Socrate, lisez bien ces lignes, est bon, généreux, sa conduite est irréprochable; ce n'est que parce qu'il a trop de feu dans la tête, c'est-à-dire de fortes dispositions à aimer et à s'abandonner, qu'il s'est jeté à travers des idées chimériques, folles, mais non coupables. Son mal vient de son esprit.

— Vous vous abusez, mon frère, si vous croyez que votre fils adoptif ne s'est conduit, ainsi qu'il l'a fait, que parce qu'il voit faux. Son action eût été la même quand il n'aurait suivi que l'impulsion d'un esprit juste. Plus tôt ou plus tard le fait était inévitable. Pourquoi attribueriez-vous à un écart de son jugement une détermination aussi naturelle que celle de nager chez les poissons et de voler chez les oiseaux? Il aperçoit des enfans qui ont des mères, il en veut une; il remarque que tout le monde est libre, il se dit : Pourquoi ne le serais-je pas?

— Mon cher Des Verriers, est-ce que ses compagnons ne sont pas privés comme lui de leur mère et de leur liberté?

— Sans doute; mais ses compagnons sont des brutes organisées chez lesquelles la joie d'assouvir les besoins de la bête l'emporte et les domine exclusivement. Non, il n'est pas comme eux. Vous avez semé des idées dans sa tête, de la sensibilité dans son cœur, et vous vous étonnez qu'elles germent! Sa tête lui demande la liberté, et son cœur une mère. En avez-vous à lui donner?

La figure de ces deux vieillards était à peindre. Le duc de Levert faisait d'horribles grimaces pour ne pas montrer sa douleur à un homme dont l'ironie rendait honteux les meilleurs sentimens; Des Verriers s'efforçait de ne pas laisser voir la joie de son triomphe à son beau-frère, qu'il aimait comme homme, qu'il détestait comme système.

— Comment pouvais-je ne pas croire, Des Verriers, que l'instruction l'absorberait et le consolerait facilement de la privation de choses qu'il n'aurait pas connues?

— Mais au contraire, mon cher duc; c'est votre instruction qui l'a mis là. Vous vous êtes donc imaginé qu'un jeune homme pouvait se plaire à la peinture d'une belle action ou d'un sentiment agréable sans désirer de le répéter ou de l'éprouver pour son propre compte? De toutes ces actions, de tous ces sentimens retracés dans les livres, dites-moi ceux auxquels il s'est attaché? Vous le voyez : aux plus vrais, à l'action d'être libre, au sentiment d'aimer sa mère. Cet enfant est logique comme la nature. Vous l'avez même engagé plus loin dans ses droits, qu'il ne serait allé de son seul instinct et en obéissant à l'impétuosité de ses sens. Dans chaque connaissance nouvelle il a trouvé des élémens de désirs, et

par conséquent des souffrances; dans chaque langue nouvelle, des façons de présenter ces désirs avec plénitude à son intelligence? Et c'est lorsqu'il sait, et qu'il sait mal, ce qui est presque aussi dangereux que de bien savoir; c'est lorsque vous lui avez appris que le monde est un prisme dont chaque face est un bonheur; bonheur d'être riche, bonheur d'être vanté, bonheur d'être aimé, d'être connu, de voyager, d'avoir une famille, bonheur d'avoir un nom; c'est alors que vous vous étonnez qu'il demande deux priviléges communs à tous les êtres : sa mère et sa liberté.

— Puis-je les lui procurer? Soyons justes, Des Verriers. Quelle liberté lui offrir avec ma femme, qui le ferait jeter d'abord à la rue comme un lépreux? Sais-je, ensuite, où est sa mère pour la lui rendre? Est-ce que cet enfant ne fera pas aussi quelque chose pour moi? La raison ne le calmera-t-elle pas?

— Cet enfant sera votre ennemi.

— Quelle menace proférez-vous là?

— Je le répète, cet enfant sera votre ennemi; car vous avez pris l'instruction pour le bonheur, à l'exemple de ces prétendus pasteurs des peuples dont le libéralisme nous a empestés. A beaucoup d'égards, cet enfant c'est le peuple, votre premier fils d'adoption aussi. Apprenez à lire au peuple. — Très bien! et vous croyez qu'il lira pour lire. Qu'est-ce que la cause finale d'un pistolet? c'est le meurtre. Qu'est-ce que la cause finale d'un livre? c'est l'action. Vous pensez que le laboureur, qui apprendra dans les livres qu'il est votre égal, consentira long-temps à fumer vos champs? Il vous priera de les fumer ensemble.

— Où est le grand mal?

— Le mal! c'est qu'au bout du compte personne ne voudra les fumer, vous après quinze jours, lui après six mois d'égalité. L'instruction et la peine ne vont guère de pair, mon beau-frère.

— C'est là une erreur coupable, Des Verriers.

— Ah! c'est une erreur. Eh bien! que l'expérience décide entre nous. Allez prendre Socrate dans son hospice, et ditez-lui, l'exemple est bon, j'espère, ditez-lui de vous servir, de battre vos habits et de cirer vos souliers; et apprenez-moi ensuite comment le petit latiniste, le petit astronome, le petit savant vous répondra. Il sera

votre ennemi, cet enfant, comme le peuple, lorsqu'il sait lire, l'est des riches et des heureux.

— Alors il faut toujours tenir l'humanité en tutelle, avoir des esclaves, des serfs, des domestiques.

— Peut-être.

— Mais les révolutions, Des Verriers, ces terribles reviremens, ces vengeances saintes des opprimés contre les oppresseurs?

— Elles prouvent que les domestiques deviennent les maîtres et les maîtres les domestiques.

Le duc se cacha les yeux pour ne pas montrer ses larmes. Il croyait avoir devant lui Néron ou Machiavel en personne.

— Faites-moi grace de vos principes, Des Verriers, et aidez-moi d'un conseil.

— Je n'ai qu'un espoir à vous donner. Peut-être cet enfant, qui est sous le coup d'une fièvre cérébrale, mourra de son mal; ce que je souhaite pour son repos et pour le vôtre.

— Vieillard sans pitié! s'écria le duc en voyant Des Verriers sortir du cabinet. Il n'y a plus de consolation pour moi sur la terre; ma femme a façonné Washington à sa guise, et Socrate sera mon ennemi, à entendre Des Verriers, prophète du malheur, dont les mauvaises inspirations se sont toujours trouvées exactes.

Le vieux philantrope pleurait au fond de son fauteuil, comme si la mort lui eût enlevé son ami le plus cher.

— Au moment où il allait me payer de mes peines! Quelle liberté ai-je à t'offrir, cher enfant? Ah! que je te céderais volontiers tous mes biens! que je les partagerais sans hésiter avec mon fils! que je te faciliterais les moyens de répandre l'or autour de toi, si je n'avais une femme qui...

— Si vous n'aviez pas une femme, n'est-ce pas, mon cher duc? avouez-le franchement. — C'était Des Verriers qui était revenu sur ses pas. — Le plus honnête homme du monde désire au moins deux fois dans sa vie n'avoir plus de femme. Écoutez-moi, mon cher duc : — Il vous reste encore une ressource. Persuadez à cet enfant, par des moyens naturels, que sa mère n'est pas absolument perdue pour lui; ce mensonge l'apaisera; faites-lui même croire qu'il a une famille qu'il connaîtra plus tard. Dites-vous son

tuteur jusque-là. Mais, abusant de mes conseils, n'allez pas vous montrer à lui, n'allez pas le voir; vous me l'avez juré.

— Vous êtes un phil... Vous êtes un honnête homme, Des Verriers; que je vous presse sur mon cœur.

— Je suis votre frère qui vous aime tout simplement.

— Votre conseil est d'un bon cœur.

— Mais non. C'est le sentiment d'un homme raisonnable qui essaie de vous tirer d'un mauvais pas.

— Sur-le-champ, Des Verriers, je vais exécuter votre idée. Laissez-moi y réfléchir quelques instans, mon ami.

Des Verriers se retira. Quand le duc fut seul, il appela son fils qui ne tarda pas à paraître.

— Mon cher Washington, lui dit-il, je suis content de votre application au travail, et ma satisfaction est d'autant plus vive, que vous avez acquis ce que vous savez malgré les méthodes condamnables de la routine. Votre mérite est double à mes yeux. Cependant jugez vous-même si la plus grande partie de vos connaissances n'est pas un amas de mots sans valeur. Vous n'êtes pas plus capable de tirer un homme, votre semblable, d'un procès injuste, que d'une maladie, pour légère qu'elle fût. Vous savez tout et vous n'êtes rien. L'application, cette clé d'or, vous manque. Dieu sait que ce n'est pas ma faute. Il est temps encore de vous sauver du chaos de cette nullité. Étudiez les hommes; aimez-les: tout est là. Respectant autant que j'affectionne madame votre mère, je ne prétends point vous indisposer contre ses maximes qui ne sont pas les miennes, ni contre le monde qu'elle fréquente et où elle vous conduit; mais comme j'ai la conscience que le bien que je vous conseille n'est pas l'ennemi du bien qu'elle vous inspire, je vous demande de partager votre docilité entre elle et moi. Qu'elle vous enseigne à être un élégant cavalier, j'y souscris; je ne prétends vous apprendre qu'à être humain. Mon dessein est donc de vous habituer à des sentimens de famille dans l'expression desquels vous aurez l'occasion d'appliquer le fruit de vos études. Le style se forme avec le cœur. Obligez-moi de venir dans mon cabinet toutes les fois que je vous y appellerai, et d'y écrire sous la dictée de votre jugement une lettre à une personne fictive, à un enfant dont je suis le tuteur, par exemple, et qui est séparé de vous par quelque acci-

dent dont il est inutile de préciser la cause. Vous direz à cet ami ce qu'un pareil titre vous suggèrera de bon et de tendre; et plus vous vous livrerez avec abandon à cet épanchement, et plus vous me serez cher. Vous pourrez l'appeler votre frère. M'avez-vous compris, Washington?

— Mon père, répliqua l'enfant, cet ami, dont vous êtes le tuteur, ce frère, puisqu'il vous est agréable que je l'appelle ainsi, me répondra-t-il?

Le malheur du duc était de ne jamais prévoir les objections. Cependant comme il ne fallait pas rester court après avoir été si inventif, il répondit :

— Oui, mon fils, il vous répondra.

— En ce cas, je suis prêt à lui écrire.

Le jeune homme se mit fièrement au bureau de son père, disposé à faire preuve de son talent épistolaire, car il ne voyait dans cette tâche qu'un exercice destiné à mettre en lumière les connaissances dont on le louait.

Il s'arrêta au premier mot.

— Comment nommerai-je ce frère?

— Du premier nom venu, — Socrate, — un nom historique.

— Soit, mon père.

« Mon cher Socrate,

« Je voudrais t'avoir écrit plus tôt, mais je ne te connais que depuis une heure. Notre amitié, si tu y consens, n'en sera pas moins durable. Je suppose d'abord que tu as de l'esprit et du cœur; car sans cela, mon père, ton tuteur, ne m'eût point engagé à t'offrir l'hommage de ma première affection. »

— Mais quel âge a ce Socrate? s'informa Washington.

— Il a votre âge, à peu près.

Washington reprit la plume.

« Quoique à notre âge, mon cher Socrate, on se lie vite, des jeunes gens bien nés, comme nous, ne sont pas moins tenus de s'estimer, avant tout, sous le rapport de la naissance et du rang. Tu es gentilhomme, sans doute... »

Le duc arrêta son fils à cette phrase dans laquelle il reconnut l'éducation de la duchesse, et il lui dit :

— Mais pourquoi vous appesantir sur ces considérations futiles? Sans être gentilhomme, n'a-t-on pas quelquefois des titres aussi sacrés? Adoucissez votre ton, mon ami.

« Et quand tu ne serais pas gentilhomme, je n'aurais aucun effort à faire pour te regarder comme un bon compagnon. »

— Très bien! Washington!

« Je prétends être au courant, puisque me voilà ton ami, de ce que tu fais. As-tu achevé ton troisième livre de géométrie? combien as-tu été de fois premier en rhétorique? Fais-tu des vers français? Ne m'en veux pas si je suis si indiscret. On a beaucoup à dire quand on ne s'est jamais rien dit. Ta réponse m'apprendra si nous sommes aussi avancés l'un que l'autre dans nos études, et si tu partages quelques-uns de mes goûts.

« Mon vieil ami, je t'apprendrai mon nom : je m'appelle Louis-Washington, marquis de Levert. »

— Ne reviens pas, mon enfant, à ta noblesse. Attends, attends un peu.

« Mais pour toi, je ne serai jamais que Washington, ton ami Washington, ton frère Washington. »

— Charmant enfant, s'écria le duc : il écrit comme un ange.

Washington poursuivit :

« Prouve-moi à ton tour que tu me rendras ces titres d'affection en acceptant, cher ami, le petit cadeau qui accompagne ma lettre. C'est un télescope que mon oncle m'a donné pour mes étrennes. Quand j'aurai envie de quelque objet qui t'appartiendra, crois bien que je te le demanderai sans aucun scrupule.

« Adieu, mon ami; adieu, mon frère, — pour la première fois et pour toujours

« Ton ami,

« WASHINGTON LEVERT. »

— Vous êtes un digne fils, Washington; votre lettre est bien. Je vous en remercie. Je ne vous reprocherai pas une dernière fois d'y avoir glissé quelques phrases un peu fières; l'usage et votre docilité naturelle à mes conseils vous corrigeront de ces petits travers. Retournez maintenant auprès de madame votre

mère. Je vous ferai passer, sitôt que je l'aurai reçue, la réponse à votre lettre.

Quel malheur, murmura le duc, que cet enfant m'ait été enlevé par des professeurs mercenaires!

Sans perdre du temps, il écrivit à la supérieure de l'hospice pour la prier de remettre à Socrate Leblanc l'une des deux lettres qu'il envoyait sous le même pli.

XIV.

« Monsieur le duc,

« Reconnaissance vous soit rendue pour ce que vous avez fait écrire à notre cher enfant. Quelles paroles avez-vous conseillées pour opérer un si prompt changement dans son moral? Je croyais que les prières seules renfermaient cette vertu de guérir ainsi et de sauver; car il est guéri et sauvé. En commençant votre lettre, son esprit ne semblait pas être présent; il passait la main sur ses yeux, il cherchait le sens de sa lecture comme un nouveau-né cherche à deviner la lumière la première fois qu'elle frappe sa vue. Ensuite, il a souri, et sa respiration s'est dégagée; trop ému, il a été obligé de s'arrêter. Sans remarquer que j'étais là, il s'est élancé hors de son lit pour se rapprocher de la croisée et relire une troisième fois, à un jour plus clair, cette bienheureuse lettre, qui m'a paru bien petite pour contenir tant de bonheur. Il m'a fallu lui crier à plusieurs reprises qu'il allait se rendre encore plus malade en restant tout nu sur les carreaux, avant qu'il m'ait répondu : Est-ce que je suis malade, ma mère? si je l'ai été, je ne le suis plus. Je suis guéri, parfaitement guéri. Washington, murmurait-il en s'habillant tout de travers; Washington! mon ami. Oh! j'ai un ami! non, le roi de France n'est pas aussi heureux que moi. J'ai un ami! ma mère; il s'appelle Washington, quel beau nom! comme je l'aime! Lisez : il me traite de frère; je t'aime, mon frère, je t'aime cent fois. Si j'avais quelque chose à lui donner! mais quoi? je n'ai rien, je ne possède rien. Le pauvre enfant, en cherchant ses souliers sous le lit et ses bas sous une chaise, ne cessait de dire : Que lui enverrai-je? tous mes livres;

mes beaux livres; et mon amitié, mon amitié tout entière. Comme c'est bien dit! Il plaçait la lettre sur ses lèvres, et j'entendais tomber ses larmes.

« Après beaucoup de peines, il est enfin parvenu à s'habiller; il a couru vers la porte de la chambre et l'a ouverte. Où allez-vous donc? lui ai-je demandé en l'arrêtant. — Mais, voir mon ami. Jugez, M. le duc, si son trouble était grand, puisqu'il avait oublié la maison dans laquelle il est. Ah! c'est vrai, on ne sort point d'ici, m'a-t-il répondu avec un accent de découragement; c'est vrai, je suis renfermé, je suis prisonnier, je suis un enfant de l'hospice!

« Il ne vous est pas défendu, mon enfant, lui ai-je dit, d'écrire à cet ami que le ciel vous envoie. Au lieu de vous plaindre de votre sort dans ce moment, montrez à Dieu une sainte gratitude pour la joie qu'il vous fait. Ecrivez à cet ami.

« — Moi, me plaindre, mon dieu! que mon ame ne vous voie jamais si je suis jamais ingrat envers vous. Oui, ma mère, je vais écrire à mon frère, à cet ami, à toi, Washington!

« Aussitôt, il s'est mis à sa table de travail et il a écrit la lettre que je vous envoie avec la mienne. J'ai négligé de la lire, quoique les réglemens de la maison m'autorisassent à user de ce droit.

« — Je vous remercie dans le Seigneur, monsieur le duc, d'avoir apaisé par votre salutaire inspiration le désordre survenu dans une ame innocente. Celui qui pèse les bonnes actions n'oubliera pas la vôtre, si les prières d'une pauvre pécheresse montent jusqu'à lui.

« Votre sœur en Jésus-Christ,

« La supérieure de l'hospice des Orphelins.

« ....† »

« Mon cher Washington.

« Quand vous m'auriez appris que vous êtes mon véritable frère, votre lettre ne m'aurait pas plus ému. Ce bonheur m'a anéanti, et dans cet anéantissement même j'ai puisé ma guérison, une nouvelle vie. J'existe à présent; ma joie est une folie, elle m'égare dans un moment où je désirerais vous l'exprimer à cœur ouvert,

comme la seule reconnaissance dont je sois capable. Soyez heureux de mon bonheur. Tout ce qui m'entoure a changé de face. L'hospice est riant; quoique la pluie et le vent battent sur ma tête les quatre carreaux de ma chambre, jamais le ciel et la nature n'ont eu autant de charme pour moi. L'hospice! triste mot qui vous apprendra, puisque vous l'ignorez, qui je suis et où je demeure. D'un gentilhomme à moi mesurez donc la distance, si elle ne vous effraie pas. Pourquoi celui qui m'a fait connaître à vous ne vous a t-il pas dit qui j'étais? Je ne suis qu'un enfant trouvé. Allez-vous m'aimer moins maintenant? vous perdrai-je aussitôt vous avoir connu? le croire n'est-ce pas vous blesser, vous, si généreux dans votre premier mouvement, si facile à proposer votre amitié, sur le vœu de votre tuteur? Votre seconde lettre me rassurerait si j'avais la faiblesse de craindre les suites de ma confidence. Ma sincérité, au contraire, a tant de foi en la vôtre, qu'elle vous demande pourquoi on m'a fait attendre jusqu'ici une félicité qui aura toujours commencé trop tard et qui finira toujours trop tôt.

« N'est-il pas naturel que celui qui désire le plus exige davantage? Si l'amitié est un échange de sacrifices, vous aurez les plus grands à faire, mon ami. Tout pour moi, je vous demanderai tout. Vous vivez dans le monde, et je ne le connais pas; je ne connais rien. Qu'est-ce que le monde? dites-le-moi. Quel bonheur de vous écouter! Je vous écoute; parlez-moi vite de ce que vous savez, et long-temps et toujours. Vous, je vous connais: vous êtes beau, vous êtes jeune, riche, aimable, et par-dessus tout loyal et bon. N'est-ce pas là votre portrait, mon ami? Moi, je n'aurai rien à vous donner en échange, comptez-y. Ce que je sais n'est rien : le souvenir de quelques feuillets de livres. Je ne me sais pas moi-même; ainsi, je ne vous paierai pas seulement en curiosité. Tout mon passé est dans quelques rêves, où un ami m'apparaissait constamment à côté de ma mère. Vous avez une mère, vous! Aimez-moi donc pour moi, je serai votre ouvrage. Faites-moi un peu ce que vous êtes, le meilleur des amis.

« Washington, combien vous m'auriez cruellement abusé, si ce que je viens de vous dire vous éloignait de moi. Je sens que je mourrai. Depuis que je pense, il ne s'était pas écoulé un seul

instant jusqu'ici sans que j'eusse songé à m'échapper de ma prison dans l'immense désir de voir le ciel tout entier, la campagne, beaucoup d'arbres, la mer; eh bien! depuis votre lettre je suis rempli de résignation.

« Merci pour votre joli cadeau; je placerai votre télescope près de ma croisée, et je verrai enfin Paris; j'y chercherai la maison que vous habitez.

« Tenez, Washington, pardonnez-moi; mais je vous écris ces dernières lignes à genoux, comme quand je m'adresse à Dieu. Est-ce vous, est-ce Dieu que je prie? Je succombe sous un sentiment de satisfaction intérieure que je n'ai jamais éprouvé.

« Croyez-moi, mon ami, rien ne rend bien dans cette lettre les sensations nouvelles de mon ame que les larmes que je répands sur le papier.

« Washington! au nom du ciel, acceptez tout ce que j'ai gardé avec amour sur la terre depuis que j'y suis; acceptez la seule chose que je possède, cette jonquille desséchée par le temps et mes caresses. Le souvenir d'une mère qui m'a abandonné appartient à l'ami qui vient en prendre la place dans mon cœur.

« Washington, je ne sais si j'ai votre âge, mais acceptez encore ce serment, car j'ai soif de m'allier à vous, comme le sang au sang; le jour de votre mort sera le jour de la mienne. Que Dieu m'entende! A la fin, j'ai trouvé quelque chose à vous donner.

« Je vous le demande encore à genoux, appelez-moi votre frère dans vos lettres; ce mot sera le ciel pour moi.

« Votre frère,
« SOCRATE LEBLANC. »

LÉON GOZLAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA LÉGENDE

DES POÈTES.

Si jamais nous devions en revenir à une époque de foi poétique ; si les œuvres que l'on reçoit aujourd'hui avec une indifférence dédaigneuse devaient avoir leur retentissement et leur gloire légitime, si les apôtres du sentiment et de la pensée reprenaient leur auréole, on écrirait la légende des poètes, comme on a écrit celle de tous les hommes qui ont combattu pour un but généreux et souffert pour une noble cause ; car les poètes ont été souvent les précurseurs d'une idée élevée, mais mal comprise encore, qui devait plus tard porter ses fruits dans le monde. Ils ont marché en tête de leur siècle, tout seuls, sans s'effrayer de leur isolement, sans s'inquiéter des obstacles qu'ils trouveraient sur des chemins ignorés. Une croyance ardente, un espoir sublime, les soutenaient dans leurs efforts. L'étoile du génie les guidait sur leur route; quelques-uns ont atteint la terre dorée de leurs rêves, mais quand ils ramenaient en triomphe leur barque aventureuse, cette barque s'est brisée au premier écueil. L'histoire de celui qui découvrit un jour un nouveau monde, est l'histoire de tous ceux qui ont tenté cette difficile exploration dans le monde des idées. Il s'était élancé audacieusement au-delà de l'espace, comme au-delà des mers sur lesquelles la foule attachait un regard superstitieux et craintif.

Il revint demander sa couronne de lauriers, et il ne reçut que la palme de martyr; il avait ouvert une route immense, et il était captif; il avait enrichi son roi et sa nation, et tous ses biens lui furent enlevés. Pendant qu'il vivait encore, on allait moissonner la terre qu'il avait découverte, et cette terre même ne portait pas son nom. Ainsi est le poète : pauvre navigateur qui bravera sans crainte les orages de l'Océan, et qui ne sait pas se frayer son chemin parmi les hommes; pauvre enfant de génie qui pénètre dans les replis les plus mystérieux de la pensée, et qui ne peut comprendre les calculs les plus habituels de la vie; pauvre être privilégié que les dieux, comme le dit Schiller, font asseoir à côté d'eux, et qui n'a point d'héritage et point de place dans le monde.

Bien des poètes n'ont pas acquis l'illustration qu'ils ambitionnaient, mais presque tous ont reçu l'illustration du malheur, le baptême de la souffrance. Ainsi je ne parle point de ces grandes gloires et de ces grandes infortunes que chacun connaît; je ne parle point d'Homère aveugle, de Dante proscrit, de Tasse enfermé comme fou dans un hôpital; je ne parle point du naufrage de Camoëns, de la captivité de Cervantes. Il est d'autres hommes moins célèbres par leurs œuvres, et dont les douleurs ne méritent pas moins de pitié. Ce sont ceux-là qu'il serait long d'énumérer et sur lesquels on pourrait écrire des volumes entiers.

Les uns ont été le jouet de tous les évènemens; quelque parti qu'ils aient essayé de prendre, toujours un vent funeste a soufflé sur eux, toujours un mauvais génie, attaché à leur poursuite, a pris plaisir à déjouer leurs projets, à trahir leurs espérances. D'autres, par une étrange fatalité, se sont eux-mêmes créé le spectre qui les effarouchait et la douleur qui les faisait gémir. La plupart ont été pauvres, abandonnés, sans soutien. La fée trompeuse, qui les dotait à leur naissance de tous les dons de l'esprit, leur enlevait en même temps les dons de la fortune. Ceux-là ont eu une rude lutte à soutenir dans le monde; quelques-uns en sont sortis victorieux; plusieurs y ont succombé.

Nous connaissons la mort de notre poète Gilbert, et un drame touchant nous a représenté celle de Chatterton, le poète anglais. Otway est mort ainsi pauvre et malheureux (1). Il avait étudié à l'Université; il ne put prendre aucun grade, faute d'argent pour soutenir sa thèse et payer son diplôme. Il vint à Londres et se fit acteur, mais sans succès. Il composa des tragédies qui obtinrent les suffrages du public, mais son talent de poète, pas plus que ses rôles de comédien, ne pouvait l'arracher à la

(1) Né en 1651, mort en 1683.

misère. En 1685, on jouait son chef-d'œuvre, sa *Venise sauvée*. Sa réputation avait grandi tout à coup ; il se voyait loué, honoré, applaudi, et cette même année-là il était poursuivi par ses créanciers, tourmenté par le besoin, réduit à implorer la pitié de ceux qu'il avait connus autrefois, et mourant de faim.

Collins (1) vient à Londres aussi, tout jeune, avec une imagination ardente et des rêves de bonheur, comme on en forme quand on n'a pas encore subi la rude épreuve du monde. Mais il est seul, sans appui ; il essaie en vain de lutter contre sa malheureuse destinée; le besoin le presse, l'inquiétude le tourmente ; il tombe malade et meurt à trente-six ans. Thomson (2) était le fils d'un pasteur écossais qui n'avait qu'un mince revenu et neuf enfans. Il vint à Londres, et vendit la première partie de son poème des *Saisons* pour s'acheter une paire de souliers. Goldsmith (3), le charmant historien du ministre de Wakefield, avait envie de voyager. Il prit une flûte : c'était tout ce qu'il possédait; il visita ainsi la Belgique, la Suisse et une partie de la France. Il marchait tout le jour ; le soir il s'arrêtait dans un village, à l'entrée d'une maison; il jouait de sa flûte ou chantait; le paysan l'invitait à entrer, et le jeune poète s'asseyait au foyer de famille et oubliait sa fatigue, tantôt pour réjouir ses hôtes par ses récits de voyage, tantôt pour les faire danser. Après avoir ainsi visité une partie de l'Europe, il retourna en Angleterre, mais il était encore aussi pauvre, aussi ignoré que jamais. Pour pouvoir vivre, il se mit à travailler dans le laboratoire d'un pharmacien. Peu à peu cependant, il se révéla au public, d'abord par quelques spirituels articles de journaux, puis par ses vers. Mais il s'était distingué comme poète, sans savoir la valeur qu'on attachait à ses œuvres. Un jour, un libraire lui donna 100 livres sterling pour son poème du *Village abandonné*. Le pauvre Goldsmith, qui de sa vie n'avait eu tant d'argent, emporta, avec des transpors de joie, cette somme qui était pour lui une fortune. A moitié chemin il rencontre un de ses amis à qui il raconte le bienheureux marché qu'il vient de faire. — C'est une grosse somme pour un si petit livre, lui dit son ami. — Vous avez raison, s'écrie Goldsmith, j'y pensais déjà ; c'est trop; le malheureux libraire y perdrait. Et, à l'instant, le voilà qui retourne chez l'éditeur et lui rend les 100 livres sterling. Milton avait été moins heureux : Samuel Simmons ne lui donna que 5 livres sterling du *Paradis perdu*, et Shakespeare avait, au

(1) Né en 1720, mort en 1756.
(2) Né en 1700, mort en 1748.
(3) Né en 1729, mort en 1774.

théâtre, un prix fait pour ses pièces : on payait 6 livres sterling chacun de ses chefs-d'œuvre; 6 livres sterling *Roméo et Juilette*, et 6 livres sterling *Othello!* c'est, aujourd'hui, le prix d'un feuilleton.

Je n'ai pas besoin de vous redire la vie de Burns, cet admirable poète, ce pauvre fermier; quelqu'un a-t-il jamais lu ses vers sans l'aimer, sans être ému de pitié en songeant à lui? Bürger, le chantre de *Lénore*, n'eut pas un sort meilleur. Son père n'avait pas de fortune; son aïeul, qui en avait un peu, se chargea de l'élever et l'envoya à Halle. C'est là que l'imagination de Bürger commença à se développer; auparavant il était triste, insoucieux, rêveur; les livres n'avaient pour lui aucun attrait; il passait des journées entières à errer sur la colline ou dans les bois; souvent, le soir, il s'en allait au fond de la vallée, s'asseyait au pied d'un arbre, et restait là de longues heures, absorbé dans une vague tristesse et dans de vagues méditations. A Halle, il sentit le besoin de s'instruire; il étudia avec ardeur et se distingua par ses progrès; mais son inexpérience lui fit commettre plusieurs fautes graves, et son grand-père l'abandonna. Bürger vint à Gœttingue, sans ressources; il voulait continuer ses études, et, pour pouvoir vivre, il donna des répétitions. Alors il se lia avec la société des jeunes poètes de Gœttingue, qui travailla avec ardeur à la réforme littéraire en Allemagne. Bürger inséra successivement plusieurs de ses ballades dans l'*Almanach des Muses*. Elles eurent toutes un grand succès; sa réputation de poète et les sollicitations de son ami Boje lui firent obtenir une place de juge dans un district voisin de Gœttingue. Son grand-père, le voyant enfin parvenu à un but, se réconcilia avec lui et lui envoya de l'argent pour payer ses dettes; mais tout ce qu'il lui destinait tomba entre les mains d'un misérable qui, sous les dehors de l'amitié, trompa Bürger, garda l'argent, et le poète se trouva plus dénué, plus inquiet que jamais. Il voulut se marier, et le mariage fut, pour lui, une nouvelle source de douleurs. Le jour même où il prenait un engagement solennel, il aperçut, pour la première fois, la sœur de sa fiancée, et à l'instant il sentit qu'il l'aimait. Il eût voulu se rétracter, mais il n'osa le faire; la jeune fille l'aimait aussi, et l'un et l'autre, pour s'être rencontrés quelques heures trop tard, perdirent à jamais toute joie pure et tout repos. La place occupée par Bürger ne lui rapportait qu'un très faible revenu; il voulait y joindre l'exploitation d'une ferme; mais ni lui ni sa femme n'étaient en état de diriger une pareille entreprise. Il s'imposa des travaux pénibles, des sacrifices nombreux, et acheva de se ruiner. Pour comble de malheur, celui qui l'avait déjà cruellement trompé le dénonça comme ayant manqué à ses devoirs de juge. Bürger se justifia d'une manière éclatante; mais cette seconde

trahison d'un homme qu'il avait autrefois appelé son ami, ce procès en face du public, jetèrent dans son ame une amère douleur.

Après dix années d'une vie de patience et de noble résignation, la femme de Bürger mourut. Il épousa alors celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer; il quitta sa retraite de village, et vint s'établir à Goettingue. Il dirigeait l'*Almanach des Muses*, il donnait des leçons, et écrivait quelques articles. Sa vie semblait devoir être désormais plus calme et plus riante; mais celle qui en faisait le charme mourut tout à coup, et cette mort enleva au cœur fatigué de Bürger son dernier prestige, son dernier rayon d'espoir. Il tomba dans un profond découragement; le monde lui sembla revêtu d'un voile de deuil. L'étude n'exerça plus sur lui aucun pouvoir, et la poésie elle-même lui retira ses consolations. Il était depuis plusieurs mois dans cet état d'abattement, lorsqu'un jour il reçut une lettre de Stuttgard, qui apporta une diversion inattendue à ses regrets. Une jeune fille lui écrivait qu'elle l'aimait avec ardeur depuis long-temps, et que, le sachant libre, elle demandait à l'épouser. La lettre était faite avec esprit; et ceux qui connaissaient la jeune fille vantaient sa beauté. Le malheureux Bürger, privé d'affection, isolé dans le monde, s'imagina que le bonheur pouvait encore lui sourire. Toute sa vie il avait aimé, il crut pouvoir aimer encore, et épousa celle qui lui avait écrit. Ce mariage de roman trompa toutes ses illusions. Deux ans après, il divorça; et pas une pensée de joie, pas un rêve d'amour ne revint désormais adoucir l'amertume de ses regrets. Les dernières années de sa vie se passèrent dans une solitude profonde, dans une tristesse amère et continue. Il s'enfermait pendant des mois entiers dans sa chambre, sans voir personne. Quand il était dans le besoin, il faisait des traductions; mais ces traductions lui étaient mal payées, et il en faisait peu, car il était faible et malade. Plus il voyait sa misère s'accroître, plus il se retranchait, avec opiniâtreté, dans son isolement et sa misanthropie. Le gouvernement de Hanovre apprit par hasard dans quel état déplorable se trouvait un poète dont toute l'Allemagne alors répétait les vers. Il lui envoya de l'argent; le secours arrivait un peu tard; mais du moins Bürger ne mourut pas de faim.

D'autres poètes, plus célèbres que lui, ont été en proie aux mêmes inquiétudes. Schiller ayant fait *Marie Stuart*, *Guillaume Tell*, *Wallenstein*, Schiller tombe malade à Iéna. Les médecins lui prescrivent le repos. Mais, pour pouvoir vivre, il faut qu'il travaille, il faut qu'il fasse son cours d'histoire, qu'il écrive ses drames et ses poésies lyriques. Le duc de Holstein et le comte de Schimmelmann, le sachant réduit à une telle nécessité, s'engagèrent à lui faire une pension pendant trois ans, à condition qu'il prendrait le repos dont il avait besoin.

Klopstock était, à Leipsig, jeune, pauvre, partageant une chambre modeste avec son ami Schmidt, et travaillant à son grand poème. Les trois premiers chants de sa *Messiade* parurent dans un journal, et toute l'Allemagne les accueillit avec enthousiasme; mais ce succès fut si stérile, que jamais Klopstock n'eût pu continuer l'œuvre qu'il avait entreprise, si le roi de Danemark n'était venu à son secours.

Quelques poètes ont joint à leurs souffrances un caractère de patience et de résignation évangélique. Le christianisme en eût fait des saints. La critique n'a su apprécier ni leurs vertus, ni leurs efforts. Quelle douce et intéressante vie que celle de Kirke-White! Quel courage dans sa lutte, et quel calme dans sa douleur! Le pauvre poète avait commencé par entrer, comme apprenti, chez un fabricant de bas. L'espoir de ses parens était de le placer un jour dans un magasin; et tout leur orgueil eût été de le voir, non plus ouvrier, mais commis dans une riche maison. Tout en se livrant à sa tâche de chaque jour, Henri pressentait cependant sa vocation de poète. Il s'essayait à faire quelques vers, il employait ses heures de loisir à étudier. Après avoir été ouvrier, selon le vœu de ses parens, il obtint enfin la permission d'entrer chez un homme de loi. Là, il remplit scrupuleusement ses devoirs; il se fit remarquer par son zèle pour le travail et son assiduité; mais, dès qu'il avait rempli ses obligations, dès qu'il entrait en possession de quelques minutes de liberté, il reprenait ses livres favoris, ses poètes aimés. Il étudia le grec et le latin, l'italien et le portugais. Il étudia la physique, l'astronomie, la chimie. Il était doué d'une intelligence vive et profonde, qui lui faisait saisir rapidement les questions les plus difficiles. Puis il travaillait sans cesse, à la promenade, pendant les repas, pendant la nuit. Il travaillait tant, que sa mère, inquiète, était souvent obligée de monter, le soir, chez lui, et d'éteindre sa lampe. Il désirait pouvoir entrer à l'Université, et il publia un volume de poésie, dans l'espoir d'obtenir, par le produit de ses souscriptions, le moyen de passer à Cambridge au moins une année; mais ses espérances furent trompées. Sa mère alors promit de s'imposer de nouveaux sacrifices, et de lui faire une petite pension, son frère lui promit le même secours, et un de ses amis compléta la somme qui lui était nécessaire.

A peine était-il arrivé à Cambridge, que l'université mit au concours une place d'élève rétribué, un *scholarship*. Henri se décida à concourir. Il n'avait jamais fréquenté les cours d'un gymnase. Il n'avait point eu de professeur, point de leçons, point de guide. Ce qu'il savait, il l'avait appris lui-même à force de travail, de persévérance, et ses rivaux étaient, pour la plupart, des jeunes gens distingués qui avaient fait leurs

études sous des maîtres habiles, et dans une direction toute scolastique. Mais Henri savait ce que peut la volonté de l'homme. Il s'annonça comme candidat à la place vacante, et se prépara à subir son examen. Trois fois il se mit à l'œuvre, trois fois la fatigue l'arrêta, trois fois une maladie de consomption qui devait le conduire au tombeau le força de déposer ses livres, de suspendre ses veilles. Mais il surmonta tous les obstacles. Il reprit sa tâche avec une nouvelle ardeur. Quand le jour du concours arriva, il soutint l'épreuve avec éclat, et fut proclamé tout d'une voix le premier élève de son année (*the first man of his year.*) C'était là un étonnant succès, mais il l'acheta au prix de sa vie. Son ame avait encore conservé toute sa vigueur, mais ses forces physiques étaient anéanties. Dès ce moment, il s'affaiblit sans cesse et s'éteignit peu à peu. Dans les derniers jours de sa vie, il ne se dissimulait pas sa véritable position; quand il écrivait à ses amis, il leur dépeignait sa faiblesse, ses anxiétés; mais quand il s'adressait à sa mère, il tâchait d'oublier toutes ses souffrances. Il eût craint de lui jeter une inquiétude dans le cœur, de l'attrister, et il souriait en écrivant, le pauvre malade, et il se montrait gai et fort, et plein d'espoir, racontant avec une joie naïve ses moindres succès, et dissimulant avec soin la pâleur de son visage, l'affaissement de son corps. Il a laissé plus d'une élégie touchante que personne ne lira sans être attendri; mais, dans le recueil de ses œuvres, rien ne m'a plus ému, je l'avoue, que ces lettres avec leurs expressions de tendresse filiale, avec leur joie simulée, avec leurs pieux mensonges.

Ainsi est mort Kirke White; ainsi est mort Hœlty, le poète allemand. Il avait le même culte pour sa famille, et la même ardeur pour l'étude. Tandis qu'il était encore chez son père, il achetait de l'huile en secret, et il s'était fabriqué lui-même une lampe pour pouvoir travailler pendant la nuit. Son père découvrit un jour son ingénieux appareil, et le lui enleva. Plus tard, Hœlty eut recours à un autre moyen. Le soir, en se couchant, il s'attachait au bras une pierre qui était suspendue à une corde et reposait sur le bord d'une chaise. Le moindre mouvement la faisait tomber, et elle ne pouvait tomber sans qu'il s'éveillât. Dans sa première jeunesse, il avait appris le latin, le grec, l'hébreu, le français. Il entra à l'université de Gœttingue, et se fit maître de langues pour vivre. Malheureusement ses leçons étaient pour lui très infructueuses. Il enseignait gratuitement l'italien et l'anglais à quelques-uns de ses amis; il l'enseignait par pitié à quelques élèves pauvres, et il n'avait pas le courage de poursuivre ceux qui devaient le payer. Ainsi il donnait jusqu'à cinq leçons par jour, et il se trouvait souvent dans le besoin. Mais, quel que fût son dénuement, il aimait mieux souffrir que d'imposer à son père

le plus léger sacrifice. C'était, du reste, un homme d'une grande énergie et d'une rare fermeté : « Jamais, dit Voss, dans aucune anxiété, dans aucune douleur, je ne l'avais vu pleurer. Un jour il entra dans ma chambre le front baissé. — Comment te portes-tu, Hœlty ? — Bien. Mais mon père est mort. Et le malheureux fondit en larmes. L'excès de travail le tua. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans. »

Ainsi mourut Bellamy, le poète hollandais, fils de boulanger, boulanger lui-même. Envoyé à l'université par quelques personnes de Flessingue qui avaient deviné son beau talent, il ne sut ni mesurer ses forces, ni modérer son ardeur pour le travail. A vingt ans il entra dans la carrière poétique ; à trente ans il avait cessé de vivre. Plusieurs de ses poésies sont devenues populaires en Hollande. Dans la dernière révolution des Pays-Bas, les soldats répétaient cette ode bouillante de colère, cette imprécation de Bellamy contre les traîtres (1).

« Ta mère t'enfanta au milieu d'une nuit profonde. L'esprit infernal assistait à ta naissance ; le hibou poussa trois fois de suite un cri de terreur. La mer mugit, et son bruit orageux troubla le chant des êtres célestes. Ta mère t'aperçoit et soudain expire ; ton père s'approche en tremblant, accablé de douleur, et tout à coup une voix tonnante retentit dans sa demeure :

« Eloignez-vous de cet enfant, de cette créature abâtardie. Dans un jour de colère, le ciel l'a fait naître pour le malheur des peuples. Le démon le plus cruel sortira de l'abîme et lui servira de guide sur la terre. Il trahira sa patrie ; il frappera la liberté au cœur. Jamais rien n'assouvira son ignoble cupidité. Plus il amassera de trésors, plus il voudra en amasser. Pour satisfaire ses désirs, il se fera l'esclave des princes. Là où le sang de l'innocent coulera, là sera sa joie et sa volupté. Dans son ame habitera la fourberie, et le mensonge errera sur ses lèvres. Impassible à toutes les menaces, et bravant tous les regards, il s'écriera dans son orgueil : Je suis plein de force encore ; car le malheureux est né pour trahir sa patrie, pour être le fléau des hommes.

« O monstre, ô malédiction ! Puisse la vengeance de Dieu, qui t'a épargné un jour, t'écraser sous le poids de la foudre ! Mais non, il vaut mieux que tu vives pour comprendre la noirceur de tes crimes. Ce sera là une vengeance plus terrible que la foudre. Ton ame se repliera un jour sur elle-même, et, dans ses affreuses tortures, elle apprendra à connaître la divinité. Au dernier jour du monde, on lira sur ton tombeau : Ici est

(1) 'T was nacht, toen u uw moeder baarde.

enterré celui qui trahit ses frères, celui qui porta le coup mortel à sa patrie. »

Dans ce martyrologe des poètes trompés dans leur espoir, trahis par la fortune, poursuivis par le sort, les plus heureux peut-être sont ceux que la mort a emportés le plus vite. Et cependant n'ont-ils pas dû regretter de mourir, ceux qui laissaient tomber leur lyre sans en avoir encore essayé toutes les cordes, ceux qui chantaient leur chant de cygne avant que d'avoir pleinement connu les joies de leur premier amour, les fleurs de leur premier printemps? Quand Novalis mourut, il rêvait la fin de son Henri d'Ofterdingen et de ses hymnes à la nuit. Quand Ernest Schulze entendit, pour la dernière fois, le piano de son frère, on lui apportait la couronne poétique qu'il avait gagnée à Leipzig; quand Théodore Kœrner succomba à sa blessure, on répétait autour de lui ses odes patriotiques; quand Millevoye, le jeune malade, croyait entendre dans le bruissement des feuilles d'automne un oracle sinistre, il quittait à peine l'âge des doux prestiges et des douces illusions; quand André Chénier, notre grand poète, tomba sous le poids du glaive révolutionnaire, combien de beaux vers il nous gardait encore!

Si cette musique céleste si tôt interrompue, si cette vie si tôt brisée, n'inspirent pas assez de compassion, voici le poète en proie à d'autres angoisses, persécuté par l'envie, jeté dans les fers. Le vertueux Pons de Léon, qui a chanté tant de pieux cantiques, est arrêté par ordre du saint-office et mis en prison. Ses ennemis n'oublient rien de ce qui peut aggraver ses souffrances, mais son ame est au-dessus de toutes les injustices, nulle calomnie ne peut en troubler la sérénité, nulle persécution ne peut lui enlever son repos. Dans le malheur comme dans l'éclat du succès, il garde sa dignité; et sur les murs de son cachot, il écrit cette sentence antique.

« Ici l'envie et le mensonge m'ont tenu captif. Heureuse l'humble vie du sage qui se retire à l'écart de ce monde mauvais; qui, satisfait de sa table frugale, de sa demeure modeste, passe ses jours solitaires dans le plaisir des champs, se confie à Dieu seul, et poursuit le cours de son existence sans envier et sans être envié (1). »

(1) Aqui la envidia y la mentira
Me tuvieron encerrado;
Dichoso el humilde estado
Del sabio que se retira
Do aqueste mando malvado,
Y con pobre mese y casa
En el campo deleytoso

Après sa longue captivité, Pons de Léon retourne à Salamanque, occuper sa chaire de théologie. La foule se presse autour de lui, avide d'entendre ses premières paroles, et il commence son discours par ces mots : « *Nous disions hier*, etc. »

Un autre poète espagnol, Melendez, a vu sa demeure pillée par les soldats étrangers; il est banni par son gouvernement. Il quitte en pleurant la terre d'Espagne. Du haut des Pyrénées, il jette encore un dernier regard sur le pays où il est né, et s'écrie avec une amère tristesse : « Adieu, ma douce contrée; adieu, ma demeure chérie, je ne vous reverrai plus. » Il ne la revit plus. Il passa dans l'exil quatre longues années de larmes. Il mourut pauvre et oublié. La générosité d'un de ses compatriotes (1) lui a fait élever un tombeau.

Henri Kleist, l'auteur de *Catherine de Heilbronn*, l'un des plus beaux drames de l'Allemagne moderne, est poursuivi par une vague agitation, par une souffrance mystérieuse à laquelle il cherche en vain un remède. Ni le monde, ni l'étude, ni les voyages, ne peuvent le distraire. Il quitte l'Allemagne avec tristesse, il y revient avec tristesse. Il parcourt la France, la Suisse, l'Italie, et l'aspect des villes, des sites agrestes, des monumens, n'apporte à ses sombres pensées qu'une diversion éphémère. Pendant les guerres d'Allemagne, les batailles perdues par la Prusse irritent son patriotisme, accroissent ses souffrances. Il manifeste hautement sa haine pour les soldats étrangers. Il est arrêté, conduit au fort de Joux. Il revient à Berlin l'ame fatiguée. Il trouve une jeune femme d'une nature maladive comme lui. Un jour il l'emmène près d'un bois, au bord d'un lac solitaire, et se tue avec elle.

Il y a dans l'histoire de la poésie anglaise une vie de poète qui ressemble à un étrange roman. C'est celle de Savage. Johnson l'a racontée en détail. Je ne ferai qu'abréger son récit. Savage était le fils illégitime de la comtesse Maclesfield et du comte Rivers. Dès le moment de sa naissance, sa mère lui voua une haine implacable. Sa mère fut l'ombre sinistre attachée à ses pas, le mauvais génie, ennemi de son repos, jaloux de ses succès. Dès le moment de sa naissance, elle l'éloigna d'elle, elle l'abandonna aux soins d'une pauvre femme, en lui faisant promettre d'élever cet enfant comme s'il était le sien, et de ne jamais lui révéler le véritable nom de sa famille. Peu de temps après, le comte Rivers tomba malade. Comme il se sentait près de mourir, il demanda à voir son fils; il voulait

Con solo Dios se compasa,
Y à solas su vida pasa
Ni envidiado ni envidioso.

(1) M. le duc de Frias. Melandez est enterré à Monferrier (Hérault.)

lui léguer une partie de sa fortune. La comtesse Maclesfield éluda plusieurs fois cette demande; mais Rivers insistait. Elle finit par lui déclarer que l'enfant était mort, et il légua à différentes personnes les 6,000 liv. sterl. qu'il destinait à Savage. Cependant sa mère craignait qu'on ne vînt à le découvrir, et voulait l'envoyer en Amérique. Ce projet échoua. Elle le fit alors placer en apprentissage chez un cordonnier. Pendant ce temps la nourrice meurt. Savage ouvre son armoire, cherche dans ses papiers, et trouve des lettres de la comtesse qui lui révèlent le secret de sa naissance. Ce fut pour lui un rayon de joie brillant, mais trompeur. Il écrivit à sa mère; elle ne lui répondit pas. Il se présenta pour la voir; la porte fut fermée. Il revint le matin devant sa demeure, il erra le soir sous ses fenêtres, épiant le moment où elle sortirait, où il pourrait la voir; mais, à son aspect, une voix impérieuse faisait baisser les glaces de la voiture, et les chevaux partaient au galop. Un jour, enfin, il pénètre dans l'hôtel, trouve l'appartement de sa mère ouvert, arrive jusqu'à elle, se jette à ses genoux, et la supplie de le reconnaître, de le recevoir, de l'aimer. Mais elle appelle au secours, et donne l'ordre à ses gens de chasser ce misérable qui a tenté de l'assassiner. Ce n'était pas assez pour elle de l'avoir indignement renié, déshérité, banni de sa demeure; elle eût voulu lui ôter la vie. Savage eut une dispute dans une maison publique et tua son adversaire. Traduit devant la justice, il fut condamné à mort. Il adressa une requête à la reine pour obtenir sa grace; plusieurs hommes influens l'appuyèrent, et les circonstances mêmes de son crime plaidaient en sa faveur. Une seule personne essaya de le soustraire à la clémence royale : c'était sa mère. Mais cette fois sa haine échoua; Savage fut gracié. En sortant de la prison, il lui restait une guinée. Il rencontra dans la rue la femme qui avait fait devant le tribunal la plus cruelle déposition contre lui. Elle était pâle, maigre, couverte de haillons. Savage lui donna sa guinée. Ce sont là des traits de poètes.

Cependant il se trouvait seul, sans appui, sans fortune. Quelques personnes qui connaissaient son sort avaient en vain cherché à attendrir sa mère; elle refusa obstinément de venir à son secours. Je me trompe, une fois elle promit de lui faire remettre 100 liv. sterl. Elle avait entrepris une spéculation de commerce dont elle attendait un grand résultat. Ses calculs échouèrent, et Savage ne reçut rien. Une actrice, mistress Oldfield, eut pitié de lui, et lui assura une pension annuelle de 50 liv. st., qu'elle paya régulièrement.

Mais cette somme ne suffisait pas pour le faire subsister. Il écrivit des vers et des pamphlets, des drames et des mémoires. Dans le temps où il composait sa première tragédie, il était si pauvre qu'il ne pouvait pas

payer son logement. Il s'en allait le long des rues, travaillant à son œuvre, et quand il avait disposé quelques rimes, et mesuré quelques vers, il entrait dans une boutique, priait le marchand de lui prêter une plume, et écrivait sur des morceaux de papier détachés ce qu'il venait de faire. Sa tragédie eut quelque succès. Il publia, presque en même temps, un volume de mélanges qui en eut davantage encore. Il raconta dans ce livre toute son histoire, et ce récit produisit une grande sensation et excita une grande pitié. Les gens du monde lui donnèrent alors de nombreuses marques d'intérêt, et un hommme riche, lord Tyrconnel, lui fit préparer un appartement dans son hôtel et l'invita à devenir son commensal. Ce fut là le beau temps de Savage. Libre de toute inquiétude, joyeux et léger, il se présenta dans les salons de Londres, et s'y fit remarquer par la grace de ses manières, par la vivacité de son esprit. Les jeunes femmes parlaient avec attendrissement de ses infortunes; les jeunes lords étudiaient la forme de son habit, la couleur de ses rubans. Grâces à la générosité de lord Tyrconnel, il vivait en grand seigneur, et partout on le recherchait, on le fêtait. Enfin, il fut pendant quelques mois l'homme envié, l'homme à la mode.

Un jour tout ce prestige de fortune s'évanouit comme un rêve. Il était d'un caractère hautain et irritable : à la suite d'une altercation assez vive avec lord Tyrconnel, il quitta la demeure qu'il avait habitée, le monde qui l'avait accueilli, et retomba dans son isolement, dans sa misère. La reine lui donnait 50 livres sterling par an; mais elle mourut. Mistress Oldfield mourut aussi, c'était sa dernière ressource. Il espérait obtenir une place de lord Walpole, et il ne l'obtint pas. Il ouvrit une souscription pour publier ses œuvres, mais à mesure qu'il recevait une ou deux livres sterling, il les dépensait, et ses œuvres ne s'imprimaient pas. Ses amis le décidèrent à quitter Londres, et à se retirer dans une campagne pour y terminer une tragédie commencée depuis long-temps. Il s'étaient réunis pour lui donner une pension annuelle, et Savage partit, promettant bien de suivre leurs conseils et de revenir avec une œuvre importante. Mais à peine se trouva-t-il éloigné du mouvement des grandes villes, qu'il s'ennuya. Il abandonna sa retraite champêtre, partit pour Bristol, y fit des dettes et fut mis en prison. Il était déjà affaibli par la souffrance, par les agitations qu'il avait subies; il tomba malade et mourut. Pas un ami n'était là pour lui tendre la main. Pas un de ceux qui l'avaient autrefois connu dans le monde ne lui apporta une parole de consolation. Il mourut pauvre et abandonné; le valet de la prison lui ferma les yeux, et le geôlier le fit enterrer à ses frais.

Günther, le Silésien, a été le Savage de l'Allemagne. C'était un poète

doué d'un vrai talent. Au milieu des écrivains de mauvais goût qui furent ses contemporains; au milieu de l'école fade, fausse, prétentieuse, des Lohenstein et de Hofmannwaldau, il se distingua par la pureté de son style, par le caractère original de quelques-unes de ses œuvres. Nul doute que, s'il eût vécu d'une vie plus calme, il n'eût contribué puissamment aux progrès de la littérature allemande. Quelques erreurs de jeunesse, la colère de son père, les douleurs d'un amour trompé le jetèrent dans une société d'étudians, oublieuse et frivole, où il ne cherchait d'abord qu'à s'étourdir, mais où il se perdit. Il quitta l'Université, et s'en alla de ville en ville, chantant sa Lénore et le charme de la poésie, et souvent les tristesses de son cœur. Il erra pendant long-temps dans les montagnes de la Silésie sans asile et sans ressources; mais toutes les maisons riches lui étaient ouvertes. Il entrait, restait là quelques jours, et payait par des vers l'hospitalité qu'on lui accordait. Plusieurs fois cependant il avait fait des projets de réforme, il avait voulu reprendre une vie sage et studieuse. Plusieurs fois il avait écrit à son père pour lui demander pardon, son père demeura inflexible. Günther résolut de tenter un grand effort, de rompre avec ses habitudes d'existence vagabonde, et de se faire inscrire de nouveau parmi les étudians de l'Université. Ses vrais amis cherchaient à l'affermir dans cette résolution, et ils lui donnèrent de l'argent pour se rendre à Iéna. Mais arrivé là, il essaie en vain de se mettre à l'œuvre, il tombe malade, et meurt à l'âge de vingt-huit ans.

Schubart fut plus malheureux encore. Il était tout à la fois poète et musicien. A dix ans, il composait des chants pour les églises; à seize ans, il écrivait quelques-unes de ses ballades; à dix-sept ans, il obtint la place d'organiste à Nuremberg. Il mène là une vie de joie et d'enivrement. Bientôt cette existence le fatigue. Il veut étudier; il va à l'université d'Iéna. A Iéna, mêmes réunions joyeuses, même oubli de l'étude. Il fait des dettes, et on le met en prison. Un homme prend pitié de sa jeunesse, et paie pour lui.

Schubart revient chez son père, qui le reçoit d'abord avec colère; mais quand l'étudiant d'Iéna eut exécuté devant lui un morceau de musique et prêché un sermon de sa composition, le vieux Schubart, qui était maître d'école à Limbourg, tomba en extase devant un tel génie, et embrassa l'enfant prodigue avec des larmes de joie. Peu de temps après son retour, Daniel Schubart obtint une place de précepteur dans une maison de Kœnigsbronn. C'était un poste honorable, et qui eût pu lui devenir utile; mais l'insoucieux poète ne sut pas le remplir. Tous les dimanches régulièrement, et de temps à autre dans la semaine, il quittait son sceptre de

gouverneur, et s'en allait dans les villages voisins. Si on avait besoin d'un prédicateur, il était prédicateur; si l'on demandait un musicien, il était musicien. Il célébrait là joyeusement son grand jour de fête, et s'en revenait le plus tard possible. Le père de son élève lui fit des reproches, et Schubart, qui commençait à se lasser de ses fonctions de précepteur, abdiqua.

Il se fit maître d'école, organiste, se maria, et vécut pendant quelque temps d'une vie de famille vraiment exemplaire. Un jour, par malheur, il va à Ludwigsbourg; il entre le soir au théâtre, et soudain le voilà qui se passionne pour l'opéra, pour le drame, pour le rôle d'acteur. Il sollicite et obtient la place de sous-directeur du théâtre de Ludwigsbourg. En vain sa femme, ses parens, ses amis, cherchent à l'empêcher de suivre cette nouvelle carrière; il n'écoute pas leurs représentations; il part.

Il fut pendant quelques mois un homme important à Ludwigsbourg. Il donnait des concerts; il amassait de l'argent. Les grands seigneurs assistaient à ses soirées, et chacun vantait sa libéralité de caractère et son talent d'artiste. Mais il avait un esprit caustique et mordant qui lui suscita un grand nombre d'ennemis; puis il était trop peu en garde contre certaines séductions. Il fut un jour compromis par une malheureuse fille et jeté en prison.

Il sortit de là humble et repentant, revint trouver sa femme, et lui dit: « Peux-tu me pardonner encore et m'aimer? Je serai sage désormais et je ne te quitterai plus. » Sa douce femme l'embrassa en pleurant et lui jura qu'elle avait tout oublié.

Schubart se remit au travail, mais, hélas! sa sagesse ne dura pas longtemps. Il écrit une satire contre un des grands seigneurs du pays, et le voilà obligé de fuir. Il part, sans trop savoir où il allait, n'ayant pas deux florins dans sa poche. A quelques lieues de Heidelberg, il lui restait quatre kreuzer. Il rencontre un pauvre soldat et les lui donne. Un orage violent éclate. La nuit vient. Schubart ne sait où se réfugier. Il découvre enfin, à quelque distance de la route, un château. Il y entre, va droit au salon, aperçoit un piano, prend une chaise, et se met à exécuter un de ses plus beaux morceaux. Chacun le regarde avec surprise. Mais quand il eut joué pendant quelques instans, la maîtresse de la maison applaudit à son talent; et quand il eut causé une demi-heure avec la famille, toute la famille l'aima. Le lendemain, le propriétaire du château le conduisit à Heidelberg et le recommanda à ses amis. De là il se rendit à Mannheim et se lia avec l'envoyé de Bavière, qui l'emmena avec lui à Munich. Avec sa réputation d'artiste, ses manières aimables, et le patronage de son nouvel ami, il reçut dans la capitale de la Bavière l'accueil le plus flat-

teur, et il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir une place élevée; mais on voulait lui faire changer de religion; on voulait qu'il se fît catholique, et Schubart s'y refusa. Pour échapper à toutes les sollicitations, il se retira à Augsbourg et fonda un recueil périodique, sous le titre de *Chronique allemande*.

Cette chronique obtint un grand succès. Schubart l'écrivait paresseusement, en fumant sa pipe dans un café et en buvant sa *schoppen* de bière, mais il y mettait tout ce qu'il avait de vivacité dans l'esprit, tout ce qu'il avait acquis d'érudition, et dans l'espace de quelques mois, le nombre de ses abonnés s'accrut tellement, qu'il se trouva riche et puissant.

Heureux Schubart! s'il eût su garder cette dernière ancre de salut que la fortune lui réservait, s'il eût voulu faire sagement son métier de journaliste, et ménager l'avenir de sa chronique! Mais non. Il n'avait pas encore achevé de parcourir son cercle de mésaventures. Il se trouvait trop calme et trop insoucieux, et il lui vint une folle pensée, celle de s'attaquer aux prêtres et aux jésuites. Les prêtres et les jésuites se conjurèrent pour le perdre. Une fois ils obtinrent l'ordre de le faire arrêter. Mais quand les sergens se présentèrent chez lui pour exécuter leur mandat, ils furent repoussés par les protestans, qui avaient juré de défendre à tout jamais Schubart. Tout en leur rendant graces de leur dévouement, Schubart pensa que ce serait, de sa part, un acte de prudence que de quitter la ville, et il se retira à Ulm. Là, il reprit sa vie de journaliste, frondeuse, joyeuse, caustique, et le nombre de ses ennemis s'accrut. Un jour il publia une fausse nouvelle politique. Cette nouvelle ne pouvait pas avoir de grandes conséquences, et Schubart l'avait rapportée, sans mauvaise intention, sur la foi d'un correspondant. Ses ennemis saisirent à la hâte ce prétexte pour le faire condamner. Il fut conduit à la forteresse d'Asperg, et il y resta dix ans. Il était seul, privé de toute communication, sans instrumens de musique, sans livres; et la journée lui semblait si longue, que, pour essayer de se distraire, il comptait les crevasses de son cachot et les fils de sa paillasse. Puis il tenta d'écrire avec la pointe de son couteau, avec ses mouchettes; mais toujours le geôlier découvrait ses nouveaux procédés, et l'empêchait de les mettre en œuvre. Après quelques années de captivité, il fut conduit dans une partie de la forteresse plus large et mieux aérée. Il y avait à côté de lui une chambre occupée par un autre prisonnier. Les deux malheureux, qui n'avaient aucune relation au dehors, qui se sentaient si près l'un de l'autre sans pouvoir se parler, finirent par découvrir à la surface du plancher, sous le poêle, un trou qui communiquait d'une chambre à l'autre. Ils l'agrandirent assez pour qu'ils pussent se voir, et là, tous deux accroupis sur le sol,

ils passaient de longues heures à causer ensemble et à se raconter leurs infortunes. Schubart, à qui on enlevait toujours tout moyen d'écrire, dicta ses Mémoires à son voisin, et celui-ci les écrivit.

Enfin, après dix années de souffrances, Schubart sortit de prison. Il retourna auprès de sa femme, qui n'avait pas cessé de solliciter pour lui. Il reprit sa Chronique. Mais il était fatigué, malade, et il mourut peu de temps après.

Tel fut le sort de quelques poètes d'autrefois. Mais les poètes d'autrefois étaient plus heureux que ceux de nos jours : ils n'avaient pas à lutter contre la froide indifférence du public. Quand ils chantaient, leurs vers étaient répétés autour d'eux; leur lyre résonnait au loin. Les bardes et les scaldes, les minnesinger et les trouvères formaient une corporation distincte ; ils avaient un nom, une place dans la société. Les poètes de nos jours sont seuls et disséminés. Il n'y a plus de scaldes dans le Nord; il n'y a plus de roi Réné en Provence, et plus de chantre à la Wartbourg ; le poète est sans pouvoir et sans écho dans le monde. Les rois ne se souviennent de lui que pour l'envoyer à Spielberg, et la critique, qui le prend sous sa protection, lui conseille de se faire prosateur.

X. Marmier.

LA BACCHANTE.

Je n'ai jamais foulé les marbres de la ville
Et je ne connais pas le poète Virgile.

I.

— Que la cymbale effleure la cymbale, et que la note argentine vole en frémissant de rocher en rocher.

— Que le thyrse aux pampres verts soit lancé dans l'espace, et que le bras agile le saisisse avant qu'il retombe sur le sol.

— Que les léopards boivent à la grande coupe d'airain et qu'ils suivent en bondissant la fille légère, la prêtresse de Bacchus.

— O divin Thyonée, l'univers est à toi!

— Le mortel enivré de raisin est roi du monde.

— Le vin est l'ami du pauvre et la terreur du riche hypocrite.

— Le vin est le dominateur de l'amour.

— Le vin est le breuvage magique.

— Bacchus ferme les portes du passé, il illumine le présent, il ouvre l'avenir.

— Le vin... c'est l'immortalité.

— Que le falerne aux reflets d'or coule donc de l'amphore d'Étrurie.

— Que les urnes ansées, que les vases aux becs d'épervier, vaisseaux de la Cyrénaïque, versent leur nectar écumeux.

— Et toi, vin de Crète, vin que nous buvons dans des cornes d'argent, sois le bien-venu !

— Mais de grace, ô mes amis, éloignez le vin des Gaules. Il est aigre comme la femme querelleuse ; il est sans couleur comme une aurore par un jour de pluie.

— Italie ! Italie ! tu as conquis la terre depuis l'Atlas jusqu'à l'Inde fabuleuse, mais Thyonée t'a conquise. Aujourd'hui le sénat et le peuple romain boivent noblement. César, tout auguste qu'il est, ne les imite pas... Il est malade, l'impie ! Que sa fortune pâlisse devant quelque descendant d'Antoine, le beau buveur ! Hélas ! ce prêtre de Bacchus, la mort est venu le prendre ; il n'a pu survivre à la perte d'une femme, et pourtant il avait encore les vins d'Orient...

— Evohé ! agitons les cymbales et frappons à coups de thyrse les croupes luisantes des léopards.

Au-delà de Baia, sur les rochers qui dominent le sable jaune de la plage, cette chanson retentissait en éclats joyeux, et à ces refrains bachiques succédaient des cliquetis métalliques et des mugissemens prolongés. Or, un cavalier longeait les sinuosités du golfe ; il entendit la chanson et fut ému de la mélodie de la voix inconnue qui troublait le désert. Il était jeune, ce cavalier, il était seul au bord des eaux marines ; il lui vint dans l'esprit qu'une belle divinité peut-être venait le tenter, comme aux temps héroïques, car il avait étudié les lettres grecques à Athènes, et c'était encore un disciple du Lycée, un écolier tout homérique. Il dit donc à son cheval :

— Dussions-nous être foudroyés, poursuivons la déesse sur les hauteurs.

Et il quitta la rive pour les sentiers escarpés. Du haut des rochers couronnés de pins, la voix mélodieuse retentit encore :

— Que tout profane qui troublera nos mystères meure écrasé sous nos cymbales et sous les pieds de chèvre des satyres velus !

— O mes compagnes, voilà le soleil qui touche aux dernières ondes de l'horizon. Il étend sa pourpre, et les chevaux divins vont s'emporter dans les régions de la nuit ; mais lui, le soleil, sautera du char et descendra majestueux dans les palais verts d'Amphitrite ; et la déesse amoureuse viendra au-devant de lui une coupe

à la main, une coupe pleine de vin réparateur; et ce seront des fêtes sous-marines et des voluptés inconnues aux habitans de la surface du monde.

— O mes compagnes, imitons Phébus et Amphitrite; voilons-nous de mystères et méprisons les mortels.

— Allons, faunes légers, satyres ennemis du cothurne, corybantes prophétiques, prêtresses couronnées de lierres et de pampres, vous tous de ma suite, voici la nuit; buvons aux constellations amies et à Thyonée, maître du monde.

Mais les pas d'un cheval retentirent sur les roches sonores; la troupe de Bacchus jeta de grandes clameurs, et s'enfuit épouvantée à travers les collines et les ravins. Une seule prêtresse était restée, immobile de colère, sur un quartier de roche qui lui servait de piédestal; on l'eût prise pour la sibylle au moment où le dieu se saisit d'elle. Le cavalier s'arrêta et n'osa l'interroger.

— Ton audace est grande! dit la jeune bacchante. Sais-tu que je puis dévouer ta tête aux dieux infernaux? Sais-tu que si je l'adjure, l'Euménide viendra et se fera de ta suite, comme elle poursuivait autrefois Oreste le parricide? Sais-tu que ma colère est terrible comme la mer soulevée?...

— Je sais, répondit le jeune homme, que, parmi toutes les dames grecques et romaines que j'ai vues, il n'en est pas de plus belle et de plus noble que toi.

— Impie! dit la bacchante, tu es un enfant de la ville; va, retourne à tes amis frivoles et à tes femmes prostituées. La ville, c'est l'égout du monde.

— Tu es sévère, belle prêtresse, reprit le jeune homme romain : quand tu sauras qui je suis, peut-être me rendras-tu plus de justice. Mon nom est...

— Garde ton nom et ton histoire! s'écria la bacchante. Qu'importe à Thyonée, qu'importe à moi-même de connaître un jeune fou aussi empressé de révéler sa naissance et sa vie? Tu as troublé nos mystères... Va-t-en, ou je vais rappeler mes compagnes et leurs compagnons.

— Libre à toi! dit le jeune homme courroucé de tant de mépris.

Et en même temps sautant de cheval sur le rocher, il voulut se saisir de la bacchante. Mais elle, vive et jeune, se déroba avec

l'agilité de la gazelle, et s'élança d'un bond sur un escarpement voisin. De là, raillant le jeune homme, elle lui dit :

— On le voit bien, tu n'as qu'à tendre les bras aux dames romaines pour qu'elles tombent dans tes irrésistibles embrassemens. Elles t'ont gâté, les belles patriciennes. M'as-tu prise pour une timide vestale? Ou bien me crois-tu une jeune fille que l'on va marier contre son gré et qui couve la pensée d'un amant? Va, toute femme de la ville est luxurieuse avec hypocrisie; les bacchantes le sont ouvertement, mais parmi elles s'il en était une qui se vantât de pudeur et de virginité, s'il en était une qui n'aimât que la course aventureuse, le grand air, la musique sauvage, le dieu Bacchus et la liberté, que dirais-tu, écolier de Rome?

— A cette jeune fille je vouerai un culte passionné, répondit le jeune Romain.

— Ah! s'écria la belle bacchante en riant aux éclats; voici l'amour qui vient tout de suite se proposer... l'amour insipide, l'amour libertin ou platonique; choisissez, mes amies! ces jeunes hommes de la ville ont tous, au besoin, une ame tendre et pleurante à offrir, ou une ame ardente à jeter aux pieds d'une femme. Eh bien! beau disciple de Vénus, garde ta flamme et couve-la bien, de peur qu'elle ne t'échappe. Je suis de celles qui passent leur vie à courir les solitudes âpres et à rire des amans endormis sous les myrtes frais et dans les grottes mousseuses. Va dire à ta mère, ou à ta sœur, de te donner un bon conseil pour me prendre au filet.

Elle dit, et s'enfuit plus légère qu'un jeune faon. Le Romain, non moins agile, la poursuit, et tous deux franchissent les grandes herbes, les ruisseaux et les rochers. Un torrent débordé leur barre le passage, et la bacchante, épouvantée de l'agilité de son ennemi, voulut s'élancer dans les eaux; le jeune homme la saisit par sa chlamyde, et la belle prêtresse se renversa dans ses bras.

— Tu as vaincu, dit-elle, et voici tes dépouilles opimes.

Détachant alors sa couronne de lierre et de pampre, elle la lui donna, et puis se redressant avec majesté :

— Romain, dit-elle, si tu es de ceux qui ont un cœur noble, et si tu tiens à me revoir, laisse-moi rejoindre mes compagnes.

II.

O mon fils! disait Octavie à Marcellus, l'héritier de l'empire et les délices de Rome, ô mon fils! quelle magicienne de Thessalie as-tu donc rencontrée? Quel prêtre impur de Cybèle est venu toucher ta tête charmante? ou bien quelle passion mordante s'est glissée dans ton cœur? Depuis huit jours te voilà plus pâle que la rose décolorée par le vent chaud du Syrius ; depuis huit jours je te suis de l'œil avec anxiété, et je te vois errant sans cesse d'une salle à l'autre, d'un portique à un autel des lares; tantôt incertain de tes pas; tantôt relevant le front avec terreur, comme si la foudre de Jupiter éclatait dans les cieux. — La nuit dernière, je me suis glissée furtivement dans ta chambre (pardonne; ne suis-je pas mère?), la lampe vigilante brûlait à côté du *cubiculum;* j'ai pu voir ton visage, ce noble visage que j'adore; il était pâle et convulsif. Tu rêvais; ta main droite était levée et cherchait à saisir je ne sais quel fantôme. De grosses larmes roulaient sur tes joues, et ta bouche souriait..... Mais comme font les affligés, elle avait le sourire amer qui vient d'un cœur brisé. J'ai placé sur ta tête une couronne de lierre rafraîchissant; j'ai adjuré Mercure de venir et d'amener par la main de meilleurs songes. J'ai soufflé sur tes tempes brûlantes, et je les ai humectées d'une essence de Syrie; j'ai placé une statuette de Jules César auprès de ton chevet, afin que le divin aïeul prît pitié de son petit-fils d'adoption... Vains efforts! inutile travail de mes mains maternelles! Marcellus s'est éveillé avec des sanglots, et moi je me suis enfuie, de peur de l'épouvanter. O mon trésor! ô le seul rayon de joie qui me viens du ciel! ô mon fils! dis-moi ta peine secrète. Tu te défies donc de l'ame d'une mère? Tu n'as donc plus le souvenir de mes tendres embrassemens, alors que plus jeune tu accourais dans mes bras pour y être consolé? Hélas! les vaines douleurs de ton enfance s'évanouissaient toutes à mon sourire..... Ne suis-je plus la même Octavie, le même médecin du cœur?... et n'aurai-je aucun pouvoir sur les chagrins de ta jeunesse? Oh! parle; dis-moi ta peine cachée.

— Ma mère! répondait Marcellus, César Auguste, le divin em-

pereur ton frère, a-t-il résolu de châtier le Sarmate ou le Parthe ravageant les vallées du Taurus?...

— Cruel enfant! s'écria Octavie. Quand mon cœur se brise, tu détournes les yeux, et te voilà voyageant en esprit aux extrémités de l'empire! Ah! la tendresse ne remonte jamais; les enfans se jouent de l'idolâtrie maternelle... Marcellus, parle-moi de ton mal secret.

— Je t'ai dit, ma mère, que depuis près de huit jours les vents chauds qui nous viennent d'Afrique me donnent des vertiges et m'épuisent. J'ai la tête lourde et les jarrets fléchissans. C'est une fièvre d'été, au dire de mon affranchi médecin.

— Ton affranchi Atis est un demi-Grec et un demi-Égyptien; il n'a pris des deux contrées que la mauvaise science; il est rusé comme une couleuvre et vaniteux comme un augure. Pourquoi l'as-tu amené d'Athènes parmi ceux de ta suite?

— Ma mère, Atis me fut vendu par un célèbre médecin d'Éleusis, qui appréciait à un très haut degré la sagacité, la science et le coup d'œil sûr de cet esclave élevé dans l'art d'Hippocrate. Il m'a guéri habilement d'une douleur aiguë, provenant de ma traversée depuis la Messénie jusqu'à Brendusium.

— Et pour cela je le glorifie. Mais le mal qui te dévore, il n'a pu le découvrir.

— Lui! ma mère. Il m'a ordonné le repos, les livres agréables, les bains parfumés et les promenades en litière sous les frais ombrages.

— Oh! le savant médecin! oh! le dieu de la médecine! Apollon Sminthée lui-même aurait-il rendu un oracle plus étonnant? Sais-tu, Marcellus, ce que je pense de ton Atis l'affranchi?

— Que peux-tu en penser, ma mère?

— Qu'il est un fourbe ou un ignorant.

— Octavie est une dame romaine citée pour sa douceur envers tout le monde. Je la supplie de s'en souvenir et d'épargner un homme que j'ai jugé digne de la liberté.

— Ah! qu'il parte donc, et que le vent de toutes les libertés gonfle sa voile et l'emporte aux océans inconnus.

— Ma mère, tu me donnes du chagrin.

Et à ces mots Marcellus pencha la tête languissamment sur l'é-

paule d'Octavie. Après un long silence, interrompu seulement par quelques soupirs de sa mère, le jeune César se prit à dire ces paroles, sans quitter la douce position où il se trouvait :

— Pourquoi t'alarmer de la sorte, ô la meilleure et la plus aimée des femmes de Rome? Il est vrai que les roses de mes joues ont pâli, il est vrai que mes yeux distraits semblent chercher quelquefois un fantôme errant; peut-être est-il vrai encore que les jeux de la palestre et du Champ-de-Mars ont perdu pour moi quelque chose de leur puissante poésie.... Mais, va, ma mère, je ne t'aime ni moins ni plus qu'autrefois; laisse mon ame parcourir en paix quelques régions nébuleuses; elle ne te reviendra que plus vive et plus limpide. — Tu me permettras, n'est-ce pas? de sortir ce soir en litière, même avec le *détestable* Atis. J'ai grande fantaisie d'aller respirer les brises amies, soit aux jardins de Mécène, soit sur la voie Appia, soit aux bois sacrés du divin Jules, au bord du Tibre.

Octavie leva ses beaux yeux humides au plafond de la salle; puis, sans répondre un seul mot, elle pencha la tête sur la tête de son fils, et long-temps elle baisa son front pâle.

Sur les rives du fleuve, à l'heure où l'étoile du Vesper scintille dans les cieux, une litière cheminait lentement, portée par quatre esclaves lyburniens. D'autres serviteurs suivaient, marchant deux à deux et en silence. Un homme à pied escortait la litière, et de temps en temps on le voyait s'approcher du rideau argenté pour répondre à diverses questions du maître. Il arriva qu'un prêtre de Jupiter vint à passer; il portait dans ses bras un bélier rétif qui avait refusé de le suivre; vainement le prêtre l'avait voulu traîner par la corne; le bélier indompté semblait ne vouloir faire son entrée dans la ville impériale que porté par le victimaire; et encore lançait-il les pieds et donnait-il du front à renverser un homme moins robuste que ce prêtre du Capitole. Ce que voyant, le maître de la litière fit arrêter ses porteurs, et il dit au possesseur du bélier :

— Bien grande est ta peine? Veux-tu un de mes esclaves pour t'aider à dompter ce jeune Barbare?

— Graces te soient rendues! répondit le prêtre en s'inclinant. Si Rome a dompté le monde, un victimaire du Flamminial assouplira bien les reins d'un bélier.

— Que lui as-tu donc fait pour le mettre en si grande colère? reprit la voix dans la litière.

— Rien assurément que de très ordinaire. Je l'ai saisi dans la bergerie, au milieu de ses amours, j'en conviens, mais pourquoi? Pour l'immoler à Jupiter. Et cet insensé, cette corne stupide, ne comprend pas un tel honneur..... Tu le vois, il rue et me frappe du front.

— Mais, reprit la voix, sois sincère; vaut-il mieux mourir sur l'autel d'or un jour de fête, au Capitole, que de vivre sous le chaume auprès de nos amours?

— Les béliers disent qu'il vaut mieux vivre ainsi, répondit le prêtre en riant.

— Ah! s'écria la voix dans la litière, je suis donc un peu bélier aussi, moi, car, en vérité, je pense comme l'animal cornu qui se débat dans tes bras robustes.

Et le victimaire voulut reprendre son chemin; mais le bélier se déroba aux bras ennemis, et s'échappa en bondissant à travers la campagne. Vainement le prêtre de Jupiter retroussa-t-il sa robe et courut-il après son captif; l'amant des blanches brebis gagnait la carrière, emporté par le souffle ardent de la liberté.

— Reviens, reviens, mon ami du Capitole! s'écria le maître de la litière. Laisse-le gagner les champs, les bois et les vallées; c'est un héroïque bélier, c'est un amant, c'est un sage aussi. Tu lui aurais doré les cornes, tu l'aurais couronné de fleurs, et puis le couteau sacré aurait fait jaillir le sang de sa gorge... Ses entrailles auraient peut-être révélé les destinées de l'empereur et du monde. Oh! quels honneurs, en effet, lui étaient réservés! Mais le voilà courant la solitude, le voilà préférant l'âpreté des rochers aux délices des dieux.... Laisse-le, mon prêtre, mon ami; et, comme lui, puisse-t-on aussi laisser en paix les pauvres mortels plus amoureux de liberté que de gloire, plus avides d'un regard passionné que des applaudissemens de tout le peuple assemblé. Adieu, victimaire du Flamminial! cherche des béliers moins récalcitrans aux honneurs divins.

Après ces mots, la litière poursuivit sa route. La nuit étalait dans les cieux toute sa majestueuse splendeur; les vents rafraî-

chissans s'étaient levés, et le maître et les serviteurs s'enivraient des senteurs suaves des oliviers en fleurs et des roses sauvages. Arrivée à quelques milles de la pyramide tumulaire qu'on rencontrait en longeant le fleuve, la litière reçut ordre de s'arrêter. En même temps un jeune homme, vêtu d'une sorte de toge qui le couvrait tout entier, descendit, et, appuyé sur le bras d'un affranchi, il s'achemina lentement vers un petit bois de pins. Les serviteurs avaient fait halte au bord du Tibre, et ils attendaient le retour du maître. Or, celui-ci était le fils d'Octavie, Marcellus, escorté par Atis, son médecin et son familier.

Arrivés à l'entrée du bois, ils s'arrêtèrent près d'un autel consacré aux dryades. Marcellus, accoudé sur un angle de pierre, parcourait du regard les sinuosités bleuâtres des tertres environnans. De grands aloès croissaient çà et là et agitaient leur tige centrale, surmontée de larges fleurs. On eût dit des fantômes conversant entre eux. Marcellus se retourna vers Atis, et lui dit :

— Lyda ne viendra point!

— Elle te l'a promis, César.

— Elle est femme, ô mon cher affranchi!

— Peut-être les bacchantes ont-elles plus de sincérité que de pudeur et de raison.

— Garde-toi d'injurier celle-ci, Atis. Si tu la voyais! elle ressemble à Diane chasseresse.

— Que les grands dieux me préservent de juger avant de connaître. Mais cependant une prêtresse de Bacchus courant la campagne avec les disciples du dieu Liber...

— Eh bien! Atis, ne me suis-je pas dit cela au moment où je la poursuivais à travers les rochers? Mais comme j'ai eu honte de mon jugement, lorsque cette noble prêtresse, tombée dans mes bras, m'a donné sa couronne et m'a adjuré de la respecter?

— Marcellus est pris d'amour?

— Et pour toute sa vie.

— Marcellus est dominé par une bacchante?

— Et il s'en glorifie.

— Marcellus en ferait sa maîtresse ?

— Non, Atis, non assurément, mais son épouse par de justes noces.

— César, tu es l'héritier du laurier d'or.

— Oh! comme ce laurier étincellerait de gloire autour des beaux cheveux noirs de Lyda!

— De grace, ô mon maître! permets à la raison, cette vieille amie de l'homme, de s'approcher de toi et de te donner son conseil maternel.

— De grace, mon docte affranchi! cherche des plantes salutaires, compose des breuvages pour ma santé, et invoque Apollon, dieu de Claros.

— Hélas! se disait en lui-même Atis affligé; il faut que cette Lyda soit quelque magicienne qui lui ait donné un philtre dangereux.

Un léger bruit se fit entendre dans l'épaisseur du feuillage qui entourait l'autel, et Atis crut voir sortir du massif de verdure la belle dryade, protectrice du lieu. Marcellus s'avança au-devant d'elle, et il voulut lui prendre les mains. La divinité nocturne recula de quelques pas, et elle croisa majestueusement ses bras sur sa poitrine.

— Me voici, dit-elle. Je suis venue de loin, tu le vois, au jour et au lieu promis, à l'heure promise. Tu m'as sauvée du torrent, et tu as écouté ta captive pudique. Je te devais un hommage de reconnaissance : je te l'ai apporté. Prends cette coupe ciselée par un ouvrier crétois. Elle est à double fond ; elle peut te servir dans les festins joyeux et dans un dernier festin funèbre, si toutefois il t'arrive de prendre en horreur les chagrins de la vie et de vouloir passer aux régions paisibles des ombres. Le fond caché de cette coupe contient un poison mortel, qui, par un secret ressort, peut se mêler au vin du calice. Voilà ce que j'avais à te donner, car j'ai de toi une haute estime, ô jeune Romain! dont j'ignore cependant et le nom et la famille.

Atis n'avait point entendu ces paroles, car Marcellus lui avait fait signe de s'éloigner de quelques pas. Le jeune César prit la coupe des mains de la belle prêtresse, et il lui répondit avec un douloureux sourire :

— Le présent est digne de toi; ayant allumé dans ma poitrine un feu dévorant, tu veux aussi me donner un moyen d'échapper à la douleur.

— Eh ! quel mal puis-je t'avoir fait et puis-je te faire? répondit Lyda. Tu es un jeune homme de la ville, peut-être un patricien orgueilleux et libertin, peut-être un maître riche et impitoyable... Moi, je ne suis qu'une pauvre fille de la solitude, une malheureuse bacchante, courant les montagnes et les vallées, et passant ma vie vagabonde à chanter le dieu Liber et à m'enivrer du grand air de la liberté.

— Lyda, dit le fils d'Octavie, pourquoi ne voudrais-tu pas être autre chose dans ce vaste univers?

— Pourquoi? répondit la prêtresse de Bacchus en hochant la tête; j'ai pour cela mes raisons secrètes.

— Si celui qui te parle, ajouta Marcellus, était sincère comme la déesse Vérité et dévoué comme la flèche dans la main d'un archer habile?

— Tu ne serais ni de Rome ni du patriciat, interrompit la bacchante en agitant ses pampres verts.

— Si je te jurais mon amour sur l'autel de Junon; si, en te donnant mon ame tout entière, j'évoquais les mânes de mon père et ceux du divin Jules, protecteur de la Cité et des aigles capitolines?

— Je dirais, ô jeune homme ! que tu fais là de terribles sermens.

— Et si je les tenais, ces sermens redoutables?

— Tu serais un mortel juste et pieux.

— Eh bien! Lyda, si j'étais ce mortel?

— Je te dirais alors : Va, par la ville de Rome, cherche parmi les familles les plus renommées en vertu une jeune fille qui soit digne de toi, et mène-la par la main à l'autel des noces légitimes.

— Lyda! cruelle Lyda! ne vois-tu pas que tu es la jeune fille que j'ai choisie?

— Jeune homme, je suis Lyda la bacchante.

— Tu seras l'épouse de Marcellus, fils d'Octavie et neveu de César Auguste; ou bien Marcellus mourra dévoré par le feu de son amour, bien plus encore que par le poison de la coupe.

— Marcellus, s'écria Lyda la prêtrese, Marcellus épousera une patricienne, et il vivra avec elle entouré d'honneurs et de joyeux enfans. Adieu, ami, ton affranchi épie nos discours, et d'ailleurs voilà Phébé lumineuse qui va cacher sa corne d'argent dans les vapeurs de l'horizon.

— Lyda, je t'adjure par tous les dieux! encore une parole de ta bouche charmante....

L'apparition avait fui dans l'épaisseur des feuillages. Atis ramenait son jeune maître en délire vers la litière qui les attendait.

III.

Octavie avait quitté la ville de Rome dont le séjour était devenu odieux à son fils malade. Elle avait passé quelques jours à Lanuvium dans la maison de campagne de César Auguste son frère. Mais Marcellus, toujours avide de voir des horizons nouveaux, lui avait persuadé de quitter la Sabine, et comme il parlait souvent de Baïa et des ondes azurées, Octavie se rendit avec lui de ce côté de la mer. Près d'un mois s'était écoulé depuis leur arrivée. Déjà on avait eu le temps d'envoyer consulter tous les oracles d'Italie et de Grèce sur le mal caché qui dévorait le jeune César. Les prêtres de Préneste avaient déclaré, d'après leurs livres sacrés, que Marcellus pouvait avoir été mordu en dormant dans quelque jardin par les dents venimeuses d'une petite vipère presque imperceptible, et ils avaient ordonné des bains d'eau lustrale et de nombreux holocaustes offerts dans leur temple. La sibylle de Cumes soutenait que le fils d'Octavie devait, par mégarde, avoir outragé quelque divinité errante dans les bois ou sur les bords de la mer, et la sibylle demandait en expiation une lampe d'or et un trépied d'airain de Corinthe pour son antre. Apollon Delphien avait répondu que l'héritier de l'empire cesserait d'être attaqué d'un mal mortel dès que Rome aurait restitué au temple de Delphes toutes les richesses dont la conquête l'avait dépouillé. Enfin, l'oracle d'Épidaure avait envoyé un philtre sauveur au jeune neveu de César Auguste, et il demandait en retour que le sénat romain décrétât, en faveur de la ville consacrée à Esculape, le rétablissement des fêtes et des jeux antiques, source de ses prospérités. — Hélas! chaque dieu, chaque pythonisse, chaque prêtre plaidait sa propre cause, et l'intérêt sordide et aveugle rendait seul des oracles. — Cependant Octavie n'avait épargné ni offrandes ni sacrifices. Mère ardente, elle eût donné trois fois sa propre vie, pour que le pâle visage de son fils pût reprendre cette fleur de jeunesse qui le ren-

dait si beau naguère. Mais comme toute femme passionnée, elle avait cédé à ses préventions, et s'était acharnée à poursuivre de son animosité Atis qui aurait pu tout sauver peut-être. L'affranchi avait été proscrit de l'Italie par ordre de César, et le médecin de l'empereur était auprès du jeune malade. C'était un homme grave assurément, un docteur profond dans les mystères d'Eleusis, dans l'art d'Hermès et d'Hippocrate; il avait étudié et professé à Alexandrie, à Canope, à Damas, à Corinthe, à Athènes, à Carthage, à Rome. Il aurait pu nommer toutes les plantes du Nil, du Caucase, du Pinde, des Alpes et des montagnes d'Afrique; sa main était sûre, son œil d'aigle plongeait dans l'abîme de la science; mais, ô misère! ce dieu de la médecine étudiait jour et nuit le faible corps de Marcellus sans songer à l'ame sulfureuse qui l'animait.

Un jour il dit à Octavie :

— Il faut aller au bord de la mer; il faut chercher sur les sables roulés par les vagues un coquillage rouge comme la pourpre et parsemé de zones bleues; il contient une chair savoureuse et délicate. Nous nous en servirons pour un breuvage, et le malade guérira.

Octavie, suivie de plusieurs femmes, ses esclaves, courut elle-même sur les beaux rivages du golfe, et elle se mit avidement à la recherche du coquillage sauveur. Il était rare; la mère de Marcellus passa de longues heures à marcher tout le long des sables, les yeux fixés sur leurs plis jaunes et sur les milliers de coquilles marines. A mesure que le jour baissait, elle se désolait, la pauvre mère, et assise à l'écart près d'un groupe de palmes, elle pleurait, n'espérant plus. Ses femmes étaient loin d'elle. Une seule s'approcha de la mère de Marcellus. Octavie ne la reconnut point pour être de sa suite et elle l'interrogea. Cette femme, qui était jeune et belle, lui répondit :

— J'ai demandé à tes esclaves ce que tu faisais là au bord des eaux. Peut-être puis-je te servir!

— Ah! de grace, belle enfant de la Campanie, s'écria Octavie, découvre-moi le coquillage dont mes femmes t'ont parlé, et je te donnerai autant de joyaux qu'il t'en faudra pour devenir l'orgueil de ton époux et de ta mère.

— Le voici, dit l'étrangère en donnant à la dame romaine une coquille pourprée et barrée d'azur qu'elle avait ramassée non loin de là.

Octavie se saisit du coquillage, et dans son transport elle voulut embrasser la jeune fille. Celle-ci lui dit avec respect, mais avec majesté :

— Sois moins prompte dans tes élans de reconnaissance, patricienne Octavie. Tu as le coquillage, mais la santé, la santé tant souhaitée, où est-elle?...

— Elle viendra demain assurément, dit la dame romaine. Le médecin de César est le sage des sages, le savant des savans.

— Emporte donc ce coquillage sacré, reprit la jeune fille, et salue de ma part le roi des médecins, le rival du divin Esculape.

— Toi qui souris quand je pleure, ajouta la Romaine, qui es-tu, cruelle fille?...

— Je suis une de celles qui ont tant souffert, dit l'étrangère, que ni la joie ni le malheur d'autrui ne peuvent leur arracher un soupir ou une félicitation.

— Ah! que dis-tu? s'écria Octavie. Quand mon fils se meurt, tu restes impassible comme une statue froide, toi?... Tu es donc une impie?... Tu as donc tué ton père ou ton époux?...

— Non, reprit l'étrangère; assurément non. Mon père est mort, il est vrai, mais sais-tu comment il est mort?... De fièvre et de misère sur les rivages empestés du Palus-Mæotide; mort de douleur d'avoir quitté sa fille et les délices de la patrie.... mort proscrit par ton frère, César Octave, Auguste si tu veux.

— Et ton époux?... demanda Octavie pâlissante.

— Mon époux! dit l'étrangère en souriant amèrement. Je vais te le nommer. Il y a dans la ville de Rome un jeune homme de la famille de Jules César et qu'on appelle Tibère. Il me vit un jour dans les montagnes qui avoisinent Albe-la-Sabine; il voulut me séduire, il m'enleva comme fait un voleur de nuit; je m'échappai de ses mains impures; il obtint du digne empereur, César Auguste, une proscription contre mon père, ancien centurion dans une des légions du jeune Pompée, lors de la guerre de Sicile. Mon père fut forcé de s'exiler seul; son champ fut confisqué; je m'échappai à travers les montagnes; je rencontrai une troupe de gens qui célé-

braient les fêtes dyonisiaques et je me fis bacchante avec eux, vouant une haine éternelle aux corrupteurs de la ville, à César, aux adulateurs serviles, au sénat vendu, aux dames romaines corrompues et hypocrites, à tout ce qui est ennemi des mœurs des aïeux et de l'antique liberté.

— Ma fille, dit Octavie, sois sûre qu'on a trompé César Auguste.

— Eh! s'écria la bacchante avec délire, à quoi sert donc d'être l'empereur, le dieu de la terre, si un féroce libertin peut venir impunément abuser notre vaste intelligence? A quoi sert de porter un laurier d'or et de voir les rois se courber devant nous, si un lâche débauché peut abuser de notre anneau et sceller des lettres de proscription contre un vieillard vénérable, assis paisiblement dans la montagne sous la garde de ses lares?... Octavie, je te le dis ici en vérité, Rome est tombée de bien haut! Rome est une reine enchaînée aujourd'hui; l'or l'a conquise; elle est vendue aux débauchés, aux avares, aux concussionnaires, aux adulateurs, à la haine, à la cruauté, à la peur, à la délation, aux riches enfin. Les riches patriciens, les riches affranchis, les riches marchands dansent et se réjouissent autour de la maîtresse du monde couchée sur le flanc et la tête dans la poussière; les riches sans entrailles ont fait un pacte entre eux et se partagent l'empire; ils ont dit : « Un seul sera le Jupiter de l'univers terrestre, mais nous en serons les rois, les tétrarques, les proconsuls, les gouverneurs, et le reste des hommes, la plèbe vile, sera le bétail que nous fouetterons, que nous décimerons, et que nous éventrerons à notre gré. » Octavie, écoute la bacchante : le feu, la peste et la guerre tomberont sur vos têtes, et les grands dieux seront glorifiés. — Va, maintenant, tu peux me dénoncer à ton frère, j'attendrai les licteurs. Mais non, je m'échapperai dans la solitude, je respirerai, malgré César, l'air enivrant de la liberté; j'irai d'un pied agile, gravissant les rochers, traversant les forêts, chantant le dieu auquel je me suis consacrée, et, par mépris pour vous tous, je jetterai aux vents du nord mes hurlemens, mes pampres verts, et le souvenir du passé.

Elle dit, et, courant sur la plage, elle atteignit les pentes des collines, et on l'entendit qui chantait en agitant ses cymbales :

—Evohé ! couronnons les coupes et les amphores ! Gloire au divin Thyonée ! Agitons les thyrses et frappons à coups redoublés les croupes luisantes des léopards.

IV.

— Ma mère (disait le jeune César couché sur la pourpre sous un portique de la maison d'Octavie, et jetant de longs regards sur l'étendue du golfe azuré), ma douce mère, que j'honore à l'égal des divinités, répète-moi, je te prie, les paroles de cette jeune fille étrange qui t'apparut sur la plage.

— Quel délire est le tien, ô Marcellus ! répondait Octavie, elle injuriait César et ta famille.

— Mais, ma mère, ajoutait le fils d'Octavie, convenons que Tibère est un bien misérable débauché ! Avoir fait proscrire ce vieillard...., avoir voulu prostituer cette noble fille : oh ! c'est infame, ma mère !

— Nous nous plaindrons à César, mon fils. Tibère sera exilé pour un temps hors de l'Italie.

— Et le vieillard, ma mère, le ramènerons-nous dans la Sabine? lui rendrons-nous son champ, son toit de chaume, ses brebis et ses bœufs domptés au joug ?

— Nous les lui rendrons, reprenait la triste Octavie, voyant que la tête de son fils était pleine de délire. Puis elle ajoutait : Bois, mon enfant, bois ce breuvage sauveur.

— Fort bien, continuait le malade en levant ses mains blanches et fébriles ; fort bien ! ma mère ! La justice est comme les Prières, ces filles boiteuses dont parle Homère ; elle arrive avec peine et lentement, la justice, mais enfin elle arrive..... Le vieillard aura sa maison des champs sabins.

— Il l'aura, dit Octavie ; sois docile, mon fils....

— Ah ! ma mère, s'écria tout à coup le fiévreux, quand le vieillard sera de retour dans son patrimoine, il demandera sa fille. Quel est celui de nous qui ira la lui chercher ? Ce père sera avide des embrassemens de sa pauvre fille.... qui de nous la lui ramènera?...

— Ce seront nos meilleurs affranchis, reprenait Octavie.

— Non, non, dit Marcellus avec vivacité, ce sera quelqu'un de plus digne ; il faudra faire honneur au vieillard. Ce sera moi-même, ma mère.

— Hélas ! mon enfant, continuait Octavie en laissant tomber de grosses larmes sur les mains de son fils, commence donc par te guérir ; bois ce breuvage qui doit te sauver. Tes forces revenues, nous irons chercher la fille et le vieillard.

— O jour heureux que celui qui se lèvera sur l'Italie pour éclairer une telle fête de famille ! s'écria le malade. Je consacrerai tous les ans le retour de cette journée par une hécatombe digne d'Achille lui-même, alors qu'il remerciait les dieux après la ruine de Lesbos, et qu'il se réjouissait de posséder Briséis.

Ainsi parlait le jeune homme dans le délire de la fièvre ; les souvenirs de Lyda se mêlaient aux souvenirs des chants d'Homère, et le poétique écolier se révélait encore dans l'amant passionné.

— Comme elle sera belle, continuait-il, comme elle sera grave et souriante à la fois, la jeune fille, alors que je la prendrai par la main et que je la ferai monter sur mon char pour la ramener au toit paternel ! Ma mère, nous lui donnerons une de tes tuniques de lin de Canuse ; nous attacherons à ses beaux pieds des cothurnes aux liens d'argent ; nous entourerons ses bras blancs de bracelets syriens, et quant à sa tête charmante, quant à ses cheveux noirs et d'une senteur enivrante, nous les entourerons d'une couronne d'iris aux longues feuilles ; elle sera semblable à la nymphe Aréthuse, la belle jeune fille... Et puis, ma mère, tu lui tendras les bras, et elle accourra sur ton sein, et tu sentiras sa taille pliante et la finesse de ses épaules... Tu la presseras amoureusement contre toi ; et dans cette longue extase d'amour....

— Dieux immortels ! s'écria la pâle Octavie, le voilà qui tombe en défaillance, comme si la mort lui touchait déjà le cœur de sa main glacée !...

Alors elle jeta des cris de lionne dont le lionceau reçoit une flèche mortelle ; elle courut, haletante, du portique aux salles intérieures, appelant esclaves, médecin, affranchis, prêtres des dieux, familiers de la maison, tous les noms qui lui venaient à la bouche ; elle frappa les portes de ses mains convulsives ; elle adjura les lares ornés d'offrandes, elle colla ses lèvres contre leurs

pieds d'airain : elle était déchirante à voir. On accourut. Octavie dit au médecin de César, en le saisissant par le bras et l'entraînant vers le lit de pourpre :

— Viens le voir ! il passe à la mort!... Rends-le-moi ; je te ferai donner toutes les provinces que tu voudras...

Le grave médecin regarda le pauvre fiévreux, et, mettant la main sur son front humide et brûlant, il répondit ces paroles en regardant la mère éplorée.

— Rassure-toi; le délire tient ce cerveau; mais nous nous rendrons maître du délire, et nous le chasserons par de douces influences.

On lui apporta l'eau lustrale ; il en imbiba les tempes brûlantes du jeune Marcellus ; puis, mettant de la glace dans chacune des mains du malade, il invoqua les bonnes divinités protectrices des Césars. Les femmes pleuraient ; les unes se lamentaient et se meurtrissaient le sein ; d'autres faisaient aux dieux des vœux insensés. Celles-ci allaient chercher des voiles et des colliers précieux, et elles les jetaient dans le feu d'un trépied ; celles-là coupaient leur belle chevelure en expiation et pour apaiser les génies irrités. Cependant Marcellus avait rouvert les paupières, et, sans reconnaître personne, ni même sa mère, il dit ces paroles :

— Les régions que je viens de parcourir à l'aide de mes ailes avoisinent le soleil; mais pourtant l'air y est léger et rafraîchissant. Une jeune fille me suivait en pleurant. Je me suis retourné vers la désolée, et je l'ai prise dans mes bras. Voici que ma bouche a conservé encore le parfum de ses baisers...

— Tu l'entends ! s'écria Octavie en s'adressant au majestueux médecin.

Et celui-ci, se drapant de sa toge comme il avait coutume de faire pour se retirer, lui dit ces mots :

— Mère ! Vénus est ici ; elle est plus puissante que le divin Esculape et que tous ses disciples. Cherche à découvrir un nom fatal à ton fils ; et puis... fais selon ta sagesse, mère de Marcellus.

Il sortit suivi de tous ceux qui étaient là, épouvantés de l'oracle.

V.

Qui est-elle, disait Octavie, restée seule, dans la nuit, auprès de son fils, quelle est la femme dont les regards ont brûlé le cœur

de cet enfant? N'y aura-t-il pas un dieu assez puissant pour me révéler ce nom? Si je la connaissais, cette femme, j'irais me jeter à ses pieds, fût-elle une esclave, et Marcellus serait son époux. Oh! pourquoi ai-je fait exiler Atis, le confident de mon fils? Atis, le sage Atis, était un homme d'intelligence et de dévouement. Les mères sont aveugles dans leur amour maternel comme les amantes le sont dans leurs folles jalousies. Pauvres mères! vous ne vivez que d'une existence étrangère à la vôtre; votre ame passe tout entière à vos enfans; et (chose digne de pitié!) leur bonheur vous effraie presque autant que leur malheur. Votre fils est-il dans la fleur de la santé et dans la prospérité, vous frissonnez à la moindre fièvre qui arrive des marais voisins; votre fils a-t-il pâli dans la salle du festin, est-il tombé de cheval au Champ-de-Mars... ah! pauvres mères, comme alors vous vous tordez les bras, comme vous vous arrachez les cheveux, comme votre cœur se brise... et comme vous voudriez mourir! Allons, Octavie (reprenait-elle), allons, que l'amour nous ranime, dût-il nous donner des forces factices, et dussions-nous tomber épuisée pour ne plus nous relever.

Marcellus, plus pâle qu'un marbre de Paros, sommeillait étendu sur un lit entouré d'offrandes votives; sa respiration, plus régulière et plus calme, pouvait rassurer un peu Octavie. Elle le quitta et sortit d'un pas furtif pour aller interroger les affranchis que son fils traitait plus familièrement que les autres. Vers le milieu de la nuit, un homme, déjà sur le retour de l'âge et vêtu d'un ample laticlave, fut introduit dans la chambre du malade. Cet homme, de moyenne taille, avait les traits fins, les yeux assez grands et vifs, le front découvert et les membres délicats; il paraissait souffrir lui-même de quelque affection au foie, si on en jugeait par son teint un peu jaune et par l'allure nonchalante de sa personne. C'était César Auguste, arrivé de Rome à Baia pour visiter son bien-aimé Marcellus. Il ne voulut point qu'on prévînt Octavie sa sœur, et, s'asseyant auprès du chevet du jeune malade, il le considéra quelque temps avec une extrême attention. Posant ensuite le doigt sur la tempe de son neveu, il observa les battemens fiévreux. César avait un coup d'œil exercé comme tous les grands monarques, à qui une sorte de divination est donnée sans doute. Il vit sous les

paupières de Marcellus des lignes bleuâtres effrayantes, et autour de la bouche ces plis d'inexprimable tristesse, qui sont le sourire avant-coureur de la mort. Il se leva et se mit à marcher dans la chambre, la tête penchée et les bras enfermés dans sa toge. César avait appris la veille, par un message secret, que l'affranchi Atis lui avait envoyé d'Épire, la cause de la maladie mortelle du neveu qu'il aimait; et, marchant ainsi, il pesait dans sa sagesse la destinée du monde et celle de Marcellus, son héritier désigné.

Oui, se disait-il en lui-même; mais lui donner pour épouse une bacchante insensée! une prostituée peut-être!... Ah! c'est le perdre et perdre l'empire. Quelle honte! quel malheur!...

Et il continuait sa promenade régulière d'un angle à un autre de la chambre. Un de ses familiers entra avec précaution, et lui dit tout bas ces paroles :

— Tes ordres, César, sont exécutés. Nous avons découvert la jeune fille désignée; nous l'avons amenée au *vestibulum* de la maison. Octavie, vaincue par la fatigue, a cédé au sommeil dans son appartement. Veux-tu que je conduise auprès de toi la bacchante que nous avons prise?

— Va, dit César.

Un moment après, Lyda, la jeune fille, était devant l'empereur romain, tête-à-tête avec lui. César, sans dire un seul mot, jeta sur elle ses regards scrutateurs; il la considérait avec étonnement : il cherchait en elle ce mélange d'audace et d'impudeur qui caractérisaient les femmes vouées au culte du dieu Liber, aux orgies des bacchanales. Lyda, dans sa naïveté majestueuse, rendait à Auguste regard pour regard; elle s'étonnait de ne pas sentir son âme bondir de colère devant l'homme qui avait proscrit son père. Enfin César dit à la jeune fille :

— Si tu es une magicienne, si tu as donné un philtre dangereux à celui que tu vois couché là, décoloré, mourant, je t'adjure de me le dire, et je t'adjure aussi de rompre le charme infernal qui pèse sur Marcellus... Je suis l'empereur romain.

Lyda jeta les yeux du côté du malade; puis, souriant à César, elle lui dit :

— Je suis plus vengée de toi que je ne le croyais. Quant à Mar-

cellus, les dieux me sont témoins que, bien loin de chercher à le dominer par l'amour ou par des charmes magiques, je l'ai fui, je l'ai même raillé de sa passion insensée pour moi, Lyda, prêtresse de Bacchus, moi fille vagabonde, moi bacchante vile aux yeux des vertueuses dames de la cité romaine.

— Lyda, répondit César, tu es belle entre beaucoup de belles jeunes filles; je te crois sincère; ton front est pur et tes yeux regardent avec dignité et assurance. Approche-toi de Marcellus et dis-lui une de ces paroles que la douce espérance chante à l'oreille des jeunes hommes.

La jeune fille détacha sa couronne de pampres et de lierre. Elle la posa sur la tête du malade; et puis prenant une de ses mains d'albâtre dans ses mains brunes, elle l'appela par son nom. Le jeune César revint de la région des songes; il entr'ouvrit sa paupière, et le rayon de ses yeux errait aux corniches de la chambre. Cependant il vit et reconnut le visage d'Auguste. Il sourit à son oncle bien-aimé qui le salua par un geste à lui familier. Marcellus laissait toujours sa main entre celles de Lyda, la prenant pour Octavie.

— Ma mère, dit-il, tu exprimeras à César ma reconnaissance pieuse. Il a quitté le Palatin pour moi. — Pourquoi trembler ainsi, ma mère?

En même temps son regard rencontra celui de la jeune fille qu'il aimait. Un cri retentit. Marcellus crut que le dernier songe de la vie était venu le prendre pour l'endormir doucement dans les bras de la mort.

— Toi! s'écria-t-il, vous ensemble, Lyda et César?... Oh! non. Mercure, je te rends grace, cependant. Ce rêve est le rêve final, mais c'est le plus doux de tous ceux que tu pouvais m'amener. Mercure, fais qu'il ne me quitte pas à la hâte... dis-lui d'attendre mon ame et de l'escorter jusqu'aux pâles régions du Styx.

— Marcellus! répéta Lyda.

Et passant son bras autour de la tête du malade, elle l'embrassa sur le front. Le jeune César ne doutant plus de la réalité, dit alors d'une voix défaillante.

— Ah! Lyda, les dieux impitoyables viennent de briser ma vie!... Déjà ton beau visage ne m'apparaît qu'à travers les brumes funèbres.

Il pencha la tête sur le sein de la jeune fille; il chercha d'une main débile la main de César, et il exhala le dernier souffle de sa vie, comme un beau ramier percé d'une flèche, qui meurt sur la montagne par une suave matinée d'avril.

Lyda le pressa contre son cœur, espérant peut-être ranimer le sien, et dès qu'elle vit que l'ame tendre avait quitté ce corps qu'elle embrassait, ses larmes coulèrent amèrement. Elle replaça la tête pâle sur le chevet du lit. Et prenant sur une table d'ivoire la coupe à double fond qu'elle avait donnée au fils d'Octavie, elle en toucha le ressort secret, et le poison se mêla au breuvage que cette coupe contenait. Alors, se tournant vers Auguste, elle lui dit, calme et souriante :

— Adieu aussi, César. Le jeune Tibère et toi avez tué mon père et causé ma haute infortune. Celui-ci, ce pauvre enfant qui vient de mourir, eût été mon soutien, comme il eût été les délices du monde. Adieu, César; je vais saluer en ton nom le dieu Pluton, empereur des enfers.

Elle but la coupe, et son beau corps roula sur le pavé de marbre au pied du lit de Marcellus. César le fit enlever secrètement. Nul ne sut jamais cette fin déplorable de Lyda, la jeune bacchante.

Le lendemain, après cette nuit funèbre, Auguste entraînait Octavie, dans sa litière, hors de Baïa. Un char destiné aux voyages les attendait. L'empereur amena sa sœur bien-aimée à Lanuvium, et il ne la quitta pas de long-temps; et ils pleurèrent ensemble, sans chercher à se consoler.

Le jeune Tibère fut exilé dans l'île de Rhodes. Rome en ignora la cause. Tibère partit, laissant derrière lui ses créanciers au désespoir et ses compagnons de débauche pour les railler. Quand il eut quitté le port d'Ostie, il salua de la main la rive italique, souriant à part lui et prévoyant bien déjà, dans son ame artificieuse, qu'il ne tarderait pas à être rappelé au Palatin. Marcellus mort, Tibère n'avait qu'à tendre la main pour recevoir, après César Auguste, le laurier sacré. Et dès-lors changea la fortune de Rome et de l'univers; elle passa au méchant, comme fait habituellement toute fortune sous le soleil.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

BULLETIN.

L'*imprévu* joue un grand rôle dans les affaires humaines; mais c'est surtout dans les affaires du gouvernement représentatif que la sagesse consiste à s'attendre aux retours et à compter sur les coups inattendus. Ainsi, pendant que le ministère, poussé par des amis trop zélés et quelque peu imprudens, voguait, non pas paisiblement, mais avec impétuosité, vers un rivage qui n'était pas sans écueil, la chambre, bonne et discrète personne qui ne faisait guère parler d'elle, comme la fameuse académie d'Agen, s'est mis tout à coup en travers, et lui a signifié que, de ce côté-là, il ne passerait pas outre. Qui pouvait s'attendre à une pareille résolution ? personne, pas même la chambre. Maintenant que cette victoire a été remportée, et que chacun est revenu de sa surprise, vainqueurs et vaincus, le centre gauche peut bien vanter l'habileté qu'il a eue en se faisant si long-temps immobile et en jouant le mort, comme aussi le ministère, après avoir tâté ses plaies, peut bien assurer qu'il est intact et très vivant : le fait est que le hasard a tout fait, et qu'il serait impossible de dire ce que le hasard fera demain; car il ne lui plaira pas, sans doute, de se personnifier encore une fois sous la forme, à la fois spirituelle et acerbe, de M. le comte Jaubert.

M. Jaubert a fait là une terrible niche à ses amis. Hier, dans un salon diplomatique, un pair de France, M. le duc de C... le félicitait hau-

tement et publiquement de son habileté. Assurément, il fallait avoir envie de féliciter M. Jaubert! Pour la franchise et une certaine audace courageuse, à la bonne heure; ces deux qualités ne manquent pas à M. Jaubert, et il les possède même à un degré de surabondance qui est assez embarrassant pour le parti qu'il sert. Avec deux avocats tels que M. Jaubert et le non moins spirituel et non moins hardi publiciste qui rédige le *Journal de Paris*, le ministère se trouve admirablement défendu dans la chambre et dans la presse; il peut s'endormir paisiblement sous la garde de ces deux vigilans amis et s'attendre à recevoir un pavé sur chaque œil, obligeamment lancé pour le délivrer du premier moucheron qui l'incommodera!

Heureusement pour lui, le ministère actuel a des adversaires très actifs aussi, plus habiles, il est vrai, ou moins malhabiles, pour être exact. C'est à eux qu'il devra ce temps d'arrêt qui le sauvera, s'il doit être sauvé, ou qui rendra sa modification moins difficile, s'il est vrai qu'il veuille ou qu'il puisse se modifier. Ce ministère qui avait tâté le pouls à la France, avait doctoralement décidé, à la majorité des voix, que le pays était fort malade, et qu'il serait bon de le tenir au régime de l'eau chaude et de la saignée, et il s'était mis à l'heure même à la besogne. Or, la chambre s'est opposée à ce traitement avant même qu'il ait été appliqué, et il y a lieu de croire que le ministère tentera de nous guérir par une méthode plus douce; sinon, il faudrait changer de médecin, et sans doute, ce n'est pas là ce que veut le ministère.

Déjà on parle de l'ajournement, et sans doute, par suite, du retrait de la loi de non-révélation que la commission de la chambre des pairs avait amendée sur les points capitaux, principalement en supprimant la flétrissure, et en faisant de la parenté un motif de silence légitime. Ainsi la chambre des pairs et la chambre des députés s'étaient, en quelque sorte, unies pour désapprouver ici la forme et là-bas le fond des deux lois politiques de la session; non pas que la chambre des députés veuille approuver, comme on l'a dit, le verdict de Strasbourg, non pas que la chambre des pairs entende désarmer le gouvernement contre les assassins qui s'attaquent aux jours du roi, mais parce que l'un et l'autre de ces pouvoirs veulent que le troisième pouvoir ou le premier, pour parler constitutionnellement, soit fort sans être tracassier et irritant. Et comme nous ne sommes pas de ceux qui se réjouissent à la chute de chaque ministère, en disant que c'est toujours un ministère de moins, nous ne pensons pas que le cabinet s'écroulera par l'effet de ces deux avertissemens des deux chambres, accompagnés d'une démonstration réelle, s'il se décide à laisser dominer dans son sein l'opinion la moins dominante peut-

être en ce moment, celle qui voudrait peu ou point de lois politiques, et beaucoup de lois d'utilité matérielle et d'organisation.

Les esprits violens, et nous pensons que ce n'est pas dans le ministère qu'ils se trouvent, parce qu'une séance au conseil vaut le meilleur calmant, les esprits violens rient avec dédain quand on propose de procéder autrement que par des coups de boutoir politique. Mais, sans demander, comme M. Jaubert, la destitution de personne, n'avons-nous pas eu, ces jours-ci, sous les yeux la preuve qu'on peut réprimer les désordres partiels par de simples ordonnances fondées sur les réglemens existans, et sur les lois déjà faites, car toutes les lois de répression n'ont-elles pas été faites, depuis les édits de Louis XIV jusqu'aux lois de septembre inclusivement? Des officiers du 62e régiment, inculpés par les rapports du maréchal Clausel, avaient réclamé directement au ministère contre le général en chef, et ils avaient ajouté à cet oubli des réglemens militaires en publiant leur lettre dans les journaux; le ministère a répondu en mettant à la retraite ceux de ces officiers qui n'avaient pas rétracté cette démarche, et les deux plus anciens de chaque grade qui auraient dû donner l'exemple. Certes, tous les hommes éclairés approuveront cette décision. Voilà des mesures qui valent mieux que toutes les lois de disjonction, et qui feront plus pour la discipline que n'aurait même pu faire la loi telle que l'amendait M. le général Tirlet. Un colonel a été mis aux arrêts par le même principe; bonne mesure encore qui apprendra à l'armée que l'égalité existe dans ses rangs, comme elle existe devant la loi pour les citoyens, et qui permettra à cet officier de réprimer à son tour, et avec autorité dans son corps, le délit d'indiscipline, pour lequel il aura lui-même été puni.

De tout ceci, il résulte que le ministère veut introduire l'ordre dans l'administration civile, le calme dans le pays, et dans l'armée une discipline qui commençait à être oubliée. Sans doute, c'est là ce qu'ont voulu et ce que voudront tous les ministères; mais on se trompe sur les moyens, on s'est trompé souvent, et il paraît qu'on se trompait encore il y a deux jours, si, plaise à Dieu, on a cessé de se tromper aujourd'hui. Il faut le croire au moins, et désirer que le rude avertissement de la chambre des députés, comme l'admonition bénigne et plus polie que lui a faite la chambre des pairs par les amendemens de sa commission, tourneront au profit du ministère, et lui imprimeront ce caractère de fermeté bienveillante et de modération qui sont, d'ailleurs, le signe distinctif de celui qui le préside. Autrement, quelque étonnement que témoigne la chambre de ce qu'elle a fait, elle pourrait bien marcher elle-même et faire marcher les ministres de surprises en surprises, qui ne seraient pas très agréables pour ces derniers.

Plus la semaine sainte approche, plus les réunions à jour fixe et régulier s'interrompent dans la société, plus le nombre des bals diminue. M. de Rambuteau a donné le samedi, 4 mars, sa dernière fête. Pourtant l'ambassade d'Angleterre n'a pas cessé de recevoir les vendredis. M. de Montalivet a rouvert ses salons mardi passé par une brillante soirée où se pressait le monde politique des deux chambres et la diplomatie.

Ç'a été parmi les légitimistes une grave question de savoir si le bal annuel au bénéfice des pensionnaires de la liste civile de Charles X serait un bal masqué ou un bal paré. Les dames-commissaires n'ayant pu s'entendre là-dessus à l'amiable, il a fallu vider la querelle au scrutin. Une majorité formelle a décidé qu'on s'en tiendrait au bal paré. Ce sera sans doute seulement après le carême qu'on aura le programme complet de la fête.

Le Salon a tenu une telle place dans la vie parisienne des derniers jours, qu'il nous faut nécessairement y revenir.

Plusieurs des artistes éconduits ont trouvé le bon moyen de protester contre l'inhumaine décision du jury qui les a frappés. Ils ont pris le parti d'exposer chez eux leurs ouvrages refusés. C'est ainsi qu'on voit dans l'atelier de M. Amaury-Duval son tableau catholique exilé du Louvre. Rien que pour le sujet, l'ouvrage eût mérité d'obtenir grace. Un peintre s'est endormi devant son chevalet, en travaillant à une image de la Vierge. Un ange descendu du ciel ramasse les pinceaux et achève la peinture. On ne s'explique guère comment ce pieux morceau, traité selon le goût correct et sévère de l'école de M. Ingres, a pu révolter si fort la pudeur et la sagesse académiques.

Les deux refus d'admission qui demeurent le plus inexplicables sont ceux du buste et de la statue du général Travot. Le buste, exécuté en marbre, avait été commandé par la veuve du général à M. Dantan; la statue, d'une hauteur de onze pieds, à M. Maindron, par les commissaires de la souscription vendéenne, avec l'autorisation du gouvernement, qui avait même fourni le bronze nécessaire. M. Maindron et M. Dantan ont fait leurs preuves. Ce n'est sans doute pas le mérite reconnu de leurs ouvrages qu'on a prétendu condamner. Serait-ce donc une pensée politique qui aurait dicté l'arrêt du jury ? Aurait-on voulu exclure de l'exposition de Paris comme du Musée de Versailles les noms et les sujets liés au souvenir de nos discordes civiles? Mais ce n'était point ici le cas. Toute la gloire du général Travot, c'est d'avoir contribué à la pacification de la Vendée. C'est à son titre de pacificateur qu'il doit le monument qu'on lui élève. Véritablement, il faut qu'il y ait dans cette affaire une étrange méprise ou une bien flagrante injustice.

Du reste, la grosse masse de la foule qui assiége le Musée et se rue à

travers les salles ne se soucie pas beaucoup plus des choses qu'on lui montre que de celles qu'on lui cache. Que lui importe? Il y a toutefois d'honnêtes amateurs que cet empressement édifie. « Voilà une affluence consolante ! s'écrient ces candides personnes. Le public a du bon. S'il n'accorde à la littérature qu'une attention distraite et fatiguée, s'il est de glace pour la poésie, il est encore tout feu pour l'art. » Excellentes gens, qui ne remarquent pas que cette multitude accourt au Louvre uniquement parce qu'elle n'a rien à y payer! Essayez de prélever un shelling à la porte, ainsi que cela se pratique aux exhibitions de Londres, et comptez ensuite la recette. Oh! certainement les Parisiens aiment passionnément les arts, pourvu qu'il ne leur en coûte pas le sou. A ce compte, ils n'aiment pas moins passionnément la poésie et la littérature. Donnez-leur de la poésie gratis, il n'est pas sûr qu'ils la liront; mais ils courront en masse la prendre chez l'éditeur. Vos livres gratuitement distribués auront des éditions innombrables, et autant de vogue que la sculpture et la peinture des expositions gratuites.

Nous professons, quant à nous, une profonde horreur de la foule, quelle qu'elle soit, mais principalement de celle qui vient admirer l'art au Musée. Dimanche passé, notre mauvaise étoile nous a fait entrer à l'exposition; nous nous en souviendrons long-temps. Une fois jeté au milieu de la pleine mer du grand salon, ballotté au gré de ses flots, entraîné de galerie en galerie, nous avons dû perdre tout espoir de regagner l'escalier avant l'heure du reflux général.

Au moins durant la séance forcée à laquelle nous avons été condamné, avons-nous eu le loisir d'observer ce public du dimanche, le plus incommode, le plus insociable, le plus sauvage qu'il y ait assurément, et de distinguer quelques-unes de ses nuances dominantes. Nous vous dirons les principales.

Il y a d'abord le public ami de la gymnastique, qui n'a point d'autre plaisir que de se jeter dans la mêlée les poings fermés, heurtant, poussant et culbutant tout ce qu'il rencontre; puis le public ami de la natation, qui descend ou remonte le courant, tantôt à plat ventre, faisant la coupe; tantôt sur le dos, faisant la planche; puis le public à idée fixe, qui fend la presse à force de bras, à la sueur de son front, tendant à atteindre, coûte que coûte, le plus vite possible l'extrémité de la grande galerie. Dès qu'il est là, il se sent soulagé; il respire. Il se dit en soufflant : « Nous avons vu le musée du Louvre aujourd'hui, nous irons voir dimanche le musée du Luxembourg. » Il y a, en outre, le public contemplatif, qui vise surtout à s'asseoir; il ne lui faut qu'une banquette libre, fût-elle à l'entrée. Aussitôt qu'il l'a trouvée, il s'installe, étendant les jambes de façon à

faire tomber tous ceux qui passent ; il contemple et il s'endort jusqu'à ce que la voix des laquais rouges, tonnant à quatre heures, l'avertisse de songer à la retraite. Il est inutile de dire que tout ce public du dimanche n'a pas un seul regard pour la peinture; vous avez vu que ce n'est pas pour cela qu'il vient.

Mais il y a le bon public bourgeois de la semaine, cet estimable public ami des arts, qui dérobe çà et là, en leur honneur, une journée à son commerce et à ses affaires. Celui-là regarde fort curieusement et les yeux tout grands ouverts. Il est communicatif; il parle tout seul et tout haut; il exprime naïvement ses impressions. N'était aussi la cohue, ce serait chose extrêmement divertissante que de le suivre et de l'écouter. C'est ce public-là qui admire, en général, les batailles, et, par-dessus toutes les autres, les batailles nationales de MM. Mauzaisse, Bellangé, Eugène Lami, avec leurs grenadiers de la vieille garde, leurs bonnets à poil, leurs redoutes et leur fumée. Il admire encore, car il aime les nobles physionomies, les visages rubiconds et la joyeuse peinture, il admire *le Salut militaire*, les portraits de M. Gasparin et de M. Rotschild, par M. Grosclaude; il sourit en passant à *la Marchande de roses* et au général Allard, ces deux morceaux si divers, qui attestent toute la flexibilité du talent varié de M. Court; il s'extasie et se pâme d'aise devant *les Honneurs partagés* et *la Partie de Bain en famille*, ces chefs-d'œuvre de fine plaisanterie et de bon goût de M. Biard. N'allez pas croire que cet excellent public éprouve le moindre frisson dans *la Travée de misère*, autrement dite *le Purgatoire*, où sont entassés les tableaux qui auraient plus justement mérité la pénitence éternelle, les portraits au *visocalque* et à l'encaustique, les meutes de chiens, les tulipes et les perroquets, toutes les croûtes les plus authentiques et les plus avérées du salon. Au contraire, c'est là qu'il se réjouit surtout et qu'il est chez lui; c'est là que sont les siens. C'est là que figurent l'officier de la garde nationale en grande tenue mettant son gant, et la sage-femme en camisole blanche et en bonnet de nuit.

Mais parce que nous vous recommandons de vous abstenir du Musée le dimanche et les quatre jours publics qui suivent, nous ne vous conseillerons pas pour cela de visiter l'exposition le samedi; c'est le samedi qui vous serait le plus mauvais jour. Le samedi, c'est le jour fashionable et réservé, le jour de la foule des gens du monde, du public élégant et musqué, le jour où M. Dubufe obtient le suffrage enthousiaste de toutes les plus jolies femmes de la société. Si vous aimez la peinture, n'allez pas au salon le samedi; vous souffririez trop à entendre sortir de tant de bouches charmantes tant de blasphèmes contre l'art.

Est-ce à dire que vous ne devez point aller au salon du tout? Loin de là; soyez diligens; levez-vous matin; de huit à dix heures vous trouverez le Musée à peine peuplé de ce rare public calme et réfléchi qui étudie avant de juger et qui juge lui-même. Ce n'est pas un grand effort que vous aurez à faire. En peu de visites vous aurez vu suffisamment le peu de bonne peinture qui appelle et mérite votre attention.

La fin de l'année théâtrale qui s'avance paraît devoir être accompagnée de beaucoup de grandes et de petites révolutions dramatiques.

Le succès de *Stradella*, interrompu au milieu de la seconde représentation, par l'accident advenu à Mlle Falcon, est remis provisoirement en magasin. Quand on reprendra la pièce, Nourrit sera-t-il encore à l'Opéra pour la soutenir? C'est M. Niedermeyer qui doit vivement le souhaiter. Sans Nourrit, il se pourrait bien que *Stradella* ne fût plus qu'un corps sans ame.

C'est aux *dilettanti* surtout qu'est onéreuse cette clause du cahier des charges du Théâtre-Italien qui impose à MM. Robert et Severini l'obligation de représenter au moins deux ouvrages nouveaux chaque année. Grace à ce réglement, nous avons dû subir, la semaine passée, l'*Ildegonda* de M. Marliani, comme nous avons subi, il y a deux mois, le *Maleck-Adhel* de M. Costa. Le public des Italiens a du savoir-vivre; il est trop courtois pour désapprouver malhonnêtement une musique fade et commune, qui lui est chantée par des comédiens favoris; mais il n'en trouve pas moins un peu dur d'affronter les représentations d'un opéra de la force d'*Ildegonda*.

La Porte-Saint-Martin est décidément à bout de ses essais de drame grandiose; elle revient à son naturel, au vieux mélodrame. La pièce nouvelle intitulée les *Deux Familles*, relève directement de ce genre respectable, délaissé à tort. Tout s'y passe ainsi qu'au bon temps. Les auteurs n'ont épargné ni les scélératesses, ni les scènes de cours d'assises. Les méchans l'emportent d'abord; la vertu court gros risque de succomber, mais l'innocence triomphe au dénouement. Afin que ce fût absolument comme autrefois, M. Moessard a été remis en possession du rôle comique, dont il était le titulaire de temps immémorial. L'ouvrage, écrit du meilleur style de MM. Anicet Bourgeois et Dennery, a obtenu l'infaillible succès des larmes.

Du reste, tout favorise à ce théâtre la réaction du mélodrame contre le drame. Bocage, qui avait rempli son engagement, vient de partir. Mlle George règne seule, selon ses désirs, en reine jalouse et fainéante. D'autre part, l'avénement de M. Vedel à la direction du Théâtre-Français prépare, rue de Richelieu, une révolution analogue. Par le réenga-

gement de Mlle Mars, la porte est tenue ouverte aux comédies sentimentales de la famille de *Marie*. La tragédie classique sera nécessairement restaurée et plus glorieusement, assure-t-on, qu'elle ne l'avait été sous l'administration précédente.

A quoi songe cependant le drame moderne, qui n'a plus, à l'heure qu'il est, ni feu ni lieu? Non-seulement il n'a pas encore bâti son nouveau théâtre, mais il n'en a pas posé la première pierre. Il n'a même pas, dit-on, choisi l'emplacement. C'était bien la peine de solliciter et d'obtenir un privilége!

Hélas! le drame, où va-t-il? que devient-il? On avait dit qu'il se réfugiait au théâtre du Panthéon. Pendant huit jours environ, PARAVIEDES, *par une dame qui désire garder l'anonyme*, avait joui d'une sorte de gloire mystérieuse. On avait été jusqu'à attribuer le chef-d'œuvre inconnu à l'un de nos écrivains les plus illustres. Rien n'était aussi beau, assurait-on; mais nul ne se pressait d'y aller voir. On y est allé pourtant, et il s'est trouvé que *Paraviedes* était un misérable mélodrame tiré tout simplement d'un roman misérable. Ce que sont les célébrités, et combien elles durent! Aujourd'hui, *Paraviedes* en est réduit à figurer sur l'affiche du théâtre du Panthéon, comme seconde pièce, à la suite de *le Pompier et l'Ecaillère*, drame de M. Paul de Kock, *traité d'après des documens historiques!*

— Depuis quelques jours on s'entretient beaucoup dans le monde fashionable d'un roman, ou plutôt d'une nouvelle, attribuée à l'une des notabilités du faubourg Saint-Germain. Cette nouvelle a pour titre: *le Manteau bleu*. Elle est écrite dans un style simple et élégant. Les faits qu'elle raconte sont peu vraisemblables, mais il s'y trouve plusieurs développemens ingénieux, plusieurs scènes touchantes. L'auteur, qui par modestie n'a pas voulu se nommer, est M. le prince Emmanuel de Galitzin.

SAVENIÈRES.

I.

A M. CHARLES ARVON.

J'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'annonciez votre projet de mariage, Charles. Vous me parlez longuement des avantages de cette union arrangée par votre oncle, et, quoique vous connaissiez à peine la femme qu'on vous destine, vous paraissez décidé à l'accepter. J'ai balancé longtemps à vous répondre. Du haut de mes Vosges, où je vis seul, regardant la lune à travers mes clairières de sapins, et écoutant le bruissement des ruisseaux sous mes genevriers, je m'efforce d'oublier le monde et les hommes. Que m'importent, en effet, maintenant, les orages de la mer et les dangers des matelots, à moi, vieux Crusoé résolu à mourir dans mon île déserte?

Mais vous, Charles, je vous ai eu trois mois pour compagnon de ma solitude; vous avez été mon *Vendredi*, et je n'ai pu l'oublier. Pour vous, enfant, je me suis repris quelques instans à la société. Quand vous êtes arrivé un jour sur mes montagnes, à l'heure du soleil couchant, le regard en feu et le front échevelé, involontairement j'ai baissé les yeux vers les vallées inférieures d'où m'arrivait ce jeune aigle. Que de grandes choses vous m'apprîtes alors!... Vous sortiez d'une révolution, et, la bouche encore noire de poudre, vous veniez me redire les miracles que le peuple avait faits. Comme je vous écoutais, ô mon jeune chef! comme je sentais mon vieux sang bouillir dans mes veines à ces héroïques récits.

Et vous, enfant, vous étiez alors si beau d'exaltation et de confiance!

vous étiez venu sur nos pics pour secouer la fumée de la bataille et lever vos bras vers Dieu! Hélas! quand vous êtes redescendu, le peuple, que vous aviez laissé à genoux devant les grandes tables de la loi, les avait déjà abandonnées pour adorer le veau d'or.

Alors le découragement vous a pris devant ce spectacle; vous avez eu honte de votre pureté. Tombé du ciel, vous avez dédaigneusement accepté toutes les petitesses de la terre; croyances, morale du cœur, poésie, vous avez tout foulé aux pieds, et, semblable à Apollon chassé de l'Olympe, vous avez détaché de votre front l'auréole, pour être reçu parmi les gardiens des troupeaux.

Vous faites ce que tous ont fait, Charles; mais prenez garde de ne l'avoir pas fait aussi complètement. Vous comprenez la vie maintenant, dites-vous; vous savez que les bonheurs vulgaires sont les seuls qui existent. Prenez garde, ô berger du roi Admète, de retrouver par instant sur vos lèvres le goût de l'ambroisie; prenez garde que les lyres sacrées ne résonnent encore dans vos rêves; ô pasteur! n'allez point vous rappeler que vous avez été dieu!

Ce que vous êtes aujourd'hui, Charles, je l'ai été comme vous; ce que vous faites, je l'ai fait : le récit que je joins ici vous apprendra quelles en furent les suites pour moi. J'ai passé plus d'un jour sans travail sous mes sapins, plus d'une nuit sans sommeil dans mon ermitage, avant de me décider à vous écrire ce récit; vous saurez combien je vous aime en le lisant, car vous comprendrez combien il a dû me coûter.

Pardonnez-lui des lacunes et des longueurs. Dans la confession la plus sincère, il est des choses que la langue ni la plume ne peuvent dire, d'autres qu'elles voudraient redire toujours. J'ai tâché pourtant de raconter chaque fait par ordre et comme je le connus à l'époque où il se passa, non comme je le compris plus tard. Il m'a fallu de grands efforts pour reprendre ainsi cette histoire à sa naissance, et pour en suivre le cours en tâchant d'oublier le dénouement.

Et pourtant, pourquoi le cacher? en même temps que ces souvenirs m'ébranlaient douloureusement, j'éprouvais une sorte de charme cuisant à les rappeler. J'étais comme ces vieux soldats dont les blessures se rouvrent en entendant le bruit du canon, et qui cependant en tressaillent de joie.

Et si ces pages, écrites pour vous, arrivent trop tard; si vous êtes déjà le mari de votre fiancée inconnue, alors, adieu! ô mon Charles que j'avais connu et qui serez mort! La dernière étoile se sera éteinte dans mon ciel terrestre, et je n'aurai plus qu'à fermer les yeux.

HENRI DE PUINEUF.

II.

. . . . . .

Il était déjà tard lorsque je quittai la grande route pour prendre le petit chemin qui devait me conduire à Savenières. Le mois d'octobre était sur son déclin : on était arrivé à cette saison grise et maladive où les feuilles achèvent de tomber et où le ciel s'enveloppe de brouillards glacés. Je commençais à reconnaître les lieux que je traversais et à remarquer les tristes changemens que cinq années y avaient apportés. Les grands arbres qui bordaient la route avaient été abattus; leurs souches déracinées étaient encore éparses çà et là. Je cherchai la maisonnette blanche que l'on apercevait naguère sur la gauche, et qui me servait à reconnaître le chemin; elle était brûlée. On avait arraché les vignes, et le moulin à vent dont on voyait autrefois l'aile blanche tourner derrière les arbres, maintenant abandonné, tombait en ruines.

Cette dévastation de tout ce que j'avais connu, jointe à l'influence d'un froid humide, me rendit triste malgré moi. Mes nerfs se détendirent : je laissai aller la bride sur le cou de mon cheval, qui, n'étant plus sollicité par l'éperon, ralentit le pas, et je commençai à ne plus désirer aussi vivement d'arriver.

Savais-je en effet ce qui m'attendait à Savenières? Ma position était assez étrange pour justifier des craintes. Marié depuis cinq ans à une jeune fille que j'avais vue pour la première fois la veille de notre union, et que j'avais quittée trois jours après, je revenais vers elle moins comme un mari que comme un étranger. J'étais aussi incertain de la réception qui me serait faite que de la manière dont je devais me présenter. Les trois jours que j'avais passés près d'Ernestine, entièrement consacrés à des fêtes, n'avaient pu me rien apprendre sur son caractère, et les courtes lettres qu'elle m'avait écrites au régiment, m'avaient tout au plus fait soupçonner qu'elle était spirituelle. Mais quelle impression mon retour allait-il lui faire? Le désirait-elle? devais-je lui plaire? Toutes ces questions que l'on s'adresse d'habitude avant la première entrevue avec la jeune fille dont on veut demander la main, moi je me les adressais au sujet d'une femme qui portait mon nom depuis cinq ans, et qui m'avait déjà donné un fils!

J'étais tourmenté pour la gaucherie d'une situation qui n'avait pas même le charme du romanesque. Peu à peu les dispositions mélancoliques dans lesquelles m'avaient jeté la saison et l'aspect du pays, rendirent mes réflexions plus sombres. Je m'effrayai à la pensée de ces liens

que j'allais retrouver et dont je n'avais pas encore expérimenté le poids. Je n'arrivais ni comme un fiancé que l'on brûle de connaître, ni comme un mari que l'on connaît. Je n'étais ni une nouveauté, ni une habitude, et pendant mon absence on avait pu se lasser de moi. La question n'était point de savoir si Ernestine m'aimait, mais si elle pourrait m'aimer. J'ignorais même quelle impression ma courte apparition lui avait laissée. Y avait-il d'ailleurs entre nous quelque sympathie? était-elle susceptible d'attachement, et dans ce cas, étais-je celui que son cœur désirait? qui sait même si elle n'en aimait point un autre?

A ce doute, j'arrêtai court mon cheval. N'en aimait-elle point un autre? Qui pouvait me l'assurer en effet? Elle m'avait épousé sans me connaître, et je savais que le mariage, privé de la sauvegarde de l'amour, n'était qu'un péril de plus pour une femme. A défaut de principes, le manque d'occasion et l'ignorance défendent la jeune fille; mais les libertés que l'on accorde à l'épouse ne favorisent-elles pas toutes les faiblesses et toutes les surprises? Une fois engagé dans ces incertitudes douloureuses, je m'y attachai avec persistance; je déroulai dans ma pensée les affligeantes conséquences d'un mariage improvisé suivi d'une si longue absence. Mon imagination tint à honneur de m'inventer des craintes, et le doute que j'avais d'abord soulevé comme une possibilité invraisemblable devint une probabilité. Il s'opéra dans tout mon être une surexcitation douloureuse que je regardai comme un pressentiment. Bientôt, la nuit et le froid aidant, ce qui n'était qu'une probabilité devint une certitude; toutes les scènes de ce roman que je venais d'entrevoir se développèrent à mes yeux; j'étais comme l'auteur qui a trouvé son idée et qui travaille à en tirer le plan de son œuvre.

Je ne sais jusqu'où j'aurais poussé mes suppositions si un bruit de pas ne m'eût arraché à ma rêverie. Deux paysans qui portaient des lanternes s'avancèrent vers moi, et m'ayant demandé mon nom, m'apprirent que Mme de Puineuf les avait envoyés à ma rencontre, afin que j'évitasse les fondrières d'une traverse en réparation. L'un d'eux me jeta sur les épaules un manteau qu'Ernestine lui avait donné pour moi. J'appris de plus en cheminant que Mme de Puineuf, inquiéte de ne point me voir arriver, venait d'envoyer un domestique à Angers pour s'informer des causes de mon retard.

Ces précautions, toutes pleines d'une attention soigneuse et presque tendre, s'accordaient si peu avec mes terreurs qu'elles les dissipèrent à l'instant. J'eus honte de m'être laissé entraîner à des suppositions offensantes, et au bout d'un quart d'heure de marche j'étais aussi sûr de trouver Ernestine prête à m'aimer ou m'aimant déjà que je l'étais peu aupa-

ravant du contraire. Ne riez pas de cette mobilité, Charles; c'est la plus belle faculté de l'homme, car c'est le signe de sa vie intérieure. Quand les influences du dehors n'agissent plus sur nous et ne font plus monter ou descendre notre ame, nous sommes devenus des baromètres immobiles qui ne marquent plus rien.

Lorsque nous aperçûmes la grille du château, mes guides me précédèrent pour la faire ouvrir. Dans ce moment, j'entendis le sourd galop d'un cheval sur la terre humide, et un cavalier, tournant brusquement un des sentiers du bois, passa à quelques pas de moi; à mon aspect il s'arrêta court et se détourna; mais je ne fis qu'entrevoir son visage, qui me parut fort pâle, car il repartit aussitôt et se perdit dans le bois. Mes guides n'avaient rien vu et ne purent me rien dire de ce cavalier mystérieux.

Cependant la grille avait été ouverte et nous entrâmes. Au bas du perron, j'aperçus deux jeunes femmes avec un domestique portant un flambeau. Soit que je fusse troublé, soit que la demi-obscurité me trompât, je ne reconnus pas au premier abord Mme de Puineuf. Elles s'aperçurent sans doute de mon hésitation, car je vis l'une sourire; je m'avançai vivement vers l'autre en rougissant: c'était Ernestine. Je lui tendis les deux mains et je la baisai au front. Elle tremblait beaucoup.

— Vous avez bien tardé, me dit-elle d'une voix basse.

J'expliquai brièvement la cause de mon retard. Comme j'achevais, nous entrions au sallon où tout avait été préparé pour me recevoir. Un petit garçon de quatre ans se tenait debout devant le foyer.

— Arthur! criai-je.

L'enfant se détourna vers nous, il échangea un regard avec sa mère et vint à moi le front baissé; je l'enlevai dans mes bras et le serrai sur ma poitrine. Trop préoccupé de la réception qui me serait faite par Mme de Puineuf, j'avais peu songé à mon fils pendant la route; mais, en me trouvant tout à coup devant cet enfant déjà grand qui m'entourait de ses bras et m'appelait son père, je fus saisi à l'improviste d'une émotion inconnue; il se passa en moi quelque chose de douloureux et d'enivrant, et deux larmes jaillirent de mes yeux; je venais de sentir que j'étais père.

Tenant Arthur sur un seul bras, je me détournai vers Ernestine, qui, muette, nous regardait, et je lui tendis l'autre main; elle la prit avec une vivacité convulsive et la porta à ses lèvres. Ce geste, à la fois humble et tendre, me toucha profondément. Je l'attirai contre moi; elle cacha son visage sur mon sein, et je m'aperçus qu'elle sanglotait.

Dans ce moment, la jeune femme que j'avais rencontrée sur le perron entra; elle vint à nous, prit la main d'Ernestine et l'appela d'un ton plaintivement caressant. Celle-ci releva la tête en essuyant ses larmes et me dit :

— C'est Hortense de Moëlan.

Nous nous saluâmes : je savais qu'Hortense de Moëlan était la parente et l'amie la plus chère de Mme de Puineuf; je me rappelai l'avoir entrevue à l'époque de notre mariage.

Nous nous mîmes à table presque aussitôt, et Ernestine se plaça vis-à-vis de moi. Jusqu'alors la première émotion m'avait empêché de l'examiner avec attention. Le changement, qui s'était opéré en elle depuis cinq ans était singulièrement remarquable. Jamais elle n'avait été si belle; mais sa beauté avait tellement dépouillé tout caractère terrestre, qu'elle me causa une sorte d'épouvante; on eût dit un des anges de Flaxman. La frêle élégance de ses formes s'était changée en je ne sais quelle délicatesse qui n'était pas de la maigreur, mais une sorte de fluidité ineffable; ses yeux, sans cesser d'être brillans, s'étaient voilés d'une flottante langueur, et son teint, rosé naguère, avait revêtu une de ces pâleurs transparentes et presque lumineuses qui semblent le reflet d'une flamme intérieure. Rien n'annonçait la destruction dans cet ensemble merveilleux, et cependant on se sentait pris, en regardant, d'une espèce de pitié craintive; ce n'était point la mort, mais ce n'était point la vie : la sève manquait à cette beauté.

Je fus arraché à l'admiration mélancolique avec laquelle je la contemplais par l'arrivée de mon fils, qui venait, demi-nu et porté par sa nourrice, nous donner le baiser du soir. Cet épisode de la vie domestique, vulgaire pour tout autre, était pour moi une nouveauté touchante. J'entrais en possession d'une famille au sortir de la caserne, et sans y avoir été préparé par les habitudes du ménage. Je pris Arthur dans mes bras et je l'embrassai avec amour; mais lui tendait ses petites mains vers sa mère : je le portai à Ernestine, et il s'élança à son cou en riant. A voir cet enfant vivace suspendu aux lèvres de cette femme si frêle et si pâlissante, on eût dit une abeille enfoncée au calice d'une fleur et en pompant tout le suc dans ses baisers.

Une fois Arthur emporté, nous nous rapprochâmes du foyer, et la conversation s'engagea. Mme de Moëlan me parut spirituelle et causeuse, mais je m'efforçai vainement de faire parler Ernestine; elle resta muette et inattentive. Son silence distrait me causait une gêne inexprimable. Il était aisé de voir qu'il ne venait ni de l'agitation ni du recueillement; ce n'était point pour me regarder qu'elle se taisait, ses yeux étaient baissés comme ses lèvres muettes! Lui importait-il donc si peu de me connaître? Je cherchai à surmonter les tristes impressions qui me revenaient, et je m'efforçai d'être gai. Mme de Moëlan me fit beaucoup de questions. Je racontai mon voyage, mes sensations en approchant de Savenières, mes craintes de n'y avoir laissé aucun souvenir et

d'y être reçu en étranger. Ce récit laissa Ernestine à sa distraction souriante, mais il parut amuser Mme de Moëlan.

— Au fait, me dit-elle quand j'eus achevé, Ernestine pouvait ne pas vous reconnaître; il eût été piquant pour un mari d'être obligé de constater son identité.

— J'aurais présenté mon passeport, répondis-je en riant.

— Et qui eût prouvé qu'il vous appartînt réellement? Savez-vous, monsieur, qu'il eût suffi de vous tuer en route et de prendre vos papiers pour se présenter à votre place?

— En vérité, je suis désolé de n'y avoir pas songé pendant le voyage, madame; cela m'eût distrait.

— D'autant que la route de Savenières n'est pas très sûre; n'avez-vous rencontré personne?

— Vous me le rappelez; un cavalier mystérieux a traversé l'avenue devant moi et s'est perdu dans le bois.

— Un cavalier dans l'intérieur du parc! s'écria Ernestine.

— Un cavalier enveloppé d'un manteau garni de rouge et monté sur un cheval blanc; c'est tout ce que j'ai pu remarquer.

Les deux femmes gardèrent le silence; mais peu après, Mme de Moëlan se leva, et dit:

— Vous paraissez souffrir, Ernestine.

Je me détournai vivement. En effet, ma femme était fort pâle.

— Vous avez besoin de repos, reprit Hortense, toutes ces émotions vous ont troublée.

Je me joignis aux prières de Mme de Moëlan, et Ernestine consentit à se coucher. Peu après un domestique me conduisit dans la chambre qui m'était destinée.

Toute cette soirée avait été si étrange, que je me trouvai heureux d'être seul pour me reconnaître et me consulter. J'avais déjà éprouvé depuis mon arrivée tant d'émotions différentes, que j'ignorais moi-même si j'étais triste ou gai, content ou désappointé. La vue de mon fils et les soins d'Ernestine m'avaient d'abord vivement touché; mais j'avais ensuite été frappé de la contrainte que ma présence avait paru causer; je crus sentir vaguement que l'on me faisait une place dans cette famille, mais qu'elle ne m'y avait point été gardée. Rien n'avait manqué à la réception qui m'avait été faite, si ce n'est plus d'entraînement; entouré de moins de prévenances, elle eût peut-être satisfait davantage mon cœur.

J'ai déjà dit combien mes impressions étaient rapides et mobiles; une fois excité en moi, le doute grandit promptement. Je me mis à fouiller ma joie elle-même et à y chercher des veines douloureuses. Les atten-

tions de Mme de Puineuf commencèrent à m'effrayer. Ne m'avait-on pas traité comme un hôte auquel on voulait faire bon accueil? Une femme tendre eût été plus occupée de mon arrivée, moins de ma réception; tous ces soins prouvaient la liberté d'une ame sans trouble qui n'attendait point de moi son bonheur ou son infortune. Puis ne m'avaient-ils pas été rendus avec plus de prévenance que de tendresse? N'avais-je pas trouvé une femme vertueuse là où je n'aurais désiré qu'une femme aimante?

Ah! qu'allaient devenir toutes mes chimères d'intimité heureuse. Fallait-il donc me résigner à une union vide d'affection? Je n'ignorais pas ce que pèsent ces chaînes sculptées en guirlandes qui paraissent de fleurs pour ceux qui regardent, mais que l'on sait de marbre lorsqu'il faut les porter! Cependant que faire pour les éviter? étais-je donc condamné à une de ces existences où il n'y a qu'une fissure, trop petite pour qu'on la voie, assez grande pourtant pour que tout le bonheur s'écoule?

Il m'eût été difficile de dire sur quels faits j'appuyais toutes ces craintes, et cependant je les sentais raisonnables; j'éprouvais une sorte de mauvaise humeur de l'ame qui m'avertissait que mon repos courait des dangers. J'avais d'ailleurs espéré une autre fin à cette soirée pendant laquelle je n'avais pu parler intimement à Ernestine. L'indisposition subite qui nous avait séparés m'attristait et m'irritait à la fois. Mme de Puineuf avait beau en être innocente devant mon esprit, elle ne l'était pas devant ma passion; car ce qui nous fait souffrir est toujours un crime envers notre bonheur.

Cependant je ne pouvais ni ne voulais me coucher sans la voir, sans m'informer d'elle; je ne savais où la trouver, et je ne pouvais me faire à la ridicule idée de demander le chemin de sa chambre à un laquais. Il est des natures hardies ou peu délicates qui ne connaissent point ces puériles embarras; mais la vie des camps n'avait pu me guérir de mes minutieuses timidités, et de tout temps j'avais trouvé plus difficile d'entrer dans un salon que de monter à la tranchée. Après avoir enfin fait vingt fois le tour de la chambre, je me décidai à sonner; un domestique parut:

— Faites demander à Mme de Puineuf si elle peut me recevoir, lui dis-je.

Je n'avais rien trouvé de mieux que cet expédient de prince. Le domestique revint peu après en me disant que madame m'attendait. Je me fis conduire chez Ernestine, que je trouvai couchée; Mme de Moëlan était assise à son chevet, et un lit de sangle avait été dressé près de l'alcôve. Je compris tout de suite que l'amie s'était établie garde-malade. Je fus blessé de la pensée que ce droit m'eût été enlevé sans que l'on eût même paru se sou-

venir qu'il m'appartînt. Ernestine me tendit la main, et me remercia de ma visite.

— Ne l'attendiez-vous donc pas? lui demandai-je.

— Je craignais que vous ne fussiez fatigué.

La conversation devint indifférente; Ernestine paraissait absorbée et fermait les yeux. Ma position était intolérable. Quoiqu'aucun mot, quoiqu'aucun geste ne me le dît, je comprenais que j'étais là comme un étranger. On recevait ma visite le mieux possible; mais c'était une visite. Je me levai; Ernestine me tendit de nouveau la main en me disant bonsoir, et je rentrai chez moi, plus triste encore que je n'en étais sorti. Comme je me trompais de porte :

— Monsieur ne reconnaît-il point sa chambre? me dit le domestique; c'est celle qu'il a occupée lors de son mariage.

Je ne m'en étais point aperçu. Et pourquoi, en effet, l'aurais-je remarqué? Chambre nuptiale sans avenir et sans passé, il lui manquait ce qui fait aimer les lieux et ce qui les rappelle : des souvenirs du cœur. J'en fis le tour, et je l'examinai d'un œil froid. Elle était élégante; tout y avait été préparé pour moi; rien n'y manquait... que la femme et le berceau d'enfant qui l'eussent rendue belle!... Hélas! je commençais à craindre que cette chambre ne fût le symbole de ma vie!

L'indisposition d'Ernestine n'eut point de suites. Mme de Moëlan partit, et enfin nous nous trouvâmes seuls. J'avais attendu ce moment avec impatience, espérant que la gêne qui s'était maintenue entre nous disparaîtrait dans une intimité plus complète; mais je m'étais trompé. Mme de Puineuf demeura, à peu de chose près, ce qu'elle avait été dès les premiers instans; il s'établit entre nous des rapports bienveillans, mais point d'habitudes. J'eus beau vouloir me poser à Savenières dans une attitude aisée, je conservai la position d'un hôte passager. On s'adressait à moi, mais comme à un maître qui ignore ses affaires; et, en effet, malgré mon désir ardent de perdre mon air de nouveau-venu, j'étais presque toujours forcé de tout renvoyer à Ernestine. Plusieurs fois je voulus me mettre au courant; Mme de Puineuf répondait à toutes mes questions, mais sans aller jamais au-delà de ce que je demandais. De telles enquêtes pouvaient bien me rendre l'administrateur de la communauté, jamais le chef de la famille. Et comment l'aurais-je été? rien n'aboutissait à moi, rien ne venait de moi, je ne tenais en main aucun des fils imperceptibles et déliés qui forment la diplomatie du ménage. Je ne connaissais ni les qualités ni les défauts de ceux qui m'entouraient; je ne savais point leur histoire, et ils ne savaient pas la mienne. Souvenirs, espérances, promesses, rien ne nous était commun; ma maison entière était une hôtelle-

rie où j'étais arrivé la veille. Ernestine seule eût pu me tirer de cette situation pénible en m'initiant à tous les secrets de cet intérieur qui m'était nouveau; mais il eût fallu pour cela que nos deux existences se mêlassent davantage, car tous ces minutieux détails ne pouvaient être donnés que dans les causeries confidentielles du foyer. Il est de ces heures ù, seuls près du feu qui s'éteint, le père et la mère de famille échangent leurs plus fugitives pensées, où toutes les portes de l'ame s'ouvrent et où les coins les plus cachés du cœur s'illuminent; mais d'Ernestine à moi il n'y avait jamais eu, il ne devait jamais y avoir de ces révélations familières. Entre nous tout était grave, logique, sans élan. L'habitude, ce doux laisser-aller de la vie, n'avait pu trouver place dans notre intérieur; nous étions toujours comme des amis du grand monde, qui, au moment de se tendre la main, se ravisent par politesse et s'arrêtent pour mettre leurs gants. Je fis d'abord des efforts afin de briser la barrière de glace élevée entre nous, mais inutilement. Peut-être avais-je été trop longtemps un simple nom dans la vie de Mme de Puineuf, pour y devenir jamais autre chose. Je n'avais point su me l'attacher quand je l'aurais pu; car, dans les unions les plus mal assorties, il est un instant (un seul souvent) pour se faire aimer; c'est ce premier moment de surprise et d'enivrement où le mari le plus vulgaire peut séduire l'Ève la plus rebelle avec les fruits de l'arbre de la science.

Du reste, la gêne dominait encore plus que la froideur dans les rapports qui s'étaient formés entre Mme de Puineuf et moi. Il y avait même des instans où elle semblait se reprocher sa réserve; alors j'avais à subir des crises d'une tendresse convulsive qui m'embarrassaient autant que son indifférence habituelle. La vie pratique a besoin par-dessus tout de suite et d'harmonie; les soubresauts la troublent, de quelque nature qu'ils soient. Le bonheur lui-même, pour être senti, demande certains préparatifs; trop subit, il produit l'effet d'un coup de foudre et torpéfie le cœur. D'ailleurs ces intermittences d'affection suivaient d'ordinaire quelque discussion pénible et trouvaient mon ame encore trop vibrante d'affliction pour les accueillir. L'à-propos du repentir est peut-être la marque la plus sûre de l'amour, car lui seul donne le tact pour ces retours; la maladresse du cœur prouve toujours son indifférence.

De part et d'autre, nous faisions pourtant des efforts dans le but de nous rapprocher; mais je ne sais quelle fatalité les rendait inutiles. J'aurais donné la moitié de ma vie pour connaître les moyens de plaire à Ernestine, de la réintéresser à l'existence, et rien ne me réussissait. Je tournais vainement autour de ce cœur, tâchant de découvrir quelque point d'attache pour le lier au mien; ce cœur était fermé et ne laissait

aucune prise. Manquant ainsi de centre commun, nous ne pouvions nous rencontrer sur aucune route. Le jour où j'étais gai, Ernestine était triste, et si je devenais triste à mon tour, elle tâchait de s'égayer pour me distraire. Nos ames semblaient courir l'une après l'autre, mais sans espoir de se réunir, car elles n'avaient pas de rendez-vous convenu.

Mon caractère s'aigrissait de plus en plus dans cette situation contraire à ma nature et à tous mes penchans. Vous aurez peine à me croire, Charles, mais jamais les douleurs que je connus plus tard, ne me firent éprouver une torture aussi envenimée. Ces douleurs du moins avaient un corps, je les voyais, je pouvais les maudire, tandis qu'ici ma blessure était quelque chose d'insaisissable; c'était la maladie du malheur. Par instant je devenais furieux de ce mal auquel je ne pouvais donner un nom : en me sentant tué comme le lion par un moucheron qui bourdonnait autour de moi et que je ne pouvais même apercevoir, je m'indignais de mourir ainsi sous un aiguillon invisible; j'appelais le fantôme, je devenais fou, j'allais demander à Ernestine, avec colère, pourquoi nous n'étions pas heureux? Elle pleurait sans me répondre, et ses pleurs redoublaient mon irritation, et je la maudissais.

Quoique ces scènes affligeantes fussent suivies de repentirs cuisans et que j'obtinsse toujours mon pardon, elles laissaient dans l'esprit de Mme de Puineuf une sorte d'effroi, et dans tout son être une susceptibilité nerveuse que le moindre mouvement éveillait. Bientôt il suffit d'un geste, d'une parole, pour la faire tressaillir; elle trembla au son de ma voix, et mon regard arrêté sur elle fit venir des larmes dans ses yeux. Cette affreuse punition de mes emportemens fut pour moi un supplice dont rien ne peut donner idée. J'eusse tout sacrifié au monde pour être aimé d'Ernestine, pour la rendre heureuse, et je la voyais prendre vis-à-vis de moi la pose d'une victime devant son tyran! Ma tête se perdait à cette pensée, je m'indignais d'être ainsi méconnu; j'accablais Ernestine de reproches amers; puis, oubliant ma colère, je l'adjurais à mains jointes, avec des cris et des larmes. Mais ces transports, loin de lui inspirer plus de confiance, l'effrayaient davantage.

Les tristes suites de pareils éclats m'engagèrent à me maîtriser, et cette retenue que je m'imposai devint un nouvel élément de gêne et de froideur. Silencieusement occupés à nous étudier l'un l'autre, nous prîmes insensiblement, et à notre insu, l'attitude de deux ennemis qui s'observent. Les troubles les plus dangereux d'un ménage sont ceux qui ne se montrent pas et qu'on laisse fermenter sourdement au fond des cœurs et des choses. Chaque jour le vide qui avait existé entre Ernestine et moi devenait plus grand. Maintenant nous n'étions plus seulement des

étrangers l'un pour l'autre; nous avions le cœur gros de toutes les querelles évitées, de tous les reproches retenus, de toutes les douleurs cachées. Le calme de nos cœurs ressemblait à celui de l'antre d'Eole : il n'était formé que de tempêtes entassées.

Dans les commencemens de mon séjour à Savenières, j'avais voulu m'occuper de mon fils; mais cet enfant était comme le reflet d'Ernestine, il semblait faire partie de son être, et l'on eût dit que la sympathie qui lie la mère au fils avant sa naissance continuait à exister pour lui, tant il recevait d'elle ses impressions. Toutes les répulsions que mon amour avait rencontrées dans l'ame de Mme de Puineuf, je les trouvai donc dans la sienne plus frémissantes et plus ingénues. Arthur devint ainsi pour moi une nouvelle cause de chagrins, et, repoussé dans cette seconde affection, je m'en trouvai plus mécontent, plus isolé. Bientôt même ma tendresse méconnue se transformant en une sorte d'éloignement, je cessai de songer à cet enfant, et voyant que ses sympathies ou ses aversions étaient les ombres des sympathies ou des aversions de sa mère, je reportai sur celle-ci toute ma préoccupation, et l'époux absorba le père. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulaient ainsi au sourd murmure de ces orages renfermés. Notre vie restait tranquille à la surface, mais devenait toujours plus sombre au fond. On eût dit une de ces soirées humides d'automne où les oiseaux soupirent dans les mousses, où les dernières fleurs s'inclinent sur les buissons, où toutes les feuilles tremblent aux arbres : mélancoliques journées où rien n'est encore détruit, mais où tout menace ruine.

Les distractions de la ville eussent peut-être fait diversion à la monotonie attristante de notre intérieur, mais à Savenières rien ne pouvait nous la faire oublier. Dès les premiers mois de mon arrivée, j'avais commencé de grands travaux d'exploitation, espérant occuper ainsi mon esprit et l'empêcher de creuser trop avant; mais cette entreprise n'eut d'autres résultats que de me retenir à la campagne, en y rendant ma présence indispensable. J'essayai du moins d'égayer notre solitude en visitant quelques personnes, et en les invitant à venir nous voir. Mais ces nouvelles connaissances, loin de devenir un moyen de distraction, furent bientôt pour moi une calamité.

Il est de tradition que les liaisons doivent se former plus facilement à la campagne et que les voisins qui se fréquentent deviennent aussitôt des amis. En conséquence je fus accablé de visites. Il était impossible de sceller ma porte comme je l'eusse fait à la ville et de renvoyer des hôtes importuns, car la *liberté des champs*, ce lieu commun inventé par les oisifs, autorise toutes les indiscrétions. Il me fallut donc supporter le

débordement d'amis qui firent irruption à Savenières. Mon temps et mon repos furent mis au pillage; ma retraite devint le rendez-vous de tous les chasseurs et de tous les bavards du canton. Des familles entières venaient s'établir chez moi pour parler de la dernière vinée et de la baisse des fourrages. Trop heureux encore si ces vulgaires ennuis avaient pu faire diversion à mes soucis; mais ma demeure se remplit d'agitation sans devenir plus gaie; c'était du bruit autour de ma tristesse et rien de plus. Bientôt je ne pus trouver un seul jour de loisir pour me livrer à mes pensées, et au milieu de ces allées et de ces venues retentissantes, je cessai d'entendre les murmures de ma vie intérieure, que j'avais jusqu'alors écoutés comme les bruits souterrains d'une mine qui sapait mon bonheur. N'ayant plus à moi les longues heures de solitude pendant lesquelles j'étudiais Ernestine, cherchant à trouver les joints de son cœur pour y pénétrer, je renonçai à tout espoir de me faire comprendre d'elle, et j'acceptai la position de bienveillance tranquille qu'elle semblait m'avoir offerte. Mais cette résolution à laquelle je tâchai de conformer ma conduite, garda l'apparence d'un dépit. Il était aisé de voir tout ce que mon désappointement m'avait laissé d'amertume au fond du cœur; comme le gladiateur frappé dans l'arène, je niais ma blessure par orgueil, et je la cachais de la main, mais, malgré moi, le sang ruisselait entre mes doigts.

Quant à Mme de Puineuf, rien ne sembla changé pour elle : elle supporta l'ennui de nos habitudes nouvelles comme elle avait supporté notre solitude, avec l'air de douce résignation qui m'avait tant de fois navré. Cette prise de possession de Savenières par les voisins n'accrut ni ne diminua son indifférence mélancolique. J'acquis ainsi la preuve que la vie n'avait plus aucune valeur pour cette ame, soit qu'elle eût renoncé à la joie, soit qu'elle l'eût placée dans une sphère plus élevée : cruelle certitude qui m'ôtait tout espoir d'être quelque chose dans une existence que l'on paraissait souffrir à regret!

Un jour qu'une société nombreuse se trouvait réunie au château, quelqu'un dit :

— M. Alfred Clermont arrive demain.

Je me rappelais avoir beaucoup entendu parler de ce jeune médecin, lié autrefois avec la famille d'Ernestine, mais que l'on avait cessé de voir vers l'époque de mon mariage, sans que j'en eusse jamais connu au juste le motif. Je demandai quelques renseignemens à son sujet; et l'on m'apprit qu'il venait, tous les ans, passer l'été chez un de ses oncles dont la propriété était peu éloignée. Je me promis de profiter de ce voisinage pour faire la connaissance de M. Clermont, et trouver dans sa société un dédommagement aux liaisons que j'avais si imprudemment formées.

Huit jours après, m'étant assuré de l'arrivée de M. Clermont, je montai à cheval, et je me rendis chez son oncle pour marchander un bouquet d'arbres qu'il désirait vendre. Dans la conversation, je témoignai à M. Moirand le désir de connaître son neveu, dont on m'avait vanté l'amabilité et les talens.

— Oh! il est en course depuis le point du jour, me répondit-il; d'habitude, nous ne le voyons guère que le soir : il passe toutes ses journées à herboriser dans les prairies, à lire dans les bois, ou à dessiner quelques vieux puits couverts de lierre. C'est un rêveur et un sauvage. Il est possible que vous le rencontriez en route; vous le reconnaîtrez facilement à sa casquette de paille, à son fusil en bandouillère, qu'il ne décharge pas tous les mois, et à sa carnassière pleine de livres ou de fleurs des champs.

— Dites-lui tout mon désir de le connaître, et faites-moi l'honneur de me l'amener demain à Savenières; nous vous attendrons pour dîner.

M. Moirand accepta pour son neveu et pour lui. Cependant, le lendemain, je le vis arriver seul; M. Clermont avait eu des affaires à la ville, et me priait de l'excuser. Quelques jours après, je sus, en rentrant, qu'il s'était présenté pour me voir, et avait laissé une carte. Contrarié de n'avoir pu le rencontrer, je lui écrivis en lui témoignant tous mes regrets, et le priant de diriger parfois ses promenades vers Savenières. Il me répondit une lettre polie, mais vague, dans laquelle il ne faisait aucune promesse.

Quelques démarches nouvelles que je tentai n'eurent pas plus de succès; et, malgré l'habileté avec laquelle les refus et les empêchemens se trouvèrent présentés, il me fut bientôt prouvé que M. Clermont se refusait à faire ma connaissance. J'en fus piqué; ma position de fortune et de famille m'avait habitué à regarder mes avances comme ayant quelque valeur. J'exprimai devant Ernestine mon dépit et la résolution de faire expliquer M. Clermont à ce sujet; mais je n'en eus pas le temps. Le surlendemain, il se présenta au château pendant mon absence, et me laissa un billet avec quelques brochures nouvelles que je désirais connaître.

Cette démarche dissipa en partie mon mécontentement, mais me laissa singulièrement surpris de ce mélange de froide réserve et de prévenance amicale. Enfin le hasard vint mettre un terme à cet étrange colin-maillard, que depuis un mois M. Clermont et moi semblions jouer avec intention.

Engagée par l'aspect d'une belle soirée, Ernestine s'était décidée à sortir. Depuis quelque temps elle était plus faible, plus souffreteuse, sans que je susse à quelle cause attribuer ce changement. Espérant que la marche

et l'air odorant des prairies pourraient la ranimer, je la pris par la main comme une enfant, et nous côtoyâmes la lisière du bois. La nuit commençait à descendre, la brise était tiède, les oiseaux faisaient entendre leurs derniers gazouillemens dans les haies, et les vaches, qui revenaient à l'étable, embaumaient les sentiers d'un parfum de lait. Ernestine paraissait jouir du calme vivant et harmonieux qui nous entourait; des couleurs plus vives éclairaient son visage, sa démarche était plus active, un vague sourire rayonnait autour de ses lèvres refleuries. Je pris son bras et je lui demandai si elle se trouvait mieux. Avant qu'elle eût pu me répondre, un coup de feu partit à quelques pas de nous, et un chien s'élança du taillis, suivi d'un jeune chasseur. Ma femme jeta un cri en chancelant : je n'eus que le temps de la recevoir sur mon sein. A notre vue, le jeune homme s'arrêta et devint pâle.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé? demanda-t-il d'une voix effrayée.

Ernestine revenait à elle.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle... j'ai eu peur seulement...

Le jeune chasseur s'approcha en se découvrant, et le front baissé :

— Veuillez me pardonner, madame, dit-il d'un accent très ému, cet endroit est écarté, et je me croyais seul.

Puis se tournant vers moi :

— Je suis coupable de toute façon, ajouta-t-il, car je n'aurais point dû chasser ici.

— Il est heureux, en effet, monsieur, que vous nous ayez rencontrés au lieu du garde forestier.

— En vérité, je ne sais comment cela m'est arrivé; il a fallu que le gibier vînt se jeter sur mon passage, car je ne me sers pas de mon fusil une fois en huit jours.

Je le regardai; la casquette de paille et la carnassière pleine de fleurs me frappèrent.

— Puis-je me permettre de demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Alfred Clermont.

— Pardieu! m'écriai-je, le hasard m'a mieux servi que tous mes efforts. Je désespérais de vous voir, monsieur; mais puisque vous avez eu l'imprudence de vous livrer à ma merci, j'userai de mon droit. Il ne s'agit plus ici d'invitations; je vous ai trouvé braconnant dans mon parc, et je vous somme de me suivre à Savenières.

— Mille remerciemens, monsieur; mais on m'attend chez mon oncle.

— Je le ferai avertir.

— J'ai des lettres à écrire.

— On les enverra porter.

— Vous avez sans doute du monde à Savenières, et je ne puis me présenter en habit de chasse.

— Nous n'avons personne.

Toutes ces objections avaient été faites par M. Clermont avec un embarras croissant, toutes mes réponses avec une insistance de plus en plus péremptoire; je voulais savoir définitivement à quoi m'en tenir. Il y eut un moment de silence.

— Ainsi vous venez ? repris-je.

— Excusez-moi ; en vérité, je ne le puis.

Je le regardai fixement : une résistance si soutenue commençait à me paraître injurieuse.

— J'ignore, monsieur, lui dis-je, ce qui a pu nous mériter ces refus répétés ; mais tant de répugnance à accepter des avances loyalement faites, doit avoir sans doute quelques motifs; quoi qu'il puisse y avoir de ridicule ou d'inusité dans ma demande, je vous prierai de me les faire connaître. Quand un homme d'honneur tend sa main à un autre homme et que celui-ci la refuse, il a droit d'en savoir la raison.

J'avais prononcé ces mots avec une émotion mal déguisée; je sentis le bras d'Ernestine trembler sur le mien.

— Quelle raison pourrait avoir monsieur de ne point venir à Savenières? interrompit-elle; j'espère qu'il ne résistera pas plus long-temps à nos prières.

— Oh ! non, madame, non, s'écria-t-il vivement.

Et se reprenant tout à coup :

— Je vous jure sur l'honneur, monsieur, que vous m'avez mal compris.

Il me tendit la main :

— Laissez-moi vous quitter ce soir; demain j'irai vous remercier de vos bontés.

— Soit; mais rappelez-vous que je vous demanderai compte de votre longue résistance.

— Je tâcherai de vous la faire oublier.

Il s'inclina profondément devant Mme de Puineuf, me serra encore la main et partit.

Le lendemain je l'attendis jusqu'au milieu du jour; il arriva un peu après Mme de Moëlan. Il me parut que l'espèce de reproche que je lui avais adressé la veille l'embarrassait, car il se montra timide et presque honteux. Je tâchai de le mettre à l'aise en évitant toute allusion à ce qui s'était passé.

Quant à Ernestine, elle était plus animée que d'ordinaire; mais son animation avait quelque chose de maladif. Elle me témoignait une affec-

tion inaccoutumée, s'occupait de moi, me souriait avec une tendresse presque égarée : cette exaltation m'effraya et me fit redouter quelque crise. En effet, vers le soir, la fièvre la prit; elle fut plusieurs jours dans un état alarmant, qui, en se dissipant, fit place à une langueur presque aussi effrayante.

Ces indispositions continuelles de Mme de Puineuf et son dépérissement visible étaient pour moi, outre toutes les causes que j'ai déjà signalées, une source intarissable de tourmens. A force de vanter le haut prix de la santé, on en a rendu l'éloge ridicule; mais pour sentir son importance, il faut avoir concentré toute son affection sur quelque tête débile toujours prête à s'incliner au moindre souffle; il faut avoir connu cette tristesse que la maladie jette dans une demeure, ce silence sinistre, ces questions faites à voix basse, ces rideaux fermés, cette perte de toute sécurité et de toute solitude; il faut avoir vécu en voyant sans cesse l'être que l'on chérit sur la brèche de la vie et attendant le coup qui peut le tuer! Oh! comme alors on aime la santé! comme on voudrait voir son vermillon vulgaire sur le visage de la femme adorée! comme on hait cette pâleur touchante et cette fatale beauté que l'on admirait naguère.

M. Clermont revint me voir plusieurs fois, mais sans que l'espèce de gêne qu'il avait témoignée lors de sa première visite semblât disparaître. Quant à Ernestine, elle continuait à se tenir vis-à-vis de lui sur un ton de réserve qui me choquait. Elle écouta en silence les reproches que je lui fis à ce sujet, mais ne changea rien à ses manières. Cette persistance m'exaspéra. J'ai toujours éprouvé un invincible éloignement pour l'entêtement paisible que l'on appelle douceur chez certaines femmes, et qui a pour résultat de vous forcer à faire immanquablement leur volonté. J'étais d'ailleurs tellement privé depuis quelque temps de toutes relations affectueuses, ou seulement distrayantes, que je ressentais un indicible besoin de former une liaison intime qui pût occuper un peu l'oisiveté de mon cœur. Malgré la retenue de M. Clermont, j'avais pu entrevoir qu'il existait entre nous de grands rapports de sentimens et d'idées; aussi voulais-je à tout prix en faire un ami ou du moins un habitué de Savenières. La froideur répulsive d'Ernestine dérangeait donc tous mes projets. Cependant je m'indignais vainement de sa résistance; j'usais ma colère contre l'immobilité de cette volonté qui refusait de donner ses raisons. Il est rare que l'impuissance ne rende pas méchant. Furieux de ne pouvoir maîtriser un caprice, je m'en vengeai par d'amères railleries; mais plus j'étais dur, plus le calme résigné d'Ernestine augmentait, et mon irritation avec lui. J'aurais au moins voulu éveiller en elle un signe de vie, l'entendre jeter un cri de grace ou de colère. Mais, semblable aux mar-

tyrs chrétiens qui joignaient les mains et priaient silencieusement tandis qu'on les lapidait, elle courbait la tête sous mes sarcasmes et s'en laissait percer sans plainte. Cette patience me rendait honteux, et j'en voulais à Ernestine de mes torts.

Enfin, pourtant, bien sûr que la violence morale ne pouvait avoir aucune prise sur elle, et réfléchissant que ces persécutions dont M. Clermont était la cause indirecte ne pouvaient que le rendre plus désagréable, je changeai de tactique. Je venais d'éprouver pour la centième fois que la force n'obtient rien de ces caractères mous en apparence, mais tenaces qui résistent au choc d'une autre volonté à la manière des sacs de terre que l'on oppose aux boulets; je tâchai donc de tourner les préventions de Mme de Puineuf, ne pouvant les vaincre de front.

Vous me pardonnerez si je passe rapidement sur les mille ruses auxquelles j'eus recours pour dissiper la froideur d'Ernestine, et lui faire accepter la présence de M. Clermont; à ces souvenirs je sens encore se rouvrir à moitié une blessure que vingt années n'ont pu cicatriser. Qu'il vous suffise de savoir que je réussis à rendre les visites du jeune médecin plus fréquentes, et bien que Mme de Puineuf se montrât presque aussi réservée envers lui, elle parut s'accoutumer à sa vue. Seulement, M. Clermont continua à ne venir à Savenières que lorsqu'il savait m'y trouver, et je n'avais pu encore l'y retenir un jour entier. Je me promis bien de saisir la première occasion pour mettre fin à cette discrétion exagérée.

Un jour que je me préparais à une excursion dans mes taillis les plus éloignés, j'appris que notre voisin venait d'arriver, et j'aperçus son cheval qu'un domestique allait faire conduire aux écuries. Ma course devait être longue et je ne pouvais la remettre : prier Clermont de m'attendre eût été inutile; j'avais plusieurs fois vainement essayé de le laisser seul avec Mme de Puineuf; l'idée me vint de l'y forcer! C'était d'ailleurs le seul moyen de le garder à Savenières où je ne devais être de retour que vers le soir, et de l'obliger par suite à y passer la nuit. Je dis à mon groom d'avertir M. Clermont que j'avais eu besoin de son cheval, et, le montant sans plus attendre, je partis au galop.

Retenu fort tard par les ouvriers, je ne pus revenir qu'à la nuit close. En arrivant, ma première pensée fut de demander des nouvelles de notre visiteur.

— Il est parti! me répondit le groom.

— Parti.... et comment?...

— A pieds....

— Y a-t-il long-temps?

— Une heure au plus!

— Où est Mme de Puineuf?

— Elle s'est retirée dans sa chambre peu après le départ de M. Clermont.

Je n'en entendis pas davantage; mon désappointement était complet. J'avais espéré que le long tête-à-tête auquel j'avais obligé Ernestine et le jeune médecin aurait fait disparaître la contrainte qui existait entre eux, que j'allais les retrouver joyeux et bons amis; au lieu de cela, mon hôte était parti et ma femme malade! De plus, en forçant M. Clermont à s'en retourner à pied, ma plaisanterie que j'espérais faire pardonner à mon retour prenait l'air d'une liberté de mauvais ton. J'écrivis sur-le-champ un billet d'explication, et je fis partir un domestique pour ramener le cheval.

M. Clermont revint le lendemain, et je lui renouvelai mes excuses. Je remarquai bientôt qu'il nous visitait plus souvent et que les manières d'Ernestine étaient devenues moins réservées.

A peu près dans le même temps mes rapports avec Mme de Puineuf changèrent entièrement; elle commença à veiller à la satisfaction de mes moindres fantaisies avec une ardeur et une perspicacité que les femmes seules savent apporter à ces détails. Habitué jusqu'alors à l'uniformité mécanique des soins que l'on achète, ce fut pour moi une nouveauté aussi inattendue qu'enivrante. Je connus à mon tour la douceur de ces existences surveillées qui ne vous laissent que la peine de vivre, véritables palais de fées où votre simple désir devient comme une baguette magique qui transfigure tout autour de vous et porte sous votre main chaque objet souhaité.

Une seule chose me semblait bizarre : bien qu'Ernestine mît dans les soins qu'elle me prodiguait une sorte de passion, elle se refusait à toute expression de reconnaissance. Mes remerciemens lui causaient des angoisses et des impatiences inexplicables; on eût dit qu'elle croyait faire trop peu et que mes éloges lui paraissaient une ironie. Enfin si ma gratitude devenait plus tendre, je la voyais trembler et pâlir sous mes caresses; ses yeux se fermaient, ses mains se joignaient comme pour une prière muette. Vainement j'avais recours aux plus affectueux épanchemens; à chaque baiser ses lèvres devenaient plus froides. J'avais beau serrer sur mon sein cette femme qui fléchissait sous chaque étreinte, j'avais beau l'aimanter de mon regard, la brûler de mon haleine, je n'avais entre les bras qu'un cadavre au supplice.

Cette insensibilité me jetait quelquefois dans d'inexprimables accès de désespoir. Je repoussais Ernestine, et je courais comme un insensé à

travers la campagne, cherchant de l'air, de l'espace, jusqu'à ce que je tombasse accablé au pied de quelque vieux hêtre du coteau. Je m'y endormais de lassitude, et quand je me réveillais au chant des oiseaux, la fraîcheur des feuillées avait coulé de mes sens jusqu'à mon ame, j'étais calme et presque heureux. Alors je reprenais le chemin de Savenières; je retrouvais Ernestine les yeux encore gonflés de larmes, et, honteux d'avoir causé sa douleur, je lui tendais ma main qu'elle baisait.

Je m'accoutumai ainsi peu à peu à regarder sa froideur comme une sorte d'infirmité qu'il fallait plaindre, non accuser, et ne pouvant trouver une femme chez Mme de Puineuf, j'en fis une sœur intime et chérie.

Cette chaste affection ne conservait point cependant toujours sa sérénité. Souvent encore des bouffées de feu me montaient au cœur; mais au premier élan voluptueux, le regard triste et suppliant d'Ernestine m'arrêtait; je renfermais en moi ces tumultueuses ardeurs, je refoulais dans mon sein avec une sourde rage tous mes désirs révoltés; je détournais la tête avec colère des excitantes images qui s'élevaient devant moi, et, chassé du paradis terrestre, je m'efforçais de lui jeter un coup d'œil de mépris.

Quoique cette situation puisse vous paraître ridicule, Charles, oserai-je le dire, elle avait pour moi un charme inexplicable. Ce qu'il y a de plus doux après le bonheur, c'est son attente. Ainsi penché sur la source des voluptés sans y boire, je la voyais sans cesse, j'en sentais de loin la fraîcheur; je gardais ma soif, mais n'était-ce point elle qui rendait la source si désirable et si belle? Ma position près d'Ernestine était devenue celle d'un amant près de l'enfant qu'il espère un jour pour épouse. Nous faisions ensemble tous les soirs de longues promenades en regardant les étoiles et en écoutant les rossignols dans les tilleuls. Parfois, dans le calme harmonieux de ces nuits, et tandis que nous marchions à travers les clairières, un hautbois se faisait entendre tout à coup du côté du bourg perdu dans l'ombre; ravis, nous nous arrêtions en penchant l'oreille vers les sons qui tremblaient sur la brise du soir, et souvent à la note qui m'avait touché je sentais le bras d'Ernestine peser doucement sur le mien comme pour m'avertir. D'autres fois nous marchions le long des *saulaies*, regardant au loin la Loire baignée de pâles lueurs et enveloppant de ses blonds replis les îles et les rives. Ernestine était presque toujours silencieuse, et je n'osais interroger sa rêverie; j'aimais à croire que j'y étais mêlé avec tout ce qui nous entourait, et, heureux de cette foi, j'évitais de m'éclairer davantage.

Peut-être même ne doutais-je pas?... Au milieu de cette poésie de la création, nos deux ames étaient frappées en même temps comme deux

touches harmonieuses; comment douter de leur accord en reconnaissant la communauté de leur émotion? Ce qui manquait à ces révélations réciproques, je l'attribuais aux premières habitudes d'une union mal formée; mais avec le temps, j'espérais faire disparaître cette retenue. Jusqu'alors j'avais agi comme le mari d'Ernestine; je pris la résolution de ne plus être que son prétendant. Je supposai brisé le nœud hâtif et imprudent qui l'avait attachée à moi, et je me préparai à le refaire lentement, aidé par elle-même, et abdiquant ainsi mes droits pour les regagner par l'amour.

Je ne sais si Mme de Puineuf comprit mon projet; mais le changement de mes manières parut la toucher. Ne craignant plus les exigences de l'époux, elle se montra plus libre et plus tendre. Je me laissai prendre à ce premier succès, et j'espérai que son affection grandirait insensiblement jusqu'à l'amour; mais j'attendis vainement ce progrès. La tendresse de Mme de Puineuf ne dépassa point les limites d'une amitié reconnaissante, et je m'aperçus bientôt que j'avais détrôné le mari sans aucun profit pour l'amant.

Ainsi tous les moyens se brisaient successivement entre mes mains, et le cœur d'Ernestine m'était fermé sans espoir. Froideur, colère, amour, j'avais tout essayé vainement. J'avais eu beau frapper sur ce rocher, il n'avait point d'entrée. Le désespoir s'emparait de moi à cette pensée; puis, au moindre retour de Mme de Puineuf, toute ma douleur s'évanouissait. Un geste plus familier, un regard moins sévère, un mot plus doux, et je croyais encore à la possibilité de me faire aimer; car l'ame humaine est ainsi faite: elle vogue, toujours incertaine, entre le sourire du ciel et la menace de l'Océan.

J'ignore combien de temps aurait duré cette situation, si un évènement inattendu n'était venu précipiter le dénouement.

On parlait de contagion depuis quelques jours, et elle avait déjà frappé plusieurs victimes dans le voisinage de Savenières. J'appris, un matin, en me levant, que Mme de Puineuf avait été malade toute la nuit; j'entrai chez elle, et la trouvai dans un état effrayant. J'allais monter à cheval moi-même pour chercher un médecin, lorsque M. Clermont arriva. Je le conduisis aussitôt à la chambre d'Ernestine.

Elle était plongée dans une somnolence à demi délirante, et le reconnut à peine. Le jeune médecin l'examina, et pâlit tout à coup; sa main, qui tenait le bras de Mme de Puineuf, trembla; il se pencha vers elle avec épouvante; puis, tournant vers moi son visage bouleversé :

— C'est le choléra, monsieur! me dit-il d'une voix étouffée.

J'eus peine à retenir un cri. Depuis que j'entendais parler de l'appro-

che du fléau, j'avais souvent pensé qu'il pourrait nous atteindre à Savenières; mais, pour avoir prévu un malheur, on ne s'étonne pas moins de son arrivée. J'entraînai M. Clermont dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui demandai s'il y avait quelque danger.

— Je le crains, me répondit-il.

— Mais vous la sauverez pourtant? m'écriai-je.

— Je l'espère, monsieur.

Le ton avec lequel ces mots étaient prononcés me glaça. Je levai les yeux sur M. Clermont. Ses lèvres étaient tremblantes et ses regards baissés, comme s'il eût craint de rencontrer les miens. Je me laissai tomber sur un fauteuil en poussant un gémissement.

La journée entière se passa sans apporter aucun changement à l'état d'Ernestine, mais vers le soir les accidens de la maladie se multiplièrent avec une effrayante rapidité. Jusqu'alors je m'étais raidi contre le désespoir, mais enfin mes forces m'abandonnèrent. A chaque nouvelle crise, je sentais quelque chose de mon courage et de ma raison qui me quittait. Je passai la nuit dans des alternatives de douleur et d'abattement impossibles à rendre. Succombant par instans à l'inquiétude et à la fatigue, je perdais conscience de ma vie et je demeurais immobile dans une sorte d'extase affaissée. Je ne savais plus si ce qui m'entourait était de la réalité ou un rêve; j'entendais bien encore autour de moi un bruit de pas, un râle, des sanglots; j'entrevoyais bien des femmes qui s'empressaient autour d'un lit, et le visage pâle d'un homme debout au chevet; mais tout cela était confus comme un rêve, tout flottait dans je ne sais quelle atmosphère douloureuse. Je me débattais en vain contre cette hallucination poignante; je n'en pouvais sortir. J'étais comme le noyé qui, luttant à travers la vague, entrevoit les formes du rivage, la voile d'un navire, et qui roule de flot en flot sans pouvoir rien distinguer ni rien saisir.

Parfois cependant une crise plus forte m'arrachait à cette espèce de somnambulisme douloureux. Alors la vie se réveillait en moi si profondément, le sentiment de la réalité me saisissait avec tant de vivacité, que je courais au balcon tout égaré, et que j'y tombais à genoux les mains jointes avec des pleurs et des sanglots; puis, au milieu de mon désespoir, la voix d'Ernestine parvenait à mon oreille; si j'entendais un mouvement près de son alcove, je me relevais en tressaillant; elle avait besoin de moi peut-être!... Je rappelais tout mon courage; je serrais mes mains sur mes yeux pour y refouler les larmes; je les pressais sur mes lèvres pour y étouffer les soupirs; et quand j'avais réussi à tout faire rentrer dans mon cœur, je m'approchais du lit de la malade avec des yeux humides qui s'efforçaient d'être sereins, et des lèvres tremblantes qui tâ-

chaient de sourire! — Oh! il ne doit point parler de souffrance celui qui n'a pas veillé la femme qu'il aimait pendant son agonie! Il n'a point senti les angoisses de toute une vie résumées en quelques heures; il n'a point bu à cette coupe amère de toutes les amertumes; il ne connaîtra jamais une de ces nuits où chaque minute est une année, chaque geste un évènement, chaque soupir un désastre; où, penché sur une tête échevelée, épiant la vie ou la mort de son bonheur, on compte les pulsations d'une artère, espérant toujours que l'on s'est trompé; on écoute une respiration sifflante qui, bientôt, semble plus libre; on attend quelques traces de sueur sur le front, que l'on finit par humecter de sa propre haleine!.... — O nuits suprêmes! enfers où j'ai passé, et qui n'avez de nom dans aucune langue; je ne haïrai jamais assez pour souhaiter vos tortures à mon ennemi!

La tension dans laquelle mon ame fut maintenue par les retours successifs d'espérance et de désolation, devint à la longue impossible à supporter. Vers le matin, mon irritation fiévreuse s'était tellement exaltée, que je fus pris d'une rage impatiente; l'incertitude du malheur m'était intolérable; j'étais pressé d'avoir une douleur entière, dans l'espoir qu'elle me tuerait; mon cœur la cherchait avec une avidité furieuse; je ne demandais plus au ciel la vie d'Ernestine, j'avais épuisé tous mes espoirs et toutes mes prières; je demandais sa mort et je me révoltais de ce qu'elle n'arrivât pas. Je m'indignais que Dieu tentât de me tromper par un leurre d'espérance. Je l'accusais de me condamner au supplice de l'attente, moi qui étais sûr qu'elle mourrait et qui n'attendais que cette heure pour mourir aussi.

Car Ernestine perdue, à quoi bon l'existence? On survit à la femme qui fut seulement une chose gracieuse dans nos jours; on survit à celle qui part en avant, après nous avoir fait connaître un amour entier; la première laisse un vide qui se remplit; la seconde des souvenirs qui donnent du courage; mais moi, je n'avais ni habitude à refaire, ni souvenirs à caresser. Ernestine morte, rien ne me restait pour me consoler. J'étais en marche, à moitié route, vers le bonheur, et, tout à coup, on m'enlevait le but; comme Icare, mes ailes s'étaient fondues après avoir quitté la terre et avant que je fusse arrivé au ciel. Que pouvais-je faire au monde après cet attachement interrompu? que pouvais-je désirer maintenant qu'on avait brisé entre mes mains cette coupe si long-temps désirée au moment où j'allais y goûter? Oh! je le sentis vivement alors, Charles, ce qui dégoûte de la vie, ce n'est point une pleine et loyale douleur ce sont les joies qui avortent, les espérances qui fleurissent sans porter de fruits, les amours qui, prêtes à s'envoler au ciel, se trouvent n'avoir poin d'ailes!

Vers huit heures du matin, on fit venir un prêtre pour Ernestine : je ne pus soutenir ce spectacle; je descendis au jardin. M. Clermont s'y était rendu peu avant moi ; nous nous rencontrâmes au bout d'une allée... Il se jeta sur mon sein en sanglottant. Je le serrai dans mes bras sans rien dire ; je ne pouvais plus pleurer : cette nuit avait tari mes larmes. Après un moment de silence :

— Combien peut-elle encore vivre ? lui demandai-je.

— Une heure, peut-être.

Je ne m'attendais pas à ce que le délai donné fût si court, et j'en éprouvai un saisissement terrible : arrivé à ces extrémités, tout semble important. Je savais bien qu'Ernestine devait succomber, mais je n'avais point encore, dans mon esprit, fixé le moment de sa perte, et maintenant voilà que l'on me marquait les limites de sa vie. Une heure, mon Dieu, une heure encore.... et l'Ernestine que j'aimais ne serait plus qu'une chose inerte et horrible à voir !...

Je courus vers sa chambre les bras tendus en avant, chancelant et la tête perdue... En entrant j'entendis des cris... Arthur était à genoux près du lit de sa mère, tenant une de ses mains qu'il baisait. J'allai me placer de l'autre côté, et je m'agenouillai en prenant l'autre main de la mourante. Mme de Puineuf, que les gémissemens de l'enfant avaient paru ranimer, se souleva ; son regard erra un instant d'Arthur à moi, et s'arrêta enfin sur son fils. Elle me retira la main que je tenais pour les porter toutes deux sur la tête brune de l'enfant; mais, comme si elle eût regretté subitement cette préférence, elle me rendit cette main moite et tremblante, se tourna vers moi, sourit... et se laissa retomber sur son oreiller. Un instant après j'entendis, au chevet, les sanglots de la jeune fille qui la soignait; je me soulevai d'un bond et me penchai sur Ernestine... Elle n'était plus.

Je ne vous dirai rien de ma première douleur : quels mots pourraient la rendre? Plusieurs heures s'écoulèrent dans des crises de désespoir suivies de profonds abattemens. Mais enfin vint ce calme instinctif qui naît de l'impossibilité de souffrir plus long-temps. Tous les ressorts de mon cœur semblèrent se replier en même temps, et je me laissai retomber dans mon affection avec un nonchalant abandon de moi-même. Tout le monde a passé par cet état sans nom, suite des grands orages de l'ame, qui n'est ni du bien-être, ni de la souffrance, mais un affaissement poignant et doux à la fois. Des pensées qui, quelques heures auparavant, m'auraient déchiré, je m'y arrêtais maintenant avec complaisance, je cherchais les objets qui me rappelaient le malheur dont j'avais été frappé, je trouvais une volupté étrange à manier la couronne d'épine sous laquelle mon front saignait. Ces entretiens intimes avec

ma douleur me la rendaient même insensiblement précieuse. J'arrivais à m'attendrir sur mon propre sort, et j'y trouvais du charme. Il est si rare de pouvoir s'aimer soi-même, si doux de pouvoir se pleurer. On ne sait point, dans les premiers momens, tout ce que les douleurs pures et saintes apportent de forces avec leurs tourmens. Pareilles à cette lance d'or des temps fabuleux, qui donnait la guérison en faisant la blessure, elles ne nous abattent d'abord que pour nous relever bientôt. Soutenus par elles, nous mettons le pied sur la vie, nous laissons tomber nos passions charnelles comme un vêtement usé, et notre ame exaltée grandit jusqu'au ciel. C'est surtout dans ces momens de désolation que l'on arrive à sentir ce que l'on vaut. Il nous semble alors qu'en nous frappant, Dieu a déclaré que nous étions quelque chose; notre mal nous est glorieux; nous nous sentons plus importans, plus dignes d'estime : nous nous honorons de notre malheur comme le soldat de la cicatrice qu'il aura à montrer après la guerre.

La nuit était venue, et j'étais seul. Je fus saisi d'un invincible désir de revoir la chambre d'Ernestine. Je sortis sans bruit de la mienne, et je m'avançai à travers le corridor obscur. Arrivé à la porte, je la poussai avec une sorte d'attente frémissante !... La morte avait été emportée ailleurs; l'appartement était vide, et la lune y jetait ses lueurs. Du reste, tout y était encore dans le même état qu'au moment où je l'avais quittée, et son désordre n'avait rien de lugubre. La maladie d'Ernestine avait été si courte, que sa chambre n'avait point eu le temps de perdre son paisible aspect. Le choléra y était venu à l'improviste, et avait emporté sa proie sans laisser de trace. Des fleurs, une broderie commencée, un lit défait, une robe blanche jetée sur un fauteuil, tout semblait indiquer le lever récent d'une jeune fille plutôt qu'une agonie. Je m'arrêtai tremblant au milieu de cette chambre. Jusqu'alors je ne l'avais jamais vue que dans un arrangement froid et méthodique, fidèle image de ma vie monotone; pour la surprendre dans ce désordre joyeux, qui ressemblait presque à celui de la volupté, il avait fallu que la mort m'y précédât ! Je promenai autour de moi des regards noyés de larmes; je cherchai dans chaque coin de cet appartement quelque chose qui me rappelât Ernestine; j'aurais voulu reconnaître ses places accoutumées; mais rien ne m'était familier dans ce sanctuaire, où la liberté de l'amour compris m'avait toujours manqué. Oh! heureux qui peut repeupler l'intérieur vide, heureux qui a pu attacher à chaque objet quelque douce réminiscence ! En partant, l'être aimé laissera du moins son empreinte et ses attitudes; son ombre flottera sur les murs, se reflètera dans les miroirs; chaque heure, en sonnant, évoquera le doux fantôme pour quelque occu-

pation ordinaire et connue; le temps, l'espace, seront gardiens de ces souvenirs sacrés; ce sera comme une ame dont on n'aura perdu que le corps.

La fenêtre était restée ouverte; je m'en approchai pour regarder la campagne et la nuit étoilée. La perte d'Ernestine était si nouvelle, que je n'avais pu encore en accepter l'idée; l'habitude protestait en moi contre l'évidence. A chaque instant il me semblait entrevoir, le long des charmilles du jardin, sa forme aérienne; je croyais entendre, dans le corridor, son pas furtif, je m'attendais sans cesse à voir la porte de la chambre s'ouvrir et Ernestine paraître; je sentais bien une grande désolation, j'entendais bien en moi un son lugubre et monotone, qui, semblable aux tristes balancemens d'une horloge pendant la nuit, allait de ma tête à mon cœur en répétant : morte! morte! morte!.... Mais ce n'était qu'un bruit confus! Tout parlait d'elle autour de moi, tout m'avertissait qu'elle venait de partir à peine. Je touchais ses travaux de femme, son piano encore ouvert devant la romance préférée, ses gants encore embaumés du parfum qu'elle aimait!... Comment croire que son absence n'était point une absence ordinaire? comment ne pas espérer son retour?...

Je parcourais lentement cette chambre adorée, m'efforçant d'entretenir mon illusion, et cherchant partout quelque trace laissée par Ernestine. J'arrivai ainsi au secrétaire de citronnier où elle avait coutume d'écrire, et je l'ouvris. Le livre qu'elle avait commencé y était encore, et le couteau d'ivoire marquait la page où elle s'était arrêtée. A côté se trouvaient des feuilles éparses sur lesquelles elle avait jeté quelques fugitives pensées, quelques citations de ses récentes lectures : je feuilletai avec un saint attendrissement ces papiers confidens de ses admirations cachées. Hélas! ce qu'elle avait choisi partout, c'étaient des expressions de tristesse et d'amour, les confessions des cœurs malades ou brisés. Je relus plusieurs fois ces notes mélancoliques qui révélaient son ame; puis, comme si j'avais espéré entendre la fin d'une confidence commencée, je me mis à chercher de nouveau. A quoi bon, en effet, une plus longue discrétion? Ces papiers n'avaient plus de maîtres, ces secrets n'appartenaient plus à personne; ils étaient passés du monde réel à celui des ombres : tout cela n'était plus une histoire, mais un roman.

Je trouvai, dans une cassette de bois de rose dont je lui avais fait présent autrefois, les lettres que je lui avais écrites pendant ma longue absence; elles étaient confondues avec des actes de naissance et la copie de notre contrat de mariage. Un autre tiroir contenait son bouquet d'oranger, un bandeau de roses blanches conservé depuis sa première communion sans doute, et quelques lauriers jaunis, innocentes couronnes rap-

portées du couvent. Je contemplais toutes ces choses avec un frémissement intérieur, je les touchais, je leur parlais à voix basse et avec larmes. Papiers, fleurs, lauriers flétris, tout m'était précieux.

J'avais cherché jusqu'aux recoins les plus cachés; j'avais tout vu et j'étais prêt à recommencer cet examen cher et cruel, lorsqu'une lettre froissée attira mes regards. Je connaissais cette écriture : c'était celle de M. Clermont.

.....Pardon mon ami, j'ai été obligé de m'interrompre. Arrivé à ce moment horrible de mon récit, ma plume s'est arrêtée d'elle-même, et la douleur du souvenir a été plus forte que mon courage. Prévoyant combien devaient me coûter ces dernières confidences, je les reculais toujours, et, comme un condamné qui marche vers l'échafaud, je multipliais les détours afin de retarder le supplice; mais, malgré tout, le moment est venu.

Voici la lettre dont j'avais reconnu l'écriture. — Pour vous la copier, Charles, j'ai tâché de fermer les yeux de mon ame, et d'écrire sans comprendre les mots que ma main traçait!... Il m'a fallu trois jours pour cela!

« Ne craignez rien, Ernestine, je refuserai toutes les invitations. Qu'irais-je chercher à Savenières? Les souvenirs de joies perdues, d'espérances fauchées! Ah! non, je ne veux point jeter de regard dans ce paradis dont je suis chassé à jamais.

« Mme de Moëlan m'a longuement parlé de vous; je sais que vous êtes aussi heureuse que vous pouvez l'être désormais sur la terre!... Que m'importe le reste? Je ne veux point compromettre, par une imprudence, votre honneur et votre repos.

« Qu'aurais-je à vous dire, d'ailleurs? ne sommes-nous pas sûrs l'un de l'autre? ne craignez de ma part aucune démarche hasardée; vous le savez, mon amour n'est point une de ces passions égoïstes et folles qui veulent se satisfaire à tout prix. Quand je suis venu dans ce pays, c'était pour vous voir une fois seulement, et je vous ai vue!... Le plongeur revient un instant sur les flots pour trouver de l'air, puis il retourne aux abîmes; ainsi de moi. J'ai respiré quelques minutes, j'ai aperçu le ciel; maintenant je puis me replonger dans la vie.

« Une prière cependant : quand j'ai vu l'enfant chez Mme de Moëlan, bien que votre cousine sût tout, j'ai à peine osé le serrer dans mes bras. De grace, envoyez-le jouer quelquefois dans le grand bois de maronniers; j'y serai, je pourrai faire sa connaissance, lui parler.... Il ne verra en moi qu'un chasseur qui se repose, et nos entretiens n'auront rien de

dangereux. — Oh! si vous saviez combien j'ai envie de le connaître, de le serrer sur mon sein! — Ernestine, aimez bien l'enfant, aimez-le bien; c'est maintenant le seul lien entre nos cœurs, le seul lien du rendez-vous donné à nos amours.

« Adieu! j'ai recommencé plusieurs fois cette lettre; je voulais être calme et ne pas réveiller chez vous de trop cuisans regrets. Vous comprendrez cette froideur, n'est-ce pas? Vous saurez qu'il faut bien souffrir pour se faire si tranquille! O Ernestine! Ernestine, pourquoi ne sommes-nous pas morts ensemble, il y a dix ans, ce soir où vous étiez si pâle à la soirée de votre sœur et où vous me dites en sortant : On veut me marier! Que de soucis nous nous serions épargnés en quittant la vie alors!

« Adieu, priez pour nous.

« ALFRED. »

Il y a des heures où l'on a l'instinct de son infortune. Rien ne m'avait préparé au coup qui me frappait; aucune crainte, aucun soupçon, et pourtant ce malheur ne me trouva point incrédule, je sentis qu'il m'appartenait. A l'instant même et d'une seule pensée, je compris tout; la tristesse d'Ernestine, sa réserve, les premières froideurs de M. Clermont à recevoir mes avances; puis enfin ses assiduités mieux reçues. Ainsi j'avais été trompé! Cette femme que je croyais si pure et que mes caresses faisaient trembler, sortait des bras d'un autre! cet enfant que j'avais bercé sur ma poitrine en lui donnant le nom de fils, n'était pas le mien; j'avais été trompé! et je n'avais point su le découvrir, et j'avais moi-même ramené, dans ma demeure, l'amant qui s'en éloignait; j'avais joué entre Ernestine et lui le rôle d'entremetteur! Je m'étais avili à leurs yeux par le ridicule. Oh! que de plaisanteries faites par moi en leur présence dont le souvenir seul me faisait rougir maintenant! O honte! n'avoir rien deviné, rien vu, avoir été aveugle, sourd et stupide! être resté des heures, des jours, des mois, en but à leur mépris ou à leur pitié!... Et c'était elle qui m'avait ainsi joué, elle que j'avais adorée comme une sainte et que je respectais plus que je n'aurais respecté ma mère! Cette pensée me rendit fou d'indignation et de colère. Ma lettre à la main, je courus dans le corridor tout égaré en demandant où était la morte. Un domestique tremblant me montra du doigt la chambre funèbre; je m'y précipitai; Arthur, à genoux et baigné de larmes, était au pied du cercueil.

— Emmenez l'enfant! emmenez l'enfant, m'écriai-je.

Et je le jetai dans les bras du prêtre qui s'écarta avec épouvante. Alors face à face avec le cadavre, je me mis à lui parler comme s'il eût pu m'entendre;

je lui demandai compte de ma confiance trompée, je l'accablai de malédictions. Puis, l'insensibilité de la morte augmentant ma fureur, je foulai aux pieds les fleurs qui ornaient son suaire, j'arrachai de son doigt la bague d'alliance, j'enlevai le crucifix posé sur son cœur, et, le brisant sur la bière, je lui criai que Dieu n'écoutait point les adultères. J'ignore, du reste, combien de temps dura cette scène de délire dont je n'ai gardé qu'un souvenir confus, et à la suite de laquelle je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, j'étais au lit, une fièvre violente m'avait ôté la raison pendant douze heures.

La première impression distincte qui me frappa au sortir de cette crise fut la vue de la lettre fatale que ma main tenait toujours dans une pression convulsive. Elle me rappela à l'instant le coup dont j'avais été frappé, et les souvenirs me revinrent avec une telle abondance, que je sentis le délire qui me gagnait de nouveau. Je me redressai dans mon séant et je pris mon front à deux mains comme pour comprimer mes pensées. Au milieu de leur confusion pourtant, une idée nouvelle commençait à se faire jour. Dans le premier élan de surprise et de désespoir, je n'avais songé qu'à Ernestine, car entre deux trahisons celle de l'être aimé est la plus cruelle; mais mon second mouvement fut de courir à son complice pour me venger. Je voulus me lever sur-le-champ, mais mes forces me trahirent; je fus pris d'un long évanouissement, et l'on fut obligé de me reporter au lit.

J'appris le soir même que M. Clermont, atteint du choléra quelques heures après la mort d'Ernestine, n'avait pu quitter Savenières et qu'il y était mourant.

Je ne vous détaillerai point tout ce qui se passa en moi pendant une courte convalescence. Dès que je pus marcher, je me rendis à la chambre de mon rival; mais l'amélioration passagère que l'on avait remarquée dans son état venait déjà de faire place à des symptômes dont on s'effrayait. Je le trouvai sans force, sans voix et sans regard. Vers le soir pourtant, il se ranima, et l'on conçut quelques espérances qui s'évanouirent bientôt pour renaître de nouveau à la fin du second jour. Je suivais toutes ces crises de guérison et d'agonie avec une inquiétude avide. Depuis que j'avais vu Clermont, ma soif de vengeance avait redoublé. Obligé de la cacher, je la sentais s'accroître. Je m'irritais de l'impassibilité du mourant devant ma rage mal contenue; j'aurais voulu lui faire comprendre une malédiction ou une injure, trouver en lui quelque point sensible que je pusse faire saigner. Oh! vous ne savez pas, Charles, combien le goût du mal devient fort dans un cœur ulcéré; vous ne savez pas comme la haine occupe promptement tous les vides que laisse l'amour en s'en allant! Vous n'avez

jamais connu la violence de ces ressentimens silencieux qui grandissent dans les ténèbres de l'ame; vers solitaires dont on sent perpétuellement la morsure au fond de ses entrailles. Plus je pensais à ma haine, plus elle prenait possession de mon ame. Grace à l'ingénieuse éloquence de la passion, je trouvais à chaque instant quelque nouvelle raison à ma colère. Tout me rappelait l'injure que j'avais reçue; la maladie même dont le mourant était atteint, ne l'avait-il pas gagnée en donnant des soins à Ernestine? C'était comme une dernière trace de leur amour; il semblait vouloir mourir du même mal qui l'avait tuée elle-même. Et s'il mourait, je n'avais plus personne à qui je pusse demander compte de mes tortures. Lui, il n'aurait eu rien à souffrir, pas même la douleur de survivre, et moi, j'allais rester seul sans avoir pu le faire rougir. Cette pensée me mettait hors de moi. O Charles! quelles journées et quelles nuits s'écoulèrent près de cette triste couche! Que j'interrogeai de fois ce souffle sur le point de s'arrêter; comme je demandai à Dieu avec ferveur de faire vivre cet homme assez de temps seulement pour que je pusse l'insulter et le tuer! Mais chaque jour je voyais cette espérance décroître; je le regardais mourir heure par heure.... mourir tranquillement!... Tranquillement, mon Dieu! —En vain je suppliais à mains jointes les médecins de le sauver; les médecins secouaient la tête et soupiraient. Penché à son chevet, j'épiais quelque révolution inespérée, j'attendais qu'un éclair de vie jaillît de ces yeux presque éteints; je l'appelais par son nom; je secouais sa main.... et ses regards restaient morts, ses oreilles sourdes, sa main insensible! Oh! s'il eût pu du moins se ranimer un instant pour me voir et m'entendre! s'il eût pu revivre assez pour souffrir d'un outrage! Sa faiblesse ne m'eût point retenu. J'aurais souffleté son visage odieux. Que m'importait en effet d'être méchant et lâche? Je voulais sa douleur, tout le reste n'était rien pour moi!

Dieu me refusa cette honteuse joie. Clermont mourut à Savenières sept jours après Ernestine.

Sa mort me causa un désespoir sauvage, mais sans apaiser ma colère, et ce fut peut-être ce qui me sauva. Ma haine seule me soutenait; c'était le dernier ressort de mon être; lui brisé, je n'aurais plus été qu'un cadavre qui serait retombé sur lui-même. Depuis ma fatale découverte, l'idée du suicide m'était plusieurs fois venue, mais sans que je m'y arrêtasse. Ces désertions furtives m'avaient toujours déplu, moins par principe que par instinct. Trop de vitalité débordait en moi pour que j'acceptasse une mort sans lutte et sans action. Je pouvais chercher le danger pour périr, mais non m'assassiner froidement. Le désespoir même est logique chez l'être fort, et le suicide m'avait toujours paru un non-sens.

Dans ma situation, d'ailleurs je me fis un point d'honneur de vivre. Ma mort eût fait croire que je n'avais pu supporter la perte d'Ernestine, et mon sang eût écrit sur sa tombe une épitaphe glorieuse. Je ne voulus point lui rendre cet hommage menteur. Vivre c'était protester contre sa mémoire, je voulus vivre pour prouver mon indifférence.

N'ayant pu éviter la blessure ni la venger, j'essayais ainsi de la nier. Comme tous ceux qu'occupe une seule pensée, il me semblait que tout le monde avait les yeux sur moi. Je voilai donc ma douleur sous un masque de sérénité; mais comment ne pas exagérer ce que l'on feint? Il eût fallu supporter mes tortures sans me plaindre, je voulus les supporter en chantant. Je repris mes travaux, je reçus des visites, je me montrai partout souriant, désoccupé, et étonnant tous les regards de ma tranquillité joyeuse. Mais il me fut impossible de braver ainsi long-temps la douleur et l'opinion. Je n'atteignais rien dans ces combats à vide dont tous les coups retombaient sur moi-même. Je sentis bientôt ce rire à fleur de lèvres s'éteindre, et la colère, que j'avais voulu refouler au fond de mon cœur, remonter comme une lave. J'éprouvai le besoin de décharger sur quelque chose ce qu'il y avait en moi d'amertume. Ne pouvant plus atteindre les personnes, je reportai sur les choses ma froideur et mes mépris. Le séjour de Savenières m'était devenu insuportable; décidé à m'en défaire et à quitter le pays, j'annonçai un encan public de tout ce que renfermait le château, et j'y assistai moi-même. Faut-il vous avouer ces petitesses de la haine, Charles? j'éprouvai une poignante joie à fouler ainsi aux pieds les souvenirs de la femme parjure et à l'insulter dans ce qui avait été à elle. Je jetai moi-même entre les mains sordides des juifs accourus à la vente toutes les saintes reliques qui me la rappelaient : parures de mariée, vêtemens de bal, tout fut vendu, tout jusqu'aux oiseaux qu'elle nourrissait dans sa volière, jusqu'aux fleurs qu'elle cultivait sur sa fenêtre. Ah! que ne pouvais-je prendre aussi son fils dans mes bras, et crier à ces gens : Qui veut l'acheter? Que ne pouvais-je vendre mes souvenirs avec ce qui lui avait appartenu; vendre mes quinze années d'amour, mes rêves de bonheur, mes espérances insensées, mes joies trompeuses! mon passé tout entier, ô mon Dieu! qui voulait m'acheter mon passé! Hélas! à quoi me servait de dépouiller mon temple domestique, d'en renverser tous les autels et de briser dans la boue les signes de mon adoration; je faisais vainement le vide autour de moi; pouvais-je oublier la foi perdue et la divinité profanée?

Quand j'eus épuisé tous les moyens de rompre avec le passé, et que mon indignation se fut satisfaite autant qu'elle le pouvait, je tombai dans un abattement profond. Cette demeure dévastée réveillait plus douloureusement mes souvenirs; chaque vide m'y rappelait l'objet absent plus

vivement que ne l'eût fait sa présence. Je me hâtai d'achever mes affaires afin de pouvoir quitter Savenières. Enfin, tout se termina, et je partis pour Angers où une voiture m'attendait. C'était un soir d'automne : l'air était froid, et le ciel avait cette sérénité sévère plus triste que le brouillard lui-même. La bise sifflait dans les bois, et des tourbillons de feuilles mortes couraient devant mon cheval dans l'avenue déserte. Je me rappelai que j'avais déjà parcouru le même chemin à la même époque de l'année et par un temps à peu près pareil; mais alors je venais, le cœur palpitant et plein d'espérances, chercher à Savenières du repos, de l'amour, une femme et un enfant adorés; cinq ans s'étaient écoulés, et je reprenais la même route, le cœur à jamais vide d'espoir, lassé de tout, veuf et sans fils! Ainsi ma vie entière, ma véritable vie avait duré seulement cinq années! cinq années de lutte, d'incertitude, de joie provisoire, pendant lesquelles j'avais toujours marché les yeux fixés sur l'avenir, et qui avaient abouti au néant! Sorti un instant du monde tumultueux qui m'avait ballotté trente ans, j'y rentrais donc encore malgré moi, le front plus chauve et l'ame plus vieille! Ma retraite à Savenières n'avait été qu'un rêve de cinq ans, écoulé entre deux tristes jours d'automne!

J'arrêtai mon cheval, et je regardai autour de moi d'un œil désolé. On eût dit que Savenières effeuillait aussi ses dernières espérances et ses restes de jeunesse. Les campagnes étaient abandonnées et silencieuses; les grands arbres laissaient pendre sur l'avenue leurs rameaux déjà dépouillés, et les prairies inondées récemment déroulaient au loin une verdure rare et souillée. Cette tristesse des lieux, si bien en harmonie avec la mienne, me toucha; je m'arrêtai pour contempler cette belle campagne que je ne devais plus revoir, et où j'avais poursuivi tant de délicieuses chimères! Un attendrissement profond descendit en moi à cette vue. Ma fermeté haineuse se fondit comme un glaçon qui se serait formé sur le cœur, et l'orgueil de ma douleur s'abîma dans les larmes. Alors, tendant les bras vers cet Eden dont une Ève m'avait aussi chassé, je dis adieu aux bois où je m'étais reposé à ses pieds, adieu aux vallées où l'enfant poursuivait des papillons tandis que je cueillais des marguerites pour elle, adieu aux fontaines où je l'avais fait boire dans ma main, adieu aux nuages que nous regardions ensemble, adieu aux haies fleuries, adieu aux oiseaux, adieu à tout ce qu'elle avait aimé et que j'avais aimé à cause d'elle; puis, jetant un dernier regard sur ces lieux où j'avais tant souffert, tant espéré et dont je ne gardais rien, je pensai en pleurant combien était heureux celui qui pouvait, comme Énée sauvant ses dieux des flammes de Troie, emporter son passé dans les bras à travers les ruines de sa destinée.

ÉMILE SOUVESTRE.

LA

DOUBLE MÉPRISE.

(C'est une pièce en douze mots.)
SHAKSPEARE. *Le Songe d'une nuit d'été.*

PERSONNAGES.

LE PRINCE. L'ADJUDANT.
LA PRINCESSE. LA FILLE D'HONNEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ADJUDANT, LA FILLE D'HONNEUR.

L'ADJUDANT. — Je vois clair dans tout cela, madame, je n'ai plus votre cœur; le prince vous a tourné la tête.

LA FILLE D'HONNEUR. — Et vous, monsieur, vous êtes fou de la princesse; à votre fantaisie! En vérité, pourquoi nier la chose? Qui songe à vous en faire une querelle?... Reprenez ce portrait.

L'ADJUDANT. — Et vous cette bague. (Exeunt).

SCÈNE II.

LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LE PRINCE. — Dieu soit loué! Cette fois je vous trouve de mon avis; il est trop fou.

LA PRINCESSE. — Elle est trop jeune.

LE PRINCE. — Un coureur d'aventures galantes.

LA PRINCESSE. — Une enfant.

LE PRINCE. — Qu'ils attendent.

LA PRINCESSE. — La raison vient avec le temps.

LE PRINCE. — Ces mariages prématurés tournent mal.

LA PRINCESSE. — Est-ce une allusion, monseigneur?

LE PRINCE. — Amélie!

LA PRINCESSE. — Non, tu m'aimes.

LE PRINCE. — Et moi j'ai seul la clé du trésor de ton cœur.

LA PRINCESSE. — Ai-je donc mérité tant de gloire?

LE PRINCE. — Oh! plus encore.

LA PRINCESSE. — Comme ta voix est douce.... Si tu me trompais.... N'importe, je me fie à tes paroles; il me semble que c'est un rêve.... Un rêve! hélas!... je crois et je doute. Mon ame est comme le ciel pur un beau jour d'avril, elle pleure à l'Orient avec les larmes de la rosée, et sourit à l'Occident avec les gais rayons du soleil; charme ineffable de la mélancolie, joie heureuse de l'espérance! Adieu, mon bien-aimé! Je me retire. J'ai besoin d'être seule.

(Ils s'embrassent, le prince accompagne la princesse jusqu'au seuil; elle sort.)

SCÈNE III.

LE PRINCE, seul. — Si bonne, et moi! Ouf. (Il tombe dans un fauteuil.) Puisque la porte est bien fermée, et que nul au monde ne peut m'entendre, je dois à la vérité de proclamer que je suis un grand coupable, indigne du caractère auguste dont le destin m'a revêtu. O ma conscience! où sont tes gentilles pensées qui gazouillaient sous tes ombres comme les oiseaux du printemps? où sont tes fontaines de cristal et tes sentiers de rose et d'aubépine. Désormais, si je descends dans tes jardins, je n'y trouve plus que ronces et chardons, et la moindre fleur que j'y veux cueillir me déchire les doigts avec les pointes du remords. Qu'ai-je à faire, aussi, de courtiser Élise, lorsque l'amour de la princesse suffit à mon bonheur? Qu'importe une perle de plus à qui possède un diamant sans prix! (Il va et vient.) Immensité du cœur de l'homme!

SCÈNE IV.

LE PRINCE, LA FILLE D'HONNEUR.

(La fille d'honneur traverse le salon.)

LE PRINCE. — Mon enfant.

LA FILLE D'HONNEUR. — Mon prince.

LE PRINCE. — Élise.

LA FILLE D'HONNEUR. — Je cours chez la princesse.

LE PRINCE, la retenant par la main. — Demeure.

LA FILLE D'HONNEUR. — Vous êtes....

LE PRINCE. — Au paradis, au ciel, mon ange, sitôt que ton regard tombe sur moi.

LA FILLE D'HONNEUR. — Son altesse oublie le monde et ses convenances.

LE PRINCE. — Tu railles.

LA FILLE D'HONNEUR. — Moi! mon prince. Hélas! vous me voyez bien triste.

LE PRINCE. — En effet, ta paupière est humide, tu pleures. Ah! que ne suis-je un enchanteur, pour changer tes larmes en pleurs de joie et d'amour?

LA FILLE D'HONNEUR. — Vous le pouvez, monseigneur.

LE PRINCE. — Et comment....

LA FILLE D'HONNEUR. — Laissez-moi m'échapper.

LE PRINCE. — Cruelle! tu me hais donc?

LA FILLE D'HONNEUR. — Je n'ai pas dit cela.

LE PRINCE. — Eh bien!

LA FILLE D'HONNEUR. — J'aime....

LE PRINCE, l'interrompant. — Et tu crains de l'avouer, bel ange! (La princesse épie à la porte.) O suave pudeur! tu aimes; laisse tomber de tes lèvres de rose ce mot charmant qui en est le parfum.

LA FILLE D'HONNEUR. — Au nom du ciel...

LE PRINCE. — Je t'ai comprise; on pourrait nous troubler ici; nous nous reverrons bientôt. (Exit.)

LA FILLE D'HONNEUR. — Mon prince! Il s'éloigne!... quelle aventure!.. Hélas! être ainsi méconnue de tous. (Exit.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, seule. — C'en est trop, et voilà qui passe la galanterie; et moi qui ne me doutais pas seulement de la chose! Ah! pauvre femme, et cela après m'avoir renouvelé tout à l'heure ses sermens de fidélité. Et que l'on vienne ensuite faire un si grand bruit de sa parole de prince, lorsqu'il ne faut qu'une occasion pour que l'on manque à sa parole conjugale! En vérité, monseigneur, vous aviez bien pris vos mesures, et nous savons pour quel royal motif vous vous êtes toujours si fort opposé au mariage d'Élise, notre fille d'honneur, avec l'adjudant de votre palais. Le traître!... et maintenant, que puis-je faire? dois-je me plaindre tout haut pour qu'il tombe à mes pieds et proteste de son innocence? Folle que je suis, j'aurais encore la faiblesse d'y croire! Non, non, je me vengerai, je veux qu'il sente une fois dans sa vie les douleurs de ce mal af-

freux qu'il éveille dans mon ame. J'étouffe de colère et je suis toute hors de moi... Le major, c'est le ciel qui l'envoie ici.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, L'ADJUDANT.

L'ADJUDANT. — Je croyais trouver ici le prince... Son altesse me pardonnera.

LA PRINCESSE. — Le prince!

L'ADJUDANT. — Oui, madame.

LA PRINCESSE. — Approchez-vous, monsieur, dites-nous si notre auguste époux persiste toujours à contrarier le vœu de votre cœur.

L'ADJUDANT. — Tel est le bon plaisir de son altesse, madame, et j'en rends grace au ciel.

LA PRINCESSE. — Qu'est-ce à dire? est-ce donc là le langage de l'amour et de la tendresse?

L'ADJUDANT. — En agissant ainsi, le prince m'a peut-être épargné le désespoir le plus amer. Hélas! je me croyais aimé.

LA PRINCESSE, avec douceur. — Vous l'êtes.

L'ADJUDANT. — J'ai rêvé.

LA PRINCESSE. — La méfiance souvent abuse.

L'ADJUDANT. — Non, non... Hélas! on me dédaigne.

LA PRINCESSE. — Quelle pensée est la vôtre? Nous autres femmes, nous voyons bien vite le fond du cœur, et lorsqu'une douce perle y tremblotte, nous voulons la saisir,.... au risque même de nous baisser un peu.

L'ADJUDANT. — Je le vois, son altesse veut rire de mon désespoir.

LA PRINCESSE. — Souvent le rire est l'apparence que prend la vérité craintive. Si je vous parlais ici du fond de l'ame.

L'ADJUDANT. — Serait-il possible! ô ciel!

LA PRINCESSE. — Oui.

L'ADJUDANT, à ses pieds. — Je suis le plus heureux des hommes.

LA PRINCESSE, effrayée. — Dieu! qu'ai-je fait? De grace, levez-vous! (Le prince paraît dans le fond.) Si jamais on venait à savoir...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE.

LE PRINCE. — Que vois-je! Ah! madame, et vous, monsieur, dans mon palais? Quelle honte! Est-il possible? Non, non, non. Je suppose que mon esprit est le jouet d'un songe; et, sur ma foi de gentilhomme, je ne puis croire à ce scandale. Cependant la netteté de ma raison et la par-

faite clairvoyance de mon jugement m'invitent à me croire éveillé. Je ne me trompe pas, c'est bien là le major que j'ai devant moi. (Il tire son épée.) Vive Dieu! j'aurai raison de cette offense.

L'ADJUDANT, troublé. — Seigneur.

LE PRINCE. — Parlez.

L'ADJUDANT. — Je suis....

LE PRINCE. — Vous êtes fort pâle, monsieur. Eh bien! qu'avez-vous à dire?

L'ADJUDANT. — Mon prince, la colère vous emporte, souffrez que je vous explique... J'étais venu auprès de la princesse... si vous l'aviez vue en ce moment, elle si bonne, si pleine de grace.

LE PRINCE. — Traître.

L'ADJUDANT. — Je n'ai pu m'empêcher de tomber à ses genoux pour tenter....

LE PRINCE. — Par la honte de mon nom, elle a souffert...

L'ADJUDANT. — D'obtenir d'elle la main d'Élise comme une divine faveur.

LE PRINCE. — Qu'est-ce, la main d'Élise à la princesse?

L'ADJUDANT. — Oui, seigneur, ou du moins une parole bienveillante de sa bouche qui vînt fléchir notre gracieux souverain.

LE PRINCE à la princesse. — Et vous, madame, que dites-vous?

LA PRINCESSE. — Je pense qu'il me convient de garder le silence.

LE PRINCE. — Comme à moi de tout croire, n'est-ce pas?

(Il passe dans un salon voisin; pendant ce temps, la princesse et l'adjudant demeurent interdits.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LA PRINCESSE, L'ADJUDANT, LE PRINCE, LA FILLE D'HONNEUR.

LE PRINCE, conduisant Élise à l'adjudant. — Je tiens ma parole, mon enfant; que tout soit oublié. Vous deviendrez aujourd'hui la femme de celui que votre cœur a choisi. Préparez-vous tous deux à quitter, dès demain, notre résidence ducale... Général, nous vous faisons notre ambassadeur près la cour de Madrid.

(*Traduit de l'allemand d'*ARNIM.)

Critique Littéraire.

LES MÉANDRES,[1]

PAR M. LÉON GOZLAN.

Le style et les ouvrages de M. Léon Gozlan occupent aujourd'hui, dans la faveur et l'attention du public, un point trop central et trop apparent pour mériter d'être loués ou critiqués légèrement. Ils sont en droit de récuser, à la fois, l'amertume d'une censure qui afflige et dessèche, et le vain tribut des apologies de convention. Quoi qu'on en dise, le rôle du critique n'est pas seulement celui d'un manœuvre occupé incessamment à faucher çà et là quelques mauvaises herbes, ou à retrancher certaines têtes de pavot, toujours trop droites et trop hautes à son gré. Il peut, s'il le veut bien, exercer une action fécondante sur les plaines poétiques; il peut aussi faire pénétrer un rayon de soleil dans le domaine du poète, conduire une source vive à travers son champ, donner plus de force et d'étendue à ses vignes et à ses figuiers. Ensuite, il vient un moment où le poète, après avoir fourni un certain nombre de journées laborieuses et opiniâtres, s'appuie sur sa bêche et se met à contempler le produit de ses sueurs et de ses peines; et en admettant même qu'alors la végétation de son champ ne soit pas aussi riche qu'il l'espérait, a-t-il donc besoin d'un hôte au front sévère qui s'attache à lui et lui dénote rudement ses plantations malingres et souffrantes? Ne vaut-il pas mieux, au contraire, un passant, ou même un laboureur du champ voisin, qui viendra jouir avec lui des fleurs et des délices de son jardin? Ainsi, nous nous sommes offerts pour parcourir, avec l'auteur des *Méandres*, les plus heureux dé-

(1) 2 vol. in-8o. Chez Verdet, rue de Seine.

tours de son style et de ses fantaisies. Puisse-t-il trouver ici un peu de repos, quelques-unes de ces paroles qui récréent et fortifient le cœur, sur ces pages qu'il enrichit sans cesse de ses tributs et de ses fruits!

Hier encore, on peut le dire, le nom et le talent de M. Léon Gozlan ne brillaient guère que pour un cercle d'artistes ou d'initiés; aujourd'hui, il est du petit nombre des élus que le public adopte et recherche. Sa signature vaut un cachet; une page qu'elle revêt ne saurait passer inaperçue. D'où vient cela? d'où vient ce pouvoir, en apparence impromptu, cet avénement du jour au lendemain? Usurpation, dites-vous, influence des coteries, trône et diadême de poche que les camarades de la presse se passent de main en main: les coteries! ce mot, que tant de gens prononcent avec terreur, ce monstre inconnu, fabuleux comme le sphynx, cet hippogriffe qui n'a jamais porté personne. Car, en admettant dans ce siècle-ci la réalité de sociétés en commandite, en fait de gloire et de mérite littéraire, croyez-vous donc que les francs-maçons de la pensée voteraient jamais la royauté d'un seul, et s'ils trônaient, s'ils briguaient le pouvoir souverain, ne serait-ce pas plutôt en corps et à la manière des prétoriens à Rome, ou des strélitzs dans l'ancien empire de Russie?

Non, le talent et le nom de M. Léon Gozlan ont une source plus naturelle et plus pure. Chacun a dans sa journée son heure de délassement et de réflexion poétique. Ainsi, par une belle matinée d'août, par exemple, alors qu'un heureux rayon de soleil colore l'appartement et donne plus de prix encore aux brochures, aux recueils et aux livres nouveaux épars sur les tablettes, ne vous est-il pas arrivé quelquefois de rencontrer dans une de ces feuilles légères, qu'apporte le souffle éphémère de la publicité, une pensée, un éclair soudain de verve ou d'épigramme, en un mot, une de ces fleurs poétiques qui s'épanouissent au hasard et qu'on cueille au hasard? Littérature singulière que celle-là! pamphlet du moment, et auquel les esprits les plus graves n'ont pas dédaigné parfois de contribuer, libre et fécond épanchement de l'Aristophane français, ce personnage impérissable, et qui s'est appelé de tant de noms depuis la *satire Menippée* jusqu'à Beaumarchais et Voltaire, aujourd'hui enfin (pardon, Voltaire!), comment nier qu'il n'ait eu souvent pour héritier *Figaro*, ou *le Corsaire*, ou *la Pandore?* Non-seulement, sous le reflet de la vignette satirique, vous avez cru saluer souvent un petit-fils de Beaumarchais ou un arrière-cousin de Paul-Louis Courier, mais parfois, et peut-être grace au prisme de ce rayon doré dont nous parlions, vous avez rêvé sur la colonne passagère la touche de Jean-Paul, de Sterne ou de Rabelais. C'est qu'aussi, critiques et lecteurs, à une certaine heure du jour,

nous sommes tous un peu Sterne, un peu Rabelais, un peu Jean-Paul, plus ou moins.

On dit et on répète sans cesse que le coloris se gâte, que le style s'altère à enluminer ainsi sans cesse dans les feuilles quotidiennes des objets de petite dimension. Pourquoi? Pourquoi serait-ce un mal de manier, comme on dit en peinture, la brosse tous les jours? La pratique doit amener, au contraire, chez l'artiste, la dextérité et la largeur. Il est constant cependant que l'esprit qui n'a que huit idées à dépenser par mois, quatre qui ne lui appartiennent pas, et quatre autres qu'il emprunte à ses voisins, doit se trouver infailliblement ruiné au renouvellement de la feuille qu'il appauvrit. L'étoffe de son style est bien usée alors, il est vrai; mais il faut avouer aussi qu'elle n'était dans l'origine ni bien épaisse, ni bien forte. Ce qu'il faut plutôt déplorer, suivant nous, dans ce mode de littérature courante, c'est son sort, sa destinée; c'est la perte de ces caractères tracés sur le sable et que le vent efface. Imaginez Hogarth ou Téniers qui crayonneraient leurs meilleures ébauches sur les murailles du buvetier! Et bien plus, imaginez la servante du buvetier qui viendrait détruire chaque soir ces esquisses, heureux produits des brouillards des toasts : ainsi se perdent et s'oublient sans cesse dans la presse tant de pages vives et railleuses; ainsi se fanent chaque soir ces paquerettes et ces pervenches de style qui festonnent les contours du domaine politique.

Mais à présent que l'artiste a été dénoncé par son style, à présent que le joug si lourd souvent de l'anonyme est enfin brisé pour lui, pourquoi le nier? Pourquoi ne pas avouer que parmi les jeunes chefs du nouveau camp littéraire, aucun n'a brodé peut-être aussi richement que M. Léon Gozlan le canevas de la presse mobile, coloré autant de feuilletons, excité dans le public plus de rire, de surprise sous le masque hardi des feuilles sarcastiques? Un jour pourtant, las d'avoir à tout propos de l'esprit et de la verve pour des ingrats, souvent même pour ses collaborateurs, M. Léon Gozlan résolut de parler au public en son nom; il jeta le masque de côté et se présenta à visage découvert. Et le public se mit aussitôt à lui tendre les bras, comme à un ami éprouvé et reconnu depuis long-temps. En voyant apparaître tout à coup un style mûr, un talent complet et brillant dans les *Châteaux de France* et dans *Roberto Corsini*, cette première et saisissante révélation du nom de M. Léon Gozlan, personne n'a songé à demander alors d'où venait ce nom, d'où venait ce style. On a compris que ce talent s'était formé de lui-même au milieu des mêlées quotidiennes qui renvoient l'artiste invalide ou décoré; on a compris qu'il était temps enfin de reconnaître ouvertement et par un

coup d'éclat quatre ou cinq campagnes de verve honorifique et d'esprit méconnu. — Vous voyez donc bien que tout a son but et sa raison dans les révolutions et les hasards des planètes littéraires, le genre de talent et le genre d'existence, le poète anonyme et le poète révélé; à la longue le public n'est guère plus injuste envers l'écrivain que l'écrivain n'est injuste envers lui-même; écrivains et public, vous voyez bien que les coteries n'existent pas.

Cependant, entre ces premières et courtes peintures et le roman du *Notaire de Chantilly,* qui a complété son installation, M. Léon Gozlan n'a jamais cessé de produire, sous mille inspirations diverses, d'autres romans plus circonscrits, de traiter des sujets de proportion moyenne, de s'abandonner à ces heures de loisir et de rêverie où s'égarait sans cesse sa plume capricieuse, amie des observations et des fantaisies.

Ce sont ces tableaux de style et d'histoire, ces pensées vagabondes que M. Léon Gozlan réunit aujourd'hui sous ce titre : *les Méandres.* Quiconque voudra se représenter fidèlement le monde littéraire dans ses accidens imprévus, avoir l'idée des passions du jour dans leur sève et même leurs excès, devra prendre *les Méandres,* livre où tant de ruisseaux divers, tels que le désenchantement, le bonheur, la vengeance, l'ironie, la grace, la haine, la philosophie, la moquerie, ont tour à tour apporté leur tribut. C'est là tout le style du moment, c'est tout l'écrivain d'aujourd'hui.

Nous n'analyserons particulièrement aucun des sujets des *Méandres,* car il faudrait analyser quinze ou vingt drames, presque tous attachans, marqués à un coin particulier de hardiesse, doués de qualités que tout le monde a senties et appréciées, les lecteurs de la *Revue de Paris* mieux que personne.

Ce qu'on remarque en première ligne dans la manière de M. Léon Gozlan, c'est l'effet, le mouvement, un coloris vif et monté, cette heureuse propriété de mots et de tournures, ces expressions constamment en bonne fortune, la perfection du genre qu'on appelle *le trait* en style de journal. En général, l'auteur narre bien, avec goût et passion. On sent l'homme qui aime son lecteur, qui en prend soin, veut le promener dans des sentiers nouveaux, et non pas comme tant d'écrivains, dans la poussière et le long des fossés des grands chemins. Ce style, qui a des défauts et de grands écarts, comme nous le verrons, possède en même temps une qualité qui les rachète : c'est l'horreur du commun, un *quant à soi* parfois sauvage et pittoresque, mais toujours expressif, emportant dès les premières lignes l'attention d'assaut, dédaignant surtout ces remplissages et ces *ponts-neufs* de phrases qui rendent aujourd'hui insupportable aux gens de goût la lecture de certains feuilletons.

Généralement aussi le dialogue de l'auteur a du nerf, de l'élan, un peu de gêne parfois et d'embarras. Il excelle d'ailleurs à *poser* une scène, comme on dit; à la détacher du fond, à l'amener sans délai sur le premier plan. Nous citerons comme exemple de cette faculté précieuse le début du conte intitulé *Roberto Corsini*, que tout le monde a lu et que tout le monde voudra relire. Rien de plus heureux que l'ouverture de ce récit, qui met deux joueurs en présence, et montre l'un d'eux perdant alternativement sa fortune, son palais, sa maîtresse, et enfin son nom. Le dialogue de ces deux hommes, les cartes dont les couleurs vacillent et *papillonnent* sous leurs yeux, les lustres qui faiblissent, les figures des assistans qui se perdent dans les glaces, le bruit du vent, le mouvement des draperies, rien n'est omis pour exciter l'attente et encadrer la catastrophe qui se prépare; c'est une scène de premier ordre, c'est un tableau de maître.

Quant à des traits d'esprit, M. Léon Gozlan en est trop prodigue pour qu'on puisse lui tenir compte de ce mérite, qui n'est, on peut le dire, qu'une bagatelle au milieu de ses richesses et de ses avantages. A chaque page des *Méandres* on retrouve ce goût vif, animé, qui rehausse chaque détail; on salue tour à tour le coloriste habile dans le *Carnaval de Marseille* et *le Fifre*, l'observateur vrai, mais quelquefois un peu excessif et surtout beaucoup trop acharné contre les manufactures et les chemins de fer, dans *Une Visite chez Bernardin de Saint-Pierre*, *le Voyage du Pont d'Arcole à Montereau*. Souvent aussi, au milieu de ces jeux, de ces mille coquetteries narratives, on rencontre des traits qui annoncent que l'auteur promet encore plus qu'il ne tient réellement, que malgré ses ressources éminentes de charme et d'éclat, il n'est peut-être qu'à la moitié de la hauteur où il lui est donné d'atteindre.

Nous citerons, par exemple, dans l'histoire de *Roberto Corsini*, le passage où, après avoir perdu au jeu tout ce qu'il possédait, cet homme s'assied au pied d'un arbre, et pleure en s'écriant : « O ma villa de Cormaldoli, dont les fruits étaient si beaux! mon Aglaura, mon nom, j'ai perdu tout cela! » L'auteur décrit en même temps le lever du jour avec ses teintes diaphanes; il fait tinter l'*angelus*, passer devant son héros les villanelles des Apennins aux yeux noirs, la tête chargée de bottes de céleri et de corbeilles de fleurs.

A ces brusques et sensibles oppositions entre une violente situation de l'ame et les magies consolantes de la nature qui n'en continue pas moins à se dérouler avec calme et dignité, il faut reconnaître la manière des premiers maîtres, il faut citer Goëthe, qui ne manque pas d'entourer *Werther* d'*abeilles*, de *chute de ruisseau* et de *vapeurs de vallées;* Shakspeare aussi, qui suspend des *nids de martinet* aux créneaux du château

de *Macbeth;* enfin l'exclamation si attendrissante et si belle de notre Phèdre française :

Oh! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts! etc.

L'esprit ne court pas les rues, quoi qu'on en ait dit, et encore moins l'ame, le sentiment, ces qualités suprêmes que M. Léon Gozlan possède, et qui devraient, disons-le, prédominer chez lui plus souvent au détriment de l'esprit. Nous en trouvons encore mille preuves frappantes dans le morceau si court, mais si parfait, intitulé *le Cèdre du Liban*, où l'auteur personnifie le cèdre du Jardin des Plantes, le montre comme un père, un aïeul; peint sa traversée dans la coiffe du chapeau de de Jussieu : « Le voyage fut long, dit-il; l'eau douce manqua, l'eau douce, ce *lait d'une mère* pour un voyageur. » Pardonnez-nous d'insister sur de si petites choses; mais voilà de ces traits qui caractérisent le poète. Le *lait d'une mère,* ces mots-là ne tombent ni de la plume ni de la tête; ils viennent du cœur. Ensuite, l'auteur appelle autour du cèdre, qu'on veut abattre, les muets, les aveugles, les enfans de la Pitié, les bonnes, les marchandes d'oublies, les marchands de lait, et enfin Cuvier, *qui venait boire de la bière sous le cèdre.*

Encore une fois, c'est là un morceau achevé qui promet tout aux connaisseurs, et leur permet d'être exigeans envers l'écrivain qui peint, lorsqu'il le veut, avec des couleurs à la fois si douces et si familières. On peut espérer de lui qu'il mêlera et combinera désormais la tristesse et la joie, les effets naturels et les effets de l'ame, à la manière des grands peintres; qu'il déploiera toutes les nuances de l'arc-en-ciel poétique, et cela presque sans nuages, sans recourir aux effets de ténèbres et de brouillards.

Mais, hélas! à côté de cet écrivain qui raconte et sent avec tant de charme et de finesse, pourquoi faut-il qu'il arrive quelquefois je ne sais quel faux enlumineur pour répandre au milieu des meilleures pages de l'artiste les teintes lourdes d'une palette d'enseignes; à coup sûr, ce n'est plus le poète, ce n'est plus M. Léon Gozlan qui parle alors. Ce n'est pas lui qui enchâsse à certains endroits ces expressions parasites, voyantes, bonnes seulement à fausser le récit, esprit de facture, mortel aux livres et que réclame quelquefois l'exigence littéraire du journal. Alors, j'en réponds, ce n'est plus M. Léon Gozlan qui tient la plume; ce doit être un collaborateur indigne que lui aura légué quelque feuilleton malveillant.

A quoi bon, dites-nous, enfumer volontairement vos imaginations, vos peintures? vous peignez de main de maître, pourquoi donc imposer à vos personnages les postures si souvent fausses et ridicules des buveurs flamands? — Mais le style doit marcher, dites-vous, il faut qu'il ressorte,

qu'il se détache des plans vulgaires. Ah! laissons le style, et parlons d'idées. Le style c'est le clavecin, la pensée c'est la voix. Vous avez les deux instrumens; chantez. Et à quoi bon étouffer l'un par l'autre, placer si souvent quatre et cinq dièses à la clef de vos phrases? L'imagination est la folle du logis, a dit Montaigne; si Montaigne eût été poète, il eût dit: l'imagination est la reine du logis. Cette reine, vous la possédez, elle vous aime, elle est à vous, elle protège votre réduit; qu'elle y règne donc, qu'elle y soit libre, et ne faites pas trôner à sa place la périphrase ambitieuse ou l'épithète usurpatrice.

Hâtons-nous de déclarer pourtant que ce défaut qui entache la manière de M. Léon Gozlan que nous traduirions par l'excès de couleur, peut-être même par un peu d'emphase, ne procède chez lui que du zèle même et de la bonne intention de l'artiste. Il arrive parfois qu'aux heures de l'exécution, l'inspiration se tend; un esprit naturellement noble et généreux s'échauffe sur une phrase, la pousse, la presse; de cet état d'exaltation à l'enflure, il n'y a qu'un pas souvent, et l'expression devient alors aisément épileptique et fébrile. Il s'agit de peindre une tempête, par exemple; on la voit, elle se dessine au milieu des plages du cerveau, on veut peindre l'effet du vent sur les flots. On se dit d'abord : le vent *qui agite* la mer, serait trop faible; le vent *qui déchire* la mer a déjà été employé bien souvent; enfin, après des recherches et des efforts infinis, on arrive à cette image évidemment fausse, puisqu'elle manque à la fois de goût et de justesse, le vent *déracine* la mer. Mais nous le répétons, ces accidens de détail ne proviennent ni de négligence, ni de faiblesse, ils indiquent plutôt au contraire la force et la plénitude; c'est simplement un défaut de circulation de sève. Nous croyons donc que le tort de M. Léon Gozlan est d'appuyer trop vivement sur l'expression, de lui accorder trop de faveur et d'indulgence, quand sa pensée réclame et attend. Ce n'est pas même une question de goût et de procédé que nous prétendons poser ici, c'est seulement un point d'hygiène littéraire que nous soumettons à l'auteur lui-même.

Ensuite, puisque nous sommes en train de formuler nos doutes, pourquoi dans un des morceaux des *Méandres* intitulé la *Villa maravigliosa*, trouvons-nous une sorte de paradoxe ou plutôt de diatribe contre l'art et l'enthousiasme italien? Sans doute, l'Italie a été gâtée souvent par les barbouilleurs de papier, et les grimauds de style et de couleur. Mais depuis quand donc la divinité a-t-elle payé pour les péchés du sacerdoce? Ne disons pas de mal de l'Italie, cela porte malheur. On a beau vouloir la gâter, la vieillir; son charme est éternel. Si l'Italie avait la liberté de penser, comme la France, elle aurait aussi sa littérature actuelle, et cette

littérature n'aurait ni la raideur anglaise, ni l'emphase et la pesanteur allemande, ce serait quelque chose de doux comme les anges du tombeau des Stuarts de Canova, d'affectueux comme les chants de Cimarosa; son style aurait l'heureuse mollesse de La Fontaine ou de Fénelon.

Et quant à nous, si nous connaissions par hasard un critique, un poète, un homme d'un riche et complet tempérament littéraire, tout en mouvement, tout en idées, seulement un peu tendu, un peu guindé, craignant toujours de ne pas voir ses paroles à la hauteur de ses idées: alors abusant d'une heure de familiarité, nous oserions peut-être dire à ce poète: « Pour prix de vos sacriléges, et en dépit de la vétusté du pélerinage, parcourez, visiteur sceptique, cette terre vieille comme les roses et la beauté. Troquez contre quelques mois d'azur toscan les brumes de nos pays-bas parisiens, soumettez-vous à ces brises passagères qui détendent les pensées les plus rebelles, consolent les esprits les plus amers. Ce qui manque à votre force peut-être, c'est un peu de cette paresse de forme, l'unique force du climat. Ce qui vous manque, c'est un rayon du soleil de Pestum pour compléter l'harmonie de votre Memnon poétique. »

En causant librement sur ce livre des *Méandres*, qui nous a semblé un point de renouvellement dans les succès de l'auteur, nous avons voulu lui dire ouvertement le bien et le mal, lui prouver que nous l'avions quelquefois censuré, souvent admiré, toujours lu et étudié. Un ami ne nous entretient guère de nos qualités, il préfère essayer de nous dévoiler nos imperfections et nos faiblesses. Il sait nous montrer qu'il a fouillé dans tous les recoins de notre nature et de notre cœur. Selon nous, l'ami d'un talent et d'un style doit y mettre encore plus de liberté; et, si nous pouvions penser que ce peu de mots élargiraient encore la route déjà si belle et si large que M. Léon Gozlan s'est frayée, ce serait plus de prix sans doute, plus de bonheur que nous n'osions en espérer. Mais non, il n'est donné à personne de changer la voix du poète: malheur à l'indiscret qui voudrait, comme Therpandre, ajouter une corde à la lyre d'or! On peut, comme nous le disions en commençant, essayer de distraire l'écrivain en mesurant avec lui les flots et les écueils qu'il vient d'affronter, mais à condition que le hardi pilote repartira aussitôt pour la mer de Sicile, à condition que les sons de sa flûte et de ses chants étoufferont bien vite la voix du plus humble des rameurs.

ARNOULD FREMY.

LETTRES SUR L'ISLANDE,

PAR M. X. MARMIER.

L'Académie des Sciences et le Muséum du Jardin du Roi ont leurs voyageurs qui fouillent le globe en tout sens, et poursuivent de contrée en contrée les divers problèmes de la nature. L'un, armé de son marteau, s'en va casser des pierres dans les gorges de l'Himalaya; l'autre pèse l'air sur les cimes de l'Hécla, ou mesure la température des sources du Geyser; un troisième, assis parmi les ruines de l'Egypte, s'efforce de rouvrir les lèvres du Sphynx, qui se tait depuis que Champollion ne l'interroge plus. Rien n'élève et ne fortifie l'ame comme les récits de ces pélerins de la science. Parmi les plus intéressans, il faut compter désormais les *Lettres sur l'Islande.*

L'Académie Française a eu, cette fois, la main heureuse, en adjoignant M. Marmier à la commission que le gouvernement envoyait en Islande. Disons toutefois, pour être juste, que l'Académie n'a fait que s'associer à la pensée de M. Marmier : il allait partir en volontaire, quand il a reçu son mandat. A lui donc, en grande partie, l'honneur de ses travaux! Qu'importe après tout? Il lui resterait encore sans partage l'honneur des dangers, des fatigues et des sacrifices. C'est quelque chose en effet, lorsque le printemps nous revient, de s'en aller chercher un autre hiver sur la lave refroidie des volcans éteints, de quitter son pays, ses amis, sa famille, pour aller vivre de la vie triste, solitaire, monotone, d'un peuple à demi civilisé, pour se faire, par la reconnaissance que laisse le bonheur d'une découverte, une patrie nouvelle dont il faudra se séparer aussi, et commencer des amitiés qui ne s'achèveront pas; toutes choses qui troublent l'ame et qui mêlent quelque amertume aux joies les plus douces du retour.

Voilà cependant ce qui n'a point arrêté M. Marmier, et le 30 mai de l'année dernière, il mettait le pied sur la côte d'Islande, aussi fier, aussi heureux que le pirate qui, en 864, nomma cette île du nom qui lui est resté : *Terre de glace*. Ces *Lettres*, pour la plupart, ont été écrites à Reykiavik. Il semble que le souvenir de l'infortuné Jacquemont ajoute, par une préoccupation touchante, à l'émotion que donne le récit de tous

(1) 1 vol. in-8o. Chez Félix Bonnaire, 10, rue des Beaux-Arts.

ces voyages entrepris au loin pour l'amour de la science ou de la poésie. Le moindre détail personnel a un charme singulier : avec quelle inquiétude on s'attache aux pas du voyageur ! comme on s'épouvante des obstacles que la nature lui oppose ! Pour peu que les hommes paraissent moins rudes que le climat, on se sent tout porté à les aimer, et à les remercier de ce qu'ils sont moins féroces que les tigres de l'Asie.

Il y a loin de nos dernières paroles à ces bons paysans islandais qui ont si bien accueilli dans leurs *bœrs* notre jeune compatriote : ce sont les plus doux des hommes ; mais notre reconnaissance s'exagérerait encore volontiers la simplicité de leurs mœurs. Il y a désormais entre eux et nous comme une alliance d'hospitalité, commencée devant une tasse de lait et achevée sous les auspices de la science.

Rien ne nous a frappé, et c'est l'impression la plus générale qui nous en reste, comme le contraste qui existe entre la vie de ces pauvres insulaires, aujourd'hui si paisible, et le caractère sombre de leurs vieilles traditions. On ne peut s'empêcher de comparer sans cesse l'état actuel du pays et ses modernes habitans avec la brutale énergie de leurs ancêtres, sa foi naïve avec leurs farouches croyances, ses mœurs douces et honnêtes avec leur humeur violente et rapace. Entre le pirate scandinave et le pêcheur islandais, il n'est resté d'autre signe de parenté qu'un singulier amour pour les poétiques souvenirs de leurs communes origines.

Les dix lettres, dont se compose ce volume, forment un tout complet et bien lié, où le récit se mêle naturellement à la discussion, les questions d'art aux descriptions locales, et où, à côté des hommes illustres d'autrefois, viennent se placer, sans effort, les hommes distingués d'aujourd'hui. Néanmoins on pourrait y voir deux parties assez distinctes : l'une, où le voyage et la peinture des mœurs tiennent plus de place; l'autre, où l'on a surtout consulté les travaux des savans. Mais dans la première, l'érudition ne manque pas, et la seconde laisse toujours entrevoir le pays derrière le livre ; toujours le mont Hécla projette son ombre sur le vieil exemplaire de l'Edda, feuilleté par le voyageur. Et l'Edda lui-même, où était-il allé l'étudier? Dans le presbytère, encore debout, qui vit naître en 1056, qui vit mourir en 1133, celui qui a rédigé l'Edda, le vénérable Sœmund.

En France déjà, avant les lettres de M. Marmier, de louables tentatives avaient été faites au sujet de l'Islande, toutes moins heureuses que la dernière. Des voyages avaient été entrepris, des relations traduites du danois ou de l'allemand; une partie de la seconde Edda, l'Edda en prose, avait été reproduite en français. Récemment enfin, ces notions éparses avaient été réunies dans les belles leçons de M. J. J. Ampère; mais, dans

le livre du savant professeur, l'Islande n'apparaît, pour ainsi dire, qu'à travers le Danemarck et la Norvége. M. Ampère a mesuré le fleuve en tout sens, avant de remonter à la source; c'est par la source que M. Marmier a commencé. Il est allé d'abord visiter l'Islande, et demain il part pour le Danemarck. Heureux l'homme assez fort pour attacher ainsi sa vie et sa pensée à la fortune d'une idée!

Chose étrange! une révolution politique, arrivée en Norvége vers la fin du neuvième siècle, condamne à l'émigration les plus indomptables familles de l'autocratie du pays. Pour échapper à la tyrannie d'Harald, elles se retirent en Islande. L'un de ces émigrés, Ingolfr, jette à la mer ses idoles, et promet d'aborder là où elles aborderont. Relevées sur le rivage, ces idoles prirent si fortement possession de l'île, qu'elles lui imprimèrent pour toujours leur physionomie scandinave; il semblait, en effet, que la vieille Scandinavie émigrât tout entière avec Ingolfr et Hiorleifr. Ses dieux, sa langue, ses traditions les suivirent, et ne trouvant en Islande ni religion, ni langue, ni traditions rivales, y établirent pleinement leur domination; et pendant que la métropole se transformait en vieillissant, isolée du reste du monde, la colonie restait fidèle à l'antique Odin, et continuait à parler son vieux danois. Le christianisme, introduit dans ses chaumières, avait adouci les mœurs de leurs habitans, mais en respectant l'originalité des traditions nationales, et, au lieu de remonter péniblement le cours de leur civilisation, il suffit aux Danois, pour retrouver leur primitive histoire, d'interroger l'Islande.

Le livre de M. Marmier n'est donc pas seulement une vue de l'Islande ancienne ou moderne, c'est une exposition complète des origines scandinaves, exposition d'autant plus exacte qu'elle a été puisée aux sources et s'est inspirée des lieux mêmes.

Dans une rapide introduction se trouve rejeté tout ce qui se rattache au bâtiment qui a conduit la commission en Islande. *La Recherche* avait pour mission d'interroger les traces de *la Lilloise*, et de s'informer, sur les côtes du Groënland, du sort qu'avait eu l'équipage de ce brick. On a lu dans cette *Revue* même les détails du voyage de *la Recherche* à travers les glaces, et de son séjour à Frederiks-Haab. M. Marmier les a recueillis de la bouche même de M. Tréhouart, lorsqu'il vint reprendre en Islande ceux qu'il y avait déposés en passant. Mais ce que M. Marmier ne dit pas, parce qu'il sait fort peu entretenir le lecteur de lui-même, c'est le saisissement qu'il éprouva lorsqu'il lui vint en pensée que *la Recherche* pourrait fort bien avoir la destinée de *la Lilloise*. Il nous écrivait alors : « Quelquefois je vais sur la grève, je regarde cette mer agitée, je songe à notre navire qui est au Groënland, et je me dis : S'il ne revenait pas ! » Il faut

savoir combien il aime la France pour comprendre ce qu'il y avait alors de douleur dans ces simples paroles écrites si loin de la France. Mais revenons à Reykiavick.

La première lettre est une vue générale du pays, une esquisse de ses mœurs, de ses lois, de son commerce, de son gouvernement. Reykiavik est la capitale de l'île, une capitale de sept cents habitans. Figurez-vous, au bord de la mer, une ligne de maisons danoises et les cabanes islandaises sur les côtés; c'est l'histoire de cette partie du nord à ses deux extrémités, la civilisation danoise à côté de son berceau. Depuis plusieurs siècles, l'Islande fait partie du Danemarck : elle suit sa fortune, non en vaincue, mais en sœur plus humble, et moins richement dotée. Un jour pourtant, en 1809, on essaya de faire souvenir l'Islande qu'elle avait eu pour ancêtres ces fiers Jarls, qui émigrèrent plutôt que de se soumettre à la domination d'Harald. Mais cet essai de révolution, qui, si le pays s'y fût associé, aurait pu renouveler, parmi ces pêcheurs, l'aventure de Mazaniello, ne fut, à tout prendre, qu'une assez bouffonne comédie jouée par un marchand anglais, au grand étonnement des naturels, bonnes gens qui, n'y comprenant rien, s'en inquiétèrent médiocrement. Toute cette histoire est très joliment contée dans les lettres. Le récit de la visite que firent nos voyageurs à l'évêque de Reykiavik n'est pas moins divertissante. Un habitué de l'Opéra eût souri dédaigneusement de l'effet magique produit dans le salon épiscopal par une pendule qui jouait l'ouverture de *Zampa*. Mais M. Marmier trouva quelque chose de touchant à la joie naive du bon évêque; et, quand on lit cette page, l'émotion arrête sur les lèvres le demi-sourire que ce récit y a fait naître. C'est encore là un des caractères de l'ouvrage : aucun dédain pour la pauvreté de ce pays et la bonhomie de ses habitans, point d'engouement non plus. M. Marmier ne cherchait pas en Islande les bergers de Syracuse ou les gondoliers de Venise; mais si l'Islande a des pêcheurs auxquels ne manquent pas même les Théocrite, et si, le soir, dans les *bœrs*, on chante comme sur les lagunes, le blâmera-t-on de s'en être souvenu?

Après quelques jours consacrés au repos, on se mit en route sur les petits chevaux du pays, pour aller visiter les deux merveilles naturelles de l'Islande, le Geyser et le mont Hécla. Le Geyser est un bassin qui lance, par intervalles, à plus de quatre-vingts pieds de hauteur, une colonne d'eau bouillante. Les physiciens de la caravane en rapportèrent de précieux calculs; mais au mont Hécla, ce fut le tour de M. Marmier : on peut dire que la nature le traita en poète. Une tempête sublime l'attendait là, et pendant une journée entière, il gravit à travers l'orage ce frère

géant de l'Etna. Pour la première fois, depuis la création, une parole française fut entendue sur les blancs cônes de l'Hécla.

Quelques détails curieux sur l'école autrefois célèbre de Skalholt, conduisent naturellement le voyageur à examiner l'état actuel de l'instruction publique en Islande; fiers comme nous le sommes des lumières de notre civilisation, nous serons bien étonnés, quand on nous dira qu'il n'est pas en Islande un paysan qui ne sache lire, qui ne sache écrire, et qui ne possède chez lui quelque recueil de sagas, ou quelque volume de l'Edda; oui, dans ces cabanes de terre recouvertes en gazon, on lit encore le soir, à la lueur d'une lampe de pierre, et pendant que le pêcheur raccommode ses filets, l'histoire des anciens dieux et des anciens héros du pays. Le dimanche, ils emportent à l'église le livre héréditaire; ils le prêtent à leurs voisins qui leur en prêtent d'autres, et lorsque la saison des foires, des districts les plus éloignés, les appelle à Reykiavik, ce n'est pas seulement du café et de l'eau-de-vie qu'ils remportent dans leur bœr, c'est aussi quelque bon livre emprunté à la bibliothèque publique; car il y a à Reykiavik une bibliothèque publique où chacun puise à volonté. Qu'en dites-vous? n'est-ce pas ici le cas de répéter avec Montaigne : Mais quoi! ils ne portent point de hauts-de-chausses! Les bonnes gens commencent par l'eau-de-vie : mais quand le baril est tari, ils se souviennent du livre qui les aide encore mieux à porter leur misère.

Indépendamment du christianisme dont l'influence se fait toujours mieux sentir dans l'isolement et la pauvreté, c'est à ce goût pour la lecture, et pour la lecture des mêmes livres, que j'attribuerais cette douceur grave et résignée qui est le fond du caractère islandais. Toutefois, depuis plusieurs années, cet isolement diminue, et, comme autrefois la flèche de guerre, la pensée se communique rapidement de chaumière en chaumière. L'Islande a deux journaux. Elle a aussi une académie dont M. Marmier a rapporté le diplôme à M. Guizot et à M. Villemain; elle imprime fort bien des livres; elle a une école à Besesstad et des professeurs dont la parole serait écoutée dans nos facultés. Vous devez vous croire bien loin des Scandinaves et de l'Edda; rassurez-vous : M. Marmier ne nous a tant intéressés à ce peuple, que pour nous retenir avec moins d'efforts dans le berceau de ses origines.

Vers le milieu du neuvième siècle, deux fois déjà la tempête avait jeté sur cette côte encore inhabitée des pirates norvégiens, lorsque la tyrannie d'Harald amena l'émigration dont nous avons parlé. Les fugitifs fondèrent en Islande une république guerrière dont les violentes habitudes expliquent mieux que toute autre cause pourquoi le christianisme pénétra tard dans cette partie du Nord. Il y pénétra cependant, et des récits

qu'on lira dans ce livre ce n'est pas certes le moins curieux. Cette république vécut trois siècles de cette vie sanglante; mais en 1264 l'Islande fut réunie à la Norwége dont elle se détacha eu 1387 pour se joindre au Danemarck. Depuis cette époque, toute son histoire n'est plus que celle de ses misères. Ce sont des volcans qui se réveillent, des glaces qui assiégent l'île, la peste noire qui décime ses habitans, des tremblemens de terre qui renversent ces pauvres cabanes. Chaque génération est en proie à quelqu'un de ces fléaux. La population n'est plus que de 50,000 habitans; elle était le double autrefois. Le dernier désastre remonte déjà à 1783. Il y a dans cette pensée de quoi faire trembler : le fléau s'est rarement fait attendre aussi long-temps.

En rapprochant ces dates funestes que M. Marmier a pris soin de rassembler, on comprend pourquoi ce peuple est si sérieux et se contente de si peu. Le tour réfléchi de son caractère s'explique aisément par le sentiment profond qu'il a de l'instabilité de son existence. Ce que l'on comprend moins, c'est son amour pour cette pauvre terre. On pourrait croire que c'est insouciance s'il ne la quitte pas pour des régions plus heureuses, insouciance de la vie et dédain d'un bonheur auquel il ne croit plus; mais non, M. Marmier en donne des raisons touchantes qu'il a puisées dans le cœur de l'homme. On pourrait dire aussi que ce peuple, après avoir énergiquement lutté contre la nature à l'époque de sa liberté orageuse, a fini par se résigner à son impuissance, et s'est soumis pour toujours à la domination de ses volcans, comme à celle du Danemarck.

N'allons pas croire cependant que tout était violences en ces âges de vie tumultueuse et ardente; les Scandinaves savaient aussi peu résister à l'attrait de la poésie qu'à l'entraînement de l'action. Ils avaient leurs scaldes comme la Grèce ses rhapsodes, la France ses troubadours et ses trouvères, l'Allemagne ses minnesinger. Ces scaldes sont les bardes du Nord. Leur condition est brillante, aventureuse, honorée. Ils consacrent la vie des dieux et les promesses des héros. Simple, claire, énergique dans ses premiers monumens, leur poésie, au bout de quatre siècles, devient obscure, prétentieuse dans ses pensées, tourmentée dans sa versification, et assez semblable sous ce rapport à celle de nos troubadours. On s'étonne que ce rapprochement ait été négligé par M. Marmier, qui sait si bien nos origines poétiques. C'est sans doute qu'il lui aura paru trop facile à faire, et il aura cru devoir en laisser le soin au lecteur. Lui, cependant, il raconte avec leur merveilleux détail les voyages et les amours des scaldes les plus célèbres.

C'est dans leurs chants, rapprochés de ceux de l'Edda, que M. Marmier a puisé le brillant exposé de la mythologie scandinave qui remplit sa sixième lettre.

La cosmogonie scandinave ressemble, au début, à celle de tous les peuples. Au commencement, il n'y avait rien, rien que la nuit et le chaos. De ce chaos l'être éternel, *all-fader*, tira la terre de glace et la terre de feu. Le génie qui préside aux destinées de cette dernière doit un jour embraser le monde. Vous retrouvez là cette tradition sur laquelle Byron a fondé un de ses poèmes les plus énergiques. Il y a dans ce lord Byron du sang scandinave. L'espace nous manque pour suivre dans son entier développement cette théologie singulière. Mais nous y noterons deux points: d'une part, son origine orientale, attestée aujourd'hui encore par la langue islandaise; de l'autre, le caractère nouveau que ces dogmes ont revêtu, la physionomie nouvelle que ces dieux ont prise sous l'influence d'une nature plus sauvage, et parmi des peuples plus belliqueux que ceux de l'Inde. Cette lutte de deux principes, qui, en Orient, se partage les divinités sans donner au monde de trop violentes secousses, est devenue l'immense bataille du Valhalla. Mais l'esprit humain soulève à demi cette sombre théogonie qui lui pèse, et le spectacle de cette mêlée divine, qui réfléchit dans le ciel le combat des hommes sur la terre, ne peut parvenir à dépouiller l'humanité du pressentiment d'une vie plus calme. Après l'embrasement du monde, les dieux, dit M. Marmier, retrouvent sur le gazon les tables d'or des Ases, s'asseoient l'un auprès de l'autre, et s'entretiennent du passé. Ainsi finit le dogme de la mythologie scandinave; ainsi finit celui de tous les peuples, par des rêves qui s'en vont au-delà des siècles.

L'Edda de Sœmund est l'épopée de cette mythologie, épopée recueillie par un prêtre chrétien, au commencement du douzième siècle, à l'époque où toutes ces traditions étaient encore puissantes sur les imaginations. Il y a quelque chose de touchant dans les scrupules de ce prêtre qui ne veut pas laisser périr les traditions de sa patrie, et qui, après en avoir réuni les monumens, s'alarme au fond de sa conscience, s'effraie de son œuvre, et la cache avant de mourir. Elle ne fut retrouvée que cinq siècles après sa mort.

L'Edda de Sœmund renferme des poèmes de plusieurs sortes; ce sont des récits, des prophéties, des chants, des préceptes, des pensées morales. Parmi ces pensées, il en est de sublimes : « Que l'homme réfléchisse, mais qu'il ne réfléchisse pas trop! La joie n'entre pas souvent au cœur de celui qui sait trop de choses. » Le Faust de Goëthe n'est-il pas tout entier dans cette phrase? Parmi les histoires, il y en a de fort belles; on connaît celle de Sigurd.

Il existe une autre Edda, plus récente d'un siècle, et que l'on attribue à Snorri Sturleson : celle-ci, écrite en prose, n'est, le plus souvent, [illegible] traditions de l'an-

cienne; et en cela, elle doit un peu ressembler aux gloses des rabbins sur la Bible, et aux commentaires des docteurs musulmans sur la loi de Mahomet. Aussi bien pourrait-on refaire de ces gloses une nouvelle Bible, et avec ces commentaires, un autre Coran. Il faut dire cependant que l'Edda en prose contient aussi des indications qui lui sont propres; elle ne se borne pas toujours à déterminer, souvent elle achève et complète le sens de la première.

L'Edda c'est la tradition écrite; les sagas sont la tradition parlée. L'Edda a été recueilli par des prêtres et pour les nobles; les sagas sont chantées ou racontées par le peuple surtout et pour lui. Les jarls cherchaient leurs modèles parmi les dieux, et l'Edda est leur livre. Le peuple prenait ses héros parmi les jarls, et les sagas reproduisaient surtout les exploits des jarls. Ce n'est pas seulement à l'histoire d'Islande qu'elles rattachent leurs fictions; elles les répandent sur le Nord tout entier. Ces grandes aventures dont elles perpétuent la mémoire, les marchands et les voyageurs en avaient recueilli les souvenirs sur toutes les côtes. La saga avait ses conteurs, inférieurs aux scaldes, et dès-lors assez semblables aux jongleurs du moyen-âge, moins honorés que les trouvères, mais aussi chers au peuple. La saga reproduit dans toute sa simplicité la vie de l'Islandais, ses courses sur mer, ses combats, et non-seulement les traits généraux de sa vie, mais souvent les réalités de son histoire.

Au XVIIe siècle, on écrivait encore des sagas, et les plus anciennes remontent au XIIe siècle, précisément à l'époque où les grandes traditions païennes avaient besoin d'être recueillies pour ne pas périr. Ici encore, Vico a raison : c'est Homère après Orphée, l'âge héroïque après l'âge divin.

M. Marmier a consacré une longue lettre à faire connaître dans tous leurs détails trois des principales sagas. Nous ne savons pas de lecture plus intéressante que celle-là, et de récits populaires qui aient une physionomie plus nettement caractérisée. La saga d'Egill, analysée avec beaucoup de soin par M. Ampère, nous avait déjà révélé l'attrait de cette poésie si vive et si passionnée. Avec M. Marmier, on y pénètre profondément, et on commence à mieux comprendre l'amour de l'Islandais pour une terre qui, à défaut de riches moissons, porte de si beaux fruits.

La saga de Nial est une petite épopée pleine de vigueur, qui a son Achille et son Ulysse, le prudent et le fort, l'homme de loi derrière le héros. Le dénouement est empreint d'une grande mélancolie; entre le commencement et la fin, on sent que le christianisme a passé sur l'Islande.

La saga de Gunnlaugi est plutôt un drame, celle de Frithiof un roman.

Si la première a toutes les péripéties d'un drame, la seconde se développe avec l'intérêt progressif d'un roman. L'amour est pour beaucoup dans l'une et l'autre.

Ces sagas qu'on écoute encore si avidement, ces deux Edda qui, depuis des siècles, passent de main en main, cette religion, ces mœurs, ces souvenirs, tout cela du moins a-t-il donné à l'Islande moderne ce qu'on appelle une poésie nationale? Je ne le pense guère, si j'ai bien lu la dernière lettre de M. Marmier, celle qu'il a consacrée à la langue et à la littérature islandaise. Non que le génie poétique lui manque; mais cette poésie, tendre et mélodieuse, pourrait tout aussi bien appartenir à un autre peuple : c'est dans le passé de l'Islande qu'il faut chercher sa poésie nationale. Les chants de M. Thorarensen pourraient bien être un écho lointain de ceux qui, aujourd'hui, s'élèvent de toutes parts en Europe. A mesure qu'une civilisation générale remplace, peu à peu, les civilisations particulières, il semble que les nationalités littéraires commencent aussi à se rapprocher pour se confondre, et qu'une poésie grave, élevée, philosophique, germe à la fois chez tous les peuples. Les langues sont diverses, mais la même ame les vivifie toutes. La pensée s'agite en tout sens, mais c'est partout le même souffle qui l'enlève et qui la soutient. De près, les voix se heurtent; mais, éloignez-vous un peu, gravissez quelque haute cime, et toutes ces voix vous arriveront harmonieusement mêlées dans l'immense soupir de l'humanité.

Il nous resterait à parler du style de ces *Lettres;* mais à une pensée si aimable, si spirituelle, et sérieuse avec tant de grace et de candeur, il fallait tout bonnement une langue vive et naturelle, élégante sans recherche, élevée sans prétention, attrayante sans coquetterie; et chez M. Marmier, ces qualités ne sont pas seulement celles de l'écrivain, elles sont aussi celles de l'homme.

ANTOINE DE LATOUR.

LETTRE DU GÉNÉRAL LAFAYETTE.[1]

A MADAME DE LAFAYETTE.

Ce 1er octobre 1777.

Je vous ai écrit, mon cher cœur, le 12 septembre ; c'est que ce douze est le lendemain du onze, et pour ce onze-là j'ai une petite histoire à vous raconter. A la voir du beau côté, je pourrais vous dire que des réflexions sages m'ont engagé à rester quelques semaines dans mon lit à l'abri des dangers; mais il faut vous avouer que j'y ai été invité par une légère blessure que j'ai attrapée, je ne sais comment, car je ne m'exposais pas en vérité. C'était la première affaire où je me trouvais; ainsi voyez comme elles sont rares. C'est la dernière de la campagne, du moins la dernière grande bataille suivant toute apparence, et s'il y avait quelque autre chose, vous voyez bien que je n'y serais pas. En conséquence, mon cher cœur, vous pouvez être bien tranquille. J'ai du plaisir à vous rassurer ; en vous disant de ne pas craindre pour moi, je me dis à moi-même que vous m'aimez, et cette petite conversation avec mon cœur lui plaît fort, car il vous aime plus tendrement qu'il n'a jamais fait.

Je n'eus rien de plus pressé que de vous écrire le lendemain de cette affaire. Je vous disais bien que ce n'est rien et j'avais raison. Tout ce que je crains, c'est que vous ne l'ayez pas reçue. Comme en même temps le général Howe donne au roi son maître des détails un peu bouffis de ses exploits d'Amérique, s'il m'a mandé blessé, il pourrait bien me mander

(1) Cette lettre est extraite des manuscrits des *Mémoires du général Lafayette*, qui doivent paraître dans les premiers jours d'avril chez Fournier aîné, rue de Seine. Nous espérons puiser encore dans ces curieux et importans manuscrits, qui sont destinés à exciter à un très haut degré l'attention du public.

tué aussi, cela ne coûte rien; mais j'espère que mes amis et vous surtout n'ajouterez jamais foi aux rapports de gens qui avaient bien osé faire imprimer, l'année passée, que le général Washington et tous les officiers-généraux de son armée étant ensemble sur un bateau, la barque avait chaviré, et tout le monde était noyé. Mais parlons donc de cette blessure; elle passe dans les chairs, ne touche ni os ni nerf. Les chirurgiens sont étonnés de la promptitude avec laquelle elle guérit. Ils tombent en extase toutes les fois qu'ils me pansent, et prétendent que c'est la plus belle chose du monde. Moi, je trouve que c'est une chose fort sale, fort ennuyeuse et assez douloureuse, cela dépend des goûts; mais dans le fond si un homme se faisait blesser pour se divertir, il viendrait regarder comme je le suis pour l'être de même. Voilà, mon cher cœur, l'histoire de ce que j'appelle pompeusement ma blessure pour me donner des airs et me rendre intéressant.

A présent, comme femme d'un officier-général américain, il faut que je vous fasse votre leçon. On vous dira : « Ils ont été battus. » Vous répondrez : « C'est vrai, mais entre deux armées *égales en nombre* et en plaine, de vieux soldats ont toujours de l'avantage sur des neufs; d'ailleurs ils ont eu le plaisir de tuer beaucoup, mais beaucoup plus de monde aux ennemis qu'il n'en ont perdu. » Après cela, on ajoutera : « C'est fort bon, mais Philadelphie est prise, la capitale de l'Amérique, le boulevart de la liberté. » Vous repartirez poliment : « Vous êtes des imbéciles. Philadelphie est une triste ville, ouverte de tous côtés, dont le port était déjà fermé, que la résidence du congrès a rendue fameuse, je ne sais pourquoi; voilà ce que c'est que cette fameuse ville, laquelle, par parenthèse, nous leur ferons bien rendre tôt ou tard. » S'ils continuent à vous pousser de questions, vous les enverrez promener en termes que vous dira le vicomte de Noailles, parce que je ne veux pas perdre le temps de vous écrire à vous parler politique.

J'ai conservé votre lettre pour la dernière dans l'espérance que je recevrais de vos nouvelles, que je pourrais y répondre, et que je vous en donnerais le plus tard possible de ma santé. Mais on me dit que si je n'envoie par sur-le-champ à vingt-cinq lieues où est le congrès, mon capitaine sera parti, et adieu l'occasion de vous écrire. C'est cela qui occasionne un griffonnage plus barbouillé encore qu'à l'ordinaire; au reste, si je vous écrivais autrement qu'un chat, c'est alors qu'il faudrait demander pardon pour la nouveauté du fait. Pensez, mon cher cœur, que je n'ai encore reçu de vos nouvelles qu'une fois par le comte Pulaski. J'ai un guignon affreux et j'en suis cruellement malheureux. Jugez quelle horreur d'être loin de tout ce que j'aime, dans une incertitude si désespérante; il n y a pas moyen de la supporter,

et encore, je le sens, je ne mérite pas d'être plaint : pourquoi ai-je été enragé à venir ici? J'en suis bien puni; je suis trop sensible, mon cœur, pour faire de ces tours de force. Vous me plaindriez, j'espère; si vous saviez tout ce que je souffre, surtout dans ce moment où les nouvelles de vous sont si intéressantes! Je n'y pense pas sans frémir. On m'a dit qu'un paquet de France était arrivé : j'ai dépêché des exprès sur tous les chemins et dans tous les coins, j'ai envoyé au congrès un officier; je l'attends tous les jours, vous sentez avec quelle impatience. Mon chirurgien l'attend aussi avec ardeur, parce que cette inquiétude me fait bouillir le sang qu'il veut tranquilliser. Mon Dieu, mon cher cœur, si j'apprends de bonnes nouvelles de vous, de tout ce que j'aime, si ces charmantes lettres arrivent aujourd'hui, que je puis être heureux! Mais aussi avec quel trouble je vais les ouvrir !

Soyez tranquille sur le soin de ma blessure, tous les docteurs de l'Amérique sont en l'air pour moi. J'ai un ami qui leur a parlé de façon à ce que je sois bien soigné; c'est le général Washington. Cet homme respectable, dont j'admirais les talens, les vertus, que je vénère à mesure que je le connais davantage, a bien voulu être mon ami intime. Son tendre intérêt pour moi a eu bientôt gagné mon cœur. Je suis établi chez lui, nous vivons comme deux frères bien unis, dans une intimité et une confiance réciproques. Cette amitié me rend le plus heureux possible dans ce pays-ci. Quand il m'a envoyé son premier chirurgien, il lui a dit de me soigner comme si j'étais son fils, parce qu'il m'aimait de même. Ayant appris que je voulais rejoindre l'armée de trop bonne heure, il m'a écrit une lettre pleine de tendresse pour m'engager à me bien guérir. Je vous fais tous ces détails, mon cher cœur, pour que vous soyez tranquille sur les soins qu'on prend de moi. Parmi les officiers français qui tous m'ont témoigné beaucoup d'intérêt, j'ai M. de Gimat, mon aide-de-camp, qui, depuis et avant la bataille, a toujours été comme mon ombre et m'a donné toutes les marques possibles d'attachement. Ainsi, mon cœur, soyez bien rassurée sur cet article pour à présent et pour l'avenir.

Tous les étrangers qui sont à l'armée, car je ne parle seulement pas de ceux qui n'ont pas d'emploi, et qui rendront à leur retour en France des comptes de l'Amérique très peu justes, parce que l'homme piqué et l'homme qui se venge ne sont pas de bonne foi, tous les autres étrangers, dis-je, employés ici, sont mécontens, se plaignent, sont détestans et détestés. Ils ne comprennent pas comment je suis aimé seul d'étranger en Amérique; moi, je ne comprends pas comment ils y sont si haïs. Pour ma part, au milieu des disputes et des dissensions ordinaires dans toutes les armées, surtout quand il y a des officiers d'autres nations, moi qui suis un bon homme, je suis assez heureux pour être aimé par tout le monde, étranger

ou américain. Je les aime tous, j'espère mériter leur estime, et nous sommes fort contens mutuellement les uns des autres. Je suis à présent dans la solitude de Bethléem dont l'abbé Raynal parle tant. Cet établissement est vraiment touchant et fort intéressant; ils mènent une vie douce et tranquille. Nous causerons de tout cela à mon retour, et je compte bien ennuyer les gens que j'aime, vous toute la première par conséquent, de la relation de mes voyages, car vous savez que je suis un bavard.

Soyez-le, je vous en prie, mon cher cœur, dans tout ce que vous direz pour moi à Henriette; ma pauvre petite Henriette, embrassez-la mille fois, parlez-lui de moi, mais ne lui dites pas tout le mal que je mérite. Ma punition sera de ne pas être reconnu par elle en arrivant. Voilà la pénitence que m'imposera Henriette. A-t-elle une sœur ou un frère? Le choix m'est égal, pourvu que j'aie une seconde fois le plaisir d'être père et que je l'apprenne bientôt. Si j'ai un fils, je lui dirai de bien connaître son cœur; et s'il a un cœur tendre, s'il a une femme qu'il aime comme je vous aime, alors je l'avertirai de ne pas se livrer à un enthousiasme qui l'éloigne de l'objet de son sentiment, parce qu'ensuite ce sentiment vient vous donner d'affreuses inquiétudes.

J'écris par une autre occasion à différentes personnes, mais je vous écris aussi à vous. Je pense que celle-ci arrivera plus tôt. Si par hasard ce vaisseau arrive et que l'autre se perde, j'ai donné au vicomte la liste des lettres que j'écrivais par lui. J'y ai oublié mes tantes (1); donnez-leur de mes nouvelles, dès que vous recevrez celle-ci. Je n'ai guère fait de *duplicata* que pour vous, parce que je vous écris dans toutes les occasions. Faites aussi savoir de mes nouvelles à M. Margelay (2), l'abbé Fayon et Desplaces. Mille tendresses à mes sœurs; je leur permets de me mépriser comme un infame déserteur, mais il faut qu'elles m'aiment en même temps. Mes respects à madame la comtesse Auguste et à madame de Fronsac. Si la lettre de mon grand-père ne lui parvient pas, présentez-lui aussi mes tendres hommages. Adieu, adieu, mon cher cœur, aimez-moi toujours, je vous aime si tendrement.

Faitez mes complimens au docteur Franklin et à M. Deane. Je voulais leur écrire, mais le temps me manque.

(1) Mme de Chavaniac et Mme de Motier, sœurs du père du général Lafayette.

(2) Ancien militaire à qui M. de Lafayette avait été confié, comme à un gouverneur, quand il était sorti du collége.

BULLETIN.

Nous avons sous les yeux une brochure anglaise intitulée : *Politique de l'Angleterre vis-à-vis de l'Espagne*, elle ne s'annonce guère elle-même que comme une réponse à l'ouvrage tory de lord Carnarvon, qui a pour titre : *Revue de l'état social et politique des provinces basques, accompagnée de quelques remarques sur les récens évènemens arrivés en Espagne.* C'est quelque chose de plus pourtant; il y a ici une sorte de caractère semi-officiel et un parti pris d'apologie du ministère whig qui perce à chaque page. L'écrivain révèle peu de faits nouveaux, encore moins d'idées et de vues nouvelles. Les commencemens de la guerre civile, ses causes, ses progrès, ses cruautés, ses chances diverses, sont passés d'abord en revue. Toutes ces choses sont répétées à peu près telles que nous les savions. Le publiciste s'étend fort au long sur la quadruple alliance. Il démontre, généralement, tous les avantages qu'elle assurait aux états constitutionnels ligués contre l'esprit despotique des états du Nord, et, particulièrement, tous les bénéfices qu'en doit recueillir l'Angleterre. L'Angleterre au surplus n'a rien à se reprocher; elle a loyalement exécuté sa part du traité; elle n'a pas varié un seul moment. La France ne saurait se rendre le même témoignage; tantôt elle a été pleine d'ardeur pour la cause de la reine, tantôt c'est don Carlos lui-même qu'elle a favorisé.

Le gouvernement français, affirme l'écrivain anonyme, avait été vivement sollicité d'intervenir en juin 1835. S'il eût alors donné les secours qu'on lui demandait, tout se fût terminé vite. Une armée française, qui eût franchi les Pyrénées, écrasait la rébellion carliste en trois jours de marche.

Suivent des récriminations plus vives et précises contre le cabinet des

Tuileries et toute sa conduite postérieure; on lui reproche de n'avoir point tenu les promesses qu'il avait faites; on l'accuse amèrement de la dispersion de ces troupes de Pau, dont il avait formellement annoncé la coopération. Mais, s'écrie-t-on, le cabinet des Tuileries s'est bien trompé dans les calculs qui lui ont dicté ce revirement de sa politique. Il s'effrayait des révolutionnaires de la *Granja*, et l'événement a prouvé que ces révolutionnaires étaient des hommes d'une modération et d'une sagesse parfaite; ils ont réformé d'eux-mêmes leur constitution de 1812. Quelle imprudence au contraire, à la dynastie de juillet, que d'avoir ouvert des chances au succès de don Carlos, dont le triomphe serait si périlleux pour elle!

Heureusement, poursuit la brochure, le danger qui menacait la cause libérale espagnole parait s'être éloigné. La promenade de Gomez a fait voir que les populations n'étaient nullement disposées à se soulever en faveur du prétendant. La délivrance de Bilbao a rendu l'espoir et la force aux *christinos* découragés. Si la France comprend bien ses intérêts, elle se hâtera de rentrer dans l'exécution du quadruple traité. Elle coopérera franchement avec l'Angleterre, et de façon à anéantir l'insurrection carliste. Sinon, tant pis pour la France. L'Angleterre agira seule. Hommes et argent, s'il le faut, elle fournira tout; mais il n'y aura pas aussi à s'étonner qu'elle recueille, en temps et lieu, pour son commerce et son industrie tout le fruit de l'appui généreux qu'elle aura donné.

Nous n'avons pas lu, dans toute cette longue brochure, une seule page neuve ou saillante, qui valût la peine d'être citée. Il n'y avait qu'à l'analyser sommairement comme nous avons fait. Si la source diplomatique qu'on lui attribue lui prête quelque caractère, il est bon cependant de remarquer que son langage acerbe, vis-à-vis du gouvernement français, se trouve singulièrement en contradiction avec le dernier discours de lord Palmerston, à la chambre des communes, au sujet des affaires d'Espagne. On attribue, avec toute sorte de fondement, cette brochure à M. Villers, ministre de S. M. B. à Madrid. Nous reviendrons probablement sur les questions extérieures, et sur l'attitude presque militaire de la diplomatie anglaise sur différens points de l'Europe, où elle est représentée par M. Villers, par lord Ponsonby, assisté de M. Urqhart ou plutôt contrarié par lui, et par quelques autres envoyés non moins actifs que ceux-ci.

Il n'y a même pas eu de concerts ces jours derniers dans les salons. Toute la semaine a été morne et recueillie. Les jours de Longchamps approchent. On était en retraite à l'église ou chez soi. On examinait sa conscience et l'on méditait la toilette du vendredi saint.

Les prédicateurs des paroisses ont commencé à déployer ce qu'ils avaient de mieux en éloquence pour la fin de leur carême. On a entendu, jeudi passé, M. l'abbé de Ravignan à Saint-Philippe-du-Roule; M. l'abbé de Ravignan, le saint Chrysostome de Notre-Dame, qui, après avoir fulminé les réquisitoires du parquet, est monté foudroyer le siècle du

haut de la chaire. La prédication du célèbre orateur a été une surprise. La chose s'était arrangée secrètement. La lettre de convocation de Mme la comtesse Paul de Ségur, l'une des dames quêteuses, portait seulement que ce serait M. l'abbé de.... qui ferait le sermon. On s'y prend ainsi quand M. de Ravignan doit prêcher hors de la cathédrale. On ne le nomme point d'avance. Autrement la foule serait si immense, qu'il n'y aurait plus de quête possible.

C'est M. l'abbé de Guerry qui a pris la parole à la même paroisse hier samedi, et il a fort satisfait son noble auditoire. Les dames quêteuses étaient Mme la comtesse de Soulez et Mme Duquesney. Le lundi, le mardi et le mercredi saint, les quêtes seront continuées par Mme la comtesse Philippe de Ségur, la vicomtesse Ogier, Mme la comtesse Dubouzet, Mmes Pérignon, Curmer et Aubin, et les sermons par M. l'abbé de Guerry, M. l'abbé Bonnet et M. l'abbé Laroque.

Outre les belles cérémonies religieuses des églises, il y aura, le vendredi saint, à l'Opéra-Comique, un grand concert, dans lequel M. Henri Herz, le célèbre pianiste, exécutera un *concerto*, une nouvelle fantaisie sur un *laendler* viennois et les grandes variations de la *Norma*. Mme Damoreau et Ponchard chanteront à ce concert, dans lequel M. Franchomme exécutera aussi un solo de violoncelle, et M. Labarre une fantaisie sur la harpe.

M. Thalberg, ce pianiste accompli, qui ne devait point nous révéler tout son admirable talent, puisqu'il voulait nous quitter si vite, part prochainement pour Londres et Bruxelles. Son concert d'adieux aura lieu aux *Italiens*, le 2 avril.

Il y aura, le 31 mars, à la salle Ventadour, un bal costumé fort aristocratique et fort brillant, au bénéfice des pauvres anglais. Les billets ne coûteront que 10 francs, mais ils seront rigoureusement personnels. Les dames patronnesses sont la duchesse de Sutherland et l'ambassadrice d'Angleterre.

Le même jour, 31 mars, aura lieu, dans les salons de la princesse de Belgiojoso, un concert au profit des Italiens indigens, auquel concourront les amateurs et les artistes les plus distingués de la capitale. MM. Liszt et Thalberg doivent s'y faire entendre à la fois. Les billets, du prix de 25 francs, se distribueront à la vente qui se fera le 28, 29 et 30 mars, rue d'Anjou-Saint-Honoré, no 23, au bénéfice des réfugiés italiens.

Rien ne se décide quant à la fête des légitimistes au profit des pensionnaires de la liste civile de Charles X. Il avait été question de donner aux Italiens une représentation d'amateurs; mais plusieurs des nobles comédiens qu'on avait en vue paraissent peu se soucier de produire leurs talens sur une aussi vaste scène.

La seconde représentation du théâtre de M. de Castellanne semble fort ajournée. Aux troupes comiques de Mme la duchesse d'Abrantès et de Mme Sophie Gay, il vient d'en être adjoint une de chant, dirigée par Mme Colet. Pourvu que cette troisième autorité, au lieu de servir de pou-

voir modérateur entre les deux compagnies rivales, n'augmente pas, pour sa part, d'un bon tiers, la confusion!

Voilà tous les plaisirs mondains qu'on entrevoit jusqu'à présent pour se dédommager un peu des macérations du carême. D'ailleurs, au-delà du mois qui finit, la perspective n'est pas brillante. La session du monde élégant sera courte. Plusieurs salons diplomatiques se fermeront de fort bonne heure. L'ambassadeur de Russie quitte Paris incessamment. Le ministre de Saxe et sa famille partent pour six mois, le 1er avril. Enfin M. le comte et Mme la comtesse d'Appony s'en vont également pour six mois. C'est le 12 avril qu'ils prennent le chemin de leurs terres de Hongrie. Ce dernier départ laissera surtout un vide qui ne sera pas comblé. Ainsi, point de fêtes parfumées, de lilas à l'ambassade d'Autriche! Adieu les déjeuners dansans! adieu les valses légères au soleil de mai! L'année fashionable aura perdu son printemps!

Depuis la disparition du saint-simonisme et sa dispersion dans les cinq parties du monde, on croyait les femmes libres bien tranquilles; personne n'eût pensé, vers les derniers mois de l'année dernière, qu'elles couvaient une nouvelle levée de boucliers. La chose est pourtant advenue, comme vous allez voir.

Afin de se faire dans la presse un point d'appui, chose essentielle! les femmes libres de 1837 ont commencé par établir une feuille officielle; elles ont fondé la *Gazette des Femmes, journal des droits politiques et civils des Françaises,* qui a pour directrice Mme Poutret de Mauchamps. Cette gazette a fourni tout d'abord une preuve éclatante de l'esprit d'indépendance des dames préposées à sa rédaction. Le prix de la souscription est de 15 francs par an; néanmoins il a été déclaré aux abonnées et aux abonnés que la *Gazette des Femmes* n'est pas une spéculation commerciale, mais une publication libre, qui paraîtra en tel nombre de feuilles et à telles époques qu'il plaira à la directrice gérante responsable, dans l'intérêt de l'amélioration du sort des femmes. Ainsi les souscripteurs sont avertis; si l'amélioration du sort des femmes voulait que le journal ne fût pas publié du tout, ils n'en auraient pas moins à payer leur abonnement à son échéance. Mme Poutret de Mauchamps a grandement raison; sa gazette est une publication libre s'il en fut.

Il est très probable que les nouvelles femmes libres en viendront quelque jour aux grands moyens révolutionnaires; mais, avant d'être poussées à cette extrémité, elles ont résolu d'épuiser les tentatives de conciliation. C'est par voie de supplique qu'elles procèdent présentement. Leur premier acte politique date de 1836. En juillet dernier, elles ont présenté au roi et aux chambres une pétition tendant à obtenir que les femmes puissent être, de même que les hommes, gérantes responsables d'un journal politique et témoins dans les actes civils. Le 28 janvier 1837, la chambre passa à l'ordre du jour sur cette pétition.

Une jurisconsulte anonyme examina gravement cette décision dans la *Gazette des femmes* du 1er février suivant, et conclut, d'un ton aigre-doux, en espérant qu'à l'avenir la chambre ne passerait plus ainsi à un

ordre du jour brutal, mais qu'elle ferait une déclaration de principes sage, comme le réclament les honnêtes gens de tous les sexes.

Toutefois la première pétition des femmes libres n'était qu'un ballon d'essai. Ces dames ne se soucient guère plus au fond d'être gérantes responsables d'un journal politique que témoins dans les actes civils. Ce qu'elles convoitent de préférence, leur idée fixe, c'est l'abolition du mariage. Sans oser réclamer d'emblée cette abolition, par une seconde pétition du 1er décembre 1836, elles se bornèrent à demander l'abrogation de l'article 214 du Code civil, qui déclare que la femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où il juge à propos de résider.

Bien entendu, la chambre des députés opposa à cette seconde pétition la fin de non-recevoir d'un nouvel ordre du jour.

Obligées à une continuation de résidence avec leurs maris, les femmes libres firent d'amères réflexions. Elles s'aperçurent qu'elles avaient mal manœuvré. Elles se ravisèrent. « Traitons la question de plus haut, s'écrièrent-elles; obtenons d'entrer dans la législature. Soyons de la chambre des députés et de la chambre des pairs. Dès-lors, nous aurons voix au chapitre; nous saurons bien extirper du Code civil ces articles tyranniques qui nous tiennent au carcan du mariage. »

En conséquence, les femmes libres ont déposé une nouvelle pétition aux chambres, pour qu'il soit bien et duement reconnu qu'en vertu de la Charte de 1830 les femmes ont les mêmes droits civils et politiques que les hommes.

Les développemens de la pétition et les griefs énumérés qu'elle contient sont fort curieux. Mme Poutret de Mauchamps, signataire du *factum*, proclame que la France est un peuple d'hommes et de femmes libres, qui, réunis, peuvent choisir un roi ou une reine, sans nul souci de la loi salique. En sollicitant le partage des droits politiques, les femmes libres se fondent sur leur participation aux dangers et à la victoire de juillet. Comme les hommes, elles ont reçu la mort; comme les hommes, elles méritent d'être députées ou pairesses. La Charte parle toujours des Français, et jamais des Françaises. Il est temps qu'elle dise : Les Françaises et les Français sont égaux devant la loi (*égales* serait plus correct peut-être, selon ces dames). Il convient qu'elles aient leur droit d'élection et leurs juges naturels. Il faut qu'elles soient jurées et électrices. Du reste, les femmes libres, tout en invoquant l'abolition des priviléges, sont loin d'être animées d'un esprit d'équité parfait. Elles prétendent qu'on les admette aux emplois profitables et aux fonctions honorifiques; mais elles ne veulent porter ni le sabre ni le fusil, c'est-à-dire qu'elles consentent à nous laisser l'exclusive jouissance du service de la garde nationale tel que l'a perfectionné la loi de M. Jacqueminot. Grand merci! Pour ma part, si l'on fait ma voisine jurée et électrice, j'entends bien qu'elle s'enrôle dans ma compagnie de chasseurs, et qu'elle soit égale comme moi devant les corvées de la mairie.

Mais il ne s'agit pas de plaisanter avec les femmes libres. Dieu nous

garde de leur tomber entre les mains, si le pouvoir législatif n'obtempère point à leur requête. — Ne nous repoussez pas, dit aux législateurs la pétitionnaire, ce serait prouver que vous nous regardez comme des êtres inférieurs, attachés à la glèbe du mariage, et alors.... Mme Poutret prend soin d'expliquer nettement cette délicate réticence en s'écriant : — Si vous nous rejetez hors de la Charte, chaque jour des crimes épouvantables viendront effrayer la nature et la société; sur quoi la gérante responsable présente aux honorables membres ses civilités les plus distinguées.

Je ne sache pas que les chambres aient jusqu'à présent statué sur cette pétition où la menace furibonde et les doucereuses politesses sont si agréablement entrelacées. Mais ne faut-il pas que ces femmes libres soient les plus infatigables pétitionnaires et en même temps les plus inconséquentes de la terre? Ne viennent-elles pas, par l'intermédiaire de Mme Poutret de Mauchamps, d'adresser à Louis-Philippe Ier une quatrième pétition, pour qu'il déclare, en vertu de la Charte de 1830, qu'il est roi des Françaises, comme il est roi des Français? Que ces dames ambitieuses de droits politiques attachent une extrême importance à ce qu'il soit dit dans la Charte qu'elles sont les égales des hommes devant la loi, à la bonne heure; cela se comprend; mais qu'avec toute leur sainte horreur du joug masculin, elles soient saisies tout d'un coup de la peur de n'avoir point de roi, c'est là une inexplicable contradiction. En supposant que Louis-Philippe ne soit pas le roi des Françaises comme il est le roi des Français, n'est-ce pas tant mieux pour elles? Puisqu'elles sont si affamées de liberté, eh bien! les voilà sans maître, les voilà vraiment les femmes libres.

Quoi qu'il en soit, Mme Poutret de Mauchamps ne veut pas en avoir le démenti. Il est donc urgent que Louis-Philippe se proclame le roi des citoyennes françaises dont elle est la mandataire; autrement il courrait gros risque; madame la gérante-responsable ne se gêne pas plus vis-à-vis de sa majesté que vis-à-vis des chambres. Elle lui insinue de rudes avis, puis elle termine encore cette pétition en présentant au roi ses *civilités les plus distinguées*.

Nous dirons plus tard tout ce que nous saurons du sort des deux dernières pétitions des femmes libres.

— Le concert donné mardi dernier, par M. et Mme Coche, avait attiré une nombreuse assemblée au Gymnase-Musical. Les deux bénéficiaires ont de nouveau signalé leur talent sur la flûte, sur le piano, aux applaudissemens de tout l'auditoire. MM. Dérivis, Dupont, Boulanger, Brod, MMlles Nau, Castillan, ont contribué, pour leur part, aux agrémens de cette soirée. M. H. Herz y figurait aussi, mais, parmi les auditeurs; on n'a pu entendre que les bravos qu'il adressait à la virtuose, qui lui doit une bonne partie de son beau talent.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

CINQUIÈME PARTIE.[1]

XV.

Quand le duc eut parcouru la réponse de Socrate à Washington, il fut dans un embarras que l'enivrement de son projet l'avait empêché de prévoir, peu habitué, excellent homme qu'il était au fond, à jouer avec l'arme sainte de la vérité. Deux jeunes gens livrés aux épanchemens d'une correspondance, apportent peu de ménagemens à parler d'eux et des autres. A seize ans, on n'écrit pas encore pour déguiser sa pensée. Dès la première confidence, Washington avait presque tranché du gentilhomme, et Socrate avait avoué l'ignominie de son origine : deux aveux contre lesquels pouvait se briser leur amitié naissante.

Washington fut de nouveau appelé dans le cabinet de son père, qui lui dit en lui communiquant la réponse de Socrate : Vous n'êtes pas absolument tenu, mon fils, d'accepter chaque point de cette lettre comme un fait auquel vous ayez à répliquer; laissez de côté

(1) Voyez la livraison du 12 mars.

les circonstances particulières à celui qui vous écrit, et ne vous arrêtez que sur les passages dignes de vos observations. Si pourtant il vous était impossible d'établir cette distinction bien naturelle, à mon avis, souvenez-vous du moins que la forme épistolaire, créée pour le sincère langage du cœur, commande l'indulgence. Elle nous met face à face avec l'ami absent ou la personne évoquée par notre pensée, et cette fiction a ses exigences sacrées. Louis XIV était, dans sa correspondance, l'homme le plus courtois du royaume.

Pas un seul mot du duc de Levert ne pénétra l'intelligence de Washington. Dans la réponse de Socrate, il vit une réponse; et ce fut tout. Comme il croyait que cette correspondance était une chose supposée, il n'admit pas qu'on divisât la fiction en fiction réelle et en fiction illusoire; mais d'un autre côté, comme il était facilement entraîné par la crédulité naturelle à la jeunesse et par l'effervescence de son tempérament, il cessait de voir un jeu dans l'échange de ses pensées avec les pensées d'un autre, du moment où il tenait la plume. Graduellement, il crut à l'existence de Socrate, de même qu'il est impossible de nier le héros de tel roman qu'on lit avec intérêt ou qu'on écrit avec conviction. Qu'on fasse en outre la part d'orgueil d'un jeune homme à sa première correspondance, et l'on ne s'étonnera pas de la vivacité de Washington à reprendre la sienne avec Socrate, à qui cette autre lettre parvint bientôt.

« Mon cher Socrate,

« Le monde, puisque tu veux le connaître par moi, me paraît plus beau chaque heure de mon existence. Que ne sera-t-il pas pour moi à vingt ans? Dans ce monde, on habite de somptueuses villes comme Paris; Paris qui a vingt mille maisons, huit cent mille ames, le Louvre, le Panthéon, des palais, des hôtels sans nombre. Qui entreprendrait de te nommer seulement les plus remarquables? Dans ces hôtels se logent des princes, des duchesses, tous les gens de la cour. On se voit, on se lie, on s'aime, on a des plaisirs différens pour chaque saison. Comme on est heureux dans le monde! J'en juge par ma famille, par moi; ma mère va souvent à la cour où tout est si étonnant, à l'entendre. C'est le paradis d'un gentilhomme. Les hôtels sont des modèles de la cour; aussi ma mère est toujours assise chez elle, dans un fauteuil en velours, comme une

reine. Si elle parle, chacun l'écoute avec respect; si elle sourit, on sourit; si elle se lève, on part. Des domestiques silencieux et empressés l'entourent, attentifs à ses moindres commandemens. Ceci m'amène à te dire que, dans le monde, on a des domestiques de tout âge et pour toute sorte de services. Les uns restent à l'office; les autres ne quittent pas les appartemens; d'autres encore vivent dans les écuries où ils soignent les chevaux. Dans le monde, chaque cheval a plusieurs domestiques : celui qui le nourrit, celui qui l'étrille, celui qui le conduit. Tu ne te figures pas qu'on fasse quelque chose de ses propres mains, puisqu'on a la faculté de s'épargner une peine que d'autres prennent volontiers. Dans le monde, on n'apprête pas plus son dîner qu'on ne taille son habit et qu'on ne foule son chapeau. Il y a dans le monde des gens pour vous coiffer, vous vêtir, comme il y a des gens pour vous porter. Et comme tout marche à la parole! Je fais un signe, et mon bottier me chausse, et mon tailleur m'habille; je sonne, et mon cheval est sellé, un superbe cheval noir vigoureux. Où irai-je une fois à cheval? où il me plaît. Dix routes s'ouvrent devant moi! A Vincennes, au bois de Boulogne! partout où j'ai de l'espace à franchir.

« Le domestique qui me suit dans mes promenades m'apprend le nom et le rang des personnes que je rencontre au bois. Ces personnes sont des gens de qualité. Nous nous croisons dans les allées, nous nous défions de vitesse, nous parlons chevaux, ou de la dernière chasse du roi, et nous nous donnons souvent rendez-vous au foyer de l'Opéra. Voilà le monde, mon ami; il est séduisant, n'est-ce pas? Qu'on est heureux de vivre!

« L'été, le monde se retire à la campagne et dans ses châteaux; autres jouissances nouvelles; on goûte, aux champs, les plaisirs de la chasse, on s'invite à des fêtes, à des bals charmans sous les marronniers. Dans les limites de notre château nous avons un étang de cent toises au moins, et un bois dont on ne ferait pas le tour en cinq heures. Le monde reste à la campagne jusqu'à la fin de l'automne. Aux premiers froids on rentre dans Paris, et l'époque des bals commence. On court en foule aux soirées que donnent les gens de qualité et qu'ils se rendent entre eux afin de perpétuer le bonheur d'être ensemble; car on s'aime beaucoup et on a bien du plaisir à se voir dans le monde.

« Voilà à peu près le monde, mon ami; connais-le par moi qui, à la vérité, ne le connais pas encore tout entier; je t'en offrira une plus aimable peinture, quand je le fréquenterai davantage, ce qui sera bientôt.

« Tu t'es sans doute aperçu que j'ai fait selon ton désir; je te tutoie et t'appelle mon frère.

« Je finis avec ce mot, qui sera toujours, pour nous deux, si agréable à dire et à entendre.

« WASHINGTON LEVERT. »

Cette lettre n'était pas tout-à-fait du goût de M. de Levert. La manière dont son fils présentait la physionomie morale du monde lui parut trop le reflet d'une plénitude personnelle. Washington peignait la société d'après ses sensations propres, et rien ne les avait encore froissées; il marchait sur des fleurs; il n'allait que dans les salons où les visages sont rians et drapés comme les tentures. Cependant il ne se permit aucune réflexion, espérant que la prochaine réponse de Socrate, empreinte de la tristesse de sa position, ramènerait son fils sur le terrain nu de la réalité, ou qu'elle provoquerait du moins des contrastes à la faveur desquels Washington découvrirait de lui-même la vérité.

La réponse de Socrate ne se fit pas attendre.

« MON CHER WASHINGTON,

« C'est cela le monde? Je pense que tu ne m'as pas tout dit. Le meilleur sera pour la fin; vienne vite cette fin! Le monde, m'apprends-tu, habite des villes comme Paris, et loge dans des hôtels; et pas un mot sur Paris! Comment est-il fait? comment est-il grand? Ton silence me réduit à le croire comme je l'ai toujours imaginé; et le voici tel que je me le figure :

« Dis-moi s'il ressemble à l'image que je m'en fais derrière les murs de mon hospice. Ce serait mentir que de te laisser supposer que je ne suis remonté par aucune voie analogique à l'idée de cet ensemble de monumens, de maisons, de jardins et de places, que j'appelle Paris. Les livres m'ont été d'un grand secours; dans le nombre de ceux que ton père m'a envoyés, j'ai lu Félibien, Sainte-Foix, et parcouru tous les autres ouvrages où Paris est

décrit à diverses époques. Après cette lecture, qui m'a familiarisé avec la physionomie de la vieille capitale, j'ai étudié, pour deviner presque à coup sûr le caractère de la nouvelle, les traités d'architecture moderne. Ce sont les meilleurs guides, je pense, pour parvenir à connaître, sans tomber dans l'erreur, le goût, la régularité, la majesté de Paris. Ajoute à ces inductions de peu de mérite, puisque, avec des livres, chacun est en position de les tirer, ajoute de longues heures passées à contempler la grande ville du haut des combles de l'hospice. Par cet aveu d'une science aussi facile que sûre, juge si j'ai la moindre raison de m'enorgueillir de posséder Paris sans l'avoir jamais vu. Que ton rôle se borne donc à confirmer les créations tout à la fois réelles et fictives de mon imagination, ou à les rectifier s'il y a lieu.

« Paris a un grand fleuve qui le mesure dans sa longueur. — N'est-ce pas? Ce fait étant admis, la ville s'étale à mes yeux telle qu'elle est forcément. Car de cette ligne d'eau longitudinale, immense artère traversant le cœur de Paris, j'en tire d'autres et les prolonge à droite et à gauche; ici ce sont des canaux, et là des rues. Les principales sont, de toute nécessité, ainsi qu'à Venise et à Amsterdam, constamment rafraîchies par cette eau courante; elles ont, de plus que celles de Venise, ville brûlée, et d'Amsterdam, ville moisie, des arbres plantés tout le long des maisons. Ceci me paraît d'autant plus fidèlement ressortir de mes combinaisons, que j'aperçois des toits de l'hospice une rue immense exactement bâtie comme toutes celles que je n'ai pas grand'peine, tu en es témoin, à me figurer à son image (1). Continuons. Une ville qui a de l'eau et des arbres devant les portes de ses maisons, possède des rues droites et alignées; il faut que les eaux des canaux s'épanchent pour que l'air ne soit pas vicié. La condition de salubrité impose de rigueur ces heureuses nécessités de perspective; de même que cette humidité, facilement combattue par le bien-être intérieur, entraîne l'avantage d'avoir de la verdure à profusion. Quel beau sorcier je suis, diras-tu? Je poursuis, malgré ton ironie.

« Les places publiques étant à la fois, d'après Vignole, des points

(1) Le canal Saint-Martin, probablement.

de section où aboutissent les veines des rues et des espaces réservés aux monumens nationaux, je vois d'ici la forme des places publiques de Paris. Elles sont circulaires, parce que cette forme est la plus flatteuse à l'œil; l'eau des divers canaux affluens trace un rond limpide autour d'elles et des maisons qui s'y mirent. Pyramides, statues, fontaines, puisent dans ce mirage des dimensions plus grandes de toute la projection de leur ombre. Cet enchaînement de lignes exactes sous un ciel comme celui de Paris, fait supposer l'usage des galeries; les galeries, ornemens calmes et abris somptueux tout à la fois. D'après une gravure représentant le Palais-Royal, et qui accompagne une vieille édition des comédies de Molière, je me suis figuré, sans contention d'esprit, l'effet majestueux de cette étendue incommensurable de galeries, portiques, colonnes, voûtes, surtout la nuit, lorsqu'un collier de lanternes en varie les enlacemens et croise des rameaux d'ombre sur le pavé. — Pardonne-moi, Washington, de parler avec quelque emphase de ces objets que l'habitude t'a rendus si indifférens. Le commun des uns est le poétique des autres. Peut-être les anges trouvent le ciel horriblement rebattu, et donneraient beaucoup pour descendre sur les toits de mon hospice.

« En Espagne, si je ne me trompe, l'ardeur du climat force les habitans à vivre sur le seuil de la porte et au plain-pied; en Italie, la même cause, modifiée, invite à vivre à la croisée. Si les Espagnols cherchent la fraîcheur horizontale des rivières, les Italiens ont besoin de l'air des montagnes. Ceux-là, j'en suis sûr, ont tout le luxe de la vie au niveau du sol : salons, jardins, boudoirs, oratoires et bains; ceux-ci parent la saillie de leurs croisées de tentes bariolées, de pots de fleurs et de jets d'eau. De ces exemples si bien faits pour prouver le rapport des habitations avec l'état de la température, j'affirme, toujours en m'humiliant devant tes éclaircissemens, s'ils arrivent, que les habitans de Paris, ville soumise à une latitude froide, se logent de préférence au troisième étage, partie mobilière conséquemment plus belle, plus saine, plus chère que les autres. Hormis les pauvres, personne, à Paris, n'occupe le premier et le second étage.

« Chaque ville se servant, pour ses plaisirs ainsi que pour son utilité, des avantages naturels qu'elle a, il est de raison que Pa-

ris, privé du spectacle de la mer et de promenades élevées, tire de son fleuve ses principaux sujets de fête, comme Lisbonne et Pékin, comme tant d'autres villes. Car je ne croirai jamais que les Parisiens possèdent la Seine uniquement pour y jeter des ponts; comme ils sont ingénieux dans leurs amusemens et délicats dans leur luxe, j'imagine, sur une donnée infaillible, qu'ils couvrent leur fleuve de petites barques légères dont ils varient la forme, laissant au Tage ses rameurs grossiers, et à Venise ses gondoles tristes comme des cercueils. C'est plutôt aux fêtes nautiques de Pékin que ressemblent celles de Paris. Je crois y assister. Des verres de couleur tracent en arcades éblouissantes, en colonnes de feu, les ponts, les monumens, les promenades de Paris lorsqu'on y fête quelque évènement national; et, dans les soirées chaudes d'été, sous les croisées ouvertes, le long des quais, au bord du gazon, il est curieux de voir glisser des barques portant, avec une flamme à la proue, des passagères de nuit, couronnées de fleurs, des musiciens et des cafés ambulans. Je reste peut-être un peu au-dessous de la vérité en peignant, avec des teintes de hasard, des beautés réelles placées sous tes yeux.

« Je suis un peu moins confiant dans mes inductions sur l'état moral des institutions, parce que je ne vois pas, dans mes livres, de constans rapports entre elles et les climats. Je suis frappé, au contraire, des différences tranchées que j'observe à cet égard. Ainsi le nord m'offre, dans ses contrées dures et à demi sauvages, des monumens de justice et d'humanité inconnus aux régions tempérées. Madrid, Venise, Lisbonne, Rome, villes favorisées d'un air doux, d'un sol fécond, d'une dilatation puissante, ont toujours été et sont encore des foyers d'intolérance religieuse et politique. En général, on a plus égorgé d'hommes sous les orangers que sous les chênes.

« Mes réserves étant faites, je risque mes analogies sociales, et je dis que, puisqu'il existe à Paris des asiles pour la mère coupable ou malheureuse qui ne sait où accoucher, des asiles pour les enfans trouvés, d'autres, et en très grand nombre, pour les orphelins, des maisons pour tous les vices et pour chaque infirmité, pour tous les âges, depuis l'âge d'un jour jusqu'à celui d'un siècle, pour le soldat qui a perdu une jambe ou un doigt seulement, il en

est, et celles-là je ne les connais pas, mais j'en suppose l'existence, pour les artistes, poètes, peintres, architectes, sculpteurs, musiciens, qui, après avoir illustré ou essayé d'illustrer leur patrie, n'ont plus d'appui que dans la générosité nationale; car s'il est du devoir des enfans de soutenir leur père, il n'est pas moins imposé aux pères, quand ils le peuvent, de soutenir leurs enfans implorant leur pitié.

« S'il en est ainsi, comme je n'en doute pas, s'il est des maisons de refuge où l'on abrite la vieillesse du poète, la caducité toujours précoce de l'homme d'imagination, quel beau spectacle ne doit-ce pas être que la civilisation? Ah! c'est une justice que les artistes méritent mieux que nous. Qu'avons-nous fait? et que n'ont-ils pas fait, eux? Nous sommes une charge, une superfétation, nous bâtards; eux ont créé Paris, le Louvre, la France, tout ce qui est utile et grand. Apprends-moi donc, Washington, pour que je m'en réjouisse, le nom du palais des artistes; dis-moi leur hospice de la Pitié, leur hôtel des Invalides. Je sais que Louis XIII fonda l'hospice de *Enfans-Trouvés* où j'ai été accueilli, et Louis XIV l'hôtel *des Invalides;* mais j'ignore le nom du roi, leur successeur, qui s'est montré aussi généreux envers les savans et les hommes remarquables du pays.

« Je suis fort surpris, mon ami, de la quantité de domestiques placés auprès des gens pour les servir; mais comment dire un mot qu'ils ne l'entendent? La douceur d'être servi me semble compensée par l'ennui de l'être trop. A mon sens, le maître est moins libre que le domestique, lequel, à son tour, est moins libre que le cheval. Trois domestiques, dis-tu, pour un cheval qu'on appelle l'esclave de l'homme; mais c'est l'homme qui est l'esclave du cheval.

« Que j'estime ta mère, mais que je la plains de rester toujours assise. Je sais que les femmes ne voyagent pas sur les flancs d'un nuage; cependant, si je les aime oisives comme des cygnes, je souhaite aussi les voir mobiles comme des cygnes au milieu de leur oisiveté. Si dans l'Inde, elles ne fatiguent leur beau corps d'aucun travail, on les porte du moins sur des palanquins, trônes de soie rose qui les bercent au bord du Gange. Libres dans les climats du Nord, elles empruntent aux glaces qu'elles rayent de leurs

traîneaux, des couleurs tendres comme les aurores boréales. A leur faiblesse active, je donnais ces repos agités qui les font belles, libres, sereines, et les placent dans une région moyenne, entre les hommes et les oiseaux. Comme le fauteuil en velours de ta mère est lourd à introduire dans ce monde éthéré! Je n'oserai jamais prêter des ailes à un fauteuil.

« Et toi, mon ami, qui te fais habiller, coiffer, suivre par des étrangers, quel motif as-tu pour t'enorgueillir de ton habileté? En promenant sur ton dos et sur ta tête la supériorité des autres, tu as mille fois moins de plaisir intérieur que le sauvage qui s'est façonné un casque avec des plumes d'aigle, et une ceinture avec la peau d'un serpent. Quelle satisfaction goûtes-tu, après te les être toutes laissé enlever une à une? J'attendais à chaque instant que tu me disses qu'on mangeait et qu'on dormait aussi pour toi. N'y a-t-il pas des gens qui paient pour qu'on naisse à leur place?

« Ton inexpérience du monde me flatte d'un espoir. Beaucoup de tes remarques sont incomplètes et manquent de charme à cause sans doute de ta position neuve dans la société. Avec la possession entière naîtra en toi la faculté de sentir en plein et celle de transmettre tes jouissances aussi absolues que tu les auras éprouvées. N'est-ce pas te reprocher de manquer d'enthousiasme, mon ami? Non; c'est plutôt de manquer de vérité. Tu en as manqué, à coup sûr, en me parlant des délices de la campagne; car j'étouffais entre les phrases de ta lettre où il en est question. Ton étang de cent toises ne m'a pas seulement mouillé les pieds. Ce n'est pas ainsi que mes lectures de voyages l'ont peinte au fond de mon cerveau. Il n'y a donc plus d'arbres en France? Reviens sur ce passage de ta lettre : éclaircis-le en ma faveur, en faveur de la vérité. La campagne! N'est-ce pas un immense espace sous le ciel; n'est-ce pas un champ ouvert à la rêverie, à la liberté de courir sur la pointe des herbes comme Camille, avec de l'air sur les lèvres, ou de se plonger dans la profondeur des forêts, vaste amas de silence, d'harmonie et de lumières? Comme mon ame la sent, l'aime et s'identifie avec elle! Mon ame est avec le rayon paisible qui perce chaque feuille et traverse la forêt tout entière; elle est la note sereine de l'oiseau qui chante, tournoie et s'envole avec la fleur du frêne; elle est le gémissement du fleuve qui passe

invisible au loin; elle est à mes côtés comme un enfant qu'on tient par la main, occupée à respirer la senteur des joncs et du foin, et elle est à l'horizon lointain, dans cette vapeur violette, couleur de l'infini.

« Tes bals sous les marronniers sont restés inintelligibles pour moi, aussi bien que ton bois dont on fait le tour en cinq heures.

« Pardonne-moi si je paie sans cesse d'un regret les esquisses que tu m'as offertes et qui t'ont tant séduit, si j'en crois ta lettre; ta lettre, où tu me préviens cependant, avec une modestie dont tu pouvais te passer à mon égard, du peu d'étendue de ta connaissance du monde, et de ton espoir d'en acquérir prochainement une idée plus exacte.

« Tu dis qu'on s'aime bien dans le monde! et dans la solitude que fait-on?

« Oui! ton frère, « SOCRATE LEBLANC. »

XVI.

Tout entier aux préparatifs d'une solennité jusqu'alors sans exemple dans les fastes de la philantropie française, et dont les détails seront consignés au chapitre suivant, le duc de Levert n'eut pas le temps de lire avant son fils la seconde lettre écrite de l'Hospice des Orphelins, par Socrate Leblanc. Cet accident priva Washington des réflexions dont son père accompagnait d'habitude chaque lettre de cette correspondance de plus en plus difficile à mener à bien, à travers tant de questions hardies et débattues entre deux jeunes gens vivant, l'un dans sa tête, l'autre dans son cœur.

Quand Washington eut pris connaissance, loin du regard de son père, de cette lettre qui lui sembla enluminée des couleurs d'un rêve, la sienne par comparaison fondit comme un bloc de glace dans son souvenir. Il eut pitié de lui-même pour avoir craint d'être allé trop loin en parlant du monde ainsi qu'il l'avait fait; malheureusement, ce qu'il se sentit enlever comme enthousiasme, il ne s'aperçut pas qu'il le regagnait en ironie. Le fiel touche au cœur. On n'est jamais terrassé en vain quand on a quelque supériorité; on se relève meilleur ou pire. Je me suis donc trompé? se demanda-

t-il dans sa confusion naïve; j'ai qualifié de grands, de riches, d'illimités, des objets indignes de tels éloges. Mon admiration était un mensonge! Il est cependant étrange qu'un homme d'une ignorance absolue du monde me rende honteux à ce point, de la préférence qu'il accorde à ses rêveries sur la réalité de mes tableaux. Non, il ne me convaincra pas d'erreur! J'habite le vrai, moi, et il n'y est pas. Est-on tenu de se perdre dans les nuages pour suivre le caprice des autres?

Oui, je suis dans le vrai, s'écria-t-il en se dirigeant vers le cabinet de son oncle Des Verriers, qui ne l'avait jamais vu si préoccupé.

— Où vas-tu donc, Washington?

— Chez vous, mon oncle.

— Que t'est-il arrivé? comme te voilà agité!

— Ce n'est rien. Vous savez, mon oncle, la lettre que j'ai écrite, d'après l'avis de mon père, à Socrate Leblanc...

— Ton père m'en a montré le brouillon.

— Eh bien! voilà la réponse qui me parvient. N'est-il pas mortifiant, mon oncle, de remplir si peu l'attente des gens? Puisque vous avez lu ma lettre, décidez entre nous. Le monde est-il comme Socrate se l'est figuré, ou comme je le lui ai décrit? Soyez juge.

Des Verriers lut la réponse de Socrate; il rit en lui-même de voir se disjoindre, à son début, cette amitié ménagée avec tant de précaution, et d'être choisi comme arbitre entre deux erreurs, l'une née de l'exaltation de l'esprit, l'autre de l'exaltation du cœur. Qui accordera ces deux couleurs et ces deux sons sera bien habile, pensa le vieillard; il répondit à Washington.

—Il est possible que tu ne te sois point trompé en restant au-dessous de l'idéal de ton correspondant, dont je n'approuve pas cependant l'exagération; mais, à mon sens, s'il est allé trop loin, tu es resté incomplet. Permets-moi une comparaison. Ton calcul était juste, mais il n'était pas fini; Socrate l'a terminé à sa manière. Comment veux-tu que je me prononce entre un oubli et une licence?

— Vous me donnez donc tort?

— Non.

— Mais a-t-il raison?

— Pas davantage. Écoute. Tu relèveras facilement, à la prochaine occasion, une foule d'erreurs matérielles semées dans la première partie de sa lettre; quant aux absences de la tienne, montre-lui que le temps et l'espace t'ont manqué pour les éviter.

— J'ai donc commis des erreurs?

— Pas précisément, puisque j'ai dit : absences. Mais, vois-tu, ton père n'a pas l'occasion de te mener dans le monde, et ta mère te mène trop dans le grand monde. Tu as de l'esprit, qui en doute? du cœur, de la noblesse; tu sens plus que tu ne raisonnes, honorable défaut; si un jour, et cela sera, tu nourris ce feu de l'aliment de l'observation, tu seras alors un esprit solide et complet.

— Que faut-il faire pour cela, mon oncle?

— Bien voir; tout est là.

— Est-ce que tout le monde ne voit pas de la même manière? Voir n'est-ce pas bien voir?

— Tais-toi, enfant. Voir avec les yeux, ce n'est pas voir; c'est regarder comme les bœufs. Les bons observateurs sont ceux qui vous disent, tandis que vous caressez, sur les genoux, un joli chien soyeux : Prenez garde! ce chien est enragé. Il y a beaucoup de choses soyeuses enragées dans la société.

Washington regardait son oncle avec mystère; il était muet devant l'art avec lequel celui-ci s'amusait de sa candeur, sans le blesser.

— Et qui donc apprend à voir comme cela, mon oncle?

— L'expérience.

— Oui, mais qu'est-ce que l'expérience?

— Une suite de sottises, mon enfant. Ainsi quand on te dira par exemple : Voilà un négociant honorable qui a beaucoup d'expérience, dis-toi : On lui a fait six fois banqueroute; si l'on te dit : Voilà un vieux général brave comme son épée, et qui a une longue expérience, ajoute encore mentalement : Il a perdu dix batailles.

— Mais, mon oncle, si ceux qui n'ont pas d'expérience sont exposés à être dupés, et si ceux qui en ont, ont été dupés, à quoi sert-elle?

— A quoi elle sert, mauvais logicien? à n'être dupe que la moitié de sa vie, à condition cependant que l'on ne mourra pas le lendemain de la dernière erreur. Cependant l'expérience des autres n'est pas tout-à-fait inutile, ajouta Des Verriers, mais d'un

ton assez bas pour que son opinion ne ressemblât pas à une conviction. Pour terminer, veux-tu me donner huit jours de ton temps avant de répondre à cette lettre qui t'a amené ici?

— Mais certainement, mon oncle.

— Tu viendras me chercher demain, et nous sortirons ensemble.

— Bien, mon oncle, et de ce pas, je cours dire au cocher de tenir prêt...

— Il n'y a rien à tenir prêt; nous sortirons à pied, entends-tu?

— Soit; à demain donc, mon oncle.

Et pendant huit jours, l'oncle et le neveu ne se quittèrent pas. Voici la lettre que reçut Socrate à la fin d'une semaine passée par Washington loin de son père le philantrope, et de sa mère la noble dame.

« Mon cher Socrate,

« 1° Paris n'a pas de canaux qui sont des rues et des rues qui sont des canaux; et il ne ressemble ni à Venise, ni à Amsterdam.

« 2° Paris n'a pas d'arbres devant ses maisons; à peine en a-t-il sur ses boulevarts et ses places publiques.

« 3° Paris n'a pas de places circulaires entourées d'eau où se mirent des statues : l'une des places qui affecte cette forme, la place des Victoires, et l'autre, la place Vendôme, sont pendant l'été sèches comme le désert.

« 4° Paris n'a pas de galeries incommensurables avec des colliers de lanternes qui croisent des rameaux d'ombre sur le pavé. Celles du Palais-Royal sont très incommodes et ne sont pas incommensurables; celles de la rue de Rivoli sont à peine éclairées.

« 5° Paris a des maisons de sept étages, et jamais les pauvres n'ont été logés au premier ni au second étage, que les gens riches occupent exclusivement.

« 6° Paris n'a pas de petites barques légères sur le fleuve, où l'on ne voit que des bateaux marnois fort disgracieux, des bains sales, des bateaux de blanchisseuses et des trains de bois.

« 7° Paris n'a pas de fêtes nautiques comme Pékin; et on voit passer sous les croisées plus de fiacres que de gondoles.

« 8° Paris a des maisons où, comme tu dis, sont reçus les enfans trouvés, les orphelins, les femmes de mauvaise vie, les vieillards, les malades; il a des palais pour abriter tous les torts de la civilisation et de la fortune, mais on n'y trouve pas un asile pour les artistes vieux, malades, déçus, fatigués.

« Tu n'as deviné juste qu'une chose : c'est que la Seine traverse Paris.

« Il est temps, mon cher Socrate, que tu connaisses de quoi se compose ce monde au milieu duquel et si loin duquel tu vis. Ma prochaine lettre renfermera quelques définitions précises des conditions sociales de notre temps. Sans cela, de même que tu as pris Paris pour Venise, Amsterdam et Pékin, il t'arriverait de confondre un avocat d'aujourd'hui avec Patru dont parle Boileau, un médecin du faubourg Saint-Germain avec le docteur Purgon de Molière, et un homme de lettres édité par le libraire Ladvocat avec Corneille raccommodant ses souliers pour aller présenter ses hommages au Palais-Cardinal.

« Demain mon projet recevra son exécution. En attendant, je t'envoie un plan des rues tortueuses, boueuses et caverneuses de Paris.

« A demain. « WASHINGTON DE LEVERT. »

Mes huit jours de gouvernement ont porté leurs fruits, se dit Des Verriers en cachetant cette lettre, dont l'esprit était un peu à l'image du sien, de quoi il était secrètement flatté. C'est une vérité, les jeunes gens passionnés sont à qui les veut. Encore un peu il m'aurait pris mon écriture. Malheureusement il retombera dans quelques jours sous l'autorité de ma sœur et de mon beau-frère; tristes successeurs! N'importe l'interrègne aura marqué.

Enchanté de son oncle qui pendant la huitaine ne l'avait tyrannisé d'aucune leçon de morale, qui l'avait amusé, au contraire, à chaque instant, par des mots charmans, tout en le conduisant dans les établissemens les plus curieux de Paris, Washington eût presque demandé comme une grace, après avoir été tant amusé, tant émerveillé de spectacles nouveaux, d'écrire l'histoire de sa semaine, n'y eût-il pas été engagé par la promesse faite à Socrate.

Sans jeter un regard derrière le sillon de ses phrases, ainsi

qu'on le fait quand on est ému, jeune, et qu'on n'a pas encore mérité le malheur d'être placé sous la surveillance de la haute police de la critique, Washington écrivit ainsi à Socrate.

« MON CHER FRÈRE,

« Paris, comme tu as semblé le croire d'après moi, n'est pas qu'un assemblage de palais de marbre habités par des princes. Si Paris est la ville qui renferme le plus de théâtres, Paris est aussi la ville qui compte le plus de prisons. Il y a vingt prisons à Paris, sans qu'on s'en doute. Je dis sans qu'on s'en doute, car il est fort difficile, en effet, de découvrir une seule de ces vingt prisons, à moins que d'y être conduit. La coquetterie des mœurs parisiennes les cache comme une jolie femme dissimule un défaut du front sous des touffes de cheveux. Les unes ressemblent à d'honnêtes maisons bourgeoises; des marchands de vin les encadrent; elles ont la fruitière en face, l'épicier à côté. D'autres sont à l'extrémité des faubourgs, et ont tout-à-fait cette allure pittoresque des existences demi-urbaines, demi-rurales que l'esprit d'économie relègue aux barrières, où l'on boit le vin sans droit. Sais-tu ce que c'est que ce superbe bâtiment dont on aperçoit les combles gothiques et luisans d'ardoises, de bien loin dans les champs, qui se montre au dernier étage, sur dix étages de verdure, ressemblant beaucoup, si j'en crois mon oncle Des Verriers, à l'*Isola bella* du lac Majeur? c'est Bicêtre, la capitale des prisons, la villa des galériens, le boudoir où les condamnés à mort font leur dernière toilette.

« La plus inoffensive des vingt prisons de Paris, est la *prison pour dettes*. On y écroue ceux qui ne paient pas leurs billets; tout créancier a le droit d'y tenir sous clé son débiteur pendant cinq ans. Un créancier est plus que le roi de France, qui ne peut, pendant deux minutes, faire arrêter un homme. Avec un titre de cent francs, le dernier bottier de Paris a la faculté de disposer de la liberté de l'homme le plus utile à sa famille ou à son pays. Ainsi, en France, cinq ans de la vie d'un citoyen, selon la remarque de mon oncle Des Verriers, sont estimés cent francs.

« Quelques débiteurs se sont vengés de cette souveraineté arbi-

traire, en faisant leur temps de prison jusqu'au bout, quoiqu'ils eussent les moyens de racheter leur liberté par l'acquittement de leurs dettes. Ils ont désespéré le créancier par le tableau de leur bonheur sous les verroux; et de la contrainte d'un calcul, insensiblement amenés aux exigences de l'habitude, ils ont versé des pleurs quand il leur a fallu quitter le régime de la captivité.

« Croirais-tu qu'il y a à Paris, pour les enfans de six ans à seize, une prison particulière, de même qu'ils ont un théâtre exprès pour eux? Mon oncle Des Verriers disait, en la parcourant avec moi : C'est trop; une prison, des barreaux de fer, un geôlier, pour des enfans qui ont mouché la chandelle avec leurs doigts, ou commis quelque crime analogue; et s'il se trouve ici des petits voleurs, en bonne justice, ce sont leurs parens qui mériteraient d'être à leur place. Jusqu'à seize ans, les fautes des enfans sont à la charge des pères qui les élèvent mal. Je ne sais si mon oncle a raison, mais il est bien affligeant de voir languir entre quatre murs humides, dans un quartier infect de Paris, de beaux enfans qui ne demanderaient qu'à courir sur le gazon à la poursuite des oiseaux. Il est vrai qu'on les oblige à travailler du matin au soir; on leur apprend un état. Triste adoucissement! le travail dans la prison pour les enfans, n'est-ce pas la prison dans la prison? Heureux les riches et les libres comme moi! Dans cette prison, j'ai causé avec un scélérat endurci âgé de huit ans et trois mois, et j'ai acheté une tabatière à un contre-maître de neuf ans!

« Il y a aussi à Paris une maison de correction pour les *jeunes filles*, pour celles qui probablement se font enlever par leurs amans avant d'avoir atteint huit ans révolus.

« Des enfans passons aux hommes; non-seulement on a pour eux des prisons après la faute, mais même avant la faute, la loi ne posant pas comme un principe universel que l'homme est innocent avant d'être reconnu coupable, mais arrêtant, au contraire, que l'homme est généralement coupable avant d'avoir été déclaré innocent. C'est d'après cette législation renversée, que la pénalité se règle en France, et que son application a lieu. En sorte que chez nous on n'est jamais libre que provisoirement. Ce principe établi comme droit, les prisons s'ouvrent avec le doute, et sou-

vent on a à subir six mois de détention avant le jour du jugement qui vous renvoie de l'accusation.

« On a donné le nom de *Maisons de dépôt* aux prisons préparatoires où l'on attend un jugement définitif. La principale est le *grand dépôt de la Préfecture de police*. C'est surtout la nuit que Paris vide au grand dépôt les charretées d'hommes, de femmes et d'enfans, ramassés avec la pelle et le balai dans les viscères des rues. Au rez-de-chaussée sont les femmes, au second et au troisième étage, sont les hommes. J'ai eu peur en posant le pied au seuil de ces salles éclairées par des lanternes, dont la lumière jaune pâlissait derrière des vapeurs fétides. On dirait un marais plein de grenouilles au moment où le soleil se couche. Il y a de la brume, des cris, des mouvemens dans ces salles empestées. J'ai cru y distinguer des choses nues, pleines de cris et d'agitation ; mon oncle m'a assuré que ces choses étaient des femmes ; je ne sais s'il se trompe, mais j'entendais tout à la fois, et confusément, et à me rendre sourd et fou, rire, pleurer, manger, dormir, ronfler, crier, soupirer, maudire et danser.

« Dans l'espace volaient avec les propos des écorces de fruits, des tronçons de bouteilles, des flocons de cheveux, arrachés par la dispute ; l'air manquait ; beaucoup de femmes dormaient en tas, l'une sur l'autre, superposées par couches, comme des cadavres. Je t'ai dit que la police ramassait tout ce qu'elle rencontrait sur le passage de son tombereau de nuit, sauf à faire le triage le lendemain. Elle aura sans doute renvoyé chez ses parens une jeune fille écrouée là pour avoir été trouvée endormie, passé minuit, à la porte d'un hôtel. Interrogée par mon oncle, elle a répondu qu'elle s'était égarée dans son chemin, en se rendant à la campagne par les barrières, et que la police, peu satisfaite de ses explications, l'avait conduite au dépôt. Elle aura été relâchée, mais en attendant, dans quelle société, dans quel lieu aura-t-elle passé la nuit?

« Quinze mille individus par an, m'a appris mon oncle, passent par cette horrible corridor, qui mène à la Force, à Poissy et à l'échafaud.

« De la maison de dépôt, les prisonniers sont écoulés dans les maisons d'arrêt, au moyen de voitures spéciales, car tout se fait

avec décence à Paris. Ce sont de belles voitures semblables à celles des teinturiers, traînées par un vigoureux cheval. Elles sillonnent les plus riches quartiers, à toute heure du jour, sans que personne se doute de la nature des voyageurs qu'elles portent. L'état paie 110,000 fr. pour les courses qu'elles font dans l'année.

« La maison d'arrêt de Paris se compose de la grande et de la petite Force, en tout neuf quartiers ou bâtimens, dont sept s'appliquent à un nombre égal de catégories de délits ou de crimes; figure-toi une ville. On y voit le bâtiment des *prévenus pour la première fois*, le bâtiment des *voleurs infirmes*, le bâtiment des *scélérats adolescens*, la maison des *vieillards;* le bâtiment des petits délits est divisé en appartemens de *résistance*, en cabinet des *injures*, en cabinet des *cris séditieux*, *rixes*, *coups*, etc., et d'autres appartemens sont encore affectés aux *escroqueries*, aux *faux*, aux *abus de confiance;* et d'autres enfin sont destinés au logement des *vols simples*, et aux *crimes* et *vols qualifiés*. A la galanterie près, on croirait lire la description du pays du Tendre; et il serait assez curieux, sans que la curiosité, en pareil cas, nuisît à la vraisemblance, de mettre en regard la carte parlante du pays du vice et la carte symbolique du pays du Tendre. Ne serait-il pas moral de voir commet le *vallon du Petit Désir* correspond à l'appartement des *Petits Vols?*

« Quoi qu'il en soit, tu vois que chaque poison a sa fiole. Malheureusement il arrive souvent qu'une fiole s'épanche dans l'autre, et que ce qui est entré à la Force simple acide en sort arsenic.

« La population de la Force est de neuf cents habitans; elle est presque aussi élevée que celle de certaines capitales allemandes.

« Après les prisons préventives, dont je viens de te parler, se déroulent sur une longue échelle les prisons répressives ou pour peines. Les peines se résument dans la privation de la liberté; elles sont subies dans des prisons qui sont de quatre sortes : MAISONS DE CORRECTION, MAISONS DE FORCE, FORTERESSES et BAGNES.

« Ces lignes te confirmeront, bien plus que ne l'eussent fait des protestations spéciales, qu'il y avait dans ma dernière lettre des lacunes à combler. Je rétablis chaque chose pour ton instruction personnelle et au profit de la mienne, un peu trop prompte d'abord à se passionner pour la surface, au lieu d'étudier le fond.

« Je pourrais me dispenser de te parler des prisons pour peines, après t'en avoir donné une idée par les prisons préventives. Cent cinquante prisonniers habitent Sainte-Pélagie; quatre cents la maison de correction pour les hommes, située rue de la Clé; trois cents la maison de correction pour les femmes, située dans le faubourg Saint-Denis; cinq cents la maison de correction pour les filles publiques; sept cents *la maison de répression de la mendicité et du vagabondage*, placée à Saint-Denis; huit cents le dépôt de mendicité de Villers-Cotteret (1).

« N'est-ce pas une pensée terrible, celle de savoir que près de dix mille hommes et de dix mille femmes hurlent de colère nuit et jour dans leur cage pour la briser et se ruer à travers la société? Mon oncle Des Verriers a beau rire, je ne riais pas, moi, lorsqu'il me disait : « Ceux-ci veulent voler, ceux-là égorger, ceux-là incendier; et ils voleront, ils égorgeront et ils incendieront quand ils seront dehors! rien ne les arrêtera.

« — Mais, mon oncle, lui répondais-je, si on les rendait meilleurs! — Te voilà comme ta mère ! tu crois qu'on les rend meilleurs en leur prêchant le carême; ou, comme ton père, en les logeant dans des cellules.

« Système cellulaire ! Ce mot le rendait fou d'ironie et de gaieté; et il me disait : « Parce qu'ils séparent pendant la nuit un voleur d'un autre voleur, ils croient, au lever du soleil, trouver deux honnêtes hommes; mais c'est la mode. Le système cellulaire régnera quelques années comme a régné le système du bâton; et puis il retournera en Amérique, d'où il vient. Cet homme a la criminelle audace de contrefaire la signature d'un autre; on le punit, on le met dans une cellule : celui-ci a la soif de l'or; il vole, on le cloître dans une cellule; celui-là ne désire que la destruction; il incendie un champ, vite pour lui une cellule ! Mais le petit voleur, dit-on, qui fréquente un grand voleur, apprend de lui ses secrets pendant la nuit, et devient à son tour un grand voleur; et l'assassin qui les endoctrine l'un et l'autre en fait deux assassins. —

(1) Il faut lire l'excellent livre de M. Moreau-Christophe, intitulé : *De l'état actuel des prisons en France.* Malgré de nombreuses occupations, nous nous engageons à rendre compte prochainement de cet ouvrage que l'opinion publique a déjà placé entre celui de M. Parent-Duchâtelet et celui de M. de Tocqueville.

Soit; mais en les isolant, au lieu d'avoir trois assassins, il restera toujours, comme auparavant, deux voleurs et un assassin. — Sans doute; mais, pris à part, on aura bon marché de la résistance de chacun, et l'éducation qu'on leur destine n'aura aucune funeste suggestion à craindre. » Et mon oncle de rire et d'ajouter : « La cellule n'est donc que le moyen d'un moyen. Le grand moyen, c'est l'éducation.

— Et que leur enseignerez-vous aux voleurs?

— La religion. — Et qu'est-ce qu'elle dit, cette religion? qu'il ne faut pas voler; mais elle dit aussi que nous sommes tous égaux, cette religion; et le voleur qui vole une pendule à celui qui en a deux établit l'égalité, et rentre dans la religion par la porte de fer du droit; celui qui possède dix millions doit un million à neuf autres ses semblables en tout, en visage, en force, en douleurs, en désirs.

— Mais, mon oncle, me suis-je écrié, il n'y a qu'à répondre aux voleurs que celui qui a dix millions les a gagnés.

— C'est possible. Alors il faudra examiner les titres de chaque homme à la richesse qu'il possède; car il n'y a pas une justice pour punir celui qui vole un million à celui qui en a dix, et une justice pour laisser jouir avec impunité celui qui a volé les dix millions.

— Mon oncle, vous avez raison.

— J'ai raison : n'est-ce pas? Alors, mon ami, sais-tu ce qui va arriver? C'est que non-seulement tu appelleras à toi tous les voleurs des prisons pour examiner le compte des riches, mais le monde entier; car le monde entier est volé ici-bas par la plupart de ceux qui possèdent : la mêlée sera affreuse, et la société pourrait bien y périr. Ainsi donc, mon ami, les voleurs n'étant que les justiciers maladroits du peuple, il y aura toujours le même nombre de voleurs malgré les cellules, les prédications, les philantropes et les bonnes ames; et il y en aura toujours, tant qu'on ne verra pas aussi clair dans la fortune de ceux qui ont que dans la misère de ceux qui n'en ont pas. Qu'on ne vienne pas me dire que les voleurs ne raisonnent pas lorsqu'ils volent. S'ils ne raisonnent pas avec leur tête, ils raisonnent avec leurs yeux, éblouis du trop plein des autres, de l'or qui rayonne à travers les murs et les coffres, quelque épais qu'ils soient; ils raisonnent avec leurs sens ouverts aux fumets de toutes les jouissances éparses autour d'eux. Voler,

criait mon oncle, n'est donc que la vengeance aveugle de quelques-uns, exercée malheureusement sans profit pour la profonde justice des autres. Voilà ce qu'il ne faut pas dire, mon ami, a-t-il ajouté en terminant, car les voleurs seraient remplacés par des assassins, si une répartition avait lieu.

« Je n'ajouterai rien à cette lettre dont une bonne partie est au moins aussi souvent l'expression de la pensée de mon oncle que de la mienne. Si elle est si grave, ne t'en prends qu'à toi et à lui ; à toi surtout, si près de t'imaginer Paris, sur le hasard de quelques-unes de mes paroles, comme une ville des *Mille et une Nuits ;* une ville d'un seul diamant, n'est-ce pas?

« Adieu, « WASHINGTON DE LEVERT. »

XVII.

Profitant avec autant de promptitude que de joie de la retraite momentanée de sa femme dans un couvent où elle avait l'habitude d'aller accomplir, une fois par an, ses grands devoirs religieux, le duc de Levert, libre de toute entrave domestique, s'abandonna à la réalisation d'un projet éclos depuis bien des semaines de doute et d'inquiétude dans le vaste champ de ses spéculations. Mais enfin l'heure du triomphe allait sonner ! et quels maux ne fait pas oublier cet instant suprême de réparation? C'est l'instant où le général méconnu a obtenu le commandement d'une armée, c'est celui où le poète dramatique, sorti de son obscurité, entend le régisseur crier : Tout est prêt ; au rideau ! au rideau !

Ce n'était pas trop de l'activité des vingt ou trente domestiques de l'hôtel; ce n'était pas trop de l'hôtel entier élevé à l'importance d'un temple, ce jour-là, pour fêter l'inauguration de la pensée du duc de Levert. Pour la recevoir dignement dans ce monde où elle était attendue, la serre du jardin avait fourni ses plus beaux arbustes, étagés par une main ingénieuse le long de l'escalier ; la cuisine regorgeait de cuisiniers ; les buffets ployaient sous le poids des fruits et des friandises.

La foule des convives avait répondu avec religion à l'heure indiquée dans les lettres d'invitation. Ils circulaient d'une salle dans l'autre, se demandant, sans échanger aucune réponse satis-

faisante, le motif pour lequel le duc les avait réunis chez lui en si grand nombre. Nul d'eux ne doutait cependant de la nature de la communication qu'il allait leur faire. Elle toucherait à coup sûr par quelque point à la philantropie; car, grace à des intimités saintes, nouées à travers l'indifférence du monde, toutes les catégories d'invités se reconnaissaient, les unes pour appartenir à la *Société des Naufrages*, les autres à la *Société pour l'amélioration des domestiques*. Membres, présidens, secrétaires, correspondans étrangers, étaient heureux de respirer le même air, dans le même lieu et dans l'attente d'une révélation infailliblement chère aux affections de tous. Si la salle se fût abîmée sous eux, au même instant le monde philantropique eût péri dans l'élite de ses représentans. Le sort eut pitié du monde.

On sonna le dîner.

Le duc présidait le banquet; à sa droite était son fils, à sa gauche un étranger que nous allons faire connaître; en face un autre étranger, digne également d'une mention particulière, et auprès duquel était assis Des Verriers. De ces sommités partaient, pour y revenir, les lignes d'un parallélogramme d'habits noirs et de serviettes blanches, galerie accidentée par les points lumineux des carafes, à travers lesquelles se montrait la limpidité des eaux. Il serait glorieux d'ajouter, pour le charme de la description et surtout pour l'édification des belles ames, que chaque philantrope portait sur son visage le reflet de ses vertus. Mais il n'en était pas ainsi. Là où la phrénologie eût assurément trouvé son compte, la beauté n'avait pas le sien. Il faut croire que la philantropie, en faussant les cartilages, n'embellit pas le teint. Tel convive empaqueté dans sa serviette avait l'air d'un hibou malade; tel autre d'un canard, à la pose de sa tête et au mouvement de ses lèvres; tel autre d'un dogue pensif et accablé de chagrin; tel autre d'un renard, à la proéminence aiguë de la partie inférieure du visage. Il y avait aussi beaucoup de têtes de bœuf, aux narines ouvertes et au front spacieux; les hures de sanglier ne manquaient pas, les fouines pullulaient; mais ce qui dominait, c'était le perroquet. Combinée avec la bienfaisance, l'étude courbe le nez d'une désespérante façon. Respectons les bizarreries de la nature, mais accusons son acharnement à voûter ce cartilage essentiel du visage. Au total,

l'entourage de la table ressemblait à la confusion d'une ménagerie d'animaux échappés de leurs cages. Pour finir une description comme elle a été commencée, disons que le duc de Levert, avec sa tête droite et haut portée, ombragée de cheveux blancs, avait l'air d'une belle cigogne, et que Des Verriers, le vieux, le positif, le narquois Des Verriers, rappelait par ses cheveux noirs, malgré son grand âge, par son nez de fer, le corbeau séculaire qui sortit de l'arche et qui n'y retourna plus.

Après le sacrifice du potage au jus d'écrevisse, il survint un incident notable au milieu du banquet. D'ordinaire on boit après le potage ; mauvais ou bon, l'usage est consacré. Cependant chaque convive attend inutilement que les domestiques versent à la ronde le coup de madère. Pas de madère, pas même le verre à pied placé en vedette auprès du verre destiné au bordeaux. Comment expliquer ce double oubli? Ni vin, ni verre à pied. Sous la main de l'invité ne se placent que le verre banal et la carafe d'eau. Mais l'on passe aux entrées, et l'évènement fait diversion.

Est-ce encore une erreur du sommelier? est-ce à la fin une plaisanterie de mauvais goût, que ne peut se permettre, son caractère étant bien connu, le maître de la maison. Qu'est-ce donc? Mais après les entrées comme après le potage, aucun vin ne se montre, soit dans les flacons, soit dans la main des domestiques. Douloureuse perplexité! inouie dans les fastes des communions philantropiques; point de vin! point de vin!

Une explication éclaterait bientôt, car il est des courages pour toutes les actions, lorsque le duc se lève, emplit d'eau son verre, et invite l'assemblée à lui faire raison du toast qu'il va porter.

On salue, mais boire est impossible. Froide à l'œil et aux lèvres, cette eau insinue son engourdissement au cœur. C'est à peine si les verres touchent aux dents. Du poison n'eût pas soulevé une plus universelle horreur.

Le duc se rassied et pose son verre, qu'il a vidé jusqu'à la dernière goutte d'eau. On écoute, car le duc va parler.

« Messieurs,

« Peut-être ai-je eu tort de ne pas vous prévenir, avant de nous mettre à table, du motif pour lequel j'avais pris la liberté de vous

réunir chez moi. C'est pour vous soumettre une idée qui touche de très près à la sainte cause de l'humanité, cause si chère à nous tous, et défendue par nous tous avec une patience et un désintéressement si louables, depuis tant d'années. Vous excuserez, messieurs, le retard de ma communication en faveur de la préoccupation qu'elle a fait naître en moi. »

Un murmure approbateur accueille ce début. Beaucoup espèrent avec raison que l'absence du vin sera justifiée; l'exorde l'annonce.

Le duc reprend :

« Messieurs, jusqu'ici nous croyions avoir beaucoup travaillé, et certes! si nous nous en rapportions aux éloges du dehors, nous ne nous tromperions pas, mais à ne consulter que notre conscience, et au moment de lui offrir un nouveau sujet de ravissement, nous devons nous avouer que nous n'avons rien fait. »

— Comment, rien fait? interrompt un membre de la société pour l'émancipation des hommes de couleur : nous sommes la cause de trois cents incendies au moins dans les Antilles!

— Rien fait! répète le président de la société pour l'amélioration des prisonniers; et les cellules? et les voitures couvertes? et la flanelle?

Et chaque molécule philantropique, agrégée à quelque corps pour une amélioration quelconque, de répéter : — Nous n'avons rien fait!

« Rien fait, persiste le duc; rien, tant que l'homme tuera son corps, abrutira son intelligence, avilira son ame par l'intempérance. La source de l'intempérance, c'est le vin, ce sont les liqueurs, c'est l'alcool, mot empoisonné, mot qu'il faut dire pourtant. Le crime naissant de l'erreur de l'esprit, l'erreur de l'esprit de l'excès des boissons, pour anéantir, d'un coup, le crime, anéantissons l'usage de toutes boissons. Fondons, il est temps, messieurs, fondons des sociétés de tempérance, comme en ont l'Angleterre et l'Amérique. Honneur à elles! »

Le duc était superbe.

« L'intempérance a eu ses hideuses annales, messieurs, depuis la plantation de la vigne et depuis la distillation inventée par un Arabe, qui cherchait le poison universel; la tempérance aura ses

pages blanches comme les beaux fleuves, et que M. Ramsay nous lira. M. Ramsay est le noble étranger que vous voyez à mon côté; il revient d'Amérique exprès pour mettre en communication les sociétés de tempérance du Nouveau-Monde avec celles de l'ancien. Vous allez l'entendre; président lui-même de la société de tempérance du Haut-Canada, sa parole aura du retentissement.

« Ai-je besoin d'ajouter maintenant, messieurs, que l'absence du vin sur cette table n'est que l'engagement pris par nous de prêcher d'exemple aux yeux du monde que nous allons réformer.

« Je laisse la parole à M. Ramsay. »

M. Ramsay se leva, salua à droite, à gauche, devant lui, saisit les revers de son habit, afin d'avoir une contenance, et commença ainsi :

« Messieurs,

« Mon grand-père était un ivrogne, ma grand'mère mourut de combustion instantanée, mon père buvait une bouteille d'eau-de-vie à chaque repas, et pendant vingt ans, moi qui vous parle, messieurs, j'ai été le plus grand ivrogne du Haut-Canada. »

On remarqua qu'au moment où M. Ramsay entonnait son discours d'une manière si personnelle, l'étranger placé auprès de Des Verriers sortit un petit livre de sa poche et le plaça à son côté. Cet étranger s'appelait M. Steward.

M. Ramsay seul sembla comprendre la portée de cet incident si indifférent pour les autres convives. Cependant il poursuivit.

« Savez-vous combien il y a d'ivrognes en Amérique, ma belle patrie, à l'heure qu'il est? trois cent soixante et quinze mille sur douze millions d'habitans. Savez-vous combien il en meurt par an? trente-huit mille? Pas un ivrogne de moins. Savez-vous à combien s'élèvent les frais de justice criminelle, nécessités par les procès qui naissent à la suite des abus de l'intempérance? à 47,154,000 francs. »

— Horreur! interrompit le duc, horreur! Un pays où la liberté de l'homme est si belle et si illimitée!

« Et savez-vous, messieurs, quelles sont les maladies produites par l'usage des liqueurs fortes? Dix mille. Je n'en citerai que trois : l'épilepsie, la pneumonie et la folie. »

Le ton inspiré de M. Ramsay absorba l'attention des philantropes de plus en plus effrayés au souvenir de tout le vin qu'ils avaient bu pendant leur vie.

Le service était interrompu depuis que M. Ramsay avait la parole, et les domestiques ne savaient si cette conversion à la tempérance n'envelopperait pas dans un même anathème les mets avec les vins.

Un d'eux osa demander cependant, mais tout bas à Des Verriers, s'il fallait ou non servir une gelée au rhum et des truffes au vin de Champagne.

— Gardez-vous de les oublier, maladroits ! Seulement appelez la gelée au rhum, gelée de santé, et les truffes au vin de Champagne, tubercules à l'eau tout simplement.

« Mais, messieurs, continua M. Ramsay, toujours un peu chagrin du livre posé à côté de M. Steward, le convive voisin de Des Verriers; mais, messieurs, réjouissons-nous : depuis 1813, l'Amérique, la glorieuse Amérique, a fondé des sociétés de tempérance, arches de salut des peuples nouveaux. Il y en a treize dans le Maine, vingt-trois dans le New-Hamsphire, sept dans le Vermont, trente-neuf dans le Massachusetts, trente-trois dans la Connecticut, soixante et dix-huit dans l'état de New-York, et dans une proportion aussi généreuse, on compte des sociétés de tempérance dans toute l'Amérique. »

— Mon oncle, dit tout bas Washington en faisant couler sa voix très doucement le long de la table jusqu'à Des Verriers, mais où veut-il en venir? Si nous n'avons pas d'ivrognes en France, à quoi y serviraient tant de sociétés de tempérance? La Normandie boit du cidre, l'Alsace de la bière, et les provinces méridionales sont très sobres.

Des Verriers répondit cauteleusement à son neveu : — Est-ce que tu me demandes de l'eau? Tiens, mon enfant.

Washington fut forcé de boire, au grand épanouissement de son père, glorieux de la condescendance de son fils aux paroles éloquentes de M. Ramsay.

« Il est vrai que ces sociétés ne reculent devant aucun effort, aucun sacrifice. Chaque société a son journal de tempérance; et en voici la preuve, » dit M. Ramsay en lançant sur la table le *Jour-*

nal de l'Humanité, THE TEMPERANCE RECORDER, *la Revue trimestrielle de Tempérance*, et une pluie de petits traités rouges, bleus, verts, distribués en Écosse, en Irlande, à Bombay, à Ceylan, à Calcutta, à Madras, etc., etc., etc. Chacun de ces livres offrait, outre ses excellens conseils, une gravure représentant un intempérant dans l'acte criminel de l'ivrognerie ou dans la posture du repentir. Ici la vignette étalait l'abrutissement des Falstaff du Nouveau-Monde et de l'ancien; et là, on les voyait se délectant avec de l'eau au bord de quelque fleuve, source inépuisable, symbole, miroir de tempérance.

Rien n'eût troublé cet épisode du dîner, si ce n'est ce maudit petit livre que touchait de temps à autre, avec une componction maligne, M. Steward, placé vis-à-vis de M. Ramsay.

Tandis que celui-ci prenait haleine, le duc de Levert lui adressa quelques éloges, en le remerciant, comme père, d'avoir gagné son fils à la belle cause de la tempérance.

— Jeune homme, reprit alors M. Ramsay, nous aurons d'autres droits à votre reconnaissance, quand vous saurez que les sociétés de tempérance américaines forcent même les esclaves à ne boire que de l'eau?

— Ah! il y a donc des esclaves en Amérique? interrompit naïvement Washington.

— Le mot est dur, reprit M. Ramsay, il y a des esclaves, mais dans un but utile; ce sont des esclaves libres.

— Il n'y a pas de but utile à l'esclavage, coupa net le président de l'Association pour l'affranchissement des esclaves.

M. Ramsay pâlit.

Le duc fut déconcerté.

Pour étouffer un rire qui lui montait aux lèvres, Des Verriers dit tout bas à M. Ramsay : « Voulez-vous de cette gelée de santé? »

La moitié de la gelée au rhum tomba dans l'assiette du président de la Société de tempérance du Haut-Canada.

— Oui! je ferai entendre ma voix, reprit l'ennemi des possesseurs d'esclaves. Oui! l'Amérique qui nous envoie la tempérance, devrait abolir l'esclavage. Oui! au lieu de gorger d'eau les noirs, il vaudrait mieux les affranchir. Leur donner des coliques, est-ce les rendre libres? Vous leur avez supprimé l'eau-de-vie, parce

que c'est encore là un moyen d'économiser sur eux. Les malheureux, dans les rêves de l'ivresse, voyaient du moins quelquefois la liberté. Que voulez-vous qu'ils rêvent en buvant de l'eau?

— Bravo! bravo! crièrent tous les philantropes, heureux d'applaudir en apparence un mouvement oratoire pour mieux cacher la colère de ce guet-apens de tempérance, qui les avait mis au régime nauséabond de l'eau.

— Vous défendez donc l'intempérance? s'écria M. Ramsay, fier de devenir accusateur d'accusé qu'il était, et en s'adressant à l'ami des noirs.

— Non, mais vous, vous soutenez l'esclavage!

— Et vous! vous permettez l'ivrognerie!

— Vous, le fouet!

— Vous, l'assassinat de l'intelligence.

— Vous! le supplice du corps.

— Il est temps, messieurs, de vous mettre d'accord, intervint l'homme au petit livre, monsieur Steward.

« Je suis président de la Société biblique de la Nouvelle-Hollande, et ce livre est une Bible.

« Notre société biblique de la Nouvelle-Hollande, messieurs, a été la première à proclamer que l'homme était libre, mais qu'il devait obéir jusqu'au jour où Dieu permettrait sa délivrance; elle a été aussi la première à conseiller la tempérance, puisqu'elle a enseigné les vertus chrétiennes qui comprennent, à coup sûr, la tempérance. »

Il semblait d'abord que le président de la société biblique allait concilier tous les différends en les cotoyant, mais par malencontre, voici ce qui arriva.

Le membre pour l'abolition de l'esclavage reprit l'argument, et s'écria :

— Vos sociétés bibliques n'aboutissent à rien. Elles disent à l'esclave de se résigner, comme si, depuis quinze siècles, il n'était pas résigné. Dérision! c'est en vertu de la morale de Jésus-Christ qui a aboli la servitude que vos missionnaires engagent à la supporter. Vos consolations sont des mensonges. Que vos sociétés ne se vantent pas tant d'avoir précédé les sociétés de tempérance dans la recommandation de l'eau, et dites-vous plutôt que ni elles ni vous n'avez rendu l'esclave à la liberté.

— La Bible un mensonge! repartit l'homme biblique. Blasphème!

— Je n'ai pas dit que la Bible soit un mensonge. J'ai avancé que les sociétés bibliques étaient des boutiques d'orviétan.

— Très bien! appuya M. Ramsay pour se réconcilier avec l'abolitionniste et pour mieux dauber sur le biblique.

— Vous dites : Très bien! vous! M. Ramsay, dont j'ai respecté les bavardages sur la tempérance, riposta M. Steward à M. Ramsay.

— Je dis : Très bien! car, messieurs, soutint M. Ramsay avec colère, savez-vous que les sociétés de tempérance ont eu beaucoup à souffrir de l'influence des sociétés bibliques! Sociétés de malheur! Il faut le dire. Forcés de se créer des distractions en l'absence de l'ivrognerie dont nous les privons, les affiliés aux sociétés de tempérance se sont mis à lire la Bible, et sont devenus théologiens; une fois théologiens, les malheureux s'égorgent pour des points de conscience, comme ils s'égorgeaient auparavant, quand ils avaient bu.

— C'est qu'ils boivent toujours, repartit M. Steward, le philantrope biblique.

— C'est qu'ils discutent sur l'Apocalypse et vos fatras de Bibles, cria M. Ramsay.

— Ce sont des hypocrites, surajouta l'abolitionniste.

— M'avez-vous invité, monsieur le duc, demandèrent à la fois, M. Ramsay, M. Steward et l'abolitionniste, pour me faire insulter?

— Messieurs, il y a du bon en tout, intervint Des Verriers, et vous êtes d'accord plus que vous ne pensez. M. Steward est un ami de l'humanité; M. Ramsay un ami de l'humanité; M. le président de la Société pour l'abolition de l'esclavage, un ami de l'humanité; rien ne vous sépare, si ce n'est le moyen de parvenir à la rendre heureuse, comme vous la voulez tous.

— C'est vrai! — crièrent tous les philantropes; embrassez-vous. Les dissidens ne s'embrassèrent pas, car ils furent distraits tout à coup par la quantité de bouteilles de vin, de flacons de liqueurs que les domestiques, sur un geste du duc de Levert, posèrent sur la nappe.

Après tant d'éloquentes paroles sur et contre l'intempérance, que signifiait, grand Dieu! ce luxe envahissant de boissons?

— Messieurs, dit le duc en versant du vin de Frontignan dans le verre altéré de chaque convive, voyez si la tempérance n'aurait pas dû être un des commandemens de Dieu?

Chaque philantrope portait son verre de frontignan à sa bouche desséchée, quand le duc s'écria :

— Arrêtez! Ne buvez pas si précipitamment, messieurs.

— Serait-ce du poison?

— Oui! car c'est du vin.

— N'est-ce pas pour que nous le buvions qu'il a été versé?

— Sans doute! Mais avant de le boire, messieurs, dites-vous que ce frontignan si pur, si limpide à l'œil, contient, sur cent parties de liquide, douze parties d'alcool.

— Douze parties d'alcool!! répondirent les philantropes, en avalant la partie et les fractions; c'est épouvantable!

De nouveau les verres se remplirent du vin de Zante, si chaud à la poitrine et si attrayant à la vue.

— Ce vin de Zante, messieurs, n'est ni plus ni moins qu'un brasier pour le sang. Son ardeur active la circulation et porte au cerveau un grand trouble moral, d'où les crimes. Il contient, c'est effrayant à énoncer, dix-sept parties d'alcool sur cent de liquide. C'est un incendie.

— Un véritable incendie, affirmèrent les convives, qui s'incendièrent d'un trait.

Excepté M. Ramsay et le duc de Levert, tous les invités commençaient à sentir les effets du frontignan et du zante. Et alors ce furent des élans universels de protestation en faveur de la fondation d'une société de tempérance.

— Oui! fondons cette société; fondons-la. Qui s'y opposerait?

— Et vous ne connaissez pas tout encore, messieurs, reprit le duc; essayez, si vous l'osez, de ce calcavella, qui, sur cent parties, en porte vingt alcooliques.

— Nous l'osons.

— Qu'éprouvez-vous dans tout le corps?

— Un bien-être affreux, une insidieuse satisfaction.

— Oui! vive la société de tempérance! Mort aux intempérans! Embrassons M. Ramsay, le président de la société de tempérance du Haut-Canada!

En masse, les convives se levèrent et donnèrent l'accolade au phlegmatique M. Ramsay.

Le duc étincelait de bonheur.

— Que je me félicite de l'unanimité de vos opinions sur une si belle question, messieurs! Et puisque vous êtes convaincus des terribles effets de l'intempérance sur l'humanité, quand elle s'y livre...

Le duc fut interrompu par une voix qui dit :

— Faisons plus; fondons une société pour qu'on ne fume plus.

Et une autre voix : — Pour qu'on ne prise plus.

Et une autre : — Pour qu'on ne mange plus.... ou à peine.

— Mon oncle, dit Washington à Des Verriers, il me semble qu'à en croire ces messieurs, vivre est le plus grand excès d'intempérance.

Des Verriers n'eût pas répondu à son neveu quand même sa voix n'eût pas dû être couverte par les acclamations qui accueillirent ces dernières paroles du duc.

— Voici la couronne de l'intempérance, messieurs, la messagère de la mort, la mort elle-même, l'infernale eau-de-vie! et son frère le rhum! ceci corrode, ceci anéantit, ceci tue! L'eau-de-vie, exécration! exécration! exécration! renferme cinquante-quatre parties d'alcool sur cent. La science même, si téméraire et si scrutative, n'est pas assez hardie pour constater ce venin.

— Constatons le venin! fut un cri général; et une ronde de philantropes, après s'être assurée de la présence de l'alcool dans l'eau-de-vie, entoura la table en chantant : Vive la tempérance! vive la société de tempérance! vive le président de la société de tempérance... couronnons-le!

On jeta alors des serviettes sur la tête du duc, et quelques verres accompagnèrent les serviettes; des bouteilles roulèrent sous les pieds. Tout se passa du reste avec décence.

Aucun couvert ne fut volé; et le lendemain la première société de tempérance fut fondée à Paris.

XVIII.

Interrompue pendant quelques jours à cause de la fête de la tempérance, la correspondance des deux jeunes gens allait se

renouer. Mais que de modifications apportées aux idées du fils du duc de Levert! Aux huit jours si bien remplis par les leçons de Des Verriers, il faut ajouter d'autres semaines, que celui-ci avait également employées à l'instruction de son neveu. L'esprit de Washington oscillait maintenant entre la fierté de sa mère et les opinions de son oncle. Sa fougue s'allumait ici et s'éteignait là. Il se trempait comme le fer en sortant du feu pour être plongé dans le vinaigre. Seules les opinions de son père glissaient sur lui sans laisser de trace. Son cœur ne s'embrasait qu'au bien ou au mal. Il était tout par le cœur, rien par la tête, partie invulnérable qu'aucun raisonnement n'atteignait. Emu du faste, palpitant sous le désir, attendri par l'admiration, l'action plaisait à son ame, et la réflexion le laissait froid. Il imaginait peu, il éprouvait sans cesse. Aucune harmonie continue ne chantait en lui; sa poésie était le moment présent, comme celle du soldat. Aussi le regret, le souvenir, étaient-ils chez lui profonds, mais sans étendue. Dans l'ordre poétique, il n'eût été peut-être que tendre et entraînant; il eût à coup sûr manqué de l'esprit de création et de diversité. Le cœur est un rayon solitaire. Il traverse le monde, mais il l'éclaire à peine.

Du premier coup, Des Verriers avait deviné l'organisation de son neveu, si bizarrement faussée par le duc. Qui comprend mène et gouverne; et c'est dans une intention sans doute excellente qu'il avait miné en quelques heures le monument mal assis et mal joint construit par son beau-frère. Ingénieur attentif, il vit que le duc avait voulu maîtriser la place par la tête, tandis que c'était le cœur qui la dominait. Son travail souterrain achevé, Des Verriers attendit l'explosion avec confiance.

Cependant Des Verriers se serait trompé, comme son beau-frère, s'il n'avait pas fait une large part d'influence à la toute-puissance de la mère de Washington. Non-seulement il comprit, il mesura cet ascendant, mais il chercha souvent à l'introduire dans ses combinaisons, dans celles du moins où le despotisme de l'orgueil était susceptible de cacher la faiblesse naturelle du sujet. Car il y a des vertus de corps, des qualités factices attachées à certaines institutions comme à certains hommes, qu'il faut se garder de détruire, sous peine de toucher à des qualités réelles. L'écorce d'un arbre n'est qu'une écorce : arrachez-la, l'arbre meurt.

Des Verriers accepta tous les obstacles; il eut l'air d'abandonner avec indifférence son intérim d'un moment pour laisser à Mme la duchesse la gloire de continuer plus brillamment la tâche. Ces changemens de règne d'une double puissance, exercée ici d'une manière ouverte, là d'une manière occulte, se font sentir dans les lettres précédemment écrites par Washington, et plus particulièrement dans celles qui vont suivre. Si ces dernières ne renferment pas certains enseignemens promis par Washington à Socrate, sur les conditions sociales, il faut croire que l'historien a été retenu à cet égard par des considérations raisonnables, ou bien que des lettres d'une date antérieure ont été égarées.

« Mon cher Socrate,

« Que je suis heureux! hier j'ai vu la cour. T'imagines-tu ce que c'est que la cour! Belle question! je ne la connaissais pas, moi qui en entends parler tous les jours; comment pourrais-tu en avoir la plus légère idée au fond de ton hospice? Laisse-moi t'apprendre d'abord où elle est située, pour procéder à la manière de nos professeurs de rhétorique. « Décrivez les lieux, comme ils disent, vous peindrez ensuite les évènemens. »

« La cour est aux Tuileries, et les Tuileries sont à l'extrémité du Louvre, où il y a des gardes qui veillent, si tu te souviens des vers de Malherbe; mais où l'on ne voit plus de barrières. Une aile du Louvre forme la galerie des Tuileries. Derrière cette aile s'étend le jardin, un fort beau jardin selon moi, quoique beaucoup de gens le trouvent ennuyeux, parce qu'il est trop régulier. Est-ce qu'un jardin public doit être une bruyère, par hasard, ou un taillis? Tiens, Socrate, je commence à ne plus accepter l'opinion des autres avec les yeux fermés. D'autant plus que, malgré tout le mal qu'on m'avait pareillement dit des statues de ce jardin, j'ai été dans l'enchantement lorsque je les ai vues pour la première fois. Il y en a, mon cher, qui sont belles, mais belles, comment te l'exprimerai-je? belles comme si elles étaient complètement nues; et elles le sont presque complètement. Elles ont la bouche entr'ouverte, les épaules arquées, les genoux ronds; et toutes grandes et fortes. Est-ce que toutes les femmes sont faites ainsi? Je suis porté à le croire,

si j'en juge par l'indifférence avec laquelle on passe auprès de ces statues. Personne ne lève la tête pour les regarder seulement. Mais alors pourquoi sont-elles là, et pour faire plaisir à qui?

« Mais où en étais-je? à mon bonheur d'avoir vu la cour, le roi, les princes du sang, les princesses, les maréchaux, n'est-ce pas? Figure-toi qu'hier matin, ma mère a sonné mon domestique et m'a fait prévenir par lui qu'à dix heures je l'accompagnerai au bal de la cour. Il n'y avait plus d'heures pour moi après cette nouvelle. En un instant je me suis habillé et déshabillé trois fois; tantôt je me trouvais beau, admirable même, aussi beau qu'une femme, avec mon petit claque sous le bras, mon habit à larges pans arrondis sur les hanches, et mes cheveux noirs ramenés sur l'oreille gauche; et tantôt mon teint me semblait pâle, mes yeux abattus; franchement j'étais laid. Ne t'approche jamais trop d'une glace, quelque bien prévenu que tu sois en ta faveur. Que le temps me paraissait long, ennuyeux, éternel! Aller au bal de la cour, comme le chevalier de Grammont autrefois, comme le duc de Lauzun! Et avoir à attendre encore huit ou dix heures! Le soleil ne se couchera donc pas! murmurais-je avec impatience, en allant de ma porte à ma croisée. On eût juré que, pour me faire enrager, il s'était endormi sur la neige; car la neige couvrait les toits des maisons et s'élevait de trois pouces sur le gazon du jardin. J'ai voulu lire, impossible. Je n'y voyais rien. J'ai essayé de tous les genres de livres, tantôt de la prose et tantôt des vers; la prose me faisait l'effet d'un morceau de pain dur, elle ne passait pas; les vers sonnaient creux à mes oreilles comme des grelots d'argent. Il y a sans doute pour le cœur trop plein un langage qui n'est pas celui-là, mon ami; mais quel est-il? Ces écrivains, pris aussitôt que quittés dans ma bibliothèque, pensaient, ces poètes pleuraient sans doute; mais ils pensaient pour eux et ne pleuraient pas comme moi. Chaque évènement est pour mon cœur une révélation mêlée d'inquiétude et de joie. Celui d'aller à la cour m'a ému; j'en sens encore la secousse, et suis sous la même impression en te parlant. Dans ce moment, comme dans tous ceux où je suis saisi par une idée, par un sentiment impérieux, je ne vois que moi. Tout monte de mon cœur à ma tête, et descend de ma tête à mon cœur. Le monde, c'est moi. La neige, le soleil, ces tristesses lointaines, les heures

qui sonnent, la voix mélancolique du ramoneur qui m'arrive avec le vent de la cheminée, le soupir de l'orgue qui s'y mêle; ce bruit et ces couleurs enfin sont à moi comme mon âge, mes richesses, mon titre, comme mon cheval que j'entends hennir dans l'écurie, et comme mes lévriers que j'ai laissés à la campagne depuis la fin de l'automne. Est-ce que tu vis comme moi? Suis-je fou? ou bien, à notre âge, tous les jeunes gens sont-ils ainsi?

Je te disais que les heures me semblaient sans fin en attendant le moment de me rendre au bal de la cour. De dépit, j'ai allumé des bougies et je me suis habillé une quatrième fois pour calculer l'effet que je produirais aux lumières. Cette résolution n'a pas tourné à mon avantage; il eût été plus sage de s'en tenir aux essais précédens. Te l'avouerai-je, mon ami? je crois avoir un défaut dont la découverte m'a attristé; cependant j'ai l'espoir de le voir disparaître dans le développement de la croissance.

« J'ai peur de rester petit; ma main tremble en écrivant ce mot: être un petit homme! Conçois-tu un petit soldat, un petit ministre, un petit roi, un petit homme auquel une grande dame donne le bras? une femme n'est jamais petite, quand elle est jolie; mais un homme est rarement bien s'il n'est pas grand; avoir même une tête à caractère, lorsqu'on est petit, c'est un défaut de plus; c'est un vol, il me semble, fait à un homme de haute taille plus digne de la porter. Es-tu grand, toi? si tu l'es, je t'envie. Je donnerais cent mille francs pour être grand ce soir. Et ce maudit costume de bal qui vous rapetisse encore. Un collet plat, des souliers plats; on est écrasé. Ma mère a raison, les hommes ne savent plus s'habiller. Je l'approuve quand elle gronde et renvoie mes tailleurs pour le plus léger pli dans la coupe de mes habits. Elle dit avec un grand sens que puisque nous ne portons plus des costumes de soie, ornés de rubans, de perles et de dentelles, choses qui étaient toujours somptueuses si elles n'étaient pas toujours élégantes, nous devons racheter notre misère par des habits exacts au corps, quoique au fond ce soit maintenant l'homme qui fasse valoir le costume, au contraire d'autrefois où le costume marchait devant l'homme et l'annonçait.

« Enfin, l'heure du dîner a sonné, et j'ai vu s'allumer les bougies. Ma mère était parée; elle ne m'avait jamais paru si fière de moi;

à ses yeux j'allais, pour ainsi dire, prendre possession du sceptre et de la couronne; son regard sondait chacun de mes mouvemens, et elle rappelait par des préceptes concis les leçons de tenue auxquelles elle m'a habitué. Sa vaste mémoire des petites choses, qui, à la longue, constituent les grandes, versait en moi, à la faveur de cette conversation intelligente, les trésors précieux du savoir-vivre, transmis jusqu'à elle de race en race. Aucun livre ne renferme les notions de cet art de distinction par l'intermédiaire duquel les esprits d'élite s'entendent et se reconnaissent. Les rois l'enseignent aux rois; la cour d'aujourd'hui le tient de la cour de François Ier, qui l'avait appris à la cour de Charles VII. De mère en mère, cet art, apanage des grands, descend aux fils; car la noblesse n'est pas seulement dans le sang, comme le croient certains esprits. Mes parens me l'ont souvent répété! — Parler, écouter, répondre, s'asseoir, se lever, ramasser un gant, toucher une épée, saluer, sourire, offrir un fauteuil, entrer, sortir, sont en apparence des actes indifférens, en réalité ce sont des choses que le charbonnier n'accomplit pas comme le bourgeois, le bourgeois comme le militaire, le militaire comme le prêtre. A ceux qui font leur vie de ces lois de l'étiquette, il appartient d'y obéir avec la supériorité du naturel. Ma mère me les a apprises avec religion. Elles sont chez moi des préceptes. Mon père peut en rire, mon oncle s'en moquer au fond de l'ame; mais ils les respectent tous les deux.

« Ne bornant pas ses instructions à ces seules leçons de forme, ma mère, toujours à l'occasion du bal, a ramené la conversation sur les qualités nobiliaires plus ou moins contestables de ceux qu'elle se promettait d'y rencontrer. Généreuse pour les uns, implacable pour les autres, sa mémoire m'a étonné par ses ressources et sa précision; et ma surprise n'a pas cessé quand elle a rappelé, d'abord avec un air d'indifférence, et, ensuite, avec des intentions personnelles sur mon attention, les hauts faits et gestes de notre famille, et de sa branche particulièrement.

« A quelque branche, m'a-t-elle dit, que je m'arrête en parcourant l'arbre généalogique de notre maison de Des Verriers, je rencontre un sujet d'édification et d'orgueil. Sous Louis XIV de glorieuse mémoire, votre aïeul passa en Grèce, et mourut sous

les murs de Candie, à côté du duc de Beaufort; sous Louis XIII de pieuse mémoire, votre grand aïeul perdit un bras en Espagne, et fut embrassé, dans la cour du Louvre, par M. le cardinal de Richelieu. Si le nom de Des Verriers ne reçut aucune illustration militaire pendant le règne d'Henri IV de galante mémoire, il fut grand dans les fastes de l'église, puisqu'un de nos descendans fut évêque et eut des chances pour être cardinal; sous Henri III, sous Charles IX, François II, Henri II, et François Ier, de chevaleresque mémoire, notre maison est toujours citée avec éloge dans l'histoire. Un Des Verriers suivit Philippe-Auguste en Palestine; et ce fut ce souverain qui, désirant imprimer à notre race une illustration visible, lui accorda les armes que nous portons aujourd'hui : *d'or plein au turban d'argent*. Enfin, les racines de notre arbre ne sont pas moins profondes que celles de la monarchie.

« J'avais écouté ma mère avec admiration.

« Quand le chasseur est venu nous avertir, à onze heures, que la voiture était prête, j'ai sauté au cou de ma mère, dont j'ai un peu dérangé la toilette par cette embrassade irrésistible.

« Nous avons ensuite roulé vers le Pont-Royal, en répandant des clartés éblouissantes sur les piétons frileux rangés sur notre passage. J'en distinguais qui tremblaient le long des murs, et dont l'haleine violette sortait de leurs lèvres fendues; le croiras-tu? j'étais plus heureux après les avoir vus; ma joie était plus raisonnée et, malgré moi, mieux sentie. Ces rues de boue, l'air brumeux que nous fendions avec la tête de nos chevaux, ces boutiques mal éclairées, et au fond desquelles j'apercevais de pauvres commis courbés sur des cartons, me rendaient, par comparaison, un être supérieur, prédestiné aux voluptés du monde. Dans ce moment, j'ai compris qu'il n'était pas si déraisonnable, qu'on le dit, d'être fier du hasard d'être né gentilhomme et riche. Est-ce autre chose que le hasard, la beauté? Et n'est-on pas fier d'être beau? Qu'est-ce donc que l'esprit? n'est-ce pas un présent du hasard? Pourquoi en est-on fier? L'éloquence, la force, l'adresse, le goût, la prudence, la sensibilité, la bonté, le courage, ne sont-ils pas de purs dons du hasard? Si l'on considère tous ces hasards comme d'un grand prix, pourquoi celui de procéder d'un sang noble serait-il déprécié pour son origine? Il n'est rien qu'on ne

fût en droit de rabaisser avec cet argument du hasard. Hasard, soit; mais j'aime mieux le hasard qui fait qu'on est roi, que le hasard qui fait qu'on est sujet.

« Enfin notre voiture s'est arrêtée dans la seconde cour du Carrousel, où affluaient des officiers de toutes les armes, empressés d'établir l'ordre parmi la foule des invités. Je donnais le bras à ma mère. Depuis le jour de ma première communion, je n'ai pas éprouvé de surprise aussi forte que celle que j'eus en montant les marches de marbre du palais des Tuileries. Ma mère remarqua mon étonnement, car elle me dit : « Soyez naturel, monsieur, songez que vous êtes chez vous. » Elle ne m'avait jamais dit monsieur. Croiras-tu que ce respect ne m'étonna pas? J'en ai acquis la preuve dans cet instant, les lieux sont pour la moitié, au moins, dans le caractère des gens, dans le son de leur voix et dans leurs mœurs mêmes. Tout le long de la soirée, je dis madame en parlant à ma mère.

« En mettant le pied sur le seuil de la salle de bal, mon haleine s'arrêta. Il y avait tant de lumière, que je n'y vis plus. Si tu es encore un peu enfant, tu comprendras ma naïveté; et si tu l'es beaucoup, dis-toi : Il y avait un lustre là, un autre après celui-là, un autre après celui-là, et parle ainsi pendant cinq minutes. La tapisserie était rouge lamée d'or; et tout autour de la salle à quelque distance du mur étaient assises les dames. Elles étaient immobiles avec des épis de diamans balancés sur leurs cheveux. Ma mère prit place, et je me tins debout derrière elle. Mon éblouissement se régularisa quand j'eus mes pieds arrêtés sur le tapis, et mon corps à peu près caché par ma mère. Était-ce une erreur de mon imagination, était-ce une réalité? mais je crus remarquer qu'on me regardait beaucoup en parlant tout bas. Cette attention prolongée me fit rougir. Mon visage devint brûlant. Je baissai la tête. Ma mère, qui me voyait dans la glace, leva son éventail, l'inclina en arrière, et m'en donna un petit coup sur le bras. Je compris son injonction. Ma tenue n'était pas digne selon elle. Je relevai la tête, décidé à être plus courageux en face du monde. Le premier coup de feu était essuyé. Alors seulement j'ai joui du spectacle le plus fabuleux qu'on puisse rêver. Toutes les femmes étaient blanches et jeunes; quelle était la plus jeune et la plus

blanche? Que d'autres le disent; il m'eût été impossible d'arrêter un choix. Mon désir ne tenait plus à la terre; comme si j'avais eu des ailes, je me sentais emporté d'un bout de la salle à l'autre, effleurant de mes doigts et de mes lèvres toutes ces femmes, dont pas une, il me semblait, n'aurait eu l'énergie de me repousser, tant elles étaient paisiblement belles. Si j'avais osé prendre une fleur de leurs têtes pour la mettre à leur ceinture, ou pour détacher de leur ceinture le petit album en satin, où étaient écrits les noms des heureux cavaliers avec lesquels elles s'étaient engagées pour danser, je crois qu'elles ne m'auraient rien dit.

« J'étais si absorbé dans mon enchantement, que lorsque ma mère m'a dit : Louis, allez rappeler à Mme la marquise de Gontac que vous êtes inscrit pour figurer avec elle à la seconde contre-danse, je me suis écrié : Mme la marquise de Gontac, n'est-ce pas cette dame qui a de si beaux bras roses pressés dans des bracelets en topaze; ou celle qui a des yeux noirs si vifs tournés en ce moment vers nous; ou celle dont la taille est si bien prise dans cette robe en tulle brodée de perles?

« Mme la marquise de Gontac, m'a répondu ma mère avec beaucoup de calme, est Mme la marquise de Gontac. Elle est à droite sous le huitième lustre après celui-ci. Allez! et ne regardez pas trop votre dame en dansant, ni la pointe de vos pieds. Je vous ai dit que vous êtes chez vous, puisque vous êtes chez le roi, gentilhomme comme vous.

« Pour arriver jusqu'à la place de Mme la marquise de Gontac, il m'a fallu traverser un tiers au moins de la salle. Mais des groupes nombreux circulaient, et on pouvait passer sans être trop vu. Cependant mes genoux tremblaient. Tout à coup, pour m'achever, les groupes s'ouvrent et qui vois-je? le roi! le roi lui-même tenant par la main les deux princesses et les faisant saluer par les invités. Mon cœur s'est fondu. Dans cette position désespérée, j'ai regardé ma mère pour qu'elle me conseillât. Elle m'avait prévenu. Sa figure me commandait de me ranger et de m'incliner un peu. Le roi portait un habit noir qui lui seyait à ravir.

« Mon isolement m'attira l'attention du roi qui me demanda avec sa familiarité si bonne : Êtes-vous de ma maison? — Sire, comme tout le monde. La réponse lui plut, car il ajouta : Votre nom?

— Louis de Levert, fils du duc de Levert. — C'est bien ; et il me sourit une seconde fois en continuant sa tournée. Croirais-tu que dix minutes après, on se répétait ma réponse comme un bon mot du prince de T..... ou du baron allemand Berg....? Cela est allé si loin que j'ai fini par être émerveillé moi-même de mon esprit, car on me prêtait douze phrases différentes de celle qui m'avait attiré cette célébrité de cour; plus tard j'eus honte d'être si populaire pour des saillies dont un autre se savait consciencusement l'auteur. Quoi qu'il en soit, ma réputation était faite. Au courant de mon succès, Mme la marquise de Gontac m'adressa, en dansant, un compliment auquel je répondis avec modestie, de peur d'avoir un succès aussi grand que le premier, victoire dont il faut bien se garder, selon mon oncle Des Verriers.

« A deux heures nous avons quitté le bal; ma mère ne tarissait pas d'éloges sur mon compte; François Ier n'avait jamais été aussi galant que moi, et j'aurais enseigné à Louis XV l'art de faire la cour aux dames. Mon père, qui nous attendait, me dit tout simplement en se retirant dans ses appartemens : Je suis sûr que vous ignorez combien il entre de parties nutritives dans les navets.

« Ma nuit est passée, ami; ma vie commence. J'ai besoin de me prendre la tête à deux mains pour qu'elle n'éclate pas. Que d'idées! que de tableaux! que de bruit! depuis ce bal.

« La vie! la vie! la jeunesse! la force! la richesse, les honneurs! les titres! les joies de l'orgueil et des sens, je les ai, je les tiens là; qui a de semblables trésors? personne; quelques-uns peut-être qui n'en sentent pas le prix. Mon bonheur n'est pas ingrat. Je remercie Dieu de m'avoir fait plus riche, plus noble, plus maître de moi que les autres hommes; sans calomnier Dieu qui l'a voulu ainsi, je ne puis me croire l'égal de tout le monde.

« WASHINGTON, marquis DE LEVERT. »

« MON CHER WASHINGTON,

« Cent fois j'ai lu ta lettre; je l'ai dévorée. Pendant deux jours je n'ai eu ni le désir de manger ni le besoin de dormir, tant j'étais dominé par cette lecture, que j'ai faite d'abord à vol d'oiseau pour posséder tout de suite, et sur laquelle je suis revenu à petits pas

pour savourer mes jouissances. Au premier coup d'œil, j'ai été ébloui : non, je ne l'aurais pas été davantage, m'eût-on tiré d'un caveau pour me suspendre, au bout d'un fil, au-dessus de Paris. Mon cœur battait en découvrant, comme des îles fleuries au milieu de la mer, les phrases lointaines de ta lettre, où étincelaient les mots Tuileries, statues, princes, rois, maréchaux, bal, cour, princesses. Évidemment, il y a des mots qui sont plus hauts les uns que les autres, de même qu'il y a des monumens à coupoles portés dans les airs. J'ai commencé ma seconde lecture avec le projet de t'accompagner pas à pas, de marcher à la suite de ton enthousiasme, sans perdre un instant tes traces. Ton premier cri, Washington, a été le mien. Les Tuileries! quel nom! Ce nom est si souvent mêlé aux récits de ceux qui visitent mes camarades ; ils le fondent si bien dans leur admiration pour Paris, quand ils racontent la grande ville sur les bancs du parloir, que je brûlais d'apprendre si ta surprise était à la hauteur de leur adoration. Excepté les jardins de Babylone, qui étaient suspendus (à la vérité, on ne nous a jamais dit à quoi ni sur quoi), il n'est aucun jardin dont on ait tant parlé sous le ciel, que de celui des Tuileries. Toi seul, mon ami, étais en position de confirmer à mes yeux sa réputation. Tu allais donc me dire combien on y voit d'allées de cèdres, de labyrinthes de mélèzes, de cascades tombant dans des conques de bronze, de temples comme Poussin en a mis, dit-on, dans ses paysages, de collines de gazon et de lacs teints des feux du soleil couchant. Premier coup de massue à mes illusions! Au lieu de ces beautés, dont je ne croyais pas le concours très difficile aux Tuileries, tu me parles de statues qui ont la bouche ouverte et les genoux ronds, et qui ressemblent à des femmes! ajoutes-tu. Washington, mon ami, est-ce qu'il existe un objet au monde qui ressemble à une femme? Tu es donc comme moi, tu n'en as jamais vu? Pour revenir au jardin des Tuileries, regarde-le mieux une autre fois, je t'en prie ; regarde-le pour moi. Bien sûr, tu ne l'as pas vu. Il y a des cèdres aux Tuileries : il y en avait à Babylone.

« Comme j'ai compris ta vivacité folle, mon ami, après que ton domestique t'a eu annoncé de la part de ta mère que tu irais au bal de la cour! Mes gestes imitaient les tiens quand je suis arrivé au passage de ta lettre relatif à ta toilette; j'ai revêtu aussi en idée

mon habit noir, et je me suis toisé dans la glace, une glace en idée aussi. Tu ne t'es pas trouvé beau, n'est-ce pas? Moi, j'étais superbe. D'abord, je suis grand, très grand pour mon âge; l'économe de la maison, ancien capitaine recruteur, assure que j'ai cinq pieds quatre pouces.

« Comment as-tu pu t'occuper de ta taille toi qui es si riche, comme tu le dis si souvent dans ta lettre? est-ce que tu manquerais jamais d'accueil dans le monde, lors même que l'envie découvrirait en toi le défaut, si c'en est un, d'être un peu petit? Que je partage encore ton affection pour ta mère, qui revient à chaque instant dans ta pensée, soit que tu l'écoutes te parler de tes aïeux, soit que tu restes toujours enfant auprès d'elle, même au milieu d'un bal où un roi daigne te remarquer! Il me semble que lorsqu'on a une mère, on l'aime, entre mille raisons, parce qu'auprès d'elle, on n'est plus ni puissant, ni riche, ni ambitieux, ni célèbre; on aime une mère parce qu'on est enfant auprès d'elle, parce qu'on le redevient, ou plutôt, parce qu'on ne cesse jamais de l'être. Mon expérience filiale, tu le sais mieux que personne, n'est puisée que dans les livres. Ce sont ces livres qui m'apprennent la base de ce sentiment dont je suis heureux de te voir jouir, quoique avec un peu d'égoïsme et de fierté, pardonne-moi de ne pas te le cacher.

« A ce propos, je te raconterai qu'un enfant-trouvé comme moi, et qui, comme moi, habitait cette maison, en est sorti ces mois derniers sur une réclamation de ses parens. Dieu semblait avoir inspiré un acte de parfaite justice en le destinant, lui plutôt qu'un autre, au bonheur si rare parmi nous de rentrer dans sa famille. Jamais enfant n'avait montré à un degré aussi exalté l'amour filial, et lancé tant d'anathèmes contre Dieu qui l'avait fait bâtard. Dieu eut pitié de lui; un jour on l'appelle au parloir. Là, non-seulement il trouve une mère à appuyer sur son cœur, mais il est reconnu, embrassé par son père, par ses sœurs, par ses frères, par ses oncles, et enfin par cinq ou six familles au lieu d'une. Témoin de ce spectacle, je t'avoue que j'aurais bien désiré lui voler un oncle ou au moins un petit-cousin. Enfin, je fis taire l'envie, et fortuné je suis que la providence ne m'ait pas exaucé, tu vas savoir pourquoi :

« Jaloux, — et qui ne l'aurait été à sa place? — de connaître les

particularités honorables de sa nouvelle famille, ainsi que les vertus privées de ses ancêtres, il s'est entouré des moyens propres à satisfaire sa curiosité. Il a d'abord appris que ses deux sœurs, portant par conséquent le même nom que lui, étaient tombées si bas dans l'opinion publique, qu'il n'y avait rien au-dessous d'elles si ce n'est la boue. Funeste découverte! surtout pour lui, nature ombrageuse! fanatique de la pureté patriarcale de la famille, et par le reflet des livres chastes, amante des mœurs antiques, si belles et si naïves. Ses regards se sont tournés alors vers ses frères, les amis donnés par la nature selon J.-J. Rousseau; et quoique l'affection entre frères et frères ne vaille pas l'affection entre frères et sœurs, de ce que la première manque à la loi des contrastes, contrairement à la seconde qui a toutes les oppositions attractives, opposition de visage, de voix, de caractère, mon camarade d'hospice comptait sur le dédommagement de ses frères pour adoucir sa déception.

« N'y aurait-il pas de bonheur absolu au monde, même après avoir retrouvé sa mère? Devines-tu son malheur? Ses deux frères et ses cinq ou six oncles étaient sous la surveillance de la police pour avoir fabriqué de la fausse monnaie, et avoir été compromis autrefois dans un vol de grand chemin dont toute la France fut révoltée. Pauvre ami! réduit à maudire Dieu pour avoir trop de famille, lui qui blasphémait Dieu, il n'y a pas trois mois, de ce qu'il n'avait point de famille! Ses poignantes angoisses s'imaginent aisément. Deux sœurs, elles sont déshonorées; deux frères, ils sont infames! cinq ou six oncles, ils ont mérité les bagnes.

« Il me reste ma mère, pensa-t-il, et ce débris est encore assez fort pour se sauver du naufrage. Cachant le lien qui l'unissait à elle, il alla aux enquêtes auprès des personnes les mieux informées. Que n'a-t-il toujours vécu à cet égard dans une complète ignorance? Sa mère, lui confessa-t-on à voix basse, avait empoisonné son premier mari, et étranglé le second, celui dont mon camarade d'hospice est le fils. Voilà la mère qu'il avait tant souhaitée, tant appelée dans ses rêves et ses insomnies, qu'il s'était représentée chaste, féconde en vertus, filant pour son mari et lavant pour ses fils à l'abreuvoir. Oh! il y a des bonheurs exécrables, est-il venu me dire ici, il y a des dons du ciel maudits;

non, les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. J'étais fou de me dessécher le cœur, et de solliciter de tous mes vœux une famille, des frères, des sœurs! J'ai eu tout cela en un jour : des voleurs, des filles publiques, une empoisonneuse! Pardonne son exaspération, Washington ; et n'oublie pas que c'est lui qui parle. Il a ajouté, en me prenant les mains : L'homme dont le sort doit faire envie, c'est toi ; l'homme auquel aucun n'est comparable, c'est toi, toi qui n'as pas de mère connue, point de famille qui te soit une honte, un remords, une tache, une douleur. Ne tente pas le ciel en lui demandant de te retirer de ce que les niais appellent ta confusion, ton abîme, ton néant! Ton néant, c'est le paradis moral sur la terre! N'es-tu pas à ton gré le fils de tout le monde et le fils de personne? Ne choisis-tu pas ton père où il te plaît quand la fantaisie t'en prend? parmi les plus grands hommes ou parmi les plus riches, ou parmi les plus honnêtes aussi? car, les hommes honnêtes ont aussi des bâtards. Oui, tu peux te croire fils d'un roi, fils de l'empereur Alexandre, du roi de Prusse, ou de l'empereur d'Autriche, tous trois à Paris aux environs de ta naissance : cela est dans ton droit, comme de repousser les paternités auxquelles il te répugne de te soumettre. Si tu n'aimes pas les avocats, les médecins, les juges, il t'est permis de te renier pour leur fils. Dis-toi le fils du plus grand génie et de la plus belle femme du monde, personne n'osera te dire non.

« Mais pourquoi donc se plaindre d'être bâtard, quand le monde est une loterie de familles où sur cent, quatre-vingt-dix-neuf ont un membre taré, lequel membre suffit pour infecter le reste. Cherche une famille, j'ai dit sur cent, je dis sur douze, où il n'y ait pas eu un ascendant assassin, voleur, traître, lâche, une femme prostituée, une fille vendue, un mari banqueroutier? Toi, a-t-il poursuivi, tu descends de Socrate, dont tu as le nom, si tel est ton bon plaisir, et de Lucrèce par les femmes.

« Encore une fois, Washington, ne m'attribue ni ces pensées ni ces paroles; je reste neutre d'opinion, en matières filiales, entre toi si noblement partagé en aïeux et mon camarade si mal doté en famille. J'achève. Au moment de me quitter, il s'est donné le coup de grace, l'infortuné. C'est lui qui parle.

« Une lueur d'espoir me restait. Pourquoi mes aïeux n'auraient-ils pas racheté d'avance, par des existences irréprochables, me

suis-je demandé, toutes les actions odieuses des héritiers de leur nom? Pourquoi un sang vicié dans son cours n'aurait-il pas été sans souillure à son origine? Et je remontai à la source. Qu'ai-je appris? Ah! c'est à cracher au ciel. J'ai appris que tous mes aïeux de père en fils, sans en excepter un seul, étaient devenus fous à quarante ans. Ainsi, je serai fou à quarante ans. J'en porte la menace, j'en ai la conviction. N'eussé-je que cette conviction, elle suffirait pour déterminer chez moi la terrible infirmité que le hasard m'eût peut-être épargnée, si j'en eusse ignoré la fatale condition d'existence faite à tous les miens. Déshonoré, avili maintenant, fou en perspective, tels sont les avantages que j'ai reçus en acquérant une mère, des sœurs, des frères, des oncles, une famille, une race enfin.

« Maintenant plains-toi sans blasphème d'être bâtard, m'a-t-il dit en tirant sur lui la grille de l'hospice.

« Ne m'en veux pas, Washington, si la pompe de mon esprit, entretenue par les erreurs de la solitude, écrase la réalité répandue dans ta lettre. J'habite le pays des rêves. Malgré les quelques notions du vrai que j'ai puisées dans mes études, il n'en coûte rien à ma raison de créer des soleils à volonté et d'attacher des ailes diaphanes à toutes les choses rampantes de la terre. Le délaissement où je suis n'est qu'un motif de plus pour prêter des couleurs violentes aux vulgarités de la vie. N'est-ce pas dans la terre la plus stérile que croissent les tulipes? Faut-il encore, après cet aveu, continuer à comparer mes impressions aux tiennes? Je suis assez satisfait de la tapisserie rouge du bal et des lames d'or; j'aurais préféré cependant qu'elle fût toute d'or. Je ne me figurais pas autrement les tentures royales. Tu prévois de loin mon désenchantement lorsque j'ai lu que le roi avait un habit noir. Un roi de France en habit noir! Est-on roi sans le sceptre, la couronne, le manteau de pourpre? N'y a-t-il donc plus de roi en véritable costume que le roi de pique et le roi de carreau? Comme les cartes m'ont trompé! presque autant que les livres. Que lui reste-t-il de roi maintenant? Non, tu ne t'imagines pas la révolution que ta lettre a opérée en moi. Il n'est pas une de tes lignes où ne se trouve la mort d'une de mes plus douces croyances. Comment as-tu fait pour être enivré, toi, de ce qui me dément avec tant d'ironie? Tes femmes sont

des femmes. Tu m'as estropié mes anges avec des bras, des jambes, et je ne sais quoi encore.

« Et c'est lorsque tu as mordu à la pomme la plus aigre que jamais tentateur ait offerte, c'est lorsque tu as coudoyé un roi en habit noir ou un habit noir en roi que tu t'écries : La vie ! la vie ! la jeunesse ! la force ! les richesses ! les honneurs ! les titres ! la joie de l'orgueil et des sens ! Ce n'est pas moi qui serai l'écho de ton inintelligible cri.

« Ma lettre est finie. Adieu ! La lune éclaire la neige ; la neige blanchit les toits de la chapelle de l'hospice. Il est une heure de la nuit. Nous sommes quatre cents ici qui n'avons ni père, ni mère, ni patrie ; sur ces quatre cents, il n'est pas un de nous qui ne foule sous les pieds nuageux de ses méditations des mondes mille fois plus sereins et plus beaux que le tien. Adieu ! La lune est au zénith ! une heure sonne ! J'entends une voix de femme qui chante à cent pas de l'hospice. Et je ne la verrai jamais, mon Dieu ! chante-t-elle au ciel ou sur la terre ?

« Ton frère,

« SOCRATE LEBLANC.

« *P. S.* Une phrase de ta lettre est restée indéchiffrable pour moi : qu'a voulu dire ta mère, par ces mots : nous portons *d'or plein, au turban d'argent?* Est-ce du grec ? »

« MON CHER SOCRATE,

« L'histoire de ton compagnon d'hospice, réduit à maudire le sort après avoir été rendu à ses parens, n'est, tu l'avoueras, qu'une triste bizarrerie, qu'un évènement exceptionnel peu concluant contre le bonheur incontesté d'avoir une famille. Comme tu me l'as racontée sans arrière-pensée d'apologue, je m'y suis tout simplement intéressé ; mais le projet n'est pas venu un seul instant à mon esprit d'en combattre la moralité. La thèse est trop naïve. Parce quelques familles sont avilies, corrompues, déshonorées, établirons-nous en principe que la famille est un don de malheur, qu'un père est une calamité, une mère un affront, que des sœurs sont un lien d'infamie ? Plaisante manière de raisonner ! autant vaudrait

méconnaître le sentiment du juste parce qu'il existe des coupables, l'impression de la beauté parce que la laideur se présente souvent. Et le cas que tu cites est bien plus rare encore que l'accident de l'injustice ou de la laideur. Tiens, tu n'aurais pas été plus paradoxal en condamnant l'usage des dix doigts, des deux pieds, des cinq sens, de ce qu'on a vu des êtres venir au monde sans mains, avec trois pieds ou privés de deux sens. Une monstruosité prévaut-elle contre l'ordre général? Personne, depuis deux mille ans peut-être, n'a été dans la position de ton bâtard reconnu. Je ne dis pas dans les familles comme la mienne, mais dans les plus basses de la sphère sociale, survient-il jamais d'évènemens assez sérieux pour provoquer la malédiction d'un homme contre son nom, contre sa race? Mon cher Socrate, ton histoire peut se comparer à ce qu'en médecine on appelle un cas rare. L'éléphantiasis, la lèpre, sont des cas rares. Ajoute à cette série la biographie de ton camarade, et laissons-la ensuite tomber dans l'oubli avec l'histoire des monstres.

« Non, la phrase de ma mère n'est pas du grec, mon ami; elle renferme un sens profond. Je suis heureux d'être le premier à te l'expliquer, afin que, plus tard, si tu entres dans le monde, tu ne calomnies pas, à la suite d'une nuée d'ignorans, la signification morale du blason, qui est à l'histoire ce que les chiffres sont au calcul. Si les temples, les statues, les pyramides, sont des monumens consacrés à la mémoire des faits, le blason est une galerie de monumens élevés à la mémoire des hommes; c'est même une langue dans laquelle les idées sont rendues par des signes et des couleurs. Rien n'est plus facile à démontrer. Juge-s-en toi-même. Alphonse-Henrique Ier, roi de Portugal, terrasse, en 1139, cinq rois maures sur le champ de bataille d'Ourique : n'était-il pas naturel qu'il fît peindre sur son écu cinq petits boucliers, témoignage parlant des cinq bannières enlevées, des cinq rois vaincus par lui, et de cinq blessures reçues? Voilà tout le blason, mon ami, son origine et son but. C'est l'histoire d'un héros écrite avec des figures rouges ou bleues, des lignes simples ou compliquées. Quand on n'avait pas encore d'annales, et que les grades se distribuaient sur le champ de bataille, songe à l'utilité du blason et à la nécessité pour les chefs d'armée de le connaître. Qu'est-ce que les seize alérions

des Montmorency? sinon le souvenir d'autant de bannières prises à l'armée d'Othon IV, à la journée de Bouvines, en 1214.

« Tu sais maintenant le sens du blason. Quant aux lois à observer dans l'art de composer et de lire une armoirie, je ne les sais que très imparfaitement. Il y a du reste à Paris un savant appelé le juge d'armes, dont la charge est de vérifier les titres de ceux qui prétendent à de hautes alliances, ou à des emplois exclusivement confiés aux gentilshommes.

« Si j'en croyais l'abbé Ronsin, très versé, selon ma mère, en science héraldique, le blason serait une chose tellement divine, qu'il descendrait du ciel. L'Ancien et le Nouveau Testament, la fable même, porteraient en plusieurs endroits des traces de l'existence du blason. On prouverait sans peine, au dire de l'abbé Ronsin, que David *portait d'azur à une harpe d'or cordée d'argent.*

« Anubis portait *un chien passant.*

« Bara, fameux héraldiste, donne à Jason une toison d'or *mise en pal, accornée d'azur.*

« Le même donne à Priam *de gueules au lierre d'or.*

« Amphiarus avait un écu de *pur argent*, comme n'ayant encore rien fait de remarquable : *Parmaque inglorius alba.*

« Sans partager tout-à-fait l'opinion de l'abbé Ronsin, un peu hardi, il me semble, dans ses conjectures, que ma mère admet cependant comme des vérités, je suis pénétré de l'antique date, de la majesté et de l'excellence du blason. As-tu encore à m'adresser quelques questions là-dessus; ou sur autre chose? »

« Mon cher Socrate,

« Une épée! une épée! une arme quelconque pour me venger! Sais-tu que je suis le plus outragé des hommes? j'en suis le plus malheureux. Un évènement horrible m'est survenu; horrible! horrible! mais une épée avant tout! Par où commencer? où puiser assez de sang-froid dans ce moment, car je tremble encore de la tête aux pieds, et j'ai du feu dans les veines depuis cette insulte; où puiser du sang-froid pour te dire ce qui m'est arrivé il y a une heure? Il n'y a qu'une heure que je sors des Tuileries, où j'ai reçu un soufflet sur la joue de tous les miens. Liras-tu ces lignes

brisées et salies par les convulsions de ma main, effacées par mes pleurs? oui, effacées par mes pleurs! Je pleure, Socrate; je n'ai plus qu'à mourir; mais une épée, mon Dieu! et que je ne meure qu'après m'être couvert du sang si bon de la vengeance.

« Oui! on m'a dit en face, et toute la cour, tout Paris ce soir le saura; on en rira au théâtre et dans les salons; on m'a dit, — j'ai peur de le répéter; — sais-tu quoi?

« Mais que tu es heureux, Socrate, toi qui n'es rien, qui n'as rien, qui ne veux rien; oui! Socrate, remercie Dieu de n'avoir ni père, ni mère, ni famille! Comme je changerais ma vie pour ta vie! Et comme tu perdrais au change, mon ami! Ton camarade avait raison; les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. J'étais fier, je te l'ai écrit, je t'ai presque rendu jaloux de mon orgueil; j'étais fier de m'appeler d'un grand nom, de compter des héros tout le long de ma race! Fat! impudent! ceci m'a été dit; et qu'ai-je de mieux à faire que d'y croire, si je ne sais pas me venger?

« Or, comme je te l'apprends, je suis allé aux Tuileries ce soir, à cinq heures, pour être reçu page du duc d'Angoulême. J'avais d'abord à faire mes preuves; cérémonie insignifiante, pensais-je, ferme et bien assis comme je le suis sur mes titres de noblesse. Depuis trois mois, le juge d'armes avait en sa possession la collection de pièces établissant ma filiation nobiliaire. Aucune difficulté ne s'était présentée à lui dans l'examen de mes titres, et j'avoue qu'il a employé ce soir toute sa vaste science pour me sauver le déshonneur dont je t'écris l'histoire. Suis-moi bien, je t'en prie. Nous étions assis autour d'une table, tous les jeunes gens destinés à être pages. Beaucoup de parens assistaient à la cérémonie; leur présence n'ajoutait pas peu à ma timidité. Heureusement, aucun de nous n'avait à parler. Le juge d'armes seul avait une fonction délicate à remplir, au milieu de tant de susceptibilités intraitables.

« Enfin il commence; il parle, on écoute; il discute un peu, glisse avec prudence sur les titres équivoques, y supplée sans affectation par des passages historiques, des réponses royales, et il conclut toujours, comme de raison, à l'admission du candidat. Au bruit des félicitations des amis et des parens, mon nom est jeté; le juge d'armes compte les quartiers de ma maison, dresse, avec des

éloges pareils à ceux qu'il avait prodigués aux autres, mon arbre généalogique, et il va prononcer le mot : admis, quand un des jeunes gens déjà reçus arrête la parole du juge d'armes, et lui dit...

« Socrate ! j'aurai la vie de cet homme tout entière. Figure-toi un fat, blond comme une femme, à l'œil bleu, y voyant à peine, me regardant avec indifférence derrière le verre de son lorgnon, se balançant, frêle comme la petite canne d'ébène avec laquelle il jouait !

« Mais j'oublie de te rapporter sa remarque. — Monsieur, fait-il observer au juge d'armes, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que la preuve la plus convaincante de la fausseté des armes généalogiques est dans l'emploi impossible de la couleur sur couleur, ou du métal sur métal.

— Jamais cela ne fit aucun doute, répliqua le juge d'armes, auquel adhèrent en souriant les autres pages et les assistans.

— Très bien, répond mon fat : — et si quelqu'un, parmi nous, avait des armes ainsi blasonnées, elles seraient notoirement fausses ; il serait indigne de figurer avec nous au rang de pages.

— Sans doute, répond encore le juge d'armes. Mais pourquoi ces questions ?

— Oh ! pour rien. Seulement je me permettrai de faire observer, sans rien en conclure de fâcheux, que les armes de M. de Levert sont un peu contre la vraisemblance.

« Toute l'assemblée me regarde. Il y a des momens, Socrate, où l'on voudrait être Caligula, et que le genre humain ne fût qu'une tête.

— M. de Levert, poursuit mon misérable, porte métal sur métal, puisqu'il a dans son écu un turban d'argent sur un fond d'or. Or et argent sont des métaux, si je ne me trompe.

« J'étais condamné à mort, mon ami. Le juge d'armes, embarrassé, parle de remettre à un autre jour la vérification de mes titres ; dans la salle, on me regarde déjà avec pitié. Alors, moi, je me lève et je m'écrie : Le vicomte de Maison-Ronde est un lâche.

« Ce n'était pas répondre, je le sais ; mais voilà ce que j'ai répondu, toujours. Et vois si je suis malheureux ; ma mère, la seule personne qui était à même de me tirer de cet abîme en m'apprenant comment ce faux est dans nos armes, ma mère est aux eaux avec

l'abbé Rousin. Mon père, à qui je vais confier tout ceci, de peur que les bruits du dehors ne grossissent la chose, me fera peut-être partir sur-le-champ pour Bagnères, où est ma mère; et mon oncle Des Verriers gardera, j'en suis sûr, sa neutralité désespérante.

« Quoi qu'il en soit, je ne serai plus page, je ne serai rien du tout; le premier échelon de ma fortune s'est écroulé. Que devenir? Si je me tuais! —

« Mais voilà mon père qui entre; il saura tout : dans une heure, je t'écrirai ma conversation avec lui. Mais que tu es heureux, Socrate, d'être bâtard! »

Minuit.

« MON CHER SOCRATE,

« Un père est, dit-on, le meilleur ami; j'en doute. Personne ne comprend moins qu'un père les secrètes douleurs d'un fils et n'a moins l'art de les deviner. Quand la vieillesse ne le prive pas entièrement de la faculté de s'intéresser à des chagrins qui ne sont plus de son âge, elle l'entoure de tant de majesté, que son aspect retient la confidence filiale et la durcit au passage. Le mien n'est ni froid ni sévère, mais comme règles de conduite et aux dépens de son bon naturel, il s'est imposé tant de maximes générales, et par conséquent inutiles, qu'il est plutôt un livre qu'un homme. Son cœur est un traité de médecine morale divisé par chapitres, où chaque passion a sa recette. Je n'ai tiré de lui, ni conseils, ni lumières; il m'a blâmé d'abord d'avoir préféré le titre de page à celui de philosophe, dont il espérait me doter; et il m'a conseillé ensuite d'écrire au vicomte de Maison-Ronde, pour lui demander pardon de mon emportement, ajoutant qu'il valait mieux souffrir pendant long-temps d'une vengeance domptée, que d'avoir toute sa vie à endurer le remords d'un meurtre à la suite d'un duel. Mes doigts irrités, tandis qu'il parlait ainsi, arrachaient brin à brin les crins du fauteuil où j'étais assis. Vous avez tort ou vous avez raison, m'a-t-il dit; si vous avez tort, à quoi bon aggraver votre faute d'un crime? car le duel est un crime. Si vous avez raison, montrez une supériorité d'esprit et de cœur sur votre adversaire

en oubliant l'offense. Il n'a jamais consenti à placer la question sur d'autre terrain que sur celui du juste et de l'injuste. Voilà comment sont les pères!

— Mais, mon père, me suis-je écrié avec une indignation que ma mère eût partagée, la noble femme! mais, mon père, plus tard, il sera temps d'examiner si c'est à lui ou à moi que revient le premier tort; aujourd'hui, tout est là : un homme a été appelé lâche, un autre a employé cette expression. Comment voulez-vous que cela finisse? — Par l'humanité. Voilà sa réponse. Mais, mon père, n'y a-t-il une humanité qu'à soixante et dix ans? une humanité stérile et glacée? n'y a-t-il pas une humanité de vingt ans, comme la mienne, impatiente, incapable de vivre sous le coup d'un affront, qui a le droit de tout dire, mon père, pourvu qu'elle ait le courage de tout soutenir, une humanité sans laquelle tout ce qui s'accomplit de jeune dans le monde n'arriverait jamais, la guerre, la conquête, les découvertes hardies, les entreprises périlleuses, par exemple.

— Vos exemples sont mal choisis. La conquête et la guerre sont des fléaux; en quoi leur funeste réalité justifierait-elle la fermentation de feu de la jeunesse?

— Mais, mon père, si je ne me bats pas, on dira dans le monde...

— On dira que vous ne vous êtes pas battu.

— Mais on me jettera à la face tous les termes avilissans dont on se sert pour qualifier ceux qui reculent devant un duel, — un duel que j'ai provoqué.

— Réfugiez-vous dans votre conscience, sanctuaire du juste.

— Eh bien! ma conscience me torturera, mon père; elle criera encore plus fort que le monde que j'ai manqué de cœur; jour et nuit la réprobation des jeunes gens de mon âge me poursuivra. Je ne dormirai pas, je ne vivrai pas; je serai poursuivi comme Caïn, non pour avoir tué, mais pour n'avoir pas tué.

A ces mots mon père m'a attiré sur lui, et sans quitter son rôle de censeur des vices de l'humanité, mais mêlant beaucoup de larmes sincères à sa sensibilité universelle, il m'a dit : — Washington, mon ouvrage est donc brisé, ma peine est perdue; je croyais t'avoir formé, à force de soins et de sollicitudes, une ame saine, une ame au-dessus de la petitesse, de la dureté de

tes semblables; je croyais à la perfection de l'espèce en parvenant à lui en donner le plus beau modèle; et ton premier acte est de verser le sang. Songe, Washington, que ce jeune homme que tu veux tuer a une mère comme la tienne, pauvre femme à qui l'on rapportera son fils peut-être avec une balle dans le front; un enfant comme toi, un enfant qui sera un jour, que la Providence le veuille, et cela sera, un Montaigne, un Fénelon, un Vincent-de-Paule. En le chassant violemment du monde, considère, mon fils, que tu ne prives pas seulement la terre d'une créature, mais que tu la déshérites peut-être à tout jamais d'une découverte utile. Si l'on eût tué en duel Galilée, Jenner, Gioja d'Amalfi, Christophe Colomb, Parmentier, qui cultiva le premier la pomme de terre, sans laquelle la moitié de l'Europe mourrait de faim, Jenner sans qui la petite vérole emporterait le cinquième de la population, songe de quelle noire infamie, aux yeux de Dieu, se serait couvert leur meurtrier. Ne tue personne! mon fils : ceci est la loi de Dieu, qui a été père, on le voit à ce commandement, et qui fut le premier des philantropes.

« Votre frère Socrate m'eût épargné, mon fils, ces pénibles remontrances.

« Quelque chose de plus éloquent que les paroles de mon père, ses larmes, commençaient à m'attendrir, quand un domestique m'apporta ce billet, que je te transcris :

« Vous vous attendiez, monsieur, à mon invitation; aussi, n'est-« ce guère que comme une question de temps et de lieu à préciser « que j'ai jugé nécessaire de vous l'adresser. Je serai demain, à « midi, à la barrière de l'Étoile, route du bois de Boulogne. Vos « armes seront les miennes.

« Vicomte DE MAISON-RONDE.

« Reçu page de S. A. »

« En repliant cette lettre, j'allai vers mon père et lui dis : — Mon père, si au lieu d'un Parmentier, d'un Jenner, d'un Christophe Colomb ou d'un Galilée, je tuais un Cartouche!

« Mon père n'a rien répondu, mais ses larmes n'ont pas cessé de couler. Socrate? que répondrai-je au vicomte de Maison-Ronde? »

W.

Nous plaçons en son lieu le billet écrit par Socrate à Washington, en réponse aux deux lettres précédentes.

« MON FRÈRE,

« Ta lettre m'a bouleversé. Mon avis est que tu dois tuer ou faire tuer ton vicomte. Le duel qu'il te propose est une duperie véritable : car si c'est lui qui est vainqueur, tu auras été insulté d'abord et blessé ou tué ensuite. Si j'étais libre, je t'offrirais d'aller prendre ton vicomte par le collet de son habit de page, et de le tremper pendant une demi-heure dans le bassin des Tuileries. Dans tous les cas, bats-le, fais-le battre, mais ne te bats pas. Voilà mon avis.

« A toi,

« SOCRATE. »

Il résultait donc jusqu'ici de la double éducation philantropique appliquée à deux caractères différens, qu'un des deux jeunes élèves du duc concevait le duel comme un moyen de réparation à peine suffisant, et que l'autre élève ne l'admettait pas du tout, préférant de beaucoup, comme les Espagnols et les Italiens, peuples plus primitifs, l'assassinat au duel.

« MON CHER SOCRATE,

« Depuis un mois je ne t'ai écrit. Sans les nouvelles que nos professeurs ont dû te donner de ma santé, tu serais en droit de me croire mort à la suite de mon duel. Je vais te mettre au courant de ce premier incident grave de ma vie. Ma dernière lettre ne précédait que de quelques heures, si tu t'en souviens, ma rencontre avec le vicomte de Maison-Ronde. Je t'écrivais dans la nuit; il était à peine jour quand je me décidai, malgré une foule de répugnances, à demander un conseil à mon oncle Des Verriers, à défaut de tout autre confident plus digne d'apprécier l'embarras de ma position.

« Voici à peu près notre conversation :

— Je sais tout, me dit-il en me faisant asseoir près de lui; tu as un duel.

— Puisque vous le savez, mon oncle...

— Tu commences de bonne heure, mon enfant. J'en suis fâché.

— Il n'a pas dépendu de moi, mon oncle, que cette affaire n'eût pas lieu.

— Tu te trompes ou tu mens; un homme sensé n'a jamais de duel dans sa vie, s'il a la patience d'attendre une minute avant de répondre à une parole blessante. Mais peu ont cette prudence si courte. Cette minute est tout, en affaires, en intrigues, en résolutions : à cinquante ans tu seras de mon avis.

— Je vous crois, mon oncle, mais je n'ai pas encore cinquante ans. Dans ma position, que faire?

— Te battre! mais ferme la porte; ton père ne s'est pas couché, et il a l'oreille fine. Te battre et bravement, si tu peux, si tu as du courage.

— En doutez-vous?

— Si j'en doute! — Personne n'a du courage, mon enfant. Cela t'étonne : écoute-moi. D'abord, il y a toute sorte de courages. Le courage de marcher en ligne au milieu de trois cents hommes contre autant de Russes ou de Prussiens. C'est le courage du pompon et de l'uniforme; tout le monde l'a. Et le courage d'attendre sans fléchir une balle tirée à vingt pas par un seul homme; celui-ci est plus rare. Un courage n'est pas l'autre. Ces deux courages n'ont aucun rapport avec celui du médecin qui touche un pestiféré; et celui du médecin n'est pas le courage du physicien montant, sans sourciller, au sommet d'une montagne pendant l'orage pour attirer la foudre au bout d'une baguette de fer. Le matelot, courageux à l'extrémité d'une vergue, se sent défaillir, s'il est obligé de descendre au fond d'une mine. Il y a ensuite le courage de raisonnement, le courage d'habitude, le courage factice, celui qu'on se crée avec six verres d'eau-de-vie, le courage de la colère, le moins réel de tous peut-être et le plus remarqué pourtant, et vingt autres courages encore. Il n'y a donc point de courage absolu, tu le vois. Ne sois pas surpris si je te demande si tu as du courage.

— Je me battrai, mon oncle, n'importe le nom du courage avec lequel je tiendrai mon épée ou un pistolet.

— C'est bien. Alors tu as le courage de la colère, le moins réel

de tous, je viens de te le dire, car c'est celui des dupes et des fous; vois-le toi-même. Si ton adversaire a le courage de l'adresse, et ne soit qu'un poltron du reste, il te tuera comme s'il s'appelait Bayard ou Turenne, grands héros qui n'avaient peut-être que le courage du groupe et du nombre. Sais-tu tirer l'épée? réponds: t'es-tu exercé au pistolet?

— Non, mon oncle, ai-je répondu.

— Voilà bien l'éducation du monde! On t'a appris à être un beau parleur, un gracieux cavalier, un sauteur de fossés, au grand orgueil de ton père et de ta mère. Non, tu n'ignores rien, rien, excepté l'art de quelques heures, l'art le plus à la portée de tous, de diriger une balle sans écart vers un but, et de défendre ta poitrine au moyen de deux ou trois gestes si communs, qu'il n'est pas de caporal, au bout de six mois de garnison, qui ne sache les employer. A quoi sert toute ta science aujourd'hui? à rien. Que notre premier soin soit de défendre la place, nous bâtirons la ville ensuite. C'est au rebours que procèdent ces fameux instituteurs de l'humanité, ton père, par exemple. Apprécie ce qu'il t'a fait: raisonne. Dans l'état de nature, tu aurais tes ongles et tes dents; parce que tu es un homme civilisé, il t'est défendu d'appeler la force brutale à ton aide. Le mouton a ses cornes, la mouche a son dard; homme, tu n'as rien. Si ton adversaire était aussi dépourvu de défense que toi, je me tairais; mais avec la première arme venue, et grace à un exercice sottement négligé par ton père dans ton éducation, il te renversera avec plus de promptitude qu'un tigre, avec plus de sang-froid qu'un lion. Tu dis que tu as du courage contre lui? tu as de l'imbécillité.

« Je sautai au cou de mon oncle.

— J'ai trouvé enfin quelqu'un qui me comprend, m'écriai-je. Oui, mon oncle! il faut être fort, il faut être impitoyable, il faut être habile surtout dans ce monde de bêtes féroces! Quand j'en aurai tué un, les autres n'oseront plus me regarder en face. Les braves m'applaudiront, les lâches battront en retraite. Oui, mon oncle! je suis de votre avis, pour n'être pas tué, il faut tuer ici. Je l'éprouve; j'ai des exemples. En se couchant, pour n'avoir pas à se dire: Demain, un journal, écrit par des faussaires, annoncera à tout Paris, à la France entière, que j'ai laissé mourir de faim

un frère, si j'en ai un, ou même si je n'en ai pas; que ma femme, si j'ai une femme, est une coquette diffamée; ou que mon nom, ma race, ma famille, sont des choses de mensonge et d'erreur; pour n'avoir pas à craindre ces menaces dans son sommeil, il faut tuer un homme. La société est un composé d'honnêtes gens, incapables de prendre en main votre défense; d'indifférens, heureux de varier la monotonie de leur existence par l'éclat d'un scandale ou par le piquant d'une révélation, qui est toujours un scandale; de curieux sans ame, hommes ou femmes, semblables au chacal, qui n'aiment les réputations qu'à l'état de charogne; et enfin de mauvaises natures, nées pour alimenter la faim dépravée de tous ces caractères, dont pas un ne vaut : celles-là, ces mauvaises natures, il faut les tuer. Tuez, tuez un homme, le lendemain, les honnêtes gens vous serreront la main, ceci par peur; les curieux vous applaudiront, ceci parce que vous les aurez amusés; et les diffamateurs iront chercher d'autres dupes. De dix-huit ans à trente-cinq, il faut tuer un homme, c'est le commandement du dieu de la civilisation; n'est-ce pas, mon oncle? Fasse le ciel que je tue le vicomte!

— Washington, tu m'as trop compris. Te conseiller de ne pas te livrer aux chances d'un duel sans quelque adresse dans les armes, ce n'était pas te démontrer la nécessité de tuer. Il y a du vrai dans ton opinion à côté de beaucoup de faux. J'admets le duel comme une intimidation, et non comme une réparation. Ce qu'on t'a reproché, et ce pourquoi tu te bats, ne disparaîtra pas dans la fumée d'un coup de pistolet; mais il est probable que tu seras pour long-temps à l'abri de pareilles avanies. Ensuite tu as complètement perdu de vue ma réflexion principale : celle qu'il n'y avait que les imbécilles qui apportaient dans une rencontre le courage d'un pieu ou d'un mur. Tu dis trop, mon enfant : Je tuerai, je tuerai le vicomte! Il est probable, au contraire.....

—Mais, mon oncle, il est chétif comme une demoiselle; il n'y voit qu'avec un lorgnon; il vacille au moindre choc.

—Ce sont ceux-là, mon cher Washington, a répliqué mon oncle, qui touchent leur homme à coup sûr. Méfie-toi des hommes ainsi faits; crois-moi. Il essuiera son lorgnon, il sourira un peu, il se balancera un peu, il soulèvera un peu ses cheveux blonds, et il

t'enfoncera une balle dans les côtes. Au contraire, quand une occasion de querelle te mettra face à face avec un homme de six pieds, va à lui, droit comme une flèche, marche-lui sur les pieds, pile-le, épouvante-le de ta faiblesse hardie, tu le verras ployer comme un éléphant. Ceci t'étonne encore. Mon Dieu! mais la société l'a réglé ainsi; plus on est géant, plus on est hors du centre d'une société où les faibles ont toujours le dessus. Ce n'est pas le fort qui a inventé l'insulte, l'épée, le pistolet; c'est le faible. Le fort n'en avait nul besoin. En un mot, mon cher enfant, la société se résume en un nain invulnérable.

— Mais voilà l'heure bientôt, mon oncle, de notre rencontre. M'accompagnerez-vous?

— Tu ne te battras pas aujourd'hui, et cela pour toutes les excellentes raisons que je t'ai données. Attends, je vais répondre moi-même au cartel de ton adversaire.

« Mon oncle se mit à son bureau, et voici le billet qu'il fit immédiatement passer au vicomte de Maison-Ronde :

« MONSIEUR,

« Louis Washington, marquis de Levert, mon neveu, m'ayant « choisi pour son second, et je me flatte que vous me ferez l'hon- « neur de m'accepter pour tel, je viens vous prier, monsieur, de « remettre à un mois votre rencontre avec lui. C'est moi, mon- « sieur, qui réclame de votre délicatesse et de votre justice ce « délai nécessaire, indispensable à un voyage en Auvergne, que « je ne puis retarder, et qui ne durera pas plus d'un mois. Ce délai « écoulé, nous serons, vous avez ma parole, mon neveu et moi, à « heure dite, à la barrière de l'Étoile, route du bois de Boulogne, « avec des pistolets et deux épées. Vous êtes de trop bonnes mai- « sons l'un et l'autre pour ne pas respecter, durant cet intervalle, « une trève convenue.

« Agréez, monsieur le vicomte, les civilités de votre très « humble et très obéissant serviteur,

« PAUL DES VERRIERS. »

« Le vicomte accepta le délai proposé; et le même jour, mon

oncle me mena au tir : je m'inscrivis le lendemain au nombre des élèves d'un fameux maître d'armes de Paris.

« J'ai touché une épée, Socrate; j'ai senti un pistolet là, dans la paume de la main. Mes progrès à l'épée, quoique rapides, n'étaient pas comparables à mon adresse au pistolet. J'attribue cette différence à la nature distincte de ces deux armes. A l'épée, l'attaque et la défense vont de pair; son maniement exige l'aplomb, le coup-d'œil, la subtilité du geste et plusieurs autres conditions très difficiles à réunir au même instant. Le pistolet est une arme simple; au bout de quinze leçons on sait le tirer, ou l'on ne le tirera jamais bien. Mais, à l'épée comme au pistolet, l'étude ajoute peu de chose : on naît tireur d'épée ou de pistolet comme on naît joueur de billard.

« Moi qui n'ai jamais été assez agile pour franchir un fossé de cinq pieds, ni pour m'acquitter du moindre exercice de gymnastique, au grand désespoir de mon père, j'ai obtenu des résultats merveilleux à l'épée et au pistolet. Pendant mes études, mon oncle ne me quittait pas. Un jour que je m'écriais à mes premières leçons, plein de l'orgueil d'un superbe coup : « Mon oncle, j'aurais tué un homme, je n'ai frappé qu'à trois pouces de la poupée. » Il me dit : « Rappelle-toi, mon neveu, que sur le terrain un homme est moins « gros qu'une poupée dont, exactement parlant, il n'a que trois fois « la surface. »

« Au vingtième jour d'exercice, je mettais dix mouches sur douze coups; et la veille du jour convenu pour mon duel, je couvris de six balles, sur six coups, la place d'un pain à cacheter.

« Tu t'imagines bien, mon cher Socrate, que mon père n'avait aucune connaissance de mes occupations de chaque jour; mon oncle, discret comme le silence, lui laissait croire que mon différend avec le vicomte était apaisé.

« Enfin, nous nous trouvâmes à la barrière de l'Étoile à l'heure fixée, mon oncle et moi; nous descendions de voiture quand nous aperçûmes le vicomte de Maison-Ronde qui arrivait vers nous du côté de Neuilly, suivi de ses deux seconds. Nous nous saluâmes, et au bout de quelques minutes de marche nous nous arrêtâmes, à un endroit désert du bois de Boulogne. Point de pourparlers inutiles. Je maintins le mot offensant que j'avais dit au vicomte; mon oncle fut conciliant sans être faible.

Nous nous plaçâmes à vingt-cinq pas l'un de l'autre.

« Superbe moment, Socrate, il était là, debout, plein de vie, pâle comme toujours! Eh bien! je fus sans pitié, sans émotion! Les livres mentent, les philosophes sont des fous, les philantropes des enfans! Rien ne crie dans la conscience au moment du duel! de faire feu! Toute ma rage remonta dans mon cœur comme une vapeur brûlante! Rousseau dépense en pure perte de l'éloquence génevoise en faveur de son système. Si Rousseau eût reçu un soufflet, quelle plus belle lettre il eût écrite à l'avantage du duel! Moi je lui crie à la face : Un cerf, un lièvre, inspirent plus de compassion qu'un homme, qu'un calomniateur, oui! un magnifique cerf, triste à voir tomber! — Nous devions tirer ensemble.

« Le signal se fait entendre; je tire, et je vois un corps qui hésite un instant, et qui s'affaisse aussitôt comme un sac dont on ne tient plus les cordons.

« Le vicomte de Maison-Ronde avait reçu une balle dans la mouche, dans le cœur, veux-je dire : il respirait encore; cinq minutes après, il n'existait plus.

« Voilà, Socrate, l'histoire de mon duel. Enfin, j'ai tué un homme; la main sur le cœur, et je suis sincère, ce que peu seraient à ma place, ce moment a été le plus complet de ma vie.

« J'ai reçu vingt lettres de félicitations; on me visite, on m'écrit, on me complimente; mon père seul est au désespoir de me voir si loin des espérances qu'il avait conçues, et des prédictions phrénologiques du docteur Wolf.

« Ma mère arrive demain.

« Ton frère, « WASHINGTON. »

DE WASHINGTON A SOCRATE.

« Un mot seulement, mon cher Socrate, ma mère est arrivée avec l'abbé Ronsin. Elle avait appris en route par un journal le résultat de ma rencontre au bois de Boulogne avec le vicomte de Maison-Ronde. Sa douleur a été grande, mais elle n'a pas égalé son étonnement quand je lui ai appris la cause de ce duel. — Ignorans! s'est-elle écriée avec une ironie triomphante; nobles d'hier! qui ne savent pas que nos armes sont les plus belles, les plus authentiques, puisque ce sont des *armes à enquérir*. Godefroi de Bouillon portait-il autre chose *qu'une croix d'or potencée et canton-*

née de quatre croisettes de même sur un fond d'argent? Quand ceux qui voyaient ces armes s'informaient de la raison de cette irrégularité, on leur répondait : Ce sont les armes de Godefroy de Bouillon qui a conquis Jérusalem.

« L'erreur était commise exprès pour qu'on en *enquît* la cause. Nos armes provoquent une question et ont une réponse prête comme celles de Godefroy de Bouillon : — *Le turban d'argent sur un fond d'or* signifie qu'un de nos aïeux trancha la tête à un calife, pendant les croisades, dans les plaines d'Ascalon. Avant ce glorieux fait d'armes, nos armes étaient d'or plein; Philippe-Auguste y ajouta le turban d'argent; ce qui a produit la confusion de métal sur métal et nous a valu l'honneur de posséder des armes à *enquérir*. Qu'on s'en enquière : voilà comme nous répondons.

« J'aurai donc toujours raison, remarqua mon oncle Des Verriers. Si le vicomte de Maison-Ronde avait patienté quelques jours seulement, il aurait été convaincu de l'excellence de notre noblesse. J'ai bien attendu jusqu'ici, moi, sans le savoir.

« Comme ma mère n'était pas femme à se contenter d'avoir raison pour elle seule, elle a écrit au juge d'armes pour le couvrir de confusion d'avoir ignoré la nature des armes à enquérir. En quelques heures tout a été réparé. Ma réhabilitation a été complète. Le juge d'armes est convenu de son erreur, en pleine cour, et sa réponse à ma mère était accompagnée de ma nomination de page de S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême. Ainsi je suis page.

« La famille du vicomte de Maison-Ronde étant très irritée contre moi de ce que je n'ai pas été tué à la place de leur parent, ma mère exige que je parte sur-le-champ pour Londres où je resterai quelques mois. Pendant mon absence les irritations se calmeront, et à mon retour j'exercerai les fonctions de ma charge. Si je remarque dans mon voyage quelque particularité qui vaille la peine d'une lettre, je ne manquerai pas de t'écrire. Crois-moi toujours,

Ton frère dévoué,

WASHINGTON. »

LÉON GOZLAN.

LES

POÈTES DALMATES ET LES FEMMES DALMATES,

AU XVIIIE SIÈCLE.

I.

> J'ai toujours de la reconnaissance pour celui qui, sans prévoyance intéressée, sans retour sur lui-même, me procure une sensation voluptueuse et délicate. J'en garde un souvenir profond et plein de gratitude. Aussi ai-je une affection sincère et vive pour ces charmans ouvrages, les plus désintéressés des bienfaiteurs, souvent obscurs, souvent méconnus, qui sont venus, au milieu des maladies et des douleurs, consoler mes peines, bercer ma pensée et dorer les nuages de mon imagination malade.
>
> E.-T. A. HOFFMANN.

L'homme dont je veux parler n'était pas sans rapport avec ce pauvre Hoffmann, que j'aime pour son imagination satirique et puissante, mais que je déteste pour avoir versé sur la France la contagion fantastique que vous savez. Si l'on classait les talens par familles intellectuelles, si ces maîtres de la pensée se rangeaient par groupes distincts, on verrait surgir, avec étonnement, toute une nation particulière, vouée, en apparence, au caprice le plus absurde; sagace et pénétrante en réalité; asservissant la fougue de l'exécution à la force de la conception; suivie d'une troupe

d'imitateurs qui se cache dans les pans de la robe des maîtres; railleuse, mais non frivole; vagabonde, mais non sans but; admirable en ce qu'elle sait plaire à la fois aux esprits communs par la popularité folle de ses conceptions, et ravir les intelligences d'élite par le sens profond qu'elles voilent.

C'est une fort petite armée que celle des écrivains et des artistes que je signale. Je n'y trouve guère d'autres noms que ceux d'Aristophane et de Callot, d'Hoffmann et de Gozzi; hommes rares, qui naissent ordinairement au sein d'époques confuses. L'aventureuse étrangeté des formes qu'ils choisissent exerce une séduction puissante sur le vulgaire des esprits. Habiles à saisir le pittoresque au milieu du chaos, et à racheter, par la précision du trait, la hardiesse et la nouveauté de l'invention, vous les croyez bouffons, ces auteurs d'arabesques; il n'y a pas au monde d'hommes plus sérieux et plus sévères. A peine la populace des lecteurs aperçoit-elle leur moquerie grave et triste qui se révèle par des bizarreries audacieuses. On les prend pour des fous, et comme tels on les accepte.

Il y a plusieurs années que, le premier, je pense, j'ai jeté dans la circulation française ce nom de Gozzi (1), qui a produit en Allemagne le même effet contagieux que celui d'Hoffmann en France. En Allemagne, c'est de Gozzi le Vénitien que date la folie du fantastique; Gœthe l'admira, Tieck l'imita; Lenz, cet infortuné qui mourut sur une grande route, amoureux d'une princesse, fou et déguenillé, avait Gozzi pour modèle et pour type quand il inventa ses deux drames aristophaniques. Gozzi méritait cet honneur, et ne doit pas répondre des sottises de ses courtisans; plus on a de génie, plus on fait d'imitateurs ridicules. Après avoir étudié les singulières créations du Vénitien, ses drames de fantaisie, sur lesquels je reviendrai quelque jour, je voulus étudier sa vie, et je la trouvai aussi curieuse que ses œuvres.

Une partie de la jeunesse de Gozzi s'est écoulée dans la Dalmatie sauvage; le reste de son existence eut pour asile Venise énervée et languissante. Déjà vieux, il consigna dans ses mémoires le double et curieux tableau des mœurs de Zara et de la Dalmatie au XVIIIe siècle (mœurs que personne n'a décrites), et de celles de la capitale de l'Adriatique, trop perdue de voluptés pour se peindre elle-même, trop dissolue pour se comprendre et s'analyser. Le *Memorie inutili di Carlo Gozzi, scritte da lui Medesimo, e pubblicate per Umilta* (1) m'ont procuré l'un de ces plai-

(1) *Revue de Paris*, 2e volume. *Drames fantastiques de Gozzi*, deux articles.
(2) Venezia; Palese, 1797.

sirs rares dont parle Hoffmann; je voudrais pouvoir leur rendre en popularité ce que je leur dois de jouissances. La chute de la puissance vénitienne écrasa et ensevelit ce charmant ouvrage, aujourd'hui inconnu. Écrit d'un style naïf, hardi et pittoresque, sentant son Vénitien d'une lieue, c'est la peinture la plus vive de la société de Venise et de la vie dalmate à cette époque. Ginguené se contente de citer ces trois volumes, en homme qui n'a pas daigné les lire. Veuillez pardonner à Gozzi les grimaces et les gambades vénitiennes de son langage; et faites un peu connaissance avec lui avant de l'accompagner chez les Dalmates.

« Je suis assez grand de taille, dit-il, et je m'en aperçois, hélas! de deux manières : à l'argent que me demandent les tailleurs qui m'habillent, et au nombre de bosses que je me fais à la tête, quand les portes sont basses. Je ne suis, grace à Dieu, ni borgne, ni boiteux, ni difforme; mais si Dieu m'avait fait de cette manière, et non d'une autre, je porterais ma bosse à Venise comme Scarron traînait sa laideur impotente à Paris. Suis-je beau? suis-je laid? il y a long-temps que j'ai laissé les femmes libres de m'appeler beau pour m'attraper, et laid pour me faire enrager : deux entreprises auxquelles elles réussissaient peu. Ma manière de me vêtir m'a toujours fort peu occupé; demandez plutôt à Joseph Fornace, ce bon tailleur qui me vole avec beaucoup de constance depuis quarante ans. Vous jugerez de la fermeté héroïque de mon ame, quand je vous apprendrai qu'à travers les douze cent mille révolutions de la coiffure vénitienne, j'ai conservé entière ma frisure personnelle. Ma chaussure n'est pas moins fidèle aux antécédens : lorsque mes boucles sont devenues ovales, de carrées qu'elles étaient, c'était tout bonnement parce que l'orfèvre, fort entendu dans son métier et commerçant accompli, a jugé à propos qu'il en fût ainsi. Je les porte ordinairement peu épaisses, parce qu'il est de son intérêt de me les donner minces, qu'elles se brisent plus aisément, et qu'il m'en fournit davantage.

« Si vous avez quelquefois rencontré sur un des plus petits trottoirs de Venise, un homme sombre, le sourcil froncé, la tête basse, marchant lentement, voulant échapper à tous les yeux, ce devait être moi. Vous m'aurez pris pour un scélérat qui médite un crime, et je pensais tout simplement à composer mon drame, *Verdelet le bel oiseau*. Cet homme bourru, revêche et maussade en apparence, est au fond l'homme le plus gai de la terre. C'est pour moi un amusement sans fin de voir le monde tel qu'il est dans le siècle où je suis né, et de contempler le grand chaudron où toutes nos folies bouillonnent.

« Voici en effet les femmes devenues hommes et les hommes devenus femmes; puis les uns et les autres qui deviennent singes; voici la Luxure

agréablement vêtue, qui se donne pour sensibilité; voici mon siècle qui, avec une solennité philosophique, s'amuse à brûler de l'encens sur l'autel du dieu des jardins. N'est-ce pas une farce immense, et n'ai-je pas eu raison d'en faire le jouet de mes menus-plaisirs, et de compter en riant toutes les culbutes de l'humanité (1)? »

Ce pauvre Gozzi, qui a passé sa vie à rire des culbutes de l'humanité et à les reproduire sur la scène, partit à seize ans pour la Dalmatie, accompagné de sa guitare et d'une petite caisse de livres. C'était le septième fils d'une de ces riches et nobles familles vénitiennes que deux ou trois siècles d'indolence, d'éclat, de luxe et de volupté, avaient réduites à la besace; la progéniture était nombreuse, la caisse vide, le père paralytique et mourant; le frère aîné s'était épris d'une poétesse d'académie, dont le nom arcadien était Irminda Palamède, et qui, entrant dans la famille, n'y apporta que des chimères, un grand goût de dépense et une extrême ardeur de domination. « La phthysie pulmonaire des revenus paternels tendait à la consomption définitive, dont le dénouement se trouvait encore précipité par le ministère de certains médecins hébreux. » Il faut lire tout ce charmant tableau dans l'original, et nous y reviendrons quand il sera question de Venise. Le bon sens, qui fut une des qualités dominantes du très spirituel Gozzi, lui apprit qu'il n'y avait rien à espérer sous le toit paternel; il s'adressa à son oncle Almoro César Tiepolo, sénateur considéré et influent, qui le recommanda à Son Excellence Girolamo Quirini, nommé provéditeur-général de la Dalmatie. Ce fut à cette occasion et dans un bien petit équipage que l'adolescent quitta Venise, en 1738, monté sur la galère qui devait le conduire à Zara.

A peine sur le *navire infernal*, qu'on nomme « galère », il exerce sa philosophie. Voilà tous ces jeunes officiers vénitiens, prosternés devant leur général, *coi nasi sui piedi*, en face du provéditeur; et le provéditeur, le sourcil froncé, la figure triste, oubliant ses orgies de la veille et ses pertes au pharaon, pour ne se souvenir que de l'austère discipline, commandée par l'ancienne république.

Trois années se passèrent en Dalmatie; et le petit officier, qui avait peu de chose à faire, s'occupa beaucoup d'observations sur les hommes, et un peu de ses amours. Nous ne craindrons pas de répéter les unes et les autres, avec la gravité philosophique qu'il y met lui-même. La

(1) « Il contemplare donne divenute uomini, uomini divenute donne, donne ed uomini divenuti scimie... Credere la brutalita de sensi, leggiadramente vestita, sensibilita... et ardere incensi con filosofica solennita al culto del Dio degli Orti. » — On n'a pas mieux peint le XVIIIe siècle.

maladie l'accueillit d'abord à Zara, dès le premier moment de son arrivée. Après cette épreuve, il fallut, d'une part, accompagner ses jeunes amis, dont les mœurs n'étaient pas des plus louables, et d'une autre, se livrer à l'étude de l'arithmétique, de la géométrie et de l'Algèbre. « Je m'appliquai profondément, dit-il, à ces sciences mathématiques qui ont fait tant de bien et tant de mal au monde. J'avoue l'un et l'autre de grand cœur; comparez, cependant. Voici, grâce à ces admirables sciences, des milliers d'hommes ingénieusement tués sur terre et sur mer. Voici, d'autre part, un instrument tout petit que je tire de ma poche, une montre, fille des mathématiques, et qui m'apprend à quelle heure je peux aller dîner ou me coucher! La balance est-elle exacte?

« Enfin je devins un assez bon ingénieur, c'est-à-dire que je parvins à comprendre fort bien, à force de calculs, en étudiant très attentivement les bastions et les contrescarpes de Zara, toutes les espèces de machines que la mort a dessinées pour son service particulier et le plaisir des humains qui veulent massacrer leurs semblables. Je devins diaboliquement habile dans cet art de Satan; je me souviens même qu'un brave lieutenant, qui s'appelait Jean Apergi (extrêmement dévot envers Dieu, toutes les fois qu'il souffrait d'une goutte, fruit de sa trop grande dévotion envers le monde), me donnait des leçons de discipline militaire et d'exercice du fusil. Nous possédions un vaste échiquier chargé de soldats de bois que nous rangions en bataille, afin de découvrir la manière de tuer avec luxe et de se faire tuer avec économie: ce qui est une très belle et très noble gloire. Nous logions, comme des oiseaux de proie, sur la cime d'un magnifique rocher, d'où nous apercevions la mer orageuse et toute la cité de Zara.»

« J'avais pour protecteur le secrétaire du généralat, Joachim Colombo, celui-là même qui eut le malheur honorable de mourir grand-chancelier sérénissime; malheur adouci sans doute par la magnifique pompe funèbre faite en son honneur et gloire. Cet homme lettré avait apporté une petite bibliothèque, me prêtait souvent des livres et m'invitait à continuer les essais poétiques, les esquisses de caractère, et les ébauches de toute espèce que je ne manquais pas de griffonner, fidèle à l'épidémie littéraire dont ma famille entière a donné l'exemple.

« Les citoyens de Zara voulurent fêter dignement leur nouveau prévéditeur, et lui prouver qu'ils étaient parfaitement civilisés, littéraires et académiques. Une belle rotonde, soutenue par des arbres couverts encore de leur écorce, et qui tenaient lieu de colonnes, s'éleva donc dans le Pré du Fort; on le couronna d'une superbe coupole de feuillage; le plus grand littérateur de la ville, un vieux noble, avocat fiscal, le seigneur docteur

Giovanni Pellegrini, dont l'énorme perruque blonde retombait gracieusement sur le velours de son habit noir, se chargea de distribuer les billets et de choisir des sujets sur lesquels devait s'exercer la verve des prosateurs et des versificateurs. Il y en avait deux : l'un était (bien entendu), l'éloge du provéditeur; dans l'autre, il s'agissait de traiter la question :

« S'il est plus glorieux pour un prince de maintenir la paix dans ses états que d'agrandir ses domaines par la force des armes. — Je ne reçus pas de billet d'invitation; ce qui mortifia beaucoup mes protecteurs et mes amis. Quoi! l'on me refusait la promotion académique! On me jugeait indigne d'écrire un sonnet et un mauvais discours en prose! — J'écrivis l'un et l'autre, sans autre intention que de me prouver ma capacité.

« L'avocat Pellegrini menait tout cela avec une gravité illyrico-italienne, qui ne lui permettait pas d'admettre au sein des élus un petit bambin tel que moi. Cependant j'avais bâclé le sonnet et le discours. Me voilà donc, mes deux inutiles ouvrages dans la poche, qui me rends à l'illustre académie, dont le centre est occupé par ses nobles membres. Un grand trône de velours rouge, enrichi de crépines d'or, s'élève pour le provéditeur-général, et une quantité de gradins sont disposés circulairement pour MM. les adeptes. La foule vulgaire est séparée de ces dignitaires par un rang de colonnes ou plutôt de bûches dont l'écorce avait été respectée. C'était grandiose, comme vous voyez. Mais j'avais une soif dévorante, et je m'adressai à plusieurs servans que je voyais courir çà et là pour distribuer des limonades. — « Nous avons ordre, répondirent-ils, de ne donner de rafraîchissement qu'aux membres; c'est un privilége qui leur est réservé. » Ce refus, qui s'adressait d'ailleurs à tous les officiers, me contrariait horriblement, et ma soif devenait de plus en plus brûlante. Je trouvais ridicule que cet acte de miséricorde eût pour unique objet messieurs de l'académie. — « Allons, me dis-je, gagnons une limonade avec un sonnet, donnons-nous bravement pour académicien et tentons la fortune. » — Cela me réussit. Depuis cette époque, je suis resté convaincu de l'utilité de la poésie, que tant de personnes regardent comme une science vaine et stérile. Quand je pris place au milieu de mes confrères, tout le monde s'étonna; mais j'avais pris ma limonade, et je m'assis fier comme un paon. Trois heures entières, l'air retentit de dissertations ampoulées et de prodigieuses folies en prose et en vers, dont la mélodie était aussi contestable que le sens. Trois ou quatre pièces me semblèrent supportables, entre autres le sonnet d'un certain petit abbé, qui est devenu évêque; la poésie lui aura facilité la mitre, comme elle m'avait facilité la limonade.

« Mon tour arrive. Tous les yeux se portent sur moi. Sans broncher,

je me lève et récite mes vers, presque textuellement empruntés à une épître de Boileau, mais (il faut le dire) assez agréablement traduits. De Louis XIV j'avais simplement fait le provéditeur. Personne ne s'aperçut de la transformation, et le provéditeur, qui avait souri aux efforts de mes rivaux, daigna manifester toute sa satisfaction et approuver mon panégyrique. Deux jours après, nous montons à cheval le matin, comme c'était l'usage, pour accompagner monseigneur dans sa promenade. A peine avons-nous galopé une demi-heure, son excellence s'adressant à moi : « Gozzi, me dit-il, répétez-moi donc votre sonnet ! » Nous étions encore au galop. Je rapproche mon cheval toujours galopant, et je commence. Le provéditeur n'avait pas ralenti son coursier d'un seul pas; et moi, toujours bondissant, beuglant mon sonnet, mêlant à ma déclamation tous les trilles, toutes les modulations, toutes les cadences, tous les demi-tons fort peu académiques que le galop d'un cheval peut jeter à travers un sonnet, je vais courageusement jusqu'à mon quatorzième vers, et je remercie Dieu de ce dénouement. Le provéditeur riait de toute son ame, et j'étais tenté de croire qu'il s'était moqué de moi et que tout l'état-major allait en faire autant. Folle pensée ! Chacun m'enviait mon bonheur. N'étais-je pas le favori, le bien-aimé, l'homme choisi et chéri ? Tous, ils auraient voulu se trouver à ma place et jouer la scène d'arlequinade à cheval dont j'avais été le héros. L'envie dont je fus l'objet à propos de ce misérable sonnet, et toute cette grande gloire née d'une limonade, devaient exposer bientôt ma vie.

« Le pacha de Bosnie avait envoyé au provéditeur un superbe cheval entier, cheval à la robe truitée, d'une belle encolure, plein de ressources et de feu, mais si méchant, que personne n'osait se confier à son échine périlleuse. Un beau jour, il se trouva que les valets d'écurie, sans doute mus par quelque raison supérieure que je n'ai pu découvrir, ou plutôt payés par les officiers mes rivaux, placèrent ma selle et mon harnais sur le dos de cette terrible bête. Refuser aurait été honteux; accepter, c'était, on va le voir, m'exposer à me rompre le cou; j'avais déjà monté des chevaux vicieux, et les regards de tant de camarades m'auraient seuls empêché de me soustraire au dangereux honneur qu'on m'imposait. Je m'élance donc sur l'animal, comme un vrai paladin, et ne me donne pas la peine de regarder si son mors, sa bride et tout l'attirail équestre se trouvent à leur place. Le Bucéphale se dresse sur les deux jambes de derrière, fait en l'air un demi-tour à droite, et se met à courir, de toutes ses forces, du côté de l'écurie; j'ai beau tirer les rênes à moi; j'ai beau lui scier les barres, il n'écoute rien, il va toujours, comme un fou, comme un torrent. Je baisse la tête; je regarde sa bouche, je vois qu'on ne lui a pas mis de

frein ni de gourmette. Les portes basses, les rues étroites, par lesquelles ce diable volant allait me faire passer, me firent réfléchir que je pourrais bien arriver jusqu'à l'écurie, mais avec une tête de moins. Je me rappelai la leçon que m'avait donnée jadis un brave écuyer qui s'intéressait à mon salut. Me levant sur mes étriers et tendant les bras vers la tête de ce farouche coursier, je lui bouchai les deux yeux hermétiquement avec mes deux mains. Lancé au grand galop, étonné de cet aveuglement subit, l'animal alla donner du front contre une muraille et s'abattit des quatre jambes à la fois. Je restai là, brave cavalier, et fis relever aussitôt le cheval qui tremblait comme la feuille; après quoi, tremblant non moins que lui, je rajustai son mors, et revins me joindre à l'escorte, qui m'applaudit avec l'enthousiasme que ces extravagances excitent toujours. L'index de ma main gauche resta glorieusement écorché; je porte encore la marque de ce grand exploit, qui m'a coûté un petit lambeau de chair, bel *ex voto*, digne d'être consacré dans le temple de ma folle valeur. »

Voilà quelques-unes des belles choses que Gozzi, l'Aristophane vénitien, faisait en Dalmatie; point de guerre, mais vie de garnison. Il se serait bien, dit-il, « dévoué à mourir martyr de la patrie, de la gloire et de 38 livres d'appointemens. » Mais l'occasion ne s'en est pas présentée; tout ce qu'il a pu faire de mieux, ç'a été de s'exposer au froid et au chaud, à la pluie et au vent, de cavalcader bravement sur les plus durs trotteurs de l'Europe, et de passer cinq ou six heures du jour à faire subir aux lettres de son excellence la cérémonie de la fumigation, « au grand détriment de ses chemises et de ses manchettes. » Le chapitre de ses amours tient bonne place dans cette histoire, et l'esquisse de mœurs dalmates que je lui emprunte, serait incomplet, si je passais sous silence le Tromblon de Tonina.

« La ville de Zara, où je demeurais, dit-il, ne se compose guère que d'une grande rue, qui traverse toute la ville, et qui va de la porte Marine à la place Saint-Siméon. Beaucoup de petites ruelles viennent y déboucher et conduisent aux remparts dont la ville est entourée. Certain soir que plusieurs de nos camarades voulurent traverser une de ces ruelles, ils furent arrêtés au passage par un homme enseveli dans son manteau, muet, la figure voilée, et qui n'avait pour éloquence qu'un énorme tromblon qu'il leur présentait tout armé, et dont il les menaçait, s'ils ne voulaient rebrousser chemin. On céda; mais quelle honte pour des militaires! Le lendemain et le surlendemain, il ne fut question au quartier que du tromblon dalmate, et de la nécessité de se venger de cette insolence.

« Or, voici quelle cause mettait en embuscade cette bouche à feu si menaçante : dans la ruelle dont j'ai parlé, demeurait une jeune fille aussi

belle que l'on puisse l'imaginer ou la rêver, et qui s'appelait la *Tonina*. Elle avait beaucoup d'amans; à force de ruses, de coquetterie, de manœuvres, faisant valoir ce qui déjà n'avait plus qu'une valeur très modique, elle tirait foule de sequins et de ducats du triste commerce qu'elle savait faire avec une admirable habileté. Un Dalmate, éperdu d'amour pour elle, et voulant être le seul auquel il fût permis de contempler et d'adorer ce beau trésor, s'avisa de lui donner un témoignage vraiment dalmate de son affection sans bornes. Il se planta en vedette au bout de la rue qu'elle habitait, et resta là, armé de son tromblon. Les officiers cherchèrent en vain à connaître son nom; puis, humiliés dans la personne de leurs camarades, ils résolurent d'aller faire l'assaut de la ruelle, et de chasser de son poste le tromblon provocateur. Nous fûmes douze qui prêtâmes serment de fidélité à cette belle entreprise.

« Pour signe de ralliement, on choisit un œillet blanc, que chacun de nous devait porter à son chapeau, et l'on convint de se trouver en armes dans la salle de billard, lieu ordinaire de nos rendez-vous, dans ces glorieuses expéditions. Nous voilà rassemblés et tout prêts à marcher à la conquête. Cependant un noble Illyrien, caractère résolu et bizarre, un de ces hommes qui ne reculent jamais, beau de sa personne et vigoureux, qui s'appelait Siméon Czernowich, dormait étendu sur un banc, dans l'antichambre de l'état-major, et ne paraissait pas faire la moindre attention à ce qui se passait. Déjà plus d'une fois il m'avait assuré de son amitié. La ligue jurée, nous passâmes de l'antichambre dans la grande salle; et Siméon, paraissant se réveiller, nous y suivit. Il vint à moi, me parla de choses indifférentes, m'attira dans l'embrasure d'une fenêtre, et quand il vit que nous étions placés de manière à ce que personne ne l'entendît :

« Il est temps, me dit-il d'un air très ouvert, que je vous donne une preuve de l'amitié cordiale que j'ai pour vous. Je regrette que vous vous soyez imprudemment engagé dans l'entreprise de ces imbécilles. Je vous crois loyal, incapable de bassesse et d'une indiscrétion qui serait honteuse. Vous allez voir quelle confiance j'ai en vous, l'estime que je vous porte, et l'amitié que vous m'avez inspirée. C'est moi qui suis l'homme masqué; ce soir la rue sera défendue par quatre tromblons. Je perdrai la vie; mais avant de passer dans cette ruelle, beaucoup des vôtres la perdront aussi. Vous me faites de la peine. Dispensez-vous, de quelque manière que ce puisse être, d'accompagner vos camarades, et laissez venir les autres, qui trouveront à qui parler. »

« Cette singulière éloquence, prononcée d'un ton résolu et d'une voix de tromblon, ne laissa pas que de me surprendre; cependant je lui répondis avec assez de tranquillité :

« — Je suis étonné que vous ayez commencé par me protester de votre

amitié, et par me prêcher la prudence. Je vois, à mon grand regret, que vous ne connaissez pas l'une, et que vous ne savez guère ce que signifie la seconde. Je vous remercie seulement de m'avoir cru incapable de révéler votre secret et de vous trahir; en cela, vous avez bien jugé. Je vous assure que l'on me tuerait plutôt que de m'arracher votre secret. Mais vous vous trompez en croyant que ma vie menacée me fera manquer à ma parole! je deviendrais ridicule et odieux aux yeux de tous mes camarades; cela ferait de moi un objet de mépris public. Est-ce donc là votre amitié? Quant à votre prudence, en donnez-vous une preuve bien remarquable, lorsque, à la prière d'une péronnelle qu'il faudrait châtier, vous vous exposez à vous faire tuer et à tuer vos amis? Si vous abandonnez cette folle idée, et que vous laissiez la voie libre à ce bataillon d'étourdis, aussi fous que vous, il n'en arrivera aucun mal. On ne pourra vous reprocher aucune pusillanimité, tandis que moi, si je recule, je resterai entaché de bassesse et de parjure; je serai le jouet de mes camarades et le but de leurs risées. Vous prétendez que vous me garderez le secret; mais ce secret même attaque mon honneur. Et qui vous dit que quelqu'un de vos adhérens n'ira pas révéler votre projet aux autorités supérieures; et ne pourrez-vous pas croire avec assez de vraisemblance que c'est moi qui vous ai trahi? Votre devoir le plus strict est de céder aux conseils d'une véritable amitié et d'une véritable prudence. Laissez le chemin libre; quittez ce tromblon qui fait peu d'honneur à Tonina. Vous avez assez d'autres moyens de lui plaire. Elle est jolie, et, sous ce rapport, votre faiblesse est justifiée. Avouez que, sous tous les autres, il y a bien des objections à vous faire. »

« Mais le Dalmate, vainement convaincu et entêté comme tous les gens de sa nation, ne me répondait qu'en jurant qu'il n'abandonnerait jamais le champ de bataille; qu'il y resterait cadavre, mais qu'il « ferait un massacre. » Comment vaincre ce singulier héros, et désarmer sa furie? Je pensai qu'il était nécessaire de frapper les grands coups, et, m'arrêtant, croisant les bras, le regardant fixement :

« Eh bien! lui dis-je après une ou deux minutes de profond silence, vous pouvez compter que ce soir je serai le premier à me montrer dans la rue que vous prétendez nous interdire. Je ne veux pas vous offenser : mais ma poitrine sera la première que vos balles rencontreront; je n'ai pas de meilleur moyen de vous prouver combien peu je vous crois mon ami. »

« Je me retirai lentement, après lui avoir tourné le dos; et ce brave gentilhomme sauvage qui, malgré son éducation et ses passions farouches, était plein de cœur et de noblesse, m'arrêta par le bras sans mot dire; il ne fallut plus que quelques paroles pour le persuader. La rue demeura

libre, et, pendant six nuits consécutives, nous la traversâmes dans tous les sens, chantant comme beaux diables, et sans que le bon Dalmate manquât à sa parole.

« Vous avez assisté à une scène de littérature dalmatico-vénitienne; maintenant je vous entretiendrai du théâtre. Notre troupe se composait de jeunes officiers qui s'étaient partagés les rôles mâles et femelles, et qui amusaient ainsi le provéditeur et sa cour. Chacun avait son emploi spécial, et, sur un canevas, convenu d'avance, on brodait cette comédie improvisée, que les Italiens aiment avec tant de passion. L'un était le père, l'autre Arlequin, la troisième Colombine. Je m'avisai de créer un rôle, celui d'une femme de chambre illyriennne; et là, employant le patois dalmate, raillant les travers féminins, rappelant de mon mieux les anecdotes récentes, mêlant la satire à la bouffonnerie, j'obtenais un immense succès. Le rôle de Lucile, la servante dalmate, était le sujet de toutes les conversations; plus d'une dame du pays voulut connaître ce petit démon incarné qui l'avait tant fait rire sur la scène. Combien ces belles furent étonnées de me trouver grave, réservé, simple et même taciturne! il y en eut qui se fâchèrent sérieusement contre moi, et je m'en affligeai. Pauvre enfant! je ne connaissais pas alors la souple étendue et l'élasticité merveilleuse du génie féminin; je ne savais pas que toute cette colère n'était qu'un signe de faveur. Ce succès, dont je ne profitai guère, s'accrut par mon adresse dans tous les exercices du corps, qui faisaient grand bruit à Zara. Je m'étonnais beaucoup de ce que mon amour de l'étude, mes goûts chastes, quelques talens littéraires, quelques vues sérieuses et au-dessus de mon âge, ne produisissent pas autant d'effet sur ce sexe que ma robe de femme de chambre dalmate et mon adresse à jouer au ballon. Je n'étais pas encore descendu dans la profondeur de l'esprit féminin; je ne connaissais pas les lois par lesquelles sont régies les attractions magnétiques de ces bizarres cerveaux. Je vois avec plaisir aujourd'hui, que les romans modernes établissent, en faveur de ces dames, une sociabilité qui doit les satisfaire, et qui les lance dans un véritable océan d'électricité magnétique tout-à-fait d'accord avec leurs inclinations personnelles. »

Le chapitre de ces électricités magnétiques, dont le XVIIIe siècle a répandu les vapeurs passionnées à travers l'Europe, et qui, grace à l'influence de Venise, pénétrait alors jusqu'aux régions sauvages de la Dalmatie et de l'Illyrie, n'est pas la partie la moins piquante des Mémoires de Gozzi, et nous y reviendrons bientôt.

PHILARÈTE CHASLES.

(*La suite au prochain numéro.*)

BULLETIN.

La semaine de Pâques est une semaine d'attente, attente de Pâques d'abord, c'est-à-dire de la fin du jeûne et du carême, des fêtes et de la fatigue de l'hiver, de son ciel froid ; mais tout semble suspendu à la fois, le ministère se repose de ses luttes parlementaires, la chambre compte et recompte ses boules, qu'elle tient suspendues sur les trois ou quatre lois qui décideront du sort du cabinet, et l'Angleterre, qui a réduit le ministère whig à une majorité de 23 voix, nous expédie lord Lyndhurst et une petite caravane de membres du parlement, qui viennent à Paris, prendre des forces, les uns pour attaquer le ministère, les autres pour le soutenir. Il y a donc comme suspension d'armes dans les deux pays et cessation des hostilités jusqu'après les vacances de Pâques. Or, les vacances de Pâques commencent aujourd'hui et finiront avec la semaine prochaine. C'est dire que le repos ne sera pas long.

Parlons de Longchamps. Pendant les trois journées que l'usage a consacrées à cette longue procession de chevaux, de voitures, de femmes et d'hommes, attelés, parés, brossés, étrillés et vernis, avec plus ou moins de soin, le ciel a été sombre, le temps froid et rigoureux. Aussi n'a-t-on vu le mercredi et le jeudi que des grisettes blotties au fond des citadines, des landaus de louage, conduits par de vieux cochers ensevelis dans leurs plus vieilles capotes, et quelques rares cavaliers qui arpentaient avec vitesse l'allée de l'Arc-de-Triomphe, comme pour fuir ce triste tableau. Une seule calèche, assez ordinaire et guidée à quatre chevaux, *four hands*, par un jeune Anglais, M. W. Leh..., s'obstinait à représenter

Longchamps, à travers la poussière de juillet, qui aveuglait les promeneurs, et le vent de décembre qui les faisait grelotter de froid.

Mais le vendredi, les habitués de Longchamps bravent tout; c'est bien pour eux que l'été n'a plus de feux, l'hiver n'a plus de glaces. A trois heures, une immense quantité de voitures couvrait l'avenue, et la foule à pied parcourait les contre-allées comme aux plus beaux jours du printemps. Aux pâles rayons du soleil, qui s'était enfin décidé à éclairer Longchamps, on voyait de beaux attelages de pur sang, des livrées coquettes ou éclatantes, des femmes parées avec goût, tout ce Longchamps enfin dont on désespérait, et que les journaux enregistraient déjà comme un vieil usage enterré.

Les deux voitures qui attiraient d'abord tous les regards, étaient celles des princes. M. le duc d'Orléans et M. le duc de Nemours étaient tous deux dans un coupé bleu foncé, d'une coupe charmante, attelé de quatre chevaux bais, montés par des jockeis en culotte de peau blanche et en veste rouge. Une calèche, attelée de la même façon et restée vide, suivait le premier équipage. A l'ordonnance et à la qualité des chevaux, on reconnaissait les soins de M. le marquis de Cambis qui dirige les écuries de M. le duc d'Orléans, dont les attelages sont arrivés depuis long-temps à la perfection. L'ambassadeur d'Autriche et la comtesse Appony couraient Longchamps dans une magnifique calèche à quatre chevaux, derrière laquelle figurait un chasseur qui semblait avoir été taillé dans un lingot d'or. Les deux jockeis, montés sur les chevaux de gauche, portaient des vestes de velours chamarrés d'or avec beaucoup de goût, et la profusion des ornemens ne nuisait en rien à la beauté et à l'élégance de l'attelage, où figuraient quatre coursiers égaux, et dont la couleur formait un ensemble parfait. Le colonel Thorn suivait de près le comte Appony, dans une calèche aussi brillante et presque semblable. La calèche de M. le comte Charles de Lagrange était attelée de quatre chevaux gris de fer, d'un grand prix, et supérieurement menés à longues guides. Les jeunes comtes Grefhul se distinguaient aussi par la magnificence de leur attelage à quatre chevaux.

On citait aussi, avec éloge, l'élégant britchka vert foncé d'une dame russe, nouvellement mariée à un de nos compatriotes, et ses quatre chevaux anglais de robes mêlées, et menés à grandes guides. On remarquait comme une singularité la courte *polonaise* vert pâle et garnie de fourrures que portait la jeune comtesse russe, et le petit groom, galonné d'or, qui figurait, comme un diminutif, derrière la calèche près du gigantesque chasseur, dont les plumes noires flottaient au vent. En fait de parure, on ne peut citer que les chapeaux de deuil, sous lesquels quelques femmes élégantes portaient des grappes de grains violets éclatans. Parmi les voitures à deux chevaux, fermées pour la plupart, on en distinguait qui attiraient autant de regards que les plus beaux attelages à quatre. Mme la marquise de Lach..., M. le duc de Mouchy dans un magnifique phaéton; un de nos littérateurs les plus célèbres, M. Eug... S..., placé sur le devant d'une admirable berline plaquée d'argent et attelée de deux che-

vaux de prix; le comte de R..., dans un coupé à deux chevaux en *daumont,* rivalisaient, par leur luxe, avec les équipages les plus riches et les plus prétentieux. Et tandis que toute cette pompe et tout cet éclat s'étalaient dans une partie de la ville, dans l'autre, une population entière était au pied des autels priant ou écoutant la parole fervente de de M. de Guerry, de l'abbé Dupanloup, ou de M. de Ravignan. Ailleurs, la saison rigoureuse, qui contrariait, aux Champs-Elysées, quelques toilettes, redoublait la misère de tant de malheureuses familles, dont la crise actuelle augmente déjà la détresse. Mais il ne faut pas s'arrêter à ces contradictions extérieures; depuis trois mois, des milliers d'ouvriers de tous genres avaient été employés à préparer toutes ces voitures, ces toilettes et ces attelages; depuis trois mois, Longchamps nourrissait, chauffait et vêtissait le faubourg Saint-Jacques et le faubourg Saint-Antoine, et le luxe venait de lui-même en aide au malheur, sans compter que la plupart de ces femmes élégantes, abritées derrière leurs glaces et couchées mollement dans leur berline, ont souvent bravé le froid, cet hiver, pour aller quêter en faveur des malheureux, et leur porter elles-mêmes, avec leurs secours, les consolations de leurs douces paroles.

Or, on pense à tout à Paris, et dans ce monde en apparence si frivole, on éprouve de l'intérêt, et un intérêt efficace pour toutes les douleurs. La semaine dernière encore, croyant avoir soulagé ses pauvres, et ne s'attendant ni à ces froids tardifs qui viennent augmenter la tâche de la charité, ni à la misère de Lyon qui redouble aujourd'hui son zèle, la société de Paris s'empressait de prêter son secours à Mme la princesse de Belgiojoso, qui lui parlait d'une voix si touchante en faveur des réfugiés italiens. Les artistes, qui ne sont jamais les derniers en pareil cas, s'étaient présentés en foule pour aider à cette bonne œuvre. Une vente et un concert ont été proposés pour les 28, 29, 30 et 31, par Mme de Belgiojoso, qui n'hésite pas à ouvrir au public son bel appartement de la rue d'Anjou. Delacroix, Schnetz, Delaroche, Granet, Lehmann, Decaisne, ont envoyé des ouvrages pour être vendus au bénéfice des malheureux réfugiés. La reine, madame Adelaïde, les princesses, ont adressé leurs dons généreux; toute la société a imité leur exemple, et on cite de grandes dames, dont la fortune ne répond plus à leurs nobles habitudes de bienfaisance, qui ont envoyé à la princesse leurs bijoux, et des bijoux d'un grand prix. Ainsi, vous voyez, parmi les objets destinés à être vendus au bénéfice des réfugiés italiens, le collier d'une reine d'Italie, de la reine Caroline de Naples, qui l'a détaché de son cou pour venir en aide à ses anciens sujets! En même temps, une souscription ouverte pour les ouvriers de Lyon, se couvre d'une multitude de signatures, et nous savons qu'on prépare une vente et une solennité qui ne seront pas moins productives que toutes celles qui se font en faveur des infortunés. Voilà qui justifie le luxe de Longchamps, voilà de quoi faire pardonner leur fortune à ceux qui en font si bon usage.

Dans ce mouvement général de zèle et d'empressement pour les maux qu'on a sous les yeux, et au milieu des pieuses préoccupations de la se-

maine sainte, on n'a cependant pas cessé de parler de la division du ministère, et peut-être même les divisions du ministère n'ont-elles pas cessé. Que sont de pauvres égratignures d'amour-propre devant les plaies réelles du pays? En pareil cas, la société trace le chemin au pouvoir. Elle oublie ses dissentimens pour s'occuper en commun et avec un accord touchant, de soulager les maux et de calmer les plaintes. Nos hommes politiques feront bien de venir passer quelques instans dans les salons de Mme la princesse de Belgiojoso, le jour où elle les ouvrira à tout le monde; ils y verront qu'on peut vivre quelque temps en semble sans sympathie et sans lien étroit, pourvu qu'on ait un but commun, et que ce but puisse être désigné à tout le monde.

Il y a une époque dans l'année où les réunions musicales se succèdent avec une effrayante rapidité. Sous prétexte que c'est la semaine sainte et qu'il faut se recueillir, chacun donne sa matinée ou son concert. La musique sacrée, qui, sous la restauration, avait pendant ce temps son siége à l'Académie royale, s'est réfugiée cette année chez Musard. Les vastes compositions de Handel, la plupart inconnues du public, se sont produites dans cette salle, grace au zèle persévérant de M. H. Monpou, qui a mis au service de la gloire du grand maître d'excellentes traditions puisées dans une école dont on ne saurait trop déplorer la ruine. Les chœurs solennels de *la Fête d'Alexandre* et du *Messie* ont remplacé pour quelques jours l'orgie accoutumée. Musard, le triomphateur des bals de l'Opéra, s'est affublé d'une robe de moine, sans doute pour faire pénitence de ses déréglemens passés. Ensuite, comme il faut que le ridicule se montre partout, il y en a qui ont renchéri sur les chœurs de Handel, et qui ont voulu être plus *spirituels* que Musard lui-même. Or, voici comment ils s'y sont pris : ils ont allumé trois quinquets dans une chambre enfumée, au fond de laquelle pendait une toile représentant tant bien que mal Sainte-Marie-Majeure ou tout autre basilique; ensuite, pour la plus grande édification de l'assemblée, ils ont eu l'idée ingénieuse de faire chanter le *Stabat* de Pergolèse par quelques voix, invisibles à la vérité, mais parfaitement fausses; tout cela au grand désappointement de quinze ou vingt curieux malavisés qui s'étaient laissés prendre au nom burlesque de *nocturnorama*, imprimé sur l'affiche en caractères ténébreux et dignes du néologisme. Cependant cette suite non-interrompue de concerts plus ou moins *spirituels* n'a pas empêché le public de se porter cette semaine à nos deux théâtres de musique, où la saison qui va se clore et d'autres circonstances augmentaient encore son empressement. Ici c'est toute une troupe qui s'éloigne pour six mois; là c'est un chanteur chéri et fêté pendant dix ans, celui qui nous consolait de l'absence des *Italiens*, c'est Nourrit qui nous fait ses adieux; il nous quitte pour ne plus revenir. Lundi dernier, la salle de l'Opéra était comble; on jouait *les Huguenots*. Jamais le chef-d'œuvre de Meyerbeer n'avait produit un effet plus grand sur une plus magnifique assemblée. Au quatrième acte, l'enthousiasme du public a éclaté avec les masses d'harmonie. Il faut dire aussi

que Nourrit s'est élevé, pendant le duo, au plus haut degré de son talent. On sentait en lui, ce jour-là, comme une force surnaturelle que lui inspirait moins encore la musique que les approches du moment de quitter son théâtre et son public. Nourrit devait terminer sa carrière dramatique avec *Guillaume Tell* et *Don Juan;* on ne sait par quelles circonstances contraires il a été réduit à se contenter de *la Juive* et de *Stradella*. Nous avons la plus haute admiration pour les noms illustres d'Halévy et de Niedermeyer; cependant il est permis de penser que les noms de Mozart et de Rossini eussent plus convenablement figuré dans une occasion aussi solennelle.

On a beaucoup parlé d'une soirée donnée ces derniers jours par l'un des célèbres orateurs de la chambre, où l'Opéra, les Italiens et les notabilités instrumentistes se sont trouvés réunis. Il faut placer aussi en première ligne le dernier concert de Batta. Les gens sévères attendaient pour assigner un rang à cet artiste si vanté, qu'il se fît entendre dans les ouvrages classiques. Ils lui reprochaient de ne jouer, avec toute la perfection possible, que de la musique *facile*, dans le sens que M. Nisard donne à la littérature du même genre. Cette fois, les connaisseurs ont pu juger de ses profondes études. C'était un spectacle intéressant que de voir ce jeune homme exécuter, avec une aisance incroyable, les morceaux de Romberg, que les plus fameux professeurs, vieillis devant les pupitres, n'abordent qu'en tremblant comme des écueils dangereux. Batta réunit toutes les qualités d'un maître consommé à l'âge où d'ordinaire on n'a pas encore jeté la gourme. Son jeu est pur et hardi, son style est élevé; mais on voit bien qu'il ne s'imagine pas, comme tant d'autres, dont l'orgueil surpasse le talent, renouveler la face du monde ou conduire les hommes avec la pointe de son archet. C'est l'artiste par excellence, menant de front la science et l'inspiration, et trouvant une assez belle latitude dans le plus agréable des arts, sans y vouloir mêler des prétentions ridicules. Il est impossible qu'il n'aille pas plus loin, car jamais on n'a dit son dernier mot à vingt ans. Mais que sera-ce donc un jour, et qui pourrait s'en faire une idée? Si on réfléchit à l'extrême jeunesse de bien des célébrités actuelles dans les arts et la littérature, on doit convenir que notre génération n'est pas si pauvre ni si médiocre que certains humoristes voudraient nous le faire penser.

VIE DE GRÉGOIRE VII,
PAR M. DE VIDAILLAN (1).

Dans un temps où les études sérieuses, il faut le dire, sont beaucoup moins suivies qu'on ne se plaît à le publier, nous éprouvons un véritable plaisir à signaler l'apparition d'un livre écrit avec talent et conscience, et qui est le fruit de recherches longues et laborieuses.

Nous avons vu s'élever, depuis peu d'années, une nouvelle école historique qui, séduite probablement par les graces naïves de nos vieux auteurs, éblouie par les succès d'un illustre romancier écossais, a cru que, pour écrire notre histoire, il suffisait de copier nos anciennes chroniques, de traduire leur gaulois en français moderne; en un mot, de les rendre accessibles aux gens du monde. Juger les évènemens, en apprécier les conséquences, en rechercher les causes, n'a plus été pour les écrivains de cette école parmi les devoirs de l'historien. S'ils peuvent conserver quelques tours antiques des clercs qu'ils compilent, ils croient avoir atteint le but de l'art.

Tel n'a point été le système suivi par M. de Vidaillan. Son premier ouvrage (*Histoire de l'Église*) nous l'avait déjà montré cherchant dans les annales des temps passés, non ces circonstances extraordinaires qui offrent l'attrait du roman, mais la marche de l'esprit humain, le développement de la civilisation. Des évènemens remontant à leurs causes, il arrive à étudier les lois générales dont ils dépendent. On le voit, les ouvrages de M. de Vidaillan ne s'adressent qu'aux esprits sérieux, que des méditations graves et profondes intéressent, loin de les effrayer.

L'époque dont il entreprend aujourd'hui de tracer le tableau, si les faits principaux en sont connus, restait cependant obscure, tant que la liaison, l'enchaînement naturel de ces faits n'était pas analysé et exposé par une saine critique. On juge une époque de même que l'on juge un homme : il ne suffit pas de connaître les actions, il faut encore deviner le caractère qui les a inspirées. Cette tâche difficile, M. de Vidaillan l'a entreprise, et l'a su remplir avec bonheur. Grace à son livre, le XIe siècle nous apparaît au grand jour, et, guidés par l'auteur, il n'est pas un détour de ce vaste labyrinthe où nous ne puissions pénétrer sans crainte de nous égarer.

D'ordinaire, l'histoire nous offre la lutte de deux pouvoirs plus ou moins égaux en forces réelles. Ici, au contraire, nous voyons la lutte la plus extraordinaire d'une idée, disons mieux, d'un préjugé, contre une force matérielle immense, contre l'organisation sociale tout entière. Dans un siècle de profonde corruption, lorsque l'église de Rome, soumise en vassale à l'empire d'Allemagne, semblait n'avoir d'autre condition d'existence que la volonté des empereurs, un moine obscur, Hildebrand, du fond de sa cellule, rêve, non point l'affranchissement de l'évêché de Rome, mais son élévation au-dessus de toutes les monarchies de la terre. Il veut

(1) Librairie de Dufey, rue des Marais-Saint-Germain.

qu'un évêque devienne un jour le supérieur d'un roi, et cet évêque si puissant ne sera que le ministre docile de l'évêque de Rome, ne sera que l'esclave d'Hildebrand; car la tiare de saint Pierre lui est prédestinée. Et ce rêve, il le réalise. Aucun obstacle ne peut l'arrêter. L'empire est puissant, solidement constitué dans une famille de princes belliqueux. — Hildebrand soulèvera la féodalité contre l'empire; il en nommera les empereurs à son gré. — Le clergé est déconsidéré par ses mœurs; ses membres sont désunis; les évêques, pour la plupart, puissans seigneurs féodaux, sont tous divisés d'intérêts politiques. — Hildebrand réformera les mœurs, créera une discipline ecclésiastique. Qu'un prélat lui résiste, ses honneurs, ses richesses, il les confisquera pour les donner à quiconque lui promettra une soumission aveugle. Mais le plus grand obstacle reste encore à vaincre; c'est l'indifférence de la société. Il la combattra en inspirant à l'Europe une idée, une folie nouvelle. Il la poussera sur l'Asie, ouvrant la route des croisades.

M. de Vidaillan a dessiné avec habileté le caractère de Grégoire VII, mélange extraordinaire de foi divine et de ruse mondaine. Sous sa plume, ce pontife extraordinaire semble renaître à une vie nouvelle. Quel plus curieux spectacle pour le moraliste que cette ame puissante, que la religion, ou si l'on veut, le fanatisme n'aveugle jamais au point de lui faire négliger les plus subtiles ressources de la politique; — cet amalgame étrange de rigidité et d'astuce, cette sévérité de mœurs alliée à une coupable indifférence sur le choix des moyens, sur les conséquences d'un système! Quel que soit le sentiment qu'inspirent au lecteur moderne les prétentions de Grégoire VII, quelque aversion qu'il ressente pour le but qu'il s'est proposé, il est impossible de n'être pas saisi d'admiration devant son vaste génie. Pour moi, entraîné par l'auteur, je n'ai pas la force de lui reprocher de n'avoir pas toujours l'indignation convenable à la majesté de l'histoire pour les fautes et les crimes mêmes de son héros. Il est difficile de résister à la fascination qu'exerce un grand caractère, et involontairement on préfère la grandeur à la vertu. Certes, il n'est personne qui, après avoir lu ce livre, ne conclue avec M. de Vidaillan : « Grégoire VII fut un grand pape. »

J'ai parlé des recherches de M. de Vidaillan et de la haute intelligence dont il a fait preuve à coordonner les matériaux de cette intéressante, mais obscure période. Il ne me reste qu'à dire un mot de son style, constamment simple et naturel. A peine un critique sévère pourrait-il lui reprocher quelques-uns de ces néologismes qui, malgré lui, j'en suis sûr, se sont introduits dans son langage. Habitués que nous sommes à ces locutions barbares, produit de nos mœurs parlementaires, l'écrivain qui cherche à rester pur a bien de la peine à se défendre de cette langue nouvelle qui le circonvient de toutes parts. Ces légers défauts, qui disparaîtront dans une seconde édition, n'altèrent point le mérite très rare du style de l'auteur. « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait à voir un auteur, et on trouve un homme. » Ce qui du temps de Pascal était un mérite, en est un bien plus grand au XIXe siècle!

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-NEUVIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Washington Levert et Socrate Leblanc, troisième partie, par M. Léon Gozlan. 5
Littérature du moyen-âge. — *Le Roman de la Rose*, par M. Leroux de Lincy. 32
Stradella, par M. Castil-Blaze. 51
Bulletin. 73

Washington Levert et Socrate Leblanc, quatrième partie, par M. Léon Gozlan. 81
La Légende des Poètes, par M. X. Marmier. 115
La Bacchante, par M. Jules de Saint-Félix. 131
Bulletin. 153

Savenières, par M. Émile Souvestre. 161
La Double Méprise, traduit de l'allemand d'Arnim. 193
Critique littéraire. — *Les Méandres*, de M. Léon Gozlan; par M. A. Fremy. — *Lettres sur l'Islande*, de M. X. Marmier; par M. A. De Latour. 198
Lettre inédite du général Lafayette. 215
Bulletin. 219

Washington Levert et Socrate Leblanc, cinquième partie, par M. Léon Gozlan. 225
Les Poètes dalmates et les Femmes dalmates, 1er article, par M. Ph. Chasles. 286
Bulletin. 297

REVUE

DE PARIS.

XL.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

ROME

DANS LES GAULES.

Le lendemain nous arrivâmes à Lyon : rien ne nous avait arrêtés sur la route, que le vieux château presque abandonné de Jacques II de Chabanne, seigneur de la Palisse; il nous fut montré par un concierge sexagénaire, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes : les descendans de la famille ayant cessé d'habiter la résidence de leurs ancêtres. Taylor m'avait recommandé de ne point passer dans le village que dominent ces murs gothiques sans entrer dans la cour du maître de poste, où le tombeau du vainqueur de Ravennes, chef-d'œuvre du XVIe siècle et merveille de la renaissance, servait d'auge à abreuver les chevaux. J'avais été, alors qu'il me la raconta dans son indignation toute nationale, frappé douloureuse-

(1) Le fragment que nous offrons à nos lecteurs est tiré du premier volume du *Voyage* de M. Alex. Dumas *en France*, *en Corse*, *en Italie*, *en Calabre et en Sicile*. La publication de ce voyage, qui sera accompagné de gravures anglaises faites sur les dessins de MM. Dauzats, Jadin, Amaury Duval, Gigoux, et de bois gravés à Londres et à Paris, commencera en juillet prochain chez Delloye, place de la Bourse. Le succès des *Impressions de Voyages*, qui, sans le secours de la gravure, se sont épuisées à trois mille exemplaires, assure à ce nouvel ouvrage de M. Alex. Dumas des chances de vente pareilles à celles de *la France pittoresque* et du *Gil Blas*.

ment de cette circonstance : ce n'était pas assez d'avoir profané le nom, on avait encore profané les cendres. Aussi me gardai-je de manquer à sa recommandation; mais le tombeau n'y était plus; il avait été acheté et transporté dans le musée d'Avignon; quant aux ossemens, on ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Nous visitâmes ces débris qui avaient été habités au temps de leur splendeur par un de ces hommes que Richelieu trouva de si haute taille, qu'il trancha la tête à toute leur race. Jacques II de Chabanne était un géant parmi les géans. C'était un homme comme Bourbon, un homme comme Bayard, un homme comme Trivulce, qui étaient trois hommes plus grands que le roi. Il fit la conquête de Naples avec Charles VIII et celle du Milanais avec Louis XII; il fut juge du camp le jour où Sotomajor fut tué; il fut général le jour où Ravennes fut prise; il fut maréchal à Marignan, près de François Ier vainqueur; il fut soldat à Pavie près de François Ier vaincu. Là, tombé sous son cheval au milieu d'ennemis abattus par lui, son épée qu'il tenait encore fut disputée par Castaldo qui était un capitaine italien, et par Busarto qui était un capitaine espagnol, et comme il ne voulait se rendre ni à l'un ni à l'autre, et qu'il voulait mourir, étant trop vieux pour être vaincu et prisonnier, Busarto appuya le bout de son arquebuse sur sa cuirasse et lui brisa la poitrine à bout portant; et il fallut cela pour qu'il lâchât ce tronçon d'épée, tant disputé par ses vainqueurs. Ce fut ainsi, dit Brantôme, qu'ayant eu bon commencement, il eut bonne fin.

Et maintenant, soyez donc l'épée de trois rois, le témoin de Bayard, le vainqueur de Gonzalve, l'ami de Maximilien et le vengeur de Nemours; teignez donc de votre sang les fossés de Barlette, les remparts de Rubos, les plaines d'Agnadel et les champs de Guinegate; comptez donc au nombre des vainqueurs de Marignan et des invaincus de Pavie; mourez donc pour ne pas rendre votre épée là où le roi de France rendait la sienne; et tout cela pour qu'il reste de votre berceau une ruine, de votre nom un souvenir ridicule, et de votre tombe une auge dans laquelle se désaltèrent les chevaux! La postérité est pour quelques-uns plus ingrate encore que les rois.

Les seuls descendans du maréchal de la Palisse sont deux jeunes et braves officiers, qui ont déjà eu chacun trois ou quatre

duels, parce qu'ils ont le malheur de porter un des plus beaux noms de France.

C'est à Lyon qu'on trouve les premières traces visibles de la domination romaine : c'est donc en arrivant à Lyon que nous donnerons un court précis de la manière dont cette domination apparut et s'étendit dans les Gaules.

Avant cette époque, la terre qui forme aujourd'hui la France appartenait presque entièrement à ce peuple qui ne craignait rien, disait-il, que la chute du ciel, et qui envoya un de ses Brenns pour brûler Rome et l'autre pour piller Delphes : son sol était riche, non-seulement en fleuves, en moissons et en forêts, mais encore en mines; les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes recelaient des filons d'or et d'argent qu'elles cachaient à peine sous une légère couche de terre; les côtes de la Méditerranée fournissaient ce grenat si fin et si brillant, que ce pourrait bien être l'escarboucle fabuleuse des anciens, que les modernes ont cherchée vainement; enfin, les Ligures pêchaient, autour des îles d'Hières, ce corail magnifique dont ils ornaient le cou de leurs femmes et le baudrier de leurs épées. Dans ce temps florissait Tyr, et ses matelots sillonnaient la Méditerranée et l'Océan de leurs mille galères. Parmi ses fils elle comptait un dieu; c'était Hercule, Hercule né le jour même de la fondation de la ville, Hercule voyageur intrépide reculant les bornes du monde, et lui fixant de nouvelles limites, Hercule qui n'est autre chose que le génie tyrien, à la fois belliqueux et commercial, puissant par le fer et par l'or, auxquels rien ne peut résister, et qui représente aux yeux de quiconque a essayé de sonder les symboles antiques, non pas un homme, non pas un héros, non pas un dieu, mais un peuple.

C'est à l'embouchure du Rhône qu'Hercule pose le pied; à peine a-t-il fait quelques lieues dans l'intérieur des terres qu'il est attaqué par Ligur et Alb, enfans de Neptune; il épuise ses flèches et va succomber, lorsque Jupiter vient à son secours en faisant tomber du ciel cette pluie de cailloux qui couvrent encore aujourd'hui la plaine de la *Crau*. Hercule vainqueur fonde une ville qu'en mémoire de son fils il appelle Nemausos : cette ville, c'est Nîmes, dont le nom moderne conserve quelque chose encore de son baptême antique.

Ici l'allégorie est transparente et le symbole visible : la civilisation orientale incomprise et méprisée par les barbares a mis le pied sur la terre d'Occident. La barbarie a été vaincue, et le trophée de la victoire remportée par la plaine sur la montagne est la fondation d'une ville ; alors la mission d'Hercule dans les Gaules est accomplie : comme dernier monument de son passage, les dieux le virent, dit Silius Italicus :

Scindentem nubes, frangentemque ardua montis.

Et dès lors il y eut une voie qui conduisit des côtes gauloises aux plaines d'Italie en traversant le col de Tende. C'est la première que l'on connaisse ; elle date de mille ans avant le Christ, et quoique aujourd'hui elle compte vingt-huit siècles, elle porte encore le nom de *Chaussée tyrienne.*

Tyr, condamnée par le prophète Ezéchiel, et assiégée par les armées de Nabuchodonosor, touchait à sa décadence ; ses colonies languissantes agonisaient loin de la métropole comme des membres auxquels le cœur n'envoie plus de sang. La civilisation rhodienne avait vainement voulu raviver les établissemens de ceux auxquels elle succédait dans l'empire des mers ; ces Hollandais de l'ancien monde disparurent bientôt à leur tour, après avoir, en souvenir de leur pays, bâti Rhoda ou Rhodanousia près des bouches libyques du Rhône, et en disparaissant, ils laissèrent s'éteindre presque entièrement le commerce un instant si actif entre l'Orient et la Gaule.

Les naturels du pays profitèrent de ce moment de reflux pendant lequel la civilisation d'Orient abandonnait les côtes méridionales des Gaules pour les rivages septentrionaux de l'Afrique, où commençait à fleurir Carthage. Les Segobriges, tribu gallique libre parmi les Ligures, s'étendirent alors depuis le Var jusqu'au Rhône, et la barbarie occidentale commençait à effacer les traces de la civilisation d'Orient, lorsqu'un vaisseau phocéen jeta l'ancre à l'est du Rhône : son capitaine était un jeune aventurier parti de l'Asie pour un voyage de découvertes ; il mit pied à terre et vint demander l'hospitalité au chef barbare qui commandait sur ces côtes.

C'était par hasard jour de fête : le roi Nann mariait sa fille qu'Aristote nomme Petta, et que Justin appelle Gyptis; tous les guerriers qui avaient des prétentions à sa main venaient de s'asseoir sur des bottes de foin et de paille autour d'une table très basse chargée de venaison et d'herbes cuites : c'est qu'à la fin du repas la jeune fiancée, dont on ne connaissait pas encore l'époux, devait entrer portant à la main une coupe pleine de vin tiré d'Italie, car la vigne n'était point encore naturalisée dans les Gaules, et présenter cette coupe à celui qu'elle choisissait pour époux. En ce moment se présenta Euxène; Nann se leva pour le recevoir, car l'étranger était le bienvenu, sous le palais comme sous la chaumière gauloise, et le faisant asseoir à sa droite, il l'invita à prendre part au festin.

Vers la fin du repas, la porte de la chambre s'ouvrit et la fille de Nann parut. C'était une belle Gauloise, à la taille élancée et flexible comme un roseau, aux cheveux blonds et aux yeux bleus; elle s'arrêta un instant sur le seuil pour choisir, dans cette assemblée guerrière, celui dont elle allait faire un roi; alors au milieu de ces soldats sauvages et de haute stature, aux cheveux rougis par l'eau de chaux et aux moustaches rousses, à la saie rayée et attachée au-dessous du menton avec une agrafe de métal, elle aperçut un jeune homme d'une beauté inconnue au pays où elle était née. Il avait des yeux et des sourcils bruns, de longs cheveux noirs parfumés, une chlamyde blanche qui laissait voir ses bras nus et ses mains efféminées, un bonnet, un manteau et des sandales de pourpre. Soit fascination, soit caprice, son regard ne put se détacher de l'étranger; elle marcha droit à lui, et au mépris des guerriers qui l'entouraient, elle lui présenta la coupe avec un doux sourire. A l'instant tous les convives se levèrent en murmurant; mais, dit Aristote, Nann crut reconnaître dans cette action une impulsion supérieure et un ordre de ses dieux; il tendit la main au Phocéen, l'appela son gendre, et donna pour dot à sa fille le golfe même où son époux avait pris terre. Euxène renvoya aussitôt sa galère à Phocée avec le tiers de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie, et avec ceux qui lui restaient il jeta sur le promontoire qui s'avançait dans la Méditerranée les fondemens d'une ville qu'il appela Massalia, et

que plus tard et successivement les Latins appelèrent Marsilia, les Provençaux Marsillo, et les Français Marseille.

Cependant les messagers d'Euxène, revenus à Phocée, racontèrent ce qu'ils avaient vu et comment leur capitaine était devenu le gendre d'un roi, le fondateur d'une colonie, et demandait à la ruche maternelle un nouvel essaim pour peupler sa ville. Au récit de cette histoire merveilleuse, les aventuriers se présentèrent en foule; le trésor public leur fournit des vivres, des outils et des armes. Ils se munirent de plants de vignes et d'oliviers, et au moment de lever l'ancre, ils transportèrent sur le vaisseau d'Euxène du feu pris au foyer sacré de Phocée, et qui devait brûler éternellement à celui de Massalia, qui recevait ainsi par cette flamme, emblème de la vie, sa véritable existence de sa mère; puis aussitôt les longues galères phocéennes, dont Hérodote a compté les cinquante rames, se mirent en route pour Éphèse, où l'oracle avait ordonné aux émigrans d'aborder. Là, ils trouvèrent une femme de famille noble qui avait eu de la grande déesse éphésienne une révélation, par laquelle elle lui avait ordonné de prendre une de ses statues et de la transporter dans les Gaules. Les Phocéens accueillirent avec joie la prêtresse et la divinité; et après une heureuse traversée, ils abordèrent à Massalia, où Aristarché établit le culte de Diane.

Massalia grandit ainsi au milieu des nations environnantes qui, d'abord, tentèrent de s'opposer à sa prospérité, mais qui, bientôt, occupées elles-mêmes des troubles intérieurs de la Gaule, la laissèrent bâtir sur son sol de sable ses maisons de bois couvertes de chaume; car elle réservait, dit Vitruve, pour les édifices publics ou sacrés le marbre qu'elle tirait du Dauphiné, et les tuiles qu'elle pétrissait d'une argile si légère que, plongées dans l'eau, elles surnageaient comme du bois. Cependant le jour de la décadence qui était venu pour Tyr, et qui devait venir pour Carthage, se levait sur Phocée, la mère-patrie. Cyrus, qui avait conquis une partie de l'Asie-Mineure, la faisait assaillir par un de ses lieutenans. Après une résistance héroïque, les assiégés, voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus long-temps, pensèrent à leurs compatriotes, qui avaient trouvé l'hospitalité sur la terre d'Occident, et transportant sur leurs galères leurs meubles les plus précieux, leurs fa-

milles et leurs dieux, ils levèrent l'ancre, éteignant dans leurs temples le feu sacré qu'ils devaient retrouver dans les Gaules et en Corse, à Massalia et à Alatia.

Mais la Corse était inculte alors : d'ailleurs les Phocéens étaient des matelots et non des laboureurs. Il avaient soixante galères et pas une charrue; ils se firent pirates, et interceptèrent le commerce entre les Carthaginois, les Siciliens, les Espagnols et les Étrusques. A compter de ce jour, Carthage et Massalia furent ennemies en attendant qu'elles devinssent rivales; de sorte, que lorsqu'Annibal, pour accomplir le serment qu'enfant il avait prêté à son père, conçut le projet gigantesque qui pensa faire de Carthage la reine du monde, il était à peine apparu au sommet des Pyrénées, que, par les soins des Massaliotes, Rome était avertie du danger qui la menaçait, et savait qu'elle trouverait un port ami où envoyer ses vaisseaux, et une route alliée où faire marcher les légions qui devaient s'opposer au passage du Rhône et des Alpes.

Quand nous nous enfoncerons dans le Midi, nous tâcherons de retrouver les traces de ce merveilleux passage; mais, pour le moment, c'est de la fortune de Massalia et non de Rome que nous nous occupons. Les résultats de la seconde guerre punique furent immenses pour elle. Massalia hérita du commerce de l'Afrique, de l'Espagne, de la Grande-Grèce et de la Sicile. L'aigle romaine, ne pouvant tout dévorer, abandonna ses restes au lion massaliote, et un instant la Phocée occidentale réunit, dans son port, le commerce du monde, d'où avaient disparu Tyr, Rhodes et Carthage. Ce fut alors qu'elle pensa que sa puissance ne serait solidement établie que si elle devenait une puissance territoriale en même temps que maritime, et qu'elle commença à faire des excursions sur la rive droite du Var; ses excursions tirèrent de leur sommeil ses vieux ennemis, les Ligures, les Oxibes et les Deceates. Ils s'éveillèrent aussitôt, mal refroidis qu'ils étaient de leur ancienne haine, et investirent Antipolis et Nicée (1), deux des principales colonies de Massalia. La fille de Phocée, menacée à son tour dans ses possessions, envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre de ses voisins. Rome délégua des arbitres chargés de prononcer sur les

(1) Antibes et Nice.

différends qui venaient de s'élever. La galère qui portait les trois messagers de conciliation aborda à OEgitna, qui appartenait aux Oxibes. Ceux-ci, exaspérés par la vue de ces étrangers qui se posaient déjà en juges dans leurs différends, les attaquèrent au moment où ils débarquaient. Deux Romains tombèrent au premier choc. Flaminius, qui voulut se défendre, fut grièvement blessé; cependant il soutint la retraite de ses compagnons, et regagna son vaisseau, mais poursuivi de si près, qu'il n'eut pas le temps d'en lever les ancres, et qu'il fut forcé d'en faire couper les câbles. C'était là plus qu'il n'en fallait à la politique guerrière de Rome, qui, l'Italie soumise et Carthage détruite, rêvait déjà l'empire du monde; elle chargea Quintus Opimius de tirer satisfaction de l'offense, et mit sous ses ordres quatre légions. Le consul les assembla à Placentia, les conduisit par les Apennins, traversa à leur tête le col de Tende, et descendit dans le pays des Oxibes par l'ancienne route tyrienne, qu'Hercule avait frayée au milieu des nuages.

Les Oxibes et leurs alliés les Deceates et les Ligures furent vaincus, leurs terres données en propriété aux Massaliotes; et Rome, pour s'assurer de l'exécution exacte du traité imposé par elle, laissa ses légions dans les positions militaires et dans les villes principales des ennemis qu'elle avait vaincus.

Deux consuls succédèrent à Quintus Opimius; le premier fut M. Fulvius Flaccus, qui, sur de nouvelles plaintes des Massaliotes, déclara la guerre aux Salytes et aux Voconces, et les vainquit comme son prédécesseur avait fait des Oxibes, des Deceates et des Ligures; le second fut C. Sextius Calvinus, qui, promenant ses légions sur tout le littoral, rejeta les Voconces au-delà de l'Isère, et repoussa dans les montagnes toute la population des plaines, lui défendant d'approcher à quinze cents pas des lieux de débarquement, et à mille pas du reste de la côte.

Cependant l'hiver vint; Caius Sextius interrompit les hostilités, et prit ses quartiers sur une petite colline située à quelques lieues de Massalia : ce qui l'avait déterminé à choisir cet endroit, c'était la réunion presque miraculeuse d'une rivière, de fontaines d'eaux vives et de sources thermales. Aussi n'eut-il pas plus tôt vu le parti qu'on pouvait tirer d'une aussi heureuse position que

l'ambition de fonder une colonie et de donner son nom à une ville, lui fit échanger ses palissades pour des murailles et ses tentes pour des maisons. La cité naissante prit le nom d'*Aquæ Sextiæ*, et ce fut la première ville que les Romains possédèrent sur le territoire transalpin.

Cent ans après, Fabius, Domitius, P. Manlius, Aurelius Cotta, Q. Marius Rex, Marius, Promptinus et César, avaient, malgré les défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurus, de Cœpion et de Manlius, conquis le reste des Gaules, et Octave les avait divisées en dix-sept provinces romaines.

En descendant le Rhône depuis Lyon jusqu'à Marseille, nous retrouverons toute l'histoire de cette conquête par les monumens qu'elle a laissés.

Quant à Lyon où nous sommes arrivés, la ville était si peu de chose du temps de l'invasion romaine, que César passa sur elle sans la voir et sans la nommer seulement; il fit une halte sur cette colline où est maintenant Fourvière, y assit ses légions, et ceignit son camp momentané d'une ligne si profonde, que dix neuf siècles écoulés n'ont pu combler entièrement de leur poussière les fossés qu'il creusa avec la pointe de son épée.

Quelque temps après la mort de ce conquérant, qui subjugua trois cents peuples, prit huit cents villes et tua trois millions d'hommes, un de ses cliens, nommé Lucius, escorté de quelques soldats restés fidèles à la mémoire de leur général et cherchant un lieu où fonder une colonie, trouva arrêtés au confluent du Rhône et de la Saône un assez grand nombre de Viennois, qui, refoulés par les populations allobroges descendues de leurs montagnes, avaient dressé leurs tentes sur cette langue de terre que fortifiaient naturellement ces fossés immenses creusés par la main de Dieu, et dans lesquels coulaient à pleins bords un fleuve et une rivière. Les proscrits firent un traité d'alliance avec les vaincus, et, sous le nom de Lucii Dunum (1), on vit bientôt sortir de terre les fondations de la ville qui devait en peu de temps devenir la citadelle des Gaules et le centre de communication des quatre grandes voies tracées par Agrippa, et qui sil-

(1) Par abréviation *Lucdunum*, et par corruption *Lugdunum*.

lonnent encore la France moderne, des Alpes au Rhin et de la Méditerranée à l'Océan.

Alors soixante cités des Gaules reconnurent Lucii Dunum pour leur reine, et vinrent à frais communs élever un temple à Auguste qu'elles reconnurent pour leur dieu.

Ce temple, sous Caligula, changea de destination, ou plutôt de culte ; il devint le lieu de réunion des séances d'une académie, dont un des réglemens peint tout entier le caractère du fou impérial qui l'avait fondée : ce réglement porte que celui des concurrens académiques qui produira un mauvais ouvrage, et qui sera exclu au profit de celui qui aurait fait mieux, effacera cet ouvrage tout entier avec sa langue, ou, s'il l'aime mieux, sera précipité dans le Rhône.

Lucii Dunum n'avait encore qu'un siècle, et la cité née d'hier le disputait déjà en magnificence à Massalia la Grecque et à Narbo la Romaine, lorsqu'un incendie, qu'on attribua au feu du ciel, la réduisit en cendres, et cela si rapidement, dit Sénèque, historien concis de ce vaste embrasement, qu'entre une ville immense et une ville anéantie il n'y eut que l'espace d'une nuit.

Trajan prit pitié d'elle ; sous sa protection puissante, Lucii Dunum commença à sortir de ses ruines ; bientôt sur la colline qui la dominait s'éleva un magnifique édifice destiné aux marchés ; à peine fut-il ouvert que les Bretons s'empressèrent d'y apporter leurs boucliers peints de différentes couleurs et les Ibères ces armes d'acier qu'eux seuls savaient tremper. En même temps Corinthe et Athènes y envoyaient, par Marseille, leurs tableaux peints sur bois, leurs pierres gravées et leurs statues de bronze; l'Afrique ses lions et ses tigres altérés du sang des amphithéâtres, et la Perse ses chevaux si légers, qu'ils balançaient la réputation des coursiers numides, dont les mères, dit Hérodote, étaient fécondées par le souffle du vent.

Ce monument, qui s'écroula l'an 840 de notre ère, est appelé par les auteurs du neuvième siècle *Forum Vetus*, et par ceux du quinzième *Fort Viel;* c'est de ce mot composé que les modernes ont fait Fourvière, nom que porte encore de nos jours la colline sur laquelle il fut bâti.

Lyon suivit la destinée des autres colonies romaines ; à l'épo-

que de la décadence de la métropole, elle échappa à sa puissance, et se réunissant en 532 au royaume des Francs, vint, à dater de cette époque, confondre son histoire avec la nôtre. Colonie romaine sous les Césars, seconde ville de France sous nos rois, le tribut de noms illustres qu'elle paya à Rome à titre d'alliée, fut ceux de Germanicus, de Claude, de Caracalla, de Marc-Aurèle, de Sidoine-Apollinaire et d'Ambroise; ceux qu'elle donna à la France à titre de fille, furent ceux de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Suchet, de Duphot, de Camille Jordan, de Lemontey, de Lemot, de Dugast-Montbel et de Ballanche.

CINQ-MARS ET DE THOU.

Trois monumens restent encore debout à Lyon, qui semblent des jalons plantés par les siècles, à des distances à peu près égales, comme des types du progrès et de la décadence de l'art architectural : ce sont l'église d'Ainay, la cathédrale de Saint-Jean et l'Hôtel-de-Ville. Le premier de ces monumens est contemporain de Karl-le-Grand, le second de saint Louis, et le troisième de Louis XIV.

L'église d'Ainay est bâtie sur l'emplacement du temple que les soixante nations de la Gaule avaient élevé à Auguste : les quatre piliers de granit qui soutiennent le dôme sont même empruntés par la sœur chrétienne à son frère païen; ils ne formaient d'abord que deux colonnes qui s'élevaient à une hauteur double de celle qu'ils ont aujourd'hui, et chacune était surmontée d'une Victoire; l'architecte qui bâtit Ainay les fit scier par le milieu, afin qu'elles ne jurassent point avec le caractère roman du reste de l'édifice.

Au-dessus de la porte principale, on a incrusté un petit bas-relief antique, représentant trois femmes tenant des fruits à leurs mains. Au-dessus de ces figures, on lit ces mots en abrégé :

MAT. AUG. PH. E. MED.

On les explique ainsi :

Matronis Augustis, Philexus Egnatius, Medicus.

La cathédrale de Saint-Jean ne paraît pas avoir, au premier abord, l'âge que nous lui avons donné ; son portique et la façade datent évidemment du XVe siècle, soit qu'ils aient été rebâtis ou seulement achevés à cette époque. Au reste, la date précise de sa naissance se retrouvera pour l'archéologue dans l'architecture de la grande nef, dont les pierres portent la trace toute fraîche des souvenirs rapportés des croisades et des progrès que l'art oriental venait d'introduire chez les peuples occidentaux.

L'une des chapelles qui forment les bas-côtés de l'église, et dont, en général, l'architecte portait le nombre à sept en mémoire des sept mystères, ou à douze en l'honneur des douze apôtres, est nommée la chapelle Bourbon. La devise du cardinal, qui se compose de ces trois mots : *Nespoir ne peur*, est reproduit en plusieurs endroits. Pierre de Bourbon, son frère, y ajouta un P et un A entrelacés, ces lettres étant les premières de son nom de baptême et de celui d'Anne de France, sa femme. Quant aux chardons qui l'ornent, ils indiquent que le roi lui a fait un *cher don* en lui accordant sa fille. Hâtons-nous de dire que la ciselure vaut mieux que le calembour.

L'un des quatre clochers qui, contrairement aux règles architecturales du temps, flanquent l'édifice à chacun de ses angles, sert de demeure à l'une des plus grosses cloches de France : elle pèse trente-six mille.

L'Hôtel-de-Ville, situé sur la place des Terreaux, est probablement l'édifice que Lyon montre avec le plus de complaisance aux étrangers; sa façade, élevée sur les dessins de Simon Maupin, présente tous les caractères du grandiose lourd et froid de l'architecture de Louis XIV; c'est en descendant ses marches que l'on se trouve en face de l'un des souvenirs historiques les plus terribles que l'histoire criminelle de la France garde dans ses archives : c'est sur le terrain qui s'étend aux pieds du voyageur que sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de de Thou.

Grace au beau roman d'Alfred de Vigny, cette catastrophe est de nos jours devenue populaire. La scène qui le clôt est une des belles scènes qui aient été conçues et écrites; et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de mettre en face de l'invention sortie de la tête du poète le récit positif et nu conservé par la plume du gref-

fier : on pourra voir aux prises ces deux grandes déesses qui président, l'une à la poésie, l'autre à l'histoire, l'imagination et la vérité.

« Le vendredi, 12 septembre 1642, M. le chancelier entra dans le palais du présidial de Lyon sur les sept heures du matin, accompagné de MM. les commissaires députés par le roi pour le procès de MM. de Cinq-Mars et de Thou ;

« M. le procureur-général du roi au parlement du Dauphiné faisant ici la charge de procureur du roi.

« Comme ils furent dans la chambre du conseil, le chevalier du guet fut envoyé, par sa compagnie, au château de Pierre-Scize, pour faire venir M. de Cinq-Mars, lequel fut amené au palais, sur les huit heures, dans un carrosse de louage. Entrant dans le palais, il demanda : « Où sommes-nous? » On lui dit qu'il était au palais ; de quoi il se contenta, et monta l'escalier avec beaucoup de résolution.

« Il fut appelé dans la chambre du conseil devant les juges, où il demeura environ une heure et un quart.

« Environ vers neuf heures, M. le chancelier envoya le chevalier du guet quérir M. de Thou au même château de Pierre-Scize et dans le même carrosse de louage.

« Une heure après ou environ, M. de Laubardemont, conseiller au parlement de Grenoble, et M. Robert de Saint-Germain sortirent de la chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur arrêt, et les résoudre à la mort; ce qu'ils firent, les exhortant à rappeler toutes les forces de leur esprit et de leur courage pour témoigner de la résolution dans une occasion qui étonne les plus constans. A cette nouvelle, ils affermirent leur esprit, et témoignèrent une résolution extraordinaire, avouant eux-mêmes que véritablement ils étaient coupables, et méritaient la mort, à laquelle ils étaient bien résolus.

« Ici M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars en souriant : « Eh bien! monsieur, humainement je pourrais me plaindre de vous; vous m'avez accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sait combien je vous aime! Mourons, monsieur! mourons courageusement, et gagnons le paradis! » Ils s'embrassèrent l'un l'autre d'une grande tendresse, s'entredisant que, puisqu'ils avaient été si bons amis

durant leur vie, ce serait une grande consolation de mourir ensemble.

« Alors ils remercièrent ces messieurs les commissaires, lesquels ils embrassèrent, et les assurèrent qu'ils n'avaient aucun regret de mourir, et qu'ils espéraient que cette mort serait le commencement de leur bonheur. Ensuite on appela Pallerue, greffier criminel du présidial de Lyon, pour leur prononcer leur arrêt.

« Après la prononciation de l'arrêt, M. de Thou dit d'un grand sentiment : « Dieu soit béni ! Dieu soit loué ! » et dit ensuite plusieurs belles paroles d'une ferveur incroyable, qui lui dura jusqu'à la mort. M. de Cinq-Mars, après la lecture de l'arrêt qui le condamnait à la question, dit : « La mort ne m'étonne point ; mais il faut avouer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oui, messieurs, je trouve cette question tout-à-fait extraordinaire à un homme de ma condition et de mon âge. Je crois que les lois m'en dispensent, au moins je l'ai ouï dire. La mort ne me fait point peur ; mais, messieurs, j'avoue ma faiblesse, j'ai de la peine à digérer cette question. »

« Ils demandèrent chacun leur confesseur, savoir : M. de Cinq-Mars le père Malavette, jésuite, et M. de Thou le père Mambrun, aussi jésuite ; celui qui, jusqu'alors, avait eu la charge de les garder, les remit, par l'ordre de M. le chancelier, entre les mains du sieur Thomé, prévôt-général des maréchaux du Lyonnais, puis prit congé d'eux.

« Le père Malavette venu, M. de Cinq-Mars l'alla embrasser et lui dit : « Mon père, on veut me donner la question, j'ai bien de la peine à m'y résoudre. » Le père le consola, et fortifia son esprit autant qu'il put dans cette fâcheuse rencontre. Il se résolut enfin ; et comme M. de Laubardemont et le greffier le vinrent prendre pour le mener dans la chambre de la gêne, il se rassura ; et passant près de M. de Thou, il lui dit froidement : « Monsieur, nous sommes tous deux condamnés à mourir, mais je suis bien plus malheureux que vous ; car, outre la mort, je dois souffrir la question ordinaire et extraordinaire. »

« On le mena en la chambre de la gêne ; et, passant par une chambre des prisonniers, il dit : « Mon Dieu ! où me menez-vous ? » Et puis : « Ah ! qu'il sent mauvais ici ! » Il fut ensuite une demi-

heure dans la chambre de la gêne; puis on le ramena sans avoir été tiré, d'autant que par le *retentum* de l'arrêt, il avait été dit qu'il serait seulement présenté à la question. A son retour, son rapporteur lui dit adieu dans la salle d'audience, et les larmes aux yeux, après avoir parlé quelque temps ensemble.

« Après quoi, M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment, et de ne point appréhender la mort. Il lui répartit qu'il ne l'avait jamais appréhendée, et quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avait toujours cru qu'il n'en échapperait pas. Ils demeurèrent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel ils s'embrassèrent deux ou trois fois, et se demandèrent pardon l'un et l'autre avec des démonstrations d'amitié très parfaites.

« Leur conférence finit par ces mots de M. de Cinq-Mars : « Il est temps de mettre ordre à notre salut. »

« Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eut peine d'obtenir ; il fit une confession générale de toute sa vie, avec grande repentance de ses péchés, et beaucoup de sentiment d'avoir offensé Dieu. Il pria son confesseur de témoigner au roi et à monseigneur le cardinal les regrets qu'il avait de sa faute, et comme il leur en demandait très humblement pardon.

« La confession dura environ une heure, à la fin de laquelle il dit au père qu'il n'avait rien pris il y avait vingt-quatre heures ; ce qui obligea le père à faire apporter des œufs frais et du vin ; mais il ne prit qu'un morceau de pain et un peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que se laver la bouche. Il témoigna à ce père que rien ne l'avait tant étonné que de se voir abandonné de tous ses amis, ce qu'il n'aurait jamais cru, et il lui dit que, depuis qu'il avait eu l'honneur des bonnes graces du roi, il avait toujours tâché à se faire des amis, et qu'il s'était persuadé y avoir réussi ; mais qu'il connaissait enfin qu'il ne s'y fallait pas fier, et que toutes les amitiés de cour n'étaient que dissimulation. Le père lui répondit que telle avait toujours été l'humeur du monde, qu'il ne s'en fallait point étonner ; et ensuite il lui cita ce vieux distique d'Ovide :

« Donec eris felix, multos numerabis amicos :
« Tempora si fuerint nubila, solus eris. »

« Il se le fit répéter deux ou trois fois, tant il le trouva à son gré, et l'ayant appris par cœur, le répéta quelquefois.

« Il demanda du papier et de l'encre pour écrire, comme il le fit, à madame la maréchale sa mère, qu'il priait, entre autres choses, de vouloir payer quelques dettes siennes, dont il lui envoya les mémoires, qu'il remit au père pour faire voir le tout à M. le chancelier. Le principal sujet de ses lettres fut la prière qu'il fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son ame. Il finit ainsi : « Au reste, madame, autant de pas que je vais faire, sont autant de pas qui me portent à la mort. »

« Cependant M. de Thou était dans la salle d'audience avec son confesseur, dans des transports divins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son confesseur, il courut l'embrasser avec ces paroles : « Mon père, je suis hors de peine ; nous sommes condamnés à mort, et vous venez pour me mener dans le ciel. Ah! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort. Que c'est un chemin bien court! Allons, mon père, allons à la mort! allons au ciel! allons à la vraie gloire! Hélas! quel bien puis-je avoir fait dans ma vie qui m'ait pu obtenir la faveur que je reçois aujourd'hui, de souffrir une mort ignominieuse, pour arriver plus tôt à la vie éternellement glorieuse? »

« Je me servirai ici de la révélation naïve de ce bon père, qui nous fait part de ce qu'il a remarqué : voici comme il parle :

« M. de Thou me voyant près de soi, en la salle d'audience, il m'embrassa, et me dit qu'il était condamné à mort et qu'il fallait bien employer le temps qu'il lui restait de vie, et me pria de ne le point quitter et de l'assister jusqu'à la fin. Il me dit encore : « Mon père, depuis qu'on a prononcé ma sentence, je suis plus content et plus tranquille qu'auparavant. L'attente de ce qu'on ordonnerait et de l'issue de cette affaire, me tenait en perplexité et inquiétude. Maintenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au paradis, et me disposer à la mort; je n'ai aucune amertume ni malveillance contre personne. Mes juges m'ont jugé en gens de biens, équitablement et selon les lois. Dieu s'est voulu servir d'eux pour me mettre en son paradis, et m'a voulu prendre en ce temps, auquel, par sa bonté et sa miséricorde, je crois être bien disposé à la mort; je

ne peux rien de moi-même ; cette constance et ce peu de courage que j'ai prouvent sa grace. »

« Alors il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, de contrition et repentance de ses péchés, et plusieurs oraisons jaculatoires. Il faut ici remarquer que, pendant les trois premiers mois de sa prison, il s'était disposé à la mort par la fréquentation des sacremens, par l'oraison, méditation et considération des mystères divins, par la communion avec ses pères spirituels, et lectures des livres de dévotion, particulièrement du livre de Bellarmin sur les psaumes, et du livre *de Arte bene moriendi*, du même auteur. Il choisissait pendant ce temps certains versets de psaumes, pour faire ses oraisons jaculatoires, et me disait qu'il entendait et pénétrait beaucoup mieux et avec plus de ressentiment, en cette sienne affliction, ces sentences de la sainte Écriture qu'auparavant.

« Il saluait tous ceux qu'il voyait en cette salle où nous étions, se recommandait à leurs prières, leur témoignait qu'il mourait content et que ses juges l'avaient jugé équitablement et selon les formes de la loi. Voyant venir M. de Laubardemont qui avait été le rapporteur du procès, il alla au-devant de lui, l'embrassa, et le remercia de son jugement, lui disant : « Vous m'avez jugé en homme de bien ; » et ce avec tant de tendresse et de cordialité, qu'il tira des larmes, non-seulement des yeux des assistans et de ses gardes, mais encore de son rapporteur qui pleurait à chaudes larmes en l'embrassant.

« Un homme envoyé de la part de Mme de Pontac, sa sœur, lui vint dire ses derniers adieux. M. de Thou, croyant que c'était l'exécuteur de la haute justice, courut à lui et l'embrassa en lui disant : « C'est toi qui me dois aujourd'hui envoyer dans le ciel. » Mais ayant été averti que c'était un homme envoyé de la part de sa sœur, il lui dit : « Mon ami, je te demande pardon. Il y a si longtemps que je ne t'avais vu, que je te méconnaissais. Dis à ma sœur que je la prie de continuer en ses dévotions comme elle a fait jusqu'à présent ; que je connais maintenant, mieux que jamais, que ce monde n'est que mensonge et que vanité, et que je meurs content et en bon chrétien, et qu'elle prie Dieu pour moi, et qu'elle ne me plaigne point, puisque j'espère de trouver mon salut en ma

mort. Adieu. » Cet homme se retira sans pouvoir dire une seule parole. Pour lui, il sentait un courage et une force si extraordinaires à souffrir cette mort, qu'il craignait qu'il n'y eût de la vanité, et, se tournant vers moi, me dit : « Mon père, n'y a-t-il point de vanité en cela? Mon Dieu, je proteste devant votre divine majesté que moi-même je ne puis rien, et que toute ma force vient tellement de votre bonté et miséricorde, que, si vous me délaissiez, je tomberais à chaque pas. »

« Il demandait parfois si l'heure de partir pour aller au supplice approchait ; quand on le devait lier. Il priait que l'on l'avertît quand l'exécuteur de la justice serait là, afin de l'embrasser ; mais il ne le vit point que sur l'échafaud.

« Sur les trois heures après midi, quatre compagnies de bourgeois de Lyon (qu'ils appellent penonages), faisant environ mille deux cents hommes, furent rangés au milieu de la place des Terreaux : en sorte qu'ils enfermaient un espace carré d'environ quatre-vingts pas de chaque côté, dans lequel on ne laissait entrer personne que ceux qui étaient nécessaires.

« Au milieu de cet espace fut dressé un échafaud de sept pieds de hauteur et environ neuf pieds carrés, au milieu duquel, un peu plus sur le devant, s'élevait un poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demi-pied ; si, que la principale face ou le devant de l'échafaud regardait vers la boucherie des Terreaux, du côté de la Saône, contre lequel échafaud on dressa une petite échelle de huit échelons, du côté des Dames-de-Saint-Pierre. Toutes les maisons de cette place, toutes les fenêtres, murailles, toits, échafauds dressés, et généralement toutes les éminences qui ont vue sur cette place, étaient chargées de personnes de toutes conditions, âges et sexes.

« Environ les cinq heures du soir, les officiers prièrent le compagnon du père Malavette de le vouloir avertir qu'il était temps de partir. M. de Cinq-Mars, voyant ce frère qui parlait à l'oreille de son confesseur, jugea bien ce qu'il voulait.

« On nous presse, dit-il : il s'en faut aller. » Pourtant un des officiers l'entretint encore quelque temps dans sa chambre, d'où sortant, le valet de chambre qui l'avait servi depuis Montpellier,

se présentant à lui, lui demanda quelque récompense de ses services : « Je n'ai plus rien, lui dit-il, j'ai tout donné. » De là il vint vers M. de Thou, vers la salle de l'audience, disant : « Allons, monsieur, allons, il est temps. » M. de Thou, alors, s'écria : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » Là-dessus ils s'embrassèrent, puis sortirent.

« M. de Cinq-Mars marchait le premier, tenant le père Malavette par la main, jusque sur le perron, où il salua, avec tant de bonne grace et de douceur, tout le peuple, qu'il tira des larmes des yeux d'un chacun : lui seul demeura ferme sans s'émouvoir, et garda cette fermeté d'esprit tout le long du chemin. Jusque-là que, voyant son confesseur surpris d'un sentiment de tendresse à la vue des larmes de quelques personnes : « Qu'est-ce à dire ceci, mon père? lui dit-il, vous êtes plus sensible à mes intérêts que moi. »

« M. Thomé, prévôt de Lyon, avec les archers de robe-courte, et le chevalier du guet avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au supplice.

« Sur les degrés du palais, M. de Thou, voyant un carrosse qui les attendait, dit à M. de Cinq-Mars : « Quoi! on nous mène en carrosse! va-t-on comme cela en paradis? Je m'attendais bien d'être lié et traîné sur un tombereau; ces messieurs nous traitent avec grande civilité de ne nous point lier, et de nous mener en carrosse. » Comme il y entrait, il dit à deux soldats du guet : « Voyez, mes amis, on nous mène au ciel en carrosse! » M. de Cinq-Mars était vêtu d'un bel habit de drap de Hollande fort beau, couvert de dentelles d'or larges de deux doigts, un chapeau noir retroussé à la catalane, des bas de soie verts, et, par-dessus, un bas blanc avec de la dentelle et un manteau d'écarlate.

« M. de Thou était vêtu d'un habit de deuil de drap d'Espagne, avec un manteau court. Ils se mirent tous deux au fond du carrosse sur le derrière, M. de Thou étant à droite de M. de Cinq-Mars, y ayant deux jésuites à chaque portière, savoir : deux confesseurs avec leurs frères; il n'y avait personne sur le devant du carrosse.

« L'exécuteur suivait à pied, qui était un portefaix (qu'ils appellent à Lyon gagne-denier), homme âgé, fort mal fait, vêtu comme un manœuvrier qui sert les maçons, qui jamais n'avait fait aucune

exécution, sinon de donner la gêne, duquel il fallut se servir, parce qu'il n'y avait point d'autre exécuteur, celui de Lyon se trouvant avoir la jambe rompue.

« Dans le carrosse ils récitèrent avec leurs confesseurs les litanies de Notre Dame, le *Miserere* et autres prières et oraisons jaculatoires, firent plusieurs actes de contrition et d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des martyrs et des tourmens qu'ils avaient soufferts. Ils saluaient fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissait les rues par où ils passaient.

« Quelque temps après, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : « Monsieur, il me semble que vous devez avoir plus de regret que moi de mourir, vous étiez plus jeune et vous étiez plus grand dans le monde ; vous aviez de plus grandes espérances, vous étiez le favori d'un grand roi ; mais je vous assure pourtant, monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela qui n'est que du vent ; car assurément nous allions nous perdre, nous nous fussions damnés, et Dieu nous veut sauver ; je tiens notre mort pour une marque infaillible de notre prédestination, pour laquelle nous avons beaucoup plus d'obligation à Dieu que s'il nous avait donné tous les biens du monde : nous ne le saurions jamais assez remercier. Ces paroles émurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes. Ils demandaient de temps en temps s'ils étaient encore bien loin de l'échafaud ; sur quoi, le père Malavette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars s'il craignait pour la mort. « Point du tout, mon père répondit-il, et c'est ce qui me donne de l'appréhension de voir que je n'en ai point. Hélas ! je ne crains rien que mes péchés. » Cette crainte l'avait fortement touché depuis sa confession générale.

« Comme ils approchaient de la place des Terreaux, le père Mambrun avertit M. de Thou de se souvenir sur l'échafaud de gagner les indulgences, par le moyen d'une médaille qu'il lui avait donnée, disant trois fois : Jésus ! Lors M. de Cinq-Mars, entendant ceci, dit à M. de Thou : « Monsieur, puisque je dois mourir le premier, donnez-moi votre médaille pour la joindre aux miennes, afin que je m'en serve le premier, et puis on vous les conservera, » et ensuite ils contestaient à qui des deux mourrait le premier.

« M. de Cinq-Mars disait que c'était à lui comme le plus cou-

pable et le premier jugé, ajoutant que ce serait le faire mourir deux fois, s'il mourait le dernier ; M. de Thou demandant ce droit comme le plus âgé. Le père Malavette prit la parole et dit à M. de Thou : « Il est vrai, monsieur, que vous êtes le plus vieux, et vous devez être aussi le plus généreux ; » ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé : « Bien, monsieur ! repartit M. de Thou, vous voulez m'ouvrir le chemin de la gloire ! — Ah ! dit M. de Cinq-Mars, je vous en ai ouvert le précipice, mais précipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle. » Le père Malavette termina leur différend en faveur de M. de Cinq-Mars, jugeant qu'il était plus à propos qu'il mourût le premier.

« Etant proche de l'échafaud, on remarqua que M. de Thou, s'étant baissé et ayant vu l'échafaud, étendit les bras et puis frappa les mains l'une contre l'autre d'une action vive et d'un visage joyeux, comme s'il se fût réjoui à cette vue, et dit à M. de Cinq-Mars : « Mais, monsieur, c'est d'ici que nous devons aller en paradis? » et se tournant à son confesseur : « Mon père, est-il bien possible qu'une créature si chétive que moi doive prendre aujourd'hui possession d'une éternité bienheureuse ? »

« Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud. Le prévôt étant venu dire à M. de Cinq-Mars que c'était à lui de monter le premier, il dit adieu à M. de Thou, et se congédièrent d'une grande affection, disant qu'ils se reverraient bientôt en l'autre monde où ils seraient éternellement unis avec Dieu. Ainsi, M. de Cinq-Mars descendit du carrosse et parut la tête levée et d'un visage gai. Un archer du prévôt s'étant présenté pour lui prendre son manteau, disant qu'il lui appartenait, son confesseur l'en empêcha, et demanda au sieur prévôt si les archers y avaient droit : lui ayant dit que non, le père dit à M. de Cinq-Mars qu'il disposât de son manteau comme il lui plairait. Lors il le donna au jésuite qui accompagnait son confesseur, disant qu'il le donnait pour faire prier Dieu pour lui.

« Ici, après les trois sons de trompette ordinaire, Pallerue, greffier criminel de Lyon, étant à cheval assez près de l'échafaud, lut leur arrêt, que ni l'un ni l'autre n'écoutèrent. Pendant quoi, on abattit le mantelet de la portière du carrosse qui regardait l'échafaud, afin d'en ôter la vue à M. de Thou, qui demeura dans le carrosse avec son confesseur et son compagnon.

« M. de Cinq-Mars, ayant salué ceux qui étaient près de l'échafaud, se couvrit et monta gaiement l'échelle. Au second échelon, l'archer du prévôt s'avança à cheval et lui ôta par derrière son chapeau de dessus la tête; lors il s'arrêta tout court, et se tournant, dit : « Laissez-moi mon chapeau ! » Le prévôt, qui était près, se fâcha contre son archer qui lui remit en même temps son chapeau sur la tête, qu'il accommoda comme mieux lui semblait, puis acheva de monter courageusement.

« Il fit un tour sur l'échafaud, comme s'il eût fait une démarche de bonne grace sur un théâtre, puis il s'arrêta et salua tous ceux qui étaient à sa vue, d'un visage riant; après, s'étant couvert, il se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied et mis la main au côté, il considéra toute cette grande assemblée d'un visage assuré qui ne témoignait aucune peur, et fit encore deux ou trois belles démarches.

« Son confesseur étant monté, il le salua, chapeau devant lui, sur l'échafaud; il embrassa étroitement ce père qui, pendant cet embrassement, l'exhorta d'une voix basse de produire quelques actes d'amour de Dieu, ce qu'il fit d'une grande ardeur.

« De là, il se mit à genoux aux pieds de son confesseur qui lui donna la dernière absolution; laquelle ayant reçue avec humilité, il se leva et s'alla mettre à genoux sur le bloc, et demanda : « Est-ce ici, mon père, où il me faudra mettre ? » Et comme il sut que c'était là, il essaya son cou, l'appliquant sur le poteau; puis s'étant relevé, il demanda s'il fallait ôter son pourpoint, et comme on lui eut dit que oui, il se mit en devoir de se déshabiller, et dit : « Mon père, je vous prie, aidez-moi. » Lors le père et son compagnon lui aidèrent à le déboutonner et à lui ôter son pourpoint; il garda toujours ses gants, que l'exécuteur lui ôta après sa mort.

« L'exécuteur s'approcha avec des ciseaux, que M. de Cinq-Mars lui ôta des mains, ne voulant pas qu'il le touchât, et les ayant saisis, les présenta au père, disant : « Mon père, je vous prie, rendez-moi ce dernier service, coupez-moi mes cheveux. » Le père les donna à son compagnon pour les lui couper, ce qu'il fit. Cependant il regardait doucement ceux qui étaient proche de l'échafaud, et dit au frère : « Coupez-les-moi bien, je vous prie. » Puis élevant les yeux vers le ciel, il dit : « Ah! mon Dieu, qu'est-ce que le monde ! » Après qu'ils furent coupés, il porta les deux mains à sa

tête comme pour raccommoder ceux qui restaient à côté ; le bourreau s'étant avancé presque à côté de lui, il lui fit signe de la main qu'il se retirât. Il fit de même deux ou trois fois ; il prit le crucifix et le baisa ; puis l'ayant rendu, il s'agenouilla derechef sur le bloc, devant le poteau qu'il embrassa ; et voyant en bas devant soi un homme qui était à M. le grand-maître, il le salua et lui dit : « Je vous prie d'assurer à M. de La Melleraye que je suis son très humble serviteur. » Puis s'arrêta un peu et continua : « Dites-lui que je le prie de faire prier Dieu pour moi. » Ce sont ses propres mots.

« De là l'exécuteur vint par derrière avec ses ciseaux pour découdre son collet qui était attaché à sa chemise ; ce qu'ayant fait, il le lui ôta, le faisant passer par-dessus sa tête. Puis lui-même ayant ouvert sa chemise pour mieux découvrir son cou, ayant les mains jointes dessus le poteau qui lui servait comme d'un accoudoir, il se mit en prières.

« On lui présenta le crucifix, qu'il prit de la main droite : tenant le poteau embrassé de la gauche, le baisa, le rendit, et demanda ses médailles au compagnon de son confesseur, lesquelles il baisa, et dit trois fois Jésus ; après il les lui remit ; et se tournant hardiment vers l'exécuteur qui était là debout, et n'avait pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté sur l'échafaud, lui dit : « Que fais-tu là? qu'attends-tu? » Son confesseur s'étant retiré sur l'échelle, il le rappela, et lui dit : « Mon père, venez-moi aider à prier Dieu. » Il se rapprocha et s'agenouilla auprès de lui, lequel récita d'une grande affection *Salve regina* d'une voix intelligible ; sans hésiter, pesant toutes ces belles paroles et particulièrement étant arrivé à ces mots : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende*, et le reste ; il se baissait et levait les yeux au ciel avec dévotion, et d'une façon toute ravissante. Après, son confesseur pria, de sa part, ceux qui étaient présens, de dire pour lui un *Pater noster* et un *Ave Maria*.

« Pendant quoi, l'exécuteur tira de son sac un couperet (qui était comme celui des bouchers, mais plus gros et plus carré) ; enfin, ayant levé d'une grande résolution les yeux au ciel, il dit : « Allons mourir! Mon Dieu, ayez pitié de moi! » Puis d'une constance incroyable, sans être bandé, posa fort proprement son cou sur le

poteau, tenant le visage droit tourné vers le devant de l'échafaud; et embrassant fortement de ses deux bras le poteau, il ferma les yeux et la bouche, et attendit le coup que l'exécuteur lui vint donner assez lentement et pesamment, s'étant mis à sa gauche et tenant son couperet des deux mains. En recevant le coup, il poussa d'une voix forte comme : Ah! qui fut étouffé dans le sang; il leva les genoux de dessus le bloc, comme pour se lever, et retomba en la même assiette qu'il était.

« La tête ne s'étant pas entièrement séparée du corps par ce coup, l'exécuteur passa à sa droite, par derrière, et, prenant la tête par les cheveux de la main droite, de la main gauche il scia, avec son couperet, une partie de la trachée-artère, et la peau du cou qui n'était pas coupée; après quoi il jeta la tête sur l'échafaud, qui, de là, bondit à terre, où l'on remarqua qu'elle fit encore un demi-tour et palpita assez long-temps. Elle avait le visage tourné vers les religieuses de Saint-Pierre, et le dessus de la tête vers l'échafaud, les yeux ouverts.

« Son corps demeura droit comme le poteau qu'il tenait toujours embrassé, tant que l'exécuteur le tira de là pour le dépouiller; ce qu'il fit; puis il le couvrit d'un drap et mit son manteau par-dessus. La tête, ayant été rendue sur l'échafaud, elle fut mise auprès du corps, sous le même drap.

« M. de Cinq-Mars étant mort, on leva la portière du carrosse, d'où M. de Thou sortit d'un visage riant, lequel ayant fort civilement salué ceux qui étaient là auprès, monta assez vite et généreusement sur l'échafaud, tenant son manteau plié sur le bras droit, où, d'abord jetant son manteau d'une face allègre, courut les bras étendus vers son exécuteur qu'il embrassa et baisa en disant : « Ah! mon frère, mon cher ami, que je t'aime; il faut que je t'embrasse, puisque tu me dois causer aujourd'hui un bonheur éternel : tu dois me mettre dans le paradis. » Puis, se tournant sur le devant de l'échafaud, il se découvrit et salua tout le monde, et jeta derrière soi son chapeau, qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars. De là, se retournant vers son confesseur, il dit, d'une grande ardeur : « Mon père, *spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.* »

« Le père lui ayant dit quelques paroles de dévotion qu'il écou-

tait attentivement, il lui dit qu'il avait encore quelque chose à dire touchant sa conscience, se mit à genoux, lui déclara ce que c'était, et reçut la dernière absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant reçue, il ôta son pourpoint et se mit à genoux et commença le psaume 115, qu'il récita par cœur et paraphrasa en français, presque tout au long, d'une voix assez haute et d'une action vigoureuse, avec une ferveur indicible, mêlée de sainte joie. « Il est vrai que j'ai trop de passion pour cette mort, disait-il; n'y a-t-il point de mal? mon père (dit-il plus bas en souriant, se tournant à côté vers le père), j'ai trop d'aise; n'y a-t-il point de vanité? Pour moi, je n'en veux point. »

« Tout cela fut accompagné d'une action si vive, si gaie et si forte, que plusieurs de ceux qui étaient éloignés pensaient qu'il fût dans des impatiences, et qu'il déclamait contre ceux qui étaient cause de sa mort.

« Après ce psaume, étant encore à genoux, il tourna sa vue à main droite, et voyant un homme qu'il avait embrassé dans le palais, parce qu'il le rencontra avec un huissier du conseil qu'il connaissait, il le salua de la tête et du corps, et lui dit gaiement : « Monsieur, je suis votre très humble serviteur. »

« Il se leva, et l'exécuteur s'approchant pour lui couper les cheveux, le père lui ôta les ciseaux pour les donner à son compagnon; ce que M. de Thou voyant, il les lui prit des mains, disant : « Quoi! mon frère, croyez-vous que je le craigne? n'avez-vous pas bien vu que je l'ai embrassé? Je le baise, cet homme-là, je le baise! Tiens, mon ami, fais ton devoir, coupe-moi les cheveux. » Ce qu'il commença de faire, mais, comme il était lourd et maladroit, le père lui ôta les ciseaux et les fit couper par son compagnon; pendant quoi il regardait, d'un visage assuré et riant, à ceux qui étaient les plus proches, levait quelquefois amoureusement les yeux au ciel, et s'étant levé quelque peu de temps, il prononça cette belle sentence de saint Paul.

« *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur : Quæ enim videntur, temporalia sunt; quæ autem non videntur, æterna.* »

« Les cheveux coupés, il se mit à genoux sur le bloc, et fit une offrande de soi-même à Dieu avec des paroles et des sentimens que je ne puis exprimer. Il demanda à tous un *Pater* et un *Ave Maria*

avec des paroles qui perçaient le cœur, baisa le crucifix avec grand sentiment d'amour, demanda les médailles pour gagner l'indulgence, puis dit :

« Mon père, ne me veut-on point bander? » Et comme le père lui répondit que cela dépendait de lui, il dit : « Oui, mon père, il me faut bander. » Et regardant ceux qui étaient les plus proches, dit : « Messieurs, je l'avoue, je suis poltron ; je crains de mourir. Quand je pense à la mort, je tremble, je frémis, mes cheveux se hérissent; et si vous voyez quelque peu de constance en moi, attribuez cela à notre Seigneur, qui fait un miracle pour me sauver; car effectivement, pour bien mourir en l'état où je suis, il faut de la résolution ; je n'en ai point, mais Dieu m'en donne, et me fortifie puissamment. »

« Puis il mit les mains dans ses pochettes pour y chercher son mouchoir, afin de se bander, et l'ayant tiré à moitié, il le resserra et pria de fort bonne grace ceux qui étaient en bas de lui jeter un mouchoir. Aussitôt on lui en jeta deux ou trois; il en prit un et fit grande civilité à ceux qui lui avaient jeté, promettant de prier Dieu pour eux au ciel, n'étant pas en son pouvoir de leur rendre ce service dans ce monde. L'exécuteur vint pour le bander de ce mouchoir; mais comme il le faisait fort mal, mettant les coins du mouchoir en bas, qui couvraient sa bouche, il le retroussa et s'accommoda mieux.

« Après il mit son cou sur le poteau (qu'un frère jésuite avait torché de son mouchoir, parce qu'il était tout moite de sang), et demanda à ce frère s'il était bien, qui lui dit qu'il fallait qu'il avançât un peu davantage sa tête sur le devant, ce qu'il fit. En même temps l'exécuteur, s'apercevant que les cordons de la chemise n'étaient point déliés et qu'ils lui tenaient le cou serré, s'avança pour les délier ; ce qu'ayant senti, il demanda : « Qu'y a-t-il? faut-il encore ôter la chemise? » Et se disposait déjà à l'ôter. On lui dit que non, et qu'il fallait seulement ôter les cordons.

« Et ayant mis sa tête sur le poteau, il prononça ses dernières paroles, qui furent : « *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.* » Puis : « *In manus tuas, Domine.* » Et tous ses bras commencèrent à tremblotter, en attendant le coup qui fut donné tout en haut du cou, trop près de la

tête, duquel coup le cou n'étant coupé qu'à demi, le corps tomba au côté gauche du poteau à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes et les pieds, et haussant faiblement les mains. Le bourreau voulut le renverser pour achever par où il avait commencé; mais effrayé des cris que l'on faisait contre lui, donna trois ou quatre coups sur la gorge, et ainsi lui coupa la tête, qui demeura sur l'échafaud.

« L'exécuteur l'ayant dépouillé, porta son corps, couvert d'un drap, dans le carrosse qui les avait amenés; puis il y mit aussi celui de Cinq-Mars, et leurs têtes, qui avaient encore les yeux ouverts, particulièrement celle de M. de Thou, qui semblait être vivante. De là ils furent portés aux Feuillans, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. M. de Thou a été embaumé et mis dans un cercueil de plomb, pour être transporté en sa sépulture.

« Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes devaient laisser à la postérité une autre mémoire que celle de leur mort. Je laisse à chacun d'en faire tel jugement qu'il lui plaira, et me contente de dire que ce nous est grande leçon de l'inconstance de la fortune. »

Je ne sais pas s'il est possible de trouver, quelque imagination que l'on ait, rien de pareil à ce récit, dont la vérité fait le seul mérite. L'imagination est une déesse, mais la vérité est une sainte.

LYON MODERNE.

Si l'on veut prendre une idée quelque peu honorable de Lyon, il faut y arriver par la Saône : alors son aspect, triste, sale et monotone, vu des autres routes, se présente avec quelque peu de grandiose et beaucoup de pittoresque. On est d'abord accueilli par l'Ile-Barbe, jolie fabrique qui semble venir au-devant du voyageur pour lui faire les honneurs de la ville. Si l'on veut y descendre, on y trouvera quelques débris antiques, un puits que la tradition dit creusé par Charlemagne, et les ruines d'une église du XVIe siècle. Puis, en continuant d'avancer, on passera au pied du

rocher de Pierre-Scize, qu'Agrippa fit couper lorsqu'il construisit ses quatre voies militaires, dont l'une, dirigée du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait vers les Pyrénées, l'autre vers le Rhin, la troisième vers l'Océan breton, et la quatrième dans la Gaule narbonnaise. Un château fortifié, qui servait de prison d'état, s'élevait autrefois à sa cime. Nous avons vu que ce fut de ses cachots que sortirent, pour aller faire leur pélerinage de mort à la place des Terreaux, MM. de Thou et de Cinq-Mars.

A trois cents pas de Pierre-Scize s'élève un autre rocher, surmonté, non pas d'une prison d'état, mais d'un homme sans tête, et qui tient une bourse à la main. Cette statue est celle d'un brave Allemand, qui consacrait une partie de ses revenus à marier les filles de son quartier. Je ne sais si ce fut la reconnaissance des femmes ou la dévotion des filles qui lui éleva ce monument; mais ce dont on est sûr, c'est que ce fut la rancune d'un mari qui l'a mis dans l'état déplorable où il est depuis plus de dix ans.

C'est lorsqu'on a dépassé seulement la roche de l'Homme-sans-Tête qu'on aperçoit Lyon dans toute sa longueur. Si l'on continue de suivre la rivière, on passera devant l'apside de l'église Saint-Jean, et c'est, je crois, le seul monument qu'on trouvera sur la route; puis on arrivera au pont de la Mulatière, qui marque la jonction du Rhône et de la Saône. C'est à l'extrémité de ce pont que commence le chemin de fer qui va à Saint-Etienne. Le premier obstacle qu'on a eu à vaincre pour l'établir est un rocher qu'il a fallu percer pendant l'espace de deux cents pas à peu près, et qui forme une voûte où il est dangereux de s'engager, à cause des wagons qui s'y croisent, ainsi que le prouve cette inscription que la prévoyance paternelle du maire de Lyon a fait placer sur un des côtés :

Il est défendu de passer sous cette voûte sous peine d'être écrasé.

Cette recommandation, si concise qu'elle paraisse au premier abord, ne fut, à ce qu'il paraît, cependant pas suffisante, car on fut obligé d'en mettre une autre plus sévère, conçue en ces termes, et qui forme son pendant :

Il est défendu de passer sous cette voûte sous peine de payer l'amende.

Si après avoir pris, grace aux deux inscriptions que nous venons de citer, une idée sommaire des habitans, on veut s'en faire une réelle de la ville, on suivra le chemin des Étroits, où Rousseau passa une si délicieuse nuit, et Mouton-Duvernet une si terrible journée, et l'on montera à Notre-Dame de Fourvière, vierge de grande renommée et miraculeuse comme une madone romaine. De là, on verra s'étendre au premier plan un amas de maisons, que rend plus grises et plus sales encore le reflet argenté du fleuve et de la rivière qui les entourent; au second plan, des plaines vertes et des paysages, que quelques montagnes commencent à accidenter; enfin, au troisième plan, l'immense chaîne des Alpes, dont les pics neigeux se confondent avec les nuages.

A quelques pas de l'église, on peut entrer dans la maison de l'abbé Caille, de la terrasse de laquelle le pape Pie VII, pendant son voyage forcé en France, a donné sa bénédiction à la ville, humblement couchée à ses pieds; car, outre le souvenir religieux que rappelle cette terrasse, c'est de sa balustrade qu'on découvrira Lyon dans sa plus grande étendue.

Quoique la ville que l'on aura alors sous les yeux soit, comme nous l'avons dit, la patrie de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Louise Labbé, de Dugast-Montbel et de Ballanche; quoiqu'elle ait une académie, fille si bien élevée, disait Voltaire, qu'elle n'a jamais fait parler d'elle; quoiqu'elle se glorifie d'une école de peinture qui nous a donné Dubost et Bonnefond, son génie est tout mercantile. Point de jonction de quatorze grandes routes et de deux fleuves, qui apportent les commandes et emportent les produits, la divinité de la ville est le commerce, non point ce commerce des ports de mer, rehaussé des dangers d'une navigation lointaine, où le négociant est capitaine, et les ouvriers matelots; non point le commerce poétique de Tyr, de Venise et de Marseille, à qui le soleil d'Orient fait une auréole, les étoiles du midi une couronne, les brouillards d'Occident un voile, et les glaces du Nord une ceinture; mais le commerce stationnaire et hâve, qui s'assied derrière un comptoir ou s'accoude sur un métier; qui énerve par le défaut d'air, et abrutit par l'absence d'horizon; qui enlève à la journée seize heures de travail, et ne donne en échange à la faim que la moitié du pain qu'elle demande. Oui,

certes, Lyon est une ville animée et vivante, mais animée et vivante comme une mécanique, et le tic tac des métiers est le battement de son cœur.

Aussi, lorsque les battemens de ce cœur s'arrêtent, faute d'ouvrage, la ville n'est plus qu'un corps paralysé auquel on ne peut rendre le mouvement que par le moxa des commandes ministérielles et le galvanisme des fournitures royales. Alors trente mille métiers s'arrêtent, soixante mille individus se trouvent sans pain, et la faim, mère de la révolte, commence à hurler dans les rues tortueuses de la seconde capitale de France.

Lorsque nous passâmes à Lyon, Lyon sortait d'une de ces crises sanglantes. Ses rues étaient encore balafrées, ses maisons croulantes, ses pavés sanglans; et c'était la seconde fois, depuis trois ans, que se reproduisait cette terrible lutte, dont quelque jour le tocsin nous réveillera encore. C'est que malheureusement il n'en est point des révoltes commerciales comme des émeutes politiques. En politique, les hommes vieillissent, les esprits se calment, les prétentions se consolident. En commerce, les besoins sont toujours les mêmes et se renouvellent chaque jour; car il ne s'agit point de faire triompher des utopies sociales, mais de satisfaire des besoins physiques. On attend après une loi; on meurt faute d'un morceau de pain.

Pour comble de malheur, Lyon, qui jusqu'à présent l'a emporté, par la supériorité de son dessin et par le moelleux de ses tissus, sur l'Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Moravie, la Bohême, la Prusse rhénane et l'Autriche; Lyon, dont les velours luttent avec ceux de Milan, et les gros de Naples avec ceux d'Italie, vient de voir s'établir une concurrence terrible qu'il lui était difficile de prévoir et qu'il lui sera impossible d'empêcher. L'Amérique qui, sur les 200,000,000 d'affaires que fait annuellement la cité laborieuse, ouvrait à elle seule un débouché de 50,000,000, menace de s'approvisionner désormais à une autre source. Depuis trois ou quatre ans, ce ne sont plus que des échantillons qu'elle achète : ces échantillons, elle les transporte à la Chine, où la douceur du climat permet au ver à soie de filer son cocon sur le mûrier même, et où le peu de besoin des habitans se satisfait, pendant une année, du salaire qui en France suffit à peine à trois

mois. Il en résulte que le peuple chinois, dénué de goût, de variété et d'invention, mais doué du génie du calque et de l'imitation, arrive, dans son tissu et dans son dessin, au même degré de valeur que l'ouvrier lyonnais. Mais comme la matière première et la main-d'œuvre sont à vil prix, il y a économie d'un tiers à peu près pour le spéculateur américain qui va s'approvisionner à Canton.

Lyon offre donc l'aspect d'une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfans. Si l'un d'eux a une tête organisée pour la mécanique, il rêve la réputation de Jacquart, et applique toute son imagination à la découverte de quelque métier à tisser. Si un autre naît peintre, au lieu de lui laisser jalouser la renommée de Raphaël ou de Rubens, on enchaîne son crayon dans les contours d'une broderie; on ne lui permet de reproduire de la nature que les fleurs aux formes gracieuses et aux couleurs vives; on n'applaudit à ses compositions qu'autant qu'elles retracent des bouquets, des guirlandes ou des semis d'une tournure nouvelle, et à cet art qui devient un métier, il peut gagner jusqu'à 10,000 francs par an, c'est-à-dire plus que n'ont gagné pendant chacune des dix premières années de leur vie artistique, Ingres et Delacroix, qui cependant sont les deux plus grands génies de la peinture moderne.

On comprend que, quant aux malheureux que leur vocation pousse vers la poésie, l'histoire ou le drame, il leur faut une vertu plus qu'humaine pour lutter, non seulement contre l'indifférence, mais encore contre le mépris qui accueille leurs productions. L'aristocratie lyonnaise, qui est toute composée de commerçans qui ont passé par l'échevinage, n'est pas moins indifférente que la bourgeoisie à tous les efforts que l'esprit humain peut tenter dans un autre but que celui de la perfection du tissage ou de la broderie des étoffes, si bien que deux libraires suffiraient à approvisionner la seconde capitale du royaume, et qu'un seul grand théâtre est plus que suffisant à sa curiosité.

Au milieu de cette population préoccupée tout entière d'intérêts matériels, je savais cependant que je devais rencontrer, enchaînée à Lyon par ses devoirs de mère et de femme, une des organisations les plus poétiques de notre époque, Mme Marceline Valmore,

que je connaissais depuis long-temps par ses œuvres, et depuis un an ou deux personnellement. La pauvre prophétesse exilée, qui, à Paris, serait l'honneur de nos salons, était là aussi ignorée que si elle eût habité un village des Landes ou de la Bretagne, et elle se gardait bien de rompre son incognito, de peur qu'à la moindre révélation de son beau talent, le petit cercle d'amis au milieu duquel elle vit ne s'éloignât d'elle. Aussi me reçut-elle comme un frère dans le même dieu, dieu inconnu à Lyon, et à qui elle n'osait adresser, que dans la solitude et l'isolement, ses sublimes prières. A force de la tourmenter, je parvins à lui faire ouvrir le tiroir d'un petit secrétaire fermant à secret, et dans lequel étaient cachées à tous les yeux ces fleurs nées dans l'ombre, et dont elle me permit d'emporter une des plus fraîches et des plus humides; ce qu'elle n'eût pas fait, sans doute, si elle eût pu penser que je serais assez indiscret pour trahir son incognito.

LA MAISON DE MA MÈRE.

Maison de la naissance, ô nid! perle du monde,
O premier univers où nos pas ont tourné,
Chambre, ou ciel! dont le cœur garde la mappemonde,
Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,
Toucher ce berceau nu qui daigna me nourrir;
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte,
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir.
Marcher dans notre cour où croissait un peu d'herbe,
Où l'oiseau de nos toits descendait boire, et puis
Pour coucher ses enfans becquetait l'humble gerbe
Entre les cailloux blancs que mouillait le grand puits.
De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon ame,
Du présent qui me brûle il étanche la flamme
Ce puits large et dormeur au cristal enfermé,
Où ma mère baignait son enfant bien-aimé.
Quand elle berçait l'air avec sa voix rêveuse,
Qu'elle était calme! et blanche! et paisible le soir,
Désaltérant le pauvre ami, comme on croit voir
Aux ruisseaux de la bible une fraîche laveuse.

Elle avait des accens d'harmonieux amour
Que je buvais du cœur en jouant dans la cour.
Ciel, où prend donc sa voix une mère qui chante
Pour aider le sommeil à descendre au berceau?
Dieu mit-il plus de grace au souffle d'un ruisseau?
Est-ce l'Eden qui pleure à son hymne touchante
Qui fait sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort
Poindre tous les soleils que lui cache la mort!
Le cœur nouveau qui bat sous cette ame voilée
Reconnaît-il les bruits d'une vie écoulée ?

Est-ce l'adieu qu'on chante à la porte du ciel
Où le baiser d'un ange épancha quelque miel.
Merci, mon Dieu, merci, de cette hymne profonde
Qui pleure encore en moi dans les rêves du monde,
Qui fait que je m'assieds à quelque coin rêveur,
Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur.
C'est le doux, *au revoir,* de son ame à mon ame,
Qui gronde et que soutient ma faiblesse de femme,
Comme au jonc qui se penche une brise en son cours
Souffle : « Ne tombe pas, j'arrive à ton secours. »

Enfant, quand j'apprenais que l'on souffre, ma mère
Évoqnait de son ciel la plus belle chimère,
Et sur mon front malade et content de brûler
Chuchottait ces mots doux, trop doux pour les parler!
Elle se défendait de me faire savante.
« Apprendre c'est vieillir, disait-elle, et l'enfant
« Se nourira trop tôt du fruit que Dieu défend :
« Fruit fiévreux à la sève aride et décevante!
« L'enfant sait tout, qui dit à son ange gardien :
« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
« C'est assez demander à cette vie amère,
« Assez de savoir suivre et regarder sa mère,
« Et nous aurons appris pour un long avenir,
« Si nous savons aimer, nous soumettre et bénir. —

Toujours notre madone
Est là levant sa main,
Entre le ciel qui tonne
Et les blés du chemin;

Dans l'herbe haute assise,
Au salut des passans,
Elle n'a point d'église,
De prêtres ni d'encens.

Sous le toit d'aubépine
Qui lui sert de palais,
L'oiseau souffle matines
Dans l'arbre pur et frais.
Les enfans du village
Sont les anges élus,
Et les bruits du feuillage
Lui chantent l'angelus.

Son regard sans colère
Parle au cœur repentant,
Son doux silence éclaire
La douleur qui l'entend!
Un pauvre l'a trouvée
Au fond d'un ravin creux,
Et Dieu l'a conservée
Aux autres malheureux.

Prenez pour confidente
La charité sans voix,
La voix la plus prudente
Nous trahit quelquefois;
Dans un chaste mystère,
Sans crainte de regrets,
Au-dessus de la terre
Abritez vos secrets.

Quand sur ses pieds de reine
J'ai mis mon front brûlant,
Je sens de veine en veine
Couler un calme lent.
Fille de Notre-Dame
Dormez sur ses genoux;
Pour éclairer notre ame
Elle en sait plus que nous. »

Et je ne savais rien à huit ans qu'être heureuse;
Rien que jeter au ciel ma voix d'oiseau, mes fleurs,
Rien durant ma croissance aiguë et douloureuse
Que plonger dans ses bras mon sommeil ou mes pleurs :
Je n'avais rien appris, rien lu que ma prière;
Quand mon cœur se gonfla de chants mystérieux
J'écoutais Notre-Dame et j'épelais les cieux,
Et la vague harmonie inondait ma paupière.
Les mots seuls y manquaient, mais je pensais qu'un jour
On m'entendrait aussi pour me répondre amour!
Et ma mère disait : C'est une maladie,
Un mélange de pleurs, d'ame et de mélodie;
C'est le cœur de mon cœur : oui, ma fille, plus tard
Vous trouverez la vie et l'amour autre part.
Depuis mes jours rêveurs gardent leur blanc génie;
Toujours, quand j'ai la fièvre, il balance mon sort :
J'enferme sous mon front cet écho d'harmonie,
J'entends chanter ma mère,... et je ris à la mort.

Lyon sera bien humilié lorsqu'il apprendra que le bruit de ses trente mille métiers inspire de pareils vers : il est vrai qu'il se consolera en pensant que Mme Valmore n'est pas du commerce.

ALEX. DUMAS.

LES MINNESINGER.

Minne ist aller tugende hort,
One Minne wirdet niemer herze rehte frô (1).

WALTHER DE VOGELWEIDE.

Minne est un vieux mot allemand qui signifie amour. Les troubadours de la Provence s'appelaient les hommes *du gai savoir;* les poètes de la Souabe ne sont connus que sous le nom de chantres d'amour. La différence des deux poésies est indiquée par ces deux dénominations : la première est joyeuse et légère, souvent caustique, parfois licencieuse; la seconde est timide et rêveuse, chaste dans ses amours, ferme dans ses croyances, plus portée à la plainte qu'au blâme. La muse du midi est une jeune fille à l'œil noir, au regard ardent, qui se couronne de myrtes et de pampres, et s'endort avec volupté sous les citronniers en fleurs. Les regrets du passé la préoccupent peu; le voile qui lui cache l'avenir ne lui donne nulle inquiétude; elle regarde son beau ciel sans nuage, ses coteaux couverts de vignes, ses larges plaines chargées de

(1) L'amour est le trésor de toutes les vertus. Sans l'amour jamais le cœur ne sera parfaitement content.

fruits, et elle salue chaque jour nouveau comme un jour de bonheur ; elle a confiance en elle ; elle est forte et hardie. Si on l'irrite, elle se lève avec fierté et combat avec énergie ; si la douleur s'empare d'elle, c'est une douleur puissante qu'elle s'efforce de vaincre; puis elle efface la trace de ses pleurs, elle reprend sa légère insouciance, et sourit à ses rêves, et joue avec sa lyre.

La muse du nord a le regard sérieux, le front pensif ; elle entremêle, à ses tresses de cheveux blonds, les *myosotis* qui lui disent : Souviens-toi. Rarement elle arrête sa pensée sur le présent : l'heure qui fuit lui semble belle, l'heure qui vient la trouble ou l'effraie. Tous ses rêves s'égarent entre ces deux phases de la vie : avenir et passé. Elle regrette ou elle espère ; mais l'instant où elle devrait être heureuse lui échappe ; elle s'avance avec de vagues appréhensions et des désirs sans fin ; il y a dans sa nature un caractère maladif et un essor grandiose ; elle se sent mal à l'aise dans la foule, mais elle trouve dans la solitude d'admirables révélations ; la vie de ce monde l'attriste et la fatigue, mais elle porte ses regards au-delà ; incertaine et timide, pour se soutenir, elle a besoin de foi ; elle invoque l'appui des êtres qui l'entourent ; elle s'attache à Dieu et au bonheur qu'il lui promet ; sa parole est douce, mais triste ; un douloureux pressentiment la suit jusque dans ses élans de joie ; une larme brille à ses longs cils ; une larme tombe sur les cordes qu'elle fait vibrer.

Telle a presque toujours été la poésie allemande ; telle était celle des minnesinger.

C'était au XIIe siècle, sous la domination des Hohenstaufen : l'Allemagne, long-temps désolée par l'anarchie, venait de reprendre une sorte d'unité. Les nobles se courbaient devant un même sceptre ; le peuple essayait de marcher vers un même but. A cette époque, les grands seigneurs, subjugués par des lois sévères, se rallient à des idées d'ordre et de pacification ; les bourgeois sentent leur force, et réclament leurs priviléges ; l'industrie se développe ; la Hans se forme ; la Hans, cette puissante association de villes marchandes, qui a fait peur aux rois. La science sort des cloîtres et se répand parmi la foule ; les croisades emmènent, sous le ciel d'Orient, tous ces hommes du nord qui ne demandaient qu'à sortir de leur pays, et à s'en aller au loin con-

templer de nouveaux lieux, rassembler de nouveaux faits. Les peuples se mêlent et s'éclairent l'un par l'autre; ils échangent leurs traditions, leurs découvertes, leurs poëmes; les croisés partent comme des athlètes religieux, et s'en reviennent comme des apôtres de poésie; ils racontent, à leur retour, la légende qu'ils ont apprise; ils répètent les chants qu'il ont composés ou entendus; ils jettent, au milieu des vieilles chroniques du nord, les belles et riantes images du midi. Une impulsion puissante entraîne la société; une nouvelle vie circule dans ses veines; une nouvelle ère lui apparaît; la chevalerie courtoise et galante règne dans les cours, l'érudition dans les couvens et les églises, la poésie partout. Les princes l'aiment et la protégent; le peuple l'accueille avec enthousiasme. Le minnesinger est à la fois le poète des princes et du peuple; il visite les châteaux; il s'arrête dans les villages; il assiste aux tournois chevaleresques et aux fêtes populaires; il s'en va de province en province, et de toutes parts, on entend retentir ses chants d'amour et de religion. C'est une époque de régénération pour l'Allemagne; c'est le printemps de sa vie intellectuelle. La société est jeune, ardente, pleine de foi; elle s'éveille, comme l'enfant, au murmure des paroles harmonieuses qui lui charment l'oreille; puis elle chante elle-même et s'écoute chanter.

Jamais la poésie n'a eu un tel succès; jamais aussi elle n'a été plus suave, plus riche, plus abondante.

Le minnesinger a le sentiment de l'art et de la forme. Il travaille ses vers, il module ses strophes. Il avait emprunté plusieurs mésures métriques aux troubadours; mais il en a inventé de nouvelles, et quand on parcourt le recueil des vieux poètes souabes, publié par Bodmer, on est étonné de la quantité de rhythmes auxquels ils ont eu recours pour encadrer leur pensée. Mais dans ces vers artistement faits, on n'entrevoit aucune gêne, aucun effort. Le vers se scande comme de lui même, les mots s'enchaînent naturellement l'un à l'autre. Le dialecte dont se servaient les minnesinger, le dialecte souabe, était souple, facile, commode, et ils avaient souvent recours aux licences poétiques. Les règles de versification n'étaient pas encore fixées. Le poète guidé par son instinct musical, cherchait sa mesure, son rhythme. Pour rendre

ses vers plus harmonieux, il ne craignait pas de contracter deux syllabes, de supprimer ou d'ajouter une lettre, et quand il avait achevé le contour de ses périodes, le moule de sa strophe, ce rhythme nouveau lui appartenait, il l'employait habituellement, et les autres poètes n'osaient s'en emparer.

Le grand mobile de toutes ces poésies, c'est l'amour, mais un amour chaste et dévoué. Certes, ce n'est pas là qu'il faudrait chercher des chants de volupté comme on en trouve dans les poésies du midi, ou des conseils de galanterie comme le troubadour Des Escas en donnait à une *damoiselle*. Un des athlètes de la Wartbourg, Henri d'Ofterdingen dit, en faisant l'éloge de Léopold d'Autriche : « les femmes sont le miroir de son cœur (1), » et cette pensée un peu recherchée était applicable à tous les poètes de son temps.

Le minnesinger est en adoration perpétuelle devant la femme. Il l'embellit, il l'idéalise. Il lui rapporte toutes ses pensées. Il la chante sur tous les tons. Mais il l'aime avec crainte et pudeur. Il désire et se tait; il souffre, et se résigne. Son amour est plus fort que toutes les souffrances ; car il croit et il espère. Le sentiment religieux élève son ame, soutient sa force. Il n'arrête point tous ses désirs sur cette vie de quelques heures. Il songe au temps où il se réunira à celle qu'il aime pour ne plus la quitter. Ainsi la femme est pour lui l'objet d'un culte profond. Quand il parle d'elle, il la nomme la *chaste*, la *douce* et il tombe à genoux, et il tremble en la regardant.

Henri de Morunge dit qu'il ne peut pas exprimer à la jeune fille qu'il s'est choisie combien il l'aime. Il reste muet devant elle, se jette à ses pieds et la contemple.

« Je joins les mains, dit Henri de Veldeck, je m'agenouille devant elle, et je la prie de me consoler, comme Iseult consolait Tristan. Je la prie de dissiper mes craintes par son sourire, de m'arracher à ma souffrance, elle qui est douce, elle que j'aime.»

Burkart de Hohenfels compare sa maîtresse au soleil qui efface par sa vive lumière la clarté des étoiles, comme elle efface par sa beauté celle des autres femmes.

(1) Wibe sint sins hertzen spiegel.
Der Singerkriec af Wartburc.

Reinmar de Brennenberg appelle la sienne son aurore, sa lumière du jour, son soleil, son chant d'oiseau, son mois de mai. Elle est si belle, dit-il, qu'elle pourrait embellir trente contrées. Son aspect seul rajeunit. Celui qu'elle aimera n'aura jamais de rides, et jamais de cheveux blancs.

Un autre minnesinger, Wachsmuth de Mulnhausen, parle de celle qu'il aime avec plus d'enthousiasme encore : « Ses cheveux sont longs et bouclés, son cou blanc comme la neige, son corps d'une grace parfaite. Il n'y a pas au monde une plus belle femme. J'aimerais autant être auprès d'elle que d'être auprès de Dieu en paradis. »

Walther de Vogelweide bénit comme Pétrarque le jour où il a connu sa bien-aimée, et les souffrances que lui a causées l'amour.

Henri de Rispach, surnommé le vertueux écrivain, se compare au rossignol qui chante sans que la forêt le remercie. Il a chanté sans cesse une douce jeune fille, et jamais il ne l'a émue.

Winli a tracé ce portrait de la femme qu'il aimait « Elle est plus chaste qu'un enfant de sept ans. Son ame est si douce que jamais la colère n'y est entrée. Elle sourit comme un petit enfant qui voit venir sa mère. Celui qui l'aperçoit le matin sera heureux tout le jour (1). Mais elle est plus dangereuse par tous ces dons charmans que l'homme le plus fort ne l'est par sa force. Sur son beau front blanc, on voit briller deux yeux noirs comme ceux du faucon. Heureux l'amant qui pourrait s'y mirer ! Des sourcils noirs les recouvrent, et au-dessous, on aperçoit ses joues fraîches et roses. Ses mains sont d'une forme parfaite. Elles ont fermé le paradis d'amour. Personne n'a encore obtenu aucun aveu d'elle. Ses bras sont blancs et gracieux, personne ne s'y est encore reposé. Sa petite bouche est si tendre qu'il n'en sort que de douces paroles. Là où elle va, toutes les rigueurs de l'hiver cessent ; là où elle va, l'amour éloigne la souffrance. Oh ! mon dieu, si elle pouvait me donner le trésor d'amour qu'elle a si dignement gardé ;

(1) Nos poètes dramatiques n'écrivent pas avec tant de simplicité et de précision. Voici la traduction en vers modernes de cette laconique pensée d'un minnesinger du XIIIe siècle :

Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Mon cœur devient serein pour toute la journée.

je pourrais, à ce prix, vieillir dans une prison, vivre de pain et d'eau pendant trente ans. »

Hadloub écrit cette élégie qui rappelle vingt beaux vers d'André Chénier (1). « Je l'ai vue caresser un enfant, elle le pressait contre son cœur, et moi je la regardais avec des pensées d'amour. Elle prit sa petite tête entre ses mains blanches, elle approcha ses joues des siennes. O malheur! elle l'embrassa.

« L'enfant fit comme j'aurais fait, il l'enlaça aussi dans ses bras; il semblait comprendre son bonheur, il était fier et joyeux. Je le contemplais avec envie, et je me disais : Oh ! que ne suis-je cet enfant pour la voir aussi répondre à mon amour!

« Et quand l'enfant la quitta, moi je m'approchai de lui, je posai mes mains sur son front comme elle y avait posé les siennes, et je l'embrassai là où elle l'avait embrassé. Ce baiser m'alla jusqu'au cœur. »

Il y a dans le recueil des minnesinger une certaine série de chansons spéciales. On les appelle les *wæchter-lieder*. C'est toujours le même thème brodé sur le même canevas, mais les détails en sont variés à l'infini. Un chevalier entre la nuit dans le château habité par sa maîtresse. Le gardien reste à la porte en sentinelle, pour surveiller les jaloux, pour prévenir les dangers. Quand l'aube du jour commence à poindre, il appelle les deux amans, et leur dit qu'il est temps de se séparer. Le chevalier résiste; il voudrait rester encore; il pense que le gardien se trompe, que la nuit n'est pas achevée. Enfin il cède, et s'éloigne à regret. C'est l'admirable dialogue de Romeo avec son faux espoir et ses adieux.

> Wilt thou be gone? It is not yet near day.
> It was the nightingale, and not the lark.

D'autres chants sont plus tristes, c'est quand le poète part pour la croisade, quand il quitte pour long-temps, pour toujours peut-être, sa bien-aimée. Le sentiment du devoir le maîtrise; l'idée qu'il va combattre pour la vraie foi lui donne un noble orgueil. Mais les souffrances de l'amour le trahissent. S'il part, il salue avec un regret amer, les lieux où il a vécu, la jeune fille à

(1) J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle.

laquelle il a voué son amour. S'il est loin, il se retourne comme un exilé du côté de la terre natale, il se souvient des jours d'autrefois, des douces heures qui sont passées. Une larme roule sous ses paupières, un accent de douleur se mêle à ses chants de victoire.

Au milieu de ces rêves d'amour, de ces pensées de deuil, le poète ne se concentre pas en lui-même. Il a besoin de s'épancher et il s'adresse à tout ce qui l'entoure. Il a un culte sincère pour la nature, comme pour la femme. Il contemple, avec une surprise d'enfant, l'œuvre de Dieu dans le mouvement des astres, dans la structure des plantes. Il s'associe à tout ce qui se meut auprès de lui. Il prend pitié du brin d'herbe courbé par l'orage, et de la fleur des champs moissonnée par la faucille. Quand le printemps reparaît, il s'en va dans le vallon et chante les belles matinées, les bois qui reverdissent, le ciel qui s'épure. Quand l'hiver est venu, il se retire dans la solitude et regarde avec tristesse les nuages amoncelés à l'horizon, les plaines couvertes de neige. Il est panthéiste, par instinct, par entraînement, non point par système et par réflexion. Il y a une alliance mystérieuse entre lui et la nature extérieure. Quand il s'égare dans les champs, il croit comprendre le murmure des lacs, le soupir des bois, le langage des oiseaux. Seul au sommet des montagnes, au milieu des plaines, il ne sent pas sa solitude, il en appelle aux rochers, aux arbustes, qui l'environnent, il leur dit ses douleurs, il leur confie ses espérances, et la nature morte avec laquelle il s'entretient semble trouver une voix pour lui répondre.

Le duc Henri de Breslau se plaint au soleil d'été, aux arbres de la forêt, à la bruyère, aux fleurs de la vallée, des cruautés de sa maîtresse. Tous les êtres auxquels il s'adresse lui offrent de le venger. Mais il s'écrie : « Oh! non; son beau corps si frêle ne pourrait endurer la souffrance. Laissez-moi plutôt mourir. »

Le comte Conrad de Kirchberg contemple les fleurs qui s'épanouissent, la terre qui reverdit, et, comme la nature, il se ranime, il se réjouit. « Gazon humide de rosée, jolies fleurs des champs, vous qui annoncez le retour de mai, quand l'alouette chante dans les airs, quand le rossignol caché sous le feuillage chante dans les prairies, il faut que je chante aussi mon chant d'amour et de désirs. »

L'hiver vient et il s'écrie : « Hiver, triste hiver, tu nous affliges. C'est par toi que les fleurs se fanent, que la forêt se dépouille de son feuillage, que les oiseaux se taisent. Ton aspect seul rend triste. Mais je veux songer à celle que j'aime : je veux servir celle à qui j'ai consacré mes vœux.

« Hélas! dit-il encore, il faut bien que je me plaigne; le froid hiver apporte maintes douleurs aux petits oiseaux, aux fleurs et à moi. »

Dietmar d'Ast entend l'oiseau qui chante sur les tilleuls; il regarde le buisson de roses qui s'épanouit; et le chant de l'oiseau et le parfum des roses lui rappellent sa bien-aimée.

Une femme est seule, au bord de la bruyère, attendant celui qu'elle aime. Un faucon passe devant elle et elle s'écrie : « Que tu es heureux, ô beau faucon! Tu voles où tu veux, tu reposes ton aile sur l'arbre que tu t'es choisi. Moi, je me suis choisi un amant, et les autres femmes me portent envie. Hélas! pourquoi ne me laissent-elles pas mon bien-aimé? Je n'ai jamais voulu leur enlever le leur. »

« Dans la forêt, dit Ulrich de Lichstenstein, les petits oiseaux chantent de douces chansons; dans les prés, de jolies fleurs s'entr'ouvrent au soleil de mai. Ainsi mon cœur se rajeunit quand je pense à elle. Son souvenir me rend heureux, comme un rêve d'or rend heureux le pauvre. »

Henri de Saxe dit que le corps de sa jeune fiancée lui est plus cher que le temps de mai.

Rubin fait la description de l'été; puis, songeant à ce qu'il a souffert : « Hélas! dit-il, dans ces jours de joie, pourquoi n'ai-je pas l'été dans le cœur? »

Gottfried de Strasbourg dit que, lorsque sa bien-aimée passe dans la prairie les rameaux d'arbres, les plantes, tout ce qu'il y a de beau et de gracieux dans la nature, s'incline devant elle et la salue.

Un autre minnesinger contemple sa maîtresse dans le calice pourpré des fleurs. Il l'entend dans le chant des oiseaux; il reconnaît son regard dans la clarté des étoiles, et son sourire dans les rayons de l'aurore.

« Les femmes, dit Walther de Vogelweide, sont plus douces,

plus belles que les fleurs. Sur la terre, dans l'air, quand j'ai regardé les lis et les roses, les plantes où brille la rosée, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que les femmes.

« Dieu lui-même a élevé et honoré les femmes chastes. Nous devons les aimer, les servir à toute heure. Les trésors du monde sont en elles, les joies de la vie sont en elles. Leur louange retentit de toutes parts. Dans l'anxiété, dans les regrets il n'est rien de plus consolant que de regarder une belle femme qui sourit à celui qu'elle aime. »

Ces rêves d'amour qui se représentent ainsi à tout instant et sous toutes les formes, ce sentiment de respect et d'adoration pour les femmes ne tenait pas à des idées de galanterie chevaleresque, encore bien moins à des besoins de sensualité éveillés en Orient. Pour le comprendre dans son naïf enthousiasme, dans ses chastes transports, il faut en reporter la source plus haut, il faut se rappeler le culte que le moyen-âge avait voué à la Vierge, culte profond, culte mystique, qui s'empare de tous les esprits et se manifeste dans toutes les institutions et toutes les œuvres de cette époque. L'église célèbre avec une pompe solennelle les fêtes de la Vierge, les corporations bourgeoises se plaçaient sous son patronage, le peuple traversait des royaumes entiers pour lui porter ses *ex voto* dans une chapelle. Les poètes la chantaient avec exaltation. Plusieurs d'entre eux l'élèvent, dans leurs chants, au-dessus de Dieu même. Plusieurs légendes populaires du Nord nous représentent la Vierge entourée d'une auréole de gloire, et le Christ qui consulte son regard et lui obéit comme un fils obéit à sa mère. La Vierge régna dans le ciel et sur la terre; la Vierge, comme l'a dit M. Michelet, devint le Dieu du monde (1). C'est de ce culte sacré que date l'affranchissement moral de la femme. L'aurore de rédemption qui éclaira l'humble chaumière de Bethléem rejaillit sur toutes les femmes. Marie était la consolation des affligés, la tour d'ivoire du faible, le flambeau de l'aveugle, l'étoile du pèlerin, la rose mystique des cœurs purs. Ceux qui l'invoquaient dans leurs prières reportèrent sur tous les êtres de son sexe le respect et l'amour qu'ils lui avaient voué. Marie était femme, et le peuple re-

(1) *Histoire de France*, tom. II, pag. 301.

ligieux et naïf du moyen-âge crut trouver dans la femme un emblème de la grace infinie, un rayon de la lumière céleste, un reflet de l'éternelle beauté.

En faisant l'éloge d'un prince, un minnesinger disait : « Il honore toutes les femmes par respect pour celle qui est devenue la mère de Dieu (1). » Ce vers explique tout le mouvement d'idées tendres et pieuses qui s'opéra au moyen-âge. Les hymnes à la Vierge occupent une grande place dans les poésies des minnesinger. Celui de Gottfried de Strasbourg est l'un des plus beaux dithyrambes religieux qui aient jamais été faits.

La poésie des minnesinger garda toutes ses charmantes inspirations, toute sa sève, pendant l'espace de cent cinquante ans. Mais vers la fin du XIIe siècle, elle se refroidit, elle devient raide et austère. Les chevaliers au langage courtois l'abandonnent, les princes qui l'ont aimée l'oublient. Les corporations d'ouvriers s'en emparent et l'assujétissent à des principes dogmatiques, à des règles pénibles et embarrassantes. Nous essaierons un jour d'expliquer comment cette lyre si légère et si tendre a quitté ses douces fantaisies pour prendre le ton didactique et sententieux. C'est un chapitre à part. C'est dans l'histoire de la littérature allemande une phase de poésie spéciale.

La vie d'un grand nombre de minnesinger distingués ne nous est pas connue. On a retenu leurs vers, on a oublié leur biographie. Plusieurs sont restés célèbres par leur naissance autant que par leurs œuvres. C'étaient des rois et des princes ; c'était Wenceslas de Bohême, Othon IV, margrave de Brandebourg, le duc Jean de Brabant, le duc Henri de Breslau, le comte d'Anhalt. C'étaient de riches barons dont les châteaux subsistent encore en Allemagne. Ils aimaient les muses, et les muses ont été reconnaissantes, elles ont joint une couronne de lauriers à leur couronne de princes. Quelques minnesinger ont fait de grandes œuvres qui leur assignent un rang élevé parmi les poètes épiques. Wolfram d'Eschenbach a composé, d'après une épopée française, son *Parcival* et son *Titurel*, le seul poème de ce nom qui nous reste aujourd'hui, celui de Guiot de Provins étant perdu. Gottfried de Strasbourg a ra-

(1) Er eret alle megede durch die magt diu got gebar.

conté les aventures d'Iseult et de Tristan. Artmann d'Aue a écrit la *Chronique d'Iwain*. Conrad de Wurzbourg nous a légué sa *Forge dorée*. Henri d'Ofterdingen a travaillé au *Heldenbuch*. L'auteur des *Niebelungen* nous est encore inconnu. D'autres minnesinger étaient pauvres. Ils s'en allaient de cour en cour racontant leurs légendes, chantant leurs chants de joie ou de tristesse. Quelques-uns, pour se créer un moyen plus sûr d'existence étaient, obligés de se faire musiciens, et ceux qui composaient des chants de piété, s'appellaient les musiciens de Dieu.

Le plus grand de tous ces poètes lyriques, c'est Walther de Vogelveide. Il ne célébra pas seulement dans ses vers l'amour mystique dont il était épris. Il composa de nobles et touchantes élégies sur les vices qui l'avaient frappé, sur les douleurs dont il était témoin. Il chanta la Vierge et le Christ, les espérances de la vertu, les joies sans trouble de l'autre monde. Il vécut pauvre et triste. Il s'est représenté lui-même dans une de ses élégies, le regard soucieux, la tête appuyée sur une de ses mains, l'ame poursuivie par d'amères réflexions, Il erra long-temps dans plusieurs provinces, et il n'aspirait, dit-il, qu'à pouvoir un jour lui-même exercer l'hospitalité, au lieu de la réclamer sans cesse.

Ces poètes se rassemblaient à différentes cours : ils travaillaient à composer des chants nouveaux; et ils faisaient l'éloge du prince qui les prenait sous sa protection. Il y en avait toujours plusieurs à l'abbaye de Saint Galle, à la cour de Vienne, de Brunswick, d'Anhalt, de Thuringe. Celle-ci, surtout, devint célèbre. Ce fut là qu'au commencement du XIIIe siècle (1) on vit s'ouvrir ce fameux tournois poétique, connu sous le nom de *Guerre de la Wartbourg*. Dans la vieille forteresse élevée au-dessus de la petite ville d'Eisenach, sept minnesinger renommés se trouvèrent réunis, et combattirent comme autrefois les bergers musiciens de Virgile ou de Théocrite. C'étaient Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Rispach, Reinmar, Bitterolf, Walther de Vogelweide et Henri de Weldeck. Le landgrave Hermann présidait à cette joûte littéraire; et sa jeune et belle épouse, la princesse Sophie, soutenait les concurrens par un doux regard et son doux sourire.

(1) 1206 selon le moine de Pirna, 1207 selon la Vie de sainte Elisabeth. Le poème est de 1215.

Le premier qui s'élança dans la lice fut Henri d'Ofterdingen. Il fit, avec emphase, l'éloge du duc Léopold d'Autriche; et les autres poètes essayèrent d'enlever à ces louanges ce qu'elles avaient d'outré, et de faire prévaloir le nom du prince qu'ils aimaient. Walther de Vogelweide rendait hommage au roi de France; Wolfram d'Eschenbach vantait le landgrave de Thuringe. La querelle s'anima, et devint si vive, que les concurrens convinrent l'appeler le bourreau, et de faire trancher la tête à celui d'entre eux qui serait vaincu. Le bourreau prépara ses cordes, aiguisa sa hache, et la lutte recommença entre l'audacieux Henri et le sage Wolfram. Henri échoua dans ses efforts; il fut vaincu. Il devait subir la peine de mort, et ses rivaux, qu'il avait irrités par des paroles de dédain, n'étaient nullement disposés à lui faire grace. Mais il eut recours à la clémence de la princesse Sophie, et la princesse Sophie le sauva.

Ainsi humilié dans son orgueil, trompé dans son espoir, Henri ne renonça cependant pas à l'idée de remporter un jour la victoire. Il demande, pour combattre de nouveau, un délai d'un an, et s'en va en Hongrie prendre des leçons auprès du célèbre Klingsor, espèce de Faust de cette époque, astrologue et poète, philosophe voué au diable et initié aux secrets de la magie. Klingsor accueille Henri avec empressement, il lui donne des conseils, il l'associe à ses travaux. Mais le temps se passe, le jour approche où les poètes vont se réunir une seconde fois dans les salles de la Wartbourg. Henri d'Ofterdingen prie Klingsor de le conduire à Eisenach, et Klingsor ne répond pas. Il insiste de nouveau, et le magicien reste impassible. Enfin, un soir, Klingsor lui donne un breuvage soporifique. Le lendemain, en s'éveillant, Henri reconnaît le son des cloches d'Eisenach, et salue les remparts crénelés du landgrave. Ce fut là que Klingsor, regardant les étoiles, s'écria tout à coup : « Cette nuit, il est né une fille au roi de Hongrie : elle sera belle, vertueuse, sainte, et épousera un fils de landgrave. »

Le prince, qui avait accueilli Klingsor avec tous les égards qu'il croyait devoir à un homme célèbre, redoubla d'attentions pour lui en apprenant cette prédiction, qui ne tarda pas à se confirmer. il l'invita à s'asseoir à sa table, et lui donna de riches présens. Puis,

au jour du tournois littéraire, Klingsor s'avança fièrement pour lutter contre Wolfram d'Eschenbach. L'un et l'autre s'adressèrent, tour à tour, des énigmes. Ils se posèrent, comme des casuistes, des questions de dogmes religieux, enveloppées d'un voile métaphorique ; mais Klingsor fut vaincu par la droite raison, par la piété sincère de son adversaire. Fatigué de cette discussion, il céda la place à un jeune homme qu'il avait amené avec lui, et qui n'était autre chose que le diable. Mais le diable fut plus malheureux encore. Les paroles pieuses de Wolfram le faisaient frémir. Les mots de rédemption, de christianisme lui causaient d'atroces douleurs. Il se retira en maudissant la sagesse des poètes souabes. Klingsor s'en retourna en Hongrie, et Henri d'Ofterdingen reconnut que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se réconcilier avec ses concurrens.

Le poème de la Wartbourg a été publié, en 1830, d'après le manuscrit d'Iéna, avec un glossaire et des notes intéressantes.

Les poésies des minnesinger ont été rassemblées au XIVe siècle par le conseiller Manesse, de Zurich. Son recueil renferme quinze cents pièces attribuées à cent quarante poètes. Ce manuscrit précieux était encore, au XVIIe siècle, dans une bibliothèque suisse. Il fut transporté à Heidelberg, et de là à Paris. En 1758, Bodmer l'a publié en 2 volumes in-4°. Il existe plusieurs autres recueils de chants souabes dans les bibliothèques de Munich, Weimar, Heidelberg, Weingarten, etc. M. Van der Hagen, l'un des érudits les plus distingués de l'Allemagne, prépare, depuis près de vingt années, un grand travail sur les poésies et la vie des minnesinger. Son livre, dont il nous a été permis de voir de nombreux fragmens, sera, certainement, une œuvre savante et complète.

X. MARMIER.

LOPE DE AGUIRRE.

Épisode de l'Histoire de l'Amérique Espagnole.

Toutes les richesses du Pérou n'avaient pu satisfaire l'avidité des Espagnols. Gorgés d'or et de butin, ils rêvaient un pays imaginaire où les cailloux étaient des pierreries, et les métaux précieux si abondans, qu'on les employait aux usages les plus vils. Aussi essayèrent-ils, à plusieurs reprises, de découvrir ce pays, que l'on nommait emphatiquement *el Dorado*, et dont Manoa, la capitale, surpassait, disait-on, les plus belles villes de l'Europe. Dès 1541, Gonzalo Pizarre partit du Pérou avec une brillante armée pour découvrir *el Dorado*, et ne ramena que quelques soldats; les autres avaient péri de faim et de misère. Pedro de Ordaz, Antonio Berrio, Philippe de Utre, qui renouvelèrent la même tentative, ne furent pas plus heureux.

Cependant don Pedro de Mendoza, qui était vice-roi du Pérou vers le milieu du XVIe siècle, ne se laissa pas décourager par le mauvais succès de ses devanciers. Il résolut d'envoyer une expédition à la conquête de cette nouvelle terre promise, et chargea de cette mission Pedro de Ursua, officier expérimenté, qui s'était déjà distingué à la conquête de la Nouvelle-Grenade. Aussitôt que

celui-ci se vit investi du commandement, il s'occupa de lever une armée et de faire tous ses préparatifs pour descendre le grand fleuve des Amazones, qui coulait, disait-on, non loin des frontières du Dorado.

Le plus difficile n'était pas de trouver des soldats; le Pérou était plein d'anciens compagnons des Pizarre, esprits aventureux, vieillis au milieu des guerres civiles, et qui ne souffraient qu'impatiemment le rétablissement de l'ordre. Ils arrivèrent en foule sous la bannière de Pedro de Ursua, les uns attirés par l'appât des richesses, les autres dans l'espérance de le déterminer à tourner ses armes contre le vice-roi et à secouer le joug de la métropole. Mais pour faire construire des brigantins, acheter des armes et des munitions, il fallait de l'argent, et Ursua n'en avait pas. Cette pénurie était sur le point de faire échouer son expédition, quand Pedro del Portillo, curé de Moyobamba, lui offrit 2,000 piastres pour l'évêché du pays qu'il allait découvrir. 2,000 piastres pour l'évêché du Dorado! certainement ce n'était pas cher, et cependant le curé se repentit de son marché, et refusa de livrer l'argent.

Ursua se trouvait donc dans le plus grand embarras et allait se voir forcé de renoncer à son expédition, quand un de ses compagnons résolut de le tirer d'affaire et de faire payer, de gré ou de force, les 2,000 piastres promises. Une nuit, il feint d'être malade et fait appeler le bon curé, qui, sans défiance, se hâte d'arriver, croyant recevoir la confession d'un moribond; mais il trouve un homme bien portant, qui lui place le bout d'une escopette sur la poitrine, lui fait signer une lettre de change et le tient sous bonne garde jusqu'à ce que l'argent soit payé; le curé n'osa se plaindre, craignant de perdre son évêché en même temps que son argent.

Ursua, se voyant en fonds, poussa ses préparatifs avec vigueur, et même avec tant de précipitation, qu'il ne fut pas assez difficile sur le choix des officiers qui se présentèrent pour l'accompagner, ce qui, plus tard, fut cause de sa perte; car tous ceux qui avaient pris part aux guerres civiles des Pizarre et des Almagros et aux nombreuses révoltes qui avaient si long-temps désolé le Pérou, se voyant compromis pour toujours, se hâtèrent de prendre part à une entreprise qui offrait de nouvelles chances à leur am-

bition. Il eut bientôt lieu de s'apercevoir de l'esprit d'indiscipline qui régnait dans son armée; car ayant choisi Pedro Ramiro pour son lieutenant, deux autres officiers en conçurent une telle jalousie, que, profitant du moment où celui-ci était embarqué avec eux sur un canot pour traverser une petite rivière, ils l'égorgèrent à la vue de ses gens, qu'il avait été forcé de laisser sur l'autre rive. Ursua, à la vérité, fit arrêter les meurtriers, qui après un procès sommaire eurent la tête tranchée. Cette sévérité rétablit pour quelque temps la discipline dans l'armée; mais les morts laissèrent de nombreux amis qui prirent soin de les venger plus tard.

Quand il vit tous ses préparatifs terminés, il fit partir Juan de Vargas et Garcia de Arce, qui devaient l'attendre à quelque distance, et lui ramasser le plus de vivres possible. Le premier s'arrêta à l'embouchure du Cocama, et le second dans une île située beaucoup plus loin, où il parvint à se maintenir, malgré les attaques des Indiens, irrités par le massacre de plusieurs tribus qui l'avaient accueilli avec hospitalité.

Mais ce qui nuisit surtout au malheureux Ursua, ce fut la faiblesse qu'il eut d'emmener avec lui dona Inez de Atienza, sa maîtresse. Cette belle créole le dominait tellement qu'il oubliait pour elle le soin de son armée. Ce fut en vain que ses amis l'avertirent du mauvais effet que cette conduite produirait sur ses troupes, et le supplièrent de se défier des officiers auxquels il avait accordé sa confiance. Il courait en aveugle à sa perte.

Quand tous les préparatifs furent terminés, Ursua s'embarqua, le 26 septembre 1560, à Santa-Cruz, où il avait fait construire ses brigantins. Les habitans de Santa-Cruz étaient tellement sûrs du succès de cette expédition, qu'ils abandonnèrent leurs habitations pour le suivre, et la ville resta entièrement déserte. Mais, dès le premier jour, l'on s'aperçut des fautes que la précipitation avait fait commettre. Les brigantins, fabriqués avec du bois encore vert, firent eau de tous côtés, et Ursua se vit obligé d'y renoncer, d'embarquer tout son monde sur des canots et des radeaux, et d'abandonner sur la plage une grande partie de son bagage. Sur trois cents chevaux qu'on avait rassemblés, il ne put en emmener que quarante.

Il se réunit d'abord à Vargas, qui l'attendait à l'embouchure du Cocama, puis à Garcia de Arce, que les Indiens serraient de près dans l'île où il s'était fortifié. Se voyant arrivé sur les limites de son gouvernement, il s'arrêta quelques jours dans cette île pour réorganiser son armée. Après avoir nommé Vargas son lieutenant-général, et Fernando de Mendoza son porte-étendard (*alferez mayor*), il continua de descendre le fleuve à travers mille fatigues et mille dangers, ayant sans cesse à combattre non-seulement les Indiens et les bêtes féroces, mais encore la famine, mille fois plus dangereuse.

Au bout d'une longue navigation, il arriva dans un village nommé Machifaro, où il se décida à séjourner quelque temps, pour prendre des renseignemens sur ce pays d'el Dorado, dont il croyait toujours approcher. Mais les Indiens ne purent lui en donner aucune nouvelle, ce qui porta au plus haut point le mécontentement de ses troupes. Depuis long-temps ses soldats ne vivaient que du peu de tortues et de poissons qu'ils pouvaient prendre, et les moustiques les tourmentaient d'une manière qui ne peut être comprise que par ceux qui ont navigué sur les rivières de l'Amérique méridionale. Il était d'ailleurs d'une extrême sévérité envers eux, et, pour la moindre faute, les condamnait à ramer des jours entiers sur le canot qui portait la belle Inez, châtiment qu'ils souffraient avec d'autant plus d'impatience qu'ils se croyaient plutôt victimes de ses charmes que de leurs fautes. Il ne donnait pas moins de sujets de plaintes à ses officiers; car il fuyait leur société pour rester seul avec sa maîtresse, et ceux-ci imputaient à son orgueil un abandon qu'ils n'auraient dû imputer qu'à son amour.

Les anciens amis des Pizarre, qui n'avaient considéré cette expédition que comme un moyen de se soustraire au joug de la métropole, attisaient encore le mécontentement. Ils représentaient aux soldats qu'après sept cents lieues de fatigue et de misère, ils ne paraissaient pas s'être approchés du but; que leur chef, qui sacrifiait tous ses devoirs à son amour pour Inez, les conduisait à leur perte, et qu'enfin il valait bien mieux, s'ils devaient un jour arriver au Dorado, s'y établir en souverains, que d'avoir à compter avec le gouvernement de la métropole.

A la tête de ces mécontens se trouvait Lope de Aguirre. Fils d'un pauvre gentilhomme du Guipuscoa, il avait passé jeune en Amérique, et s'était distingué par sa valeur dans toutes les guerres civiles du Pérou, où il avait pris parti pour les Pizarre. Depuis long-temps il avait conçu le hardi projet d'arracher au roi d'Espagne le plus beau fleuron de sa couronne, en fondant en Amérique un empire indépendant. Mais se sentant d'une naissance trop obscure pour aspirer au commandement, il l'offrit à Fernando de Mendoza, qui, oubliant ce qu'il devait à son chef et à sa patrie, eut la faiblesse de l'accepter.

Le plan des conjurés était de reprendre la route du Pérou après s'être défait de leur chef, et de s'y proclamer indépendans. L'occasion de le mettre à exécution ne tarda pas à se présenter, car le soir même du départ, Ursua, étant arrivé à un village où il trouva des vivres en abondance, résolut de s'y arrêter quelque temps, et d'envoyer à la découverte, avec une troupe choisie, Sancho Pizarro, un des officiers en qui il avait le plus de confiance. Les conjurés résolurent de profiter du moment où il avait éloigné ses soldats les plus fidèles pour lui donner la mort.

Pendant qu'ils prenaient cette décision, un nègre, esclave d'Alonzo de la Bandera, chez qui ils étaient réunis, surprit une partie de leur conversation, et se hâta d'aller avertir le gouverneur du danger qui le menaçait; mais celui-ci était avec la belle Inez, et le nègre, malgré tous ses efforts, ne put pénétrer jusqu'à lui.

Les conjurés attendirent chez Alonzo de la Bandera que tout le camp fût enseveli dans un profond sommeil. A deux heures ils se mettent en marche, et entourent, sans être aperçus, la cabane de feuillage où reposait leur malheureux général. D'eux d'entre eux s'y introduisent sous un prétexte frivole, et le trouvent couché dans son hamac. Il leur demande ce qu'ils veulent à une pareille heure. Pour toute réponse, ils mettent l'épée à la main. Ursua essaie de tirer la sienne; mais il est bientôt accablé par le nombre des conjurés qui se précipitent dans la cabane. Vargas, qui accourt à peine armé au bruit du tumulte, partage le même sort. Les conjurés parcourent ensuite le camp l'épée à la main en proclamant Mendoza leur général.

L'armée, se voyant sans chef, consentit à reconnaître Mendoza

en cette qualité. Celui-ci commença par faire distribuer aux soldats le peu de vin qui restait, et que l'on avait réservé pour le service de l'autel; et la nuit se passa en scènes de débauche et de désordre. Dès le lendemain, les conjurés se partagèrent les principaux emplois, et Aguirre se fit donner celui de mestre-de-camp. A son retour, Sancho Pizarro n'osa protester contre ce qui s'était passé, et accepta même une charge que les conjurés avaient réservée pour lui.

Mendoza se hâta de convoquer les nouveaux chefs de l'armée, et leur donna lecture d'une instruction judiciaire qu'il avait fait dresser contre Ursua. Celui-ci y était accusé de négligence et de malversation, et sa mort y était déclarée nécessaire au service du roi. Mendoza proposa, en même temps, de continuer la recherche du Dorado. Ce n'était pas là le plan des conjurés; cependant personne n'osa le contredire en face. Mais quand il fallut signer l'instruction, Aguirre signa : *Lope de Aguirre, traître.* Cette signature ayant excité les murmures de l'assemblée, il prit la parole, et s'exprima en ces termes : « Croyez-vous, messeigneurs, qu'après avoir massacré un général muni de pleins pouvoirs de sa majesté, une instruction, faite après coup, vous serve de justification? Puisque tous nous avons pris part à sa mort, croyez-vous que l'on admettra nos dépositions contre lui? Que chacun interroge sa conscience, et elle lui répondra qu'il est coupable de haute trahison. Quand même le pays que nous découvririons serait dix fois plus riche que le Pérou, et dix fois plus peuplé que la Nouvelle-Espagne, le premier licencié du roi entre les mains de qui nous tomberons nous fera couper la tête. Mon avis est donc que, sans perdre de temps à chercher de nouvelles terres, nous tâchions de nous emparer du Pérou; nous y avons des amis nombreux, qui n'attendent que l'occasion de prendre les armes, et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous réunir à eux dans le plus bref délai. »

L'avis contraire l'emporta cependant. Mais Aguirre et ses amis se promirent bien de se venger de Mendoza, et de ne pas le laisser jouir long-temps du pouvoir qu'ils lui avaient donné, et dont il se servait pour entraver leurs plans. Ils réussirent, dès le lendemain, à faire chavirer le radeau qui portait les chevaux, de sorte que Mendoza, qui n'avait plus que des canots, fut forcé de s'arrêter

en cet endroit pour construire de plus grandes embarcations, ce qui lui fit perdre plus de trois mois, et leur donna le temps de préparer l'exécution de leur plan. La famine devint telle, que l'on fut obligé de manger les chevaux et les chiens, ce qui fournit de nouveaux argumens à Aguirre et à son parti, puisque l'on se trouvait privé des principaux moyens de découvrir le pays que l'on cherchait.

Ce raisonnement accrut le nombre de ceux qui aimaient mieux retourner au Pérou que de courir les chances d'une expédition dans des pays inconnus, et Aguirre, de son côté, profita de sa charge de mestre-de-camp pour se débarrasser, sous divers prétextes, de tous ceux dont il redoutait l'opposition à ses projets.

La discorde ne tarda pas à éclater entre Alonzo de la Bandera, que Mendoza avait nommé son lieutenant-général, et Aguirre, qui ne voulait pas le reconnaître pour son supérieur, et que l'on força de renoncer à sa charge de mestre-de-camp. Celui-ci, profitant de la jalousie de Mendoza, qui soupçonnait la Bandera de partager avec lui les faveurs de la belle Inez, en obtint un ordre pour le faire périr; mais il n'était pas facile de l'exécuter, car la Bandera, qui se défiait de lui, ne sortait que bien accompagné. Pour y parvenir, Mendoza l'invita à dîner, et, l'ayant engagé dans une partie de jeu, il le retint jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit. Quand tous ses amis se furent retirés, Aguirre entra dans la tente avec quelques soldats, se jeta sur lui et le massacra.

La misère alla toujours croissant au camp des Espagnols, car les soldats, qui n'étaient plus retenus par les liens de la discipline, ayant maltraité le peu de naturels qui leur apportaient des vivres, non-seulement ceux-ci cessèrent d'en apporter, mais ils massacraient tous les individus qui sortaient du camp par détachemens peu nombreux; de sorte qu'il devint presque impossible d'aller à la chasse ou à la pêche. On prétend même que, pour rendre la position du général plus difficile encore, les partisans d'Aguirre détachaient les canots pendant la nuit, afin qu'ils fussent emportés par le courant, et accusaient ensuite les Indiens de les avoir volés.

Pour compromettre davantage tous ceux qui composaient l'armée et les mettre dans l'impossibilité de reculer, Aguirre conseilla à Mendoza de la rassembler sur la grande place du village, et de

lui représenter qu'ayant été proclamé tumultueusement après la mort d'Ursua, il ne regardait pas sa nomination comme valable, et voulait qu'elle se fît par un scrutin régulier. Tous le proclamèrent de nouveau, à l'exception de trois soldats, qui osèrent protester en faveur du roi d'Espagne, et qu'il fit pendre comme rebelles. Aguirre résolut de rompre les derniers liens qui attachaient ses compagnons à l'Espagne. Il rassemble les soldats, leur dit qu'ils ont besoin d'un chef suprême, puisqu'ils ne reconnaissent plus le roi Philippe pour leur maître, les exhorte à fonder un nouvel empire, qui comprendra non-seulement le Pérou, mais toutes les Indes occidentales, et fait proclamer Mendoza, sous le nom de don Fernand Ier, prince souverain du Pérou et de la Terre-Ferme. On lui forme une cour, on le traite en roi, et on oblige tout le monde à saluer non-seulement quand il passe, mais même quand on prononce son nom.

Le plan des révoltés était de s'embarquer sur les brigantins aussitôt qu'ils seraient terminés, de gagner la mer, et de s'emparer des villes de *Nombre de Dios* et de *Panama*, d'en proclamer l'indépendance, de donner la liberté aux esclaves, et de réunir une armée assez considérable pour faire la conquête du Pérou, ce qui leur paraissait d'autant plus facile, qu'ils comptaient sur l'appui de tous ceux qui avaient pris part aux révoltes précédentes. Ils se croyaient si sûrs de réussir, qu'ils s'étaient déjà partagé tous les emplois et toutes les terres du pays. L'exemple de Gonzalo Pizarro était bien fait pour les encourager, car peu s'en était fallu qu'il ne réussît dans le même dessein.

Don Fernand ne savait quel parti prendre, et redoutait le sort qui le menaçait, si l'expédition contre le Pérou ne réussissait pas; il n'osait pas non plus s'opposer aux desseins d'Aguirre, dont l'influence sur l'armée l'emportait sur la sienne. Ce dernier poussa l'audace jusqu'à lui reprocher en face son amour pour Inez et la faire massacrer devant ses yeux, sans qu'il osât s'y opposer. Cependant Mendoza, outré de cette conduite, rassembla ses amis, et résolut avec eux de faire périr secrètement Aguirre et de renoncer à l'expédition du Pérou pour reprendre la recherche du Dorado. Aguirre, informé de ce qu'ils avaient tramé contre lui, se décide à les prévenir. Sous prétexte d'une revue, il rassemble

ses partisans et s'avance à leur tête vers le quartier qu'habitent Mendoza et ses amis, renversant les tentes et massacrant tout ce qui veut résister. Réveillé par le bruit, le malheureux don Fernand sort de son logement, à peine vêtu, pour s'informer de la cause de ce tumulte; mais à peine les conjurés l'ont-ils aperçu, qu'il tombe frappé de plusieurs balles, et ses amis éprouvent bientôt le même sort.

Lorsque tout est terminé, Aguirre rassemble les soldats, accuse Mendoza de trahison, leur expose les motifs de sa conduite et se fait proclamer général et chef suprême. Voulant ensuite effacer jusqu'au nom espagnol, il fait prendre à ses soldats celui de *Maragnones*.

Cependant, craignant d'avoir le même sort que son prédécesseur, il prend toutes les mesures nécessaires pour s'en garantir et pour prévenir les complots. Il fit désarmer tous ceux qu'il regardait comme les amis de don Fernand, fit étrangler plusieurs officiers pour avoir murmuré contre son gouvernement, et alla même jusqu'à défendre, sous peine de mort, de parler à voix basse. Il restait sans cesse à bord d'un brigantin où étaient embarqués ses amis les plus fidèles, et n'osait mettre pied à terre.

Il continua de descendre le fleuve en se dirigeant toujours vers la gauche, ayant presque chaque jour à combattre les indigènes, et voyant la famine et les maladies décimer ses soldats. Les Indiens qu'on avait amenés du Pérou, furent les premières victimes de sa cruauté ; quelques-uns ayant pris la fuite, il abandonna le reste, au nombre de plus de cent, sur une plage inconnue où ils périrent de misère.

Enfin, après une longue et pénible navigation, il atteignit l'embouchure de l'Amazone le 1er janvier 1561. Il se dirigea vers l'île de la Marguerite, et alla débarquer, à quelque distance de la ville, dans une baie qu'il trouva déserte. Aussitôt qu'il eut pris terre, il expédia un messager au gouverneur, pour lui annoncer qu'il avait été jeté sur cette côte par le mauvais temps, et pour lui demander des vivres. Le gouverneur lui ayant envoyé un officier pour prendre des informations plus exactes, Aguirre, sans lui dire un mot de tout ce qui s'était passé, lui répondit simplement qu'il commandait les débris d'une expédition envoyée du Pérou pour des-

cendre le Maragnon, que le reste de son armée avait péri de faim et de misère. Les habitans, touchés de ce récit, firent sur-le-champ tuer deux vaches qu'ils lui envoyèrent. Aguirre, voulant faire croire qu'il arrivait chargé de richesses, donna à ceux qui les lui apportèrent plusieurs bijoux d'or et une coupe d'argent.

Le gouverneur, homme jeune et sans expérience, donna complètement dans le piége qui lui était tendu et vint visiter Lope avec quelques uns de ses principaux officiers. Aguirre lui fit le meilleur accueil, et demanda la permission de débarquer sa troupe pour qu'il pût la passer en revue. Le gouverneur y consentit, mais à peine les Maragnones furent-ils rangés en bataille sur la rive, que Aguirre donna l'ordre de s'emparer de sa personne et de faire garder avec soin les passages qui menaient à la ville, afin qu'on n'y fût pas averti de ce qui venait de se passer. Aguirre distribue les chevaux du gouverneur et de sa suite à ses officiers les plus déterminés, le force à monter en croupe derrière lui, s'avance vers la ville, désarmant tous les habitans qu'il rencontre, et s'emparant de leurs chevaux, y entre sans coup férir, la livre au pillage, enferme les prisonniers dans la citadelle, partage entre ses soldats l'argent qui se trouve dans les caisses du gouvernement, renverse le poteau sur lequel sont peintes les armes royales, et se fait proclamer souverain du pays. Il donne ensuite une part du butin à tous ceux qui consentent à se réunir à lui, fait pendre les hommes restés fidèles au roi, brûler leurs maisons et saccager leurs biens.

Dès qu'il se vit maître de l'île, il chercha les moyens de se rendre à la terre-ferme. Ayant appris qu'un vaisseau du roi se trouvait au port de Maracapana où il avait transporté plusieurs missionnaires de l'ordre de saint Dominique, il envoie un de ses officiers pour s'en emparer. Mais celui-ci, redoutant les suites de sa conduite, va faire sa soumission au supérieur de ces religieux, et lui rendre compte de la mort d'Ursua et de tout ce qui s'était passé depuis. Aguirre, apprenant cette désertion, et craignant que cet exemple n'entraînât un grand nombre de ses compagnons, fait tirer les embarcations à terre, pour les empêcher de quitter l'île, fait massacrer le gouverneur et les principaux habitans, sous prétexte qu'ils méditent un soulèvement contre lui, et fait renfermer

dans la citadelle le reste des colons avec leurs familles. Il rassemble ensuite ses soldats, leur rappelle en peu de mots tous leurs crimes, et les exhorte à vendre chèrement leur vie, puisqu'ils ont perdu toute espérance de pardon.

Le bruit de ce qui venait de se passer à la Marguerite se répandit promptement sur la côte de la terre-ferme, et tous les gouverneurs firent des préparatifs de résistance. Aguirre, informé que le provincial des dominicains, à la tête de quelques soldats qu'il avait ramassés à la hâte, méditait une descente à Punta-de-Piedras, se hâta de s'y rendre avec une partie de ses troupes; mais apprenant que le provincial n'avait pas encore paru, il revint à la Marguerite. Soupçonnant Perez, son mestre-de-camp, d'avoir voulu profiter de son absence pour le trahir, il le fit massacrer à son retour, et poussa même la cruauté jusqu'à forcer un officier, qu'il croyait son complice, de boire le sang qui coulait de ses blessures.

Quand tous les préparatifs de départ furent terminés, Aguirre fit broder deux épées sanglantes placées en croix sur une bannière de taffetas noir, et la fit bénir dans l'église de l'Assomption avec toutes les cérémonies d'usage. Il reçut ensuite le serment de fidélité de toute l'armée, et, faute d'un portrait du roi d'Espagne, il prit un roi de cartes, qu'il fit fouler aux pieds et déchirer par les soldats. Enfin, après être resté quarante jours dans cette île, et avoir commis toutes les cruautés et les désordres imaginables, il s'embarqua avec sa troupe et se dirigea vers la côte de la terre-ferme.

Voyant qu'avec cent cinquante hommes seulement qui lui restaient, il ne pouvait penser à s'emparer de Panama, où l'on était sur ses gardes, il se décida à traverser le Venezuela et la Nouvelle-Grenade, et à gagner ainsi le Pérou. Il alla donc débarquer au port de la Burburata, que les habitans abandonnèrent aussitôt qu'ils virent sa flottille approcher, pour se réfugier dans les bois avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

A cette nouvelle, les gouverneurs de Tocuyo et de Merida se hâtèrent de rassembler des troupes pour marcher contre Aguirre, qui, de son côté, se préparait à une vigoureuse résistance. Voulant prouver à ses soldats qu'ils ne pouvaient plus reculer et que la fuite était désormais impossible, il mit le feu à ses embarcations; puis, après avoir tout pillé et saccagé à la Burburata, il se

dirigea sur Valence, qu'il trouva également abandonnée par les habitans.

Averti que Pablo Collado se préparait à l'attaquer, il le prévint par un mouvement rapide et s'avança sur Barquisimeto. Collado essaya de le réduire en lui offrant amnistie pleine et entière, s'il voulait mettre bas les armes. Mais voyant qu'il ne pouvait rien obtenir et qu'il n'était pas en force pour lui résister, il se décida à se retirer avec ses troupes à une lieue de là, après avoir fait afficher dans toute la ville la promesse du pardon royal pour tous ceux qui mettraient bas les armes et viendraient se joindre à lui. Il fut suivi par tous les habitans, de sorte qu'Aguirre, en entrant dans la ville, la trouva déserte et abandonnée. Pour empêcher l'impression que ces affiches auraient pu faire sur ses soldats, il se dirigea droit vers la citadelle et s'y enferma. Quand la nuit fut venue, il leur livra la ville à piller, et le lendemain il les rassembla sur la grande place, et leur dit :

« Vous avez trouvé, mes compagnons, des proclamations par lesquelles le gouverneur vous promet pardon et oubli; mais, comme votre chef et votre ami, je dois vous détourner d'y ajouter foi. Comment pourriez-vous espérer le pardon de toutes les violences que vous avez commises? Le roi lui-même ne pourrait vous l'accorder. Comment pourriez-vous donc ajouter foi à la parole d'un simple licencié, qui n'a pas même de pleins pouvoirs? Vous savez ce qui est arrivé, au Pérou, à ceux qui ont eu confiance dans l'amnistie royale? D'ailleurs les parens et les amis de ceux qui ont péri par vos mains chercheront toujours à les venger sur vous. Restez avec moi, qui saurai vous défendre et vous protéger, et n'allez pas vous livrer à ceux qui ne vous donnent de belles paroles que pour mieux vous perdre. Vous le paierez cher si vous vous rendez actuellement pour éviter quelques fatigues et quelques dangers. Si, au contraire, vous me restez fidèles, vous finirez par être les maîtres du Pérou, et vous passerez le reste de vos jours dans l'abondance et dans les plaisirs ! »

Voulant ensuite éviter une surprise, qui aurait été facile parce que l'ennemi connaissait mieux que lui les rues de la ville, il la brûla toute entière à l'exception d'une seule maison dans laquelle il établit son logement. Le lendemain, l'armée royale es-

saya, sans succès, de s'emparer de la forteresse; mais Aguirre ne fut pas plus heureux dans une sortie. Le siége aurait pourtant traîné en longueur, et Aguirre eût peut-être fini par avoir le dessus sans l'arrivée de Pablo Collado, gouverneur de Merida, à la tête de deux cents hommes, ce qui donna un tel avantage à l'armée royale, que les Maragnones, bloqués dans le fort, commencèrent bientôt à manquer de vivres. Le découragement et la désertion augmentèrent de jour en jour; les ennemis venaient, jusque sous les murs, inviter les soldats à se réunir à eux, en leur promettant une amnistie et même des récompenses.

Aguirre, voyant que tout était perdu, prit le parti désespéré de massacrer les malades, les blessés et tous ceux qui n'étaient pas en état de le suivre et de se frayer un passage à travers les rangs ennemis. La résistance unanime de ses officiers put seule l'empêcher de le mettre à exécution. Il résolut alors de tâcher de regagner le bord de la mer pour se rembarquer et atteindre un autre point de la côte; mais il était serré de si près par le parti royal, qu'il ne put accomplir ce projet; il n'osait laisser sortir personne du fort, pas même ses plus chers amis, craignant qu'ils ne l'abandonnassent. La famine y devint bientôt si grande, que l'on fut réduit à manger les chiens et même les chevaux. Malgré ses précautions, les désertions se multipliaient tous les jours, et bientôt il se vit presque seul. L'armée royale ayant tenté une nouvelle attaque, ceux qui gardaient les portes les lui ouvrirent et jetèrent leurs armes en criant : vive le roi! de sorte qu'elle entra dans le fort presque sans coup férir.

Aguirre, ainsi abandonné des siens, entre dans la chambre de sa fille, qui ne l'avait pas quitté pendant l'expédition, et qui, malgré sa jeunesse, en avait partagé toutes les fatigues. Il lui annonce qu'il faut mourir. Elle se jette à ses pieds et le supplie de lui conserver la vie. — Non, lui répond-il en la perçant de son poignard; il vaut mieux mourir que de vivre pour être appelée fille d'un traître. — Puis, s'appuyant contre un poteau, il attend les bras croisés l'arrivée de l'ennemi, sans même se donner la peine de tirer son épée. Le premier qui entra dans la chambre fut un soldat qui s'écria, en l'apercevant : Arrivez, voici Aguirre que je tiens prisonnier. — Je ne me rends pas à de pareils drôles,

lui répondit celui-ci en le renversant d'un coup de son gantelet de fer. — En disant ces mots, il remit son épée à Garcia de Paridy, qui commandait en chef l'armée royale. Celui-ci voulait épargner ses jours; mais ceux qui l'environnaient et dont quelques-uns étaient déserteurs du parti d'Aguirre, craignant les déclarations qu'il pourrait faire sur leur compte, représentèrent à Paridy qu'il se compromettrait lui-même, s'il l'épargnait, et s'attirerait la haine de toutes les familles qui avaient perdu quelques-uns des leurs dans cette rébellion. Vaincu par ces raisons, Paridy lui fit trancher la tête, qui fut mise sur un poteau; le corps fut coupé en quatre quartiers, qui furent exposés dans les principales villes de la province. Long-temps après, on montrait encore à Tocuyo le crâne d'Aguirre enfermé dans une cage de fer, et la bannière de son armée.

Ainsi finit Lope de Aguirre, et avec lui s'éteignit la dernière étincelle de l'esprit d'indépendance qui avait si long-temps agité une grande partie de l'Amérique méridionale. Ce fut jusqu'au commencement de ce siècle la dernière tentative des colonies espagnoles pour se séparer de la métropole. Si Lope eût trouvé dans la Nouvelle-Grenade l'appui qu'il eût sans doute rencontré au Pérou, l'Espagne perdait ses colonies deux siècles et demi plus tôt, et la face du monde eût été changée.

H. T. C.

BULLETIN.

Il ne faut pas que l'effroi du mal empêche de l'avouer, surtout lorsque le silence ne doit pas être un remède. Notre mouvement manufacturier est arrêté, et de nos jours, la fortune sociale du pays est tout entière dans l'occupation des bras. S'ils restent oisifs, la vie publique en souffre, la désorganisation s'en empare, et les révolutions, sous les haillons de la misère, paraissent au milieu des rues, comme à Lyon ces jours derniers.

Si le trouble n'était que sur ce point, déjà bien grand et trop grand même, on pourrait concentrer des soins peut-être efficaces; mais Lyon est un centre vital, c'est un cœur d'où partent les principales veines industrielles de la France. Quand le négociant en soieries de Lyon suspend le va-et-vient de ses métiers, Grenoble souffre, Marseille est dans la crainte, Bordeaux retient ses navires à l'ancre, et Paris renvoie bien des effets protestés; car à une pièce de soierie combien d'existences grandes et petites sont attachées! Le commerce en France est une vaste association où tous les citoyens ont des intérêts qui se règlent sous cette symbolique et sublime raison commerciale : *repos et cie.*

Avons-nous ce repos? Notre tâche doit se borner à dire que l'inquiétude publique est partout, et la confiance nulle part.

En dehors des récriminations que chacun peut renvoyer à ceux qui les provoquent, nous nous sommes demandé pourquoi Lyon avait, sur toutes les villes de France, le funeste privilége d'être réduit à la famine une fois tous les trois ans au moins? Certes, Bordeaux, le Havre, Marseille, ne se soutiennent pas toujours au même point de prospérité : tantôt l'Amérique fait attendre ses demandes, tantôt l'Orient consomme trop lentement; mais, à ces fluctuations près, ces grandes cités, les unes aussi peuplées, les autres plus peuplées que Lyon, vivent dans un état normal et accom-

plissent avec régularité le cycle annuel de leur industrie. Les faits sont là pour répondre, et les faits sont d'excellens ministres, sans vouloir blesser en rien ceux qui le sont aujourd'hui. Ces faits nous apprennent qui si Bordeaux ne se voit pas mettre tous les trois ans en question, c'est que ses produits sont consommés, quoi qu'il arrive. L'Amérique boit ses vins et ses eaux-de-vie avec une imperturbable exactitude, malgré les sociétés de tempérance. Si Marseille peut revendiquer, comme Bordeaux, une semblable continuité d'existence inaltérable, c'est que ses fruits et ses pelleteries ouvrées ont de sûrs débouchés sur la moitié du globe. Et après Marseille, après Bordeaux, combien de vi les n'énumérerait-on pas, toutes à l'abri des infortunes périodiques de Lyon? Est-ce que Louviers et ses draps, Aix et ses huiles, Châtelleraut et ses coutelleries tremblent jamais d'être à deux doigts de leur perte?

C'est que Lyon est une anomalie flagrante parmi nous. Quand Lyon devint la grande ville du Midi, le marche-pied d'or de l'Italie, il y avait alors la cour de Louis XIV, cour toute de soie, de satin, de brocard, de rubans et de broderies. Cette cour était si fastueuse, que Lyon même ne lui suffisait pas; elle partageait ses achats entre Lyon et Venise. Jugez si Lyon avait alors une signification commerciale! Après Louis XIV parut aussi une autre cour presque aussi somptueuse, celle de Louis XV, et Lyon subsista encore magnifiquement. Même fortune sous Louis XVI ou à peu près. La révolution vint, et les soieries furent traînées dans les ruisseaux avec ceux qui en portaient; si la révolution nous fit aller nu, l'empire nous habilla de drap bleu, deux procédés peu favorables à l'écoulement des soieries. Et depuis l'empire, et depuis trente ans, avec quoi nous sommes-nous vêtus? avec du drap. Tout le monde en porte. Le roi de France a un habit bleu, les députés ont des habits de drap bleu ou marron, les juges des habits noirs, la bourgeoisie des habits noirs, le peuple a des vestes de drap. Or, comment voulez-vous qu'une population de cent cinquante mille ames, qui ne vit que par la soie, puisse exister dans un royaume tout habillé de drap? Lyon n'est donc plus qu'une ville d'Orient perdue dans l'Occident. C'est Mossul et non une ville française. Il lui faut, pour ressusciter, une monarchie comme celle de Louis XIV, ou des habitans costumés comme le sont ceux de Constantinople. Que penserait-on d'un homme qui irait vendre des manteaux et des carricks dans la Cafrerie, où l'on va nu? Lyon est cet homme : il vend des habits de marquis aux bourgeois de notre monarchie.

Un remède radical pourtant ressort de cette anatomie d'une ville morte logiquement. C'est de forcer les grands corps de l'état à se vêtir de soie, et comme en France les petits imitent facilement les grands, du

jour où le barreau, la faculté, les administrations, adopteraient les étoffes de Lyon, cette ville reprendrait sa prospérité.

C'est une question décidée. Il n'y aura pas de printemps. Durant les fêtes de Longchamps, pendant la semaine sainte, on avait subi toutes les rigueurs de l'hiver, les cruelles journées battues par la neige, la grêle et les vents glacés; il avait fallu s'armer de nouveau de pied en cap contre la bise, reprendre tous les doubles vêtemens, les manteaux les plus larges et les plus épais. Depuis, quelques rayons de soleil avaient pourtant ranimé un peu d'espoir. Il y avait eu, au commencement de la semaine, de belles matinées d'un ciel pur. Il faisait bien froid encore, et le vent soufflait toujours. Mais on disait : Il ne s'agit plus que d'une petite pluie douce. Après elle, ce sera le printemps. Eh bien! cette petite pluie douce est tombée; mais, hélas! après elle, ce n'a pas été le printemps. Au contraire, ç'a été et c'est toujours l'hiver comme devant.

Quoiqu'elle n'ait point eu son parfum printanier de jeunes filles en robes blanches, la solennité du jour de Pâques a gardé du moins son saint caractère dans nos églises. Les cérémonies étaient magnifiques à Notre-Dame. L'archevêque et tout le chapitre, revêtus de leurs plus splendides costumes, assistaient à la grand'messe, qui s'est célébrée avec une pompe digne de la cathédrale. A voir, au milieu de toute la majesté de son culte, le chef de cette église, encore si imposante malgré sa décadence, on s'afflige qu'il s'obstine à compromettre sa haute dignité par des actes peu réfléchis. Que veut-il? Il aura beau faire, il ne sera jamais un martyr; mais il pourrait être un saint pasteur sans rancune et sans fiel, pardonnant du fond du cœur les injures, comme l'ordonne l'Evangile, et prêchant ainsi la religion, bien mieux que par des mandemens contre-révolutionnaires.

Les salons de Paris ne se sont pas rouverts cette semaine aux fêtes et aux plaisirs. Tout y a été morne et glacé comme le temps. Il y a eu pourtant une petite fête aristocratique assez singulière, qui mérite d'être mentionnée. La duchesse de Dino a donné, mercredi, un bal tout exclusif. Depuis l'année dernière, elle paraît témoigner l'intention de marier sa fille. Elle n'avait invité que de très jeunes filles et point de femmes pour danser! Mlle de Périgord sera, en tout cas, un fort grand parti. Malgré sa dot modique, son avenir est superbe. La duchesse possède une fortune immense : elle n'en veut pas convenir; mais on sait les raisons qu'elle a de le nier.

Le prix des billets du bal du 3 avril, au profit des Anglais pauvres, a été élevé de 10 francs à 20 francs. Les femmes seront costumées et les

hommes en frac. Aux dames patronesses que nous avions nommées, lady Granville, ambassadrice d'Angleterre, et la duchesse de Sutherland, il faut ajouter, la duchesse de Coigny, née Hamilton, la marquise de Caraman et Mme Graham.

Nous avons de Londres quelques nouvelles fashionables. Le grand dîner annuel du jour de Pâques, chez le lord maire, a été d'une remarquable somptuosité. Les ministres, les principales autorités, les ambassadeurs étrangers, toute l'élite du monde élégant, y assistaient. Après les *toasts*, qui ont été nombreux selon l'usage, on a passé dans la salle du bal où attendaient les dames, et la danse s'est prolongée toute la nuit.

Le prince et la princesse de Polignac paraissent vivre sur le pied de l'intimité avec la majeure partie de la société aristocratique whig ou tory. Le 28, c'était presque une fête donnée pour eux, que la réunion chez lady Stewart. Ils vont chez le marquis de Bristol, pair whig, chez lord Marlborough, chez le marquis de Lansdowne, l'un des membres du cabinet. Ils reçoivent fréquemment les visites des comtes d'Aberdeen, de Shaftesbury, et de beaucoup d'autres pairs tories.

Parmi les plus illustres *débutantes* qui seront présentées à la prochaine grande réception de la reine d'Angleterre, on cite lady Caroline Lennox, fille aînée du duc de Richmond, pair whig; lady Jane Bouverie, la fille aînée de lord Radnor, pair radical; miss Gordon Cumming, nièce du duc d'Argyll, et miss Fuller, nièce de lady Peel.

Il paraît que le prince Esterhazy ne sera nommé que chevalier honoraire de l'ordre du Bain, comme l'avait été déjà le landgrave de Hesse-Homburg. C'est lord Aylmer qui sera, dit-on, gratifié du titre réel que laisse disponible la mort du comte de Rosslyn.

Le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg semble toujours bien irrévocablement arrêté. D'ailleurs rien n'a transpiré sur l'époque de la célébration et les fêtes qui l'accompagneront.

On ne sait rien non plus d'exact touchant les grandes cérémonies d'inauguration projetées pour Versailles. On nous tient encore là-dessus à un régime de mystère complet. Nous attendrons, au surplus, très patiemment la communication du programme.

Le Salon, fermé vendredi passé, ne sera rouvert que le 5 avril. Durant cette clôture de cinq jours, il se fera un nouveau classement général des ouvrages exposés. Les quarante-une batailles, d'autres toiles historiques très nombreuses, les statues et les bustes d'apparat, tout ce qui appartient à la liste civile, tout cela aura été enlevé et expédié à Versailles. Le vide que laissera le départ de ces sculptures et de ces peintures sera très grand, mais très peu capable d'attrister. Sauf quelques

rares morceaux qu'on regrettera, pour le reste, ce sera bon débarras. Certainement on se promènera plus à l'aise au Musée; on y respirera mieux, quand on ne sentira plus peser sur sa tête les immenses toiles qui couronnaient les hauteurs du salon carré. Les tableaux seront donc fort diminués de nombre, et cependant ils n'occuperont pas un moindre espace. C'est qu'il n'y aura nulle part plus de deux rangs de grandes toiles superposées. L'administration du Musée se propose de disposer de cette sorte à l'avenir toutes les expositions. C'est un double service qu'elle rendra aux artistes et au public. On verra enfin les peintures, et on ne s'éborgnera plus pour les voir.

Avec le salon qu'on rouvrira le 5 avril, ouvrira-t-on enfin le musée des dessins des anciens maîtres qu'on devait ouvrir dès le 1er mars? Qui sait? On objectera peut-être qu'on n'a pas de quoi payer les gardiens nécessaires, comme pour le musée de marine fermé depuis quinze ans par cette raison concluante?

Et le musée espagnol promis, quand le donnera-t-on? Quand verrons-nous les Velasquez, les Murillo, les Zurbaran, les Alonso Cano, les Moralès et tant d'autres? C'est folie que d'y penser à présent. Ce ne sera pas avant bien des années qu'il en sera sérieusement question. Pourtant on a reçu déjà des trésors; des caisses pleines de chefs-d'œuvre sont en magasin. Presque tout ce qu'on attendait est arrivé, et il n'y a pas de raison pour qu'il soit rien expédié de plus; car on a cessé définitivement tout envoi de fonds au baron Taylor. A moins qu'il ne préfère, par amour pour l'Espagne, se faire l'un des héros de ses guerres civiles, le voilà, le grand voyageur, le voilà contraint de venir reprendre ses fonctions, légèrement interrompues, de commissaire royal près le Théâtre-Français.

Le Théâtre-Français montre d'ailleurs qu'il peut très bien marcher seul et de lui-même envers et contre toute absence des commissaires royaux. Depuis l'avénement de M. Vedel à la direction, il règne rue de Richelieu une louable activité. On ne s'est endormi ni sur la vogue de *la Camaraderie*, ni sur la recrudescence du succès de *Marie*.

D'intéressantes reprises ont été préparées. On a même joué déjà *les Horaces*. L'indisposition de Joanny, doublé à l'improviste par Colson, a fait que cette première tentative n'a pas été heureuse.

Une pièce nouvelle, de MM. Lockroy et Arnould, intitulée *la Vieillesse d'un grand roi*, a réussi.

Si nous avons quelques objections contre cet ouvrage, dont le succès est du reste réel, c'est parce que son titre affecte une haute prétention qu'il ne justifie pas. *La Vieillesse d'un grand roi!* Mais ce n'est point cela. Sérieusement, ce n'était point la vieillesse de Louis XIV et ses vicissi-

tudes amères que vous aviez voulu peindre. Vous ne vous étiez point proposé un but si grave. Que ne mettiez-vous alors : *La Vieillesse de Louis XIV, comédie anecdotique?* Il n'y avait plus le mot à dire; votre sujet était pleinement et modestement annoncé.

Les auteurs ont fort habilement mis en scène les personnages et les anecdotes qu'ils ont puisés dans les mémoires du temps. Ils ont tiré un bon parti de Mlle de la Chausseraie, cette charmante figure si délicieusement dessinée par Saint-Simon. Ils ont fait un grand usage de la mission fabriquée du faux ambassadeur persan, qui leur a fourni tout le gros de leur action comique et tragique, et leurs principales situations dramatiques. Mais pourquoi être allé au-delà du vrai? A quoi bon? C'était bien assez de montrer le grand roi publiquement et solennellement la dupe de cette ambassade simulée. C'est trop d'avoir doublé son humiliation en la lui découvrant; d'autant plus qu'il n'est rapporté nulle part qu'il ait jamais su la supercherie. Au contraire, cette scandaleuse mystification fut toujours enveloppée pour lui d'un profond secret.

Volnys, qui remplit le rôle de Louis XIV, se grime avec beaucoup d'art; il a pourtant très médiocrement rendu l'air royal du vieux monarque, qui fut plein de grandeur et de majesté jusque dans sa décrépitude.

Mlle Mars est une mademoiselle de la Chausseraie parfaite, tant le caractère s'approprie à merveille à son talent.

Pour Mlle Mante, représentant Mme de Maintenon, rien n'est moins convenable ni plus choquant. Mlle Mante n'est propre qu'à la charge et à une certaine charge. La placer dans les rôles graves et dignes, c'est abuser d'elle.

Les décorations ne sont d'aucun style et d'aucun temps. On ne peut pas croire que ces choses-là aient été peintes exprès pour la pièce nouvelle.

La représentation, au bénéfice de Levasseur, a été brillante et joyeuse; ce devait être ainsi. L'acteur et le public renouvelaient un bail.

La représentation au bénéfice de Nourrit a été triste et touchante. C'était un adieu. Quelle faute à l'Opéra que d'avoir laissé s'éloigner ce chanteur exquis! Nourrit qui s'en va, ce n'est pas un acteur ordinaire qu'on perd. Et puis on verra quand et comment il sera remplacé.

— Le libraire Dumont publie demain, lundi, un ouvrage de M. Méry, intitulé : *Scènes de la vie italienne.*

LE

SPHYNX DE LA COUR.

La place du grand marché de Coventry recevait les derniers rayons d'un soleil de juin, le couvre-feu n'était pas encore sonné, les bourgeois prenaient le frais devant leurs portes. C'était à l'une de ces heures paisibles où le travail de l'artisan est suspendu, où le gazouillement des commères occupe seul la ville, comme la chanson d'une vieille nourrice berce l'enfant qui va s'endormir. Les auvents gothiques se fermaient; les revendeuses d'herbes, abritées pendant le jour sous de mauvaises toiles au bas de la belle croix normande de ce marché, remportaient sur leur dos leur bagage printanier. Ces mille teintes rompues, produites, vers le soir, par le brouillard d'Angleterre, et dont Prout et Cattermole aiment à reproduire si souvent les effets dans leurs harmonieuses esquisses, se jouaient confusément aux angles de la grande place, dont elles enveloppaient, peu à peu, chaque arète gothique et chaque figure sculptée. Çà et là passaient et repassaient dans le marché des arbalétriers et des soldats, les uns aux armes

de la ville, d'autres à celles de l'évêque; car cette double hiérarchie s'était établie depuis fort long-temps; les expéditions de la Palestine et les débats fréquens des rois d'Angleterre avec la cour de Rome n'avaient fait que la consolider. Coventry, il faut le reconnaître, était déjà ville épiscopale sous Guillaume-le-Conquérant; les évêques normands réunis ayant refusé publiquement, sous ce prince, d'habiter les anciens chefs-lieux de leurs diocèses (sans doute parce qu'il leur fallait des villes riches qu'ils pussent facilement rançonner, comme faisaient les princes d'alors), ils avaient transporté leur résidence dans les cités les plus populeuses: c'est ainsi que Salisbury, Lincoln, Chester et Coventry étaient devenues des villes épiscopales.

Au premier coup d'œil, l'apparence de Coventry était loin de justifier de ces richesses que la fantaisie tyrannique d'un prince endetté ou l'ambition démesurée d'un évêque fastueux pouvait en attendre d'après la coutume. D'abord, au rebours d'une foule d'autres villes bâties sur des terrains royaux, et qui, pour devenir des communes libres à dater de Richard Ier, avaient été forcées de se racheter, à charge de rente annuelle pour le fisc, Coventry s'étendait fière de ses murs et de ses douze portes, active, industrieuse, et devant tout à son labeur, se suffisant sans nul doute, ne fût-ce que par ses manufactures d'étoffes et de draps destinés au commerce du Levant; d'ailleurs les impôts et les subsides qu'on lui avait jusque-là demandés, n'excédaient pas ceux des autres villes du royaume. L'extérieur de ses places publiques et de ses maisons n'indiquait pas non plus qu'elle fût plus riche que les autres villes ses sœurs; sa population et sa milice étaient loin de valoir encore celles de Salisbury et de Lincoln. Mais il est bon de dire aussi que, d'après l'usage de certains rois d'Angleterre, qui déposaient secrètement en divers lieux le produit de leurs taxes ou de leurs économies, Coventry passait, à tort ou à raison, pour posséder en son hôtel-de-ville et dans quelques parties reculées de ses faubourgs des sommes considérables, sommes contestées, fabuleuses, et telles que l'esprit aventureux de Richard dut en rêver pour la guerre chrétienne de la Palestine. Les cent mille marcs trouvés par Richard Ier à Salisbury préoccupèrent sans doute long-temps l'esprit de ses successeurs, à voir les inventaires

avides qu'ils se permirent de faire souvent dans les villes et places fortes. Les historiens, qui jugent que tout est licite chez les princes (et il n'en manque pas à cette période des expéditions de Palestine), donnent pour excuse à ces extorsions des monarques anglais leur besoin d'argent pour avoir des troupes. D'ailleurs ces mesures violentes tombaient principalement sur les juifs. Le massacre des Israélites d'York, que Richard toléra s'il ne l'ordonna pas, est assez fameux dans l'histoire d'Angleterre; il rapporta des sommes immenses à Richard. Le fanatisme populaire encourageait d'autant plus ces actes royaux, que le peuple n'avait pas, comme les princes et les barons, la facilité d'extorquer des quittances à main armée. Ainsi persécutés, chassés de Londres, de Lincoln, d'Edmondsbury, de Lynn, de Stamford et de Norwich, les juifs, ces fatals banquiers de tous les états chrétiens, dans les temps qui suivirent, n'en persistèrent pas moins à résider en Angleterre, où la cupidité seule les retenait et leur faisait braver des périls toujours nouveaux. Sous le règne de Henri III, dont la figure traversera cet épisode, ils prêtaient encore à cinquante et soixante pour cent, bien qu'un édit leur eût défendu de porter l'intérêt de leur argent à plus de quarante, taux qui semble déjà exorbitant, mais qu'ils élevaient en raison des périls auxquels ils étaient journellement exposés, et dont le moindre était l'insolvabilité des lords et des barons, leurs débiteurs. A l'époque de Jean-sans-Terre, les murs de Coventry avaient abrité quelque temps ces rois de l'usure; Coventry était donc une ville bonne à visiter pour un monarque curieux d'y faire de l'or; il pouvait s'y abattre d'un jour à l'autre comme un vautour. Peut-être qu'à l'instar des Israélites d'York, les juifs du règne précédent, tourmentés et lapidés à plusieurs reprises, y avaient enterré leurs espèces métalliques, ou bien ces maudits pouvaient-ils s'y voir rançonnés de nouveau sans crainte de sédition. La situation financière du roi Henri III, *le plus grand demandeur de subsides,* comme l'appelle un de ses historiens, devait donc, tôt ou tard, l'attirer dans cette ville. L'incapacité de ce prince et son amour pour les étrangers formèrent, comme on sait, les deux traits les plus saillans de son caractère. Ses profusions à ses favoris furent énormes comme ses impôts. Si ces vexations journalières, qui n'avaient pas même pour elles l'excuse ordinaire

des croisades, mirent souvent le peuple anglais en état flagrant de révolte contre son prince, la manière dont il faussa scandaleusement ses plus solennelles paroles, et l'arbitraire odieux de ses actes durent entretenir la résistance obstinée des lords. Aussi faut-il voir dans le surnom de *lâche*, que l'inexorable histoire donne à Henri III, une de ces flétrissures qui s'appliquent moins à l'imbécillité et à la mollesse qu'à la mauvaise foi et à la perfidie. Ce fut sans doute un règne épineux et difficile que celui de ce prince, un règne de transition, pour ainsi dire, et qui préparait dignement l'entrée à celui d'Édouard ; mais outre que le peu de bien de ce règne est dû en réalité à la grande habileté de l'ambitieux Leicester, le foyer de la guerre civile entretenu soigneusement, une condescendance inouie pour les flatteurs, une brutalité de ressentiment que n'absout pas même celle de l'époque, des négociations continuellement nouées ou dénouées avec la France, un abus de toutes choses et de tous droits, et enfin la violation solennelle des plus solennelles promesses, tout ce faisceau d'incroyables délits ne devait-il pas faire du nom de ce prince un nom ignominieux pour l'histoire? Fils de Jean-sans-Terre, il devait en recueillir l'héritage empoisonné.

En déroulant ainsi par avance le précis de ce règne, si remarquable par le seul fait du *mad parliament* (le parlement furieux ou enragé) qui s'assembla, le 11 juin 1258, dans la ville d'Oxford, nous ne pourrons être taxé d'exagération par nos lecteurs dans ce qui va suivre, surtout quand ils verront, par le peu de lignes qui forment la fin de cette histoire, qu'à Coventry même elle est devenue légende.

I.

Ce soir-là tout gazouillait donc, nous l'avons dit, par la ville.

D'abord, pour ce ramage, on pouvait s'en rapporter aux barbiers, qui n'avaient pas grande affaire en ces temps-là, parce qu'on portait les cheveux couverts d'armets ou de capuces de laine : il est vrai que la chevelure compliquée des femmes les occupait à défaut de celle des hommes. Puis venaient les tenanciers de l'évêque allant en collecte à cette heure par toute la ville, suivis de dominicains et de franciscains, dont les ordres ne s'intro-

duisirent en Angleterre que sous ce règne, et qui, de la rue où ils mendiaient pour leurs frères, se virent appelés bientôt dans les conseils privés du roi et de ses seigneurs.

A cette heure encore, on distinguait la jaquette blanche et verte de quelques fauconniers ou plutôt de garenniers de la couronne, car les lois de sang relatives à la chasse, maintenues et sans cesse aggravées par les rois d'Angleterre, avaient été remises en vigueur. Ils rentraient balançant au bout de leurs gants de cuir grossier des gerfauts qu'ils avaient ramassés près des remparts, l'aile saignante de la fronde obscure d'un braconnier. La fontaine placée à l'angle de la place du marché, et qui a été détruite depuis, murmurait au milieu de ces bruits du soir, qu'un étranger ou un pélerin aurait écoutés complaisamment.

La boutique de l'honorable tailleur Pippingtom, placée au beau milieu du grand marché, pouvait, entre autres, à bon droit, passer en ce moment pour une ruche d'abeilles, tant était grand le bourdonnement de ses vitres frêles, derrière lesquelles plusieurs personnages causaient, protégés en outre par un charmant rideau de clématites, qui voilait leurs dignes visages aux passans. Sur le seuil se tenait pourtant mistress Pippingtom raccommodant elle-même un haut-de-chausses violet, et dans une immobilité si constante, qu'on l'aurait prise pour l'enseigne même de son mari. Le plus mince établi d'un *taylor* de nos jours, à Londres, mis en comparaison avec celui de maître Pippingtom en 1258, aurait certainement le dessus pour l'extérieur et l'apparence confortable de la façade; sans doute la fumée de l'âtre en serait moins incommode et moins épaisse; mais à cette époque, où le gaz n'était pas né, la boutique de Pippingtom n'en était pas moins instructive et amusante. D'abord il eût été difficile de mettre sous les yeux du lecteur la quantité prodigieuse de chausses, de casaques et de cottes dues à l'aiguille de Pippingtom, lequel n'avait cependant que deux apprentis. Non-seulement l'honorable maître taillait lui-même pour la ville de Coventry d'admirables galverdines d'hommes d'armes, et des chemisettes d'archers à manches de maille, mais encore le digne homme, en sa qualité de tailleur du roi (charge que son père avait toujours tenu à grand honneur d'exercer à Coventry même, au lieu de se fixer

à Londres), était renommé pour les manteaux de soie et d'hermine qu'il donnait aux lords ; et, par ce mot *donner*, il faut entendre malheureusement l'expression réelle d'un cadeau, attendu que les lords et barons ne le payaient pas. Quant à mistress Pippingtom, exclusivement chargée des atours féminins, elle y déployait une coquetterie de science des plus rares, et qui lui faisait porter la tête aussi haut qu'une princesse ou un docteur. C'étaient chaque jour nouveaux raffinemens en fait de modes et somptuosités nouvelles. Non contente des chemisettes de taffetas, de satin ou de toile d'or boutonnées et fourrées de ratine d'Angleterre, pour préserver du froid en hiver, elle avait trouvé les réseaux de perle à coins de velours, les roses sur le busc, et les sacs à fermoirs de pierreries. Ce génie inventif de mistress Pippingtom avait fait, on le pense bien, la base du contrat de son digne mari ; il lui parut propre à continuer la vogue de son enseigne héréditaire : *le Ciseau noir*. Mistress Catherine Pippingtom avait bien quarante-sept ans. Si les personnages pour lesquels travaillait ce couple intéressant n'eussent pas été sordides ou endettés, comme l'était la cour d'alors, évidemment la boutique de Pippingtom fût devenue un palais. Avenante encore et habile à réparer les outrages du temps, la femme du tailleur s'était principalement rendue utile à son sexe par une variété de fards et de drogues qu'elle composait elle-même ; car, à cette époque, la profession de maître tailleur était loin d'être spéciale et exclusive. Le suc de limon, la mie de pain, l'eau d'amandes de pêches et le lait d'ânesse sont encore cités par les historiens contemporains comme faisant partie de la toilette des dames de cour qui tenaient à avoir le teint lustré ; mistress Pippingtom y ajouta l'alun de roche passé à l'alambic, les roses, le vin et les poudres de Chypre. Abondamment fournie de tous ces hameçons de beauté, mistress Pippingtom s'était cependant trompée ; elle arrivait, hélas ! dans un siècle brutal où tous ces raffinemens ne servaient de rien, où la main de fer du chevalier brisait les perles d'un gant et la cordelière d'une tunique. Toutefois, l'effervescence luxueuse qui signala, dans quelques villes anglaises, la suite des premières croisades, l'avait servie. Elle seule pompait toute la gloire et le renom de Pippingtom.

Le tailleur, au demeurant, n'était qu'un misérable petit être. Né

chétif, bossu, et curieux à l'excès, Pippingtom n'apportait au monde qu'une seule bonne qualité, la soumission. Il était en tout l'humble vassal et l'admirateur de mistress Catherine, sa femme. Se reposant sur elle du soin de la fabrication, il avait concentré son maigre génie dans le plus impérieux de ses instincts, il s'était prescrit la curiosité comme un besoin d'exercice. Les jambes croisées en ciseau sur sa planche journalière, il cousait et taillait machinalement, sans plaisir et à toute heure du jour, obéissant à sa femme comme le dernier apprenti, et laissant errer sa pensée toujours loin de son ouvrage et de ses étoffes. Maigre comme un pauvre chat de sacristie, c'était lui qui était chargé des courses d'affaires, des recouvremens et des poursuites. La curiosité donnait alors des jambes à Pipping (c'était là son petit nom, et, en vérité, il était bien baptisé!) (1) : il s'ingéniait en mille façons pour savoir d'avance comment telle ou telle dette finirait. Le plus souvent, hélas! c'était sur l'échine imprudente du pauvre Pippingtom que les débiteurs signaient leur reconnaissance. Il n'en était pas moins un grand buveur d'hydromel et un gai conteur; il ne manquait pas même d'un certain talent sur la basse de viole. Sa curiosité le rendait enfin, dans l'occasion, entreprenant et même téméraire. Tel était le digne maître Pippingtom, le premier et le plus vertueux tailleur de Coventry.

Un troisième personnage ne semblait demeurer dans la boutique du tailleur que pour former un contraste frappant par son air de taciturnité et d'importance avec le bavardage de Pipping le questionneur. Celui-là était voûté par le grand âge; son front était chauve et sillonné de rides profondes; il avait encore les allures d'un homme de guerre, et portait la barbe tailladée en croissant. C'était le bonhomme Ranulfe, tavernier et maître du *Léopard d'or*, auberge qui faisait face à la maison de Pippingtom. Maître Pippingtom et le sérieux Ranulfe se convenaient assez, l'aubergiste, parce qu'il était toujours silencieux, ou n'ouvrait la bouche qu'à bon escient; le tailleur, parce qu'il trouvait un motif perpétuel de conversation et de curiosité dans les réticences de Ranulfe. En ce moment même, il venait de presser inutilement le tavernier de questions oiseuses.

(1) *Pipping*, curieux.

— De sorte que vous ne voulez rien nous apprendre, Ranulfe? C'est dommage, en ce cas, que vous ne puissiez pas aussi nous mettre un bandeau sur les yeux, car je vous affirme, moi, avoir vu hier, à la lune, le comte de Leicester qui sortait de votre taverne à deux heures de nuit....

— Et quand cela serait? reprit l'aubergiste mécontent. Ranulfe, vieil écuyer de Richard, ne peut-il causer dans sa ta verne avec Simon de Montfort, comte de Leicester?

— Je ne dis pas, maître, reprit Pipping en coupant son fil avec ses dents; mais à deux heures de nuit et en compagnie de barons armés!... D'abord, sachez que, les voyant en armes, je m'étais figuré qu'ils venaient pour vous arrêter, et j'en voulais référer à ce digne Hugues Baxter, le shériff, qui est mon parent; mais quand j'ai vu que vous étiez de bon accord avec eux...

— Et comment as-tu vu cela, singe curieux? Il faudrait que tu fusses entré dans la salle basse, et la porte en était close. J'en avais les clés à mon trousseau...

— Oui, mais par la trappe du cellier... Vous deviez au moins ne pas être assez distrait pour m'y laisser entre deux tonneaux de votre dernier vin de Syracuse, d'gne Ranulfe. J'étais, je le sais, en bonne compagnie; mais enfin je n'ai pu en sortir que ce matin, quand votre sommelier m'a ouvert et que vous dormiez encore.... J'ai passé là une jolie nuit!

— Et tu as entendu ce qui se disait dans la salle?

— Je n'ai rien entendu, excellent Ranulfe, d'autant que vos gens armés de cette nuit parlaient comme des rats qui tiennent conseil. Par exemple, à l'aide du trou que j'avais fait dans votre trappe avec mon poinçon de maître tailleur, je les ai vus là.... comme je vous vois... Mais cela ne m'a pas servi davantage, attendu qu'ils avaient tous rabattu la visière de leur casque. Le seul que j'aie reconnu, c'est le comte de Leicester, et cela par une bonne raison : il portait un manteau coupé par moi...

— Écoute bien ceci, Pipping, dit le vieux Ranulfe se levant tout d'un coup et frappant d'un poing robuste l'établi du pauvre tailleur, de telle sorte que chaque planche en trembla; écoute et retiens ce que je m'en vais te dire. Tu sais que je parle peu, mais bien. S'il t'arrive jamais d'épier ce qui se passe chez moi, ou même d'y entrer, aurais-tu reçu le matin même sur l'épaule le coup d'é-

pée qui fait un chevalier d'un bâtard, je te suspends comme un chat pelé en guise d'enseigne à ma porte. Ceci soit dit entre nous une bonne fois, cher Pipping.

Pipping jugea prudent de ne répondre que par le silence à cette sortie quelque peu vive du vieux tavernier. Il pensa que Ranulfe était sans doute le dépositaire de quelque secret important, et en homme curieux il se promit de lui en arracher la confidence. L'instant eût été fort mal choisi, car maître Ranulfe roulait sa moustache entre ses doigts et rebouclait ses genouillères d'un air de mauvaise humeur. Heureusement qu'un bol de muscadine apporté avec trois gobelets par mistress Pippingtom, qui avait disparu quelques minutes dans l'arrière-boutique, dissipa bien vite le nuage élevé entre le tavernier et le tailleur. L'épouse de Pipping prit texte de ce petit incident pour gourmander son mari.

—Au lieu de rester ainsi les bras croisés, vous feriez bien mieux, monsieur Pipping, de finir le pourpoint de ce jeune homme. Vous n'ignorez pas qu'il l'a demandé sans aucun délai pour ce soir.

— Qu'il s'en aille au diable avec son pourpoint! dit Pipping. Voilà bien cinq fois qu'il m'en fait changer le dessin et les échancrures, sans compter qu'il veut qu'on lui parfume ses manches avec de l'iris et qu'on lui brode le chiffre G à l'intérieur, sur le côté gauche. Le plaisant page que voilà!

— N'en dites pas de mal, Pipping; il vous a sauvé d'un fier coup de poing le jour de la révolte contre le shériff, quand ce digne magistrat, votre parent, lisait le tableau des nouvelles taxes.... Quant à moi, je l'aime, ce gentilhomme. Ne l'appelez-vous point Arthur?

— Sir Arthur, dit le tailleur; c'est le seul nom qu'il nous ait dit. Trouvez-vous cela un nom, Ranulfe?

Le tavernier sourit, mais ne répondit pas. Mistress Pippingtom, qui lampait elle-même, en maîtresse femme qu'elle était, quelques gouttes d'hydromel, fit signe à l'un des apprentis de déployer un paquet lié d'un ruban vert. Cela fait, chacun put admirer une robe bordée de zibeline magnifique, couverte de beaux compartimens en losanges sur fond noir et or. En montrant elle-même au tavernier son voisin ce bel ouvrage de patience et de recherche, la femme du tailleur ne put se défendre d'un *hum!* de satisfaction. Elle

prit la robe et la plaça sur un triangle à pied de fer, car en ce temps l'usage du *mannequin* n'était pas encore connu des tailleurs.

— Une robe de princesse! ni plus, ni moins, comme vous le pouvez voir. La reine Bérengère elle-même n'en a pas eu, pendant sa vie, de mieux taillée... Et dire qu'elle serait mille fois mieux encore si elle était moins montante! Mais notre nouvelle pratique le veut ainsi. La poitrine couverte comme celle d'une abbesse, a-t-elle dit, et la zibeline tombante à cacher les pieds. Voilà une singulière humeur de grande dame! Qu'en dites-vous?

— Elle va à la cour?

— Elle y assistait au dernier tournois de sa majesté, mais à peine lui voyait-on le bout du menton; son voile attaché à son toquet d'or la serrait comme la visière d'un homme d'armes...

— Il faut qu'elle soit bossue, dit Pipping.

— Ou boiteuse, continua-t-il, voyant que Ranulfe ne répondait pas.

— Elle est plus belle et plus droite que le plus beau lys de l'abbaye de Lincoln, reprit mistress Pipping.

— Son nom, ma petite femme?

— Vous êtes trop curieux; d'ailleurs je ne le sais pas... Elle demeure à quelques pas du marché, et n'habite la ville que depuis deux semaines.

— Vivat! cria Pipping, j'ai fini le pourpoint de sir Arthur. Pourvu qu'il me soit payé!

— Amen! fit Ranulfe; mais les chevaliers ne sont pas des lords.

— Holà! là! arrêtez-le! Holà! interrompirent les apprentis du tailleur, qui se trouvaient placés en dehors de la boutique. Saisissez-le par la bride et maintenez-le! Voici son cavalier qui revient!

Ces cris s'adressaient à quelques bourgeois plus effarouchés mille fois que le cheval impatient qu'ils entouraient, beau cheval barbe, qui venait de démonter rudement son cavalier à quelques pas de la croix du grand marché. Jamais peut-être de mémoire de bourgeois, à Coventry, un plus bel animal ne s'était offert à l'examen des connaisseurs. La poitrine ouverte, le cou mollement voûté comme un arc à demi tendu, il creusait alors tranquillement du pied le terrain sablé du vieux marché, épuisé de fatigue comme un fuyard après une course qui n'a abouti qu'à le faire prendre.

Sa grande selle brodée d'hermine était couverte de poussière, et ses rênes violettes traînaient à moitié rompues. Un cercle étroit, formé par la foule autour de l'animal fougueux, prévenait toute tentative nouvelle de fuite.

A quelque distance du cheval, d'autres curieux entouraient le cavalier. Sa chute avait bossué sa cuirasse d'une façon lamentable; ses éperons avaient déchiré sa tunique de belle étoffe brodée. Son costume seul, à bien l'examiner, était le costume le plus incommode de la terre et le plus défavorable aux besoins de l'équitation. Il consistait dans une robe longue à grands plis, avec une épée droite encore plus longue, qui venait battre incessamment près l'étrier; ses souliers à longue poulaine, recouverts de maille, excitaient aussi avec trop d'opiniâtreté le flanc inquiet de sa monture. Évidemment le cavalier démonté ne pouvait être qu'un seigneur de la cour, un baron ou un noble en partie de chasse; car à son gantelet droit pendait encore le bout de la petite chaîne argentée à laquelle était rivé le faucon dressé à cet exercice. Pippingtom, qui se tenait comme tous les autres bourgeois un peu considérables sur le pas de sa boutique, sans se déranger le moins du monde, ayant fort bien reconnu dans l'écuyer malencontreux un grand seigneur de la cour, pensa qu'il était de son devoir de lui apporter un verre d'hypocras. Mais quand le petit tailleur s'approcha de lui en fendant la foule avec son gobelet d'étain, il trouva le cavalier remis sur pied, et rajustant déjà les rênes de son palefroi, comme s'il allait se remettre en selle.

Le cavalier exécuta en effet ce mouvement avec une élégance et une agilité remarquables, mais ce fut seulement alors qu'il s'aperçut que son faucon avait disparu; car il siffla vainement : *Hannor!* par toute la place du marché, en voyant que la chaînette de l'oiseau était brisée....

C'était un personnage de haute stature et de figure assez belle. Son teint était basané comme celui d'un Italien, ses manières hautes, son sourire méprisant. Il avait la taille élégante et les cheveux longs. Une large balafre lui traversait la joue gauche, et malgré le soin qu'il avait pris de laisser monter sa barbe jusqu'à cette cicatrice, elle apparaissait encore visiblement. Le nom de cet homme était inconnu à la foule; Pippingtom, Ranulfe et le shériff de Coventry l'auraient peut-être seuls prononcé. Les bourgeois

ne pouvaient voir en lui qu'un seigneur ordinaire; et cependant à lui seul, depuis quelque temps, cet homme gouvernait l'état, car il gouvernait le roi. Le règne de Henri III, nous l'avons dit, fut le règne des favoris; est-il besoin de rappeler l'extrême fortune et l'extrême disgrace de Hubert de Burgh? Hâtons-nous de le dire pourtant, ce fut surtout parmi les étrangers venus à sa cour que Henri III se choisit des créatures. Les croisades et les démêlés fréquens avec la cour de Rome rejetaient bon nombre d'Italiens en Angleterre; la seule ambassade du cardinal Gualo, légat du pape Honorius, avait amené près de Henri III, celui dont nous parlons. Dionigi Murano, écuyer venu à la suite de monseigneur Gualo, le cardinal, plut bien vite à Henri III par une grande facilité d'esprit, une complaisance servile, un amour effrené du vin et du jeu. Non-seulement il maniait les chevaux comme un maître et docteur en cette science, mais encore il prenait plaisir à s'attaquer aux plus rétifs et aux plus mutins. Si, dans la scène qui venait de se passer sous les yeux des bourgeois du grand marché, on pouvait l'accuser d'une grande présomption dans ses forces, du moins sa chute n'avait-elle été que le fruit d'un accident et non d'une maladresse. La corde de l'arbalète d'un archer, détendue avec fracas à deux pas de lui, avait fait partir inopinément son palefroi...

Comme Hubert de Burgh, il ne s'était acquis, disait-on, l'affection de Henri que par un charme magique. Comme Hubert encore, la superstition populaire l'accusait d'avoir dérobé, dans le trésor royal, un talisman qui le rendait invulnérable. Sa brutalité et le profond mépris qu'il avait pour les femmes égalaient au moins son adresse. A la suite de cet Italien, qui succéda ainsi bien obscurément à Hubert de Burgh et qui domina quelque temps le lâche Henri III, se groupèrent sans doute bien d'autres noms que les chroniqueurs ne se donnèrent pas la peine de conserver; cet oubli ne provient que d'une chose, c'est qu'à l'exception d'Hubert de Burgh, les autres conseillers serviles du monarque n'étaient pas nés sur le sol anglais. Henri III avait créé d'abord cet Italien son grand écuyer, puis il le nomma lord, comte de Lincoln et justicier de sa justice privée; de la sorte, il ne quittait plus sa personne royale, et favorisait ses vices, accoutumé à servir l'une et à mettre les autres à l'abri de toute loi.

Pendant que la populace de Coventry l'observait faisant volter

avec grace son cheval à droite et à gauche, au grand effroi de la plupart de ces honnêtes gens, on entendit sur la place le trot d'un autre cheval arrivant sans doute par la porte d'Oxford; celui-là, maigre et mal harnaché, était couvert de sueur, et pourtant le jeune homme qui le montait l'aiguillonnait encore de l'éperon. Dionigi Murano s'arrêta tout court à cette vue, non qu'il reconnût d'abord la physionomie du jeune homme; mais le nouvel arrivant portait triomphalement à son poing *Hamnor*, le faucon perdu. Au sifflement de Dionigi, l'oiseau fit un effort visible; et se dégageant des doigts qui voulaient le retenir, s'en fut s'abattre sur le gant de son ancien maître.

— M'expliquerez-vous, sir Arthur, comment il se fait que le faucon de sa majesté se soit ainsi perché sur votre manche?

— Quand vous m'aurez expliqué, milord, reprit le nouveau venu avec un sourire d'ironie et en se découvrant, comment le premier cavalier de l'Angleterre, le comte Dionigi Murano, grand écuyer, vient de se laisser choir au milieu du marché de Coventry....

Il ajouta :

— Il faut que le cheval des écuries de sa majesté, que vous montez, soit moins docile, je le vois, que son faucon.

Le comte Dionigi Murano lança un regard courroucé à sir Arthur.

— Croyez-moi, dit-il, tirons-nous de ces bourgeois qui nous regardent, et conduisez-moi, sir Arthur, jusqu'à l'hôtel-de-ville.

— Soit, milord; aussi bien, c'est mon chemin.

Et tous deux remirent leurs coursiers au pas. Celui du comte hennit d'abord et leva la tête d'un air orgueilleux en se voyant cotoyé par l'humble monture du jeune homme; mais en cela il ne ressemblait guère à son maître, qui trouvait charmant de se donner ainsi un page improvisé pour échapper aux regards curieux de la foule.

— Le roi serait-il ici? demanda sir Arthur avec quelque trouble.

— Qui peut vous le faire penser? reprit Dionigi d'un air assuré. L'écuyer du roi n'est-il pas aussi le justicier de sa majesté, et ne puis-je...

— Parfaitement, milord, dit Arthur craignant de s'être trahi;

seulement comme on ne vous voit guère l'un sans l'autre..... Mon Dieu! le beau cheval barbe, continua-t-il; mais d'après ce que je viens d'apprendre, vous faites bien de ne pas le faire monter au roi...

— Il vient de nous être donné d'hier seulement par l'évêque de Valence, Guillaume, l'oncle de la reine... le roi de Castille le lui avait envoyé. C'est bien à la fois la créature la plus parfaite et la plus rétive... et sans cet imbécile d'archer...

— Ce sont de ces disgraces qui arrivent au meilleur écuyer, milord. En effet, dit Arthur en se penchant, il a la poitrine large, la croupe vigoureuse et le poil noir; Dieu me pardonne! sans une tache de blanc...

— D'une force à soulever en l'air trois archers, d'une agilité à vaincre une antilope.

— Ainsi vous n'êtes en cette ville que pour promener les chevaux de sa majesté?

— Pas autre chose. L'Angleterre est si tranquille! Mais vous, sir Arthur, qu'avez-vous à faire de cette valise à l'arçon de votre selle?

— Elle contient ma Bible, milord, dit le jeune homme après quelque hésitation.

— Par les plaies du Christ! elle est bien volumineuse. Le bienheureux martyr Thomas Becket n'en avait pas de plus ample.

Arthur fronça le sourcil à ce dernier nom.

Murano reprit :

— Nous voici, je crois, arrivés à l'hôtel-de-ville. Nous nous reverrons, n'est-ce pas, sir Arthur?

— Je ne viens ici que pour une nuit, milord.

— Dans une nuit, il peut se faire bien des choses.

— Je pense comme votre seigneurie.

Dionigi Murano sauta de cheval et fut reçu par un valet portant une torche de cire, car la nuit baissait.

Il souhaita le bonsoir à Arthur, croyant sans doute qu'il allait continuer sa route dans la même direction. Mais le jeune homme fit tourner bride assez brusquement à son cheval, et revint frapper aux vitres du petit tailleur.

— Mon pourpoint et ma cape, maître Pipping!

Pipping habilla le jeune homme d'un air à la fois curieux et empressé. Mistress Pipping l'aida dans cette fonction, mais le chevalier ne faisait pas même attention à son costume.

Tirant le tavernier Ranulfe à l'écart, sir Arthur lui demanda quelles gens il attendait à souper pour cette nuit.

— Les mêmes qu'hier, chevalier. Vous leur avez bien manqué.

— Le comte de Montfort vous a-t-il écrit comme d'habitude, maître Ranulfe?

Le tavernier inclina la tête, et montra au jeune homme, en preuve de ce qu'il avançait, une lettre qu'un messager venait de lui apporter à l'instant.

— Est-ce bien Simon de Leicester, comte de Montfort, qui a écrit ceci, Ranulfe?

— J'en ai l'assurance, chevalier, voyez au bas sa signature...

— Eh bien! Ranulfe, c'est moi qui vous le dis, afin que vous l'en préveniez, ce n'est pas Simon de Leicester qui vous a tracé ces lignes. Maître Ranulfe, ce n'est ni le comte de Montfort ni moi que vous recevrez ce soir. Cette écriture-ci, maître, est celle de Henri III, roi d'Angleterre!

Il remonta brusquement sur son cheval et partit.

II.

A peine le jeune homme avait-il regardé ses nouveaux habits. Cependant Pippingtom y avait mis un grand soin. La couleur en était fauve, l'hermine riche et délicate; et certes, il fallait que sir Arthur fût étrangement préoccupé pour n'en pas admirer les longues manches échancrées et nouées de fils d'or. Pippingtom, en le voyant partir si rapidement, avait poussé un profond soupir, en songeant peut-être qu'il ne serait jamais payé.

La mélancolie du petit tailleur était réelle ce soir-là, car dans quelques heures il allait quitter lui-même Coventry afin de se rendre à Londres pour diverses commandes. Pipping réfléchissait non-seulement qu'il laissait un drame singulier et intéressant pour lui, bien qu'il ne l'eût encore entrevu que par un trou fait au cellier de l'aubergiste avec son poinçon; mais il avait conçu encore une grande inquiétude des dernières paroles de sir Arthur à maître

Ranulfe, paroles que sa curiosité n'avait eu garde de laisser tomber à terre et qui avaient été prononcées avec tant d'assurance, qu'elles pouvaient vraiment lui donner à croire que le roi en personne était à cette heure dans Coventry. A la lueur de sa petite lampe, il additionnait alors le mémoire qu'il se proposait de porter lui-même à Londres aux pieds de sa très gracieuse majesté, formidable armée de chiffres dont le total devait faire froncer l'œil de Henri, car il ne datait pas moins que de six années de règne. Pipping avait mis à la rédaction de ce mémoire une grande coquetterie de style; il avait eu recours aux formules les plus respectueuses de l'étiquette; enfin, pour mettre le comble à cette pièce d'éloquence, il l'avait soumise aux judicieux conseils de son parent Hugues Baxter, shériff de la ville de Coventry. Il se désolait donc intérieurement d'avoir écouté les derniers mots de sir Arthur à l'aubergiste; il en était visiblement agité, si bien qu'il s'en fut trouver Hugues Baxter qui le regarda comme un fou, lui affirma que Coventry n'avait pas l'insigne honneur de posséder le roi d'Angleterre, et lui conseilla enfin de prendre en toute sécurité la route de Londres avec son mémoire. Pour parer aux évènemens contraires, l'intelligent Pipping lui en remit toutefois un second exemplaire, écrit en entier de la main de mistress Pipping, et qu'il lui recommanda en cas de visite royale, comme à son plus proche parent et intéressé; puis il prit incontinent le chemin de Londres sur sa vieille mule espagnole.

Cependant Arthur, après avoir longé quelques rues en mettant son cheval au pas, comme pour amortir le bruit de sa course, descendit bientôt devant une maison dont les formes rappelaient l'architecture normande qui avait commencé à s'introduire en Angleterre sous Guillaume-le-Conquérant. Située au milieu même du quartier des juifs, elle recevait alors quelques rayons obliques de la lune sur une de ses tourelles aux bourrelets noirâtres. Des écussons de pierre presque effacés par le temps, une cour vaste où le pavé voyait pousser l'herbe, des arcades silencieuses et que ne troublait jamais aucun pas, tout semblait concourir à accréditer les bruits mystérieux que la superstition de ces temps avait publiés sur cette retraite, consacrée sous Jean Sans-Terre à la fonte des monnaies. Silencieuse et triste, cette maison ne pouvait

guère attirer autour d'elle les regards des curieux; Arthur, qui en avait la clé, ne tarda pas à pousser la première grille...

Après avoir attaché son cheval à l'un des anneaux rouillés de la cour, il monta précipitamment les degrés d'un escalier à vis, et se trouva bientôt dans une chambre close et parfumée, où brûlaient dans un vase quelques morceaux de bois de cèdre.

Cette pièce, dont la muraille était couverte de hérons d'argent et de figures hiéroglyphiques, formait vers le milieu un renfoncement à demi fermé, comme une niche très haute, par un rideau derrière lequel une lampe scintillait. Arthur, ayant tiré vivement ce rideau, put voir une femme agenouillée sur un prie-dieu devant un reliquaire doré.

— Georgina!

Celle qui priait sans doute retourna la tête à ce nom. Comme Édith au col de cygne, elle mit dans ce mouvement un charme incomparable de grace et de lenteur, car elle avait reconnu la voix qui l'appelait, et cependant sa pâleur était réelle.

— Vous à Coventry, Arthur!

— Depuis une heure, Georgina. Il fallait que je vous visse, il le fallait, et je suis parti.

— Parti d'Oxford? Parti ce matin? Mon Dieu! que vous est-il arrivé?

— Il m'est arrivé ceci, milady, que je vous aime et vous révère autant que la Vierge que vous priez là, et cela depuis trois mois. Or voici deux semaines que vous avez quitté Londres. Vous êtes venue de mon libre consentement, je le sais, vous cacher à Coventry. A qui vous cachiez-vous, Georgina? c'est votre secret. Je ne suis qu'un simple chevalier, cela est vrai, mais je vous aime. Milady, vous en trouverez de plus dorés, de plus mielleux, de plus beaux, mais vous n'en trouverez pas un chez qui la haine et l'amour aillent plus vite; quand ces lèvres ont dit : J'aime, c'est la vie d'un homme qu'elles vous offrent; quand elles disent : Je hais, c'est la vie d'un homme qu'il leur faut.

— Douteriez-vous de moi, mon ami?

— Autant que de la fortune. Veuve d'un lord, la comtesse Georgina de Brus doit être convoitée par des lords, je le sais bien. Qu'ils y prennent garde, les insolens et les débauchés! L'esprit de

vertige de Henri Ier l'usurpateur, sa force infame et sa puissance infernale à accomplir tout ce qui était crime et péché, peut bien être une tradition de nos pères; mais on ne voit pas deux fois Satan ou Belial couronné. Pardonnez, milady, ne parlons pas de ces choses. Je vous trouve l'air pâle et chagrin.

— Comme vous voilà beau! et que ce costume vous sied!

— C'est mon habit de noces. Je suis venu ici pour un mariage.

— Pour un mariage? Plaisantez-vous, sir Arthur?

— Pour un mariage, Georgina. Ne riez point. Ceci n'est pas une idée qui me soit venue d'hier; ce n'est point, milady, un de ces projets que la vapeur du vin de Chypre fait monter au cerveau comme une nuée confuse : Cela est résolu chez moi, milady, cela est, cela sera.

— Je saurai du moins, dit la comtesse (elle avait les lèvres plus pâles), le nom de la fiancée?

— La fiancée, milady, c'est la noble comtesse Georgina de Brus. L'époux, c'est moi, sir Arthur Becket, simple chevalier à la cour du roi Henri III, neveu d'un archevêque et d'un prince de l'église traîtreusement assassiné!

— Dites neveu d'un saint, d'un martyr! et vous direz vrai, Arthur. Voilà donc ce secret que vous cachiez à tous les yeux avec tant de soin, voilà donc cette noblesse et ce blason que vous n'avez pas voulu porter jusqu'ici; mais dites, Arthur, dites pourquoi? Le neveu d'un saint, d'un martyr! Mais il y avait là, Arthur, de quoi confondre tous ces seigneurs étrangers que la cour d'Angleterre nourrit, tous ces parvenus insolens que le roi Henri III a faits justiciers et comtes; il y avait de quoi me faire excuser et applaudir par les Pembroke, les Roger Bigod, les Humfrey Bohun, et les puissans comtes de Warwick et de Leicester! Mais, aveugle enfant, pourquoi n'avoir point proclamé cela tout haut et solennellement par toute la ville? Mes oncles attardés en ce moment en Écosse en auraient écrit au roi d'Angleterre... et le roi...

— Vrai Dieu! milady, interrompit Arthur, ne me parlez point du roi. Parce que vous êtes de la cour, vous ignorez le tyran; parce que vous êtes de la ménagerie, vous vous façonnez au tigre. Si je ne n'ai point avoué ou porté jusqu'ici ce nom de Becket, milady, c'est qu'il ne me le fallait porter qu'avec une étoile de sang au front, ce nom de martyr; et, grace à Dieu, le temps étant accom-

pli où je m'en vais la mériter, je viens, milady, vous demander votre main.

— Que voulez-vous dire par ces paroles? Arthur, je le vois, le mauvais esprit vous assiége.

— Je vous demande de me donner votre main!

— Et je vous la donne, Arthur, ô mon bien-aimé! ma vie! A toi, que tu doives fléchir ou te relever dans ce que tu tentes, à toi! toujours à toi! car je n'ai aimé que par toi!

Georgina, dont les pleurs avaient involontairement coulé, et dont la surprise où l'avait jetée cette scène égalait au moins l'inquiétude, Georgina sentit bien que le jeune homme avait un secret; elle se hâta de désagrafer le pourpoint d'Arthur, tant la respiration du chevalier était gênée, tant sa poitrine se gonflait comme le voile d'un navire battu du vent.

— Vous ne m'avez pas tout dit, Arthur. Oh non! vous ne m'avez pas tout dit. Vous me cachez quelque chose. Mon ami, reprit-elle avec une singulière douceur, je veux bien obéir à votre volonté, mais pourquoi me cacher obstinément vos secrets? Voyons... maintenant surtout, que je vais être votre femme?...

— C'est le fouet de votre levrier, Georgina?

— Le mien, je pense; mon vieil Eustache l'aura jeté là.

— Il est malheureux, milady, que ce fouet ait pour armes une croix cantonnée de quatre perles. Ce ne sont pas là vos armoiries?

— Vous me faites frémir, Arthur; de quel ton dites-vous cela?

— Du ton d'un homme qui sait que les seuls fouets de chasse du roi d'Angleterre sont marqués de ce poinçon.

— Je ne l'avais pas examiné, tant il ressemblait au mien, reprit-elle avec un accent qui ne pouvait être que celui de la vérité. Ce matin j'ai rencontré hors des remparts un cavalier, il a ramassé mon fouet qui tombait, et l'aura sans doute échangé par mégarde contre le sien.

—Qu'il soit donc brisé comme tout ce qui vient des Plantagenet; brisé comme la baguette royale qui salit tout ce qu'elle touche; brisé comme le sera, tôt ou tard, le bras de celui qui l'a porté!

Et il rompit le fouet sur son genou, et le fit voler en éclats.

La comtesse s'en fut se jeter en larmes à son cou:

—Arthur! Arthur! ne me rappelle pas de mauvais présages. J'ai

trouvé ce matin, par les rues de la ville, un faiseur de prédictions, un devin, qui venait, je crois, de Pomfret. Je l'ai trouvé, non dans la foule qu'il venait de quitter, mais à l'écart; il m'a prophétisé ta mort en rimes barbares et grossières.

— Cet homme a dit vrai, bien-aimée. Je vais mourir.

— Toi! dis bien plutôt qu'il a menti par sa gorge, l'imposteur qui tentait Dieu! Tu vivras, Arthur, tu vivras pour le cœur sincère qui t'aime! tu vivras pour me voir perpétuellement aimante, ivre de toi, que j'ai choisi parce que tu es non-seulement jeune et beau, mais que ton ame est encore plus blanche que le lys, plus riche en vrais trésors que la Palestine qu'ils s'en vont chercher si loin! Ne te souvient-il plus des thérébinthes embaumés de notre jardin de Lincoln, quand la lune azurait chaque fleur à nos calmes rendez-vous? Hélas! hélas! nous étions alors heureux, parce que nous avions choisi l'ombre; aujourd'hui que la fortune de ma famille m'a entraînée à la cour, ces amours, si discrets et si doux, ont trouvé des espions.

— Des espions! Georgina, et qui oserait?

— Le roi ose tout. Aujourd'hui, c'est un marchand qui va par les rues et vous interroge; demain, un billet; un autre jour, Arthur, quelque vieille qui me parlera dans l'église! A Londres, vois-tu bien, la vie m'était devenue insupportable; ici, dans ce vieux et solitaire refuge, je puis enfin te dire et combien je t'aime et combien je te redoute; combien je hais surtout cette cour, et quel bonheur ce me sera de porter ton nom!

Arthur ne répondit pas d'abord, mais il s'approcha du prie-dieu de la comtesse, où ils inclinèrent tous deux les genoux en joignant leurs mains dans une douce sympathie de tristesse.

— Et maintenant bénis-moi, chère et triste fiancée, dit en se levant le jeune homme; je ne t'ai point trompée, je suis venu ici pour mourir. Henri d'Angleterre est en cette ville, et c'est Dieu qui nous l'envoie. Il vient ici le digne prince, avec Murano son favori, caché comme un mendiant sous le manteau; il y vient pour s'y faire rendre des comptes par le shériff, établir des taxes, dresser des gibets. Les juifs ne le contentent plus, je le sais, il lui faut du sang chrétien. C'est peu des vingt mille marcs d'argent exigés de leur tribu, et dont le vieil Aaron d'York a payé, pour sa

part, quatre mille; Henri veut que ses flatteurs aient mieux, il leur réserve le supplice de leurs censeurs; mais si le lâche a bouclé sa cuirasse sous son pourpoint afin de ne pas être frappé, si le fils de Jean-sans-Terre est venu ici pour demeurer invisible à tous, croyez, Georgina, que nous avons des armes trop sûres pour ne pas l'atteindre. Mieux vaudrait, pour lui, n'avoir jamais passé cette porte de ville et ces tours; mieux vaudrait sa cour efféminée, où tous ces Italiens ont des lèvres de miel et un luth, et cette noblesse sans élan et sans courage, qui dédaigne sa langue maternelle pour parler celle du royaume de France (1); mieux vaudrait tout cela que ces hommes ainsi éloignés de Londres, que ce roi sous la maison duquel est miné le souterrain de Montfort. Je vous l'ai dit, Georgina; à moi, doublement baptisé et par l'eau et par le sang; à moi, neveu d'un évêque et d'un martyr, d'accomplir dignement cette tâche! Elles tomberont une à une de sa cuirasse dorée et sans que j'aie besoin d'y porter la main, ces étoiles sur lesquelles ne se reflète plus le soleil de Sicile ou des croisades, étoiles honteuses et qui ont peur du jour, à voir le soin qu'il prend de les cacher. Henri III mourra sans que cette main le touche. N'ayez pas crainte, milady, que je le traque et l'égorge dans une église, moi qui vous parle, comme Henri II y a traqué et égorgé mon oncle. Au marbre de l'autel il faut le sang de l'autel, mais au pavé de Londres et aux chiens le sang impie! la Tour, la Tour pour ce grand leveur d'impôts! la Tour pour le roi des Italiens et des flatteurs! Dans une heure, Simon de Leicester m'attend; dans une heure, abrités par la mauvaise échoppe d'un de ces juifs qui nous sont acquis maintenant à tout jamais, nous signerons, dans la compagnie des barons qui s'y sont rendus, le projet de réforme pour la grande charte, cette charte que Henri, une torche de poix à la main, ne jura devant les évêques, dans la salle de Westminster, comme roi consacré, que pour se parjurer le lendemain! Ne pâlis point, et ne te retourne point ainsi, Georgina; celui qui te parle ici est aussi fort et aussi vigoureux que Roger Bigod, aussi déterminé que Warwick, aussi religieux que Montfort. Autant qu'un autre, ce bras forcera Henri d'Angleterre

(1) Hume.

à signer, car avant tout et ici même il faut qu'il signe. Ces titres, ces promesses, ces chartes, ils sont là scellés du sceau des barons de Londres, là, comtesse, dans cette valise suspendue à l'arçon de mon cheval, dans votre cour. Il me reste à peine quelques instans, Georgina, pour accomplir cette mission solennelle; avant d'aller trouver le comte de Montfort, mon seul appui, avant de jouer ma tête, j'ai voulu mourir en te nommant ma femme; toi, la seule femme que j'aimais, le seul ange de ces nuits sanglantes et courroucées, où m'apparut souvent, à travers nos amours, la figure menaçante du saint martyr, mon oncle! Encore une fois, je t'aime et te crois fidèle; si je te soupçonnais, je te tuerais.

Éperdue elle s'attacha à ses bras. Un bruit d'armures se perdit soudain dans les profondeurs de l'escalier.

— Tu me reverras, dit l'amoureux jeune homme, tu me reverras bientôt. Mon cheval est là, ne l'entends-tu pas hennir? *Dieu* et *toi* pour ma devise, Georgina!

Elle embrassait mourante la tête adorée d'Arthur. Jeune et charmante tête en effet, aussi blanche en ce moment par l'effet de sa pâleur que celle des statues de marbre de Rysbrak!

Tout d'un coup le bruit se rapprocha de l'enceinte où ils se tenaient embrassés, Arthur essuyant quelques pleurs avec les cheveux de la comtesse qui tombaient à terre, Georgina attachant son reliquaire d'or au côté gauche d'Arthur, comme elle eût fait d'un précieux talisman.

Par un mouvement précipité elle entr'ouvrit le vitrage.

— Malheur! cria-t-elle, malheur sur nous!

—Qui vient ici? demanda le jeune homme la main sur la garde de son épée.

— Ne me le demandez pas, entrez ici!

Et dans sa terreur, avant même qu'il eût pu dire un seul mot, elle le poussa dans le fond d'une galerie sans nulle issue, et tira sur lui le panneau habilement dissimulé de cet endroit, que nul n'avait sans doute visité depuis un siècle.

III.

La comtesse était encore pâle lorsqu'elle souleva, pour introduire les visiteurs, la portière de sa chambre, et qu'elle en éclaira le seuil de sa lampe...

Deux hommes entrèrent, le premier couvert d'un manteau de grossière étoffe dont la cagoule lui retombait sur les yeux, l'autre paré avec une recherche qui semblait lui être habituelle, et laissant voir de longs éperons au bas de ses genouillères en fil de maille. Tous deux entrèrent silencieux et regardèrent lentement aux alentours. Cependant celui qui portait le manteau s'assit, l'autre demeura debout.

Agitée de mille sentimens divers, la comtesse approcha instinctivement sa lampe de la cagoule du premier; mais ce personnage ne la tint pas long-temps en suspens, car il se découvrit bientôt lui-même et laissa voir une figure que son déguisement seul pouvait rendre méconnaissable à des yeux moins exercés.

— Le roi!

Et à ce cri involontaire qui lui échappa, Georgina de Brus sentit son sang se figer dans sa poitrine. Henri lui jeta un regard pénétrant, pendant qu'elle essayait de se donner un maintien en tirant à l'aventure, d'un coffret d'ébène, une de ces longues aiguilles de fer pointu, à l'aide desquelles l'aumonière d'alors tenait à la ceinture, et qui figurent sculptées dans l'effigie de la reine Bérengère, placée sur sa tombe à l'abbaye de Fontevraud.

— Notre visite a l'air de vous surprendre, noble dame. Par mon baptême! nous ne sommes pourtant ni des juifs, ni des intrus. Nous venons ici, moi et le comte Dionigi Murano, pour deux choses, pour l'hôtesse et pour le lieu. L'hôtesse, voilà, sur ma foi, deux semaines qu'elle a fui, Dieu sait pourquoi, notre bonne ville de Londres, où rien, pas même notre amour et nos fêtes, n'a pu la déterminer à se fixer; et quant au lieu...

Henri promena rapidement sa vue autour de lui; il eut, comme ces princes avides qui flairent l'or, un tressaillement nerveux dont il ne fut pas le maître en voyant les vieilles poutres dorées et les recoins somptueux de ce vaste appartement.

— Sa majesté pense-t-elle qu'il puisse se cacher ici quelque en-

nemi de sa personne sacrée? Il m'est permis de croire que le comte Dionigi Murano, pas plus que le roi, ne me fait l'outrage d'un tel soupçon.

En prononçant ces paroles, son œil plus assuré cherchai à plonger dans les yeux du comte. Elle avait compris que, puisqu'il s'agissait d'exécuter, le roi devait avoir choisi Murano pour être le bras.

— Rassurez-vous, milady, reprit Dionigi Murano; nous n'avons pas, nous ne voulons pas avoir de pareilles idées. Dieu nous garde d'accuser le sang des Brus de faillir au roi, pas plus chez une femme que chez un homme! Mais le bruit public veut qu'il y ait un trésor dans cette maison, et en ma qualité de justicier, je vous demande au nom du roi si vous en avez connaissance.

— De quel trésor voulez-vous parler? répondit la comtesse qui tremblait étrangement.

— De dix mille marcs d'argent enfouis en ce lieu à la première croisade de Richard.

Georgina de Brus respira.

— Je n'en ai aucune connaissance, milord.

— Quand je te le disais, Dionigi; ce n'est pas avec ces yeux noirs que l'on ment. Allons, colombe effarouchée, donnez-nous la main, et pour forme de justice seulement, laissez faire au comte qui s'en va battre, avec un de vos gens, chaque coin de la vieille masure.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous l'entendez, milord comte. Et elle appela Eustache, son vieil écuyer, par la vitrine de la chambre, qu'elle referma ensuite avec assurance.

— Il n'est besoin, noble dame, reprit Murano; j'ai mes hommes. Il ajouta à l'oreille du roi et en frôlant le collet de son manteau : Je vous laisse à votre scène d'amour.

La comédie en effet avait été préparée. Ce n'était pas, on l'a pressenti déjà, le comte Murano qui eût pu se laisser prendre, ainsi que son digne maître, aux bruits grossiers dont la crédulité populaire des habitans de Coventry entourait cette demeure; ni l'un ni l'autre n'avaient rien découvert la veille à l'hôtel-de-ville, et comme des maraudeurs désappointés, ils en étaient à se rabattre sur les taxes et les subsides. Mais il fallait bien, d'après la rigidité trop connue de la comtesse et ses refus exprimés déjà plus d'une fois avec un mépris hautain, trouver un expédient pour l'enfermer avec Henri, et ménager au prince un de ces ren-

dez-vous qu'à coup sûr il n'aurait pas obtenus. Il importe ici de dire que, depuis trois années de veuvage, rien n'avait touché Georgina; nul homme ne pouvait s'enorgueillir d'avoir ramassé son gant ou sa croix de perles. D'une vertu orgueilleuse parce qu'elle était belle et noble autant que les femmes nobles et belles d'alors, elle n'eût pas manqué certainement d'excuses aux yeux de la cour de Henri pour justifier un choix; mais il y a des femmes chez qui la négation rigide d'une faiblesse complète un système de bonheur ou de défense. Aucun, pas même Murano, ne savait que la comtesse aimait Arthur; il était même avéré pour tous qu'elle n'aimait personne. Indolente à l'extrême, vous l'eussiez prise pour l'une de ces filles que le chevalier du Léopard (1) dut rêver dans la tente magique du médecin maure, ou pour une de ces prêtresses amoureuses du soleil, qui n'avoueraient que le dieu pour leur amant. En butte aux gens grossiers d'une cour pour laquelle elle n'éprouvait aucune sympathie, la comtesse Georgina dut se façonner bien vite un arsenal de moyens pour repousser leurs attaques : elle se renferma dans la dévotion et la prière. Heureuse de l'amour d'un enfant, elle se baigna avec délices dans ces voluptés secrètes et paisibles que la courtisane prostitue en les dévoilant, et qu'une nature délicate relève de tout le charme du mystère. Sa peur de se voir troublée dans cet amour pur, en vint jusqu'à fuir le monde, et à ne paraître à la cour que son voile à grands plis rabattu sur le visage. Jamais elle ne déganta sa blanche main, plus blanche et plus veinée que le marbre, et jamais encore son pied ne sortit des plis emprisonnans de la tunique. Cette sauvagerie de mœurs et de toilette était du reste un mauvais moyen; elle la fit remarquer. Parce que nul ne la comprenait, on la nomma *le sphynx de la cour*. Pour des temps pareils n'était-ce pas en effet une neuve et curieuse énigme?

Le sensualisme de Henri s'en trouva piqué. Il lui sembla que de pareilles allures de vertu n'étaient qu'un appel de coquetterie fait à sa puissance. Marié à l'âge de vingt-neuf ans à la princesse Éléonore, fille du comte Raymond de Provence, il en était déjà las. Henri ne pouvait concevoir que l'on pût user d'une femme autrement que comme d'un jouet.

(1) Richard en Palestine.

— Par saint George d'Angleterre! milady, je crois que le comte Murano a mal fait de nous laisser seuls. Vous alliez sans doute prendre quelque repos, après l'alarme imprudente que nous vous avons causée. Me permettrez-vous de remplacer ici vos femmes?

— Pardon de m'opposer aux désirs de votre majesté; mais je la crois plus apte à revêtir un surcot de mailles qu'à dénouer la tunique d'une femme de cour. On dit qu'elle n'aime que les écuyers et les chevaux.

— De par Dieu! Hercule se fit caméristé, belle comtesse, pour l'amour d'Omphale, reine de Lydie. Pourquoi donc vous cacher ainsi dans ce vieux manoir, comme si nous vous avions bannie de notre présence? Ma cour, cependant, n'est pas celle de notre allié Louis IX de France, et je ne pense pas que je la rende rigide et ennuyeuse pour les dames. Il est vrai que, depuis Richard, nous n'avons plus de chanteurs comme Blondel...

— La cour de votre majesté possède une merveille assez grande pour effacer toutes les autres... La reine Éléonore...

— Oh! Dieu me la conserve! et vous aussi, chère comtesse! la reine, parce qu'elle m'aime, et vous, parce que vous ne m'aimez pas. Il est vrai que l'on vous a surnommée l'inexplicable. Vous êtes, ajouta le roi en prenant la main de Georgina, la plus céleste et la plus infernale des créatures. Moi qui fais des vers, je vous comparais hier au paradis; mais, entendons-nous, barricadé et fermé comme la Tour de Londres... Le sage Salomon, qui eut trois cents femmes, les eût données toutes pour vous!

— Il me semble qu'il y a du bruit dans la cour. Le comte Murano tarde bien...

— Vous n'êtes pas charitable, reprit Henri sans se déconcerter, de cacher ici votre existence à tout le monde. Cela donne lieu aux plus sots contes.... Il y en a enfin qui veulent que vous soyez une sorcière...

Elle essaya de sourire, mais sa gêne était mortelle.

— Je commence à le croire; oui, je lis la sorcellerie dans vos yeux. Qu'est-ce encore? Murano prétend que vous avez un signe sur l'épaule gauche? Il l'a vu, dit-il, un jour que vous sortiez de l'église....

— Le comte Murano a peut-être dit vrai, seigneur; je crois me souvenir de l'avoir rencontré en Sicile il y a deux ans...

— Vous ne pouvez vouloir que je sois moins heureux que le comte Murano. Montrez-moi ce signe, voyons.

Henri, par un geste rapide, voulut écarter la guimpe qui couvrait les épaules de lady de Brus, mais elle le repoussa avec une pudeur noble et hautaine.

— Je vais voir, dit-elle en faisant un pas vers le seuil, ce qui peut retarder chez moi l'écuyer de sa majesté...

Ce mouvement, dont elle ne fut pas maîtresse, dérangea subitement les plis de la guimpe qu'elle portait. Éblouissantes de blancheur, ses épaules apparurent à Henri marquées de l'un de ces signes de beauté qui ne manquent guère d'accompagner par milliers la peau duvetée et fraîche des belles femmes. Les battemens de sa poitrine, que la crainte soulevait, donnaient à cette créature enchantée un attrait inexprimable. Étroitement serrée dans sa tunique à longs plis, sa taille se balançait comme un roseau près de cette porte où elle semblait écouter avec anxiété les pas de celui qui montait. Henri, transporté, et entendant aussi le bruit de ces pas, comprit qu'il ne pouvait ainsi s'avouer vaincu devant Murano, qui allait sans doute survenir; il s'élança d'un bond, et, dans une seconde, enlaça de ses bras lady de Brus. Son regard n'implorait plus; c'était presque un ordre que ses yeux lascifs intimaient. Ainsi assiégée, et n'osant appeler Arthur qu'elle eût perdu, Georgina eut recours à l'aiguille qu'elle tenait, et en frappa violemment la main du roi...

En voyant son sang jaillir, Henri, effrayé, lâcha prise, et poussa un cri...

Murano se précipita dans l'appartement. Il tenait en main une valise entr'ouverte qu'il laissa tomber pesamment avec les papiers qu'elle contenait, à la vue de Georgina de Brus l'aiguille levée, et qui ressemblait ainsi, pâle et grande, à l'immobile statue de la Némésis antique...

— Par les saints! mon prince, vous êtes blessé?

— Comme vous le fûtes à Palerme, comte Murano. Reconnaissez-vous ceci? dit-elle en lui montrant l'aiguille et la cicatrice qui traversait la joue du comte. Il y a deux ans, à Palerme, vous avez levé mon voile à la sortie de l'église; aujourd'hui, c'est chez moi que vous et votre digne maître vous vous entendez pour m'insulter. Mais prenez-y garde, vous n'êtes pas à Londres,

mes souverains maîtres; vous êtes dans une ville où le premier cri de mort parti du quartier des juifs éveillera le tocsin de toutes les populations jusqu'à Londres.

— Comtesse de Brus, nous vous déclarons notre prisonnière, dit Murano. Il nous restera à vous interroger plus tard et à vous demander devant le shériff comment cette valise se trouvait sur un cheval dans votre cour. Voyez, prince, ce qu'elle contient.

Henri, ému encore de cette scène, et plus encore peut-être de la colère qui brillait dans l'œil de son favori, jeta un regard inerte sur les papiers que Murano lui présenta. Le scel des barons de Londres qui y appendait ne laissait aucun doute à cette coalition officielle contre sa personne.

— Trahison! cria le roi, trahison!

— Nous les tenons, sire, et c'est grace à lady de Brus, ajouta ironiquement le comte. J'ignore ce que votre majesté fera du porteur mystérieux de ces lettres; mais son nom, trouvé sur ce mouchoir brodé aux armes d'une maison connue...

Henri fit un mouvement. Le comte déploya le mouchoir; il était surmonté de l'écusson de Georgina de Brus; et tous deux, penchés à la lueur de la lampe, lurent ce nom : Arthur...

— Ce n'est là qu'un nom de baptême, Murano.

— Mon maître, je crois avoir deviné cette fois l'énigme du sphinx. Ces chartes, que je tiens, vous apprendront de qui cet Arthur est neveu. Allons à la taverne du Léopard d'or, nos amis vont y venir, et le shériff, mandé par moi, s'y rendra. Écuyer, nous vous laissons; veillez sur votre belle maîtresse.

Ils sortirent tous deux. Eustache soutint la comtesse évanouie.

IV.

Le maître du *Léopard d'Or*, taverne située, nous l'avons dit, sur la place du marché, prévenu, comme il venait de l'être, par Arthur au commencement de cette histoire, de la visite d'hôtes inattendus, ne pouvait manquer de se donner beaucoup de mouvement pour les recevoir. A la lueur d'une énorme flamme, Ranulfe nettoyait, d'un air préoccupé et soucieux, un grand hanap, orné de ciselures et de festons, qu'il tenait d'un ancien croisé; et, tout en se demandant quels seigneurs de la cour s'en viendraient ce

soir-là souper chez lui, il regrettait vivement dans son ame Simon de Montfort, qui faisait, depuis quelques jours, chez lui si grande dépense. Le billet, signé d'une écriture contrefaite, qu'il avait reçu dans la soirée, l'inquiétait, surtout depuis qu'Arthur lui avait affirmé qu'il était de la main du roi d'Angleterre lui-même. Ranulfe, l'ancien soldat, Ranulfe, l'homme du peuple, savait, mieux que tout autre, les exactions énormes du monarque; il ne pouvait douter, en le voyant venir, que ce ne fût le malheur qui entrât dans sa maison. Un autre motif de crainte pour Ranulfe, c'était sa connivence avec les barons ligués contre Henri, sous la présidence de Simon de Leicester. Le tavernier ignorait si peu leurs desseins, qu'il n'avait jamais consenti, dans leur intérêt même, à les recevoir que masqués. Chaque nuit, depuis une semaine, l'escalier en bois de Ranulfe, à peine éclairé d'une mauvaise lanterne de corne, criait sous la chaussure de mailles de huit à neuf compagnons, dont une masse d'armes et un grand poignard, placé du côté droit, formaient la défense. Ces honnêtes cavaliers buvaient chez lui avec des airs tellement taciturnes, qu'ils eussent glacé le sang de tout autre homme que Ranulfe, qui ne laissait aucun être vivant pénétrer en son logis. Sur le matin seulement, et quand le vin de Syracuse leur avait rendu la tête pesante, ils ôtaient leur casque, et demandaient à Ranulfe si leurs chevaux étaient prêts. Alors seulement il y avait un bruit d'armures sous le porche; puis les cavaliers regagnaient la route de Londres.

Le premier instigateur de cette ligue, Simon de Montfort, comte de Leicester, n'avait choisi, depuis quelque temps, la ville de Coventry que pour une raison, c'est que Henri devait d'abord y venir pour y rançonner le peuple, et que ce même peuple lui avait ensuite paru si chétif et si accablé d'impôts, qu'il n'attendait plus qu'un soulèvement. Adroit, insinuant, orateur comme tous les grands ambitieux, aspirant au titre de sénéchal qui lui fut donné plus tard, le comte de Leicester répugnait aux violentes représailles, au massacre, à la tuerie. Le caractère inconstant et frivole de Henri III portait ce prince à montrer parfois à Simon de Montfort une confiance illimitée; souvent aussi il le blessait et l'irritait sans motif; il passait, avec lui, des tendresses aux affronts. La fortune nouvelle de Murano parut, au comte de Leicester, le complément de tous les torts de Henri; dès-lors il entretint des liaisons

particulières avec les membres les plus élevés de la noblesse dans toutes les villes, et devint, en peu de temps, l'idole politique de l'Angleterre. A Coventry, il connaissait l'évêque et le shériff; les atteintes portées à la grande Charte et à l'autorité des magistrats, les extorsions dont on accablait le clergé, y furent, on le prévoit, le sujet de ses entrevues avec eux. A l'exemple des chefs de parti et des habiles qui profitent du dévouement des autres, Simon de Montfort avait choisi Arthur Becket pour son conjuré d'adoption; c'était lui qui avivait encore, chez ce jeune homme ardent, la flamme de la vengeance et de la révolte. Toujours à cheval, toujours en marche, campant depuis six mois, comme un Bohême, où il pouvait, le comte de Leicester, aussi pieux du reste et aussi rigide pour lui-même qu'il était un grand homme de guerre, préludait ainsi sourdement et en remuant les consciences populaires à cette révolte à main armée qui devait le conduire à tomber sanglant sur le cadavre même de son fils aîné, à la triste défaite ou plutôt au massacre de Kenilworth! Accoudé le soir, au bout d'une table de taverne, avec quelques barons factieux et fiers comme Roger Bigod, le comte de Herford, ou Glocester, il accusait le roi, comme s'il eût comparu en roi détrôné devant lui, enchaîné sur un banc de la Tour de Londres. Ce triumvirat de pouvoirs des barons, du clergé et du peuple, rêve unique qui prenait vie, devait pourtant recevoir un jour son accomplissement. Le parlement que Simon de Montfort voulait, et dans lequel devaient entrer quatre chevaliers de chaque province qui représenteraient le peuple, c'était le moule dans lequel devait se pétrir et s'élaborer la chambre des communes!

Ranulfe venait de placer sur la table ce large hanap d'argent qui ne servait guère qu'à Simon de Montfort, quand le bruit que firent les nouveaux venus le força de se pencher sur la rampe en chêne de l'escalier. Le tavernier ne put voir les figures de ceux qui montaient ainsi, car ils avaient tous aussi la visière rabattue et marchaient le front baissé. Un instant il se crut en proie à quelque hallucination fantastique; cependant les huit convives s'assirent, et parmi eux le shériff, le seul qui eût le visage découvert. Le shériff de Coventry, Hugues Baxter, honnête magistrat, long comme une baguette d'alcade, était à coup sûr le plus vertueux cœur de shériff de l'Angleterre; il tenait sous le bras deux gros

livres : le premier, démesuré, c'était le registre des taxes; l'autre, un livre d'heures sans lequel il ne sortait pas. La figure du pauvre shériff était plus pâle que de coutume; il releva en tremblant le couvercle d'une petite lampe, puis se mit à parcourir son registre, comme un marchand qui craint l'amende, pendant que les cavaliers causaient entre eux à voix basse et qu'ils examinaient la salle en secouant la crotte incrustée dans leurs genouillères de mailles; car à cette époque les chemins étaient impraticables.

Pour l'extérieur du costume, ils ne différaient en rien, à l'œil de Ranulfe, de ses hôtes ordinaires, si bien que le tavernier pensa d'abord que le comte de Leicester, ayant peut-être jugé prudent de se méfier de lui, avait voulu le dépayser par le billet en question. Mais les incertitudes de Ranulfe cessèrent bientôt, quand, devant la table servie, l'un d'eux souleva sa visière pour lui enjoindre de se retirer, l'accent italien de celui qui intimait cet ordre ayant assez trahi le comte Dionigi Murano.

Dès que Ranulfe fut sorti, les nouveaux convives se mirent à table.

—Vous allez voir, mes lords, dit Murano en lançant au shériff Hugues Baxter un regard inquisiteur, combien cette bonne ville met de côté pour l'épargne; voici le digne Hugues qui va vous le dire pendant que nous remplirons nos hanaps de ce vin de Syracuse.

— Le dixième des revenus ecclésiastiques et un scutage de trois marcs d'argent par fief de chevalier, répondit sous le casque la voix aigre du roi Henri.

— Bravo! mon neveu, continua Pierre de Savoye, voilà ce qui s'appelle savoir son métier de prince; qu'en dites-vous, Salisbury?

— Avant que ce digne homme de shériff nous rebatte les oreilles de ses taxes annuelles, trouvez bon que nous appelions maître Ranulfe, afin qu'il nous aide à dépecer cette large pièce de sanglier, tué sans doute dans la forêt de Lincoln.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous voudrez, dit en s'inclinant Hugues Baxter; mais oserai-je vous recommander, sire, le mémoire d'un de mes parens, premier tailleur de votre majesté, de Pippingtom, votre dévoué sujet? Je ne pense pas que celui-là ait jamais conspiré contre votre royale personne...

— Au diable Pipping mon maître tailleur et votre parent! J'ai

bien autre chose à penser. Si l'on me reparle encore de ce drôle, je le fais pendre comme exemple entre deux juifs. Quant à ce quartier de sanglier dont parle Salisbury, ceci est plus important pour nous redonner des forces, et je m'en vais le dépecer à moi seul. J'envoie au parquet mon casque et ma cuirasse! nous sommes en petit nombre, cela est vrai, mais vous avez tous, je le pense, des surcots d'acier comme le mien sur la poitrine. Par les dents de Dieu (1)! je jure que je veux ici me remettre des fatigues de la route et des ennuis de notre royal voyage!

Robuste plus qu'aucun homme de sa cour, le roi se jeta, le couteau à la main, sur la pièce de sanglier. Tout d'un coup le sang jaillit de son poignet, et chacun s'empressa de l'interroger sur cet accident.

— Il faut que ce soit le tranchant du quenivet, dit l'Italien habile à trouver en tout une défaite ou une excuse pour son maître; il ajouta plus bas à l'oreille du roi :

— Ne dites rien de la piqûre de tantôt.

Cet incident, qui aurait pu compromettre la gaieté du repas, fit peu d'effet sur les esprits, grace aux copieuses libations des convives. Le vin d'Espagne et le vin de France vinrent en renfort au vin de Syracuse; bientôt les hanaps furent vides. L'interrogatoire du shériff avait été réservé pour ce moment d'ivresse et de joie monstrueuse. Hugues Baxter, interpellé par Henri, répondit d'abord avec l'assurance que lui avaient rendue plusieurs lampées d'hydromel; il dépeignit au vif la misérable condition des habitans de Coventry, les impôts écrasans de cette année, le prix des denrées devenu énorme, et la rapacité des tenanciers de l'évêque. Il nia avoir la moindre connaissance des papiers que le comte Murano lui présentait après les avoir fait examiner au roi et aux lords qui l'avaient suivi depuis Londres, et déclara enfin ne pas connaître Simon de Montfort. L'amour du peuple, ajoutait Hugues Baxter, protégeait assez le monarque; d'ailleurs il avait eu soin, en sa qualité de shériff, de placer un cordon d'archers autour de la taverne. Enfin maître Ranulfe, vieux soldat du père de Henri, ne pouvait avoir aucune intention mauvaise contre sa personne.

(1) Jurement favori de Jean-sans-Terre.

Ainsi parla Baxter. Mais quand, à la suite de ces dénégations réitérées, il vit le sourcil du roi se froncer, et Murano se promener à grands pas dans cette salle dont il éraillait les solives de ses éperons et de sa longue épée traînante ; quand il vit surtout deux de ces cavaliers, les seuls qui n'eussent point voulu lever la visière de leur casque, malgré l'exemple qu'en avait donné le roi (sans doute pour leur sûreté personnelle), s'approcher de lui dans l'un des angles de la taverne et lui serrer le bras à lui faire craquer les os, en lui recommandant de se taire, le pauvre shériff ne sut vraiment plus à quel saint de la légende se vouer. Henri, mécontent de la disette dans laquelle se trouvaient les finances de la ville, commençait à se repentir sérieusement d'avoir quitté Londres, bien que Murano lui eût garanti la fidélité et le courage des lords qu'il avait amenés pour lui servir d'escorte.

Les papiers trouvés dans la valise d'Arthur l'auraient assez éclairé sur le péril imminent de sa présence à Coventry, si depuis long-temps Murano, habitué à endormir chez le roi toute impression défavorable à sa surveillance et à son habileté, n'avait eu recours à l'opium du vin pour enchaîner ses terreurs. Au milieu de cette orgie de lords à moitié ivres ou assoupis, l'œil de Murano veillait donc seul dans la salle du tavernier, quand tout d'un coup Henri fit un bond en tournant dans ses doigts, par un geste machinal, le hanap d'argent posé devant lui.

— Vois toi-même, Dionigi!

Le comte Dionigi Murano prit le hanap des mains du roi ; l'index tremblant du monarque indiquait encore à son favori la phrase qu'il venait d'y lire. Il y avait deux noms écrits sous le hanap, deux noms sculptés sans doute à la pointe du couteau dans quelque orgie, les noms de Henri et de Murano, avec cette épithète, le synonyme anglais du mot lâche : *foi mentie.*

Sur le rebord de la ciselure était cette date : 1258, et ce nom : Arthur Becket.

— Je ferai observer à sa majesté que c'est le même nom inscrit sur cette liste de conspirateurs, sir Arthur Becket, neveu de l'archevêque. Et tenez, poursuivit le comte Murano, ce nom se retrouve encore ici sur la muraille, entre ceux de Roger Bigod, Humfrey Bohun et les deux comtes de Warwick et de Glocester.

— Tu as raison, comte, mais qu'en dit maître Hugues Baxter? C'est donc ainsi, vertueux shériff, que vous exercez sur les tavernes de votre cité une salutaire surveillance? Voici, à côté d'un nom de jeune homme imprudent, quatre noms de hauts et puissans seigneurs que nous croyions bien et chaudement renfermés dans notre bonne ville de Londres! Et ils s'en viennent ici écrire à votre barbe nos noms avec d'infames épithètes, sur leurs hanaps, et les leurs sur cette muraille! Ceci vous chasse du cerveau les fumées du vin d'Espagne, n'est-ce pas? Eh bien! digne shériff, en attendant que la prison vous maintienne en santé, vous allez voir comment nous sommes en force et en nombre pour répondre à ces téméraires invectives. Murano, prends ce poignard, puis entaille dans la pierre, à côté de ces noms-là, les noms des huit lords que tu m'as amenés.

Le comte s'inclina et commença à faire ce que disait le roi.

— Bien, voici d'abord le nom de notre bel oncle Pierre de Savoye. Bien encore, l'évêque de Valence, Guillaume, notre second oncle. Après ces deux noms, écris le mien et le tien, Dionigi; ce sont, je crois, deux noms sonores. Ensuite, celui de notre fils aîné, Édouard, ici présent, que Dieu et monseigneur saint George fassent croître en sagesse et foi à notre couronne! Ajoute enfin à ceux-ci le nom de mon cousin de Salisbury, qui est rentré d'hier en grace avec nous, et enfin...

Henri venait de nommer six noms, et ces six noms, Murano les avait écrits. Quand il en fut aux deux derniers, il s'étonna de trouver deux visières baissées, deux hommes immobiles comme deux statues; ces deux hommes étaient armés de pied en cap, comme s'ils fussent descendus de ces grands cadres qui tapissaient plus tard la salle du conseil au palais de Londres. Henri était redevenu accessible à la crainte depuis que les fumées du vin de Chypre s'étaient dissipées. Il fit un pas en arrière, et Pierre de Savoye, l'épée nue, s'approcha seul de ces deux personnages, acculés dans l'ombre de la taverne.

— N'êtes-vous pas, mes lords, les comtes de Vinchester et de Carlisle? leur cria-t il.

— Ni l'un, ni l'autre, Pierre de Savoye; ni l'un ni l'autre, comte Murano, et vous, roi Henri, qui ne venez qu'après votre favori Murano l'Italien. Nous sommes les deux noms qui manquent

à ceux écrits sur la muraille, nobles lords; nous sommes Roger Bigod, comte et maréchal d'Angleterre, et Simon de Montfort, comte de Leicester! Les comtes de Vinchester et de Carlisle, nous les tenons en ôtage, et nous vous les rendrons quand vous aurez signé ceci! D'ici là, que nul n'ose toucher au visage que nous dé couvrons. La garde apposée autour de ces quatre murs par le shériff est à nous; rendez-vous de bonne grace, mes lords!

Ces paroles furent prononcées d'un ton si ferme, que Pierre de Savoye eut seul le courage d'entr'ouvrir la fenêtre; il recula en voyant les arbalètes des archers tendues vis-à-vis de la taverne, et les tenanciers du shériff n'attendant que le signal des conjurés. Les flambeaux pâlissaient, et ce ne fut pas sans terreur que les convives virent l'huis ouvert par Ranulfe dégorger une foule d'hommes d'armes, qui entrèrent l'épée nue dans cette salle. Simon de Montfort, la tête découverte, lut à Henri l'exposé rapide des griefs. On l'y faisait rougir de ses sollicitations répétées de secours, adressées à un peuple qu'il affectait de mépriser en toute occasion, et qu'il accablait d'avanies en enlevant par violence chez les plus pauvres citoyens, comme dans les palais des plus riches, les denrées que l'on consommait dans sa maison, les étoffes, les vins, dont il faisait usage ainsi que ses favoris. « Les navigateurs, disaient les barons par l'organe de Leicester, en sont venus à éviter les ports de l'Angleterre comme des repaires de pirates, et ces pirates ne sont pourtant que les exécuteurs de votre royale volonté. Ils dépouillent les marchands des objets de leur négoce avec une telle rapacité, que le commerce, si florissant autrefois, est totalement interrompu entre ce malheureux pays et les nations continentales; les pêcheurs même n'osent apporter au marché les produits de leurs filets, et sont contraints de traverser le détroit pour échapper aux rapines de vos pourvoyeurs. Il devient urgent que l'autorité soit confiée à des mains habiles, à des hommes qui sachent remédier aux maux publics. Le royaume est plongé dans la misère, ses ressources sont dévorées par d'insatiables étrangers. Nous réclamons donc l'établissement d'une commission de prélats et de barons, chargés de ramener l'administration à des règles plus strictes, et de ratifier solennellement les promesses de la grande Charte que nous tenons! »

Le roi n'avait que trop compris qu'il était au pouvoir des factieux. Envisageant tour à tour Murano et Leicester, il cherchait à lire dans les yeux du favori la réponse qu'il devait faire à ses vainqueurs. Déjà Leicester lui avait présenté la plume pour signer, et déjà le froid de la peur glaçait ses membres comme s'il se fût agi pour le monarque de se coucher tout vivant dans son linceul à Westminster. Tout d'un coup, les échos des rues voisines retentirent d'une immense clameur, les vitres de la taverne furent brisées, et les auvents des fenêtres arrachés violemment en dehors; les cris de : Aide au roi! annonçaient assez à Henri sa délivrance. Des torches de résine, des flambeaux, et même de misérables lanternes de corne élevées sur de méchans bâtons, illuminèrent la rue; ceux qui les agitaient étaient couverts de longues robes ou bien de mauvais haillons; cette populace nombreuse se rua bientôt sur les archers du shériff qu'elle n'eut pas de peine à disperser.

— Vive le roi Henri III! cria cette foule hideuse aux fenêtres de la taverne.

— Par le ciel! nous sommes trahis, ce sont les juifs! murmura Leicester avec stupeur, les juifs eux-mêmes qui viennent sauver leur tyran!

— Vive le digne souverain de l'Angleterre! vive Henri III, notre seul protecteur!

Ce ramas d'Israélites avait inondé la salle comme une vague. Armés de pioches, de lances de fer, d'arbalètes, ces hommes, exposés chaque jour à se voir bannis ou brûlés par ordre de Henri III, qui frappait sur eux les plus forts impôts, étaient devenus résolument, à cette heure, sa seule providence. La semaine d'avant, le comte de Cornwal, neveu du roi, en avait fait pendre cependant cinq à Coventry même, en mémoire des cinq plaies de Jésus-Christ.

Henri, Murano, Pierre de Savoye et Salisbury se confiaient si peu dans leurs bonnes intentions, qu'ils les reçurent l'épée nue.

— Rentrez les glaives dans le fourreau, mes nobles lords, dit le plus vieux d'eux tous qui semblait être l'élu de cette foule, et promettez-nous, par votre Dieu, la vie sauve et l'abolition de la dernière ordonnance sur le prêt. A ce prix, notre milice, puissante encore, vous le voyez, appartiendra au roi d'Angleterre et

non aux factieux qui ont pu croire un instant que nous allions la leur vendre. Votre parole royale une fois donnée, sire, nous nous retirerons aussi tranquilles que si vous nous l'eussiez livrée la croix dans une main et une hostie consacrée dans l'autre. Voici, nobles maîtres, tout ce qui reste dans l'épargne de notre synagogue, nous vous en faisons l'offre, en garantie de notre bonne volonté.

En même temps, ils étalèrent à l'œil étonné de Henri des étoffes de soie admirables, des coffrets remplis de marcs d'argent et de monnaies de la première croisade, des armes, et des vases du plus riche et du plus parfait travail. Agenouillés aux pieds du monarque, ces misérables n'eurent pas de peine à faire signer à Henri III, avec la plume que lui avait présentée l'instant d'avant Leicester, des promesses qu'il violait déjà dans son cœur.

Entre ceux dont le front rayonnait le plus de ce reflux heureux de fortune, le front de Murano ne fut pas, on le pense, le moins superbe. Accusé publiquement par Leicester, l'Italien voulut se servir en maître de sa victoire; il s'en remit aux juifs eux-mêmes de la décision du sort des conjurés.

— Ce sont eux qui nous ont perdus, criait cette multitude.

— Vous le voyez, non-seulement vendus, mais injuriés par eux après le Christ devant Pilate, dit Roger Bigod à Leicester.

— Qu'ordonne le roi des coupables? continua Pierre de Savoye.

Henri hésitait. Murano lui vint en aide.

— Que leurs noms, sire, écrits par le shériff Hugues Baxter, soient ballottés dans cette même coupe où le couteau de l'un d'eux grava de si traîtreuses paroles. Salisbury, passe-moi ce hanap!

Le shériff écrivit les noms, et les mêla dans le hanap d'argent. Murano, l'ayant secoué à diverses reprises, en tira un, et le lut à haute voix :

— Arthur Becket!

L'anxiété de Henri fit place à un sourire qu'il ne put réprimer dès que Murano jeta ce nom à la foule. Soit que le hasard eût amené, en effet, ce nom de simple chevalier, ou que l'Italien eût aidé le hasard en faisant une marque au billet de parchemin, le ciel lui-même ne pouvait se déclarer en faveur du roi plus qu'en ce moment. Henri craignait, avant tout, que la tête de ses lords

ne fût menacée; il préférait le supplice d'un coupable obscur à celui de ces illustres factieux.

La dernière syllabe du nom d'Arthur vibrait encore, quand une voix partie de cette foule cria *grace!*

Henri et Murano seuls détournèrent la tête du côté de cette voix, car eux seuls la connaissaient.

— Le condamné Arthur Becket n'est pas ici, cria le shériff qui achevait sa ronde avec quelques hommes chargés de faire lever les visières; nous promettons récompense à qui livrera Arthur Becket!

La femme qui se précipita alors aux pieds du roi concentra sur elle, comme par un charme magique, l'attention de l'assemblée. Elle tenait son voile obstinément rabattu sur son visage, mais on eût dit que les plus douloureux sanglots allaient déchirer bientôt ce frêle tissu à travers lequel scintillaient, comme deux étoiles, deux grands yeux noirs mouillés de larmes abondantes. Épuisée, mourante, elle se laissa tomber aux pieds de Henri plutôt qu'elle ne s'y agenouilla, en appuyant sur la chaise de bois grossier où il siégeait une main aussi pâle que le marbre blanc d'une tombe.

— Elle est sous ma protection, s'écria le roi par un mouvement de générosité naturelle. Que nul d'entre vous ne la touche du bout du doigt, mes lords! C'est une femme noble, rien qu'à sa main, j'en réponds sur mon épée.

— Sa majesté veut-elle signer cette grace?

En même temps elle tira de son sein un papier où figuraient quelques lignes tracées à la hâte. Murano intercepta ce papier, puis il le parcourut rapidement.

— Cette femme vous demande, Henri, une grace impossible, la grace d'Arthur Becket. Elle se fonde sur ce que ce jeune homme est d'aussi bonne maison qu'aucun de vos lords, et neveu d'un prince de l'église. Celle qui réclame cette grace aurait mieux fait de vous dire cette seule chose: Je me nomme la comtesse Georgina de Brus, Arthur Becket est mon amant!

— Vous mentez, milord, c'est mon mari!

— Lady de Brus en ce lieu-ci! lady de Brus s'agenouillant pour sauver Arthur! Disant ainsi, Leicester et Roger Bigod s'entre-regardèrent, étonnés de voir la première femme de la cour se dé-

clarer en pleine taverne l'épouse d'un simple chevalier comme Arthur.

— A votre santé, comtesse de Brus! reprit Murano avec un odieux sourire.

— A votre santé, belle joueuse d'aiguille! répondit le roi comme un écho à l'insulte de son favori.

Et tous deux, le maître et le favori, se trouvèrent assez d'infamie aux lèvres et au cœur pour heurter leur verre et boire avec un ironique salut à la santé de cette jeune femme que la douleur tordait à leurs pieds, et qu'ils ne firent pas même relever de cette humiliante posture. Les autres convives imitèrent le roi, car l'œil de Henri exigeait par instans la méchanceté et la bassesse non comme une flatterie, mais comme une soumission de la part de ses familiers.

— L'énigme du sphynx est connue, dit Murano. Belle ennemie, levez ce voile; c'est un mauvais masque, croyez-nous.

Murano arracha lui-même le voile de la comtesse; il était écrit que ce soir-là elle boirait tous les outrages. Georgina de Brus se contenta de lever sur la foule son front noblement pur et beau. La foule murmura tout bas, comme si cette insolence du favori blessait ses propres idées de vengeance.

— Le sphynx de la cour est à vos pieds, roi Henri, continua Murano; lady de Brus se rend enfin, et termine son rôle de femme par la plus belle des énigmes, qui est celle-ci : « Comment une noble comtesse épouse-t-elle un chevalier? »

—Vous résoudriez mieux celle-ci, n'est-il pas vrai, noble comte : « Comment un roi épouse-t-il la boue? »

Cette réponse, échappée à lady de Brus, alluma la vengeance dans les yeux de l'Italien, il se pencha vers le roi pour lui souffler au cœur son indignation. Henri, voluptueusement appuyé sur un coussin de la chaise où il se tenait, passa son bras droit sur le cou de Murano, et tous deux causèrent à voix basse quelques secondes. De temps à autre le roi se détournait pour jouir du spectacle de lady de Brus, agenouillée, attendant et implorant cette grace si chère, et repliée sur elle-même comme un roseau qui aurait fléchi. Les pleurs qui sillonnaient ses joues tombaient une à une comme les perles d'un collier qui se dénoue; le désordre de sa

tunique à plis serrés laissait l'œil de Henri caresser d'avance, lascivement, son cou d'albâtre. C'était bien la comtesse Georgina de Brus que le tigre anglais voyait à ses pieds ; c'était bien cette femme qui l'heure d'avant l'avait frappé, lui, le roi ! de son aiguille. Elle était là demandant une grace et un pardon, et ce pardon, cette grace, Henri, le seul Henri pouvait les signer ! Elle avait enfin courbé la tête, cette inexorable fille du sang des Brus ; elle avait pleuré, gémi, imploré, mais en même temps elle avait avoué un amant ; il y a même plus, elle avait avoué hautement et devant toute la cour et tout le peuple qu'elle l'acceptait pour son mari. L'aveu sublime de cet amour imprévu n'était qu'un crime de plus aux yeux de Henri ; il lui semblait que lady de Brus n'eût jamais dû céder à un autre qu'au roi d'Angleterre... Cette femme succombant sous le double poids de sa douleur et de son aveu, Henri la voyait pâlir et défaillir de nouveau dans le spasme de cette incroyable attente. Tout d'un coup il lui fit signe de s'approcher, lui tendit la main et lui jeta devant Murano quelques paroles à l'oreille. La comtesse recula de quelques pas ; mais, voyant que Henri allait donner au shériff Hugues Baxter l'ordre de mort que lui présentait déjà Murano, elle dit au roi : J'obéirai !

Et ce qu'elle promit à ces deux hommes, nul courage de femme ne l'aurait tenté, comme aussi nulle pensée de cette foule n'eût pu le prévoir.

Le roi engagea sa parole, la main haute sur l'Evangile que tenait Hugues Baxter, que la grace d'Arthur Becket lui était accordée du moment que la comtesse de Brus acceptait la condition imposée par lui. Puis il donna lui-même la main à la comtesse, et lui fit ouvrir passage en disant ironiquement : Respect aux dames !

Et comme le roi se retirait après avoir ordonné à Murano de reconduire à Londres, et sous escorte, les lords Roger Bigod et Leicester, Murano, également par l'ordre du roi, fit crier à son de trompe par deux archers :

« Défense est faite à tout habitant de Coventry de regarder aux fenêtres demain dans la ville, le couvre-feu une fois sonné. Et ce, sous peine de mort. »

Murano partit à cheval à l'instant même après que le roi lui eut

donné l'accolade; on remarqua seulement que l'Italien prit le premier cheval qu'on lui amena, tant il avait hâte de partir.

Les trompettes sonnaient encore, lorsque Georgina, soutenue sur le bras de mistress Pipping, la seule femme qui se fût détachée des rangs de la foule pour lui prêter secours, rentra péniblement dans sa demeure. Son vieil écuyer vint au-devant d'elle, agitant une torche de cire que combattait un vent du nord qui soufflait violemment. En se séparant de cette populace, lady de Brus ne s'aperçut même pas que les juifs et les femmes du peuple lui avaient livré passage avec une sorte de frayeur instinctive.

— C'est une sorcière, disaient-ils, elle a parlé seulement à l'oreille du roi, et elle a obtenu sa grace!

— Dieu me soit en aide! murmurait Georgina intérieurement.

Tout ce peuple s'abîma dans les rues sombres de la ville et regagna ses maisons, persuadé que le roi venait de faire un acte de clémence.

V.

La nuit entoure Coventry de son réseau noir; mais l'orage de la veille, plus encore que la nuit, donne à ses murailles un aspect sévère et sombre. La pluie a lavé ses rues dont les hautes toitures s'argentent à peine sous quelques rayons de la lune, que laissent passer les nuages. Il n'est pas minuit, et cependant aucun son ne frappe l'air, aucun chariot n'ébranle au loin les rues de la ville. Les fenêtres de chaque maison sont fermées, les places libres, la voie déserte. L'ordonnance du roi a été si scrupuleusement observée, que des douze portes de Coventry, une seule est éclairée, celle qui donne sur la chaussée de Londres où gémit encore le vent. Rien dans ces murs n'annonce le mouvement et la vie, vous diriez plutôt de l'une de ces villes italiennes éteintes sous la lave, ou de l'une de ces cités immenses frappées de la peste, telles que Wilson (1) ou Daniel de Foë en décrivirent.

Deux hommes cependant se dirigent vers Coventry au petit pas de leurs montures qui résonne à peine sur cette chaussée de Londres. L'un, de haute stature, est enveloppé d'un large man-

(1) Le principal ouvrage de Wilson a pour titre : The City of the plague (la ville de la peste).

teau à fourrures dans lequel le vent semble prendre plaisir à s'engouffrer ; l'autre, plus petit, armé de longs éperons, tyrannise de façon grotesque les flancs appauvris de sa mule à laquelle, d'après l'avis de son compagnon, il vient pourtant d'ôter son bruyant collier de grelots. Il est aisé de voir que ce dernier est en toutes choses l'obséquieux valet de l'autre. Arrivés à la porte dont nous avons parlé plus haut, les deux cavaliers s'arrêtent et remisent eux-mêmes avec un grand soin leurs chevaux dans la petite cour du gardien qui referme la porte sur eux.

— Voilà bien des précautions, milord, et tout cela pour entrer dans ma ville natale ! car c'est bien ma ville à moi, et mon aïeul Pipping y faisait jadis plus de bruit avec son aune et son dé à coudre que nous n'en faisons tous deux à cette heure avec nos chevaux.....

— Veux-tu bien te taire, écheveau de fil, aune, trois-quarts, demi-aune, quart, pli, coupure, étoffe de mascarade ! On n'a jamais vu un tailleur pareil à toi !

— Je conviens de cela, bien que je sois modeste, monseigneur, mais enfin, c'est tout de même bien dur pour un pauvre homme qui n'a fait que passer trois heures à Londres sans voir le roi, de revenir à franc étrier sur sa mule pour ne pas même la rentrer à l'écurie....

— On te la rendra ta mule, et bien étrillée par Ogle le gardien. Allons, fais comme moi et frôle discrètement le long des murs jusqu'à ce que tu sois entré dans ta demeure où mistress Pipping t'attend sans doute avec un cornet de pain d'épices pour ton souper...

— La pauvre femme ! dites qu'elle s'attendait plutôt, monseigneur, à me voir revenir gros comme un peloton de fil brun, et mon mémoire bien payé.... Tout de même voilà un voyage qui m'aura profité, je reviens aplati comme une tranche de bœuf, et pendant que je cours chercher sa majesté à Withe-Hall, elle est ici !..

— Allons, si tu es sage et si tu restes coi dans ta maison dont je vois d'ici l'enseigne qui danse, j'arrangerai tes affaires. Mais songe à ce que je t'ai dit : il y a peine de mort, c'est-à-dire la corde, pour quiconque entreprendrait de sortir par les rues ou de regarder aux fenêtres cette nuit....

— Suffit ; votre seigneurie est bien bonne, et je la remercie de l'avertissement. Oserai-je lui demander seulement pourquoi cet ordre ?

— Pas de pourquoi. Tourne cette clé dans ta serrure et rentre vite.

Le maître tailleur ne se le fit pas dire deux fois, il tremblait de tout son corps. Les dernières paroles qu'il avait entendues avaient refoulé en lui tout élan de curiosité. Il tourna la clé dans sa porte à ceintre gris et salua jusqu'à terre le comte Murano qui s'éloignait lui-même avec la rapidité d'un cerf.

Au lieu de trouver sa ménagère assise devant sa lanterne de corne qui brûlait encore comme de coutume et l'attendant, ne fût-ce que pour le gronder, maître Pipping vit les rideaux de son lit conjugal tirés entièrement, et jugea bien vite, par les grognemens majestueux de sa chère moitié, qu'elle jouissait d'un profond et gras sommeil. Or, il tomba subitement dans l'esprit du tailleur un désir violent de s'enquérir, dans sa maison même, d'un sommeil plus difficile à constater, celui de ses deux apprentis. Saisissant la rampe de son escalier qu'il monta le plus doucement possible, il les contempla à la lueur de sa lanterne, reposant tous deux comme Castor et Pollux, sous la même courtine en drap d'Ecosse. Pipping n'avait aucune envie de dormir, mais l'ordre fatal clairement intimé par Murano ne laissait guère d'espoir à sa curiosité vagabonde. Le double auvent de cette seconde chambre se trouvait hermétiquement fermé ; toutefois, et comme si le diable eût voulu cette nuit-là tenter Pipping, il s'y trouvait une fente propice. Le maître tailleur fit un signe de croix à la seule vue de cette fente, et s'enfonçant dans un grand fauteuil de cuir qui se trouvait près de la fenêtre, il ferma les yeux en marmottant un noël.

Soit que l'excitation de la route eût allumé le sang de Pipping, ou que le démon de la curiosité vînt l'agiter en personne, le pauvre tailleur ne trouva pas de sommeil. Vainement récapitula-t-il dans son cerveau les arbres de la route, la pluie et le bonheur d'être enfin rendu chez lui après tant de misères et d'aventures, le dieu Morpheus avait fui ses paupières comme un infidèle débiteur.

— *Miserere mei*, dit Pipping, achevant un psaume; je crois que je ne pourrai pas dormir. Il se leva et il mit le nez à la fente de la lucarne. Aucun bruit, excepté celui du vent, ne troublait la tranquillité de cette nuit. Tout d'un coup Pipping crut entendre des pas sous la fenêtre, puis quelques paroles qu'échangeaient deux voix distinctes. Bien qu'il fût couvert et sourd, ce colloque s'anima bientôt, puis il devint plus distinct, et Pipping entendit le cliquetis de deux épées.

Cédant alors à un mouvement involontaire, il entr'ouvrit légèrement et avec toutes les précautions possibles son auvent intérieur, en ayant soin de souffler sa lanterne. Cette précaution fut inutile par le fait, car la lune alors dégagée de tout nuage était superbe, et à sa lueur Pipping reconnut fort bien sir Arthur tenant à deux mains son épée levée sur un autre homme....

— Tu mens par ta gorge, murmurait Arthur entre ses dents, tu mens, vil Italien! exécrable fourbe, triple imposteur, défends-toi! Il n'y a personne qui puisse venir ici, quand même tu appellerais....

— Il y a pour vous peine de mort, sir Arthur, si l'on vous voit dehors à cette heure. Je ne me battrai point, je ne veux point me battre d'ailleurs avec un homme sous le coup d'une accusation contre la personne du roi....

— Le roi Henri n'est pour rien dans nos débats, comte Murano, ce n'est pas au roi Henri que j'en veux dans ce moment, c'est à vous. C'est toi qui m'as menti, Dionigi, et non le roi Henri ton maître, en me disant tout à l'heure que j'allais voir sortir la comtesse Georgina de Brus de l'hôtel-de-ville de Coventry où sou e à cette heure le roi, bien que toutes les fenêtres en soient fermées comme celles de cette ville. A moins que la force n'y ait fait entrer Georgina de Brus qui depuis hier porte mon nom, car elle est ma femme, par ta gorge! tu en as menti!

Disant ces paroles, et secouant l'Italien par sa cape, à la lueur de la lune, Arthur ressemblait plutôt à un spectre échappé du tombeau qu'à un être humain. Pipping n'observa pas sans frémir que le riche pourpoint qu'il s'était complu à faire pour le jeune homme était déchiré en plusieurs endroits comme s'il eût escaladé les murs d'une prison; sa chevelure était en désordre, et

sa maigreur pâle ressortait encore dans cette crise fougueuse. Murano répondit par un long éclat de rire aux invectives dont il se voyait accablé; il avait hâte de regagner l'hôtel-de-ville, où l'attendait sans doute son maître.

— Pour une nuit d'été, la nuit est froide en diable, mon gentilhomme, posons la pointe en terre, car nous sommes tous deux d'adroits combattans qui savons roueller ou pointer comme feu Richard. Je vous félicite d'avoir obtenu la vie sauve et vous prie en grace, pour l'honneur du sang des Brus mêlé à cette heure au sang des Becket, de ne plus recommencer. Adieu, votre belle ne peut tarder à venir; car c'est la seule personne pour laquelle le pavé de cette ville soit libre cette nuit..... Vous apprendrez cela tout à l'heure..... Nous nous ferions pendre si nous demeurions davantage....

— Défends-toi, cria le jeune homme; encore un coup défends-toi!

Il avait fondu sur Murano comme un chacal. Agile et nerveux, Arthur n'avait gardé que son poignard, jetant à terre son épée. Avant que le comte eût le loisir d'en faire autant, il se vit serré dans cette lutte de si près et de façon si vigoureuse, qu'il jeta un cri sourd en allant tomber à trois pas....

Pipping se hâta de descendre et d'accourir, il crut Murano assassiné. L'Italien tout sanglant gisait à terre en effet contre la boutique du petit tailleur, étendant les bras convulsivement comme un homme qui vient d'essuyer une horrible étreinte. Son cou était à l'étroit dans son gorgerin, et il respirait avec grande peine.... Pipping déboucla les agrafes d'acier de sa ceinture....

Arthur ramassant son épée n'avait pas même fait attention au maître tailleur qui survenait. L'oreille appliquée contre la pierre, il semblait écouter un bruit lointain, mais qui se rapprochait cependant de plus en plus. Ce bruit, dès qu'il devint plus distinct, fit lever la tête à Murano, qui, tout adossé contre le mur et tout défaillant qu'il était, se souleva à demi sur ses deux mains, et se mit à rire d'un rire sans nom.

—C'est elle, cria-t-il, c'est elle!

Le galop sonore d'un cheval se faisait entendre par bonds répétés. Bien que l'hôtel-de-ville eût été fermé jusque-là rigou-

reusement, chacune de ses fenêtres s'entr'ouvrit alors tout d'un coup et rendit un bruit sec en claquant sur la pierre du mur dans cette nuit silencieuse. La fenêtre du milieu était seule illuminée, et à la clarté des flambeaux Arthur et Pipping purent voir Henri, Pierre de Savoye et quelques autres seigneurs se pencher rapidement sur la rue pour voir ce qui allait se passer. Ils étaient là groupés complaisamment comme des spectateurs qui ont payé leur place pour bien voir; le seul Henri jetait des regards inquiets sous la fenêtre comme pour s'assurer si Murano n'arrivait point pour jouir de ce beau spectacle. Peu après, de l'une des arcades de l'hôtel-de-ville déboucha un magnifique cheval dont le poil était noir, la coupe admirable, les rênes mollement liées sur le cou. Ce cheval, chassé par deux serviteurs armés de fouets et de torches vers la direction même qu'il venait de quitter l'instant d'avant, portait un fardeau.... Il prit sa course du côté opposé au groupe des trois personnages dont l'attente fut ainsi déçue pour un moment, et qui prêtaient religieusement l'oreille, acculés sous l'ombre épaisse produite par la saillie anguleuse du toit de Pipping qui les protégeait contre les regards.

La maison du tailleur n'était séparée de l'hôtel-de-ville que par une longue ligne parallèle à ses murailles; mais les trois spectateurs n'avaient guère distingué que les figures du balcon où s'était penché Henri, figures faciles à voir à la lumière des torches. Le galop nocturne, course inexplicable, mystérieuse, durait toujours. Arthur écoutait ce galop avec plus d'anxiété que d'attention, chaque bond figeait son sang à ses artères. Soudain il poussa un cri auquel répondit le rire étouffé de Murano qui cette fois s'était relevé. Arthur avait devant lui, sous ses yeux, le cheval et le fardeau ; le cheval, c'était celui que montait la veille encore l'Italien; le fardeau, c'était Georgina garrottée toute nue sur ce coursier...

Oui, c'était bien la comtesse Georgina de Brus, ainsi prostituée; Georgina asservie à ce caprice infame de roi. Arthur la reconnut, bien que de ses cheveux aussi longs que ceux du saule elle eût couvert en partie son beau corps de vierge, ce corps blanc et mat comme la cire, mais presque gonflé par la pression de ses liens. Les rires bruyans de Henri accueillaient cette honteuse mascarade, flétrissure inouie inventée par un favori et par un

roi pour ternir la plus pure et la plus noble des vertus. A voir cette femme ainsi livrée à quelques hommes infames, vous eussiez dit d'une chrétienne du temps de Néron qu'attendaient les tigres du cirque. Jamais plus beau lys n'avait été brisé plus brutalement sur sa tige. Nul doute que cette lutte n'eût épuisé son courage; elle était évanouie... Arthur la vit ainsi; mais, à l'œil du jeune homme, qui ignorait ce dévouement, l'admirable femme parut une prostituée. Enfermé tout un jour dans cette galerie d'appartemens sans issue où l'avait poussé la comtesse, emprisonné sans moyen de délivrance par celle-là même qui craignait d'exposer sa tête, Arthur n'avait recouvré sa liberté qu'à dater de cette nuit, nuit dans laquelle Georgina, qui se dévouait pour lui, avait disparu. En sortant de ce passage souterrain, d'où lady de Brus n'avait pas osé le tirer, comme si elle se fût défiée encore un jour de la parole du traître Henri III, Arthur avait frappé vainement à toutes les portes de la vieille demeure; vainement il avait questionné Eustache, l'écuyer de la comtesse; depuis une heure Georgina de Brus s'était déjà rendue d'un pas ferme à l'hôtel-de-ville. Arthur ne pouvait croire encore à cette horrible hallucination, à cette femme si belle, ainsi exposée à tous les regards sans qu'un cri de douleur, un sanglot ne vînt briser ce courage au-dessus de tous les courages, ce martyre près duquel tous les martyres n'étaient rien! Evidemment cette femme l'avait trompé; elle avait cédé au roi dont il avait brisé le fouet la veille encore, au roi son amant qui l'avait ensuite vendue aux regards lascifs de sa cour! C'était à ce rôle honteux de courtisane qu'était descendue la fille des Brus, la comtesse Georgina à laquelle Arthur venait de donner son nom!

Harassé de sa course sans but, le cheval s'était arrêté de lui-même à l'angle de l'hôtel-de-ville. Arthur impatient l'avait suivi, pendant que Pipping donnait encore des soins à la blessure de Murano, qu'un accès de joie infernale avait de nouveau affaibli, et qui perdait un sang abondant. Le rire odieux de l'Italien bruissait encore comme une crecelle aux oreilles d'Arthur; il fouettait la rage au fond de son cœur. Henri lui-même donnait l'exemple des outrages devant la victime d'un si tragique sacrifice; il accablait de ses railleries insolentes une femme qui ne pouvait pas

même l'entendre. Il y a des heures sur la terre où le bras de Dieu semble demeurer oisif ou suspendu, où le blasphème se promène des fleurs au front et rejetant la lie de sa coupe à la face du ciel lui-même. Henri épuisait goutte à goutte une de ces lâches vengeances. Il était heureux de ce déshonneur anticipé, qui lui promettait pour bientôt une femme autrefois si fière; il s'enivrait avec joie de ce supplice, raffinement de convive blasé, imagination de voluptueux éteint.

— Si j'étais sculpteur, beau cousin Salisbury, je ferais une belle statue d'un corps pareil. Qu'en pensez-vous? Il est temps maintenant de rentrer le cheval de Murano...

— Murano! ajoutait le roi en se penchant de nouveau à ce balcon et faisant signe au shériff de l'éclairer; Murano manque à la fête! monsieur le shériff. Il se sera endormi sans doute chez quelque femme de Londres. Il n'en fait jamais d'autres, mon Benjamin! Allons, monsieur le shériff, donnez-moi ce parchemin scellé de mon sceau, et que je signe le *varrant* de grace.

La fenêtre demeurait encore éclairée; les pages du roi entouraient l'animal ruisselant d'écume, et s'apprêtaient à dénouer les cordes qui retenaient Georgina, lorsqu'un jeune homme jeta son manteau noir sur ce corps déjà froid et privé de sentiment, comme pour en couvrir la nudité. Cela fait, il baisa rapidement la comtesse au front et aux lèvres, tira son poignard, et lui en donna cinq coups dans le cœur. Le sang partit à flots, et teignit de sa pourpre le manteau noir.

Il y eut un cri d'horreur au balcon de l'hôtel-de-ville, qui soudain se referma. De ce balcon royal, encore éclairé tout-à-l'heure, tombait en ce moment même aux pieds du meurtrier le *varrant* d'acquittement ainsi conçu :

« A sir Arthur Becket, qui a conspiré contre notre personne royale. »

Et plus bas :

« La condition apposée à ce *varrant* de grace ayant été remplie par la comtesse de Brus. »

Le jeune homme lut ce parchemin revêtu du sceau et du contre-sceau du roi.

— Pour moi! soupira-t-il amèrement, et en se frappant la poitrine.

Il écarta les assistans, et remontant à cheval, sans que nul songeât seulement à l'arrêter, il étreignit d'une main le corps palpitant de la comtesse: de l'autre il aiguillonnait avec le poignard la croupe du cheval. Le cheval partit, faisant jaillir l'étincelle du pavé dans sa course furieuse.

Le lendemain, un archer rencontra près des marécages de Coventry un amas sanglant enseveli sous les herbes. Les rênes du cheval noir étaient rompues, son corps avait roulé dans le ravin; il était sanglant et méconnaissable comme les deux corps qu'il portait attachés étroitement l'un à l'autre. Ces deux cadavres furent réclamés par l'évêque de Coventry. L'un fut enterré sous la châsse de saint Thomas Becket de Canterbury, l'autre sous une statue de la reine Bérengère.

Le jour où ils furent enterrés, fut pendu aussi en grande pompe, par ordre du roi, sur le marché, un petit tailleur nommé Pipping, d'autres disent Pippingtom, qui avait été trouvé, contre l'ordonnance, dans la rue, la nuit de ce drame étrange. Ce fut son parent Hugues Baxter, shériff de la cité, qui présida l'exécution.

D'autres dirent que le roi Henri ne fut pas mécontent de trouver cette occasion de s'en débarrasser, parce qu'il avait à lui payer un mémoire qui remontait à trois règnes.

Ainsi fut éteinte la curiosité de Pipping et la dette de la couronne.

. . . . . .

Depuis ce temps, il se passe à Coventry d'étranges choses. Tous les ans, le constable, à la tête de la corporation des métiers, s'en va chercher processionnellement une femme qui monte à cheval en habit couleur de chair, en *souvenir de cette légende.*

Quand il n'y a pas de femme d'assez bonne volonté ou d'assez grande force dans l'équitation pour se prêter à cette procession traditionnelle, le constable et les métiers font choix d'un mannequin *également vêtu*, qu'ils promènent par toute la ville.

Quand il arrive à la porte ancienne du pauvre Pipping, on brûle le mannequin en holocauste à ses mânes.

ROGER DE BEAUVOIR.

LA

REINE DU MONDE.[1]

O puissant Guttemberg! Germain de bonne race
Dont le mâle et hardi cerveau
De l'antique univers a rajeuni la face
Par un prodige tout nouveau;
Quand aux rives du Rhin dans une nuit ardente,
Amant d'une divinité,
Tu pressas sur ton sein la poitrine fervente
De la céleste liberté,

(1) Sous le titre de *Satires et poèmes*, M. Auguste Barbier publiera, le 15 avril prochain, un volume où se trouveront réunis les *Iambes*, *Il Pianto* et *Lazare*. Ces trois poèmes, qui expriment trois momens si divers de la pensée de l'auteur, exécutés dans trois styles si différens, rapprochés l'un de l'autre pour la première fois, permettront d'estimer toute la valeur et toute la portée des intentions du poète. C'est un beau et digne sujet d'étude sur lequel nous reviendrons. Nous empruntons aujourd'hui au volume de M. Barbier, qui renferme plusieurs pièces nouvelles, un iambe inédit sur la presse, dont la franchise et la vigueur rappellent *l'Idole* et *la Curée*. — Les *Satires et poèmes* de M. Auguste Barbier paraîtront chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

Ah! tu crus fermement que cette vierge austère
Enfanterait quelque beau jour
Un être glorieux qui, semblable à sa mère,
Du monde entier serait l'amour :
Et tu t'en fus, vieillard, te reposer à l'ombre
De l'éternel cyprès des morts,
Comme un bon ouvrier s'endort dans la nuit sombre
Sans trouble aucun et sans remords.....
Hélas! quelle que fût la sublime espérance
Dont s'enivra ton noble orgueil,
L'espoir qui de la mort t'allégea la souffrance
Et te suivit dans le cercueil;
Puisse jamais le ciel d'un rayon de lumière
N'échauffer ton squelette nu,
Et la main du Seigneur ne lever ta paupière
Sur l'enfant que tu n'as point vu!
Car tel est le destin de l'humaine nature,
Qu'il n'en sort rien de vraiment bon,
Et que l'ame ici-bas la plus sincère et pure
Toujours conserve du limon.
Il est vrai que l'aspect de ta fille immortelle
Te séduirait d'abord les yeux :
Son noble front tourné vers la voûte éternelle
Et reflétant les plus beaux feux;
La splendeur de sa voix plus rapide et profonde
Que la vaste rumeur des flots,
Et comme une ceinture enveloppant le monde
Dans le bruit de ses mille échos;
Le spectacle divin des sombres injustices,

Devant son visage en courroux,
Brisant les instrumens des horribles supplices,
La hache et les sanglans verroux;
L'harmonieux concert des villes et des plaines,
Célébrant ses dons précieux,
Et le chœur des beaux-arts et des sciences vaines
Chantant la paix fille des cieux;
Tout ravirait ton ame et l'emplirait d'ivresse;
Et retrouvant l'antique ardeur,
Comme un fougueux coursier, d'amour et de tendresse
Quatre fois bondirait ton cœur;
Et ta voix bénirait ta jeune créature
Et l'heure où plein d'un grand désir
Tu fis, ô Guttemberg! à la race future
Le don d'un si bel avenir.
Mais si pour contempler de plus près ton ouvrage,
Pour voir ta fille en son entier,
Ta main allait ouvrir les plis de son corsage,
Fendre sa robe jusqu'au pied;
Alors, alors, grand Dieu! ce corps aux blanches formes
N'offrirait plus à tes regards
Qu'une croupe allongée en reptiles informes,
Un faisceau de monstres hagards :
Et tu verrais des chiens aux mâchoires saignantes,
Aux redoutables aboiemens,
Souffler sur les cités les discordes brûlantes,
La guerre et ses emportemens;
Tu verrais des serpens étouffer le génie
Prêt à prendre son large essor,

La bave du mensonge et de la calomnie
Verdir le front de l'aigle mort;
Puis des dragons infects et des goules actives,
Pour de l'or, broyant et tordant
Le cœur tendre et sacré des familles plaintives
Sous le triple acier de leur dent;
Le troupeau corrupteur des passions obscures
Souillant tout, et vivant enfin
Du pur sang écoulé des cent mille blessures
Par lui faites au genre humain.
Quel spectacle! ah! soudain reculant à la vue
De tant de maux désordonnés,
Guttemberg, Guttemberg! stupéfait, l'ame émue,
Les pieds l'un à l'autre enchaînés,
Des pleurs, des pleurs nombreux de ta blanche paupière
Descendraient bien vite à longs flots,
Et dans tes rudes mains ta tête tout entière
Étoufferait d'amers sanglots;
Alors il se pourrait qu'accusant d'injustice
La nature et son dieu fatal,
Et les blâmant tous deux de t'avoir fait complice
Des noirs épanchemens du mal,
Ton cœur eût le regret, dans sa douleur extrême,
D'avoir aimé la liberté;
Et peut-être irais-tu jusqu'à t'écrier même :
Oh! que n'ai-je jamais été!

AUGUSTE BARBIER.

SIX HEURES

DE LA VIE

D'UN VIEUX GARÇON.

Chaque âge a ses priviléges, et ceux de la cinquantaine ont leur prix. L'homme de cinquante ans jouit ordinairement de ce qu'on appelle une position, c'est-à-dire que son avenir est assuré, grace au travail des années précédentes. On cause souvent au coin du feu de l'héritage qu'il laissera un jour, et ses jeunes nièces reçoivent l'ordre de l'embrasser, lorsqu'il vient chercher la fortune du pot avec un coupon de loge dans sa poche. Le véritable homme de cinquante ans possède huit ou dix mille livres de rente; il porte lunettes, prend du tabac, s'abonne aux journaux, remplit exactement ses devoirs du monde, et n'entre jamais chez une dame sans apporter quelques sucreries. C'est lui qui fournit les fleurs, offre son bras, s'acquitte de mille petites commissions dont on n'oserait charger un jeune homme; et son droit le plus certain, celui dont il use à chaque pas, est de tirer sa bourse pour toutes les menues dépenses. Il lui est permis de se ruiner en cadeaux à l'époque du 1er janvier, et ce jour-là,

les joues les plus fraîches sont heureuses de recevoir son baiser amical. Il souffle la comédie de société, indique les bonnes traditions du Théâtre-Français, recommande aux amoureux de montrer de la chaleur, et pose le rouge sur les pommettes de la jeune première. Au retour d'une partie de chasse, il achète force quartiers de chevreuil, chez Chevet, et les invitations à dîner ne lui manquent jamais. On lui confie volontiers sa femme pour les emplettes ou le spectacle; on lui demande ses conseils dans les affaires difficiles, son arbitrage dans les querelles, et ses secours dans les momens d'embarras. Il est bien entendu que l'homme de cinquante ans est célibataire; sans cela, il est absorbé par les préoccupations de la famille, reste chez lui, ne se voit l'objet d'aucun calcul, par conséquent d'aucune recherche, et ne mérite nulle considération.

M. Henriot réunissait toutes les qualités nécessaires à l'homme de cinquante ans. Il était veuf et sans enfans. Ses revenus dépassaient 15,000 fr., et sa fortune était composée de bonnes propriétés au soleil, en plein rapport. Pendant les six mois qu'il passait à Paris, il prenait un remise de Larcher, ce qui lui donnait une notable importance aux yeux des dames, qui, de leur nature, craignent fort les éclaboussures. Ses cheveux grisonnaient, et il avait été beau danseur sous l'empire. On l'engageait souvent parce qu'il ne restait en arrière avec personne en matière de politesse et d'attentions fines, et qu'il lui arrivait toujours en dernier compte d'avoir rendu au centuple ce qu'il avait reçu.

Un soir, M. Henriot, avant d'aller au cercle agricole dont il est un des membres les plus distingués, s'avisa de faire visite à une famille anglaise, qui lui témoignait beaucoup d'amitié. Le père était en voyage et la mère alitée par la grippe. La demoiselle, jolie blonde de seize ans, maudissait l'indisposition maternelle qui la privait d'un bal auquel on se préparait depuis huit jours. Le jeune homme avait dépensé sa pension mensuelle, et le mois n'était pas à moitié, de sorte que les visages étaient mornes et abattus. M. Henriot étant connu pour la fécondité de son esprit à trouver des ressources contre l'ennui, on lui conta les soucis du jour.

— Je conçois votre contrariété, dit-il à la demoiselle. Le bal donné par Mme S... doit être fort brillant. J'y suis invité; mais ces plaisirs ne sont plus de mon âge.

— Vous êtes invité! s'écria la jeune personne en rougissant. Ne pourriez-vous pas m'y conduire, mon bon M. Henriot?

— Je le ferais avec le plus grand plaisir; mais c'est à votre mère que vous devez adresser cette demande.

— Oh! elle y consentira, j'en suis sûre. Vous êtes en souliers; vous avez votre voiture. Il n'y a aucun obstacle.

— Un moment, dit la mère prudente. Nous ne sommes pas à Londres, ma fille. Consultez d'abord notre ami pour savoir si les usages français permettent ce que vous désirez.

— Je ne pense pas, madame, qu'on y puisse trouver à redire, pourvu que votre fils nous accompagne. Je puis à la rigueur passer pour un oncle et jouer convenablement le rôle d'un tuteur. Une jeune fille élevée par vous ne sera pas difficile à garder, et puis j'ai cinquante ans.

— Monsieur Henriot a cinquante ans, ma mère.

— Voyez, madame, si vous voulez me donner cette mission de confiance. Je crois pouvoir m'engager à la remplir à la satisfaction générale.

— Eh bien! je donne mon consentement.

On sonna les femmes de chambre. On appela un coiffeur; le valet de pied du vieux garçon courut chez Prévot chercher un bouquet, et en moins d'une heure la toilette fut achevée. La demoiselle palpitante de joie, s'élança dans la voiture, et le jeune homme suivit d'un air assez maussade.

La foule était grande au bal de Mme S... En arrivant, M. Henriot vit un beau cavalier saisir la main de sa pupille, en la priant pour une contredanse qui commençait, et puis elle disparut à travers la cohue. Pendant la contredanse suivante, à force de se dresser sur la pointe de ses pieds, il aperçut de loin la jeune personne. Elle dansait avec le même cavalier, ce qui lui donna bonne opinion de la politesse de cet inconnu. Bientôt l'orchestre entonna une valse. Cette fois l'homme de cinquante ans fronça les sourcils. Le bras de son Anglaise était tendrement posé sur l'épaule de l'éternel danseur, et le plaisir qu'elle semblait prendre à cet exercice attirait l'attention des spectateurs.

— Voilà une petite commère, disait-on, qui ne manque pas d'ardeur.

— Le cavalier est de son goût.

— Il est étrange que sa mère ne lui donne pas une leçon.

— Peste! je ne voudrais pas être son mari.

Ces propos jetèrent M. Henriot dans un grand embarras. La discrétion l'obligeait à n'user de ses pouvoirs qu'avec une modération extrême. Le moindre reproche adressé à la fille pouvait être une critique insultante pour la mère. Il se promit bien cependant de chercher un moyen d'élever un obstacle à la valse suivante, et tout en préparant ses phrases, il se posta paternellement derrière la banquette où se tenait sa protégée. Quel fut son étonnement en voyant le danseur obstiné solliciter un quatrième engagement?

— Ne craignez-vous pas, mademoiselle, dit le vieux garçon avec beaucoup de douceur, qu'on ne remarque les assiduités de ce monsieur?

— Ce n'est pas un étranger pour moi. Je l'ai rencontré souvent aux bains de mer. C'est un ami de ma famille.

— Tout le monde ici ne sait pas cela, mademoiselle. Je pense qu'il serait prudent de mettre au moins quelques intervalles entre les contre-danses que vous lui accordez.

— Faut-il donc que je reste sur mon siége? J'accepte les invitations sans regarder d'où elles viennent. Ce n'est pas ma faute si la même personne revient plusieurs fois.

M. Henriot comprit à cette défaite, que c'était un parti pris de se jouer de sa surveillance, ou de mettre à profit l'absence de la mère. Il se mordit les lèvres et délibéra en lui-même s'il en viendrait à une extrémité, tandis que son Anglaise donnait résolument la main au danseur préféré, en prenant place au quadrille, sans s'inquiéter autrement du chaperon. Ce qui acheva de le mécontenter, c'est que la demoiselle paraissait plus animée, plus âpre au plaisir que le cavalier lui-même. Cette découverte lui suggéra pourtant l'idée d'un expédient qu'il crut excellent. Il marcha droit au jeune inconnu, et le salua le plus civilement du monde.

— Monsieur, lui dit-il, je me suis chargé de conduire à ce bal Mlle ***. Sa mère m'a transmis ses pouvoirs. La jeune personne n'a pas une connaissance bien complète des usages de la société parisienne. Elle n'ose refuser vos invitations; mais vous, monsieur, qui devez posséder à fond ces usages, et qui êtes certainement pénétré du sentiment des convenances, vous aurez, je n'en doute pas, la bonté de renouveler moins souvent vos engagemens, afin de ne pas compromettre une demoiselle sans expérience.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Vos observations sont déplacées. Je vous trouve ridicule de me les adresser, et non à cette demoiselle, sur qui vous avez une autorité d'emprunt. Commandez-lui de repousser mes invitations; elle en est libre, ce me semble.

— Je pensais, monsieur, qu'une démarche faite avec politesse méritait un meilleur accueil d'un homme bien élevé.

— Monsieur, je n'ai pas de leçon à recevoir de vous.

— Du moins, monsieur, par égard pour ma position délicate et par intérêt pour la jeune personne...

— Eh! que m'importe votre position? J'invite à danser qui je veux, et n'ai point de compte à vous rendre. Quant à la manière dont on m'a élevé, il ne vous sied pas de la contrôler. Mais nous en reparlerons demain. Voici mon nom et mon adresse, monsieur; j'attendrai votre visite avant l'heure du dîner.

— Oh! monsieur, reprit le bonhomme avec vivacité, je ne me battrai pas, à mon âge, avec un écervelé, je vous assure.

— C'est ce que nous verrons, monsieur.

Sur ces entrefaites, le chaperon trouva le frère de la demoiselle, qui sortait de la salle de jeu. Il se garda bien de lui conter ce qui venait de se passer, de peur que ce jeune homme, en donnant suite à la querelle, ne vînt à la rendre sérieuse. Fort heureusement le frère était occupé de tout autre chose.

— Mon cher monsieur Henriot, je m'ennuie à ce bal, et pour tuer le temps, j'ai perdu ce que j'avais sur moi. Ne pourriez-vous me prêter quelques louis?

— Volontiers, mon jeune ami; combien en désirez-vous?

— Une dizaine seulement. J'en dois cinq sur parole: avec les cinq autres je pourrai rentrer à la bouillotte.

— Voilà dix louis; il faut vous en tenir là si la chance ne vous favorise pas.

— Vous avez bien raison.

Le frère éloigné, M. Henriot revint à son poste derrière sa pupille d'un jour; et comme le sang lui montait aux oreilles, il résolut de déployer, s'il était nécessaire, une fermeté paternelle. L'occasion ne tarda pas à s'offrir. L'orchestre donna le signal de la seconde valse, et ce fut sans doute par bravade et par entêtement que le damné danseur se présenta encore. La jeune Anglaise s'apprêtait à partir, lorsque M. Henriot se plaça devant elle.

— Mademoiselle ne valse point, monsieur.

— Je vous demande pardon; mais j'ai déjà eu le plaisir d'être accepté, je ne vois pas ce qui empêcherait mademoiselle de valser encore.

— Je vous dis, monsieur, que mademoiselle ne valsera pas. S'il faut m'expliquer nettement, j'ajouterai que je la prie de ne point valser; et si cela ne suffit pas, je lui en intimerai la défense au nom de sa mère, que je représente pour l'instant.

— Monsieur, si c'est à cause de moi que vous privez mademoiselle de ce plaisir, je vous demanderai une explication à ce sujet. De la part d'une mère, cette défense serait naturelle et respectable; de la vôtre, c'est une insulte.

— Ce sera ce que voudrez, monsieur. Je maintiens mon dire et n'en rabattrai rien. Veuillez donc vous retirer, je vous prie.

— Corbleu! je vous reverrai demain.

— Quand il vous plaira, monsieur.

Une fois sorti de son caractère, le bon M. Henriot ne put résister au besoin de sermonner sa protégée. Il lui fit sentir les graves conséquences que pourrait entraîner son imprudente conduite. Les reproches, bien que débités avec tous les ménagemens imaginables, ne laissèrent pas de pro-

duire une impression beaucoup plus vive qu'il ne le désirait, car la jeune fille fondit en larmes, au grand étonnement de l'assemblée. On s'informa de la cause de ces pleurs. La discussion avait fait quelque bruit; on se fit part de l'aventure, et bientôt les regards se tournèrent sur la danseuse éplorée. On se parlait à l'oreille; la raillerie était sur tous les visages des assistans. La place n'était plus tenable; il fallait sortir au plus vite. M. Henriot courut chercher le frère; la bouillotte allait grand train.

— J'ai brelan d'as! disait le jeune homme.

— J'en suis fâché pour vous; j'ai brelan carré.

— Alors je puis partir; je perds cinq cents francs.

— Un moment, s'il vous plaît, monsieur. Vous ne pouvez quitter ainsi la table. Je n'ai pas l'avantage de vous connaître. Voici une clé dont vous avez fait un fétiche représentant quinze louis. Vous m'obligeriez de me les payer ou de me dire au moins votre nom.

— Voilà vos quinze louis, s'écria M. Henriot; partons sans délai, je vous en conjure, afin d'éviter un scandale.

La retraite ne put s'opérer assez rapidement. Le chaperon malencontreux recueillit dans sa fuite des quolibets qui le navrèrent de douleur, parce qu'ils attaquaient gravement la jeune fille confiée à sa surveillance. On arriva enfin jusqu'à la voiture. La demoiselle ne cessa de pleurer pendant le voyage, et ses larmes redoublèrent en arrivant au logis.

— Que signifient ces sanglots? demanda la mère. Pourquoi rentrez-vous si tôt? Qu'est-il arrivé?

La bonté d'ame de M. Henriot ne lui permit pas de présenter l'évènement désagréable de la soirée sous un point de vue trop défavorable pour la jeune personne, de sorte que la mère rejeta les torts sur lui.

— Quel besoin aviez-vous de tracasser cette petite au point de la faire ainsi pleurer devant tout ce monde? Cette scène est très fâcheuse. Votre fuite aura produit un effet déplorable; je suis sûre que de huit jours on ne parlera d'autre chose. En vérité, monsieur, vous vous êtes bien mal acquitté de votre emploi. Lorsqu'on ne sait pas même comment une jeune fille doit se conduire au bal, on ne se mêle pas de lui donner des avis.

— Madame, j'ajouterai au regret d'avoir accepté cette corvée, la résolution bien ferme de n'en plus refaire de semblable.

— Ce n'est pas moi qui vous les imposerai, je vous assure, monsieur. Ma fille n'a jamais donné lieu à une médisance, et il fallait que vous vinssiez faire le docteur et l'important pour qu'elle servît de sujet à un scandale.

— J'en suis bien fâché, madame; mais puisque vous me poussez à bout, je vous dirai que mademoiselle a montré plus que de la légèreté. Sa conduite peut être taxée d'inconvenance.

— Allons! c'est impossible; ce que vous dites là est une impertinence. Laissez-nous, je vous prie, et gardez pour vous vos sottes observations.

L'excellent M. Henriot est demeuré mortellement brouillé avec la famille entière. Le jeune homme, peu scrupuleux, profita de la rupture pour oublier la dette de vingt-cinq louis. En rentrant chez lui, le cœur gonflé de dépit et d'inquiétude, le vieux garçon donna au diable les priviléges de la cinquantaine. La querelle avec le danseur inconnu fut apaisée facilement, le lendemain, par un tiers. Depuis ce jour, M. Henriot, en me faisant le récit de sa mésaventure, m'a souvent avoué qu'il avait passé une nuit entière dans l'agitation, et qu'en tirant son bonnet sur ses yeux, il s'était bien promis de ne jamais remettre les doigts entre l'arbre et l'écorce.

PAUL DE MUSSET.

BULLETIN.

Si nous ne sommes pas sans ministres, il est bien permis de dire que, depuis huit jours, nous sommes sans ministère. Sans ministère! sans gouvernement! Prononcez ces mots-là à Vienne, à Berlin, ou même dans les petits états constitutionnels de l'Allemagne, en Wurtemberg ou en Saxe, par exemple, ce sera le signal d'un désordre complet. Vous verrez s'arrêter toutes les affaires, l'armée refuser son service, la police impuissante, le pays troublé dans toutes ses habitudes. Ici, au contraire, à peine si cette absence de direction et de gouvernement se fait sentir. A la chambre, tant bien que mal, on délibère; dans les tribunaux, on juge paisiblement; on danse et on chante à l'Opéra, comme si de rien n'était; on donne des fêtes, comme si elles étaient protégées par le ministre de l'intérieur, chargé de la police du royaume; les ambassadeurs s'y rendent et se visitent tout comme si le ministère des affaires étrangères était dans le plus grand calme; on se salue poliment dans les rues, en allant, les uns au plaisir, les autres à l'ouvrage; et seulement, dans un petit coin du boulevart et sur les quatre degrés du café Tortoni, se montrent des figures inquiètes qui se demandent tout bas : « Avons-nous un ministère? » Le *oui* ou le *non* sont une affaire de quelques centimes de hausse ou de baisse. Baisse, quand M. Guizot a chance de venir au pouvoir; hausse, quand il se retire. — C'est là tout. Voilà tout le feu que jette le cratère de ce grand volcan, dont on ne prononce, en Europe, le nom qu'en se signant, la France !

Cependant Paris, le pauvre Paris, non pas celui qui roule en voiture et qui se montre la gorge nue et vêtu de la gaze du bal, tandis qu'il neige, mais le pauvre Paris des faubourgs, qui grelotte sur un grabat, ce Paris-là souffre de cette rude saison inattendue et de la stagnation de son commerce, qui lui donnait du pain. Ce Paris, qui a si grand'peine à supporter un hiver, en a déja compté deux cette année. Et tandis que la tête se trouve ainsi frappée, les membres ne sont pas moins endoloris.

Le Hâvre, Bordeaux, Nantes, Saint-Étienne, Rouen, tout ce qui file, tout ce qui tisse, tout ce qui forge, manque de travail et se meurt d'oisiveté; et la malheureuse ville de Lyon, qui ne sait plus que faire de ses milliers d'ouvriers, voit des misères si grandes, que la plume se refuse à les tracer. Au milieu de ces douleurs et de ces maux, dont un grand nombre est déjà sans remède, où est la plainte, où sont les murmures? Avez-vous entendu retentir quelque grand cri de désespoir? La voix de ceux qui manquent de tout a-t-elle troublé vos fêtes? Voilà pourtant le pays que les doctrinaires ne trouvent pas assez gouverné; voilà le peuple sur lequel ils appellent des rigueurs! Il n'y a pas assez de lois pour réprimer les factieux! Tout est perdu, tout s'en va, tout périt; la société s'abîme, le trône s'écroule, la fin du monde approche, parce que M. Guizot, M. Duchâtel et M. de Rémusat sont menacés de n'être plus ministres et sous-ministre! Vendez vos biens, fuyez, éloignez-vous en hâte, si vous voulez échapper à la tempête qui va tout bouleverser, vous crie, chaque matin, le Jérémie hérissé du parti doctrinaire; fuyez, vous dis-je, car se peut-il qu'on vive dans un pays qui ne serait pas gouverné par M. Guizot!

Il paraît cependant que nous aurons ce malheur, le pays ayant jugé à propos de répondre par une tranquillité parfaite aux sinistres prédictions de M. Fonfrède, la Bourse, par une impertinente hausse, à la retraite des doctrinaires, et MM. Thiers et de Montalivet, par un refus très net aux propositions, au moins singulières, de M. Guizot. Si vous n'acceptez M. Guizot, vous serez forcés de nommer M. Thiers. Prenez-y garde! s'écriaient les journaux doctrinaires, le jour même où M. Guizot allait offrir à M. Thiers la présidence du conseil. — Si vous ne prenez M. Guizot, vous serez forcés d'aller droit à M. Odilon Barrot! s'écrient-ils, maintenant qu'ils voient que le nom de M. Thiers n'a pas causé l'effroi qu'ils attendaient. Tout change ainsi au gré de leur passion du moment, et tout le monde leur semble dangereux, excepté celui que tout le monde repousse.

C'est un curieux contraste! Le calme est dans toute la France, même dans les journaux; l'ordre et la paix sont partout; mais l'émeute, chassée de la rue, s'est réfugiée dans deux ou trois feuilles *gouvernementales*, et dans le coin le plus retiré du plus innocent de tous les ministères. N'importe, ceux qui disent que l'ordre social actuel n'a pas le sens commun, ceux qui veulent gouverner sans la majorité, et détruire ce pouvoir qu'ils nomment ridicule, ceux qui veulent tout changer, troubler tout, se donnent pas moins comme les défenseurs de l'ordre. Vous verrez queles fauteurs de troubles, les anarchistes, sont ceux qui haussent les épaules et se taisent à la vue de ces violences et de cette exaltation. Haro sur ces gens-là!

Que sortira-t-il de tout ceci? Quelque bonne leçon peut-être. Le pays est un bon juge et plus fin qu'on ne pense. Il dira lui-même qui a raison, de M. Molé qui souffre en silence les injures que lui vomit M. Fonfrède, ou de M. Fonfrède qui ne se lasse pas de lui en adresser; de M. Thiers qui n'était pas bon à jeter aux chiens, il y a huit jours, ou de M. Guizot qui vient offrir à M. Thiers d'être encore son collègue et de gouverner avec lui? De M. Guizot, qui ne se fait aucun scrupule d'ajourner les lois qui ont été le programme politique de son ministère, ou de M. Molé, qui a reculé devant la condition d'anéantir ces lois, uniquement par respect pour sa parole? Dieu sait qui survivra à ce grand naufrage ministériel! nous le savons moins que personne; mais quand le ciel sera plus clair et l'orage dissipé, les caractères se trouveront mieux connus, les personnes mieux appréciées à leur juste valeur, et ce sera toujours autant de gagné.

Les représentations à bénéfice se succèdent avec une rapidité singulière à l'Opéra. Après la représentation de M. Levasseur dont les Italiens, du reste, ont fait tous les frais, nous avons eu la soirée de Nourrit; dans quelques jours viendra le dernier triomphe de la *Sylphide*, puis tout sera dit, il faut l'espérer. Ces solennités, qui se renouvellent toutes les semaines, pourraient bien finir par lasser l'enthousiasme du public et tarir la source de ses larmes. Nous ne disons point ceci à propos de la représentation de Nourrit, qui a été aussi triste, aussi funèbre, aussi lamentable qu'une représentation peut l'être, et pendant laquelle le sérieux s'est maintenu aussi long-temps que le sérieux peut se maintenir sur un théâtre, ce qui ne veut pas dire jusqu'à la chute du rideau; car après avoir fêté Nourrit, comme il le méritait, après avoir jonché de couronnes et de fleurs les pas de Taglioni et de Mme Damoreau, le public, dont les facultés sensibles cédaient à un épuisement manifeste, commençait à se laisser distraire, par le rire, de tant d'émotions pénibles et douloureuses, et dans sa fureur de redemander tout le monde, proclamait à l'envi les noms les plus extravagans. La solennité dégénérait en parade ridicule. Croyez-vous, par exemple, que la représentation de Nourrit eût été moins glorieuse sans cette espèce de cérémomie qui terminait le spectacle? Croyez-vous qu'il eût laissé de moins vifs regrets dans le cœur de tous ceux qui estiment, à sa juste valeur, un comédien intelligent et de bon goût, plein de conscience et de zèle pour son art, si l'on se fût quitté tout simplement après ce magnifique trio des *Huguenots*, pendant lequel il a été sublime? Rien n'est plus faux, plus emprunté, plus complètement ridicule que ces processions d'honnêtes comédiens vêtus magnifiquement des habits de leurs grands rôles, et qui défilent l'un après

l'autre pendant une heure, tout cela pour la plus grande gloire d'un confrère qui leur rendra la pareille le lendemain. Tout comédien ordinaire du roi venait à son tour jeter une fleur sur la mémoire de cet excellent Nourrit, qui jouait ce soir-là un peu au Charles-Quint. Le public de l'Opéra, qui ne connaît ni M. Thénard, ni M. Révial, ni M. Périer, ni M. David, se perdait au milieu de cette cohue. Aussi, lorsqu'au milieu de ces messieurs et de ces dames, il venait à passer une figure de connaissance, on l'applaudissait par boutade, avec un enthousiasme effréné. C'est sans doute ce désenchantement du public qui a valu à Mme Damoreau le triomphe inoui dont elle a été l'objet. Il y a trois ans, Mme Damoreau chantait à l'Opéra tous les soirs avec cette perfection exquise qu'on lui connaît, et la plupart du temps on l'accueillait avec indifférence; aujourd'hui elle ne fait que paraître, et voilà que les couronnes tombent à ses pieds. Est-ce que depuis trois ans Mme Damoreau est devenue une Malibran, ou bien est-ce que pour être applaudie à outrance sur un théâtre il faut s'en éloigner? Le public ne sait pas, lorsqu'il s'enthousiasme ainsi sans raison et de parti pris, quelles vanités il encourage, et combien ces caprices, qui le portent à proclamer aujourd'hui, parce qu'il ne les a plus, ceux qu'il dédaignait presque autrefois, encouragent dans leurs exigences les plus mesquines ces amours-propres envahissans qui ruineraient à plaisir un théâtre, si on n'y résistait avec force et courage. L'Opéra ne meurt pas, il se renouvelle. Nourrit obéit à des convictions honnêtes et sérieuses; il se retire au milieu de ses triomphes les plus beaux et les plus mérités. Adieu Nourrit; saluons Dupré qui arrive. Ce serait le comble du ridicule de vouloir rendre Dupré responsable de cette retraite déplorable, nous l'avouons, mais assez déplorée. Il est temps d'essuyer toutes ces larmes; les regrets ne sont pas à leur place dans un lieu de plaisir. C'est la condition de tous les comédiens d'être oubliés sitôt qu'on les a remplacés dignement. Triste condition que celle-là! Il faut bien aussi que la société se dédommage de l'or et des couronnes qu'elle leur jette si facilement. Taglioni va danser encore, et le public semble déjà tout consolé de son départ. Voyez la rentrée de Fanny Elssler. C'est là une véritable fête pour l'Opéra. Au plaisir de revoir la charmante danseuse se joignait ce soir-là un sentiment d'intérêt et de curiosité. On était inquiet de savoir si la maladie cruelle qui l'a tenue hors de la scène durant tout un triste hiver, n'avait rien dérangé dans cette allure si agile et si souple, dans ce talent si merveilleux. Aussi, lorsqu'elle est entrée en scène, vive, heureuse, souriant d'aise à son public, les applaudissemens ont éclaté de toutes parts, et le public était aussi heureux de les donner, qu'elle de les recevoir. Certes, Mlle Elssler a dû bien se réjouir ce soir-là et je doute qu'à Vienne, à Naples, à Londres, et dans toutes les villes où elle a triomphé si jeune encore,

elle ait reçu jamais un accueil plus agréable et plus flatteur. Le pas du second acte est dessiné à ravir. Il y a dans la pose de ces deux jeunes femmes une grace, un ensemble, une harmonie, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Quand l'une danse, l'autre veille sur elle et la protége du regard; tantôt c'est Thérèse qui se dévoue, tantôt Fanny. Elles se cherchent, se croisent et s'enlacent, et le public, qui les sépare à peine dans le groupe charmant qu'elles forment, les applaudit ensemble, comme elles dansent.

Ce qui distingue Fanny Elssler entre toutes ses rivales, plus encore peut-être que l'exquise douceur de son sourire et la volupté de sa personne, c'est l'admirable beauté de sa pantomime. En effet, rien ne peut se comparer à ce geste toujours harmonieux et pur, plein de calme et de sérénité, comme le marbre antique. L'art de l'expression se perdait de jour en jour à l'Opéra; elle l'a relevé. Le geste de Fanny Elssler vaut la x t: la Malibran. Et dire que pendant deux ans l'Opéra n'a pas su mettre à profit un talent si beau! Ce n'est certes pas le moindre titre de l'administration nouvelle, que d'avoir découvert tout ce qu'il y avait d'avenir et de succès dans ces deux sœurs, Fanny et Thérèse, le plus charmant cadeau que nous ait fait l'Allemagne, qui nous en a déjà tant fait.

Le bal de lundi, au profit des pauvres anglais, a été fort brillant; femmes étincelantes de jeunesse et de beauté et remarquables par le nombre, costumes élégans, riches et variés, recherche dans tous les détails du service, des rafraîchissemens et des lumières, rien n'a manqué.

On accuse une dame patronesse d'avoir fait vendre ses billets dans un cabinet de lecture. Ce qu'il y a de positif, c'est que le comte de Sch.... a acheté son billet à l'un de ces établissemens.

De là quelques discussions élevées à la porte. Trois marquises très finement poudrées et trois postillons de Longjumeaux se sont présentés avec des billets verts, sans signature de patronesse. Cette respectable compagnie a été impitoyablement renvoyée.

Les costumes grecs étaient nombreux et il y en avait de charmans. On distinguait surtout celui de Mme Schikler, l'une des plus belles personnes de Paris.

Tous les regards se portaient sur une douce Nuit, étoilée de diamans magnifiques et rayonnante d'une beauté pure, double auréole qui éclairait son costume noir. C'était la duchesse de Sutherland si admirée encore pour sa grace exquise et sa simplicité parfaite.

Il y avait aussi une délicieuse figure, Mlle Émilie de Fli, jeune et

fraîche comme le printemps, je ne veux pas dire comme celui de 1837, assurément.

On assure que les dames désignées pour former la maison de Mme la duchesse d'Orléans, sont : Mme de Varenne, fille de la duchesse de Massa et femme de notre ministre à Hambourg; Mme de Chanallage, sœur de la comtesse Pozzo, et fille du duc de Crillon; la comtesse d'Hausville, fille du duc de Broglie.

La diplomatie ne se borne pas à négocier les alliances royales. Il paraît qu'elle s'occupe de se marier elle-même. On parle beaucoup du mariage du comte Septime de Latour-Maubourg, ambassadeur de France à Madrid, avec Mlle de Pange, nièce du duc de Caraman.

Le théâtre de M. de Castellane a donné mardi sa seconde représentation. Cette fois, c'était la troupe de Mme Sophie Gay qui avait pleine possession de la scène. L'assemblée était nombreuse et choisie. On a joué d'abord *le Camarade du Ministre*, petite pièce sans conséquence, de M. Vanderburg. Puis, enfin, a fait son apparition le chef-d'œuvre si longtemps promis, *la Veuve du Tanneur*, comedie en trois actes, de Mme Sophie Gay. Dire que l'ouvrage a été porté aux nues, c'est chose superflue. Qu'on cite, en effet, des théâtres d'amateurs, où les amateurs n'obtiennent pas, à coup sûr, des succès foudroyans. Le bel avantage qu'il y aurait à bâtir des salles particulières, si ce n'était afin de s'y décerner, entre amis, des triomphes solennels et unanimes! Mme Sophie Gay, redemandée, a été amenée par M. de Castellane, et inondée d'une pluie de bouquets. C'était presque comme pour Mlle Fanny Elssler, la veille, à l'Opéra!

Le Cercle des Arts avait bâti sur le sable. Nous croyons qu'il ne tardera pas à s'écrouler. Au lieu d'imiter les clubs anglais et d'exiger de chaque membre entrant une somme de mille ou cinq cents francs une fois donnée, indépendamment de la contribution annuelle de cent francs, *le Cercle des Arts* a été plus désintéressé; il n'a demandé que cent francs par an. Qu'arrive-t-il? Déjà les ressources sont insuffisantes. Le comité fait des appels de fonds extraordinaires. Il vote des sommes pour achats de livres. Moyens détestables, parce qu'ils frappent les associés d'impôts imprévus et arbitraires, les plus intolérables de tous. Au surplus, la société pèche par toutes ses bases. Aucune règle n'a présidé au choix de ses membres. Les fondateurs ont d'abord étrangement abusé du droit exorbitant qu'ils s'étaient attribué de nommer qui bon leur semblerait. Puis, le club une fois constitué, quand il s'est agi d'élections régulières, ç'a été comme un jeu. On a reçu et rejeté en masse, au hasard. Malgré tout, il ne serait pas impossible que *le Cercle des Arts* continuât d'exister un an ou deux; mais je

n'oserais pas, pour ma part, lui garantir une si longue vie, du train dont il va.

La vente, commencée à l'Élysée-Bourbon, des tableaux que le duc de Berry avait rassemblés, attire une grande affluence de curieux et d'amateurs. A vrai dire, la collection est merveilleuse. Les Flamands et les Hollandais dominent. Qu'on ne prétende pas que présentement il n'y a de goût et de passion pour aucune chose d'art. La proposition fût-elle vraie en ce qui touche la littérature et la poésie, au moins la peinture, la bonne vieille peinture ferait exception. Déjà des Téniers, des Mieris, des Vouvermans se sont vendus des prix énormes. Mais la perle de la collection, c'est la célèbre toile du *Traité de Munster*. Le tableau a seize pouces de hauteur sur vingt-un de largeur. Dans cet étroit espace, indéfiniment agrandi par le génie de l'artiste, se meuvent quatre-vingt-six figures, qui sont autant de portraits historiques, parmi lesquelles vous reconnaissez Terburg lui-même, l'auteur du chef-d'œuvre. Le duc de Berry avait payé cette toile quatre-vingt mille francs. Tout annonce qu'elle sera poussée plus haut. Le bruit se répand que la liste civile est décidée à acheter le tableau, quoi qu'il coûte. Nous n'en serions pas surpris. La liste civile nous doit bien donner incessamment un musée espagnol tout entier. Mais si elle donnait, en attendant, *le Traité de Munster*, quel cadeau pour le pays, et quel inappréciable diamant de plus pour la vieille galerie!

Il paraît que la grande fête d'inauguration du musée de Versailles aura lieu le 25 de ce mois, et que l'ouverture se fera toujours le 1er mai. M. de Cailleux a montré, dit-on, le catalogue de la collection, imprimé déjà en épreuves. Il n'y a pas une explication d'un morceau de sculpture ou de peinture qui ne soit un passage littéral des histoires et des mémoires du temps auquel se rapporte le trait illustré. Ainsi tout aura un rigoureux caractère historique dans ce musée de Versailles, jusqu'à son livret, qui sera lui-même un petit cours d'histoire de France authentique.

Le musée de Paris a été rouvert jeudi passé, après six jours de clôture. Il y avait foule encore, malgré le froid excessif et des torrens de neige. Comme nous l'avions prévu, la disparition des batailles et des autres peintures officielles a fait un vide singulier, mais elle a grandement soulagé. Ces morceaux, qui pesaient si fort ici, casés à Versailles en leur lieu et à leur date, et historiquement considérés, joueront peut-être un rôle chronologique fort honorable.

Du reste, il n'y a pas eu de mouvement très notable dans le grand salon. Le portrait du roi, de M. Dubufe, *le Christ*, de M. Ary Scheffer; *la Procession de la Gargouille*, de M. Clément Boulanger; *le Jérémie*, de

M. Bendeman, les grands paysages, ont gardé leur place première. Le portrait de Mme la vicomtesse Victor Hugo, par M. Châtillon, de la très haute sphère où il planait, est descendu au niveau de la balustrade, à la portée de toutes les vues et de toutes les curiosités. La *Sainte Cécile* a été renvoyée du poste d'honneur qu'elle occupait. On l'a reléguée dans la seconde travée. *Le Strafford*, du même artiste, avait mieux mérité les honneurs du grand salon; il les a obtenus.

Une introduction scandaleuse et déplorable dans ce salon d'un si difficile accès, a été le portrait du général Allard, cette grossière caricature, de l'invention de M. Court. Que ne mettait-on à côté, pour pendant, *la Marchande de roses*, autre délicate composition du même auteur! La paire eût été incomparable.

On a parfaitement replacé quelques-uns des excellens portraits de M. Louis Boulanger, qui n'avaient pas été d'abord montrés dans leur jour, entre autres, celui du docteur Jobert, qu'il était impossible de voir le mois passé. Le tableau de M. Marquis a gagné beaucoup à son changement. Il a de la lumière, et c'était ce qui lui manquait.

Quant à la travée *de misère*, région obscure, destinée à dérober sous ses ténèbres les croûtes les plus lamentables, toute la collection des bourgeois peints à l'huile, à la détrempe, au *visocalque* ou à *l'encaustique*, selon la coutume, il ne s'y est pas opéré la moindre petite révolution.

La salle des sculptures a été dépouillée aussi d'une forte partie de son personnel. Les rois et les reines se sont mis en route pour Versailles, sous le commandement du colossal maréchal Mortier. Ce n'est pas dommage. A Versailles, ils trouveront à se caser, comme les batailles, beaucoup plus convenablement qu'ici.

La statue du général Travot, par M. Maindron, qui a été si injustement repoussée par le jury, va être exposée dans les ateliers de M. Richard, rue des Trois-Bornes, 15. Le public pourra bientôt ratifier le jugement des artistes sur une œuvre d'un jeune sculpteur plein d'avenir, en dépit des rigueurs du jury.

Les provinciaux, qui entendent toujours parler du Rocher de Cancale, des Frères Provençaux, de Tortoni, du foyer de l'Opéra, s'imaginent que ces noms, merveilleux à force d'être répétés, cachent des choses merveilleuses. Ils empruntent à leurs souvenirs les décors de quelque grand opéra, joué au bon temps, et en tapissent leurs rêves. Pourquoi leur dire, au reste, que le Rocher de Cancale est situé entre deux égouts, dans le quartier le plus sale et le plus repoussant de la ville, que l'ameublement de toutes les salles des Frères Provençaux vaut bien 1,500 francs,

que Tortoni est un plateau de boue, exposé à la pluie et à vingt ou trente courans d'air, et qu'enfin le foyer de l'Opéra est une ruelle étroite, peinte en or et en épinard, mais où l'épinard domine? Ne touchons aux illusions de personne; d'ailleurs l'évanouissement de ces erreurs a des compensations généreuses. Le foyer de l'Opéra, par exemple, est l'endroit le plus curieux que puisse visiter un étranger, le vendredi surtout, et surtout encore lorsqu'une crise politique met en question l'existence d'un ministère et oppose les hommes d'une ambition triomphante aux hommes d'une ambition déçue.

Comme chacun veut voir chacun à l'Opéra, tout le monde s'y voit; le Persan qui y demande la physionomie, les habits, la vivacité, la variété des Français, à l'heure la plus élégante et la plus choisie de la journée, y montre, malgré lui, sa tunique verte cousue d'or, son bonnet de loutre, son teint topaze et ses babouches étoilées de pierreries. Nul ne l'importunera de regards curieux dans sa longue promenade; il pourrait prier, faire ses ablutions, fumer au foyer, si la police le permettait, sans s'attirer la moindre indiscrétion.

Le foyer de l'Opéra a succédé, à beaucoup d'égards, à l'OEil-de-Bœuf, aux petits couchers du roi, aux salons philosophiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. Une fois les grandes catégories de rang brisées par la révolution, personne n'a pu recevoir sous un patronage exclusif des groupes d'opinions, des fractions de partis, des minorites ou des majorités de pouvoir; chaque débris est allé à l'abandon sur la vaste mer, après le naufrage. A la suite de cette tempête, la société n'est pas morte, mais elle a pris d'autres formes, elle a parlé une autre langue. Sa langue aujourd'hui, c'est la publicité; peu d'affaires se font dans les coins de salon, quoi qu'on en dise, et sous les embrasures des fenêtres; l'embrasure des fenêtres a été murée; ce n'est plus qu'une figure de rhétorique en détresse. Et voyez! les plus étroites affaires de famille, une dot, un apanage, un mauvais morceau de forêt, ne peuvent être obtenus sans que les députés ne s'assemblent, sans que les puissances ne soient en éveil, et sans que l'univers entier enfin ne remue. Si j'étais roi de France, disait le grand Frédéric, on ne tirerait pas un coup de canon en Europe sans ma permission; Frédéric serait obligé de dire aujourd'hui : Si j'étais roi de France, je ne pourrais tuer un lièvre dans mes états sans la permission de M. de Cormenin et de mon peuple.

Le foyer de l'Opéra et cette belle publicité dont il est question, se tiennent comme jadis la cour et les salons; il y a un foyer parce qu'il n'y a plus de salons; le foyer est le salon de ceux qui n'en ont pas.

Dans ce salon de deux ou trois cents pas se prévoient les revirements politiques inconnus encore à la divination même des journaux; car c'est

au foyer qu'on devine le plus, qu'on prophétise avec le plus d'assurance, et qu'on se laisse démentir aussi avec le plus de résignation. Le foyer ment douze heures avant les journaux; ce qui est un avantage immense dans ce temps-ci, où il y a tant de journaux qui ne laissent rien à dire en matière de découvertes, en choses d'esprit et de génie même.

La partie élégante du foyer de l'Opéra est la plus maigre, soit que les femmes n'y soient pas représentées, soit que les traditions de bon goût soient tombées en désuétude. Ne comparez pas le foyer de l'Opéra actuel au foyer des autres salles d'opéra, même pendant l'empire, peu renommé cependant pour la distinction de sa tenue. N'y cherchez point, car votre désenchantement serait complet, de la dentelle, du linge brodé, des pierreries, des bouts de cravates rayonnant comme des comètes, des parfums, des habits à la française, des culottes courtes et même des pantalons collans. La *fahsion* de l'Opéra est sombre comme une assemblée de quakers; habits noirs, bottes vernies, seul luxe remarquable, pantalons noirs; voilà le type de l'élégant de l'Opéra, à Paris, en 1837. Comment cela ne serait-il pas? La jeunesse riche de Paris n'est pas comme celle de Londres en possession de titres réels et accompagnés surtout d'immenses dotations. Une heure avant de figurer à la loge d'avant-scène, elle était dans son comptoir, ou à la Bourse, ou dans un bureau de journal, ou au fond d'une étude de notaire, stipulant, achetant, contractant. Au surplus, elle n'en est que meilleure pour n'être pas plus brillante. La fashion de l'Opéra est décente, d'excellent goût, elle ne jette personne dans le parterre, comme l'eussent fait volontiers les beaux de l'empire, et elle ne met jamais le feu à la salle pour, à la faveur des flammes, comme les petits marquis d'autrefois, enlever une femme adorée et rebelle.

Si les Parisiennes ne se montrent jamais au foyer, par une réserve que nous leur souhaitons de conserver long-temps, les femmes de province ne manquent jamais d'y produire leurs tournures caractéristiques et leurs gigantesques chapeaux. On les reconnaît à cinquante pas; ce sont des obélisques; on peut dire sous quel Pharaon on a taillé leurs robes. Ordinairement elles se prodiguent, au foyer, à l'époque des vacances, et toujours suivies de leurs nourrices, marchant derrière, de leurs enfans et de leurs maris, qui n'ont pas de sous-pieds. Leurs maris sont des députés, des sous-préfets, des receveurs, ou moins que cela, quand on peut dire qu'ils ne sont pas venus à Paris pour saluer le grand lama de leur administration. Dans ce cas, la famille provinciale y a été appelée pour embrasser un fils en quatrième, ou une jeune fille en pension à Picpus, chez Mme Rivallié. Ce qui coïncide toujours avec la présence des femmes provinciales au foyer de l'Opéra, c'est la plénitude de leur satisfaction gastronomique. On parierait le prix de leur carte qu'elles sortent de Véfour, où l'on fait

si bien les omelettes soufflées; le chambertin, ce vin qui n'existe plus que dans les caves de l'Opéra-Comique, flambe à leurs grosses et bonnes joues et pétille dans leurs yeux du Calvados ou du Puy-de-Dôme. L'Opéra leur doit deux spectacles : celui de la salle et celui du foyer; et elles en jouissent pour leur argent.

La littérature n'a aujourd'hui que de rares représentans au foyer de l'Opéra; elle n'y envoie guère que quelques-uns de ceux qui savent assez peu la musique pour en parler beaucoup dans leur feuilleton. Ils ont toujours la meilleure place au foyer, vu qu'ils n'en ont aucune dans l'intérieur de la salle.

Si outre ces littérateurs en activité de service au foyer, on en aperçoit d'autres, tout-à-fait libres dans leur présence, il faut attribuer la faveur dont ils jouissent à la munificence du directeur, munificence obtenue par de petites lettres écrites dans la matinée. A propos de ces petites lettres, il y a ici un récit à faire, très vrai, ce qui ne lui ôtera aucun intérêt, très bref, ce qui vaut presque autant.

Ces jours derniers, un brave jeune homme passait sous la voûte Colbert, entre les rues Vivienne et Richelieu, baguenaudant de porte en porte. L'étalage d'un bouquiniste l'arrête; un bouquiniste célèbre qui vend des médailles, des livres qui ont beaucoup de prix depuis qu'ils n'en ont plus aucun, et une foule de choses du plus rare mérite. Notre homme lit à un écriteau : *Lettres autographes de nos illustrations contemporaines à vendre*. Friand d'autographes, il demande à les voir; le marchand l'invite à monter chez lui; on monte six étages; que ne ferait-on pas pour des autographes? On s'assied sous une mansarde, et les autographes sont étalés.—Monsieur veut-il des autographes d'assassins? d'auteurs d'opéras-comiques? de contre-amiraux! — Non, montrez-moi, dit le curieux, des autographes d'hommes de lettres. — Et ce marchand en exhume une botte.

Étonnement de notre homme! Parmi ces lettres, il en trouve une à lui, quoiqu'il ne soit pas le moins du monde illustre. Il veut ravoir sa lettre. — Monsieur, que me vendrez-vous celle-ci? — Quatre francs, c'est une lettre rare; l'auteur en écrit peu; il est même mort, je crois. — Comment mort? comment quatre francs? ça vaut dix sous. — Dix sous! sortez d'ici. — Ne nous fâchons pas, en voulez-vous trois francs? — Trois francs, soit; — mais ne calomniez pas la marchandise.

Et le pauvre auteur, car il est auteur, se racheta de l'enfer des autographes pour trois francs. Mais quels étaient ces autographes, et quels rapports ont-ils avec le foyer de l'Opéra.

Voici. La lettre de notre homme de lettres, et celles de tous les hom-

mes de lettres ses confrères, qu'il engage à se tirer eux-mêmes des griffes du bouquiniste, sont ainsi conçues :

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE ....

Vous me seriez infiniment agréable, si vous pouviez m'envoyer une stalle pour la représentation de ce soir.

Votre dévoué,

. . . . .

Comment deux ou trois cents lettres, plus ou moins confidentielles, écrites aux directeurs des théâtres de Paris, sont-elles passées des tiroirs administratifs dans les portefeuilles d'un marchand? C'est ce que l'homme de lettres racheté ne pourrait pas plus dire que celui qui a écrit ces lignes.

— M. Liszt donne aujourd'hui dimanche, à 1 heure, dans les salons de M. Érard, son dernier concert. On y entendra un grand septuor de Hummel, un quintette de Beethoven, et M. Listz jouera des études inédites de M. Chopin.

— Jeudi prochain, 13 avril, à deux heures, le jeune Hermann, élève de M. Listz, donnera aussi un grand concert dans les salons de M. Érard. On y entendra, pour la partie instrumentale, MM. Listz, Massard, Urhan, Dorus, Brod, Lee, Pierret, Mathieu et Hermann; pour la partie vocale : Mmes Nau, Méuillet, MM. Géraldi, Huner. On trouve des billets pour cette matinée musicale chez les principaux marchands de musique.

—M. Lerminier rouvrira son cours au Collége de France mardi 11 avril, à deux heures moins un quart.

— Il paraîtra lundi, à la librairie de Fournier, un roman nouveau intitulé *les Romans et le Mariage*, par M. Théophile de Ferrière, auteur de *il Vivere*. Ce dernier ouvrage avait paru sous le pseudonyme de *Samuel Bach*.

UNE RENCONTRE

SUR L'ETNA.

— Voici la maison des Campieri, dit le guide, en montrant sur la lisière d'une grande forêt de chênes une masure abandonnée. C'est ici que finit la région cultivée de l'Etna, et que commence la région des bois.

Nous nous enfonçâmes avec délice sous ces épais ombrages; nous et nos mules avions besoin de fraîcheur. Exposés depuis six grandes heures aux ardeurs de la canicule et dévorés par le soleil du lion, nous venions de traverser un vaste champ de laves aiguës et brûlantes, qu'on pourrait prendre, à ses violentes ondulations, pour les vagues d'une mer pétrifiée tout à coup au milieu d'une tempête. Le pied des mules retentissait comme sur du fer sur la lave dure et sonore. A ce sol bruyant succède une poussière fine et muette, où l'on enfonce jusqu'au genou. L'étroit sentier cotoie les abîmes; un silence inflexible règne au sein du bois; la solitude y est profonde : c'est un site tragique et propre aux bandits.

— Grace à Dieu, répondit le guide, à qui j'en fis l'observation, on n'a pas entendu parler d'eux depuis bien des années : la montagne est plus sûre que les rues de Catane. Seulement, depuis quelque temps, on parle d'un moine qui vit dans les forêts, et qu'on ne voit jamais descendre dans les lieux habités. Par les temps les plus désastreux, on le voit errer seul sur des hauteurs où un chêne même ne résisterait pas. Les bergers disent que c'est une apparition de l'enfer, à moins que ce ne soit don Diavolo en personne.

— Et toi, ne l'as-tu jamais vu?

— Une fois, près de la maison des Anglais.

— Et que te dit-il?

— Il me demanda à manger et disparut.

— Voilà un diable bien affamé!

— Votre excellence peut rire : cela ne laisse pas que d'être inquiétant.

— Il y a une once pour toi si tu me le fais rencontrer.

Tout en causant du moine et de ses apparitions, nous avions passé de la région des bois dans la région découverte. Là tout est lave et cendre; là on respire un air que nul être vivant ne respire, on foule une terre que nulle sève ne féconde, on contemple des ruines que nul œil humain ne contemple; mais on aime à se sentir seul vivant au milieu de ces solitudes dévouées à la stérilité, à la destruction. C'est comme un défi porté à la mort; et cette lutte sans témoin jette l'ame dans je ne sais quelle exaltation enthousiaste, inspire des pensées d'orgueil et de domination.

J'atteignis ainsi la maison des Anglais, puis le haut du cratère.

— Excellence, s'écria le guide, j'ai gagné mon once. Et en me retournant j'aperçus effectivement le moine, assis au bord de l'abîme. La fumée du volcan m'avait empêché de le voir jusqu'alors. Il m'aperçut aussi, et ne parut nullement troublé de ma présence. Le vent des hautes cimes s'engouffrait dans sa robe de bure et lui fouettait au visage des tourbillons de souffre, mais il y paraissait insensible; il était immobile, les bras croisés, la tête penchée sur le cratère. Je m'approchai de lui; il m'attendit. Je lui adressai la parole; mais, absorbé dans sa muette contemplation, il ne me répondit pas.

— Que voulez-vous de moi? s'écria-t-il enfin d'une voix sourde.

Ne vous a-t-on pas dit que j'étais un spectre de l'enfer? Comment ne tremblez-vous pas, et pourquoi ne prenez-vous pas la fuite à mon approche? Mais vous n'êtes pas Sicilien; vous n'avez pas ces superstitions.

Un sentiment irrésistible m'enchaînait auprès de cet être mystérieux. Le peu de mots qui lui échappèrent ne firent qu'irriter encore ma curiosité. Je ne savais quelle corde de son cœur faire vibrer pour assouplir sa rudesse et me concilier sa confiance. Il paraît que je la touchai sans le savoir, car, de dur et muet qu'il était, il devint tout à coup communicatif jusqu'à l'épanchement.

— Qu'il y a long-temps, dit-il, avec mélancolie, que j'ai perdu l'habitude de la voix humaine. Les voix du volcan et des tempêtes sont les seules que j'entende dans ces âpres déserts.

Comme il parlait ainsi, une détonation sourde et profonde faisait trembler la montagne sous nos pieds, un jet de feu jaillissait du cratère, et, s'épanouissant en gerbes dans la nue, retombait dans le gouffre comme une pluie d'étoiles.

— Oh! s'écria-t-il, que sont ces flammes rapides auprès des feux qui ont brûlé mon cœur? Que sont ces mugissemens de l'abîme auprès du cri des passions?

Il se tut encore. La nuit était venue; tout était ténébreux dans la nature quand le volcan s'éteignait, et lorsqu'il se taisait, tout était silencieux. L'apparition de cet homme extraordinaire, à une pareille heure et dans un pareil lieu, avait quelque chose de sinistre, bien propre à frapper l'imagination de pâtres de Sicile.

Il reprit :

— Je cherchais un homme pour lui léguer ma vie : cet homme je l'ai trouvé; c'est vous. Je me confie à vous sans vous connaître; il en sera ce que Dieu voudra. D'ailleurs, je n'ai rien à perdre; tout est fini entre la terre et moi; quand vous m'avez surpris sur cette cime déserte, j'étais tenté de prendre congé de la vie, le suicide me souriait du fond des abîmes et me conviait à la mort. C'est la providence qui vous a envoyé, afin que je ne mourusse pas sans confession. Recevez donc les derniers aveux d'un mourant; emportez dans votre patrie ce triste dépôt, et gardez-le dans votre cœur comme un enseignement du voyage. Bénissez le ciel de n'être pas né sous ce ciel de feu, où toute passion est un délire, où

l'homme brûle comme les montagnes et se dévore lui-même. Ecoutez-moi, mais ne me jugez point : vous le voudriez en vain. Né sous les glaces du nord, vous ne sauriez comprendre les fureurs de notre sang africain ni les ardeurs féroces de la vengeance. Dieu seul peut me juger, et je le suis déjà à son tribunal.

Le moine se recueillit quelque temps en silence, puis il parla ainsi :

—La contrainte m'a fait prêtre, la rage m'a fait moine. Cadet de ma famille, j'étais destiné à l'église avant même que de naître. Tel est l'usage sicilien ; usage barbare qui retranche de la vie ceux que la nature y appelle, et qui place l'homme entre le parjure et l'hypocrisie. L'autel me faisait horreur : j'avais des passions mondaines et les goûts de mon âge; les sérénades me plaisaient plus que les litanies, la chasse plus que les processions. Je ne pouvais voir une soutane sans dégoût; les devoirs de la sacristie m'inspiraient un ennui profond.

Jusqu'à dix-huit ans on me laissa ma liberté pleine et entière, comme si l'on eût voulu, par un raffinement de barbarie, me rendre le sacrifice plus douloureux en me laissant goûter la coupe enchantée qu'on allait briser dans mes mains. Je courais les bois et les châteaux de Sicile, donnant à l'amour tout le temps que je ne passais pas à la chasse. C'est ainsi que je me préparais aux paisibles occupations de l'église.

Tout à coup ma vie changea ; on me ferma les forêts, on m'environna de livres poudreux et de prêtres, on m'obséda de latin et de théologie. Je murmurai, on m'imposa silence; je voulus fuir, on m'enferma. Ce supplice dura deux ans. A vingt ans je reçus les ordres. C'est alors que je sentis l'énormité du sacrifice qu'on m'imposait, tout le prix des biens dont la possession m'était interdite par la plus odieuse des tyrannies. Les voix du monde frappaient mon oreille comme une ironie sanglante, le bruit des fêtes me poignardait : j'étais, comme Tantale, consumé par la soif au bord des fontaines, par la faim au milieu des vergers en fruit. Dans cet abandon forcé de tout ce qui m'était cher, je tombai dans une mélancolie farouche, je pris en horreur ma famille et les hommes, je rompis avec eux; et, afin que la rupture fût complète, irrévocable, j'élevai entre la terre et moi une infranchissable bar-

rière, je m'ensevelis dans un cloître. On prit ma haine passionnée des hommes pour de l'austérité, mon désespoir pour du détachement; et je grandis vite, et malgré moi, en considération et en renommée.

Mon couvent occupait une colline au-dessus d'Agrigente. D'un côté, il avait vue sur l'Etna ; de l'autre, il dominait la ville moderne avec ses clochers et ses couvens, la ville ancienne avec ses temples grecs et ses sépulcres. De là l'œil descendait à la mer par une pente douce couverte d'oliviers et d'amandiers ; quelques palmiers balançaient dans l'espace leurs gracieux éventails; d'épais bosquets de caroubiers et d'orangers entretenaient autour du monastère une fraîcheur éternelle. Appuyé tristement à la fenêtre de ma cellule, je passais des journées entières à contempler la ville et les campagnes, et mes nuits à écouter le chant du rossignol.

Cependant je prêchais quelquefois à Agrigente, et mes prédications, toujours fougueuses et impitoyables, attiraient la foule. Une affaire du couvent m'ayant appelé à Palerme, j'eus l'occasion d'y prêcher. Ce n'était plus le jeune homme libre et mondain qui venait chercher dans la métropole de la Sicile l'amour et les plaisirs, c'était le moine austère qui venait prêcher le repentir et l'abnégation. Je portai dans la chaire des sentimens coupables. Contempteur d'un monde dont j'étais si mal détaché, je tonnais contre des tentations qui m'avaient tant de fois vaincu, et auxquelles j'étais prêt encore à succomber. La colère, la vengeance, armaient ma bouche d'une éloquence âcre et pleine de rancune. J'eus un succès immense, surtout auprès des femmes : elles ne m'appelaient plus que *le beau moine*. Enivré de cet encens doux et périlleux, je n'appartenais plus au Dieu qui avait mes sermens, j'étais tout entier à l'amour qui m'était interdit. L'épouse du viceroi devint ma pénitente : elle était jeune et belle, son mari jaloux; et, sous un prétexte, je fus rappelé brusquement au monastère.

J'y revins morne et troublé : j'avais revu ce monde, ces fêtes dont je m'étais banni; et de tendres regrets, des souvenirs de jeunesse s'étaient réveillés dans mon cœur. La privation doublait le prix de tout ce que j'avais perdu : le présent était affreux, l'avenir l'était plus encore. Ma pensée reculait devant les lugubres

perspectives d'un isolement éternel, et toute ma nature se soulevait contre les rigueurs du cloître. Cette voix puissante de la chair qui fait la guerre à l'ame me livrait des assauts terribles : la vice-reine me poursuivait de sa beauté; elle avait baisé ma main, j'avais baisé la sienne; un feu sourd coulait dans mes veines.

En proie à ces préoccupations étrangères, j'oubliais l'autel, et les soins de mon ministère étaient négligés. Seul, oisif, énervé par le climat, tyrannisé par mes rêves, j'errais dans les champs au lieu d'aller à l'office, je passais de longues journées à pleurer sous les colonnes brisées des temples, je regrettais l'Olympe antique et ses divinités riantes, je maudissais cette religion sombre et jalouse dont je portais le joug en frémissant, je me révoltais contre ma destinée; l'amour, la jeunesse, se disputaient mon ame. Palerme avec ses délices, la vice-reine avec sa beauté, passaient devant moi. J'évoquai tout ce que ma mémoire avait de rêveries voluptueuses et d'ardens souvenirs. Une femme! une femme! m'écriais-je dans la solitude des ruines et des forêts; une femme! répétais-je dans le délire de mes songes; et ma robe de bure, mon cordon de moine me rappelant à moi-même, je me tordais de rage et de désespoir sur la planche de mon grabat.

Je me souviens d'une nuit où l'assaut fut plus violent et la lutte effroyable. C'était au mois de mai; je ne pouvais dormir; j'allai m'asseoir à la fenêtre de ma cellule : je me mis à songer aux châteaux de Sicile, à ma jeunesse, à l'amour. Agrigente dormait à mes pieds dans les ténèbres : le silence régnait sur les campagnes, la mer dormait comme la terre, l'air était chaud, le ciel clair rayonnait d'étoiles, les objets étaient gazés, mais si distincts, que je découvrais jusqu'aux colonnes des temples. L'Etna se dressait devant moi dans son isolement et sa majesté; la transparence de l'air permettait de voir la neige disposée par bandes verticales le long du cône, des bouffées de feu la rougissaient par intervalle et montaient au ciel; on eût dit un autel immense où brûlait l'encens de la terre. Un rossignol chantait dans les grenadiers et les jasmins. Ma rêverie devenait de plus en plus tendre, les pensées mondaines s'emparaient de moi, les désirs terrestres rougissaient mon front, mon cœur se fondait aux tièdes haleines du printemps; la mollesse de la nuit me pénétrait de volupté.

Mes yeux erraient au hasard sans rien voir. Que dis-je? mille formes séduisantes, mille apparitions gracieuses passaient devant moi, et je me couvrais le visage des deux mains pour ne les pas regarder. Tout à coup les sons d'une guitare s'élevèrent de la ville, une voix de femme chanta. L'éloignement, en affaiblissant les accords, leur prêtait une harmonie vague, mystérieuse, ineffable : c'était la mélodie des anges, le chant des célestes amours. Quand la voix se tut, j'étais dans le délire; jamais les mots ne peindront ce que je souffris alors ; j'en frémis encore en y songeant, et à cette heure de détachement et de retour, ce souvenir fait jaillir, de cendres mal éteintes, des étincelles dévorantes. Éperdu, hors de moi, je me déchirais la poitrine, je me frappais le front contre les barreaux, je tendais mes bras à la chanteuse invisible, et, comme l'amant insensé de la reine des dieux, j'étreignais la nue sur mon sein brûlant. Dans cet état il me fallait de l'air et du mouvement; je quittai ma cellule, je franchis les clôtures, je sortis du couvent, j'errais toute la nuit sur les collines ; le matin j'étais soulagé.

Mes soupirs avaient été entendus; le bruit se répandit que j'avais eu une vision ; je fus dès-lors tenu pour un saint qui avait des communications directes avec le ciel. Quand je sortais de ma cellule, tout meurtri du combat, j'étais accueilli par le peuple avec une vénération stupide. La vue d'une femme me faisait rougir et on appelait vertu ce mouvement coupable. Les pieux empressemens de la foule blessaient ma droiture, et l'on prenait mes remords pour de l'humilité.

Si seulement la religion eût répondu au cri de la nature par sa voix puissante, si elle eût jeté, entre le monde et moi, la foi des sermens, la sainteté des vœux ; mais non, le respect humain était ma seule barrière ; je craignais, en faillissant, de ruiner mon crédit, de devenir la risée du cloître, le mépris de la ville. J'aurais joué mon ame pour une femme, et ma réputation me semblait plus précieuse que mon salut : elle me coûtait assez cher. Si j'avais pu pécher dans l'ombre, j'aurais péché ; mais l'œil public me poursuivait de ses regards inquisiteurs ; il ne me laissait ni solitude, ni silence.

La cause de ma résistance manquait de grandeur, mais il y

avait de la force dans la résistance même. Je sentais bien cependant que ma jeunesse était plus forte que ma foi, mes penchans plus impérieux que mes devoirs, et qu'il fallait me créer, à tout prix, un intérêt puissant, ou quelque grande affection. Mais quel intérêt dans la solitude? quelles affections dans un cloître? Nulle communauté de souvenirs ou de souffrances, nulle sympathie n'existait entre les religieux et moi; ils étaient tous vulgaires ou grossiers, ils affectaient l'austérité, ils affichaient l'horreur des femmes, et il régnait, dans le mystère du cloître, un vice immonde qui acheva de m'éloigner d'eux. Tous, du reste, étaient jaloux de mon crédit et de mon éloquence, et le plus jaloux de tous, le supérieur, ame pétrie d'orgueil et de fiel, déguisait mal l'envie haineuse qu'il me portait.

Flottant ainsi de rêve en rêve, je livrais mon ame à tous les vents de la terre, et les délires les plus extravagans se partageaient les longues et tristes heures de ma solitude. Je finis cependant par me calmer un peu, plus par lassitude que par résignation; je me mis à prier avec une ferveur inaccoutumée, je m'imposai des jeûnes rigoureux, j'émoussai, par des disciplines, les aiguillons de la chair, je domptai l'orgueil des sens par des pénitences, et je repris le cours de mes occupations pastorales.

J'en étais là de ma vie, lorsque je prononçai, dans la cathédrale d'Agrigente, un sermon de carême. Par un hasard profane, le sarcophage antique, qui sert de fonts baptismaux, représente la tragédie grecque d'Hippolyte. Le sculpteur a travaillé sous l'inspiration du poète, et peint le trouble de Phèdre avec une vérité saisissante. Elle vit dans le marbre; ses femmes l'entourent; les unes la délivrent de ces voiles qui lui pèsent, les autres jouent du luth pour l'apaiser; mais la coupable épouse reste indifférente à tous ces soins; le désordre de son ame, la honte, l'amour, le remords, se peignent dans son attitude. J'avais ce spectacle sous les yeux, et il n'était que trop en harmonie avec mes angoisses et mes combats.

Inspiré par ce drame pathétique et terrible, je prêchai sur la femme adultère, c'est-à-dire que je plaidai ma propre cause sous son nom, car si mes actes étaient encore purs, toutes mes pensées étaient criminelles. Je mis dans mon plaidoyer une pro-

fondeur de conviction si entraînante, que l'auditoire en fut ému. Je faisais vibrer des cordes nouvelles, imprévues. Bien loin de brandir, comme autrefois, les foudres de l'anathème sur les fronts coupables, je portais, dans les consciences troublées, des paroles de miséricorde et de consolation; j'appelais à moi les ames blessées pour verser sur leurs blessures les célestes baumes de la charité. Ce fut une véritable révélation; on n'était pas accoutumé à entendre sortir de ma bouche de si tendres paroles; on ignorait encore que, sous la bure du cénobite intolérant, se cachait un cœur plein d'amour et de sanglots. Attendri moi-même par mon éloquence, je sentais des larmes brûlantes couler sur mes joues, et ma voix, de plus en plus vibrante, était entrecoupée de soupirs étouffés. Vaincu enfin par mon émotion, suffoqué par mes larmes, je retombai dans ma chaire en pleurant. A ce saisissement inattendu, l'assemblée se leva; j'avais peint des maux connus de tous, j'avais éveillé chez tous des sympathies; un sanglot universel retentit dans le temple, et les larmes du pasteur et du troupeau coulèrent long-temps, confondues au pied de Dieu.

Comme je rentrais au monastère, encore tout ébranlé de cette scène, on me dit que j'étais attendu au confessional. J'y entrai. Une voix douce y venait implorer l'appui du ciel contre l'oppression du monde. C'était une jeune fille d'Agrigente que sa famille voulait contraindre à un mariage odieux. Elle avait assisté à ma prédication et venait tout émue se jeter à mes pieds. Elle avait compris, disait-elle, que mon ame n'était point fermée aux peines du cœur. Personne ne pouvait lui donner des conseils plus éclairés, ni de plus tendres consolations. C'est un appui qu'elle voulait plus qu'un confesseur, et cet appui, il fallait que ce fût moi. Je la laissai parler long-temps sans l'interrompre. Soit illusion, soit réalité, il me semblait avoir déjà entendu cette voix. Je cherchais à ressaisir des souvenirs confus et je m'abandonnais à des émotions profanes. Tout à coup j'eus peur. Je me rappelai cette nuit terrible, où la guitare mystérieuse, le chant d'une femme invisible m'avait chassé de ma cellule. Je crus que c'était une tentation de l'enfer. Cependant la pénitente attendait ma réponse. Je balbutiai quelques paroles vagues, inintelligibles, et je la remis au lendemain.

Elle sortit. Son voile m'avait dérobé son visage; mais sa voix,

mais sa taille svelte et gracieuse, m'en avaient dit assez. Je la suivis long-temps de l'œil; elle descendait lentement la colline, disparaissant et reparaissant tour à tour à travers les oliviers. Enfin, je ne la vis plus, et mes yeux immobiles restèrent jusqu'au soir fixés sur le sentier. Quelle nuit! quels songes! quel réveil! Dès l'aurore, j'étais à la fenêtre de ma cellule, les yeux fixés comme la veille, sur le sentier par où devait monter ma pénitente inconnue. Je l'attendis tout le jour; elle vint le soir; une duègne l'accompagnait. Mon cœur battait avec force; je tremblais de tous mes membres comme un timide enfant. Qu'allais-je lui conseiller? L'exhorterais-je à la soumission, ou bien à la révolte? Je n'en savais rien encore, et l'heure pourtant approchait de remplir un devoir sacré, ou de convertir le confessional en école de séduction.

Elle avait relevé son voile en entrant dans l'église. C'était bien le visage que j'avais rêvé. De grands yeux noirs pleins de langueur et de flamme, une lèvre où la mélancolie et l'amour avaient imprimé leur sceau, un front vierge et serein que le souffle des mauvaises pensées n'avait point effleuré. Dans ce moment suprême, je sentis qu'il y allait pour moi de toute ma vie et que ma destinée allait se fixer. J'essayai de fortifier mon ame par la prière; je l'essayai en vain. Cette image divine se plaçait toujours entre le ciel et moi; je fus vaincu.

Le ciel qui a vu le crime, a vu aussi les combats; il a vu mes nuits d'insomnie, mes journées de larmes; il a compté mes soupirs, pourquoi ne m'a-t-il pas secouru? Il a vu mon front rougir devant l'innocence, le sophisme se glacer devant elle sur mes lèvres, pourquoi ne l'a-t-il pas sauvée? Hélas! Dieu n'est pas complice des tyrannies et des iniquités de la famille. Il a fait la jeunesse pour l'amour; et tous les deux nous étions jeunes, tous les deux opprimés.

Depuis long-temps les prières de l'amour avaient chassé du confessional les pensées du ciel; les rôles étaient changés : de juge, le confesseur était descendu au rang de suppliant, la pénitente était montée au rang de juge. Mon honneur et ma vie reposaient dans ses mains. Elle résistait encore : mais ses larmes l'avaient cent fois trahie, elle était revenue après les premiers aveux.

Minuit sonnait à l'horloge du monastère; je m'échappai de ma cellule, je descendis la colline au milieu des ténèbres, je me glissai furtivement le long des murailles et des sépulcres de la ville antique, j'arrivai au temple de Junon Lacinia; là je m'assis sur un tronçon de colonne et j'attendis. La nuit était tiède, le ciel étoilé, la mer calme, les campagnes muettes. La nature entière semblait, par son silence et son immobilité, partager mon attente. J'étais comme elle sans voix, sans haleine. Tout à coup j'entendis un léger bruissement à travers les ruines; c'était Rosalie. Elle tomba dans mes bras muette d'amour et de saisissement. Bien des heures avaient fui, bien des étoiles étaient descendues sous l'horizon, et nos bras ne s'étaient pas rouverts, nos lèvres ne s'étaient pas désunies. Le repos de la nuit n'avait été troublé que par des soupirs, le silence des ruines par des baisers. La duègne qui veillait pour nous vint nous avertir que le jour pointait; et nous vîmes s'élever de la mer une vapeur blanchâtre qui effaçait une à une les étoiles. Nous nous séparâmes, Rosalie pour retourner à la ville, et moi au monastère.

Je remontai la colline aux premiers feux de l'aurore, je marchai superbe et léger. Au soleil levant, je m'agenouillai à la face du ciel; et oubliant mon parjure dans le sentiment du bonheur, je confondis dans une même action de grace, Dieu, la nature et l'amour. Je n'étais plus le même homme; je bénissais la vie que j'avais maudite; je glorifiais tout ce que j'avais blasphémé. Il n'est pas jusqu'aux longues austérités du cloître que je ne bénisse alors, car elles m'avaient rendu, par la contrainte et par l'attente, le bonheur plus enivrant.

Les temples d'Agrigente nous prêtaient chaque nuit leur ombre; chaque nuit l'amour nous y versait, du haut des cieux, des voluptés nouvelles. Le mystère doublait le prix de la possession, le danger ennoblissait la défaite. Lorsque la lune glissant entre les colonnes, tombait sur le visage de Rosalie, couchée à l'ombre des amandiers, je croyais toujours la voir pour la première fois, tant elle était belle. Ses longs cheveux noirs et flottans retombaient sur son cou de cygne avec grace et majesté, ses yeux brillaient d'un feu tendre et sévère; c'était la déesse peinte par Zeuxis et adorée par l'antiquité, dans le temple même dont nous

foulions les ruines. Les rossignols nous connaissaient, ils chantaient toute la nuit autour de nous, l'alouette les faisait taire et nous séparait.

Je poursuivais le cours de mes félicités sans que ma conscience s'alarmât; elle était endormie par l'amour. Cependant cette vie ne pouvait durer. Rosalie était sollicitée à l'obéissance; il fallait prendre un parti; notre fuite fut résolue. Je me mis à en préparer l'exécution, sans en hâter le moment, afin d'en mieux assurer le succès. Un hasard avait pensé nous faire découvrir dans les temples; ils avaient cessé d'être un asile sûr, et nous avions choisi le cloître même pour nos rendez-vous. Rosalie avait la clé d'une porte secrète, et ma cellule nous cachait la nuit à tous les yeux. Avec quel ravissement je l'y reçus la première fois! Sa présence réalisait les rêves ardens de toute ma jeunesse. Cette cellule si abhorrée au temps de ma solitude, m'était désormais bien chère; elle était devenue un lieu consacré, d'où le jour ne pouvait plus m'arracher. Nous passions les nuits entières à l'étroite fenêtre; je lui racontais les heures que j'y avais passées seul, les larmes que j'y avais versées, tous les délires que j'y avais rêvés, et cette nuit, nuit mémorable, où la guitare m'avait révélé son existence. Nos précautions étaient si bien prises, que nous étions à l'abri de tout soupçon. Ma réputation était intacte; toujours pressée par sa famille, Rosalie variait les prétextes pour prolonger les délais. Notre sécurité devint trop grande, elle devait nous perdre. Une imprudence avait jeté quelque doute dans l'ame du supérieur; il m'épiait, et nous étions surveillés sans le savoir. Le moment de la fuite approchait. Une nuit que les chances de ce projet hasardeux nous rendaient plus tendres et redoublait l'intimité de nos cœurs, comme si cette heure eût été pour nous la dernière, un bruit soudain troubla cette effusion de nos ames, la porte céda, le supérieur entra et nous surprit.

Je m'élançai sur lui le couteau à la main, j'allais frapper et noyer mon secret dans son sang; Rosalie me retint le bras.

— Tu dois la vie à cet ange, m'écriai-je d'une voix sourde; mais si un regard, un geste trahissait jamais le secret que tu nous ravis, malheur à toi! ma vengeance t'atteindra jusqu'au pied de l'autel.

Il était seul, il eut peur. Il s'engagea au silence par les sermens du ciel et de l'enfer, mais il était trop tard : la vengeance était éveillée dans mon cœur, et la mort avait touché du doigt l'audacieux. Toutefois je me contins, et je feignis le calme pour rassurer Rosalie confuse et tremblante.

Je passai le reste de la nuit en proie aux passions violentes, à la haine et à l'amour. Je connaissais bien le prieur, je savais qu'il ne se croirait lié par un serment qu'avait arraché la terreur, qu'aussi long-temps que la terreur régnerait sur lui. N'était-ce pas nous, au contraire, qui avions tout à craindre? Nous étions à sa merci. Un mot de lui pouvait nous perdre, et ce mot, il fallait le prévenir à tout prix. Je me repentis de n'en avoir pas fini d'un coup.

Comment revoir Rosalie? Le supérieur avait bien juré le silence, mais non la complicité; et comment tromper maintenant sa vigilance inquisitoriale? Je me jetai dans la seule voie qui me restât ouverte, la dissimulation. Dès le matin j'allai chez le prieur. J'imposai silence aux voix puissantes de la vengeance, je jouai le repentir, je m'humiliai devant lui, je fis l'aveu de ma faute, j'en implorai le pardon. Il tomba dans le piége, reçut ma confession, et m'imposa des pénitences auxquelles je feignis de me soumettre avec reconnaissance. Je passai plusieurs semaines dans cet état de rage concentrée et de profonde hypocrisie.

Je n'avais pas revu Rosalie, mais j'avais de ses nouvelles, et nous n'attendions, pour fuir, qu'une occasion favorable. Les yeux du supérieur étaient encore trop éveillés pour espérer d'échapper à leur surveillance. Plusieurs jours se passèrent sans que j'entendisse parler d'elle : mon inquiétude était au comble. Tout à coup j'appris qu'on l'avait emmenée à Palerme et enfermée dans un couvent. Ce coup me terrassa. Le parjure du prieur était évident, sa mort décrétée; il se jetait lui-même au-devant de sa destinée. Mon premier mouvement fut d'arracher le masque; je ne le gardai que pour frapper plus sûrement. Dès-lors je n'eus plus qu'une pensée, plus qu'un désir, plus qu'un rêve, la vengeance. Et quelle vengeance pouvait égaler l'outrage? N'avions-nous pas été en spectacle devant ce moine? N'avait-il pas joui de la confusion de Rosalie, de la mienne? C'était un homme de trop sur la terre, car son œil faisait baisser le mien, son sourire faisait rougir mon

front; il avait volé le secret de l'amour, il m'avait volé mon honneur; esclave de son caprice, j'étais dans sa main comme un jouet qu'il pouvait briser.

Et comme si ce n'était pas assez d'outrages, il m'enlevait encore ma maîtresse, il exilait sa jeunesse dans l'horreur d'un cloître; peut-être même avait-il flétri son nom. Oh! alors la vengeance grondait dans mon ame et y soulevait d'effroyables tempêtes. Je songeais avec rage que le lâche n'avait qu'une misérable vie pour acquitter tant de dettes; et cependant il me fallait cette vie, il me fallait tout son sang. Toute autre passion était morte en moi. Je n'aimais plus, je ne regrettais rien, je ne voulais rien que me venger. Cette idée fixe et acharnée était comme une main de fer appuyée sur mon cœur. J'appris que la vengeance a ses voluptés comme l'amour. J'aimais ma cellule comme un lieu de concentration. J'aimais la solitude, car elle se peuplait pour moi des tragiques fantômes dont mon cœur était possédé. Je n'évoquais plus, comme aux jours de ma jeunesse, des images gracieuses, d'amoureux fantômes, mais des scènes de meurtre, un homme agonisant à mes pieds.

Je cachais toujours sous le masque de la pénitence les orages de mon cœur. Le supérieur jouissait de mon humiliation, car il la jugeait sincère, et il me croyait sous son joug; cette supériorité flattait son orgueil. Il ne voyait pas que lui seul était sous mon empire, et que ce long mensonge, cette affreuse contrainte, étaient des outrages de plus à venger. Il me fit un jour l'aveu tardif de son parjure.

— Frère, me dit-il, maintenant que ton cœur est lavé des souillures de l'impureté, apprends que j'ai éloigné de toi la tentation. L'ange de ténèbres avec qui tu as péché, pleure sa faute dans un couvent de Palerme. Applaudis à ma prudence et bénis ma sollicitude : Dieu a dit que ses pensées n'étaient pas nos pensées et que ses voies n'étaient pas nos voies.

Non, moine hypocrite, ses voies n'étaient pas tes voies, car il te menait à la mort par où tu allais à l'orgueil. Comme chacune de ses paroles décelait sa noirceur! Il jouait la bonté, et la malice le consumait; il feignait l'humilité, et l'orgueil du pharisien brillait dans ses yeux; il appelait ange de ténèbres la beauté parfaite,

et il parlait d'impureté, lui qui était souillé de vices infâmes : Bélial était son dieu.

Son idée fixe, et l'espérance de toute sa vie était la mitre épiscopale. L'évêché de Nicosie se trouvait vacant; il y prétendait, et je lui faisais ombrage, car le vœu public m'y portait : il ne me craignait plus depuis qu'il avait mon secret; il me le fit entendre nettement; il me dit que l'abandon de mes prétentions était le prix de son silence et que j'étais à sa discrétion. Je flattai sa chimère, et j'entrai d'autant mieux dans ses vues, que les dignités de l'église m'étaient devenues indifférentes, et que, ma vengeance assouvie, je n'aspirais qu'à l'amour. Des lettres de l'archevêque vinrent exalter ses espérances, et je jouissais en le voyant s'enchanter d'un avenir dont j'étais le maître, s'attacher à une vie dont j'avais le fil. Ainsi le ciel lui-même se faisait mon complice et servait ma vengeance en la raffinant.

Le lâche qui avait si mal tenu son serment à l'égard de Rosalie, ne le tenait pas mieux avec moi. Quand nous étions seuls, ses récriminations étaient fréquentes : devant des frères, des allusions perfides éveillaient leur curiosité. Ainsi, comme s'il eût craint que la mort n'arrivât pas assez tôt, il allait au-devant d'elle, et faisait chaque jour un pas de plus vers la tombe. Le moment approchait où le fleuve, enflé par un si long orage, allait déborder. Depuis trois mois, il grossissait en silence. Je n'avais pas démenti une seule fois mon rôle de contrainte et de dissimulation. Une nuit que la tempête était trop forte et que l'insomnie de la haine brûlait mon sang, je m'introduisis dans la cellule du prieur. Il dormait. Je tirai le couteau, je le levai sur son cœur, j'allais l'y plonger; une idée me retint. Une fin si prompte me sembla trop douce. Passer des bras du sommeil dans les bras de la mort, c'est la fin du juste; il faut au pécheur les angoisses et la longue agonie. Cette fois encore je me retirai.

Depuis ce jour, je suivis constamment ma victime, épiant une occasion selon ma haine. J'étais comme une ombre funèbre attachée à ses pas. La vengeance était devenue la compagne fidèle et assidue de ma vie. Au moment de prendre congé d'elle, je m'y attachai davantage, comme à l'ami qu'on va quitter. Pourtant il fallait en finir, et l'heure enfin sonna.

Un jour, le prieur était descendu dans les caveaux du couvent pour les visiter. Il était seul. C'était l'heure de la sieste. Je le suivis sans être aperçu, et je refermai sur moi la porte de fer, qui était pour lui la porte de l'éternité. Heure d'ivresse et de ravissement! J'allais donc enfin me trouver tête-à-tête avec mon ennemi. Une lampe suspendue à la voûte éclairait le caveau de reflets sinistres. Les parois étaient tapissées d'os et de têtes décharnées. Nulle voix ne pénétrait du dehors dans ce lugubre asile : c'étaient déjà le silence et le froid du sépulcre. Quel rendez-vous pour la vengeance! Il y avait au milieu du souterrain un puits vaste et profond qui servait de commune sépulture aux frères, et qui ce jour-là se trouvait ouvert, je ne sais plus pourquoi. C'est là que je rejoignis le supérieur.

— Frère, me dit-il, tu viens comme David pleurer ta faute sur les tombeaux?

— Je viens t'annoncer que ta dernière heure a sonné, répondis-je d'une voix sombre. Prends congé de tes espérances, dis adieu à l'ambition, et meurs.

A ces mots, je le terrassai.

— Meurs, continuai-je, et meurs impénitent! Meurs dans ton orgueil et dans ton parjure; meurs souillé de tous les péchés.

Il s'attachait à la vie avec l'acharnement de la peur; mais il se débattait en vain : j'avais la force du lion. Une fois pourtant il s'échappa, et se traînant à mes genoux, il me demanda grace. Il tenait doublement à la vie, car il attendait pour le lendemain sa nomination à l'évêché de Nicosie. Le misérable espéra m'apaiser, en me cédant cette mître qu'il avait tant convoitée, et dont il me croyait aussi avide que lui.

— Insensé, lui dis-je en le remettant sous mes pieds, tu crois que le désir d'un vain titre a éveillé ma haine. Mais tu as donc oublié cette nuit de malédiction, où le front de Rosalie a rougi sous ton regard impudent et où le secret de ma vie est devenu le tien? Tu as oublié ton serment, ton parjure; moi, je ne l'ai pas oublié! Mais écoute; il te reste un devoir à remplir : tu as fait enfermer ma maîtresse dans un couvent, tu l'as déshonorée; tu vas signer de ta main cette rétractation, qui dément tout ce que tu as

dit, et qui ordonne à l'abbesse de Palerme de remettre la captive entre mes mains pour la ramener chez son père.

J'avais sur moi tout ce qu'il fallait pour écrire. Croyant sauver sa vie, le lâche signa sans résistance.

— Maintenant, repris-je, tu en as fini avec la terre : il faut mourir, mais d'une mort digne de ton outrage et de ma vengeance. Va, jamais tes tortures n'égaleront celles que tu m'as fait souffrir.

En prononçant ces mots, je le tirai par sa robe et je le précipitai dans le puits. Je m'assis au bord pour l'écouter mourir. Il criait; mais ses gémissemens se perdaient dans le silence des catacombes. Il n'était pas même blessé par la chute, et il se mit à implorer de nouveau sa grace et mon pardon. Ces supplications inutiles sortaient des entrailles de la terre comme la voix des mânes. Mon oreille était de fer, ainsi que mon cœur.

Comme je ne répondais pas, le moribond fut pris d'un redoublement de désespoir.

— Tu n'es donc pas un homme? s'écria-t-il avec angoisse; tu es un habitant de l'enfer, tu es Satan lui-même.

— Oui, répondis-je en tournant tout d'un coup cette imprécation superstitieuse au profit de ma vengeance; oui, je suis Satan, et tu peux encore te sauver. Veux-tu vivre? renie ton Dieu, crois en moi, adore-moi comme le sauveur du monde.

— Je crois en toi et je t'adore, murmura-t-il d'une voix éteinte. Christ est un imposteur; c'est toi qui es le sauveur du monde.

— C'est bien; moine imbécille et lâche, tu meurs en reniant ton Dieu, et je ne suis pas Satan. Ma vengeance est satisfaite. Je n'avais que ton corps, maintenant j'ai ton ame; tu meurs damné.

Sans rien ajouter, je scellai la pierre du puits funéraire sur la tête de mon ennemi, et je sortis apaisé de ce théâtre de justice et de mort.

Je restai quelques jours encore au couvent, afin de surveiller l'exécution de ma vengeance, et de m'assurer que le supérieur était bien mort. Sa disparition fut attribuée à mille causes contradictoires : on le chercha partout, excepté dans le caveau où il dormait du sommeil profond. Ne le voyant pas revenir, on supposa qu'il avait fait un voyage clandestin ; et je me fis envoyer à la découverte, afin que mon départ fût motivé et n'éveillât point les

soupçons. Je partis pour Palerme à l'instant, et j'allai droit au couvent où languissait ma maîtresse. Mon nom était connu de l'abbesse : elle me reçut avec une distinction qui aplanit devant moi toutes les difficultés. J'eus à peine besoin de lui montrer la rétractation du prieur, ma parole suffit. Je me dis envoyé par le père de Rosalie pour la ramener à Agrigente ; et tout succéda si bien au gré de mes vœux, qu'elle me fut remise le jour même.

Délivré de mon ennemi, possesseur de ma maîtresse, libre dans l'univers, je ne songeai plus qu'à sortir de Sicile. Un bâtiment allait mettre à la voile pour Constantinople ; et c'est là, sur cette terre de toutes les voluptés, que nous résolûmes d'aller ensevelir notre amour. Je quittai l'habit de moine, et nous nous cachâmes dans une villa de la Conque d'Or, en attendant le départ du navire, retenu au port par les vents contraires. Je tus à Rosalie la mort du supérieur, afin de ne pas empoisonner par les terreurs de l'avenir la joie de sa délivrance : elle était si heureuse de ne la devoir qu'à moi seul, que pas un sacrifice ne lui semblait capable d'acquitter la dette de sa reconnaissance. Cependant les vents contraires continuaient, et l'amour de Rosalie pouvait seul calmer mon impatience et mes inquiétudes. Notre villa était si retirée, que pas un bruit n'y pénétrait ; c'était le désert à la porte de la capitale.

On était au mois de juillet ; un sciroc obstiné soufflait d'Afrique, il énervait la nature et nos cœurs, à peine nous laissait-il la force d'aimer. Le soir, nous cherchions la fraîcheur dans un bosquet d'orangers, dont nous avions fait notre Élysée. Le soleil venait de se coucher dans une vapeur d'or qui environnait comme d'une auréole le mont Pellegrino, et le sanctuaire de la sainte dont ma maîtresse portait le nom. La journée avait été suffocante. Vaincue par l'ardeur du ciel caniculaire, Rosalie s'était endormie sur un tertre de gazon ; un léger vêtement était jeté sur elle comme une draperie sur une statue grecque ; sa tête reposait sur la mousse, sa longue chevelure était répandue tout autour, et livrée au souffle assoupi des brises. Un dernier rayon de soleil dorait son visage comme celui d'un séraphin. A genoux, à ses pieds, je veillais sur elle comme l'ange gardien d'un enfant qui dort. Tantôt je me penchais sur ses lèvres pour en respirer le parfum, tantôt je bai-

sais ses mains à demi cachées dans les fleurs. Le silence était profond : pas un oiseau ne chantait, pas une feuille ne bruissait, et l'insecte même des soirées d'été était muet dans les gazons. Tout à coup des sbires paraissent; ils m'ordonnent de les suivre; je résiste, ils font feu; et la balle qui m'était destinée va frapper au cœur Rosalie endormie; elle ne se réveilla pas.

Je fus conduit en prison. Par un affreux jeu du hasard, le père de Rosalie venait d'arriver à Palerme : sa présence avait déjoué tous nos plans. J'étais arrêté comme ravisseur; on ignorait encore mon meurtre. Le bruit de mon arrestation se répandit bientôt. On ne parlait que du *beau moine*, jadis si austère, si révéré; jamais un pareil exemple de fragilité humaine n'avait étonné la Sicile; c'était la chute du roi des anges. La disparition du supérieur était encore une énigme pour le couvent. On rapprocha ma fuite de cet inexplicable évènement, et je fus transféré à Agrigente pour éclaircir le terrible mystère.

Je revis de loin les temples, asile de mes premières amours, le couvent, théâtre de ma vengeance, et j'entrai dans la ville, garotté sur une mule, au milieu d'une troupe de soldats. La population tout entière m'attendait à la porte, frappée de consternation. Une terreur religieuse était peinte sur les visages; on me reçut dans un morne silence. La foule m'accompagna à pas lents jusqu'à la prison, en chantant le *De Profundis* d'une voix sourde et lugubre, comme s'il se fût agi de quelque calamité publique. Cette multitude, à l'opinion de laquelle j'avais fait jadis tant de sacrifices, je la voyais d'un air distrait se presser sur mes pas; je l'entendais, avec indifférence, bruire autour de ma prison comme une mer agitée. L'idole était brisée; que m'importait ma réputation? L'échafaud se dressait devant moi. Rosalie avait passé du sommeil des ames pures dans le séjour des anges; tout l'intérêt de ma vie avait péri avec elle; je n'aspirais plus qu'à la rejoindre; j'attendais la mort comme une délivrance.

J'avouai tout; j'effrayai les juges par les détails de mon meurtre impitoyable. On ordonna des prières publiques et des processions; les cloches sonnaient, toute la ville était en deuil. Pour moi, j'étais tombé dans la stupeur : on eût dit qu'il s'agissait d'un autre, tant j'étais indifférent à mon sort et aux chances de mon procès.

Enchaîné au fond d'un cachot sombre, je ne demandais ni qu'on adoucît, ni qu'on abrégeât ma dure captivité. Ma vie n'était qu'une longue insomnie; j'étais poursuivi nuit et jour, par une vision qui était là, toujours là, immobile devant moi. Ce n'était plus un moine expirant dans les catacombes, c'était une jeune fille endormie sous les orangers au coucher du soleil.

Je ne sais pourquoi on différait mon jugement, mais ma captivité se prolongeait. Il y avait déjà bien des semaines, bien des mois peut-être que j'étais plongé dans ces humides ténèbres, privé de l'air pur des collines et de la lumière des cieux, comme si la société, implacable comme moi dans sa vengeance, eût voulu, par ses cruelles lenteurs et ma longue agonie, satisfaire aux mânes du supérieur. Enfin on me jugea; je fus condamné à mort. A la lecture de mon arrêt, l'amour de la vie se réveilla en moi. Mon orgueil frémissait à la pensée que j'allais être livré en spectacle aux yeux effrontés de cette multitude, qui naguère baisait ma robe, et s'agenouillait sur mon passage. Puis ma jeunesse passait devant moi comme pour me faire un triste adieu. Je revoyais les temples d'Agrigente, les bosquets de Palerme, et je retrouvais des larmes dont je croyais la source à jamais tarie.

Un matin que j'attendais le bourreau, une grande rumeur de peuple s'éleva autour de la prison. Il semblait qu'on en sapât les portes à coups de hache; puis des hurlemens de joie roulèrent dans les corridors. Ce tumulte profane à l'heure de la mort, ces rires immodérés dans le séjour du deuil et du châtiment, me glacèrent d'horreur et de surprise. Tout à coup mon cachot s'ouvrit, et une troupe d'hommes inconnus me poussa dehors. Quand je me vis libre, un indomptable instinct de conservation me donna des ailes. Je traversai la ville sans qu'on cherchât à m'arrêter. Elle était en proie à une émeute populaire; des bandes armées parcouraient les rues en vociférant; c'est à elles que je devais la liberté: elles avaient enfoncé les portes de la prison pour recruter dans les cachots. Je sortis de la ville au milieu du tumulte; je gravis la colline tout d'une haleine, et m'allai cacher dans les âpres montagnes de la Madonie. J'y vécus quelque temps en sûreté à la faveur des orages politiques qui agitaient alors la Sicile; mais la tempête s'apaisa, le règne des lois recommença, je dus fuir des retraites

où j'étais connu. Mon intention était de m'embarquer pour l'Égypte; mais je n'osais descendre dans les ports, et je suis venu m'ensevelir dans les forêts de l'Etna, où je suis traqué comme une bête fauve, et où ma présence excite la terreur superstitieuse des pâtres.

Le moine se tut un instant pour respirer; il avait parlé toute la nuit d'une voix forte sans reprendre haleine, comme un homme soutenu par la fièvre. L'accès passé, il était épuisé. Des flammes sombres jaillissaient de son grand œil noir et creux; la pâleur couvrait ses joues basanées. Il s'était souvent levé avec une violence convulsive, et son geste, non moins éloquent que sa voix, exprimait les passions tumultueuses de son ame. Il se fit un long silence; puis, se jetant à genoux au bord du cratère :

—Mon Dieu! s'écria-t-il en étendant les mains vers le ciel, n'ai-je pas expié ma faute et mon crime? N'est-il pas temps que vous fassiez grace? Je suis las de la solitude des forêts, las du silence des cavernes; car ce silence a pour moi des voix funestes, cette solitude est pleine de spectres. Délivrez-moi de ces visions cruelles, ou dites-moi de mourir, et le gouffre qui bouillonne et m'appelle sera mon tombeau.

Revenu à ses idées de suicide, il portait un œil sombre sur le fond du cratère. En ce moment le soleil se levait. Vu du haut de l'Etna, ce spectacle est le plus imposant qu'il soit donné à l'homme de contempler. Délivrée des ombres, l'île entière était visible, et l'on embrassait d'un regard ses villes, ses golfes, ses promontoires, et la mer d'Afrique dans son infini. Pour distraire le moine de ses préoccupations sinistres, j'attirai son attention sur la magnificence du coup d'œil; elle parut faire impression sur lui. Son œil resta long-temps fixé en silence sur ce panorama gigantesque; puis, s'approchant de moi :

— Voyez, me dit-il en me montrant du doigt une pointe blanchâtre qui brillait au soleil, c'est là qu'est mon couvent; au-dessous est Agrigente, et plus bas les temples.

— Excellence, interrompit brusquement le guide, j'aperçois là-bas du côté de la citerne des hommes qui m'ont bien l'air de sbires.

— C'est la mort! s'écria le moine en tressaillant.

Et l'instinct de vie se réveilla en lui, le spectre du suicide s'évanouit.

Les conjectures du guide ne tardèrent pas à se réaliser. Nous vîmes bientôt les fusils et les sabres des sbires briller au soleil.

— Combien leur faut-il de temps pour nous atteindre? demandai-je au guide.

— Trois heures au moins.

Le moine se disposait à fuir.

— Attendez, lui dis-je, écoutez-moi. Mon passeport est visé pour Malte; prenez-le, changez d'habit au premier village, et allez vous embarquer à Syracuse.

Il me témoigna sa gratitude par un serrement de main silencieux et partit. Je le suivis long-temps de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue derrière le mont Frumento, dans la direction d'Aderno. De là il pouvait gagner Syracuse dans la nuit même par des chemins de traverse. Je redescendis à la maison des Anglais. Les sbires y arrivèrent après moi : leur proie était hors de leurs atteintes.

Peu de temps après je reçus une lettre de Malte; elle était du moine d'Agrigente. Il avait exécuté son projet sans obstacle. Il m'annonçait que le jour même il s'embarquait pour l'Égypte, et qu'il allait s'ensevelir dans les déserts de la Thébaïde.

Dès-lors je n'ai plus entendu parler de lui.

CHARLES DIDIER.

COLERIDGE.

Par une marche commune à tous les arts, la poésie épuise l'observation matérielle avant d'arriver aux abstraites intuitions de l'esprit. C'est la conséquence forcée de cette loi de progrès, d'agrandissement et de généralisation qui domine les travaux successifs de l'humanité. Prenez l'histoire littéraire de chaque peuple: pas un fait, pas un individu ne viendra démentir cet axiome aussi certain dans un autre ordre d'idées que peut l'être dans le sien un théorême d'algèbre, une vérité d'histoire naturelle. Pour nous servir d'une comparaison moins nouvelle que juste, le papillon n'est d'abord qu'un ver.

Lorsque l'époque de cette transition est arrivée, les hommes hardis qui, les premiers, divorcent avec le passé, les premiers instrumens, les premières personnifications de cette inévitable fatalité, sont trop souvent des victimes dévouées qu'elle immole dans l'ombre, et dont la cendre se mêle ignorée à celle des tard-venus, qui s'efforcent et s'épuisent à rejoindre l'arrière-garde de chaque génération. Mais, quelquefois aussi, après les clameurs injurieuses dont on accueille les efforts des novateurs, après la fange amoncelée sur leurs ailes qui s'entr'ouvrent, viennent pour ces nobles et aventureux génies le silence du respect, ou le bruit harmonieux des louanges. C'est qu'alors la transformation de l'art est consommée. La foule murmure d'abord, proclame ensuite quelques noms glorieux; et ces noms, inscrits dans la mémoire d'un grand nombre, servent de fanaux, de jalons aux historiens critiques de la pensée humaine et de ses modes divers.

En 1773, vivait à Ottery-Saint-Mary, à dix milles d'Exeter, dans le

comté de Devon, un pauvre *vicar*, simple et naïf comme celui de Wakefield. D'abord maître d'école à South-Molton, c'était un savant, un hébraïsant. Il avait aidé le docteur Kennycott à collationner les nombreux manuscrits qui servirent à la fameuse édition de la Bible publiée par ce dernier. Puis, auteur d'une dissertation théologique sur le Λογος, il pouvait, par conséquent, prétendre à un évêché.

Toutes les conditions du bonheur semblaient remplies dans cette obscure et laborieuse existence. Il ne manqua long-temps au bon ministre qu'une haine, une douce et innocente haine, un ennemi sur lequel il pût, par boutades, décharger sa bile et déverser le trop plein de ces petites irritations dont pas un cœur n'est exempt. Eh bien! cette haine lui vint un jour; cet ennemi se rencontra.

Ce fut un être inoffensif, sans moyens de résister, fort vieux, et qui déjà s'était vu en butte à de cruelles inimitiés, à d'injustes vengeances, à des colères sans motifs; ce fut l'*accusatif*, cet esclave éternel du verbe, l'accusatif, si souvent maudit avec tous les cas, ses collègues, par les pauvres enfans que l'on attelle à la grammaire. Voilà le champion auquel le respectable *vicar* déclara une guerre acharnée (j'allais dire une guerre à mort).

Ce nom d'accusatif lui paraissait odieux et immoral.

Il travailla beaucoup à le faire disparaître, publia tout exprès une grammaire anglaise, et, malgré ses efforts, ne put donner crédit au remplaçant qu'il proposait. Ce nouveau venu portait un nom plus innocent, sinon plus euphonique; il devait s'appeler, d'après le maître d'école de South-Molton, le *quale-quare-quidditif*. Pourquoi? je dois confesser que je l'ignore.

Il paraît que les revers de cette lutte obstinée n'influèrent pas beaucoup sur le moral du ministre; car, tout en combattant, il vit, année par année, son foyer se garnir de six têtes enfantines; et, en 1773, une septième vint agrandir le cercle: celle-là destinée à faire plus de bruit que toutes les autres ensemble.

Le septième et dernier fils du ministre d'Ottery-Saint-Mary était Samuel Taylor Coleridge.

Samuel perdit son père à l'âge de neuf ans, sa mère bientôt après; et le pauvre orphelin fut envoyé à l'école gratuite de *Christ's-Hospital*, à Londres. C'était, à cette époque, un excellent séminaire. Voici le compte que Coleridge lui-même rend de ses études et de leur direction.

« J'eus l'inappréciable avantage d'avoir pour maître un homme à la fois sensible et sévère. De bonne heure il m'apprit à mettre Démosthènes au-dessus de Cicéron, Homère et Théocrite au-dessus de Virgile, Vir-

gile enfin au-dessus d'Ovide. En même temps que nous lisions les poètes grecs et latins, il nous faisait apprendre par cœur Shakspeare et Milton. C'étaient les leçons qu'il fallait le mieux savoir, et qui fournissaient le texte des plus longues explications.

« J'appris de lui que la poésie, même celle des odes en apparence les plus irrégulières, est soumise aux lois d'une logique aussi sévère que celle de la science, et plus difficile; car elle est plus subtile, plus complexe, découle de causes plus nombreuses et de rapports plus insaisissables. Dans nos compositions anglaises, au moins pendant les trois dernières années, notre maître se montrait sans pitié pour toute phrase, toute image, toute métaphore qui ne présentait point un sens parfaitement raisonnable et clair. Il écartait même ces dernières, lorsqu'il n'en résultait pas pour le sens un accroissement évident de force et de noblesse.

« Le luth, la harpe, la lyre, la Muse ou les Muses, les inspirations, Pégase, le Parnasse, l'Hippocrène, lui étaient en horreur. Je l'entends encore s'écriant : « Harpe, harpe... lyre... c'est-à-dire plume et encre, n'est-ce pas?... La Muse, la Muse, mon garçon, c'est la fille de votre nourrice, pas vrai?... Les sources Piériennes... c'est la pompe du portier, je suppose?

« Bien plus, certaines introductions ou comparaisons, certains exemples, avaient été mis, par ordre alphabétique, sur une liste de proscription. Parmi les comparaisons était, je m'en souviens, celle du mancenillier, comme pouvant s'adapter à trop de sujets. En cela, pourtant, cette allusion cédait la palme à celle d'Alexandre et Clytus, qui pouvait s'employer, quel que fût le thème de nos compositions... Était-ce l'ambition? Alexandre et Clytus; la flatterie? Alexandre et Clytus; l'ivrognerie, l'orgueil, l'amitié, l'ingratitude, le remords? toujours Alexandre et Clytus... Enfin, l'un de nous ayant à prôner les bienfaits de l'agriculture, et s'étant permis de dire qu'Alexandre, s'il eût simplement guidé la charrue, n'aurait point, à coup sûr, immolé son ami Clytus, la bonne vieille amie, la comparaison à l'épreuve, si commode et serviable, fut bannie par édit public, *in sæcula sæculorum.* »

« Les jours de congé, dit-il aussi plus loin, dans mes promenades solitaires (un orphelin n'a jamais beaucoup d'amis), j'éprouvais une grande joie, lorsqu'un passant, et surtout un passant vêtu de noir, voulait bien lier conversation avec moi; car bientôt je trouvais moyen de la diriger vers mes sujets favoris :

La Providence, la science de l'avenir, la volonté et la destinée,
La fatalité, le libre arbitre, la certitude des prévisions,
Sans trouver l'issue du ténébreux labyrinthe où j'errais.

« Cette absurde conduite aurait sans doute nui au développement de mes facultés et aux progrès de mon éducation, si elle eût continué, mais une bienfaisante surveillance sut y mettre un terme. »

Tel était ce jeune homme déjà fortement préoccupé d'idées abstraites, lancé à corps perdu dans les subtiles arguties de la métaphysique et des discussions religieuses. Avant l'âge de quinze ans, il avait traduit en vers anacréontiques anglais... les Baisers de Jean Second ou les Églogues de Moschus, allez-vous dire?... Non, vraiment... Il avait traduit les dix Hymnes grecques de Synesius, ce disciple depuis converti de la dernière philosophe, de la martyre païenne Hypatia... Cette traduction n'était point un devoir d'écolier, c'était un travail d'amour et de choix. Pour le bien apprécier, il faut songer à l'obscure philosophie qui fait le sujet des poésies de l'évêque égyptien. Peu après, Coleridge obtint le prix de composition grecque pour une ode en vers saphiques.

En 1789, un jeune homme, qui débutait dans la carrière poétique, fit paraître un pamphlet renfermant quatorze sonnets et n'ayant d'autre titre que celui-ci : *Fourteen sonnets*. Le *protecteur* de Coleridge venant à quitter le collége du Christ pour aller à l'Université, lui fit présent de ces poésies.

On a beaucoup abusé du sonnet depuis lors; mais à cette époque, il était dans toute sa fraîcheur, et ceux de Williams Lisle Bowles, notamment les deux qu'il avait écrits au sujet de Milton, ne manquaient ni d'élégance ni de grace. Du reste, eussent-ils été dix fois moins bien faits, il est probable que, par leur analogie avec les goûts littéraires de notre écolier, par leur tendance à l'imitation des anciens, ils eussent bouleversé son imagination inquiète et jusque-là sans but. Il crut entendre au dedans de lui une sorte d'appel céleste, voir briller un phare à l'horizon et nous dit, plus de trente ans après, dans l'histoire de sa vie :

« Ce fut un double plaisir pour moi; c'est encore une de mes plus chères ressouvenances que d'avoir dû à un ami si tendrement dévoué la première lecture d'un poète qui, depuis, d'année en année, m'a tant de fois ravi dans un doux enthousiasme, m'a si souvent inspiré par ses ouvrages. Mes amis d'autrefois n'auront point oublié l'ardeur sans frein, le zèle impétueux avec lequel je cherchai des prosélytes à cette nouvelle poésie, non-seulement parmi mes camarades, mais parmi tous ceux avec qui je conversais, quel que fût leur rang et le lieu de nos entretiens; comme mes finances d'écolier ne me permettaient point d'acheter autant d'exemplaires qu'il m'en fallait, je transcrivis ces quatorze sonnets plus de quarante fois dans l'espace d'un an et demi, les estimant le plus riche présent que je pusse faire à ceux que j'aimais. »

D'une pareille ferveur à l'imitation il n'y a qu'un pas, et Coleridge ne fut pas long-temps à le franchir. Le voilà donc tout entier à la poésie, abandonnant complètement les controverses religieuses et les thèses d'analyse morale, pour scander des vers passablement mauvais, du reste, mais empreints déjà d'un harmonieux mysticisme. La forme était, pour ainsi dire, venue avant le fond, ainsi qu'il arrive presque toujours dans ces préludes d'enfans-poètes. Vous avez peut-être lu des vers écrits par M. de Châteaubriand, à l'âge de seize ans, sur ce qu'il appelle l'aimable solitude des bois. Ils ont tout-à-fait ce caractère de mélodie instinctive et prématurée.

A dix-huit ans, Coleridge passa de *Christ's Hospital* à l'université de Cambridge. Il n'y obtint pas les honneurs académiques, soit que, dominé par sa nouvelle fantaisie, il eût négligé de les briguer, soit que la nouvelle direction imprimée à ses facultés eût empêché ses progrès dans les études classiques.

A cette époque de sa vie, et seulement alors, il fut remarquable par une excessive gaieté; mais au milieu de ses folies de tout genre, il était sujet à de fréquens accès de tristesse et d'abattement; de plus, amoureux de la sœur de son camarade, James White. Dans l'automne de 1793, une de ses attaques de spleen étant survenue au moment où les tourmens d'une passion contrariée se joignaient à ceux d'une grande gêne pécuniaire, il quitta Cambridge en même temps que quelques-uns de ses condisciples.

Arrivé avec eux à Londres, après quelques heures données à ces entassemens d'orgies et de débauches que la jeunesse prend volontiers pour expression et symbole de sa liberté nouvelle, Coleridge leur dit adieu, les quitta brusquement et se mit à errer par les rues dans un état d'abandon pareil à celui où s'étaient déjà trouvés Savage et Johnson.

N'est-ce point là un moment solennel, un spectacle qui arrête la pensée, quand elle recompose la vie d'un homme de génie, quand elle veut intimement s'associer à toutes ses impressions, deviner tout ce qu'il a dû sentir et souffrir?... Ne vous semble-t-il pas voir ce jeune étudiant, la tête encore exaltée par ses récens excès, isolé au milieu d'une multitude affairée qui le froisse, le coudoie, brise sa rêverie hautaine, rit de sa sublime distraction? Ne vous semble-t-il pas le voir s'égarer dans les carrefours bruyans et fangeux d'une immense cité, n'ayant pour reposer ses yeux las et rebutés que le ciel brumeux de Londres dont un voile éternel de fumée assombrit encore les teintes grises?

Coleridge s'est toujours souvenu de cette journée, et il y fait une allusion touchante dans sa monodie sur la mort de Chatterton, cet autre jeune poète, à la mort duquel il dut alors sérieusement réfléchir.

Le lendemain, les ressources lui manquèrent tout-à-fait, et le poète se fit soldat. Il s'enrôla dans le 15e de dragons légers sous le nom emprunté de Clumberbacht. A quoi tiennent les destinées? Doué de l'aptitude ordinaire de tous les hommes pour le métier qui en exige le moins, Coleridge serait mort obscurément dans les rang subalternes d'un régiment de cavalerie, car son manque de fortune lui interdisait toute espèce d'avancement. Par bonheur, un léger défaut de conformation l'empêchait d'apprendre à monter à cheval, ses leçons de manége étaient accompagnées de chutes fréquentes, et dans cette nouvelle sphère, le faiseur de vers saphiques se trouvait au-dessous du plus grossier manant gallois.

Il resta quelque temps au régiment, sujet d'étonnement pour ses camarades, de curiosité pour ses chefs, jusqu'à ce qu'un jour on découvrit dans ses papiers une plainte sur les misères de sa position, plainte fort extraordinaire, sinon au fond, du moins dans la forme, car elle était en vers latins du style le plus pur. Une sorte d'enquête s'ensuivit, et ses amis, auxquels on fit écrire, obtinrent sans peine le congé d'un dragon, si mauvais écuyer, si bon poète.

L'année suivante (à vingt-un ans), Coleridge publia ses premiers vers : *Poems on various subjects*. Le public accueille ordinairement avec une grande indifférence ces premiers pas, ces ballons d'essai. Il ne fit pas d'exception en faveur de celui-ci, qui, à vrai dire, ne la méritait en aucune façon. Çà et là, peut-être, un œil exercé pouvait découvrir un mot heureux, une tournure naïve, une perle enfouie; mais l'ensemble était d'une simplicité triviale et sans autre charme que celui dont nous avons parlé plus haut, celui d'un choix heureux de paroles sonores. C'était une musique sans motifs, sans but, sans idées, comme celle que le vent fait rendre aux roseaux, aux feuillages, aux trophées de vieilles armures. Dans ce genre, la pièce qui commence par ces mots: *Spirits of Loves*, etc., est un morceau achevé; il est facile d'y remarquer le germe de l'une des plus précieuses qualités du style de Coleridge, l'harmonie verbale.

Le peu de succès de cette tentative littéraire força le poète à quitter Londres. Il alla se fixer à Bristol, et s'y lia bientôt avec un autre jeune homme, fils d'un riche marchand de draps, et se mêlant aussi de rimer. Celui-ci se nommait Robert Southey. Une grande conformité d'opinions politiques ne contribua pas médiocrement à rendre leur intimité plus étroite. Ils étaient tous deux partisans exagérés des principes de la révolution française, et un soir, après le thé, ils se mirent à versifier quelques scènes de la chute de Robespierre. Le sujet leur montant à la tête, ce qui n'est point extraordinaire, s'agrandit peu à peu sous leurs plumes, et devint un drame en trois actes, où sont éparses des beautés de premier ordre, rendues plus étonnantes par la rapidité de leur en-

fantement : commencé le soir, ce drame était terminé le lendemain à midi, sous presse au coucher du soleil, publié le lendemain matin.

Encouragé par le succès de ce drame, qui fit grand bruit à Bristol, Coleridge entreprit l'hiver suivant (1794-1795) une série de discours publics sur la révolution française. Jeune et malheureux, il s'associait à ce double titre aux efforts du parti démocratique. Ces *Conciones ad populum*, comme il les a désignés en les faisant imprimer, n'eurent d'autre effet que de bien convaincre le poète qu'il essaierait en vain de lutter contre cet esprit d'ordre public qui paralysait l'action de tous les partis, au sein de l'Angleterre, effrayée par l'exemple de ses voisins d'outre-mer. Le besoin de réaliser son innocente utopie politique le fit alors songer à fonder une république à côté de celle des États-Unis, sur les rives fertiles du Susquehannah.

Lui, Southey et Lowell, leur ami commun, devaient suffire à l'organisation de cette nouvelle société, dont le gouvernement avait déjà reçu un beau nom, un nom retentissant et dérivé de racines grecques, comme il convenait à des législateurs récemment échappés de Cambridge et de Baliol collège. Les colons qui auraient bien voulu les suivre dans leur aventureuse expédition, auraient eu l'insigne bonheur de vivre sous une pantisocratie pure.

Personne ne se laissa séduire, sauf les nouveaux Solons, qui commencèrent à courtiser trois sœurs, les *misses* Frickler, de Bristol. Au bout de quelques mois, Coleridge, trop jeune et trop pauvre pour songer raisonnablement à se marier, se laissa néanmoins persuader que miss Sarah Frickler était compromise par les soins qu'il lui avait rendus, et il se maria le jour même où son ami Southey épousait l'aînée de ces jeunes modistes de Bristol.

Adieu, les rêves brillans, les théories passionnées; le poète était maintenant lancé au milieu des embarras de la vie de famille. Bientôt père de trois garçons, Hartley, Bentley et Derwent, il n'eut d'autre ressource, pour les faire vivre, que le produit de ses travaux, lui qui avait dit dans la préface de son premier livre :

« Je n'attends de mes écrits ni profit, ni réputation étendue, et je me considère déjà comme complètement récompensé de mes peines... La poésie a été pour moi son propre salaire. Elle a bercé mes chagrins, multiplié, doré mes joies, embelli ma solitude; grâce à elle, je sais maintenant ne chercher que ce qui peut se trouver de bien et de beau dans tout ce qui m'entoure. »

Ce qu'il n'avait pas cherché dans la poésie, il se vit bientôt forcé de le demander à la politique : il créa un journal sous le nom de *the*

Watchman (le Garde de nuit). Il faut en convenir, le titre était admirablement choisi; jamais le temps n'avait été si menaçant et si variable. Jamais les citoyens endormis n'avaient eu autant besoin d'un fidèle crieur qui, de quart d'heure en quart d'heure, leur dît : La nuit est belle... ou bien : Le ciel est sombre! Il y a des éclairs là haut! Mais les principes de Coleridge effrayaient bien des gens; d'autres conservaient encore le vieux préjugé, à peine encore déraciné, que les gens de lettres sont impropres à juger ou mener les affaires publiques : grossière et fatale erreur que Coleridge était appelé lui-même à démentir un jour.

Rien n'est amusant d'abord, et pénible par la réflexion, comme le récit qu'il a fait de ses courses, de ses visites, en un mot, de sa quête de souscripteurs. Les rebuffades et les mécomptes dont on abreuva, dans cette occasion, l'un des plus nobles cœurs et des plus brillans esprits de l'Angleterre moderne, sont des faits bons à méditer encore aujourd'hui.

Dégoûté autant qu'on peut l'être, le jeune républicain fut sur le point d'abandonner son projet de journal; mais, par malheur, c'était là le conseil de la prudence humaine, auquel, dans sa généreuse terreur de paraître obéir à un sentiment d'égoïsme, Coleridge ne voulut pas se rendre. Il persista donc, et, dès la publication des premiers numéros, il se fit des ennemis de tous les démagogues anglais ses confrères.

Il est facile de se rendre compte d'un pareil résultat, malgré ce qu'il paraît avoir d'inconséquent au premier coup d'œil. Le parti radical, alors renaissant en Angleterre, se composait en grande partie de jeunes gens irréfléchis ou de vieux mécontens ruinés, qui, en adoptant les principes d'indépendance entière, professés par nos philosophes en bonnets rouges, avaient pour but d'ériger en maxime le matérialisme et le relâchement des mœurs, afin de donner ainsi un semblant de consistance logique à leur vie déréglée. Or, le rédacteur du *Watchman* était républicain, mais républicain religieux. Traînard puritain, reste égaré de l'arrière-garde des austères niveleurs, disciple du philosophe Hartley, dont il avait donné le nom à son fils aîné, il faisait partie de la secte des *unitarians*, et sa conviction avait toujours été que l'instruction nationale et la soumission aux préceptes de l'Évangile étaient les conditions indispensables de toute amélioration politique.

Après le neuvième numéro, *the Watchman* cessa de paraître faute d'abonnés, et Coleridge dut à l'un de ses amis de n'être pas jeté dans les prisons de Bristol sur la demande de son imprimeur, à qui quatre-vingts ou quatre-vingt-dix livres sterling restaient dues.

Ce fut alors qu'il se retira à Stowey, au pied des petites montagnes

du Quantock. Là, ses études le portèrent vers des recherches qui avaient pour objet les sources premières des religions et de la morale universelle, tandis que, pour subvenir à ses besoins déjà fort restreints, il fournissait des vers à un journal du matin. De Stowey sont datées deux grandes épîtres politiques : *A prospect of Peace*, *Fears in solitude*, et son ode : *To the departing year*, dont les premiers vers sont peut-être les plus beaux qu'il ait écrits :

Not yet enslaved, not wholly free,
O Albion, etc.

Vers le même temps, il fit aussi son drame : *the Remorse*, sur les instances de Sheridan, qui, par un méchant calembour, empêcha sa réception au comité de Drury-Lane. *The Remorse* reparut plus tard, en 1813, et fut joué à Covent-Garden, avec tout le succès que comportait sur la scène le genre essentiellement lyrique de Coleridge.

Sa retraite à Stowey et l'existence précaire qui s'y joignait n'étaient heureusement pas sans compensation. Malgré les prédications unitairiennes qu'il prononçait chaque dimanche dans la chapelle de Taunton, l'avenue de son modeste *cottage* était souvent foulée par des hommes qui avaient su apprécier le poète, et qui ne contribuèrent pas peu depuis à stimuler l'injuste et dédaigneuse indifférence du public. Parmi eux était Charles Lamb, dont le talent gracieux n'est pas sans quelques rapports avec celui de Charles Nodier, et qui avait été à l'Université le condisciple de Coleridge. Une étroite amitié vint encore consoler le solitaire de Stowey; ce fut celle de Wordsworth, qui habitait alors Allfoxden. Les deux milles qui les séparaient furent sans doute bien souvent franchis, et malheureusement on ne saura jamais l'influence qu'exercèrent l'une sur l'autre ces deux constellations toujours voisines, jamais rivales : Wordsworth, qui publiait alors ses *Lyrical Ballades*, y joignit l'étrange et fantastique récit qui a pour nom *The Rhyme of the Ancient Mariner*, dans lequel, sous prétexte de prêcher aux hommes la pitié pour les autres créatures de Dieu, Coleridge se complaît à donner, par la magie du style et la force du coloris, une vraisemblance effrayante à des incidens tels que le plus bizarre cauchemar n'en a jamais réuni.

Ce poème ayant été traduit en français, nous nous bornerons à en signaler l'origine ignorée. Elle est dans une phrase de Shelwocke, l'un des premiers navigateurs anglais. « Hatley, dit-il, mon capitaine en second, étant un homme mélancolique, s'imagina que ce mauvais temps si long était dû à un albatros qui suivait obstinément le vaisseau. Il le tua, mais sans améliorer notre condition. »

Dites maintenant, si vous le pouvez, par quelle sympathie mystérieuse, bien des années après que cette phrase si simple eut été enfouie dans un long récit de voyage, elle alla frapper l'imagination d'un jeune rêveur et servir de canevas à l'un des poèmes les plus excentriques qui se soient écrits.

Coleridge cependant sentit bientôt qu'un plus long séjour dans un obscur hameau devait nécessairement amortir l'élan de ses facultés et le priver des ressources littéraires indispensables à leur développement. Un hasard, moins rare en Angleterre que chez nous, lui procura les moyens de quitter sa retraite.

Il avait connu à Bristol un jeune homme riche et maladif, nommé Thomas Wedgewood, que rien ne pouvait arracher à une apathie *spleenique*, provenant d'une lésion intestinale. Ce malheureux avait imaginé, pour se donner une excitation et une sensibilité factice, d'ouvrir une boutique de boucher. Il comptait sur de fréquentes disputes avec les chalands, pour retrouver une énergie au moins momentanée ; mais ce singulier expédient ne servit qu'à montrer combien lui pesait son état habituel. Ce jeune homme entreprit un voyage dans les diverses parties de l'Angleterre, et s'associa Coleridge dont la conversation brillante était le seul palliatif qui pût lutter contre un si insupportable ennui. Wedgewood mourut en route et légua cent livres sterling de rente à son compagnon; aussi dès l'année suivante, Coleridge et Wordsworth étaient en Allemagne; Southey avait accueilli et garda, pendant tout le voyage, la femme et les enfans de son ami.

Les Anglais ont pressenti bien plus tôt que nous quelles richesses intellectuelles étaient enfouies, par la modestie et la gravité des savans teutons, dans la poussière de leurs universités. Que de fois, en bien peu d'années, nos armées victorieuses ont sillonné l'Allemagne, ont campé dans ses villes, se sont installées en souveraines auprès de ses riches bibliothèques, sans qu'un homme se soit trouvé dans nos rangs, capable de deviner le mérite des paisibles savans que le bruit des clairons ne réveillait point; capable d'attacher aux piques de nos étendards, lorsqu'ils revenaient triomphans, quelques-unes de ces couronnes d'olivier dont on décore la tombe du poète, du philosophe ou du naturaliste, après une vie entière d'obstinés et magnifiques labeurs.

Pas une traduction de Schiller ou de Goëthe, pas un poème de Klopstock, pas un système de Kant ou de Schelling, ne se sont retrouvés dans les fourgons de nos brigades si nombreuses et tant de fois renouvelées; et justement à la même époque, deux poètes dont le nom avait déjà soulevé dans leur pays de violentes et sérieuses critiques, garanties d'une imman-

quable célébrité; deux hommes dont le savoir d'alors ferait encore honte aujourd'hui à celui de bien des sommités universitaires, à peine rassurés sur l'existence de leurs familles, prenaient le bâton du pélerin, et s'en allaient recueillir quelques parcelles du noble banquet scientifique offert aux Burschenschafts.

Après avoir séjourné quelque temps à Ratzburg pour y apprendre l'allemand, Coleridge se rendit à Goettingue, suivit les cours célèbres d'histoire naturelle et de philosophie professés par Blumenbach, étudia les commentaires d'Eichorn sur le nouveau Testament, et prit avec le professeur Tychssen des leçons de grammaire gothe. Il lut aussi les minnesinger et les poésies de Hans Sachs, le cordonnier de Nuremberg, mais en consacrant néanmoins la plus grande partie de son temps à l'étude de la philosophie et de la littérature générale.

En repassant ensuite par Hambourg, les deux poètes furent rendre hommage à Klopstock : Coleridge a fort spirituellement décrit l'étonnement qu'il ressentit en voyant la figure hétéroclite et l'extérieur sans grace de l'auteur de *la Messiade*. Ce beau poème n'était pas encore connu en Angleterre, et Klopstock demanda instamment à Coleridge d'en traduire quelques fragmens de choix, « pour me venger de nos compatriotes, » ajouta-t-il en souriant.

A son retour en Angleterre, Coleridge alla résider à Keswick et mettre en ordre son riche butin. Le cercle de ses connaissances était singulièrement agrandi, et de plus il avait su s'approprier les qualités et le faire des plus grands écrivains du pays qu'il venait de parcourir.

Ses doctrines religieuses avaient subi, elles aussi, un grand changement Préparé par les études de sa première jeunesse, par les discussions théologiques de *Christ's Hospital*, il eut moins de peine qu'un autre à pénétrer le sens obscur des théories métaphysiques dont l'Allemagne était alors comme inondée. Le résultat de ces nouvelles leçons fut ce qu'il appelle une *reconversion* qui lui coûta beaucoup. Vous savez qu'il était presque socinien à son départ. Lorsqu'il revint, il abjura Spinosa pour saint Paul, et l'incrédulité la plus formelle pour une foi complète dans la trinité divine.

Quant à sa première religion politique, à son admiration pour Danton et Marat, depuis long-temps il l'avait perdue. Peut-être à son insu, quelque sentiment d'égoïsme indirect s'était-il mêlé aux véhémentes harangues républicaines de Bristol; mais il est juste de dire que lorsque les excès du parti jacobin ne laissèrent plus à des hommes probes et loyaux les moyens de se tromper eux-mêmes, d'expliquer ses actes, de justifier au moins ses intentions, le jeune tribun avait sans hésiter sacrifié toutes ses arrière-pensées d'intérêt personnel.

On ne revient pas sans amertume sur une conviction profonde, on ne désavoue point sans humiliation les actes publics de sa jeunesse, sanctionnant ainsi les reproches de présomption et de légéreté qui nous blessaient alors si vivement. Aussi, de son enthousiasme pour la France, Coleridge ne garda qu'une éternelle colère contre les Français. On eût dit cette haine rancuneuse qu'un amant trompé conserve toute la vie à sa maîtresse infidèle.

Cette haine, il put la satisfaire amplement dans le *Morning-Post*, dont on lui offrit la direction quelque temps après son retour. Il accepta, mais sous la condition expresse qu'on ferait une profession de foi politique, et que sous aucun prétexte on ne le forcerait de dévier de ces principes une fois posés. En effet, ce journal devint entre ses mains, et il est resté plusieurs années, anti-ministériel, mais fort réservé dans son opposition, et surtout anti-jacobin et anti-français.

Fox prétendit un jour à la tribune, avec un emportement hyberbolique, que la guerre contre la France était fille du *Morning-Post*. Coleridge répliqua le lendemain, dans sa feuille, que, s'il pouvait croire le mot vrai, il se tiendrait honoré de l'avoir pour épitaphe.

Pitt demeura cependant l'objet de sa plus grande aversion politique, aversion énergiquement exprimée dans l'ode impétueuse qui a pour titre: *Fire, Famin, and Slaughter* (Feu, Famine et Carnage): ces trois farouches démons, réunis dans les plaines maudites de la Vendée, et se demandant qui les a déchaînés, se répondent tour à tour par le même vers énigmatique:

Letters four do form his name (1).

Tant que Pitt demeura premier ministre, il fut impossible à Coleridge de surmonter l'antipathie qu'il avait contre cet homme. Mais aussitôt qu'Addington lui eut succédé, le poète, soit dans le *Morning-Post*, soit dans le *Courier*, après que le *Morning-Post* eut changé de propriétaire, le poète devint un des plus zélés partisans, un des plus utiles appuis des mesures ministérielles. Ce rôle, ennobli chez lui par un désintéressement à toute épreuve, ne l'exposa point aux injures multipliées que Southey s'attira par ce qu'on appela son apostasie, couronnée du titre de poète lauréat.

Deux ans après avoir quitté le *Morning-Post*, Coleridge alla voir à Naples son ami le docteur Stoddard, qui remplissait dans cette ville les fonctions d'avocat du roi. Le gouverneur, sir Alexander Ball, cédant à l'entraînante admiration que Coleridge inspirait presque sans le vouloir,

(1) Quatre lettres forment son nom.

le nomma son secrétaire; mais au bout de quelques mois le poète repartit pour l'Angleterre en traversant l'Italie dans toute sa longueur.

Finissons-en avec l'existence politique du poète : presque chaque année, sa voix a jeté, dans la mêlée des partis, quelques paroles de calme et de modération, écoutées quelquefois, lorsque les circonstances leur donnaient la valeur d'un pamphlet, oubliées toujours après qu'elles avaient cessé d'en avoir l'intérêt éphémère. La dernière de ces prédications politiques, publiée en 1830, est intitulée : *Essai sur la constitution de l'Église et de l'État destiné à faire sainement juger le dernier bill catholique*. C'est un avis grave et sévère aux utilitaires et aux *liberalists* (qu'il ne faut point, en France et sous peine de fausser l'idée, désigner par notre mot *libéraux*).

Pour ne point perdre de vue le rédacteur du *Morning-Post* et du *Courier*, nous avons quitté le poète à son retour de Goettingue. Vous devinez bien que son premier ouvrage fut une traduction; mais quelle traduction!... Schiller, avec lequel il avait eu des relations assez intimes, venait de composer son beau drame de *Wallenstein*. Il en envoya le manuscrit à Keswick, et Coleridge joignit, au rôle de critique obligé, celui d'imitateur volontaire. Il en résulta un travail d'un genre mixte : lorsque le poète anglais trouvait une idée incomplètement développée, une scène trop longue, une situation mal amenée, un contour poétique indécis et manquant de concision ou d'éclat, il élaguait ou ajoutait, émondait ou greffait, effaçait ou créait sans façon, d'après sa manière de concevoir le sujet, et comme s'il l'eût traité lui-même. Or, il arriva que plus d'une fois Schiller, avec cette loyauté qui va bien aux talens supérieurs, reconnaissait les défauts, les omissions, les redondances que lui signalait Coleridge, et plus d'une fois aussi, adoptant tout-à-fait les changemens que ce dernier avait jugés nécessaires, il traduisit à son tour la traduction de son drame et en intercala des fragmens entiers dans l'œuvre originale, avant qu'elle n'eût été publiée. Ce fait, peut-être unique dans les annales littéraires, prouve d'abord la simplicité modeste du dramatiste allemand, et ensuite le degré de compréhension poétique du jeune Anglais, qui pouvait ainsi mêler ses inspirations à celles d'une langue étrangère, sans que cette mosaïque blessât l'œil.

Il en donna une nouvelle preuve dans un second drame intitulé : *Zapolya*, qu'il composa bientôt après avoir traduit *Wallenstein*. C'est une imitation du *Winter's tale* (Conte d'Hiver) de Shakspeare. Que vous ayez lu ou non ce drame du vieux Williams, vous en connaissez le sujet, que l'on retrouve partout. Un roi jaloux fait exposer une fille dont il soupçonne la légitimité; des bergers, la trouvant dans une forêt, l'emmènent

et l'élèvent parmi eux. Un beau jeune prince, Florizel, devient amoureux fou de la royale bergère. D'un autre côté, la reine, aussi condamnée à mort, a été cachée par une dame d'honneur bien avisée. Remords du roi; grande joie lorsqu'on lui montre une statue qui ressemble parfaitement à l'épouse injustement soupçonnée par lui; bonheur complet lorsque cette statue descend les marches de son piédestal; reconnaissance de la jeune princesse que l'on marie à Florizel; remerciemens à la dame d'honneur dont toute cette joie est l'ouvrage.

C'est, comme vous le voyez, un de ces libretti sans façon, sur lesquels le poète de l'Avon savait jeter une si large et si joyeuse musique.

Or, un des travaux les plus difficiles, les plus périlleux que l'artiste puisse s'imposer, c'est la recomposition complète, la copie exacte de ces œuvres, où la forme est tout, le fond rien; broderie d'or sur un canevas d'étoupe Jugez donc, lorsqu'elles ont ce vernis de vétusté, cette senteur antique, dont les élémens sont perdus; jugez donc, lorsqu'on engage la lutte avec le génie sinon le plus complet, du moins le plus original, le plus individuel, le plus capricieux des temps modernes, et cela dans les champs sans traces de l'imagination pure, lorsqu'il n'existe aucune donnée historique ou positive qui puisse servir de guide et prêter au moins, à l'imitateur, le faible secours des analogies.

Zapolya, qui n'était point destiné au théâtre, plus heureux que le Faliero de Byron, n'a point subi les sifflets naïfs d'un parterre incompétent; il a dû, comme de raison, renoncer au bonheur vulgaire et mal réparti de la popularité; mais parmi les esprits de choix, les lecteurs rares et raffinés auxquels il était adressé, il est placé plus haut que tous les drames du même genre publiés depuis vingt ans; nous n'en exceptons ni *Sardanapale* ni *les Deux Foscari*, pas plus, du reste, que nous n'y comprenons *Manfred*.

Le travail qu'avait nécessité ce *pasticcio* mit Coleridge à même d'annoncer une série de *lectures* sur Shakspeare. Elles eurent lieu à Surrey-Institution, et l'écrivain put dater de là sa popularité. En effet, Coleridge, l'un des plus brillans causeurs des trois royaumes, doué en outre d'un sentiment exquis du beau poétique, riche enfin du nombre et de l'étrangeté de ses lectures, dut être là plus complet et plus étonnant que dans aucun de ses écrits. Il avait en horreur la période banale, les idées à toutes selles et à tous cavaliers, dont tant d'improvisateurs savent user adroitement pour éblouir un auditoire qu'ils méprisent, et il possédait tellement le don précieux de l'image nouvelle et de la transition inusitée, qu'un pauvre sténographe, nommé Gurney, fort habile, du reste, fut obligé de renoncer à écrire son cours parlé. Les notes que prenait cet

auditeur intéressé, demeuraient inintelligibles; avec tout autre orateur, une longue habitude lui avait appris à deviner, aux premiers membres de la phrase, les mots par lesquels elle devait nécessairement se terminer, l'apodosis inévitable. Mais la conclusion des périodes de Coleridge était toujours une surprise pour Gurney, désormais obligé d'écouter jusqu'à la dernière parole; du reste, le sténographe désappointé ne pouvait s'en prendre ni à la singularité des expressions elles-mêmes, ni à la confusion d'une prononciation hâtée, car les étrangers, surtout les Italiens et les Allemands, comprenaient généralement Coleridge, et, sous ce rapport, le préféraient à tout autre Anglais.

Malgré la progression constante des succès de sa carrière littéraire, le poète n'avait pas vu se résoudre pour lui le problème si difficile du bonheur. Des tracasseries d'intérieur, dont les détails n'ont été que trop minutieusement recueillis par les journaux anglais, contrariaient ses goûts de rêverie et d'indolence. Le désir de paraître au courant de ces particularités de la vie privée ne nous fera point franchir les limites étroites de convenance et de discrétion que nous trace l'auditoire de choix auquel ces pages sont adressées. Seulement nous rappellerons que si des jalousies, respectables jusque dans leurs erreurs, ont pu faire naître quelques soupçons sur la nature de certaines préférences du poète, diverses voix, après sa mort, se sont élevées pour révéler au public les mille documens confidentiels enregistrés par l'avide curiosité dont tout homme célèbre est l'objet malheureux, et que ces indiscrétions de la presse ont été unanimes pour justifier Coleridge.

Cela dit, et tout en regrettant peut-être la grace de certaines scènes d'intérieur qu'en tout autre lieu nous eussions aimé à esquisser, il faut passer outre et reprendre la vie littéraire du poète au point où nous l'avions laissée.

Toujours attaché à la rédaction du *Courier*, Coleridge fit paraître en 1812 une série d'essais philosophiques, sous le titre général de *the Friend*. C'est un de ses travaux favoris; mais bien qu'il ait eu les honneurs d'une réimpression, ce livre ne tranche pas sur la multitude d'ouvrages du même genre que produit chaque année la presse anglaise. On remarque dans celui-ci la volonté d'en élaguer les ornemens de pure imagination, comme devant nuire à la gravité des préceptes de morale au développement desquels il est consacré; mais alors le poète n'est plus à l'aise: habitué à voler, il marche mal, comme l'aigle sur un sable uni.

La tragédie de *the Remorse*, dont nous avons déjà parlé, parut ensuite (1813), et fut suivie à de longs intervalles par la *Biographia litteraria*, par es *Sibylline Leaves* (Feuilles de la Sibylle), enfin par *Christabel*.

Le premier de ces ouvrages n'est autre chose que la vie du poète lui-même, écrite avec goût et naturel, mais trop tôt à notre avis. Cette circonstance est doublement fâcheuse. Elle rend d'abord incomplet le coup d'œil jeté en arrière, et si elle n'altère pas l'exactitude du récit, elle fausse au moins les jugemens dont il est accompagné. Les souvenirs sont trop récens et prêtent aux actes une importance exagérée. Sous un autre point de vue, l'impression produite sur l'opinion publique par une autobiographie prématurée pouvant embellir ou gâter les années encore nombreuses qui restent à vivre, cette préoccupation de l'avenir empêche la franchise. Une voix d'*outre-tombe* peut seule tout avouer.

Les Feuilles Sibyllines sont un recueil de poésies disséminées par Coleridge dans les keepsake et dans les journaux quotidiens. Parmi elles, se trouve le célèbre fragment de *Kubla Khan* dont tant de lecteurs cherchent encore le sens. Les autres pièces de ce recueil ont généralement peu d'étendue. De longs efforts n'étaient point familiers à Coleridge, et voici, ce me semble, quel devait être son procédé habituel. Une idée déjà revêtue de formes molles, accompagnée d'une image, une seule, empruntée au monde matériel, se dessinait dans la rêverie du poète, comme dans un brouillard flottant. Au lieu de la saisir alors, de la traîner, pour ainsi dire, au grand jour, de la voir en détail et nue, puis de la revêtir d'ornemens choisis à loisir, Coleridge essayait de lui conserver ses contours voilés, sa grace lointaine. Dans ce but, il rejetait toutes les couleurs vives et tranchées, ne conservant que des demi-teintes uniformes, je dirais presque de pâles camaieux. La vue était un sens trop complet, trop exact, trop rigoureux, pour une trame si ténue. Moins analyste, l'ouïe se prêtait mieux au désir du poète et transmettait mieux aux plus profondes retraites de l'intelligence les plus faibles échos de la voix intime, des chants mystérieux de l'ame. On sent qu'un pareil système exclut les compositions de longue haleine où l'esprit ne peut conserver l'unité d'impressions dont il a besoin, retrouver à volonté l'image qui flotte, comme dans une eau mouvante, l'ombre qui s'évapore comme l'arc-en-ciel.

Nous venons de le dire, le charme principal, la magie la plus vraie de la poésie de Coleridge était dans l'harmonie verbale. Aucun de ses contemporains ne saurait lui être comparé sous ce rapport. Hardi novateur, il avait su briser le rhythme du vers anglais par des efforts et une constance pareils à ceux de Victor Hugo; mais jamais choix aussi minutieux de mots euphoniques, jamais agencement aussi doux de consonnances caressantes n'avaient flatté les oreilles des compatriotes de Spencer et de Milton.

De ces deux poètes il disait :

« Autant vaudrait songer à détacher avec son petit doigt l'une des pierres incrustées dans un mur qu'à retrancher un mot à certaines de leurs périodes. La moindre transposition dans les syllabes détruirait la pensée, affaiblirait l'expression ou relâcherait du moins le lien étroit qui les unit. »

Ainsi de lui; vainement on tenterait d'imiter, par le plus complet des calques métriques, l'effet musical qu'il produit dans certains passages. Tout y est vibration, frémissement cadencé, ondulations sonores. Voyez plutôt les dernières strophes de *Kubla Khan*, de ce fragment fiévreux dont nous avons parlé plus haut; c'est à croire qu'au milieu du silence d'une soirée d'automne, l'écho vous apporte un bruit confus de harpes tremblantes.

Un autre mérite, saillant dans ses *Feuilles Sibyllines*, c'est la manière inusitée, individuelle, dont il a fait parler ce sentiment déjà soumis à tant et tant d'analyses diverses, — l'amour. — Ce n'est plus une passion funeste et sombre, comme dans Byron; un désir folâtre et gracieux, comme dans Moore; une idéalité mystique, comme dans Wordsworth. — Non! celui qu'a chanté Coleridge est un attachement sans nuages, un composé de respectueuse délicatesse, de courtois et chevaleresque dévouement, Pétrarque et Shakspeare réunis.... En cherchant aux poésies du cœur des analogies avec les divers aspects du jour, nous dirions volontiers que celles de Coleridge ressemblent à un beau clair de lune d'été, et, pour justifier la recherche apparente de cette expression, nous citerions tout entière l'élégie intitulée : LOVE.

All thoughts, all passions, all delights,
Whatever stirs this mortal frame
Are all but ministers of Love
And feed his sacred flame, etc., etc.

Christabel, que lord Byron admirait tout haut, malgré son aversion contre les lakistes, a dignement fermé la marche des fantômes évoqués par Coleridge. C'est encore une œuvre qui n'a pas été achevée, qui ne pouvait et ne devait pas l'être, un récit qui vous trouble et vous agite malgré son invraisemblance et votre incrédulité. Vous n'êtes ni touché ni convaincu, vous êtes dompté par le poète, il vous force à marcher là où il veut aller; il vous précipite quand il lui plaît, vous arrête à son gré, et vous quitte selon son caprice, vous laissant le regret d'une impression à laquelle vous résistiez.

Nous saisirons cette occasion pour examiner le grand reproche qu'on

a fait à Coleridge, celui d'être souvent obscur; ce reproche, le poète psychologique peut difficilement l'éviter.

Il est d'abord des impressions tellement fugitives, que le langage humain ne suffit pas à les rendre; il est ensuite un ordre d'idées qui, familières au poète et fidèlement traduites par lui, sont inaccessibles au commun des lecteurs.

Dans le premier cas (insuffisance du langage), les mots n'ayant plus leur sens ordinaire, n'étant plus que des hiéroglyphes destinés à faire deviner, par le changement même de leur signification, l'état anormal de l'âme du poète, sans en donner une définition positive, le lecteur, toutes les fois que cet assemblage de linéamens indécis ne lui rappelle point un état pareil, est, pour ainsi dire, en droit de crier à l'obscurité; une critique sévère peut la reprocher à l'écrivain libre de choisir ses sujets. Mais si l'obscurité vient de ce que tel ou tel lecteur n'est point fait à diriger ses idées dans la voie où le poète s'engage de préférence, il y a faute de la part de ce lecteur, et l'artiste doit, sous peine de cesser d'être lui-même, ne tenir aucun compte d'un semblable reproche.

Dans ce dernier sens, tout grand écrivain qui s'est pris lui-même pour terme de ses observations et de ses peintures (ce qui est inévitable lorsque, abandonnant les faits matériels, on s'occupe d'étudier la marche et les ressorts de l'intelligence), tout grand écrivain doit être plus ou moins difficile à comprendre, car l'individualité qui le distingue des autres hommes et qui fait sa grandeur, lui donne des perceptions, lui fait saisir des rapports trop subtils, pour avoir frappé le vulgaire de ceux qui lisent, — voire même le vulgaire de ceux qui jugent.

Or, à notre avis, on doit attribuer à la seconde de ces causes d'obscurité, sinon tous, au moins une grande partie des reproches faits à Coleridge. Ses études constamment intuitives lui avaient rendu familières les abstractions, les personnifications physiologiques; le vocabulaire de la philosophie transcendentale, sans cesse augmenté ou changé par le génie patient des novateurs allemands, l'avait habitué à ne pas désespérer de donner un corps, une nuance, un aspect aux modifications les plus imperceptibles de la pensée. Il l'a donc tenté, et tenté, nous le croyons, avec succès. Mais qu'est-il arrivé? C'est que ce travail, fait sur des élémens inconnus à la foule, s'est trouvé trop délicat pour sa vue courte; qu'elle n'a point aperçu entre ses yeux et le ciel un tissu diaphane, plus frêle que le soyeux tissu de l'araignée, plus transparent que le plus transparent cristal, et que, lasse après de faibles efforts, elle a passé outre en s'écriant dédaigneusement avec le vieux poète matériel et païen :

Sunt verba et voces prætereaque nihil.

La foule avait tort, et nous pouvons le dire avec d'autant moins de présomption, qu'elle le reconnaît aujourd'hui, par l'organe de la presse périodique, son plus fidèle interprète.

Depuis *Christabel*, sauf quelques poésies détachées, Coleridge n'a publié que des articles critiques dans le *Blackwood's Magazine*, et didactiques dans l'*Encyclopædia metropolitana*.

Mais, outre sa réputation d'écrivain, il était encore célèbre comme improvisateur. Sous ce dernier rapport, les critiques anglais s'épuisent à exprimer leur admiration pour lui (1).

L'un d'eux compare sa conversation à « un fleuve de rubis roulant dans de l'or liquide. »

Un second dit qu'il était à la fois « le sophiste ancien avec ses répliques hardies et imprévues, ses raisonnemens serrés comme les écailles d'une cuirasse, ses questions aiguisées et tranchantes comme un glaive, — l'*improvisatore* italien avec sa verve inépuisable, ses broderies faciles, etc. »

Nous qui n'avons point eu le bonheur de l'entendre, nous nous bornerons à transcrire une opinion moins poétique et moins vague que les précédentes : elle appartient à l'un des plus renommés *reviewers* de Londres.

« On ne pouvait dans toute l'Angleterre, dit-il, trouver un causeur plus abondant, plus brillant, d'une élégance plus accomplie, que sir James Mackintosh, et jamais on ne le prenait à l'improviste ; mais il semblait que ses remarques piquantes et fines fussent auparavant, comme de précieuses liqueurs, mises à part et soigneusement étiquetées, prêtes à être servies dans l'occasion. Son esprit se pouvait comparer à un herbier abondant et parfaitement classé, renfermant des fleurs de toute nature, mais cueillies depuis long-temps et desséchées. Rarement chez lui on voyait la nature à l'œuvre.

« Chez Coleridge, c'est tout autre chose. Plus lent, plus vagabond, moins correct, il n'imprime pas d'abord l'idée d'une éloquence aussi parfaite ; mais ce qu'il vous montre vient de naître. Ses fleurs sont nouvellement cueillies, humides encore de rosée, et, si cela vous plaît, vous pouvez les voir croître et se colorer dans le riche jardin de son imagination. Écouter Mackintosh, c'était respirer des parfums qui plaisent, mais ne satisfont point. Une heure passée avec Coleridge vous remplit de nou-

(1) Un des admirateurs de Coleridge a publié, sous ce titre : *Specimens of the Table Talk of Samuel Taylor Coleridge* (Londres, 1835, 2 vol. in-8o), les souvenirs qu'il avait pu recueillir en assistant fréquemment aux réunions du soir qui avaient lieu chez le poète, réunions où celui-ci tenait ses nombreux auditeurs sous le double charme de la plus bizarre érudition et de l'imagination la plus excentrique.

velles idées. Ses paroles vous hantent encore une semaine après. Ce sont comme des charmes jetés sur vous. En un mot, la différence qui existe toujours entre le talent et le génie. »

Vous connaissez maintenant la vie de Coleridge, vous savez l'ordre dans lequel ses ouvrages se sont succédé, les principales qualités de ses poésies, du moins autant que peut les indiquer une simple analyse, leurs défauts saillans, du moins ceux qu'on leur reproche; vous savez quel était le charme de son éloquence.

Si nous avons longuement parlé de lui, c'est que, grace à nos dédains pour les littératures étrangère, dédains aujourd'hui moins sûrs d'eux-mêmes et moins généraux, les plus beaux de leurs chefs-d'œuvre nous sont inconnus, à plus forte raison les noms et l'existence de leurs auteurs. Or, à notre sens, pour s'intéresser à des jugemens ou parallèles critiques, il faut les rattacher à des idées antérieures qui aient fait, pour ainsi dire, point de ralliement dans l'esprit.

Si les ouvrages dont on parle n'ont pas été lus à ceux à qui l'on en parle, il faut qu'une certaine sympathie s'éveille du moins au nom de l'écrivain.

De tous les temps, la biographie littéraire a répondu à ce besoin. Combien de personnes, qui n'ont pratiqué ni Homère, ni la Bible, ni les épopées du moyen-âge, ont lu avec intérêt les discussions littéraires et les recherches historiques dont ces œuvres colossales ont été le sujet!

Coleridge est mort le 25 juillet 1834.

E. D. Forgues.

LES

LIVRES MENTEURS

ET

MADEMOISELLE FINON.

Les romans, les comédies, les contes en vers et en prose, qu'on dévore au sortir du collége, donnent une singulière idée des femmes aux jeunes gens. Rien de curieux comme les propos des amoureux novices sur le beau sexe. La Fontaine, Bocace et Louvet leur ont démontré que le libertinage court les rues, et que toute jeune fille ne demande pas mieux que d'abdiquer sa vertu à la première occasion. Quant aux femmes mariées, on rit tout haut en prononçant leurs noms; ce sont des places fortes ouvertes au premier assiégeant; sous l'influence même de la lune de miel, elles cherchent déjà de tous côtés l'amant qui les consolera du mari. Pauvres maris! c'est pour eux que Molière a inventé la comédie de mœurs, et le bonhomme La Fontaine ses contes anti-matrimoniaux. L'hymen ne porte, comme autrefois, qu'une tunique de safran, *croceo velatus amictu*. C'est la couleur qui domine dans le blason des maris; voilà qui est bien convenu parmi les jeunes hommes de dix-sept à dix-huit ans. Pour n'at-

taquer sur ce fait aucun de mes contemporains, et m'abstenir de toute personnalité, je me résigne à traiter cette matière pour mon propre compte, en tournant la satire contre moi.

J'entrai dans le monde avec ces étranges idées, comme tous mes condisciples; je venais d'achever ma philosophie, science folle qui augmente d'un an de prison la dure captivité du collége. J'étais un fort mauvais philosophe, mais un grand lecteur de romans. J'avais lu *Faublas*, livre corrupteur, qui vous inocule la manie de la séduction universelle, et ne vous montre partout que des vertus chancelantes, à l'âge ardent, où l'impatience du désir s'irrite contre les résistances. Je ne rencontrais aux promenades que des marquises de B***, des Sophie, des comtesses de Lignolle, des Justine; je croyais n'avoir qu'une circulaire d'amour à écrire à toutes les femmes de ma ville de province, pour recevoir en réponse, chaque matin, trente capitulations de vertu à la fois. La rage des lectures romanesques me poussa dans un cabinet de lecture, véritable arsenal des Faublas modernes; chaque rayon était garni de livres incendiaires; il y avait cinq éditions de *Faublas*, avec des gravures à perruques, et neuf exemplaires des *Liaisons dangereuses*, autre roman où M. Duclos enseigne l'art d'ouvrir des lignes de circonvallation autour d'une femme, de saper les murailles de son boudoir, de faire brèche, et de monter à l'assaut; c'est un poème didactique et assassin, dont l'auteur n'a pas été pendu.

Un jour, je lisais dans un doux loisir, comme Paolo du Dante, le livre de ce M. Duclos. Le cabinet de lecture était désert; on lisait fort peu à cette époque. La porte de la rue s'ouvrit, et je vis entrer une jeune personne de quatorze à quinze ans, gracieuse et belle comme une héroïne imaginaire de *Faublas*. Elle venait rendre *Cœlina ou l'Enfant du mystère* de Ducray-Duminil, honnête homme, celui-là, mais remarquablement niais, et venait demander *les Orphelins du hameau*, du même auteur.

Mes dix-sept ans s'émurent de convulsions nerveuses devant cette ravissante fille; le livre me tomba des mains; elle le ramassa et me le rendit; je voulus la remercier, et je la remerciai en latin. Elle ne remarqua nullement mon trouble. Pendant que la dame du comptoir cherchait *les Orphelins du hameau* dans sa boutique, la belle enfant lutinait autour de nous avec une étourderie charmante; elle fredonnait: *Partant pour la Syrie*, romance de l'époque; elle bouleversait la bibliothèque; elle lisait les titres des ouvrages à haute voix, elle s'asseyait, se levait, s'asseyait encore; l'œil avait peine à suivre cette délicieuse mobilité d'enfant.

Mme Boyer, c'était le nom de la maîtresse du cabinet de lecture, trouva, trop tôt pour moi, le roman demandé. Elle le donna à la jeune fille, qui nous salua de la voix, du geste et du sourire, et sortit en courant.

Je demandai tout de suite à Mme Boyer des renseignemens sur son abonnée. Je voulus tout savoir. Elle se nommait Finon ***; sa famille était distinguée et honorablement connue à Marseille; elle demeurait dans le voisinage. Finon adorait la lecture, et avait un esprit d'ange ou de démon, ou des deux à la fois.

J'ouvris *les Liaisons dangereuses*, et j'y cherchai le chapitre de la séduction. M. Duclos eut la bonté de m'apprendre, dans son livre, que le *cœur d'une belle* était une fleur aussi facile à cueillir qu'une rose dans un jardin qui vous appartient. J'aurais embrassé ce bon M. Duclos. En outre, le bon La Fontaine arrivait à l'appui avec sa morale :

Qu'il n'est verrous ni grilles
Qui soient de sûrs garans de la vertu des filles.

Le sage Montesquieu, homme grave, me confirmait aussi la chose dans ses *Lettres persanes;* je ne voyais dans le sérail de M. de Montesquieu que d'ardentes femmes qui languissaient d'amour en l'absence de leurs maîtres, et qui, en leur absence, se repliaient, à défaut d'autres, sur les amans équivoques auxquels était confiée la garde du sérail. Ducray-Duminil me garantissait bien la vertu de ses femmes; mais je me moquais de Ducray-Duminil.

Ayant fait mes plans avec l'aide de Duclos, de La Fontaine et de Montesquieu, j'attendis Mlle Finon à la boutique, où elle venait tous les jours, car elle dévorait un roman en vingt-quatre heures. Je la revis donc le lendemain. La première minute fut consacrée à détailler les perfections de sa figure charmante; la veille, je n'avais eu le temps que d'admirer l'ensemble. Mlle Finon avait les plus beaux cheveux châtains du monde, un front large et pur, des yeux pleins de douceur, d'intelligence et d'esprit, des sourcils admirablement déliés, des dents de perles, et une bouche! une bouche inventée pour le premier baiser! La lèvre supérieure, arquée avec grace, se découpait en cœur au milieu; un sourire continuel donnait un charme angélique à ce visage rose et frais, comme le soleil en fait rarement éclore dans les gynécées du midi.

Je cherchai long-temps une phrase pour entamer la séduction et ouvrir la campagne; Duclos et Montesquieu ne m'en fournissaient aucune pour la circonstance. Il me fallait débuter avec éclat pour faire sensation. Tout ce qui me venait à l'esprit était du dernier trivial. Je relevais ma tête en arrière, je toussais légèrement, j'alongeais mon pied droit, je croisais mes bras, je fredonnais du *Jean de Paris*, mais je ne parlais pas. Enfin, je m'armai de ce courage qui animait les Valsain, les Valcour,

les Valmont, et je me décidai à dire cette sottise : « Il paraît que mademoiselle aime beaucoup les œuvres de Ducray-Duminil. » Mlle Finon me répondit :

— Oui, monsieur.

Me voilà dans le même embarras. Je me regardai au miroir, j'étais pourpré.

Après une sottise, je me lançai dans l'impertinence.

— Mademoiselle a-t-elle lu Faublas? lui dis-je en souriant, comme Valsain dans un conte moral de Marmontel.

— Non, monsieur, me répondit-elle.

Je me réfugiai dans un coin de la boutique pour me donner un bon coup sur le front; et, comme je me retournais pour réparer mon erreur, je vis la porte s'ouvrir et la céleste enfant disparaître avec toute son aimable légèreté.

— Comment donc, monsieur, allez-vous parler de Faublas à une jeune personne? me dit aigrement Mme Boyer.

Je feignis de ne pas entendre; je payai ma séance, et je sortis en chantant : *Tout à l'amour, tout à l'honneur*, de Boïeldieu.

Lorsque je me trouvai seul dans une rue écartée, j'échangeai ma figure riante contre une face de damné; mon teint s'anima de la teinte du désespoir. Si j'avais eu un pistolet dans la main ou une rivière sous les pieds, je terminais là le chapitre de mes séductions.

Je relus Duclos. Grand Dieu que j'étais petit dans mon noviciat auprès de ce héros des boudoirs de Paris! Je relus les contes de La Fontaine et les nouvelles de Bocace. Combien je rougissais de ma gaucherie! combien j'étais éloigné de ces superbes amoureux, qui n'entraient jamais dans une hôtellerie sans immoler le triple honneur de l'hôtesse, de sa fille, de la servante; qui n'entraient jamais dans une maison sans ravager tous les étages sous leurs invincibles passions, qui avaient enlevé autant de chevelures au beau sexe que le dernier des Mohicans aux Mingos, ses ennemis. « Oui, m'écriai-je, il faut réparer mon premier échec; à quoi servent la lecture et l'instruction, si l'on tremble devant une jeune fille comme un écolier devant son magister? A demain. »

Au coup de midi j'étais assis dans le cabinet de lecture, et je méditais sur un chapitre de *l'Hermite de la Chaussée d'Antin*. Il est parlé dans ce chapitre d'un mari vieux et brutal, comme tous les maris, qui a donné à sa jeune femme une douzaine de chemises évaluées douze mille francs, laquelle femme a laissé soupirer un Sainval *quinze grands jours!* Ce Sainval ne soupirait ordinairement que quinze minutes. Quel chapitre et quel Sainval! Encore une pièce à l'appui.

Au milieu de mes réflexions Mlle Finon entra; je me levai et la saluai avec respect, en renversant deux chaises. Elle ne fit attention qu'aux chaises renversées et se plaignit ensuite à Mme Boyer d'une lacune de trente pages qui avait été pratiquée dans un volume de son roman par un lecteur anonyme. Voilà une bonne occasion, dis-je en moi-même. O Valcour! ô Valsain! ô Valmont! Je pris la parole.

— Mademoiselle, c'est moi qui ai déchiré ces trente pages.

— Vous me paierez le volume, dit Mme Boyer en colère.

— Je vous le paierai, répliquai-je avec un sang-froid digne.

— Et pourquoi avez-vous déchiré ces feuillets?

— Parce qu'ils auraient déplu à mademoiselle.

— Et qu'en savez-vous, monsieur? dit la maîtresse de la maison.

— Si mademoiselle m'interroge, je répondrai.

Mademoiselle ne m'interrogea pas; elle prit un autre roman et sortit.

Un instant après je sortis aussi, mais furieux cette fois plutôt que désespéré.

En traversant le quai du port je rencontrai un de mes condisciples. Il était habillé au dernier goût; il avait beaucoup de breloques à sa montre, un nœud prodigieux de cravate, et un cordon de cheveux en sautoir sur un gilet de satin ouvert à deux battans.

— Je suis brisé, me dit cet ami, brisé, anéanti; je mène une vie de Faublas. Voilà une lettre encore que je viens de recevoir de deux sœurs.

— Deux sœurs! m'écriai-je en me raidissant en point d'admiration.

— Deux sœurs. Elles me poursuivent partout; deux demoiselles jolies comme des anges! Seize à dix-sept ans. Elles me donnent un rendez-vous pour ce soir.

— Tu iras?

— Non. Vois-tu, il faut se faire désirer, c'est mon principe. Je leur ai répondu que j'avais des affaires ce soir, et au fait c'est vrai. J'ai fait la connaissance, au dernier bal du receveur, d'une dame belle comme Vénus, et qui m'a appelé son Adonis; une brune qui a des cheveux noirs comme mon chapeau et un pied comme mon petit doigt; des yeux comme ça. Elle habite la campagne; je vais monter à cheval. Et toi, que fais-tu? Comment vont les amours?

— Je suis amoureux.

— Tiens, c'est drôle! Moi, je ne suis pas amoureux. J'aime les femmes à la folie; je les aime toutes, mais voilà. Et comment marches-tu avec ta passion?

— Oh! il n'y a que trois ou quatre jours...

— Trois ou quatre jours! oh! laisse-moi rire... J'en ai fait huit en qua-

tre jours. Les femmes, vois-tu, ne demandent pas mieux..... Tu sais ce qu'a dit Piron?... Bien... Quel âge a-t-il, ton objet?

— Quinze ans, je crois.

— Quinze ans! c'est déjà roué, ça. Ecoute, il faut écrire... Il faut faire une déclaration... *Je vous vis, mademoiselle, et je connus l'amour*... avec d'autres bêtises de ce genre... Et tu signes Alfred, Eugène, Arthur...

— Sainval...

— Sainval, ce que tu veux; et tu demandes un rendez-vous pour demain. C'est bâclé. Tiens, voilà un cordon de cheveux d'une petite blonde, Euphrasie, que j'ai lâchée la semaine dernière. A la première lettre, elle donna dans le panneau. Ordinairement, moi, je n'écris pas de lettres; j'accoste une femme qui me plaît, à l'église, dans la rue, partout. Elle me dit: « Finissez, monsieur, passez votre chemin. » J'insiste. Elle me donne un coup sur le bras; je vais toujours: elle sourit, Je lui montre un billet; elle prend le billet. C'est un rendez-vous : c'est fini.

Je me prosternai devant mon ami, et je le quittai pour écrire ma déclaration.

Ma lettre fut transcrite cinq fois; elle était conçue selon les règles du style épistolaire de la rhétorique de Domairon. Je la mis au net sur du papier vélin, avec encadrement de fleurs jaunes et une vignette rose représentant Cupidon décochant une flèche sur un cœur ailé. Je signai Sainval.

Il me fallut attendre deux jours une occasion favorable ; lorsqu'elle se présenta, je m'approchai de Mlle Finon, et je lui dis, à voix basse : —Voici un billet que vous avez laissé tomber. — Duclos m'avait enseigné ce moyen.

— Je n'ai point laissé tomber de billet, me dit la jeune personne; et elle jeta bien loin ma lettre avec dédain. Il y eut une éclipse de soleil en ce moment pour moi : la terre trembla; le sang me tinta aux tempes. Mme Boyer ramassa la lettre et me la rendit, en me disant que son cabinet de lecture était une maison honnête, et que je l'obligerais de n'y plus rentrer.

— Si vous n'étiez pas une ignorante, m'écriai-je dans une excitation de colère qui me sauva d'un évanouissement, vous sauriez que Duclos, que Bocace, que La Fontaine, que Louvet, que Montesquieu...

Mme Boyer, épouvantée, cria au secours; je pris la fuite pour éviter les anathèmes des voisins.

A ma première entrevue avec mon condisciple, je lui contai l'aventure.

— Figure-toi, lui dis-je, qu'elle a jeté ma lettre à tous les diables.

— Très bien.

— Comment très bien?

— Sans doute; elle a voulu te donner une leçon. Tu lui remets un billet, à la petite, devant la vieille; la petite s'effarouche; c'est juste. La même chose m'est arrivée avec Zoé, l'autre jour. Elle se promenait avec sa tante; je lui montre ma lettre, et elle retire brusquement ses mains. Il faut savoir s'y prendre à propos, mon ami.

— Mais pourtant, j'ai lu dans Duclos...

— Il n'est pas question de Duclos; tu es un enfant. Te voilà maintenant chassé du cabinet de lecture; il faut aborder ta belle le soir, quand elle prend le frais, sur la porte de sa maison. Attends la nuit surtout, et du courage, je te garantis le succès.

Le soir, au tomber du crépuscule, je commençai ma promenade dans la rue de Mlle Finon. Elle brodait derrière la vitre, et regardait la rue à chaque échappée d'aiguille. Quatre fois nos yeux se croisèrent, et je crus remarquer sur son beau visage, sous vitre, une trace de repentir. Cela va bien! dis-je en moi-même; et le pavé devint plus doux à mes pieds que le velours.

La nuit venue, Mlle Finon se leva comme une brillante étoile sur l'horizon de sa porte. Ah! dis-je tout bas, elle attendait la nuit! C'est égal point de précipitation. Ne brusquons rien, l'affaire est en bon chemin. O quelle nuit! *Qualis nox! Dii, Deœque! O Tibulle! O Catulle! Cras amet qui nunquam amavit*; *qu'il aime demain celui qui n'aima jamais!* O Bocace! comme ils ont connu le cœur des femmes! Quelle folie de remettre une lettre devant Mme Boyer! Où donc avais-je la tête?

La voilà toujours! qu'elle est belle! et elle m'attend!

Quand on attend sa belle
Que l'attente est cruelle!

Joconde! musique de Nicolo.

Aussi qu'il sera doux
L'instant du rendez-vous!

Elle a souri! femme rendue! enfin en voilà une! c'est la première, mais elle me coûte cher! Avançons.

J'interrompis brusquement la ligne droite de ma promenade, et je m'avançai avec audace vers la porte où rayonnait l'ange de mon amour. Ma lettre était roulée dans ma main.

Je m'inclinai respectueusement; elle ne bougea pas; elle me regardait. — Mademoiselle, lui dis-je, excusez une indiscrétion qui prend sa source.....

Elle m'interrompit :

— Que demandez-vous, monsieur ? me dit-elle d'une voix douce, mais décidée.

— Vous voyez à vos pieds....

J'entendis un grand éclat de rire, et un bruit de porte qui se fermait sur mon front incliné de respect.

Je restai cinq minutes plus pétrifié que la pierre de cette porte. L'éclat de rire roulait dans ma tête, comme une vibration dans une cloche, et rien n'était horrible à mes yeux comme cette porte muette et désolante qui venait d'écraser dans l'air mon amoureuse déclaration. Pour m'achever, une rude voix d'homme me tomba perpendiculairement sur la tête avec cette brusque interpellation : Que faites-vous là, monsieur ? C'était le propriétaire de la maison, qui m'ayant vu rôder, dans la rue, depuis une heure, se tenait en garde contre moi, au milieu des embûches de la nuit.

Les larmes aux yeux, je m'éloignai du théâtre de mon infortune consommée, et je rentrai chez moi avec une de ces fièvres qui n'ont pas été classées par les médecins. En apercevant sur ma table Duclos, La Fontaine, Bocace, Montesquieu, Louvet, je fus saisi d'une atroce ébullition de colère. — Scélérats, m'écriai-je, vous ne jouirez plus désormais du fruit de vos impostures! et je les déchirai avec une volupté de vengeance qui me faisait du bien. A mesure que je déchirais, je surprenais encore çà et là des phrases qui crispaient mes doigts; *le marquis de Blanzé faisait la conquête d'une femme en prenant une prise de tabac; — Valsain mesurait, à boisseaux, les anneaux de ses victimes, comme on fit pour les chevaliers romains après la bataille de Cannes; — femme attaquée, femme séduite, telle était la devise de Valmont.* Je les foulais aux pieds, eux et leurs devises. J'en voulais surtout à Montesquieu; j'avais son buste; je le décapitai.

Le lendemain, je partis pour un long voyage, où je ne trouvai que des hôtelleries habitées par la décence et la vertu. Oh! si j'avais tenu Bocace et La Fontaine sous mes pieds!

Dix-sept ans après, me trouvant dans un salon de Paris, l'été dernier, j'entendis annoncer une dame dont le nom et la figure me frappèrent. Je me glissai sur un fauteuil, à côté d'elle, et j'engageai la conversation. Je trouvai cette belle personne fort spirituelle, et pleine de charme dans l'entretien. Quelques paroles négligemment tombées de sa bouche me plongèrent en rêverie, et me donnèrent des émotions inexplicables, de vagues souvenirs; je me recueillis pour rentrer dans ma vie et fouiller mon passé. Je me hasardai à lui demander son prénom.

— Joséphine, me dit-elle.

— Joséphine... ou...?

— Finon.

— Oui, c'est cela; c'est vous.

Et je me nommai; et je lui rappelai le cabinet de lecture, le billet si mal reçu, la porte si bien fermée. Elle se souvint de tout. Je la considérai avec un plaisir extraordinaire. Dix-sept ans n'avaient pas dérangé les lignes de cette harmonieuse figure; c'était toujours cette bouche en cœur qui s'ouvrait sur deux arcs de perles fines, toujours ce sourire, et cette fraîcheur du beau temps.

— Me permettez-vous, lui dis-je, de reprendre ma passion à la porte où je l'ai laissée, il y a dix-sept ans.

— Vous ne seriez pas plus heureux aujourd'hui, me dit-elle; êtes-vous duc ou carmelin?

— Non, madame.

— Eh bien! je veux mourir duchesse ou carmelite.

— Les femmes sont plus fortes qu'on ne croit.

— Oh! certainement, monsieur; elles ne sont faibles que dans les romans et les contes.

— Et Bocace, madame?

— Bocace est mort vierge et martyr.

MÉRY.

LES

POÈTES DALMATES ET LES FEMMES DALMATES,

AU XVIIIE SIÈCLE.

II.

Nu' semo nati alla ventura,
E dopo morti, come che se mai
A sto mondo no fussimo mai stai,
Resteremo in eterno in sepoltura.

L'anima nostra xe' na fiamma pura
E, co in cenere i corpi sara andai
Anca i salumi restera smorzai,
E affatto i perderà la so natura.

Del ben presente tutti via godemo,
Affrettemose a gustar ogni affetto
Ei più squisiti vini su bevemo.

MORALE VÉNITIENNE.

Les confessions de Gozzi n'ont rien de vaniteux comme celles de Rousseau, il ne dore et ne pare pas son vice : sans doute il peut se tromper sur lui-même et s'estimer à trop haut prix; mais du moins il ne veut pas que vous regardiez ses défauts comme sublimes. Ce qui le contrarie le plus, c'est la philosophie nouvelle, cette philosophie de Rousseau, de Voltaire et de D'Alembert, qui renverse toutes ses idées; c'est le XVIIIe siècle qui va se terminer par un cataclysme universel. Il préfère encore la férocité dalmate à l'énervement de son pays, et surtout à la propagation des idées philosophiques, tombant au milieu d'un peuple corrompu, pour achever sa corruption. Mais tout cela, il ne le dit pas avec un sérieux fait pour provoquer l'ennui; il est gai, il est bouffon, il est artiste. C'est un moraliste en caricature. Il intitule ses mémoires, *Mé-*

moires inutiles de ma vie, publiés par humilité. J'aime cette facétie prise pour masque de la raison, et le grave sénateur se couvrant d'un domino pour observer les mœurs populaires. Comme il s'est amusé en écrivant!

Il y a un caractère si particulier empreint sur les douze cents pages in-8° dont se compose l'ouvrage de Gozzi; l'originalité en est si vive; et c'est quelque chose de si peu commun qu'un ouvrage amusant, qui tombe et meurt enseveli sous les ruines d'une république délabrée; que la sensation de plaisir éprouvée par moi en lisant les *Mémoires* que je signale, je voudrais la faire partager à mes lecteurs. Y réussirai-je? Le style de Gozzi est plein de pantalonnades piquantes, et je ne puis espérer les faire passer dans le mien. On n'a jamais décalqué la phrase florentine de Benvenuto Cellini. Je désespère de rendre la phrase vénitienne de cet autre original. Toutes deux sont colorées, ardentes, dansantes devant vous. Il faudrait allier La Fontaine, Rabelais et Dufresny, pour reproduire ce style singulier.

De 1750 à 1800, il y avait bien des choses à observer. Les pauvres monarchies étaient toutes chancelantes, lorsque Carlo Gozzi vint à naître. Mêmes futilités, mêmes frivolités, occupaient l'Europe; et le centre, le foyer de ces vices énervés se trouvait à Venise. Gozzi ne négligea rien. Il jeta sur la profondeur de ses vues un voile de futilité apparente : on a de nos jours inventé quelque chose de mieux; on a couvert de gravité et de sérieux les résultats les plus frivoles. Bizarre comme ses œuvres, Gozzi mena une vie réglée et doucement sévère, au milieu de cette société dissolue; il l'amusa en se moquant d'elle. Pourquoi a-t-on si peu parlé de lui? Ce remarquable talent est éclos dans un sépulcre; malheur à la pensée forte qui se trouve étouffée par une société mourante : l'une entraîne l'autre dans l'obscurité et le néant.

Je n'ai à vous parler aujourd'hui que de la Dalmatie. Nous reviendrons à Venise un autre jour; alors nous observerons à loisir ces nains superbes de la république vénitienne déchue, leurs amours, leurs jeux, leurs masques de gravité sur des mœurs d'enfant débauché, leur vie toute concentrée dans les cafés, les théâtres, les boudoirs et les casini.

Entrez donc dans la Dalmatie sauvage, qui se trouvait toute voisine de Venise voluptueuse; pied à terre que les Vénitiens s'étaient ménagé du côté de la Turquie. Leur imagination ne cherchait-elle pas un plaisir nouveau dans le conflit perpétuel de cette existence des bois et des rochers, avec cette autre existence de voluptés et de luxe qui distinguait la cité vénitienne? N'est-il pas heureux qu'un homme doué du génie satirique de Callot ait esquissé les mœurs de la ville inconnue que l'on appelait Zara? Remerciez le sort qui a envoyé un observateur attentif dans ces parages inexplorés.

Il n'y avait d'ailleurs rien à faire dans la Dalmatie; et nos Vénitiens s'occupaient à courtiser les femmes morlaques, à quereller les indigènes et à jouer les débris de leur fortune ou l'espoir de celle qui ne devait jamais leur advenir. Gozzi, qui avait à peine barbe au menton, commençait là son métier d'observateur.

« Si vous avez lu Virgile et surtout Homère, dit-il, vous y avez vu des Morlaques. Ils sont aussi païens, en fait de mariage, de funérailles, de coutumes, de mœurs, que les peuples de la païenne antiquité. Ils paient encore une troupe de pleureuses qui viennent hurler leurs hymnes sur les cadavres, et qui se relaient, quand leurs bronches fatiguées se refusent à continuer cette épouvantable musique. Un de leurs jeux nationaux et favoris consiste à soulever un disque énorme, taillé dans le marbre, et à le lancer le plus loin possible : n'est ce pas là Diomède et Turnus?

« Toute famille qui ne compte pas beaucoup d'hommes tués et de vengeances exercées sur elle et par elle, est méprisée. Sous les murs de Bude, je me promenais souvent avec un brave curé qui me racontait, d'un ton pénétré d'admiration, les exploits de ses ouailles, les arquebusades des deux villages dont il était le pasteur, le tarif des morts, tel qu'il se trouvait fixé par la coutume, celui des viols, qui ne montait pas très haut; et le fidéi-commis de vengeance que les générations se transmettent avec une constance merveilleuse.

« Je ne tardai pas à m'apercevoir que le curé morlaque disait vrai. Une femme d'environ cinquante ans, trois ou quatre jours après mon arrivée, alla se prosterner aux pieds du provéditeur-général : une lourde carnassière pendait sur son épaule ; elle en tira je ne sais quelle perruque dégoûtante, attachée à un crâne desséché; elle jeta le crâne et la perruque aux pieds du provéditeur, frappa du front la terre et cria en pleurant : — *Justice! justice!* Je demandai le motif de cette exhibition extraordinaire, et j'appris que le malheureux crâne était celui de la mère de cette femme, assassinée trente ans auparavant; que les malfaiteurs avaient été punis; mais que le désir de vengeance de cette bonne fille ne s'était pas encore assouvi, et que, depuis trente ans, elle n'avait jamais manqué de répéter la même cérémonie devant chaque nouveau provéditeur, avec les mêmes cris, les mêmes hurlemens, la même carnassière et le même crâne desséché.

« Les femmes montenegrines, ordinairement assez jolies, font tout ce qu'elles peuvent pour ne pas plaire. Une espèce de sac noir les enveloppe; à peine aperçoit-on leurs cheveux en désordre, et leurs yeux qui brillent, comme des étoiles, sous ce capuchon lugubre. Dans tous les pays sauvages, les labeurs pénibles appartiennent aux femmes; véritables esclaves, elles baisent la main de leur maître toutes les fois qu'elles rencontrent un

homme sur la grande route ou dans le bois. Frugales, économes, chastes, dévouées, contentes de leur sort; on devrait, pour tempérer un peu la frivolité et les vices des mœurs vénitiennes, jeter au milieu de nous une colonie de ces Montenegrines.

« Dans le reste de la Dalmatie, le fonds des mœurs est encore austère; mais la violence des passions, l'ardeur du climat, l'influence exercée par les officiers italiens, ont dû chasser au loin ce nuage de préjugés que la civilisation dissipe sur son passage, et qu'elle remplace par des vices. De mon temps, on conciliait comme l'on pouvait la décence extérieure avec la volupté; la sévérité extérieure restait la même, et le voile de la nuit couvrait un millier d'intrigues. C'était le plus étrange alliage de la passion et de la morale, de la volupté et de l'austérité, d'une vie farouche et d'une vie molle.

« On a fait beaucoup de plans pour cultiver les fertiles campagnes de ces provinces : efforts inutiles. Les Dalmates ne veulent agir que comme leurs pères. L'industrie qui défriche le sol n'est rien, si l'intelligence et le courage ne viennent seconder et diriger ensuite les travaux matériels. Pourquoi de notre temps songe-t-on si peu au moral des hommes? On croit tout faire avec des machines et des inventions. C'est le cœur humain qu'il faut changer. Vous ne persuaderez jamais à un Morlaque qu'il agira beaucoup mieux en cultivant la terre et en y plantant de l'ail et des ciboules, et que c'est folie de faire venir des campagnes napolitaines ces produits dont le pays absorbe une consommation si extraordinaire. Il fera comme on a fait avant lui. Ne s'apercevra-t-on jamais que la civilisation doit commencer par l'ame, et que tout ce qui est matériel sera toujours régi par ce qui est intellectuel? L'opulence, le luxe, l'aisance de notre corps, le bonheur physique, attirent toute l'attention; et l'on ne voit pas que ce prétendu perfectionnement ne sert point au bonheur, si les ames sont rongées d'envie, enflammées de cupidité, minées par l'ennui. »

De telles observations, écrites en 1796, ne sont pas d'un homme ordinaire. C'était deviner la tendance de l'Europe, tendance matérielle, qui, au moyen d'une invention nouvelle, suppose avoir conquis un bonheur nouveau. Gozzi en prévoyait le résultat; lui qui, sous des apparences frivoles, cachait sa pénétration. Il voit le fond de la folie du siècle, il s'en amuse, et il n'essaie pas de l'arrêter dans son cours. Il voit l'avenir tout entier : cette matérialisation des idées; cette espérance folle d'idéaliser le destin de l'humanité entière, en perfectionnant sa vie matérielle; ces chimères insensées qu'ont fait naître les développemens de la manipulation chimique et du commerce, comme si l'accroissement des jouissances et des moyens physiques pouvait augmenter autre chose que les désirs, le luxe et l'abondance; comme s'il n'y avait pas dans l'homme

d'autres facultés qui, s'enivrant pour ainsi dire de ce besoin insatiable de jouissance, augmentent leur misère par le mouvement même qui les entraîne, et aboutissent au désespoir!

Revenons à la Dalmatie.

« L'ennui des officiers, dit Gozzi, l'oisiveté de la garnison, la singularité sauvage des mœurs dalmates, produisaient de temps à autre des scènes singulières. Les uns jouaient sur une carte leurs appointemens de six années, les autres allaient faire des serénades sous les balcons, s'exposant aux contre-serénades des balles qui jaillissaient du pistolet dalmate, et qui ne manquaient guère de troubler la fête; orgies nocturnes, festins dans les bois, enlèvemens, intrigues, tout ce qu'il y a de plus romanesque, naissaient de cette singulière collision entre une civilisation efféminée et une existence sauvage. Nous étions heureux quand nous réussissions à troubler le sommeil de nos bons bourgeois. Je jouais de la guitare passablement, ce qui me rendait nécessaire à mes camarades; ils s'amusaient à me faire exécuter mes sonates sous les fenêtres des habitans et à marquer la mesure de mes chansons à coups de pistolet.

« Pendant l'été que nous passâmes à Spalatro, nous nous avisâmes de mettre toute la ville en rumeur par une formidable invention. La nuit est chaude : nous prenons chacun deux chemises, l'une que nous passons comme à l'ordinaire, mais absolument nus; et l'autre dans les bras de laquelle nous faisons entrer nos jambes. Nous attachons ces deux chemises l'une à l'autre, et notre troupe, composée de huit ou dix jeunes fous, un bonnet blanc sur la tête, agitant des torches enflammées, se met à courir les rues avec des hurlemens qui éveillent et épouvantent femmes et enfans; frappant aux portes, et semblables à une légion de fantômes échappés de l'enfer. On avait coutume, pour rafraîchir les chevaux, de tenir les écuries ouvertes pendant la nuit; nous y entrâmes, en détachâmes plus de cinquante, qui, lâchés dans la ville, galopant, hennissant et ruant sous le feu de nos torches, augmentaient ce désordre enragé. Le tumulte était infernal. Tous les habitans sortaient de leur lit, croyant que les Turcs avaient fait irruption dans la ville, et se demandant : « Qu'est cela? Qu'est-ce que cela veut dire? » et nous, de continuer de plus belle notre course et nos clameurs. Le matin, les habitans, tout étourdis, avaient grand'peine à retrouver leurs chevaux, et ne savaient comment s'expliquer cette invasion des puissances de l'enfer.

« Je vous ai déjà parlé de la grande affaire du tromblon, et je vous ai raconté cet héroïsme du noble Dalmate, qui défendait aux paysans, un tromblon à la main, l'accès de la rue habitée par sa bien-aimée (1). Peu

(1) Voyez le premier article.

de temps après cet exploit, déjà l'amoureux Siméon avait renoncé à sa passion, lorsque j'eus à représenter mon rôle favori dans un canevas nouveau. C'était jour de mardi-gras; toute la ville et le provéditeur assistaient à la représentation.

« Le rideau se lève. Lucile (c'est moi) est femme du vieux Pantalon, homme parfaitement vicieux, dont elle attend le retour. Lucile berce son enfant, décrie les mœurs du mari, décoche sur son passage les épigrammes dont elle s'avise, et a l'honneur de faire rire la noblesse et la bourgeoisie dalmates. Un quart d'heure se passe ainsi; mais Pantalon, que j'attends, manque son entrée en scène. Je fixe un regard affligé sur la coulisse, je renouvelle mes lazzi, je me plains de ce que les mauvais traitemens de mon mari m'empêchent d'être une bonne nourrice. Personne ne vient encore. Ma verve est à sec; rester court! quel déshonneur! un bon comédien *del' arte* ne doit jamais s'y exposer. Mes regards se promènent sur tous les rangs de loges. Qui vois-je resplendir aux premières, toute couverte de diamans et de fleurs? c'est Tonina, la Phryné de la ville de Zara, l'écueil de toutes les fortunes, plus belle qu'à l'ordinaire, et dont la parure annonçait les récens triomphes. Elle riait beaucoup des lazzi que je me permettais. Je me rappelai alors vivement le danger que m'avait fait courir la gueule enflammée du tromblon. Il me sembla qu'un éclair subit me révélait l'idée d'une scène nouvelle et m'offrait l'occasion de soutenir l'attention de mes auditeurs. Tout est permis sur un théâtre particulier, où personne ne paie sa place et qui fait de la licence un mérite.

« Me voilà qui reprends dans mes bras la poupée qui représentait ma fille et que j'appelle du nom de Tonina. — Tu seras belle, lui dis-je, mais prends garde! si, malgré mes soins, mon zèle, mes avis et mes exemples, tu t'avises de mal tourner, je maudirai le jour où tu es née! O Tonina maudite! Tonina la perfide et la séductrice! quelle sera ta vie? Comment useras-tu ton ame et flétriras-tu ton corps? — Bientôt toutes les scènes scandaleuses qui se rapportaient à la Tonina vivante me servent de texte, et j'y entremêle une foule de réflexions morales; on rit, on m'encourage; je continue; je fais toute l'histoire de Tonina; le provéditeur éclate. Tonina, rouge et pâle de colère, s'enfonce dans sa loge; le peuple applaudit à tout rompre, et Tonina est obligée de s'enfuir. »

« Mais ce n'était pas tout. Singulier caprice des femmes!

« Au bal et au souper que les officiers mes camarades avaient préparé, qui vois-je reparaître? Tonina, qui avait changé de costume, et que le *zendalo* vénitien rendait plus attrayante. A moi seul, qui l'avais outragée si gravement, s'adressent toutes ses agaceries; à moi tous ses regards, à moi ses reproches mêlés de larmes et d'œillades. Je n'en revenais pas. Tonina passa deux mois à dresser ses batteries, à m'entourer de ses filets,

à établir un mur de circonvallation autour de ma pauvre vertu. J'étudiai tout à loisir ce magnétisme bizarre qu'on appelle amour, et dont l'orgueil est un des élémens constitutifs : mais je restai vainqueur. »

Même comme individu, celui qui a écrit ces pages mérite quelque attention. Parmi les originaux que j'aime (et je les aime tous, ces bons conservateurs de la naïveté humaine), il se distingue; c'est, je crois, le dernier de la famille. Il s'est avisé de naître quand l'astre des monarchies s'éclipsait, au moment où les communes se levaient, colosse en fureur; à l'époque où toute individualité pâlissait devant la nouvelle explosion. Au XVIIIe siècle, je vois peu d'originaux. Diderot est un prédicateur de salon, Swift un homme dévoré de bile, Jean-Jacques un malade sublime. A tous il faut un cercle qui les regarde, des auditeurs qui s'étonnent, des applaudisseurs et des fanatiques. Gozzi est un original de pur sang, un philosophe isolé, une nature à part, observateur froid et pénétrant, taciturne et solitaire au milieu des folies de Venise et de la Dalmatie; triste et doué du génie comique; platonique dans ses amours, pendant que la débauche vénitienne bondissait autour de lui.

Bientôt je continuerai, d'après lui, ces études de Venise et de la vie dalmate à la fin du XVIIIe siècle. Les confessions de Gozzi sont aujourd'hui un des bouquins les plus ignorés parmi tous ceux dont nos bibliothèques sont encombrées. N'ayez pas de dédain pour les livres obscurs; souvenez-vous que Tacite est resté enfoui pendant quelques siècles, et que demain, peut-être, les livres perdus de cet admirable génie reparaîtront au grand jour. Il ne faut pas me blâmer, si je cite un livre oublié. La moitié de la vie humaine et de l'histoire se cachent dans des recoins inconnus. A quoi bon les points de vue communs et vulgaires? Une belle solitude est chose charmante; on se promène avec bonheur dans les pages d'un agréable livre long-temps négligé.

D'ailleurs, tout le monde ne comprend pas ce qu'il y a de finesse dans ces observations de Gozzi. Il aperçoit non-seulement les ridicules des hommes, mais ceux des siècles; et il les esquisse avec un trait si fin, si peu prétentieux par le coloris, si vif et si énergique, que vous diriez une eau-forte de Callot. Rien de plus piquant que la finesse et l'audace de touche qui distinguent Callot; elles échappent au peuple des spectateurs. Voici mille figures hétéroclites qui se pressent dans un espace étroit, et qui, toutes, ont un caractère et une vie propre; on ne voit là qu'un amas de grotesques; on oublie la moralité puissante, le but véritable de l'homme de génie; on ne le comprend que par ce qu'il a de vulgaire. Ainsi Shakspeare charme la masse par ses défauts. Dans son esprit, comme dans celui de Cervantes, d'Aristophane, de Molière, de Gozzi, le sérieux tenait la première place; gens graves qui faisaient les

bouffons, observateurs froids qui affectaient le caprice, philosophes plus profonds que tous les inventeurs de classifications esthétiques.

Gozzi nous conduira un de ces jours à Venise, et nous ne l'y suivrons pas sans plaisir : le chapitre des mœurs vénitiennes serait incomplet sans l'histoire des amours de Gozzi. Vous auriez tort de croire que je vous les donnerai pour vos menus plaisirs seulement. Pénétrez avec lui dans la vie morale de ce peuple : on ne connaît les gens que dans l'intimité. Ces petits défauts, ces faiblesses humaines, ces secrets de la chambre à coucher et de l'alcove, ces folies vénitiennes, ces caprices, ces vices mêmes; tout cela est nécessaire pour pénétrer dans la vie d'une nation. Nous n'aurons pas plus envie que Gozzi lui-même, de séduire les imaginations par la gravelure des détails; triste ressource en même temps que séduction usée. Mais, comme Gozzi, nous aimons à jeter un coup-d'œil froid et sans passion dans les annales domestiques. Plus l'esprit de l'Aristophane vénitien était bizarre et sagace, et plus il nous convient de suivre les récits qu'il fait de lui-même Ce bonhomme, l'imagineriez-vous? a trouvé des amours platoniques à Venise. Dans cette douce et joyeuse bacchanale, dans cette ingénuité de vices, qui oubliaient leur propre nature et ne se souvenaient plus du péché, tant ils étaient enfantins, voici un homme qui rêve les voluptés de l'ame. Les dévots persans chantent des poèmes mystiques, quand ils sont à table, buvant le vin de Chyras dans des coupes de cristal; et c'est par l'étude de ces hymnes étranges, que l'on peut comprendre à la fois le goût d'un peuple pour les voluptés et pour la poésie. Ainsi se présente Gozzi, assez bien placé pour que tout le mouvement de Venise tourbillonne autour de lui, assez fin pour tout apercevoir; d'un génie dramatique qui comprend toutes les passions; d'une ame bonne et indulgente, qui pardonne nos vices sans s'y mêler; philosophe, enfin, qui se croit froid, parce qu'il est observateur. Cantatrices, danseurs, fats à la mode, abbés libertins, joueurs de pharaon, magistrats qui chantent la sensualité en vers que Pétrone n'eût pas osé faire; intrigues de toilette, petites rumeurs de place publique; c'est un tumulte d'enfans qui se joue autour de Gozzi. Nul ne s'embarrasse de ce que dira le voisin. Il faut jouir de la vie; la république se meurt, le temps s'en va, Venise est encore belle; vive le bonheur facile, le plaisir qui va vite et coûte peu! vivent l'éclat du ciel, les drames rapides, la musique que le vent emporte; la foule du peuple sur la grande place, la nuit passée dans les casini, une ombre de religion pour rassurer les ames; un nuage coloré par les arts antiques, par le souvenir du Titien, par les pinceaux du Tintoret, enfin tout ce qui peut bercer ces ames molles, dépravées et radieuses!

PH. CHASLES.

(La suite à un prochain numéro.)

BULLETIN.

La France a donné depuis un mois un démenti bien éclatant et bien formel aux accusations dont elle est depuis quelque temps l'objet. Son calme et sa noble attitude dans ce moment de détresse, et durant cette longue suspension de gouvernement, ont suffisamment répondu aux insinuations de l'esprit de parti. Après une telle épreuve, il eût été trop injuste, en vérité, de vouloir la gouverner par les rigueurs et les procédés irritans du parti doctrinaire. Il paraît qu'aujourd'hui même ce système a été jugé, et pour long-temps, si ce n'est pour toujours. On dit qu'au moment de saisir la présidence du conseil (il le croyait du moins), M. Guizot a vu s'échapper le pouvoir de ses mains, dans une scène assez vive qui laissera de fâcheux souvenirs là où il tenait le plus à faire naître des dispositions favorables. A la suite de cette rupture, M. Molé s'est trouvé de nouveau appelé à former un ministère, et il paraît qu'aidé de M. de Montalivet, il n'a pas tardé à présenter une combinaison qui offre toutes les garanties désirables de droiture, de capacité et de connaissances politiques. L'estime publique environne les noms des membres du nouveau cabinet, tous hommes spéciaux, qui ne se sont pas compromis dans ce mois d'intrigues et de hasardeuses démarches. Il paraît que le ministère ne retirera pas les lois présentées, mais qu'il ne placera pas la chambre, comme le faisaient M. Guizot et ses amis, dans l'alternative de voter ces lois telles quelles ou de renverser le gouvernement. Ce ministère ne comptera, il est vrai, parmi ses membres ni M. Thiers ni M. Guizot; mais M. Thiers a fait connaître son système, et le caractère d'un véritable homme d'état qu'il vient de déployer, donne l'assurance qu'il ne combattra pas un ministère dans la seule pensée de le renverser, et d'amener au pouvoir les idées qui viennent d'en sortir. Pour M. Guizot, en dépit de ses dernières démarches, on doit augurer

de sa haute intelligence qu'il ne viendra pas combattre des lois auxquelles il a contribué plus que personne, et que ses amis, dans leur propre intérêt, ne pousseront pas l'esprit de secte au point de détruire, par humeur, l'ouvrage de leurs propres mains. Ne serait-il pas curieux, en effet, de voir le ministre des finances qui a groupé les chiffres de la loi d'apanage, voter contre cette même loi, et le sous-secrétaire d'état de l'intérieur combattre les articles du budget qu'il a lui-même préparés? C'est un triste spectacle qui nous a déjà été donné, il est vrai, à l'époque où M. Thiers, séparé de M. Guizot, fut attaqué sur l'emploi du crédit de cent millions, par M. Duvergier de Hauranne, qui avait loué M. Thiers à ce sujet, dans un rapport à la chambre, quand M. Thiers était encore le collègue de M. Guizot. Ce fut un déplorable scandale, et l'impression fut trop fâcheuse pour qu'on puisse craindre qu'il se renouvelle deux fois. Pour M. Molé, qui a traversé cette longue crise avec tant de calme et de loyauté, et qui disait, en voyant les démarches de ses adversaires se croiser dans tous les sens : *Que de peines ils se donnent pour me faire un cabinet!* M. Molé avait bien jugé sa position. On peut en conclure qu'il jugera également bien celle où il va se trouver; et c'est la toute la science du gouvernement.

La presse s'est occupée cette semaine du mariage du duc d'Orléans avec la princesse de Mecklembourg. Cette sérieuse négociation est achevée; les formules de l'étiquette se règlent par ambassades; dans quelques quinzaines l'union sera accomplie, à la satisfaction de toutes les familles régnantes, car, pour le dire en passant, ces têtes couronnées dont le sort est si envié, ne peuvent contracter alliance que sous leur bon plaisir réciproque. Chaque souverain est, par le fait, le beau-père de tout héritier présomptif jaloux de perpétuer sa race. Le grand-seigneur même a voix consultative au conseil de famille.

Nous n'entretiendrons pas nos lecteurs de l'étendue des états du prince Paul, frère de la princesse destinée au fils du roi. Des journaux qui se prétendent bien informés n'ont rien laissé à dire sur ce sujet. Ils ont compté les rivières, les prairies, les bêtes à cornes et à poil de ce duché avec un talent de statistique bien remarquable. Comme ce duché n'est pas destiné à être rattaché à la France par le fait du mariage entre les deux états, nous abandonnons sans regret cette géographie sentimentale. Nous aimons mieux nous réjouir, avec ces journaux, de la grace, des talens et de la beauté de la future duchesse d'Orléans. D'un passé évanoui nous n'avons gardé qu'une admiration profonde pour les belles reines. On aurait trompé l'esprit de cette royale personne si on lui avait peint la France comme le temple de l'étiquette, de cette étiquette majestueuse,

fille de Louis XIV et de Philippe II; les temps ont marché, ou reculé, diraient d'autres: quoi qu'il en soit, ces grandes et futiles choses n'existent plus. Que la princesse ne compte donc que sur des applaudissemens et des suffrages partis du cœur. Belle, elle sera admirée; spirituelle, son nom sera placé par les amis des arts à côté de celui d'une princesse destinée à être sa sœur; qu'elle soit bonne, et elle sera aimée.

Un mariage de cour est une fête pour l'architecture, la peinture et la statuaire; les arts font un appel aux métiers, et toutes les mains travaillent. Voilà comment les princes se font aimer. De leur magnificence bien entendue découle le bonheur du plus grand nombre. Versailles prêtera ses immenses salles au mariage du duc d'Orléans; le grand nom de Louis XIV rayonnera sur cette solennité pour en doubler la majesté.

La crise commerciale, dont on nous effraie depuis deux mois, a, par son exagération, un air de parenté avec la menace des brigands en 93. Chaque ville avait ses brigands à ses portes pour les enfoncer; chaque nuit, les brigands devaient faire irruption, et personne ne vit jamais aucun de ces brigands. Si nous vivions au moyen-âge, nous serions menacés d'une comète ou de la fin du monde. Moins superstitieux, mais toujours avides de merveilleux, nous avons besoin d'une émotion qui remplace la fin du monde et les comètes; cette émotion est aujourd'hui la crise commerciale: demain ce sera autre chose.

Malheureusement, ces mille déclamations empêchent la voix des arts de pénétrer les masses occupées ailleurs.

A part les bruits expirans du Salon, que peut-on nous dire? C'est à peine si l'on ose parler d'un vase de Pergame que le sultan Mahmoud envoie en cadeau à la cour de France. Nous aimons sans doute beaucoup les cadeaux, mais nous frémissons à l'idée des frais et risques de transport dont nous menace celui de sa hautesse. Les souverains devraient bien affranchir leurs présens.

Nous n'avons besoin, du reste, que de nous en rapporter aux paroles de M. Texier, pour que nos craintes soient justifiées. M. Octave de Chabannes fut chargé par M. le marquis d'Eyragues de se rendre à Pergame pour enlever le fameux vase. Nous voici à Smyrne, écrit M. de Chabannes, mais après bien des fatigues. Des obstacles de tout genre sont venus nous assaillir, non pas de la part de la population, qui a assisté à nos travaux avec un intérêt particulier; mais la rigueur de la saison, les routes impraticables, les rivières débordées ont failli nous arrêter long-temps.

Ces obstacles n'ont pas été les seuls, d'après la lettre de M. de Chabannes. Cet officier a été obligé de faire construire un chariot, des échafaudages, des caisses, et d'ordonner ces préparatifs au milieu des ravages de la peste. Nous ne saurions trop louer le zèle de cet officier de marine

et de ceux qui l'ont aidé dans cette expédition. Espérons que le vase de Pergame, une fois arrivé à Paris, n'aura pas la même destinée que les bas-reliefs d'Olympie, qui ne sont guère connus du public que par les conjectures zoologiques de M. Geoffroy Saint-Hilaire; espérons qu'il ne sera pas caché à tous les yeux comme la sculpture de Jean Goujon et de Michel-Ange, qui, depuis dix ans, est enfermée dans le musée d'Angoulême, pour la seule édification des gardiens du Louvre, et que ni les artistes ni les curieux ne peuvent visiter sans une permission autographe de M. de Cailleux.

Les princes malgaches ont été présentés à la cour et ont visité les principaux établissemens de Paris. Rien n'est plus doux et plus tranquille que ces envoyés de la reine des Ovas. Ils vont partout accompagnés de leur suite noire, qui ne semble pas trop s'enthousiasmer à la vue des merveilles de notre civilisation. On dit ces jeunes gens très judicieux; nous serions portés du moins à les croire assez ironiques, si leurs observations sont toujours semblables à celle-ci. On leur demandait l'autre soir ce qu'ils souhaitaient voir dans leur tournée du lendemain: quels monumens? quel quartier? quel prodige enfin? — L'un d'eux répondit: Nous désirons voir le soleil.

Le départ des Italiens, la retraite de Nourrit, deux évènemens d'une haute importance pour le monde musical, se sont succédé dans les derniers jours de mars. Le lendemain, le Conservatoire appelait la foule des amateurs à l'une de ses solennités du matin, et le grand pianiste Thalberg rassemblait le soir même une partie de cet auditoire, qui venait achever dignement sa journée à la salle Favart. Voilà trois jours bien remplis; ceux qui ont été assez heureux pour assister à ces quatre séances doivent se féliciter de leur bonne fortune.

I Puritani sont les grenadiers de l'armée chantante italienne. Veut-elle marcher, elle les met en tête de sa colonne. Se prépare-t-elle à la retraite, *I Puritani* se présentent encore pour la protéger : c'est la pièce de début et de clôture; elle remplit, à Paris, les mêmes fonctions que *le Barbier de Séville* de Rossini sur les théâtres de province. Le brillant succès de l'œuvre de Bellini ne s'est point démenti; cependant ce n'est pas tout-à-fait à son mérite, à la vogue dont il jouit, qu'il doit cette faveur singulière. Les quatre virtuoses favoris figurent dans *I Puritani;* aucun d'eux n'est poignardé, ni empoisonné, ni décapité, ni plongé dans un cachot ténébreux, lorque vient le dénouement. Ils échappent tous, par miracle sans doute, aux catastrophes du mélodrame, aux intempéries de l'opéra sérieux. Un seul est en péril : Rubini; mais il reçoit sa grace, après avoir chanté sa cavatine en *ré bémol* d'une manière ravis-

sante. Au moment où le rideau va tomber, on a la satisfaction de voir la troupe d'élite, le précieux quatuor, rangé en bataille et prêt à recevoir les adieux du public qu'il a charmé pendant six mois. La pluie des couronnes, la grêle des bouquets, la foudre des applaudissemens, tombent sur toutes les têtes et réjouissent tous les cœurs. Cet acte de présence prouve d'abord que les chanteurs attendus sont à leur poste, et prêts à se signaler pendant les six mois d'exercice; et si l'état de leur santé paraît satisfaisant, ainsi qu'on a pu le remarquer le 31 mars, on a lieu d'espérer que les oiseaux voyageurs rentreront dans leur cage dorée, au jour du rendez-vous.

Quatorze opéras ont défilé pendant la dernière saison, et le théâtre s'est ouvert soixante-dix-huit fois pour ses fidèles abonnés. On a joué *Norma* onze fois; *Mosè* n'a paru qu'une seule fois sur la scène. Il a pris une revanche de lundi, mais je ne parle point ici des soirées extraordinaires. Très peu de loges sont louées pour toute la saison; les autres se partagent entre des amateurs qui viennent les occuper un des trois jours de la semaine; et l'exhibition des opéras est combinée de manière que chacun applaudit à son tour *Otello, I Puritani, Il Matrimonio segretto,* etc. Tant de variété jetée dans le répertoire fait que bien des personnes n'ont pu revoir que deux fois une pièce favorite. Rossini avait accoutumé le public aux chefs-d'œuvre; cette veine est tarie, et l'on doit peu compter sur les ouvrages nouveaux. Mais une interruption de six mois ranime la curiosité; l'exécution merveilleuse de Rubini, Tamburini, Lablache, les efforts souvent heureux de Mlle Grisi, soutiennent un enthousiasme qu'il serait difficile de porter plus haut, et sont garans de la prospérité du théâtre.

— Le musicien aime le sucre, *i dolci,* comme disent les Italiens; meringues, beignets, crêmes, gâteaux de toute espèce, poudrés à blanc, ont pour lui des charmes. Dans les festins, il réserve une bonne part de son exécution pour les chefs-d'œuvre de l'office et les fantaisies du petit-four. Le musicien est aussi de complexion amoureuse; je laisse au docteur Fossati à nous expliquer comment il se fait que les bosses de l'amour et du sucre (je me plais à croire que ce n'est pas la même qui sert à désigner ces deux appétits,) se rencontrent si souvent sur les crânes où la musique étale des signes précieux. Je me borne à faire part de mes observations physiologiques, fruit d'une longue expérience, et que des milliers de faits confirmeraient, s'il m'était permis de vous conter les aventures des musiciens, depuis le roi David ou l'empereur Néron, jusqu'à Paganini. Vous savez que ce violoniste avait enlevé miss Warton; vous savez encore que cette fugue n'a pas eu la cadence finale que l'harmoniste génois s'était promise. Séparé de l'objet de ses amours, l'autre Orphée modulait sur tous les tons l'air si pathétique de Gluck: *J'ai perdu mon Eurydice!* Le nom, bien que peu mélodieux, de miss Warton faisait vibrer toutes les cordes sensibles de son cœur, et le portait quelquefois sans transition aucune du calme délicieux de *l'amoroso* aux transports de *l'agitato* le plus véhément. Miss Warton faisait oublier à Paga-

nini que cinquante printemps avaient ramené les rossignols et les roses depuis sa naissance. L'infortuné violoniste avait perdu la trace de la dame de ses pensées, il l'a retrouvée à Marseille; c'est la trace que je veux dire. Miss Warton n'est plus sous les verrous d'une tour inexpugnable, d'un château mystérieux, d'un couvent nuit et jour surveillé; miss Warton se montre aux spectacles, aux promenades; on l'a vue, on lui a parlé. Tel est le rapport fidèle qu'un *dilettante* s'empresse de faire à Paganini, pendant que l'orchestre jouait l'ouverture du dernier concert qu'il a donné à Marseille. — Marchez devant, je vous suis, dit l'impatient virtuose. — Et le concert? — Peu importe, je ne puis rester ici, je suis sur des charbons ardens, il faut que je la voie absolument. On fera une annonce, on dira que je suis malade, que je suis fou. Le public le croira, j'abandonne la recette. Faut-il aller sur le cours, sur le port, à Château-Vert, à Notre-Dame-de-la-Garde? Partons, mais partons, ou je meurs. — Ne vous passionnez pas tant, vous pouvez fort bien donner votre concert avant de parler à miss Warton. — Elle est?... — A New-York. — A New-York? — Oui, c'est là que je l'ai vue, et je la connais fort bien.

Le coup fut un peu rude; il ralentit pour l'instant l'ardeur de Paganini. Mais l'artiste sut apprécier bientôt l'avis qu'il venait de recevoir, et joua tous ses morceaux avec une verve et une expression prodigieuses qui étonnèrent les Marseillais, que tant de prouesses avaient déjà émerveillés. Trois jours après, le virtuose amoureux se livrait à ses douces pensées, à ses rêves de bonheur, sur le gaillard d'avant d'un trois-mâts, doublé et chevillé en cuivre, fin voilier, qu'un bon vent poussait vers les parages de New-York. — Paganini est parti pour l'Amérique; il veut aller exploiter le Nouveau-Monde, y faire rafle de dollars, de cruzades, de gourdes; c'est l'amour des guinées qui le pousse à travers les vagues de l'Océan. — Eh! non; c'est une passion généreuse et noble, un amour digne du grand artiste; c'est Léandre se jetant à la mer pour nager vers le phare brillant que la sensible Héro vient d'allumer.

Un navire américain se croise vers l'île de Pommègue avec le véhicule ailé qui emportait rapidement Paganini et son violon. Ce navire apportait les dépêches de New-York. Le lendemain on apprend que miss Warton est mariée. Les journalistes américains se permettaient même quelques plaisanteries sur le désappointement de l'illustre musicien.

— Nous avons déjà parlé de la représentation donnée au bénéfice de Nourrit, solennité sans exemple encore dans les fastes dramatiques, sous le rapport des témoignages d'estime et d'affection que le public parisien a prodigués au premier ténor qui l'a charmé si long-temps. Nourrit était parti, chargé des lauriers de cette belle soirée. En arrivant à Bruxelles, il a reçu des mains de notre ambassadeur une bague à diamans que le roi des Français lui adressait avec une lettre infiniment flatteuse.

Un acte d'*Armide* faisait partie de la dernière représentation de Nourrit; ce chanteur avait débuté par le rôle de Pylade, dans *Iphigénie en*

Tauride; il a voulu terminer sa carrière parisienne comme il l'avait commencée, sous les auspices de Gluck. C'est un illustre patron sans doute, un des géans de l'art musical; mais la main cruelle du temps n'a pas respecté ses ouvrages; ils ont vieilli, non pas en totalité; certaines scènes sont et seront long-temps encore des modèles, des monumens dignes d'admiration. Ces fragmens, d'une beauté reconnue, ont le malheur d'être précédés et suivis par des morceaux d'une mélodie surannée, accompagnés de traits d'orchestre qui nous semblent bizarres, pour ne pas dire ridicules. Si ce mot effarouchait des oreilles gluckistes, je citerais l'air que chante Armide à la fin du second acte.

Le traits de violon et de flûte, les *gruppetti* qui dominent l'accompagnement pour imiter, en quelque sorte, le souffle des zéphirs, le ramage des oiseaux, ont égayé l'auditoire et produit un effet contraire à celui que le compositeur s'était proposé. Cet air d'une forme si singulière pour nous vient après la scène du sommeil de Renaud, scène ravissante de mélodie, de coloris, de charme, de fraîcheur, scène très mal écrite, mais dont les défauts de style échappent quelquefois à l'oreille du critique exercé. Que de notes frappent à faux dans ce tableau musical d'une suavité si précieuse! Que de progressions dures et bien faiblement justifiées s'y font remarquer! Le duo, *Esprits de haine et de rage*, est l'autre fragment qui s'élève sur les ruines de cet acte; très bien exécuté par Dérivis et Mme Dorus, il a fait une vive impression sur l'auditoire. Ce duo plein de vigueur et de verve est trop peu développé; le même trait d'orchestre serpente sans cesse sous la mélodie vocale, et n'a d'autre modification que celles du *piano* au *forte*, du *tremolo* ou du *legato*. On voudrait le perdre un instant pour le ressaisir ensuite avec plus de satisfaction. Ce trait des violons est d'une pompe, d'une expression tout-à-fait nobles et tragiques; la trombe infernale qui pose ses notes lentes et solennelles sur ces ondulations passionnées complète la magie de cette composition. Croirait-on que cette même phrase est devenue entre les mains de Boïeldieu le motif principal du duo le plus bouffon qu'il ait jamais écrit? Comparez le duo *Esprits de haine et de rage* à celui que la tante Aurore chante avec son portier; faites dire à ces deux personnages ce que les violons de Gluck exécutent, et croyez ensuite à la vérité de l'expression musicale.

Le premier air de Renaud, *Le repos me fait violence*, renferme quelques traits d'une fierté chevaleresque mêlés à des motifs intolérables aujourd'hui. On a remarqué sans doute qu'il finit par une phrase empruntée à la vieille chanson:

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi.

Nourrit a chanté délicieusement l'air du sommeil; l'exécution de ce morceau demande une grande pureté d'organe et de style, une solidité de

talent à toute épreuve. C'est ce que Nourrit a chanté de plus difficile depuis long-temps; il s'en est tiré avec beaucoup d'honneur. Cet air et le duo de la conjuration ont été couverts d'applaudissemens; le reste de l'acte a été reçu très froidement. Le public qui fréquente nos théâtres n'est point assez zélé pour se montrer indulgent envers des morceaux faibles ou surannés qui pourtant doivent leur amener des fragmens sublimes tels que le chœur *Poursuivons jusqu'au trépas*, la scène de la Haine et même le duo *Armide, Vous m'allez quitter.*

— Le *Belisario* de Donizetti a été joué à Londres peu de jours avant l'arrivée des chanteurs italiens du théâtre de Paris. Un seul acteur a complètement réussi dans cette pièce nouvelle. Les journaux anglais font le plus grand éloge d'Inchindi; ce *basso cantante* a déserté notre Opéra-Comique pour rentrer dans son élément. De brillantes propositions lui ont été faites; il ne quittera Londres pour l'Italie qu'après la saison des concerts.

— Le fameux violoniste allemand Moëser vient d'arriver à Paris; il voyage avec son fils, qui, pour son talent sur le violon, s'est déjà montré digne d'un tel maître.

— H. Herz, Liszt, Thalberg, ont dignement soutenu l'honneur et la fortune du piano dans les dernières réunions musicales. Parmi les morceaux qu'ils ont exécutés avec une verve, une agilité prodigieuse, je citerai une fantaisie jouée par M. Herz à l'Opéra-Comique, *la Réminiscence des Huguenots*, de M. Liszt, composition d'une extrême difficulté, que l'auteur ferait bien d'abréger. Nos pianistes ont pris en affection le choral, dont la marche solennelle et la modulation donnent les moyens d'introduire une grande variété d'harmonie et de dessins; mais leur travail se prolonge trop, et le choral nous poursuit depuis quelque temps avec opiniâtreté. Le public, amateur de fantaisies, de caprices, de mélanges, de souvenirs ou de réminiscences, de tous ces morceaux enfin que les pianistes bâtissent avec la musique des autres, s'accommoderait mieux d'un autre genre de gaieté. La prière de *Moïse*, mise en œuvre par Thalberg, a produit une sensation difficile à décrire. Le piano, sous les mains du jeune artiste, est devenu le rival du violon de Paganini; l'un et l'autre ont charmé d'une égale manière. Je vais essayer de faire comprendre le mécanisme des variations établies par Thalberg dessus et dessous le thème de Rossini, non pas tour à tour, mais simultanément.

Figurez-vous une suite d'arpèges partant du milieu du clavier pour en atteindre les deux extrémités, et revenir avec la même agilité au point du départ. Au moment où les deux mains sont près de se toucher, les deux pouces ensemble, ou l'un après l'autre, aidés quelquefois de l'index, frappent la note de la mélodie et souvent l'harmonie qui doit l'ac-

compagner, et ce furtif escamotage est exécuté avec tant d'adresse, combiné de telle manière, que l'on entend la prière de Rossini marcher librement au milieu de cette double et brillante ondulation d'arpèges. La rapidité, l'artifice de cet accompagnement, dont Thalberg sait à propos modérer l'éclat, contrastent avec le motif principal, qui est attaqué largement et de manière à produire des vibrations plus éclatantes. Ce motif se dessine parfaitement, rien n'est perdu, pas même la plus petite appogiature. Cet ensemble est ravissant; il a été salué par des acclamations unanimes. Weber avait déjà fait connaître des effets de cette espèce dans ses sonates; Thalberg a su donner plus d'extension à cette première idée, et s'en est fait un élément de succès d'une grande puissance.

— Le ténor Duprez, que l'Italie vient de rendre à l'Opéra français, débute demain à l'Académie royale de Musique. Beaucoup de personnes diront : « Je le connais, je l'ai entendu à l'Odéon ! » Je leur répondrai : « C'est précisément parce que vous l'avez entendu à l'Odéon, ou à l'Opéra-Comique, où l'on voulut bien lui confier un rôle de sbire, de brigand très subalterne dans *la Violette*, que vous ne le connaissez pas. » Duprez avait alors une jolie petite voix, gracieuse et légère ; il exécutait les roulades comme un serin, et ne s'en faisait pas faute, puisque c'était sa plus belle ressource. Duprez ouvrait la bouche, et pourtant on n'entendait rien toutes les fois que l'orchestre se fâchait un peu; il ne pouvait signaler sa présence que quand le calme s'était rétabli. Ce chanteur, déjà fort habile, est allé en Italie; et l'étude, le travail, l'influence du climat, ont tout-à-fait changé son organe et sa manière d'exécuter. Une voix forte, pleine, sonore, gouvernée avec une grande solidité de talent, a remplacé la petite voix qu'il avait emportée de l'Odéon. Cette voix nouvelle, en gagnant sous le rapport du volume et de la vibration, a perdu toute son agilité. Duprez était parti *double-croche*, il est revenu *blanche*. Il paraîtra d'abord dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*. J'aime à croire que le public parisien appréciera les qualités éminentes de ce chanteur, si souvent applaudi sur tous les théâtres d'Italie.

CASTIL-BLAZE.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

SIXIÈME PARTIE.[1]

« Mon cher Socrate,

« Je t'ai déjà confié les impressions produites sur moi par l'Angleterre et ses usages. Que ta patience consente encore à lire ces derniers souvenirs recueillis au retour. Il m'est doux, je ne te le cache pas, de te les mettre sous les yeux : en les écrivant, j'y gagne de soulager mon cœur et de les fixer dans ma mémoire qui les aime. Enfin j'ai besoin de m'épancher. Je n'ai jamais compris une joie muette. Ceux qui blâment la jeunesse d'être indiscrète, ignorent donc que la confidence est la confession du bonheur, comme la confession est la confidence de la tristesse.

« Le paquebot à vapeur qui devait me ramener en France était amarré le long de la Tamise. Quand j'arrivai à bord, les fours de l'appareil chauffaient déjà, quoique l'heure du départ fût encore

(1) Voyez la livraison du 26 mars.

loin. Je m'assis à la poupe du bateau, me laissant aller à contempler l'éveil de la grande cité. Derrière le brouillard épais d'une matinée d'automne remuaient des milliers de vaisseaux. J'entendais le cri des poulies et la voix des matelots gréant des mâts. En beaucoup d'endroits de cet espace brumeux, je n'apercevais parfois qu'un homme suspendu au ciel, sans distinguer l'appui qui le retenait à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la Tamise. Quelques vaisseaux crevaient ce voile et descendaient le fleuve engourdi. Cette activité de si bonne heure me fit honte. Londres est une ville mortelle à l'oisiveté; j'y ai rougi souvent de n'être ni un brave capitaine de mer, ni un entrepreneur de quelques travaux utiles, à l'exemple de tant de lords.

« De minute en minute, le mouvement que j'observais se multipliait de manière à ne plus permettre de s'en rendre compte. Cette brume grise se distendait, s'animait, et chaque atome entrait en travail. Six vaisseaux, dix vaisseaux, s'en vont au courant du fleuve; l'odeur du goudron parfume l'air matinal; la vapeur des cheminées de la ville en obscurcit la teinte; les heures qui sonnent tombent en flocons cotonneux. L'eau, la terre et le ciel semblent enfermés dans le flacon magique de quelque enchanteur qui les retient malgré les efforts qu'ils font pour s'échapper.

« De ma place, qu'envahissait une marée de valises, de malles et de manteaux, meubles de voyages dont les Anglais abusent, car ils ont, en général, plus de malles que d'objets à y serrer, au contraire des Français, dont les ridicules sacs de nuit laissent toujours déborder le trop plein d'une tige de botte; de ma place, te disais-je, je voyais arriver des ruelles voisines mes compagnons de voyage, aventuriers au petit paquet collé sous le bras, fashionables accompagnés de leurs levriers jusqu'à l'échelle du paquebot, et rentiers qui avaient assez gagné dans la semaine pour risquer la partie fine à leur petite maison de campagne de Greenwich ou de Gravesende. Dès qu'ils étaient à bord, ils cherchaient les uns et les autres la place qu'ils occuperaient pendant la traversée, précaution qui semblera extravagante aux touristes français, espèces de moineaux-francs voltigeant de place en place quand ils sont embarqués, ennuyant de questions les matelots, prétendant savoir mieux gouverner que le timonier, et possédés de la rage de des-

cendre dans la partie du vaisseau où se meuvent les divers ressorts de l'appareil locomoteur. L'Anglais se dit : Cette machine de fer qu'on appelle roue a pour fonction de pousser cette machine de bois qu'on nomme vaisseau; cette machine à deux pieds, qu'on nomme capitaine, a pour fonction de me conduire, moi, autre machine qui ai pour nom passager; que chacun remplisse son devoir. Et il reste à sa place comme l'écrou d'un système auquel il participe.

« Le moment du départ approchait : les cabines étaient pleines; le pont offrait peu de lacunes ; des paillettes de feu, des gouttes d'eau brûlantes jaillissaient en pétillant des parois du tuyau de tôle; on allait tirer au large, déjà les roues battaient l'eau quand le capitaine cria : *Stop !* c'étaient des passagers retardataires qui arrivaient; le paquebot s'arrêta. Du fond d'une chaloupe que je n'aperçus, tant la brume rétrécissait l'horizon autour de nous, que lorsqu'elle nous accosta au pied de l'échelle, sortirent douze ou quinze femmes encapuchonnées sous d'épais manteaux rayés vert et rouge; chacune de ces enveloppes ne permettait guère de soupçonner une créature humaine, qu'à l'aigrette bleue qui sortait de l'endroit où étaient présumablement une tête et une respiration.

« Cette ascension silencieuse par l'échelle du paquebot, à une distance qui nous cachait déjà les bords du fleuve, et exécutée au milieu de la fantasmagorie du brouillard, avait tout l'air d'une vision. A peine toutes ces femmes touchèrent le pont qu'une séparation brusque s'opéra parmi elles. La plus grande fraction passa à l'arrière et disparut par les marches qui conduisent au salon du paquebot; l'autre partie se dirigea vers la proue, où je remarquai seulement alors qu'étaient agglomérés des visages moins aristocratiques, beaucoup de gros fermiers, des marchands de bœufs et des éleveurs de chiens entourés de leurs meutes. L'incident me révélait, sans qu'il fût besoin d'autre commentaire, que sur le paquebot il y avait deux catégories de places : la première pour les riches ou les moins économes, la seconde pour le peuple et la domesticité. Aucune barrière cependant n'indique cette inégalité; le réglement seul retient chacun dans les limites de la place qu'il a payée.

« Nous courions rapidement sur la pente du fleuve, effleurant tantôt à droite et tantôt à gauche ces villas anglaises faites à l'image

des maisons de campagne de l'Inde. Le marbre, le silence et le gazon composent ces délicieuses habitations, où l'on aperçoit tout ce que la fortune fait éclore sous les doigts de l'industrie. Tu vois des prairies alignées comme la planche d'un burin suave, et dans ces prairies des troupeaux de vaches qui paissent au milieu de l'abondance. Le poétique n'y est pas maigre comme en Italie.

« Chose rare, et que les lettres de recommandation ne procurent pas, le soleil parut et déchira cette ouate grise étendue sous le ciel. Dans le midi le soleil est une habitude; dans le nord sa présence est un cadeau. Sous ses rayons peu chauds, mais gais, je vis s'enfuir la brume; et nous respirâmes un air pur.

« Il était alors onze heures; les passagers étaient remontés sur le pont, la plupart tenant une bouteille de vin de Bordeaux d'une main, buvant à même, et de l'autre, un morceau de bœuf froid appliqué à un morceau de pain de l'épaisseur de huit tartines. Autre préjugé dont il faut se défaire, celui de croire que les Anglais ne mangent pas de pain; ils en mangent beaucoup, sans préjudice de ce qu'ils dévorent en mouton et en bœuf.

« Je te ferai grace de la peinture des figures anglaises d'hommes, en général fort déplaisantes; c'est le type carré du Normand abâtardi dans le moule fade et beurré du Saxon; c'est le produit du cheval et du mouton. Il n'est pas question de tous les Anglais; les exceptions sont notables et magnifiques. Ils sont d'ailleurs de haute taille, et étalent l'existence avec noblesse. Ce qu'il y a d'incomparable, mon ami, ce sont les femmes anglaises. Elles sont les Grecques du nord.

« Celles qui étaient à bord du bateau à vapeur ne démentaient pas la bonne opinion que je t'exprime sur elles, quoiqu'elles ne m'apparussent pas avec l'accompagnement de la toilette dont les Anglaises ne savent point se passer. Tu n'es pas de ceux qui croient qu'elles sont toutes blondes comme du chanvre. Leur teint est aussi varié que celui des Françaises, et il naît à Londres, année commune, autant de brunes qu'à Madrid. Brunes et blondes, mes compagnes de route étaient fraîches comme des groseilles de Strawberry. Je ne parle ici que de celles qu'aucun homme n'accompagnait, et qui s'étaient rendues à bord comme une procession de manteaux. Je fus fâché cependant de ne lire sur leurs visages, en-

core chauds des baisers d'adieu de leurs mères, aucune marque de tristesse. Elles riaient comme des folles. Londres avait pourtant disparu derrière les mille tortuosités du fleuve; nous pressentions même déjà le voisinage de la mer, à la couleur plus bourbeuse des eaux, à la stérilité de la côte, et surtout aux larges courans d'air qui nous arrivaient.

« La seule Anglaise dont les traits fussent pleins d'une douleur vraie, était une de celles qui étaient passées à la proue du paquebot, quand la séparation des jeunes filles riches et des jeunes filles pauvres s'était faite. Son coude s'appuyait sur la galerie, et son bras soutenait sa belle tête toute bouclée de cheveux. Une cage allait mal à cette charmante créature avide d'air et d'indépendance. Rouges comme deux grains de groseilles mouillés par la pluie, ses lèvres semblaient, pauvre enfant, murmurer des paroles d'adieu sans fin à la fugitive patrie. La vapeur bleue des montagnes se peignait au fond de ses yeux plongés vers le fleuve : que de choses pénibles elle lui confiait ! Et quand elle regardait autour d'elle la côte qui se précipitait à la mer, elle rappelait la biche effrayée qui, pour échapper aux poursuites, traverse un lac avec du feuillage dans les cornes, croyant emporter la forêt avec elle. La jeune miss se cachait sous sa pensée sauvage. Sa taille était petite, mais elle était encore si jeune que la remarque n'avait aucune valeur. Ses joues n'avaient ni cette fraîcheur roturière, commune aux Anglaises de basse condition, ni cette pâleur des femmes de distinction, pâleur trop louée, qui n'est, après tout, que le signe d'une mauvaise santé. Elle était pâle et fraîche comme on l'est sur la montagne, c'est-à-dire sans excès. Les ailes transparentes de son nez indiquaient une sensibilité vive. Cet ensemble intéressant était couvert par ce glacis d'intelligence et de pauvreté, répandu par la civilisation sur ceux dont elle n'a pas mesuré la fortune à l'ambition ou à la noblesse.

« Je ne détachai plus mes regards de la jeune miss. Je fus touché de cet amour de la patrie, si discrètement exprimé; j'aimais déjà cette jeune fille plus que toutes ses compatriotes, beaux oiseaux sans pays, qui vivent partout où on leur siffle un air qui les amuse dans une cage dorée.

« Il me vint le pressentiment qu'elles allaient peut-être quitter le

paquebot sur quelque point du fleuve; je n'avais pas encore pensé qu'elles n'iraient pas jusqu'en France avec nous. Quoique je ne fusse que depuis quelques heures avec elles, l'idée de cette séparation m'attrista comme si nous nous fussions connus depuis longtemps. Il existe un attachement de hasard qui a, dans sa rapidité d'une minute, ses jalousies et ses regrets. Le cœur renferme des mystères impénétrables de tendresse qu'aucune langue n'est assez subtile pour exprimer. Ceux qui ont langui d'amour pour des statues et ceux qui ont brûlé d'une passion muette pour des femmes dont ils n'avaient connu que le portrait, ne furent pas moins extravagans que moi, me désolant à la supposition que j'étais peut-être sur le point de perdre une femme qui n'aurait pas respiré plus d'une demi-journée le même air que moi, et à une distance où il était presque impossible qu'elle m'eût vu; car j'avoue que la peine de m'en séparer était ce qui me faisait désirer de ne pas voir partir ses compagnes.

« Bientôt je n'eus plus ces craintes à redouter; mon anxiété disparut. Nous découvrions la mer devant nous. La traversée cessait pour tous d'être un trajet d'agrément pour prendre le caractère sérieux d'un voyage.

« Enfin nous franchîmes l'embouchure de la Tamise, et nous nous élançâmes sur la grande mer. La nuit venait. Derrière nous l'Angleterre s'était déjà voilée d'une gaze de brume violette, à travers laquelle bondissaient, comme les troupeaux nuageux des pasteurs d'Ossian, d'énormes rochers, roulant les uns sur les autres du ciel jusqu'au rivage. C'était l'heure où la mélancolie du nord déploie ses ailes de crêpe et plane sur les lacs. Plus de soleil, pas d'étoiles au ciel; il faisait doux. Les passagers et les passagères, trouvant cependant que l'air était trop vif pour rester sur le pont, descendirent dans leur cabine, l'un après l'autre, se livrer au sommeil, tant la nature leur semblait digne d'être admirée. Graduellement les objets s'effaçaient dans le lointain que nous avions quitté. Bientôt il n'y eut sur le pont du navire que le capitaine, la jeune Anglaise, moi, le timonier et un autre matelot de quart; celui-ci s'endormit dans son manteau le long de la galerie, après avoir allumé la lampe de l'habitacle.

« Entre la poupe et la proue du vaisseau, peut-être ai-je oublié

de te le dire, s'étend un banc, respecté des deux catégories de passagers dont je t'ai parlé. Les riches ne sont pas assez humbles pour y prendre place, les pauvres sont trop fiers pour l'occuper. Ligne neutre, il est presque toujours vide pendant la traversée. Dès qu'elle se vit seule sur le pont, la jeune fille alla s'asseoir sur ce banc limitrophe, heureuse sans doute de se rapprocher des places d'honneur sans qu'il en coûtât aucun sacrifice à sa médiocrité orgueilleuse. A peine était-elle sur ce banc, que j'étais près d'elle, confondant au gré de la brise les plis de mon manteau avec les plis du sien. J'essayai de lui parler; mais le vent qui fraîchissait de plus en plus emporta mes quelques paroles, et je n'eus pour réponse qu'une boucle de ses cheveux qui effleura mon front et courut sur mes lèvres; car, au bruit de ma voix, elle s'était brusquement retournée, et, dans ce mouvement, ses yeux furent sur mes yeux.

— Miss n'a jamais voyagé sur mer?

— Pardon, monsieur, me répondit-elle en anglais; ceci est mon second voyage.

« Quel était le premier? Il eût été indiscret de le demander. Mais où peut être déjà allée une fille de quinze ans? pensai-je avec dépit. Pourquoi avec dépit? diras-tu. Si un jour tu aimes, tu te feras toi-même la réponse.

— Pensez-vous, miss, que nous aurons de l'orage cette nuit?

« C'est là tout ce que je trouvai de moins stupide à lui dire pour ne pas laisser mourir la conversation à son début.

— Auriez-vous peur de l'orage? répondit-elle et en me regardant avec une pénétration qui m'effraya pour l'opinion qu'elle concevait de mon courage.

« Une exagération en appelle une autre.

— Je voudrais, miss, qu'il fît une horrible tempête cette nuit.

— Pour que nous périssions tous, sans doute?

— Pour vous sauver, lui dis-je.

« Une Parisienne eût éclaté de rire à ce souhait romanesque.

— Je vous remercie, monsieur, me répondit la jeune miss en nouant plus étroitement les rubans de son petit chapeau de paille sous le menton; mais je sais nager.

« C'était refuser un service de la manière la plus péremptoire,

surtout à un homme qui n'aurait pas eu trop de ses deux bras pour ne pas se sauver.

— Mes frères m'ont appris à nager dans un lac voisin du presbytère. Je suis protestante, et l'éducation des enfans, vous le savez, est dans notre sainte religion plus forte que celle des enfans catholiques. On nous enseigne de bonne heure ce que n'apprennent jamais les filles des papistes, d'ailleurs très ignorantes sur tout.

— Votre père a donc été votre maître?

— C'est lui qui m'a appris le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

« Juge si je me sentis petit quand j'entendis une enfant me dire naïvement qu'elle savait tant de langues, moi qui, pour me venger de connaître mal la mienne, en estropie tant d'autres. J'éprouvai dans ce moment que le meilleur moyen de guérir un Français de son pauvre babil de science, était de lui donner une Anglaise pour femme.

« Dans ma confusion, je lui aurais volontiers parlé latin, comme ce savant sinologue aux Chinois de Pékin, arrivés un jour malencontreusement à Paris. Mais si elle m'eût répondu en chinois!

— Et vous connaissez, miss, les poètes de ces nations dont vous parlez les langues? continuai-je en tremblant.

— Les meilleurs me sont assez familiers. J'adore les poètes espagnols. Avez-vous lu Garcilasso de la Vega?

— Oui, miss! m'écriai-je comme un homme sauvé.

— Alors vous avez dû retenir ces vers qui sont de lui :

Y en la tercera rueda,
Contigo mano a mano,
Busquemos otro llano,
Busquemos otros montes y otros rios,
Otros valles floridos y sombrios
Do decansar y siempre pueda verte.

— Ces vers sont divins, miss.

« Et je les redis machinalement en français; car, si on parle plusieurs langues, on ne sent jamais vivement que dans la sienne.

« Dans la troisième sphère, avec toi, ma main dans ta main, cherchons d'autres plaines, cherchons d'autres montagnes, d'autres rives fleuries, où se reposer et où je puisse toujours te voir. »

« Mon ami, cette poésie, écrite il y a trois cents ans par un sauvage Castillan, est une rêverie inconcevable pour le temps où elle fut écrite. L'amour, l'ennui des choses terrestres, si profond de nos jours, la mélancolie, sont mêlés dans cette églogue inspirée par le troisième ciel, où le poète souhaite d'aller rejoindre son amie : le premier est trop bas pour qu'il y ait songé. Je regardai les yeux de la jeune miss; ils étaient noyés de larmes. C'est qu'elle aussi allait chercher d'autres lieux et d'autres rives inconnues. Reconnaissance aux poètes! ils établissent une communion entre toutes les ames aimantes de la terre. Reconnaissance aux poètes! on aime comme ils ont aimé; ce qu'ils ont dit, nous le répétons mille ans après leur mort, et ceux qui nous écoutent pleurent. Garcilasso me révélait un cœur que, sans lui, je n'aurais jamais soupçonné si plein de fraîcheur, d'élévation et d'harmonie. Reconnaissance à Garcilasso!

« Oui, vous aussi, miss, vous allez vers d'autres rives. Mais où est le bien-aimé qui, la main dans votre main, vous conduira à la troisième sphère?

« — Porte à tribord, cria dans ce moment le capitaine d'une voix brève, porte à tribord! navire près de nous, à babord. Attention, timonier!

« En effet, presque dans notre sillage, nous aperçûmes une goëlette qui se dirigeait vers le nord; elle passa comme un éclair; le sifflement du vent dans ses cordages, la lueur de sa lanterne qui raya nos voiles, un chien qui aboya, et par le trou des sabords, deux figures que nous vîmes à la poupe, ce fut tout. Notre capitaine s'assit de nouveau, le matelot de quart se recoucha; et la main de la jeune miss resta dans la mienne.

« — Farewell! adieu, s'écria-t-elle en tournant la tête du côté où elle ne voyait plus que les derniers phares de l'Angleterre, son pays; farewell!

« Moi je voyais les phares de la France, et je me disais tout bas : Salut, ma patrie; dans une heure Boulogne, demain Paris!

« Comprends-tu, mon ami, combien cette tristesse de la jeune miss et le ravissement de mon retour nous unissaient par la voie secrète des contrastes : je la ramenai d'Angleterre comme un souvenir de ce beau pays; j'étais pour elle la première branche sur laquelle elle s'appuyait en le quittant. Quel bonheur! j'allais lui être

utile, j'allais être son guide sur cette autre mer où ma proposition de la sauver ne serait peut-être pas aussi vaine que dans le trajet du détroit. Elle le sentait instinctivement, si je devais en croire la pression de sa main, tandis qu'elle regardait s'éteindre le dernier point lumineux des phares anglais. Quelle joie de n'avoir pour rival que la patrie dans le cœur d'une femme, et une patrie qui n'est plus qu'une goutte de feu suspendue entre deux infinis.

« Elle s'inclina vers moi; sa tête s'appuya sur mon épaule; elle y resta : l'enfant n'avait plus de patrie. Le dernier phare avait disparu.

« — Debout! debout! criaient les matelots par les écoutilles et par la porte de la chambre, debout! Nous sommes arrivés! Boulogne! Boulogne! Ohé! les autres, éveillez-vous!

« Nous étions à Boulogne. Notre navire s'allongea le long du quai; des planches appuyées, un bout sur le pont, un bout sur la terre, facilitèrent le débarquement des passagers; je touchai le sol de la France.

« Fort indifférent sur le choix d'un hôtel, je m'acheminai vers celui où mes voyageuses allèrent, au milieu d'une nuée de matelots et de domestiques qui portaient des falots. Les adroits coquins profitent de l'espèce d'ivresse que répand dans tous les sens l'agitation de la traversée pour prendre un empire absolu sur la volonté des passagers. Ils vous remorquent où il leur plaît; il ne tiendrait qu'à eux de vous considérer comme des épaves et de s'approprier vos effets.

« Une grande table couverte de mets froids nous attendait dans la principale salle de l'hôtel. Son aspect me ravit, non que je sois très gourmand, mais la somptuosité en tout est mon faible. Je n'espérais pas voir s'asseoir avec moi, à ce banquet de nuit, mes frêles compagnes du bateau à vapeur. Les sylphes, elles avaient besoin de se reposer, et de puiser dans un sommeil réparateur de nouvelles forces pour le départ du lendemain. A six heures deux diligences, dans l'une desquelles j'avais obtenu à grand'peine une place sur l'impériale, les rouleraient, fardeau léger, vers Paris. Ce n'était pas trop que ces quelques heures de trève qui leur étaient laissées entre l'arrivée et le départ.

« Mes prévisions étaient fausses. Toutes les jeunes filles anglaises,

irlandaises ou écossaises, les plus souffrantes même, celles dont la mer avait ravagé cruellement les traits et la toilette, prirent place autour de la table. Mon Dieu! pensai-je, que vont-elles manger, si délicates et si diaphanes! je ne vois ici que des montagnes de bœuf, des pyramides de côtelettes, des baquets de pommes de terre, des buissons de homards et d'autres choses aussi légères. Si l'aubergiste avait lu Ossian, s'il était lakiste le moins du monde, s'il n'ignorait pas, le bourreau, que ses hôtes s'appellent Bella, Diana, Dorothy, Edith, Grace, Jemima, Love, Mercy, Nanny, oserait-il leur offrir, par un contresens odieux, ces mets de plomb, bons tout au plus pour des matelots de docks.

« Nous bûmes du porto; quand je dis nous bûmes, je veux dire que toutes ces demoiselles pâles en burent d'abord un plein verre.

« Elles attaquèrent ensuite les côtelettes avec furie. C'était merveille de voir ce pillage exécuté par des doigts roses et des ongles transparens! Comme les jeunes filles vaporeuses mangent, mon ami! Défie-toi, Socrate, du burin anglais! Vois-tu, ces femmes taillées en fuseau, au visage ovale comme l'ellipse d'un bel astre, engloutissent le bœuf rôti à pleine bouche. Oh! mon ami, pour croire à la poésie des Anglaises, ne les vois jamais manger.

« Les poulets froids y passèrent comme les homards et les dindes farcis. Il n'y avait plus de Love, ni de Diana, ni de Nanny, ni d'yeux bleus tournés vers le ciel dont ils ont la couleur; il y avait des appétits insatiables et des soifs qu'irritait le porto. Encore une fois, brûle tous les keepsake. Ces petites demoiselles roses, souriantes, tendres et voilées sous leurs cils et leur pudeur, sont de véritables ogres.

« Enfin, nous en conclûmes avec le porto et l'on apporta le champagne, qui fut suivi de l'eau-de-vie. Alors s'émut une controverse intéressante entre toutes ces frêles créatures, sur la question de savoir, si l'eau-de-vie devait être bue dans les verres à champagne, ou le champagne dans les petits verres à eau-de-vie. La majorité opina qu'on devait boire autant qu'on avait envie, sans s'arrêter à la difficulté puérile du contenant.

« Une heure après le dîner, ces anges ne prirent plus que du thé et ne mangèrent que des tartines beurrées et du jambon de Pré-salé.

« Harassé d'avoir tenu tête à tous ces êtres aériens, je me retirai dans ma chambre, empressé d'ouvrir la fenêtre pour respirer.

« En regardant la lune qui, en se levant, jouait avec les flots, je pensai à celle qui avait manqué à ce dîner, à celle qui n'avait bu ni porto ni eau-de-vie.

« Je pensai à elle toute la nuit. Le bonheur d'être de retour en France, d'entendre sonner les cloches, qui sonnaient en français, ne lutta pas un seul instant avec avantage contre le souvenir toujours présent de la jeune miss. J'aurais désiré être Anglais, être blond, être né dans le Hampshire, pour m'assimiler à elle par tous les points de mon existence. Je considérais ma nationalité, ma figure, comme autant d'ennemis qui m'éloignaient de son attention. Heureux, me disais-je, ceux qui l'ont connue, qui l'ont vue, toute petite, courir sur le gazon, aller au prêche avec un petit chapeau collé à ses joues roses, glisser sur la glace du lac, de ce lac où elle apprit à nager; tu sais, le lac près du presbytère? Aimer, mon ami, ce n'est pas une affection si aveugle et si étourdie qu'on l'imagine. L'amour se rend compte jour par jour, heure par heure, du passé d'une femme. Il est avide de tout savoir. Il remonte jusqu'à la naissance d'une femme. Il se penche sur son berceau, et la voit dans sa fleur. Ensuite, il la regarde grandir; il ne veut pas qu'un autre l'ait prise à dix ans par la taille pour lui faire traverser un ruisseau; il ne veut pas qu'un autre ait éveillé un sentiment, une idée, une lueur d'affection dans son ame. On ne sait pas, je le sais, moi, aujourd'hui, tout ce qu'on a de jalousie pour une femme avant de la connaître. C'est que la femme qu'on aime, on l'a toujours connue.

« Cruelle pensée! Qui sait si la jeune miss n'a pas laissé là bas ce que je lui demande ici, un premier amour. Oui! ces pleurs, ces regrets, me disais-je dans cette nuit si belle et si tourmentée, attestent les douleurs d'une passion rompue. Elle aime là bas! Ce n'est pas le phare, ce n'est pas le lac du presbytère, ce n'est pas la patrie qu'elle regrette; c'est un ami, c'est un rival. Il doit s'appeler John, James ou Arthur. Oh! pourquoi Napoléon n'a-t-il pas écrasé l'Angleterre?

« De lassitude, je tombai dans un fauteuil et je ne pensai plus; pendant des heures entières mes regards furent machinalement

occupés à suivre des troupes de pêcheurs qui, avec des rames sur les épaules et tirant de lourds filets, marchaient le long de la côte en chantant. Comme les passions nous font, mon ami! J'enviais le sort de ces pêcheurs aussi dépourvus de désirs que les huîtres qu'ils vont pêcher.

« Il y a des nuits qui ont cent heures, celle-là ne finissait pas. Cependant le jour parut, si l'on peut donner ce nom à une lueur plus sombre que celle de la belle nuit qui venait de s'écouler.

« Bientôt la voix du conducteur résonna dans les corridors de l'hôtel; nous allions partir. Dans la demi-obscurité qui régnait, je vis monter l'une après l'autre dans les diligences les jeunes Anglaises du paquebot. Elles étaient fort silencieuses dans leurs fourrures et sous leurs capotes. Après la prise de possession de toutes les places d'intérieur, on nomma les places de l'impériale et des autres cellules latérales des deux diligences; la dernière n'avait plus que deux places vides; une pour moi, l'autre.... Je n'ai pas besoin de te dire à qui elle était destinée.

« Mon ami, le hasard, c'est Dieu. Ce hasard, je ne l'aurais pas échangé pour une couronne. Quand je la sentis près de moi, son coude contre le mien, je me fis petit, je ne respirai plus, je tremblai qu'en me voyant là elle ne demandât à descendre dans l'intérieur. Mon Dieu! que le bonheur tient peu de place.

« Quand les jeunes miss se furent bien assurées qu'elles n'avaient oublié ni leurs malles, ni leurs valises, ni leurs sacs de nuit, et cela à huit ou dix reprises, quand les gouvernantes, à leur tour, furent convaincues, comme de leur existence, qu'elles ne laissaient derrière elles ni une paire de bas, ni un pot à beurre, ni une tasse à thé en terre rouge de Jersey, alors elles prièrent le cocher de ne pas encore partir, attendu qu'elles n'avaient pas eu la précaution de se réchauffer l'estomac par un tout petit verre de rum. C'était trop juste. On leur donna leur ration matinale, et les fouets claquèrent.

« Le jour était venu; le temps paraissait devoir se maintenir fort beau. Les diligences du nord sont des montagnes. Me vois-tu là-haut trônant sur des paquets, dominant les vallées et les fleuves, découvrant cinq lieues de plaine de tous côtés. Je tarde bien, n'est-ce pas? à te parler de ma compagne. C'est que je n'ai encore

rien à t'en dire. Elle ne s'est pas détournée un seul instant de sa lecture. Cette lecture, je m'en assurai par une petite indiscrétion de mouvement, ce n'était pas la Bible ou les Psaumes; c'était Byron. Ce poète-là m'irrite. Je l'ai trouvé partout en Angleterre. Comme nationalité, cette lecture est fort louable; comme goût, elle est très contestable à mon sens; comme occupation, c'est à faire mourir de dépit ceux qui la subissent de la part des autres. Byron sera encore, pendant cinquante ans, le rival de tout homme en Angleterre. Il est l'amant-né des jeunes filles, qui, du reste, ne l'appellent que leur bon ami.

« La jeune miss ferma enfin Byron, comme si elle eût entendu ma pensée, et elle se tourna un peu de mon côté. Nous nous sommes beaucoup moqués,— et de quoi ne nous sommes nous pas moqués? — des anciens poètes, de ce qu'ils comparaient toujours les yeux de leurs maîtresses au soleil. A Paris, je permets qu'on se raille de cette image; on y connaît si peu le soleil! mais, pour tout autre qu'un Parisien, que cette comparaison est bien sentie. Voici en quoi elle est juste. Rien n'est au-dessus du soleil, et rien n'est au-dessus du regard d'une femme aimée.

« Que la France est belle! » fut sa première parole.

« Mon ami, en ce moment je me dis comme Louis XIV, touché de cet éloge que je me croyais dû : La France, c'est moi!

« Elle avait raison, du reste. Nous apercevions de notre promontoire mouvant des églises normandes aux clochers fluets, de claires rivières tournant et retournant autour de petits bouquets de villages qu'on aurait cueillis volontiers, et çà et là, encadrés comme des pièces d'échiquier, de petits bois, des carrés de pommiers, et des lacs enveloppés de genêts.

— Comment appelez-vous ce village? me demanda la jeune miss.

— Et celui-ci?

— Et celui-là, plus loin, à notre droite?

— Quelle est cette église?

— C'est l'église de Sainte....

— C'est ma patronne....

— Vous vous nommez donc ainsi?

— Oui, mais ce n'est pas le seul nom que j'aie. J'en ai un autre que j'aime mieux, et auquel je réponds.

« La jeune miss se tut.

« Quel autre nom avait-elle? Crois-tu qu'il soit indifférent, mon ami, qu'une femme s'appelle Gertrude ou Scolastique? Ce n'est sans doute qu'un enfantillage de ma part, mais j'ai des préventions sur les noms. Jamais je ne pourrais me résoudre à dire : ma chère Scolastique.

— Je m'appelle, reprit la jeune miss, je m'appelle Alice.

— Alice! c'est un très joli nom.

« Désormais, je ne la nommerai plus qu'Alice dans mes lettres. Ce nom, je ne l'oublierai plus. Comment s'effacerait-il de ma mémoire? Il servira, au contraire, à me remettre en présence de tous les objets que j'avais sous les yeux. Quand je l'entendis, nous descendions une côte rapide, le vent soufflait vers nous, la plaine était couverte de bruyère, des nuées de corbeaux traçaient des triangles au couchant, trois petits nuages voltigeaient autour du soleil.

Je m'aperçois un peu tard que j'abuse du privilége des voyageurs. Mon récit passe les bornes permises. Comme la critique aurait beau jeu si je faisais un livre! Rassure-toi : je ne publierai jamais deux lignes justiciables de son tribunal. Moi, écrire! moi insensible à l'éloge! moi que la critique la plus bienveillante pétrifierait pendant des mois entiers! J'admire, en vérité, ceux qui l'affrontent, ceux qui, brûlés au dedans d'une juste fierté, et qui, pleins de la conscience de leur mérite, ont le courage d'une modestie menteuse, et s'apprennent à rougir et à baisser les yeux, comme une jeune fille, de peur de paraître voler le bien légitimement acquis de l'éloge. Il n'y a qu'un dieu ou un imbécile qui puisse dire : *Je ne suis pas venu pour être le premier, mais le dernier.* Encore une fois je ne serai pas auteur. Laissons donc ce propos se perdre dans les sables. Revenons à miss Alice. T'es-tu jamais dit au bord de la mer : Si cette vague roule jusqu'à mes pieds, je serai... Mais tu n'as jamais vu la mer ; tu as dû te dire quelquefois alors en regardant les étoiles : S'il s'en détache une de ce côté du ciel, je serai roi. Et comme de raison aucune étoile n'a jamais changé de place.

« Pour moi, mon ami, ce miracle s'est fait ; l'étoile du ciel m'a entendu.

« Nous arrivons à Paris.

« A peine étais-je rentré à l'hôtel, que miss Alice se présenta et remit à ma mère une lettre de recommandation. L'étonnement m'avait cloué sur pied. Comment! miss Alice avait pour protectrice ma mère, ma maison était la sienne, et le voyage ne m'avait rien appris!

« L'accueil qu'elle reçut, quoique cordial, ne me satisfit pas. J'aurais désiré que ma mère l'embrassât, qu'elle lui parlât avec plus d'effusion, et lui offrît notre plus riche appartement. Les femmes ne savent pas recevoir les femmes; les mères n'entendent rien surtout à rendre heureux les fils dans les personnes qu'ils aiment. Si j'avais osé, comme je lui aurais dit : Restez ici, miss, cet hôtel est à vous; commandez à ces domestiques, ils sont les vôtres; indiquez vos heures de repos et de travail, on les respectera. Exigez-vous encore que je vous serve, que je vous serve à genoux, que je vous accompagne dans le monde, dans vos promenades; et pour vos promenades acceptez mon équipage? C'est moi, rien que moi, qui vous conduirai dans Paris; je ne vous quitterai pas, je ne vous perdrai jamais de vue. Et que ne lui aurais-je pas dit encore, mon ami, sans ma timidité, sans mon respect pour ma mère? Il a fallu, mon ami, refouler toutes ces protestations si vraies, si chaudes de mon cœur, dans mon cœur même.

« Voici ce que lui a dit ma mère.

« Il ne conviendrait pas, mademoiselle, que vous restassiez chez « moi, même un seul jour; votre candeur souffrirait de la liberté « d'un monde que vous devez oublier, puisque vous vous destinez « aux saintes pratiques de la religion. Je vais sur-le-champ vous « installer dans le couvent des Irlandaises, où des compagnes, « des compatriotes, des sœurs vous attendent. Vous y trouverez « ce délassement d'esprit et de corps dont vous avez besoin après « un voyage pénible. »

« La jeune miss balbutia quelques paroles de reconnaissance et se disposa à partir pour le couvent avec la même abnégation qu'elle aurait eue, je crois, pour affronter le martyre. La résignation est au suprême degré la vertu des femmes. Aussi combien y a-t-il eu plus de saintes que de saints.

« Je restai seul avec la jeune miss tandis que ma mère alla s'ap-

prêter pour la conduire au couvent. Ma contenance fut alors plus gênée que la sienne. Je suis toujours au-dessous de l'occasion; je la fais naître avec bien plus d'adresse que je ne sais en profiter. Miss Alice n'éprouvait aucune contrainte; elle dénoua son petit chapeau de paille, aux longs rubans verts, et ses beaux cheveux aux boucles mignonnes flottèrent comme lorsque le vent les fouettait à la proue du bateau à vapeur. Je ne m'aperçus pas que les appartemens de l'hôtel, tout magnifiques qu'ils sont, lui aient arraché un geste de surprise. N'est-ce pas la marque d'un esprit élevé, cette assimilation immédiate au luxe, à la grandeur, et aux choses trop éclatantes pour le vulgaire? Elle se promena dans le salon, elle se regarda dans la glace, parcourut des yeux le jardin, comme si elle eût été chez elle, au presbytère. Un seul meuble l'arrêta, ce fut mon piano, qui ne dut pas cet hommage à la beauté de ses pieds d'ébène, ni aux incrustations de nacre dont il est enrichi. Miss Alice s'en approcha avec émotion, s'assit auprès, l'ouvrit avec une familiarité pour laquelle je lui aurais baisé mille fois les mains, et s'accouda à l'un des côtés. Ensuite, avec la préoccupation du poète au bord de la mer, quand passent et repassent les vagues et leurs murmures, elle regarda les touches d'ivoire de l'instrument. Mes yeux ne la quittaient pas. De plus en plus entraînée par sa rêverie, elle appuya mollement ses deux mains sur les touches, préluda comme sans y prendre garde pendant quelques minutes, et bientôt je distinguai les intentions d'un air que j'avais entendu mélancoliquement siffler par un matelot, un jour qu'un vaisseau de haut bord appareillait de la Tamise pour la Californie.

« Cet air était pénétrant comme la voix humaine quand elle est l'écho d'une vive douleur ou d'une joie soudaine; qu'avait-il besoin de paroles pour expliquer le sens dont il était empreint? C'étaient à la fois le soupir du pauvre, le regard de la mère à son enfant, le cri du voyageur à la vue de la maison paternelle derrière la haie, le pas hâtif de l'amant qui se rend au toit de la fiancée; si aucune parole ne dit bien cela, quelle parole rendrait l'amour de la patrie, qui se compose de ces sentimens de souffrance et d'amour? Ce qui seul le traduit, mon ami, comme le cri traduit la douleur, c'est la musique, la sainte musique d'un air

national, musique simple, grande, éternelle, où le ciel, les eaux, la terre, le vent, les hommes, leur croyance, leur force, leur liberté font chacun leur partie, car chacun de ces sentimens éternels y a écrit une note.

« La jeune miss m'oublia, oublia qu'elle était étrangère chez moi, pour s'abandonner à l'inspiration de son ame, avec laquelle bien plus qu'avec ses doigts elle jouait sur le piano son air national de l'Irlande. Que de tableaux attendrissans et sauvages, que de montagnes pleines du bruit du cor, que de vallées ondoyantes passèrent sous mes yeux, tantôt au moment où les étoiles versent leur lumière dans les lacs, tantôt lorsque le soleil d'été dore chaque brin d'herbe! J'entendais tout, je voyais tout dans cette musique, simple, je le répète, comme un bonsoir qu'au coucher du soleil se disent deux amis de chaque côté de la rivière bleue et profonde qui les sépare.

« Quand elle eut cessé de jouer, je restai encore long-temps sous l'impression de sa divine musique; elle-même était si émue, qu'elle n'eut pas la force de repousser ma main, qui serra la sienne. La musique continuait l'œuvre d'alliance commencée par la poésie dans le trajet d'Angleterre en France. Je bénis une seconde fois ces amis du cœur, ces artistes dont le langage, répété des siècles après eux, surprend, enchaîne, et dit pour nous ce que notre insuffisance ne saurait exprimer comme eux. Malgré mes efforts pour te donner une idée de mon état nouveau, ah! que tu es sans doute loin, mon ami, d'entrer avec moi dans cette sphère où je me sens porté depuis quelques heures. Si tu n'as pas brûlé la lettre où je te racontais le bal des Tuileries, cette lettre dont chaque ligne, lorsque je l'écrivais, semblait se détacher de ma plume comme des étincelles électriques du bout d'une baguette d'acier, eh bien! cette lettre ne renferme pas une seule surprise, un seul sentiment comparable à ma situation d'à-présent. Mon effusion n'était qu'inquiétude d'enfant, admiration fastueuse; ce n'était pas, enfin, cette faiblesse sans nom, cette ivresse du sang, ce mal universel dont on craint de guérir; j'aimais toutes les femmes, j'en aime une; j'aime, et, renouvellement étrange que je ne t'expliquerai pas, depuis ce moment je me sens meilleur, j'éprouve une tendresse illimitée pour tout ce qui m'entoure. Ma vie,

mon bras, ma fortune à qui les voudra! J'ai besoin de me répandre au dehors, de rendre sensible aux autres la joie dont je suis plein. Ah! vienne, vienne un pauvre me tendre la main, et je la chargerai d'or, et je le remercierai de m'avoir soulagé! Si je savais ce soir une pauvre fille ne pouvant se marier faute d'une dot, j'irais à son grenier et je la ferais sourire comme une reine en lui mettant sa dot sur la cheminée. Je veux voir tout le monde heureux; si j'osais, j'écrirais sur mon chapeau : « Saluez un homme heureux, vous qui passez, car il aime, car il est aimé. »

« Enfin, je te l'ai dit, ce mot : je suis aimé; car lorsque miss Alice est partie, elle m'a regardé avec tant de bonté, avec une si douce persistance, que je n'ai pu douter de mon bonheur. A présent je ne désire plus rien, ma vie est complète. Fou que j'étais, d'avoir désiré quelquefois d'être militaire, orateur célèbre, grand poète! tout cela vaut-il ce bonheur, aimer! être aimé!

« Je ne dormirai pas cette nuit, je ne veux plus dormir. Ce serait me laisser voler une pensée toute pour elle.

« Mais, à propos, où et quand la reverrai-je? Je l'enlèverai, je l'épouserai. A demain les réflexions, si toutefois je puis réfléchir, car je suis fou. Heureux les fous d'amour : on les plaint, moi, je les envie. Ils ont retenu, arrêté, scellé comme une statue d'airain, dans leur mémoire, les traits aimés, le beau corps, l'ame de leur amie. Ils ont vécu, ils vivent, ils vivront avec elle, et elle mourra au même instant qu'eux.

« Adieu, je n'ai plus rien à te dire, si ce n'est qu'elle est charmante et que je l'aime, qu'elle a les cheveux presque noirs et que je l'aime, que ses yeux ne sont pas très bleus, mais que je l'aime; que sa bouche n'est ni ridiculement petite, comme les mauvais peintres savent les faire, ni trop grande cependant, et que sa taille, ainsi que toutes les beautés de sa personne, a ces moyennes proportions sans lesquelles rien n'est absolument parfait.

« Adieu, mon ami, adieu! Partage mon bonheur, pour qu'il soit double.

« Ton frère,

« WASHINGTON. »

« Mon cher Washington.

« On me remet ta lettre, ami; je vais la lire; laisse-moi achever de respirer le frais à ma croisée, ma petite croisée qui domine les jardins du faubourg Saint-Antoine et d'où l'œil plane sur les jolis marais des barrières : c'est une vue charmante agrandie de l'horizon boisé de Vincennes. Jamais soirée de printemps ne me sembla plus pure; elle est même peut-être un peu trop ardente pour la saison; et en effet, les maraichers se donnent plus de mal que de coutume pour arroser leurs plates-bandes de légumes, et leurs jeunes couches de melons. Ce relâchement précoce de l'air m'a ôté depuis quelques jours la moitié de mes forces; le matin et le soir j'éprouve des langueurs sans souffrir précisément. Mon mal n'est nulle part et il est partout. Encore est-ce un mal? C'est ce que j'ignore. Il m'attaque par momens comme un accès, il m'effleure comme une bouffée d'air, et il passe. Je tressaille sans cause; puis-je appeler une cause l'impression obscure produite par l'accident le plus commun? Si le vent m'apporte l'odeur des fleurs de pommier, ou le bruit des cloches du couvent, si, comme au moment où je reçois ta lettre, il va faire nuit, si les champs ondulent tout à coup sous un éclat de la lumière expirante du soleil, je me sens alors supris par une défaillance inconnue, et mon cœur est malade jusqu'à la nuit. Il y a dans un jardin, placé à côté du nôtre, derrière le mur de clôture de l'hospice, un lilas que je croirais enchanté si j'étais superstitieux. Plus il s'est développé sous l'influence du printemps, et plus ce malaise dont je suis atteint, a augmenté en moi. Quand il poussait des feuilles et des boutons, je frémissais comme lui à la brise du soir; à ses premières grappes violettes, j'ai été plus mal; et depuis qu'il est chargé de bouquets, de petites étoiles bleues et blanches, je suis accablé de faiblesse. Hier surtout, j'ai failli m'évanouir en apercevant entre ses branches des oiseaux qui chantaient, des moucherons, des papillons blancs, des fils de la Vierge tendus de grappe en grappe, et derrière ce voile animé un chapeau de paille noué aux rameaux, le chapeau oublié de quelque jeune fille sans doute. Si je n'avais eu que huit ans, je me serais élancé sur ce mur pour le franchir et pour presser cet arbre contre moi. A qui supposes-tu qu'appartient ce chapeau de paille?

. . . . . .

« J'ai lu ta lettre, ami, et ta lettre au lieu de détourner ma pensée de cette obsession maladive, l'a fixée en moi plus que jamais. Tu m'as donné la fièvre, quand je n'avais que le frisson. Tantôt j'étais glacé, tantôt brûlant en te lisant. Explique-moi pourquoi cette lettre la plus faible de toutes celles que tu m'as écrites jusqu'ici, la plus négligée, m'a occupé, saisi, remué, plus fortement qu'aucune des précédentes. Maintenant j'en suis convaincu, les grands écrivains sont ceux qui écrivent comme ça vient. Mon expression n'est peut-être pas choisie, mais je la laisse par respect pour ce principe que je professe, sans me croire ni te croire un grand écrivain. J'aurais peur de déchirer ta lettre; il en coulerait peut-être du sang. C'est qu'elle est vivante, ami. Ecris-moi toujours ainsi; envoie-moi des larmes, j'ai soif de pleurer.

« Qu'elle est intéressante ta traversée, et pour la faire avec toi, que j'aurais donné la moitié de ma vie si elle ne t'appartenait tout entière! Je te plains pourtant de n'avoir pas essuyé d'orage au milieu de la Manche; Dieu ne t'aime pas; il te devait au moins un incendie à bord. Tu l'aurais prise avec toi, n'est-ce pas? et les cheveux épars, une hache à la main, le désespoir dans les yeux, tu l'aurais sauvée, ami, ou tu aurais péri avec elle, dans les flammes ou sous les flots. Sais-tu ce que j'aurais fait à ta place? car je veux tout te dire, je l'aurais poussée dans la mer et je m'y serais précipité pour la sauver. Ton sang-froid m'a déplu. Elle et toi vous m'avez trop rappelé dans le moment où vous étiez assis sur ce banc de démarcation, placé entre les riches et les pauvres, ces promenades limpides de Télémaque et de Calypso, sur des galères dorées. Quels jolis noms ont toutes ces jeunes filles, passagères sur ton bateau, tes compagnes de route sur le continent! J'aurais bien voulu, ami, que tu me dépeignisses quelques-unes d'entre elles; cela t'aurait peu coûté, et cela m'aurait tant fait de plaisir. Oui, que leurs noms sont doux et caressans! j'ai posé mes lèvres sur le nom de celle qui s'appelle Jemima. Sois bon pour moi, sois complaisant; dis-moi, n'a-t-elle pas de longs cheveux blonds, épars sur des épaules charmantes? Ne montre-t-elle pas ses dents en riant et en écartant ses cheveux qui chagrinent ses joues? Quand on s'appelle Jemima on a les yeux bleus, ou l'on ne s'appelle pas

Jemima; on est insaisissable comme l'air; qu'en dis-tu? Si j'allais me tromper sur Jemima comme sur Paris autrefois, te souviens-tu?

Ce que je ne te pardonne pas, ami, c'est ton ironie qui me gâte tout. Tu te rends malheureux au plus beau moment de ta joie; en vérité, tu es comme ces enfans qui se disent: Oh! la belle tulipe! si j'avais cette tulipe! on leur permet de cueillir la tulipe. A peine l'ont-ils qu'ils se disent : Tiens! qu'y a-t-il donc sous cette jolie feuille noire? et ils l'arrachent. Ah! il y a une feuille rouge; ils arrachent la feuille rouge, pour arriver à la feuille bleue, qu'ils arrachent également; et de feuilles rouges en feuilles bleues arrachées, ils parviennent au réceptacle, qui est un ognon infect. Oui! tu es cet enfant; et l'ironie est un poison.

Ami, j'achève la seconde lecture de ta lettre, et j'ai la tête fatiguée autant que si j'avais fait dix lieues au soleil, malgré la tranquillité de la nuit qui d'ordinaire apaise la perturbation de mon esprit. La cloche du souper sonne inutilement pour moi; je veux rester à ma croisée pour respirer, pour boire à pleine poitrine les émanations de la jeune saison qui descend du ciel, et s'insinue dans mes sens comme dans la terre la plus dure. Ah! je désirerais mourir au milieu de cette expansion et me fondre en atomes avec elle. Que je souffre! que je désire et que j'aime à cette heure qui suit la révélation de ta lettre! Que m'as-tu donc appris?

. . . . . .

Enfin, je suis descendu à la chapelle et j'ai demandé à ces images de saints et de saintes, appendues aux murs, la paix que tu as achevé de me prendre, ami. Ma prière a été vaine. Je n'ai eu d'élan, de regards et de paroles, que pour un portrait de sainte Geneviève, blonde et rêveuse fille, assise et filant auprès d'une fontaine. Je ne te répéterai pas ce que je lui ai dit; mais elle semblait sourire et rougir en m'écoutant.

Oui! ami, ton amour fait que j'aime; tu m'as donné ton mal; ta lettre m'a tué; j'aime, mon Dieu, et je ne sais qui encore; ce n'est pas cet air en feu du printemps, ce ne sont pas ces fleurs enivrantes, ce chapeau de jeune fille balancé à un rameau de lilas, cette sainte création d'un artiste que j'aime, c'est une femme! c'est une femme! mais où est-elle?

Au nom du ciel, au nom de notre amitié, au nom de tout ce qu'il y a de sacré au monde, ne me parle plus de ton Alice, tais-toi! ne m'en parle plus. Sais-tu pourquoi? je l'aimerais! je l'aime!

A toi! SOCRATE.

Depuis le duel de son fils avec le vicomte de Maison-Ronde, le duc de Levert avait rompu toute intimité avec son beau-frère, Des Verriers, auquel il lui était impossible de pardonner des conseils et des leçons de la plus douloureuse gravité. Ce fut donc sans le consulter qu'il arrêta le plan définitif de la destinée de l'enfant de l'hospice, ayant renoncé pour toujours, et quelle déception pour ses croyances philantropiques! à en faire l'ami de son fils; son fils, flexible à de funestes penchans, sans être jusqu'ici absolument vicieux; son fils, déjà meurtrier à dix-neuf ans! Quels titres à la fraternité d'élite qu'il prétendait féconder sous l'haleine des vertus et des devoirs! La résignation est la religion du sage; le duc rêva l'amélioration de l'espèce dans l'avenir des siècles, essuya une larme; et en soupirant, il écrivit cette lettre à la supérieure de l'Hospice des Orphelins.

« MA CHÈRE SOEUR,

« Notre enfant aura vingt ans bientôt; le temps est venu de le rendre à lui-même et au monde, dont les lois d'ailleurs le font libre. Notre tâche est finie. Avouons-nous, ma sœur, que vos enseignemens pieux pas plus que mes doctrines philantropiques, souvent contrariées, il est vrai, n'en ont fait le sujet que nous attendions. Il n'a guère aujourd'hui en propre que ce qu'il apporta en naissant : une imagination rêveuse, une sensibilité d'esprit, voisine de la folie, et un fonds de paresse que rien n'a pu fertiliser. Vous ne m'entendrez point ici, ma sœur, maudire la nature, en désespoir de mon œuvre, ou mon œuvre même, si décevante qu'elle soit. Les âges à venir seront meilleurs à l'humanité. J'apporte, ma sœur, une résignation si vraie, un aveu si réfléchi de ma chute, dans ce malheureux évènement, que je ne rougis point de vous confier combien le triste naturel de mon fils Washington a contribué à me décourager dans mon entreprise. En conscience, dois-je favoriser plus long-temps une liaison entre mon fils d'adoption

et Washington, si rebelle à mes conseils, enfant sans enthousiasme pour la vertu, tout de feu pour les passions, excepté pour les meilleures; jeune homme dont la main s'est déjà rougie du sang de son semblable! Non, notre enfant, ma chère sœur, n'aura mon fils ni pour frère ni pour ami. Ils ne se sont jamais vus, grace à nos soins; ils ne se verront jamais. J'en reviens au motif de cette lettre : tout est prêt, ma chère sœur, pour le départ de Socrate; je l'envoie au Cap de Bonne-Espérance sur un navire qui l'attend au Hâvre. Je n'ai pu en faire un sage; j'en ferai un commerçant honnête. Avec une vertu commune et l'établissement opulent que je lui crée, il vivra heureux, je l'espère, et il aura encore assez de superflu pour soulager le malheur. Il sortira demain de l'hospice; ma chaise de poste ira le prendre à quatre heures du soir, et il sera conduit directement au Hâvre; là, il s'embarquera; un navire l'attend; dans huit jours il sera en plein Océan.

« Mon cœur est brisé, ma chère sœur; j'ai soixante-dix-sept ans, savez-vous bien? et voilà plus de soixante ans que je rêve cette idée de perfection humaine qui s'en va aujourd'hui du fond de mon ame avec le reste de ma vie. J'en mourrai. Plaignez-moi! sur deux enfans, l'un de mon sang, l'autre de mes veilles, de ma sollicitude, de mon or, pas un homme!

« Je ne te maudirai pas cependant, humanité, sublime humanité, mon culte, ma religion, ma vie; qu'on me prenne tout, mes espérances, une à une, mon sang, goutte à goutte, mes deux fils, toi, Washington, toi, Socrate; qu'on me laisse nu, pauvre, sans pain, au milieu de la rue, je crierai toujours, bénie soyez, humanité sainte! Je meurs pour vous parce que vous êtes la vérité!

« Ayez bien soin une dernière fois de cet enfant, ma sœur; couvrez-le chaudement pour le voyage; mettez-lui de l'or dans les poches, tant qu'elles pourront en contenir; embrassez-le comme si vous étiez sa mère : eh! ne l'êtes-vous pas? Les baisers d'une sainte femme comme vous portent bonheur. Donnez-lui aussi votre bénédiction; et qu'il voie mes larmes à travers les vôtres, puisque les miennes ne peuvent tomber sur sa tête.

« Adieu, ma sœur, je suis bien malheureux.

« DUC DE LEVERT. »

Courbé sous son inquiétude, le duc se promenait dans son cabinet, hésitant s'il préviendrait ou non son fils du départ de Socrate. Washington n'est plus un enfant, se disait-il; le temps n'est plus où j'amusais son imagination avec le prétexte romanesque d'une correspondance feinte. Depuis plusieurs années il n'ignore pas que rien n'est plus réel que cette liaison de mon choix. Mon rôle de père serait compromis si je le terminais par un coup de théâtre, par une surprise indigne de ma gravité. Avec les enfans, le mystère a quelquefois son utilité, avec les hommes jamais. Le mensonge n'est que l'élément du mal. Ma conscience m'invite donc à ne rien cacher à mon fils.

Le duc fit appeler Washington, et d'une voix lente il lui dit, après l'avoir prié de s'asseoir près de lui :

— Je vous dégage, mon fils, des liens d'affection que ma trop grande confiance en certains principes avait tenté d'établir entre vous et Socrate. Votre correspondance avec lui cesse dès ce moment; votre père n'a plus à vous demander la continuation de ce sacrifice de temps et de travail. Il vous remercie d'une complaisance devenue inutile.

— Mais, mon père, reprit Washington étonné, d'où vous vient cette résolution?

— La cause serait longue à expliquer, et l'explication n'apporterait aucun changement à la résolution. Socrate quitte la France demain et l'Europe dans quelques jours.

— Cela ne sera pas, s'écria Washington en se levant.

— Pourquoi cela, mon fils?

— Parce que cela est impossible, parce que vous ne le voudrez pas pour lui, pour vous, pour moi aussi...

— Je vous répète, mon fils, ajouta le duc avec un ton mêlé de plaisir, d'autorité et de douleur, je vous répète que ce jeune homme partira demain; un navire sous voiles pour le cap de Bonne-Espérance l'attend au Hâvre.

— Et moi je vous dis qu'il ne partira pas...

— Mon fils!...

— Non! il ne partira pas. Quoi! après me l'avoir imposé comme un ami, comme un frère; après m'avoir laissé pendant huit ans verser la confidence de mes peines et de mes plaisirs dans le cœur

de cet ami; après m'avoir inspiré l'espoir de l'avoir à vingt ans pour frère d'armes, pour compagnon de la vie, vous me l'enlevez tout à coup. Pardon! mon père, mais il est un âge où l'obéissance filiale a quelquefois besoin de comprendre la raison de l'autorité paternelle. Je ne comprends pas la vôtre.

— Tu as du cœur, mon enfant; viens, et que je bénisse ta désobéissance. Tu aimes, c'est bien; aimer c'est la source du beau et du vrai; mais la source a été empoisonnée chez toi, empoisonnée par ton oncle et par ta mère. Ce cri généreux qui t'échappe m'apprend tout ce qu'ils m'ont enlevé. Quel homme! quel sage tu eusses été, livré à ta noble nature, qu'eût dirigée ma pensée! N'y pensons plus.

Le duc passa la main sur ses yeux.

— Écoutez, mon fils, vous avez tort de vous opposer au départ de Socrate. D'abord, en l'abandonnant, je lui assure une fortune presque aussi grande que la vôtre; ensuite, si je consentais à le laisser demeurer en France et libre auprès de vous, songez que vous auriez la responsabilité de sa conduite. Il serait en droit d'accuser de cruauté ou de folie celui qui lui aurait ouvert les abîmes du monde sans en savoir le chemin. J'ai succombé à l'entreprise lorsqu'elle était possible; la mènerez-vous à bien, vous qui n'avez pas trop de votre propre prudence pour vous conduire? Si vous vous trompiez, mon fils, si vous vous perdiez avec lui, envisagez un instant la sombre agonie que vous donneriez à ma vieillesse. Nous nous serions mis à deux, le père et le fils, pour distraire de son repos, de son innocence et de son bonheur, une créature tranquille, qui ne nous demandait rien.

Il est rare que la raison, exprimée à propos, ne produise pas son effet; rien n'était plus sensé, en ce moment, que la parole du duc de Levert. Le père et le fils allaient se quitter avec assez d'accord, quand on remit au duc la réponse à la lettre qu'il avait écrite quelques heures auparavant à la supérieure de l'hospice des Orphelins, pour lui annoncer le départ de Socrate. Washington fut prié par son père trop ému de lire lui-même cette réponse.

« Monsieur le duc,

« Je n'aurais eu qu'à vous obéir sur-le-champ et à tenir tout prêt pour le départ de notre cher enfant, s'il avait été seulement en

état de se tenir debout; mais il est couché dans son lit, malade et étrangement malade. Sa respiration n'est pas gênée, son teint est calme comme d'habitude; mais il ne parle pas, il ne répond à personne, et son regard est fixe. Depuis hier il est dans cet état. Le médecin de l'hospice donne à ce mal un nom extraordinaire, et il assure que les exemples en sont très rares. Avant d'essayer de le tirer de cette léthargie par de fortes secousses, il nous a interrogées afin de savoir si depuis quelques jours il n'aurait pas été contrarié dans ses désirs. Nous lui avons répondu que non. Selon le docteur, la connaissance de la cause de la maladie indique, en pareil cas, le remède à appliquer. Malgré le peu d'éclaircissemens qu'il a reçus de nous, il n'en a pas moins tenté d'éveiller notre cher enfant par le bruit d'une arme à feu; l'essai n'a pas produit plus d'effet sur lui que les parfums répandus dans la chambre, autre moyen dont le docteur espérait beaucoup. Socrate n'a paru éprouver aucune sensation. Quand j'ai vu que la science était impuissante, je me suis adressée à Dieu, monsieur le duc, et il m'a inspiré l'idée de recourir au baume des prières. Ce soir plusieurs religieuses de divers couvens de Paris viendront demander au Seigneur, dans leurs prières unies aux nôtres, de délivrer notre cher enfant de l'espèce de mort où il est retenu, s'il n'aime mieux l'appeler à lui tout-à-fait. Il nous exaucera peut-être, comme il nous exauça cette fois, il vous en souvient, où notre cher enfant tomba dans le délire, à la suite d'une petite solennité de la maison. Le mal est plus profond aujourd'hui; mais Dieu n'est-il pas assez puissant pour le vaincre? Seulement, sommes-nous assez pures pour être écoutées?

« Après ce que je viens de vous dire, monsieur le duc, je ne crois pas qu'il nous reste grand espoir à fonder sur cette pauvre créature que nous avons peut-être trop aimée, l'un et l'autre, et à l'égard de laquelle le ciel veut nous éprouver tous les deux. Et s'il revient jamais à la vie, ne craignez-vous pas que sa convalescence ne soit trop longue pour lui permettre de partir avec le navire dont il est question dans votre lettre?

« Agissez, monsieur le duc, avec votre sagesse accoutumée; je serai toujours prête à vous obéir, dans l'intérêt de notre cher enfant. « Votre sœur en Jésus-Christ.

« . . . . . »

Frappés du même coup, le père et le fils se regardèrent en silence. « Maintenant, tout est fini, semblaient-ils se dire, nous n'aurons plus besoin de nous disputer pour savoir à qui de nous il appartiendra.

— Son mal est la catalepsie, dit le vieux duc; il en réchappera, à coup sûr, mais cet accident me confirme que l'imagination de ce jeune homme est en feu. Sa jeunesse le tourmente comme un volcan intérieur. Le coup de foudre dont il a été renversé n'est que l'irruption soudaine du dernier développement physique. C'est l'affaire de quelques jours; la supérieure de l'hospice a eu tort de s'alarmer si vite. Socrate pourra partir dans la quinzaine; je vais écrire au capitaine de retarder son départ.

Lorsque Washington eut quitté son père, il descendit au jardin et s'assit sur un banc pour éclaircir quelques pensées dont il avait été préoccupé pendant la conversation qui venait d'avoir lieu. Ce n'est pas seulement l'effervescence de la jeunesse, se confia-t-il avec un sentiment de remords, qui a causé le mal dont Socrate est frappé; depuis ma lettre, il n'est plus le même homme. Sa réponse indiquait déjà cette inquiétude brûlante et fixe dont il a atteint le dernier terme. Mais que lui ai-je dit? quel monde lui ai-je révélé, pour me servir de ses expressions? Il y a un étrange lien entre lui et moi; il m'attire, je vais à lui; nous avons besoin l'un de l'autre, et à peine nous touchons-nous par quelque point, que nous nous désunissons aussitôt, quand toutefois la joie de ma pensée ne devient pas le désespoir de la sienne, ou que ses illusions ne rejettent pas avec mépris dans l'ombre l'astre que j'avais pris pour le soleil. Je commence à m'en vouloir d'avoir habitué mes opinions aux contrôles des siennes que je blesse toujours.

Le banc, sur lequel était assis Washington, s'adossait près de la croisée de la chambre de son oncle. Cette croisée s'ouvrit, et Des Verriers s'y montra.

— As-tu jamais vu de plus belle soirée, au commencement de l'été, Washington?

—Rarement, mon oncle; c'est ce que je me disais il n'y a qu'un instant.

—Cela me rajeunit, mon enfant, de respirer ces bonnes odeurs de violettes et de thym. Je redeviendrais amoureux si je n'avais que soixante ans.

— Est-ce que vous avez jamais aimé, vous, mon oncle?

— Tu supposes sans doute que j'étais trop laid pour cela.

— Non, mais trop.... que vous dirais-je? trop amer, trop ironique, trop moqueur....

— Reste à savoir si j'étais ironique, puisque tu m'appelles ainsi, avant d'avoir aimé, ou si je suis moqueur depuis que j'ai eu le bonheur d'être aimé.

— C'est ce que vous allez m'apprendre, mon oncle, reprit Washington avec une légèreté de ton que son âge et l'acquit d'un voyage en Angleterre lui permettaient de prendre. Maintenant je suis un homme, semblait-il dire; je suis à la hauteur de tout. Je vous écoute.

— Ne compte ni sur un sermon, ni sur des biographies scandaleuses, mon enfant; ton attention serait frustrée. Mais que penserais-tu d'un jardinier qui s'acharnerait à vouloir faire porter des melons à un rosier et des roses à un chêne?

— Cela me semblerait assez dépourvu de raison.

— Et, ne voyant pas s'effectuer ces monstruosités, si ce jardinier se désespérait, maudissait le monde, Dieu, la nature, la société, s'il tentait de se tuer, que penserais-tu alors?

— Que votre jardinier est un fou, voilà.

— Mon ami, tous les hommes mettent leur bonheur à faire pousser des roses sur des chênes, en demandant à un besoin les qualités d'un sentiment. Aimer est nécessaire à la jeunesse, comme le lait de la mère au nouveau-né. Mais c'est exclusivement une nécessité. Infidélité, inconstance, légèreté, coquetterie, trahison, grands mots! Autant vaudrait dire qu'un homme qui n'a plus faim est un traître, et qu'une femme qui a sommeil est une coquette. La satiété en amour ne diffère pas de toute autre satiété.

— Quoi! mon oncle, ne serait-ce qu'un grossier appétit, ce sentiment si fin qui a produit des vers enchanteurs, des tableaux délicieux, avec Pétrarque, Ovide, Raphaël, Corrège?...

— Je ne nie pas les beaux tableaux et les beaux vers, mais je ne crois pas à la réalité du sentiment qui les a inspirés. Je serais fâché pourtant que l'erreur ne subsistât pas toujours; le monde y perdrait trop. Et, pour le dire en passant, tu remarqueras que les religions (la nôtre qui est vraie n'est pas en question), et l'a-

mour, mensonges monstrueux, ont produit les plus merveilleuses œuvres d'art de la terre. Tu vois que je suis sincère. Crois-moi donc quand je te prouve, pour justifier mon ironie, que l'amour n'est pas ce que tu crois. Voyons, tu aimes une jeune femme, par exemple.

— Oui, mon oncle.

— Comme tu réponds vite! Tu l'aimes pour son ame, sa candeur, sa vertu.

— Oh! oui, mon oncle.

— Vous vous promenez au clair de la lune, si chère aux amours, et le serein la rend borgne, tu la chéris encore, car sa candeur n'a pas été éborgnée par le serein.

— Certainement. J'aurais mieux aimé toutefois qu'elle ne fût pas borgne.

— Sans doute! un soir d'été elle oublie de fermer sa croisée, et le lendemain elle est couverte de rougeurs. C'est la petite vérole. La voilà affreuse. Tu la chéris encore, car sa vertu n'a pas perdu le nez.

— Je la chéris encore; vous allez trop loin, mon oncle.

— Trop loin! Te l'ai-je montrée boiteuse, vieille, bossue par une chute. Enfant, avoue-toi donc que l'amour prend mille masques, mais qu'il n'a qu'une forme. Je te l'ai dite : Le besoin.

— En ce cas, vous seriez bien étonné, mon oncle, si je vous communiquais la dernière lettre de Socrate où je crois qu'il est question d'amour d'une autre manière que la nôtre.

— Que la nôtre! murmura Des Verriers, en priant son neveu de lui montrer cette lettre.

Il alla ensuite au fond de l'appartement et lut à la lueur de la lampe ce long gémissement, à peine articulé, qui était échappé à une ame désolée de sa propre énergie.

— Qu'as-tu fait? dit Des Verriers en levant les bras et en retournant à la croisée; tu as égaré, mis en danger de folie, une tête déjà si exaltée!

— Hélas! oui, mon oncle; et je m'accuse aussi bien fort de la position où se trouve Socrate.

Après avoir raconté à Des Verriers l'évènement dont il était question dans la lettre de la supérieure de l'hospice, Washington

sollicita un conseil, afin de réparer le mal qu'il croyait avoir causé.

— Je suis de l'opinion de ton père; la crise est profonde, mais peu dangereuse. Ne lui écris sur le même sujet que dans quelques jours, — entends-tu?

— J'écouterai vos avis, mon oncle; bonne nuit.

Quinze jours après, Socrate décachetait la lettre suivante, qu'avaient précédée sans doute deux ou trois autres lettres dans lesquelles Washington s'occupait un peu moins de lui et un peu plus de la santé de son ami.

« De Washington a Socrate.

« Un jour, deux Français qui voyageaient en Allemagne s'arrêtent pour dîner à l'auberge d'une petite ville. Ne supposant pas, avec raison, chez leur hôtesse une profonde connaissance de leur langue, ils s'épuisent en efforts de toutes sortes pour lui faire comprendre leur désir de manger un lièvre rôti. Ils parlent latin, s'accroupissent à terre pour imiter les bonds du lièvre, rien ne frappe l'intelligence des gens de l'auberge. Ces pauvres Français seraient morts de faim si l'hôtesse, désespérée, ne se fût enfin écriée : *Mon Dieu! si ces messieurs parlaient français.*

« Compare-moi, ami, à ces deux voyageurs : je songeais à vaincre l'impossible, quand le facile était à ma portée. Incendier le couvent où s'est retirée la jeune miss, ce qu'à ma place tu aurais réalisé sans doute; forcer l'abbé Ronsin à m'y introduire avec lui, violence à laquelle je ne penserai pas une seconde fois, vu que l'abbé Ronsin a été enfin nommé grand-vicaire dans le Midi, ne sont que deux projets entre les mille que je ruminais depuis un mois, nuit et jour, à toute heure, quand le courage me vint de lui écrire et de lui demander tout simplement un rendez-vous. Elle s'y est trouvée avec une exacte précision. Ainsi, grace à ma timidité, j'ai obtenu un mois plus tard ce que j'aurais pu avoir un mois plus tôt.

« Ce qui m'est survenu depuis plus d'un mois que je ne cesse de la voir ne vaudrait pas les frais d'un récit, s'il n'était pas convenu entre nous que nous ne mesurerions jamais l'importance de nos relations écrites à l'estime du monde. Nous écrivons pour nous; le facteur seul aurait le droit de se plaindre de l'épaisseur

de nos lettres. Amuse-toi donc ou ennuie-toi, comme il te plaira, à me lire, à ta petite croisée du côté du jardin; et quand tu seras las, quitte-moi pour la vue de tes marais et de ton horizon de Vincennes.

« Si tu connaissais le Jardin des Plantes, tu pardonnerais sans doute au Jardin des Tuileries de n'avoir pas de cèdres. On y voit des cèdres, des nopals, des palmiers, des lataniers, et les plus rares productions de chaque règne. Tu serais enchanté surtout du jardin en lui-même, non pas le dimanche, quand il est plein d'un gros peuple avide de faire une lieue pour manger du pain d'épice qu'on vend à sa porte, et pour agacer des singes, au profit de ses enfans laissés à la maison; mais les jours de la semaine, lorsque les belles allées de marronniers balancent leurs panaches fleuris dans l'air calme de l'après-midi, et que des oiseaux jouent devant vous.

« J'ai choisi, ami, cette promenade pour mes rendez-vous avec miss Alice. Nous sommes à peu près sûrs de n'y être rencontrés par personne, les Parisiens n'allant jamais où ils n'ont pas l'espoir d'être foulés ou fusillés, selon les temps. C'est à peine si nous coudoyons dans les allées quelques rares couples, parlant bas et montrant pour nous la même réserve d'attention que nous avons pour eux. Les amans et les conspirateurs se reconnaissent de loin.

« Il y a mille endroits charmans pour causer dans les allées du Jardin des Plantes. Nous nous assîmes à notre première rencontre au pied d'un cèdre apporté d'Afrique par Jussieu dans le fond de son chapeau; c'est une histoire touchante, que vous racontent, pour quatre sous de pain d'épice, les marchandes établies, tous les jeudis, autour du vieux cèdre.

« Que les Parisiens sont spéculateurs, même dans leurs plaisirs les plus poétiques! me fit observer la jeune miss. Voyez: ils possèdent une merveille végétale; ils en sont fiers; ils la montrent aux étrangers comme un monument, et à deux pas ils élèvent un cabaret où l'on débite de la bière, à l'enseigne du *cèdre du Liban;* et une laiterie, fameuse par son lait chaud et ses gauffres, *la laiterie du cèdre du Liban!*

« Je répondis à miss Alice que la civilisation n'était poétique qu'à cette condition de mélange; si l'on supprimait du commerce

la confiture de cédrats et le miel, lui dis-je, dans dix ans il n'existerait pas un citronnier en Europe ni une seule fleur sur sa tige. On respecte les fleurs parce qu'elles nourrissent les abeilles qui produisent du miel. Sans la tisane des quatre fleurs, il y a longtemps que les violettes auraient disparu de la terre.

— Cela est triste, ajouta miss Alice, mais vous avez raison; cela est partout, excepté dans les pays pauvres comme le mien. Chez nous, chaque fleur est une histoire, le souvenir d'une passion malheureuse, le sujet d'un vieux fabliau.

— Les peuples primitifs ont des forêts, et les nations civilisées des jardins des plantes, ajoutai-je à mon tour. Chacun de ces deux résultats a ses avantages; pourquoi fait-on qu'ils s'excluent? Pourquoi ce jardin si bien placé entre une montagne qui l'abrite du vent et un fleuve qui le rafraîchit, est-il ici un carré de salade, là une plate-bande de légumes; plus loin, une étagère de pharmacien, et presque partout un répertoire médicinal? On dit que le but de ces collections est d'être utile à l'humanité. Est-ce que l'humanité n'aurait besoin que de décoctions, de cataplasmes et de tisanes? Il y a des plaies au cœur comme à la jambe, et autant de maladies de l'ame que du corps. Celles de l'ame sont oubliées ici; l'ame n'a que faire de ces classifications chimériques et de ces dénominations en exécrable latin clouées au dos de chaque plante. Que ceci rende la santé, c'est bien; mais que ceci du moins apporte à l'intelligence l'idée religieuse d'une providence toujours présente à notre faiblesse. Qui osera s'arrêter devant cet arbuste épineux, si vous vous bornez à le salir de cette épithète stérile: *aloë americana*, dans vos livres de science? Mais avec quelle affection, quelle reconnaissances, nous considérerons ce même arbuste, si vous nous dites humainement : La plante entière de l'aloès sert de cloison et de haie pour entourer les champs; ses tiges fournissent des poutres aux maisons, et ses feuilles des tuiles; on emploie encore ses feuilles à faire des bassins et des plats: voilà un arbre dont on a déjà tiré la maison et le mobilier. Avec les nerfs et les fibres de l'aloès, on tisse du linge, des habits, des souliers, des filets, des hamacs, des tapisseries; nous n'avions que le nécessaire, nous avons maintenant le nécessaire et le luxe; ajou-

tez l'indispensable. Les pointes de l'aloès sont façonnées en clous, en dards pour la guerre, en alènes de cordonniers, en aiguilles, en épingles, en rateaux, en peignes. Du suc du même arbre, qui coule en si grande abondance, qu'une seule plante emplit jusqu'à cinquante amphores, on extrait un lait des plus doux. Cuits sous la terre, le tronc et les parties épaisses des feuilles sont délicieux à manger. Que demander de plus à une seule production de la nature? Que dire de plus éloquent et de plus simple pour en faire aimer le créateur? Cette botanique vaut bien celle qui dit : l'aloès est un excellent purgatif.

— Eh bien! dit la jeune miss, voilà ce que je demande à votre jardin des plantes, et ce que je n'aperçois pas.

— Ah! demandez-le à tout ce qui existe dans notre société, car elle est tout entière privée de ce moelleux de formes, de cette souplesse, de ce charme; et vous savez bien pourquoi. C'est que l'homme seul a mis sa main dure et nerveuse à l'œuvre, et n'a rien laissé à faire à la femme, c'est-à-dire à la grace qui achève tout. Qui a bâti, sculpté, écrit, peint? Ce sont les hommes, jamais les femmes. L'art n'a qu'un sexe, il est mâle; tandis qu'il devrait réunir, et il les réunira un jour, la puissance du sexe évidemment le plus fort et la tendresse du sexe le plus faible. Alors les temps seront venus et accomplis pour la beauté de l'expression idéale.

— Je suis heureuse, me dit Alice, de trouver un écho de mes pensées dans les vôtres; je ne sais si elles sont justes, mais elles ont pour moi l'attrait de la conviction. Ainsi, il me semble qu'une femme n'aurait pas emprisonné dans ce carré de fer, que nous voyons d'ici, de belles fleurs qui seraient mille fois plus belles de leur propre éclat et du reflet de l'éclat des autres, si, au lieu d'être alignées comme des soldats, avec un numéro au front, elles avaient été semées à la volée, çà et là, pour croître comme Dieu l'aurait voulu.

— Tant que ce seront d'épais jardiniers qu'on emploiera ici, jamais, je vous le répète, miss, ce jardin ne sera qu'une boutique de pharmacien. Ce sont d'ailleurs des médecins, des antiquaires, des herboristes qui le dirigent. Il y manque un poète; le poète aurait fait un Éden de ce jardin; il lui aurait donné la physionomie variée de l'univers. Le lion y aurait eu son désert, le chamois

sa montagne, le faon sa forêt, l'aigrette son fleuve, la fleur son appui, et l'homme, le roi de la création, se serait écrié : C'est bien! en sentant, en respirant, en écoutant le bruit, les émanations, le chant, le murmure et les harmonies de la création. Au lieu de cela, il faut nous contenter de ce banc de bois pour nous asseoir et de la vue des ours pour nous distraire. Allons voir les ours, m'écriai-je.

« Nous descendîmes lentement la petite colline sur laquelle est planté le cèdre, pour nous diriger vers le bas du jardin. Comme tu le penses bien, nous n'évitâmes aucun détour; nous en suivîmes tant, au contraire, que nous nous trouvâmes je ne sais où, mais à coup sûr fort loin de la fosse aux ours. Comme on est susceptible lorsqu'on aime! Depuis que nous avions changé de place, depuis qu'Alice n'avait plus son regard distrait par le spectacle du jardin, il me sembla que son attention m'était moins dévouée; je m'imaginais que l'entourage avait prêté à mes paroles un prix dont elles s'étaient privées par notre déplacement; qu'enfin, j'étais comparable, par ma position réelle ou imaginaire, à un sujet de peinture dont on aurait enlevé le fond. Mon relief avait disparu. C'est là du moins ce que je supposai.

« L'ombre de cette première tristesse, causée par la plus douce des situations, — le bonheur rend quelquefois injuste, — s'évanouit aussitôt que la conversation reprit son cours. J'avais pu confondre le repos de la réflexion avec la langueur de l'indifférence. J'ai souvent le tort de vouloir qu'on s'abandonne; et l'entraînement est un attribut du climat et non une qualité du caractère.

« Nous passions entre ces tortueuses allées, si parcimonieusement mises à contribution pour ménager des haies circulaires, des petits parcs, des jardins sauvages aux animaux habitués à une certaine régularité de demeure, et sans laquelle ils dépériraient.

— Ce soin est charmant, m'écriai-je, l'homme est sublime quand il se fait aimer dans sa force. C'est Hercule balançant un enfant sur ses mains : quoi de plus gracieux?

— Oui, me dit Alice ; mais essayez de vous faire aimer par ces locataires-là. Elle me montrait la galerie occupée par les léopards, les tigres, les lions, les ours et les panthères.

— J'avoue, répondis-je, qu'un des gardiens de ce jardin ne

comptait pas trop sur leur affection le jour qu'il se vengea sur un professeur de botanique dont il avait à se plaindre.

— Ah! racontez-moi cette histoire, me dit Alice en se suspendant à mon bras, et en me jetant ses lèvres comme si elle eût voulu me laisser voir la récompense qui m'attendait pour me payer de ma complaisance.

« Faut-il te rapporter cette histoire? Oui. Mais passe-la.

« Plus sentimental que ses semblables, ce professeur de botanique aimait, outre les pistils et les étamines, un bel éléphant apporté du royaume de Candahar au Jardin des Plantes. Chaque matin et chaque soir, il s'accoudait sur la haie plantée autour du bassin réservé aux ablutions de son ami, et il se délectait à le voir barbotter, souffler, lancer de l'eau à la hauteur de vingt pieds. Cette satisfaction était souvent plus effective; des gâteaux passaient de la poche du savant dans la trompe du pachyderme, fort reconnaissant, comme tout éléphant bien né, de tant de bontés inépuisables. Quel beau ciel n'a ses nuées? Un changement eut lieu dans le personnel des gardiens du jardin ; et les changemens ne sont pas plus avantageux en histoire naturelle qu'en politique. Ce nouveau gardien n'eut pas pour l'éléphant les soins attentifs de l'ancien. Il négligea sa toilette pendant des semaines entières, oublia de renouveler l'eau du bassin ; enfin il se conduisit si mal, que le professeur, après plusieurs remontrances, aussi paternelles qu'inutiles, fut dans l'obligation de le congédier.

« Si les éléphans sont rancuneux, les gardiens ne le leur cèdent guère. Père de famille, comme tous les domestiques quand ils se plaignent d'être chassés, ayant quatre enfans, le nombre quatre étant inséparable du mot enfant, comme est inévitable le nombre dix-sept quand il s'agit de blessures reçues, ce gardien ressentit vivement le tort que lui portait le professeur de botanique. Une vengeance était dans sa main; il jura d'en user le soir même de son expulsion. Il sortit.

« C'était par un beau clair de lune; le professeur de botanique se promenait dans le jardin, ouvrant, avec l'autorité de son titre, la porte de chaque haie, foulant ces carrés de verdure, qui n'ont jamais été parcourus par personne. Dans le calme du soir, il achevait une *Flore nocturne*, vaste ouvrage où seraient décrites les

mœurs et la physionomie des plantes qui ne s'ouvrent que la nuit. Comme il allait à travers les fleurs! comme il en fauchait avec sa petite serpe! comme il entassait des gerbes de bouquets sous son bras! jouissances du sage, rien ne vous est comparable; et vous n'avez point d'infidèles retours!

« Tout à coup un sifflement l'éveille. Qui a sifflé? Le professeur s'arrête. Nouveau bruit. C'est un ricanement dans les feuilles. Les feuilles sont écartées; et que lui laissent-elles voir? des singes! Horreur! A l'arbre à côté, à l'arbre suivant, à tous les arbres du carré, des singes! des centaines de singes! « Qu'est-ce à dire? s'écria le professeur à l'aspect de tant de singes verts, de macaques et de guenons, qui, à la lueur de la lune, lui soufflent au nez en lui montrant les dents, — se sont-ils échappés de leurs loges? »

« Le professeur dépose ses fleurs à terre, suspend les investigations pour sa *Flore nocturne*, et va appeler les gardiens. Il sort de la haie, et que voit-il? un zébu!

« Le zébu n'est pas féroce, mais il n'est pas agréable à rencontrer au détour du chemin. Il évite le zébu et passe. A trois pas de là, se montre à lui l'ours blanc de Terre-Neuve, un énorme ours blanc. Le professeur oublie alors la *flore nocturne*, les singes verts et le zébu, et reste pétrifié devant l'ours blanc, qui se gratte le museau avec sa patte, dédaignant de manger un botaniste.

« Il est probable que si le professeur avait pu faire usage de ses jambes en ce moment, il se serait tiré du mauvais pas; mais il tremblait encore qu'il lui fallût trembler de nouveau. Après l'ours blanc, voici le lion, qui ne se laisse limer les dents par les jolies femmes que dans les fables de La Fontaine, voici la hyène qui mange toujours, voici la panthère qui mange la hyène, voici le tigre qui mange sans faim. Le professeur se crut mangé douze fois; et il comptait sur de l'avancement!

« Il est des positions qui ne se décrivent pas, parce que ceux qui pourraient les peindre ont été dévorés; le professeur renonça à publier *Flore nocturne*, s'adossa contre un arbre tout couvert de singes verts qui lui ricanaient son chant de mort sur la tête, et il attendit.

« Tu crois peut-être que l'éléphant accourut le sauver? Tu t'attendais à la répétition de l'histoire d'Androclès? L'éléphant ne

vint pas dans ce moment. Mais vois-tu comme le gardien s'était vengé. Ce vénérable père de famille, avant de sortir de son emploi et du jardin, avait ouvert la grille à tous les animaux cruels et féroces de l'établissement.

« Au milieu des léopards qui le flairaient, des tigres qui frottaient leur grosse tête à ses genoux, des zèbus qui ont un si mauvais œil, des ours, assis sur leurs pattes de derrière, espèce de jury fourré, des hyènes et des panthères, au milieu de tous ces animaux, et pourtant à trente pas seulement du pont d'Austerlitz, le professeur croyait déjà lire son article nécrologique dans l'Annuaire de Lesur. Tout à coup il se voit emporté dans une espèce de marche triomphale, sans chercher à opposer une résistance quelconque. Que me veulent ces animaux qui semblent me prier de les conduire quelque part? se dit-il. Ils me précèdent en retournant leur tête à chaque pas pour que je les suive, ils me pressent en hurlant pour que je les guide. La peur le fait automate, la peur le pousse, et blême, tremblant comme la feuille, en sa qualité de botaniste, il suit le féroce troupeau, qui, sans dévier de sa route, se dirige vers ses loges. Une fois là, la panthère saute d'un bond dans sa loge, le lion dans la sienne, et tous les autres quadrupèdes en font autant. Le professeur n'eut qu'à abaisser sur eux la grille, pour être tout-à-fait hors de danger. Et quel danger! Je suis donc un Daniel? aurait pu s'écrier le professeur, s'il n'avait pas compris, quand le sang-froid lui fut rendu, qu'une longue résidence avait amolli le naturel de ces animaux, au point de leur faire désirer de rentrer dans leur bauge dont ils n'étaient sortis qu'à regret.

« Ce ne fut qu'en rentrant chez lui que le professeur de botanique trouva à sa porte l'éléphant qui l'attendait; l'éléphant s'inclina en signe de respect, et l'évènement eut sa conclusion. Au lieu d'être dévoré, il avait, pour ainsi dire, été ramené chez lui par les animaux du jardin avec toute sorte d'égards.

« Je ne sais si l'anecdote t'a amusé; elle a plus d'une fois amené le sourire sur les lèvres d'Alice. Mais quel triste caractère que le mien! Mon récit achevé, j'ai cru remarquer de nouveau que miss Alice redevenait distraite comme auparavant. Son œil n'était plus animé comme en m'écoutant, son bras pressait moins

le mien, elle regardait ailleurs. Est-ce qu'il y aurait des femmes qui considéreraient les hommes, ai-je pensé, comme des claviers sonores, écoutés, aimés, chéris tant qu'ils résonnent, et rejetés comme meubles indifférens quand ils ont cessé de produire leur bruit harmonieux? Il me fut amer de supposer que je n'étais qu'un piano pour Alice. Je secouai cette mauvaise pensée, et m'abandonnai au doux état que fait éprouver à l'ame la lutte du jour et de la nuit au fond de ce jardin tout rempli d'exhalaisons différentes, embaumant l'air, le fortifiant, l'embrasant des senteurs de l'Amérique et de l'Orient.

— Qu'y a-t-il dans l'air? me demanda Alice elle-même, ne le trouvez-vous pas changé depuis que nous sommes dans cette allée? On respire moins aisément peut-être, mais on est mieux. Je ne puis garder mes gants ni mon chapeau. On semble pénétrer dans une salle de bain d'Orient; qu'est-ce donc? Elle dénoua son chapeau qu'elle balança à son bras, comme une écolière en récréation.

— C'est une heure sacrée, lui répondis-je, et les Orientaux ont eu raison de la choisir pour adresser leur prière à l'Éternel. De partout s'échappe un parfum de bénédiction, qui unit en Dieu ceux qui le répandent sans avoir la conscience de leur office : ils sont les grains d'encens jetés dans l'encensoir. Cette heure est la protestation de la nature contre les exclusions des systèmes philosophiques ou religieux, qui veulent que l'homme soit une abstraction dans la création. L'homme, le lion, l'arbre, la fleur, le brin d'herbe, ressentent un commun tressaillement à l'instant où le soleil se retire. On voit qu'à son disque tiennent tous les fils de la matière et de l'intelligence; la pensée, le parfum, la couleur, le bruit, se rencontrent dans ce centre universel et subissent les mêmes lois d'assimilation. Levez les yeux, Alice, voyez! Ces milliers de feuilles tremblent, et pourtant l'air est calme; respirez au bord de cette haie, les odeurs vous arrivent nombreuses et plus vives, et cependant aucun vent ne les propage plus vite qu'il y a une heure; écoutez! le lion, la panthère, le léopard crient; et ils étaient muets depuis midi; la nature animée et la nature inanimée, s'il en est, se dégagent de leurs liens et demandent quelque chose dont elles ont soif. Ce quelque chose, n'est-ce pas l'amour? Qu'im-

porte que la feuille l'exprime en se creusant sous la rosée, les fleurs, en se renvoyant des nuages d'atomes féconds, la nuée en se dilatant pour ouvrir un passage jusqu'au soleil à toutes ces émanations, c'est toujours l'amour qu'elles éprouvent. Et il en est, Alice, continuai-je, des êtres intelligens, comme de ces êtres dont l'ame est retenue dans l'écorce d'un arbre ou dans le calice d'une fleur. Aussi ai-je toujours cru à la parenté mystérieuse des ames, à travers les distances. Les créatures souffrantes d'amour et qui meurent avant la rencontre de l'objet aimé, celles-là ont éprouvé cette attraction qui rayonne entre tous les êtres comme les feux des astres se croisent entre eux. Leur cœur a senti, aimé et souffert d'un côté du soleil, tandis que la sœur de leur ame languissait et souffrait de l'autre côté de l'astre. Combien ont trouvé, sous les palmiers de l'Asie, la figure, le regard, la voix qu'ils avaient pressentis sur les plages d'Europe! Il y a pour les plantes, pour les fleurs, pour l'homme, des courans éternels d'amour, que Dieu et le soleil entretiennent pour l'éternelle fécondité des mondes. Dans les volontés de la matière et de l'intelligence suprême, il a été arrêté que beaucoup de ces rayons s'uniraient dans un but impénétrable, et que d'autres se perdraient et mourraient dans l'épuisement de la solitude. Moi, je vous ai rencontrée, je vous ai aimée, Alice; et vous?...

— Parlez-moi toujours, répondit Alice.

« Oh! cette femme, ami, n'aime qu'à m'entendre; je ne suis qu'un livre pour elle. Quand ce livre sera fini, elle me jettera dans un coin.

« A toi, WASHINGTON.

LÉON GOZLAN.

(*La fin au prochain numéro.*)

LETTRE

SUR

LA MARTINIQUE.

A M. ALPHONSE ROYER.

L'autre jour j'ai rencontré un ami de collége, qui est aujourd'hui *lieutenant de vaisseau*, et j'en ai eu un peu de société et beaucoup de plaisir; vous le comprenez sans peine. Je sortais d'une rue très éloignée du Fort. Il était dix heures à peu près. Dans une rue, une maison était encore ouverte. Un large rayon de lumière traversait le pavé. Une jeune femme était assise devant un piano, et jouait, je serais bien embarrassé de vous préciser le morceau. Ce qu'il y a de certain, c'est que le morceau était admirable et allemand, je crois. La femme allait très bien à cette musique, ou cette musique à cette femme, comme il vous plaira, car la femme était charmante et la musique d'une mélancolie à faire frémir un mort. Par cette nuit inondée d'une vaste lune jaune, c'était beau! Les étoiles avaient l'air d'écouter. Pour moi, n'ayant pas de plus grand projet que d'aller dormir, j'aimai mieux m'arrêter, et à l'exemple de toute chose, prêter l'oreille. Tandis que j'écoutais et que mon esprit, égaré à la suite de ces notes en pleurs, invoquait mille images de tristesse, et les déployait dans des plaines d'une douleur sans fin, je me sentis frappé sur l'épaule, je me retournai et j'avais retrouvé celui dont je vous parle. Nous causâmes beau-

coup et long-temps. Il revenait de la Havane, et comme il m'avait pris pour un amoureux, et qu'il supposait qu'on ne peut trop recommander la prudence à un amoureux, il me conta l'histoire suivante, que je vous transmets telle quelle, mais non pas dans les mêmes intentions, car ce serait faire injure aux maris de la capitale. Pour la Havane, il paraît que tout y est encore très sérieux, et que dans cette terre des bons cigares, les saines traditions castillannes se sont conservées avec une religion qui ne déshonorerait pas l'Espagne de Philippe II, voire même l'Italie des Borgia. Dans ce pays donc, extrême sévérité de décorum. Il est infame à un gentilhomme d'insulter ou de battre sa femme; mais si sa femme le gêne, ce qui peut arriver, tout gentilhomme qu'il soit, on ne lui défend pas de l'empoisonner. Si l'on a un ami, et l'on a toujours un ami de ce genre, qui ait été le complice de sa trahison, on empoisonne aussi l'ami, ou bien encore on le fait assassiner. Le poignard s'est arrangé avec l'arsenic. L'un supplée l'autre, selon les cas; c'est fort commode.

Un jour qu'un officier de la marine espagnole passait dans une rue de cette ville momie, il fut distingué par une marquise qui regardait à travers sa jalousie. Cet officier appartenait à une frégate espagnole mouillée dans la rade, le seul bâtiment qui représentât sur ces mers la splendeur de cette ancienne monarchie, où le soleil ne se couchait pas! La marquise, elle, appartenait au plus farouche de tous les marquis; et ce marquis était un de ces hommes qui ont l'air de n'être pas sortis d'une femme, mais d'être descendus d'un de ces cadres de Vélasquez, où luisent dans des ténèbres terribles des mines terribles d'hommes du vieux temps. Il aimait fort son nom, ôtait son chapeau à chaque mention qu'il faisait d'un de ses pères (et les mentions étaient fréquentes), et n'était pas d'humeur d'endurer aucun scandale qui aurait pu rejaillir sur des mémoires aussi précieuses. Au demeurant, le meilleur homme. Il se promenait d'ordinaire, comme un ours, sous une allée d'orangers. Sa femme le détestait de la haine la plus cordiale; mais comme c'était un étau de fer que cet antique rejeton des maris castillans, la marquise avait soin de lui sourire toujours, quitte à le tromper de son mieux. Cétait justement ce qu'il ne voulait pas. Il aurait mieux aimé la voir moins souriante et plus attachée à ses devoirs. Il lui disait parfois

du haut du sourcil le plus froncé du monde, qu'elle manquait de la gravité convenable à une Espagnole et à une chrétienne. Peine perdue; la dame n'en chômait pas moins les saints à sa convenance. L'officier lui plut et lui plut assez pour qu'elle résolût de courir tous risques. Elle lui écrivit un billet de la plus entière franchise, où elle lui exposait en quelle prison elle languissait et sous quel geolier! Combien, de l'avoir vu, lui, si doux, si avenant et de si agréable mine, elle s'était remise à espérer! Combien ce serait méritoire à lui, homme d'épée, et d'amour par conséquent, de chercher à pénétrer jusqu'à elle, qui ne le ferait pas souffrir tant et aussi long-temps, et lui découvrirait peut-être plus de beauté qu'il n'en avait jamais admiré à Cadix ou à Madrid. La duègne partit, l'officier fut ce qu'on attendait, c'est-à-dire aussi galant que brave. Il accepta pour le soir même. J'oubliais d'ajouter, que par post-scriptum, elle l'engageait à se munir d'armes, parce qu'il ne serait pas impossible qu'il fût attaqué par tout le domestique du marquis.

Le post-scriptum parut plaisant au cavalier, et le tour de l'esprit de la belle non moins. Il fit part de sa bonne fortune à deux de ses compagnons qui le considérèrent tout ébaubis, en lui demandant s'il était fou ou s'il ne savait pas en quelle terre il marchait. Mais c'était un courage inébranlable, un de ces grands cœurs épris des aventures, selon qu'elles sont plus périlleuses; et celle-là s'annonçait bien. Et puis la beauté de la dame était célèbre! On disait par toute la ville que jamais bras d'homme ne s'étaient fermés sur tant d'appas et de charmes. Qu'on juge s'il hésita! Le soir il était prêt. Il se recommanda à Dieu, plongea une paire de pistolets dans sa ceinture, mit un poignard dans son sein, et à minuit sonnant, il s'achemina vers son formidable bonheur. La petite porte s'ouvrit et se referma. Une main sèche et ridée le saisit dans l'obscurité; il traversa de longues salles, monta de larges escaliers, descendit et pénétra enfin dans le boudoir de sa maîtresse, ce qu'il devina au parfum qui embaumait le lieu. Je ne m'arrêterai pas à vous dépeindre ce qu'il éprouvait. Le cœur bat bien étrangement dans ces instans! Enfin, son guide et lui firent quelques pas encore, et comme il demandait justement où il était, une voix charmante, une adorable voix, répondit :

— Dans mes bras, seigneur! Et il se sentit pressé par des mains

qui étaient dignes de cette voix, et il se laissa aller à l'ivresse de ce rêve, car il ne voulait pas croire qu'il fût éveillé. Après avoir bien remercié la marquise.

— Ne pourrai-je vous voir? lui demanda-t-il.

— Oui, dit-elle, mais il y va de votre vie, mon mari apercevra peut-être la lumière.

— Craignez-vous? répliqua le jeune homme.

— Non pour moi, répondit-elle bravement, je suis trop heureuse, mais pour vous, monsieur.

— N'est-ce que cela? qu'on apporte de la lumière!

Elle répéta l'ordre, et une lumière parut. Alors son galant l'ayant long-temps contemplée au milieu de ses cheveux dénoués, lui dit :

— Madame, je veux bien mourir!

A peine achevait-il :

— Silence! s'écria-t-elle, vous avez tenté le ciel, et il nous envoie mon mari. Je l'entends! je l'entends!

Mais l'officier s'était déjà élancé dans l'alcove. Elle lui passa ses armes et se mit en prières. Son sacrifice, à elle, était fait. La porte par laquelle le mari devait entrer, fut longue à s'ouvrir, mais enfin elle s'ouvrit; et voici ce qui en sortit. D'abord deux nègres qui portaient deux grands flambeaux, ensuite un majordome blanc qui était armé d'un énorme coutelas. Venait le dernier, le marquis, sans armes, comme un juge. Cette circonstance vaut la peine d'être remarquée. Chacun des nègres avait une paire de pistolets à la ceinture. Soit qu'il les eût arrachés tout d'un coup à leur sommeil, soit qu'il lui eût plu de disposer sa tragédie de cette manière, ces deux Africains étaient nus jusqu'à la ceinture, où étincelait l'acier de leurs pistolets. Les flammes des flambeaux jetaient sur leur peau noire une lueur et une ombre également terribles.

— Jésus-Maria! s'écria la pauvre femme.

Ce convoi avança. L'appartement était spacieux. Mais lorsqu'ils eurent atteint le lit, ils furent reçus comme ils ne s'y attendaient guère. Cet appareil redoutable n'avait rien ôté à l'Espagnol de son sang-froid et de sa bravoure. Il se leva et fit feu, et les deux nègres tombèrent avec leurs deux grands flambeaux. Alors il franchit le lit, et d'un coup de poignard abattit le majordome, avant qu'il eût même remué son coutelas. L'un des flambeaux était éteint, mais l'autre brûlait toujours. L'amant se trouva face à face du mari.

Ce dut être une scène magnifique. La femme, de son lit, étendit le bras pour protéger, contre son amant, son mari qui refusa par un brusque mouvement de tête.

—Monsieur, dit l'officier espagnol, je ne sais plus ce qu'est devenu mon guide, il a disparu, vous allez m'en servir.

Le marquis sourit avec dédain.

— Vous allez m'en servir, reprit l'officier du même ton résolu; ou je vais vous tuer, et votre femme m'en servira.

Le mari réfléchit quelque temps, puis sans rien dire, il alla ramasser le flambeau et se mit à marcher. L'officier, près de sortir, se retourna.

— Madame, voulez-vous me suivre?

— Non, monsieur, répondit-elle, cela n'est pas possible; mais mon cœur vous suit.

Et le mari, qui attendait, reprit son chemin. L'officier revit à la lumière tout le dédale de corridors, de chambres, d'anti-chambres et d'escaliers qu'il avait traversés. Arrivé à la porte de la rue, il s'arrêta et dit à la figure impassible qui lui servait de guide :

— Monsieur, maintenant je suis libre, et pour ma sûreté et pour celle de la femme que je laisse entre vos mains, je devrais vous tuer, car vous voudrez vous venger.

Le même sourire dédaigneux fronça les lèvres pâles du marquis, mais il ne répondit pas. — L'officier continua :

— N'importe! c'est assez de sang comme cela, je vous donne la vie, monsieur, souvenez-vous-en. — Et il s'en alla.

Tels sont les premiers actes de ce drame. Le dénouement, qui était entamé, n'était pas encore fini, lorsque passa à la Havane la frégate française. La nature (c'est une grande et fine observation que j'ai recueillie dans les conversations de M. Victor Hugo que j'ai toujours écouté comme un maître) ne lie pas, d'un nœud aussi serré que le fait le poète, les divers membres des actions qu'elle nous représente, pas plus qu'elle ne suit nos petites règles pour amener les catastrophes qu'elle se propose pour fin. Il est vrai que nous avons un jour, et qu'elle a l'éternité. Peut-être cette tragédie de famille n'était-elle qu'à son début, et que ces trois êtres, que ces trois idées, avant de toucher à leur péripétie générale, sont destinés à s'entrechoquer encore long-temps avec différentes

moralités. Peut-être tout est-il dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde considérait l'officier espagnol comme un homme mort, comme une de ces victimes que l'antiquité païenne dévouait aux dieux infernaux. On le traite avec les mêmes égards qu'un condamné à mort. On sait qu'il n'échappera point à son sort, qu'il est marqué du doigt. On se dépêche de le voir. Lui, il est toujours cet homme si calme et si brave que vous avez admiré. Il ne se repent pas d'avoir laissé la vie à un ennemi qui ne dormira plus qu'il ne soit mort. J'en parle au présent; peut-être est-il mort à cette heure. Ses compagnons voudraient bien lui témoigner une amitié plus vive; mais ils ne peuvent se défendre d'une grande crainte en s'asseyant à la même table, même chez eux, parce qu'ils savent que le poison le suit, l'observe, se lève, marche et s'assied avec lui.

Depuis sa terrible aventure, il avait osé descendre une fois à terre, et il avait reçu deux coups de stylet, dont, par miracle, il n'a point péri. Une autre fois, ennuyé de cette vie et désirant retourner en Espagne, il était allé visiter un navire marchand de sa nation qui devait faire voile pour Cadix; et comme il avait bu à ce bord, il s'en revint empoisonné, et eut le bonheur de se sauver encore. Mais personne, et lui-même, ne se dissimule pas que sa fortune se lassera avant la haine de son ennemi. Ainsi il vit, si c'est là vivre. Sa frégate est sa prison. Partout hors de ces planches il y a mort pour lui. Sa seule chance de salut est donc de s'enfuir sur un bâtiment de guerre de la métropole; mais jusqu'au moment dont je parle il n'en était pas arrivé, et l'on n'en attendait pas. Oui, une chance de salut, et rien de plus; car qui sait s'il ne retrouvera pas la Havane en Espagne! comme sa maîtresse lui avait dit qu'elle lui ferait retrouver, et lui avait fait retrouver, en effet, Cadix ou Madrid à la Havane...

Voilà mon histoire. C'est à ces mouvemens de ma tête, mon ami, que je reconnais que je vis, tant la vie est prompte et lourde à la fois dans ce singulier pays. On est tout ensemble de pierre et de flamme. On vole et l'on ne marche pas. Le vert éternel des arbres dépose sur les jours une accablante uniformité; mais par ce bouillonnement constant de la pensée, qui est toujours excitée, l'on sent que la vie coule, et que peut-être elle nous entraîne plus vite qu'ailleurs. Ce que j'en dis est pour ceux qui pensent; car,

pour le reste, vit-il, peut-on se demander, autant qu'un colibri ou un carouge?

Du reste, rien ne répond plus à l'homme de ces climats que la maison de ces climats. Pas de portier, pas de salle de retraite; le salon de plain-pied avec la rue. On assiste à votre existence comme à votre pensée. Il n'y a pas plus de vitres aux fenêtres et de rideaux dans les chambres qu'il n'y a de voiles sur les sentimens L'Orient, qui aime d'amour la vie aux étoiles, a le harem du moins, le harem tout mystère et tout verroux. Ici, au contraire, la plus élégante femme, et ce n'est pas la fortune qui manque, ne se doute pas de ce qu'est un boudoir, et moins encore, par conséquent, tout ce menu luxe dont les femmes d'Europe encombrent leur solitude de prédilection. Je crois qu'il est resté quelque chose du Caraïbe dans les mœurs du créole, ou plutôt, comme jamais ces deux sangs ne se sont mêlés, qu'il existe une espèce de vices et de qualités dont l'air empreint notre ame quand nous naissons, de même que le climat affecte d'une certaine façon les traits de notre physionomie extérieure.

Le soir est le plus doux instant des rues de Saint-Pierre. La terre alors fait envie au ciel; les femmes et les étoiles paraissent à la fois. Les hommes s'en vont de leur côté, et les femmes se groupent aux portes pour causer. Voilà le salon le plus ordinaire. Quelques-unes rêvent, le regard en haut. C'est le petit nombre; car, en général, elles sont tristes ou gaies, rarement mélancoliques. Elles ne sont pas sujettes à ces alanguissemens qui distinguent les femmes des contrées brumeuses. Ici ni vapeurs au physique ni vapeurs au moral.

L'amour lui-même se ressent de cette disposition générale : il est plus vif que profond, plus emporté que tendre, plus avide que généreux; le sang et la chair y jouent un trop grand rôle. Ce n'est pas assez l'union des ames, et c'est trop l'union des lèvres. Cependant, dès qu'il échappe à ces conditions grossières, il s'épure merveilleusement, et, passant d'un extrême à l'autre, s'élève à des spéculations platoniques si éthérées, que le Nord, si vanté pour ses flammes incorporelles, ne saurait plus lutter avec ce Midi ainsi régénéré. Comme les femmes créoles sont passablement gardées et surveillées, ce dernier genre de tendresse a tout lieu de glorieusement s'exercer. Il n'est pas rare du tout qu'on s'adore six ou

neuf mois sans s'être dit une parole, et que des gens qui sont prêts à se sacrifier l'un pour l'autre ne sachent pas seulement comment résonnent leurs voix. On s'est vu, on s'aime. *Ut vidi, ut perii!* c'est à la lettre. Ce n'est pas comme en Europe, où l'amour naît plutôt des relations; l'amour ici nous éblouit le cœur, c'est un éclair à l'ame. On n'a pas vos ressources inépuisables, vos fécondes occasions, tout ce train habituel d'un monde qui se recherche, et vit principalement de ce contact. Ici l'existence est resserrée, méfiante et jalouse, malgré tout ce que je vous ai écrit de sa publicité. On vit au soleil, et l'on ne communique pas; et cette publicité même d'ailleurs garde les femmes: les laides ont l'œil sur les jeunes et les belles. Aussi la langue dont les amoureux se servent le plus volontiers est-elle le regard, qui exprime mieux du reste, qu'aucun langage humain, tout ce qui est contenu dans cette perpétuelle circulation de sentimens et de désirs qu'on nomme l'amour. C'est universel comme la musique; et, par un heureux hasard, peut-être par un dessein spécial de la Providence, ces adorables créoles parlent cette langue aussi bien qu'elles l'entendent.

Toutefois, sans luxe dans leurs appartemens, elles porteraient volontiers le soleil dans leur toilette. C'est un besoin général ici que la parure; les femmes y consomment tout ce qu'elles possèdent : on dirait qu'elles vivent exclusivement préoccupées de la magnificence des colibris et du feu rayonnant des franchipaniers, des amaryllis, des chapelets et des autres fleurs de leur sol. Dès qu'il s'agit d'une fête, les perles, les diamans, les orfévreries de tous genres inondent leurs personnes; elles s'illuminent vraiment. Et ne croyez pas qu'il y en ait qui s'astreignent à la modestie de leur rang et de leur fortune. Personne ne veut être violette, c'est à qui sera tulipe.

A l'heure où je vous écris, je suis encore fatigué d'un bal que M. le baron de Mackau a donné au Fort-Royal en l'honneur de la Saint-Louis, fête patronale de cette ville. Je ne vous en dirai rien; bal comme tous les bals du monde. Cependant, dussiez-vous m'accuser d'être bien de mon village, je vous proteste qu'il est difficile de rencontrer nulle part des réunions où les jolies figures soient plus communes. Il n'y a pas, si vous voulez, comme à Paris, deux ou trois incomparables beautés qui tiennent tout le reste en échec; mais chaque femme a sa parcelle de lustre et de grace,

et cette chaîne de détails forme à la longue l'ensemble le plus ravissant. Imaginez-vous une nuit d'été, une nuit de Venise; pas de soleil, mais un millier d'étoiles.

Le dimanche, le tour des affranchis et des esclaves est venu de danser, et la savane s'est couverte, dès les cinq heures de l'après-midi, de tables, de bancs et de chaises. Les grands tamarins qui entourent cette prairie, ainsi qu'on parlerait en France, semblaient frémir d'avance : ils savaient ce qu'ils allaient voir, et ils se préparaient. Et, en effet, c'est un spectacle étrange qu'un bamboula; vous ne vous en faites guère une idée, si vous n'avez jamais vu danser de nègres qu'à l'Opéra, où ils ont bien plus l'air de Chinois que de nègres.

Voici quelle fut la marche de la fête. Vers six heures et demie, je vis déboucher d'une rue deux énormes drapeaux tricolores, et ensuite deux autres drapeaux qui portaient, sur un champ d'argent, des bouquets épanouis de jasthram. Le jasthram est une fleur du pays qui offre une grande ressemblance avec les lilas d'Europe, à cette exception près, que notre jasthram est rose et sans parfum; c'est l'œil moins le regard. Quatre négresses ou quatre nègres, car l'on ne soupçonnait leur sexe qu'à leurs vêtemens, créatures taillées dans les proportions voulues pour porter ces incroyables étendards, s'avançaient à la tête d'une grande foule, qui s'agitait beaucoup et ne hurlait pas mal. C'était une mer trouble et disparate, un océan soulevé de madras, de foulards, d'*imités*, de petites chaînes, de grosses chaînes, de coraux, de grenats, de dentelles, de broches, d'anneaux et de grains d'or et de boutons d'or, où tourbillonnaient encore, comme la couleur du fond, des jupes d'étoffes anglaises que distinguait autant la démence des dessins que la crudité des couleurs; tout cela pêle-mêle, confondu par le vent et par la cohue, et formant, au résumé, une sorte d'animal monstrueux, turbulent, éblouissant. Cela se mit à avancer, et, en vérité, sous un aspect si peu civilisé, que je croyais voir le produit fantastique d'un rêve. Les quatre femmes que j'avais prises pour quatre hommes avaient des jupes de dessin et de peinture semblables aux deux derniers drapeaux. Je demandai pourquoi cette fleur plutôt qu'une autre. On me ré-

pondit que cette fleur était le signe de cette société, à qui elle avait même donné son nom.

J'avais en conséquence devant moi *les Jasthrams;* je vous parlerai plus tard de ces associations. L'une de ces quatre femmes était la reine, rien moins. Elle portait comme sceptre, je suppose, une baguette qui traversait, vers son extrémité, une petite calebasse toute remplie de graines, de coquillages et de petites pierres; et de ce bizarre instrument, qu'elle agitait en le baissant et en l'élevant tour à tour, elle tirait une musique à peu près pareille à celle des castagnettes. Elle marchait en faisant la roue, et déployait surtout des hanches d'une manière si naïvement impudique, qu'on ne savait que penser. J'étais ébahi. On essaya de me montrer le roi, mais je ne parvins pas à l'apercevoir; sa tête crépue brillait peu dans ce cliquetis de couleurs. Je vis plus tard un autre roi, celui des Œillets, je crois, et je me souviens que ce prince était en chemise. Il est vrai que cette chemise était de batiste et ornée de boutons d'or d'une dimension qui n'aurait pas disconvenu à Polyphême. La culotte de sa majesté ne le cédait en rien, pour la matière et pour l'art, à sa chemise et à ses boutons; mais, à moins d'un furieux tempérament de courtisan, on n'aurait pu dire que ce monarque avait le parfum et la blancheur du signe chéri de son peuple. Il était plus pavot qu'œillet.

Cependant les Jasthrams s'avancèrent dans la savane et prirent possession d'un carré de terre. Les étendards s'arrêtèrent et s'inclinèrent; la reine et ses compagnes commencèrent leurs évolutions. On alluma les flambeaux de gomme, on disposa le tam-tam et le petit-bois, et le bamboula prit feu.

Le *petit-bois* est un instrument très harmonieux et très simple, à savoir un bambou sec et vidé qu'on frappe en mesure avec deux petits morceaux de bois. Il sert à accompagner le tam-tam; c'est la flûte de ce violon. Peu à peu d'autres sociétés parurent, les unes plus sauvages, les autres plus européennes, celles-ci de nègres créoles, celles-là d'esclaves purement africains. Il y avait là des nègres du cap Laou, des Mocas, des Caffres, des Ibos, des Congos, des Mandingues, des Bouliquis. Je me reconnais tout-à-fait incapable de caractériser les différentes manières de danser particulières à chacune de ces illustres nations. J'ai seulement observé que

l'intention générale était de représenter aux yeux, dans une série de mouvemens, les diverses nuances de ces deux facultés de l'ame, l'amour et la haine. Un peuple primitif tient quelquefois tout entier dans une chanson. Eh bien! la danse de ces tribus, c'est toute leur société; aimer sa maîtresse et terrasser son ennemi, les deux sentimens les plus égoïstes. Elles ne sont pas en avant d'un pas de plus. Leur ennemi aujourd'hui, c'est leur maître; on le leur a persuadé du moins. La femme est au milieu et l'homme la provoque. Elle résiste, elle le raille, elle pirouette sur elle-même; tandis que l'amant, sans se décourager, tourne autour d'elle et cherche, par la grace de ses gestes, à vaincre ces refus inaccoutumés. Peu à peu la maîtresse cède, peu à peu elle se laisse gagner, et ils en viennent enfin à danser en face l'un de l'autre; et alors le mouvement se précipite, le pas vole, la musique brûle. Il faut voir l'œil de la négresse; c'est un flambeau de plus à la fête. Sa tête danse, sa poitrine danse, ses reins dansent. Ses contorsions feraient rire, si elles ne faisaient trembler et songer. C'est le libre plaisir du Sahara. Ou c'est l'homme qui est fâché, qui ne veut pas, et alors il prend la place du milieu et la femme voltige autour de lui. Elle penche sa tête, entr'ouvre sa jupe de ses deux mains, et l'on dirait d'un oiseau qui rase la terre. C'est charmant. Vous pressentez bien comme tout finit; car la prêtresse de toutes ces bacchanales, la reine de toutes ces reines, n'est pas autre que la grande prostitution.

Mais quelle froide peinture! Figurez-vous donc cette danse de feu, non dépouillée comme sur ce papier de tout accompagnement; mais au milieu des herbes de la savane, aux lueurs de cent torches dont la lumière tombe par flocons, aux sons haletans et bondissans de leur sorte de tambour, aux appels sans fin de ces calebasses sonores qui arment la reine et ses femmes, aux refrains hurlans d'un chant universel! Figurez-vous tous ces corps, toutes ces ames en contact! Figurez-vous tous ces gens pour qui leurs émanations sont agréables, et qui jettent au loin une odeur à laquelle se mêle encore l'odeur de toute cette résine flamboyante! Point de retenue, point de gêne; la chair s'enivrant de la chair; tout l'art de ce peuple effréné aidant sa passion; cette musique qui chauffe cette danse de paroles bizarres, lascives, moqueuses, terribles, tantôt contre les leurs mêmes, tantôt contre les blancs;

le rauque retentissement d'une espèce de cornet qu'ils ont apporté de leur pays, et qui corne encore par-dessus tous ces bruits déjà si propres à étourdir et à confondre. Je me promenais seul dans l'allée des tamarins, et j'entendais et voyais la savane sous ce dais d'épaisses vapeurs, où les flambeaux laissaient dégoutter de grosses larmes de feu, où les branches de tamarins plongeaient telles que des bras de sorcières; et je regardais le fort Saint-Louis assis sur ses vieilles bases et le ciel retiré dans sa noire profondeur, comme un vieillard mécontent. Tout d'un coup la lune sortit d'un nuage. J'éprouvai une singulière émotion. Sa face angélique oscilla quelque temps au bord du nuage, comme surprise et effrayée. On eût dit une grande image désolée de la civilisation se levant sur une plaine de l'Afrique. A travers les sombres arcades des tamarins glissaient les robes blanches de quelques jeunes femmes de la ville qui se promenaient; douce vision que j'acceptai comme un signe bienfaisant du ciel que toute pudeur et tout amour n'avaient pas encore péri.

Voici ce que je sais touchant ces associations dont je vous ai parlé. Les gens libres ne reçoivent pas aisément des esclaves dans celles qu'ils forment, car il n'est pas de maître blanc si encroûté de préjugés qui tienne autant à ses droits qu'un affranchi d'hier. C'est la loi éternelle, le tigre plus féroce que le lion. Le proverbe romain qui disait : traître comme le fils d'un affranchi, aurait pu ajouter avec raison : orgueilleux comme l'affranchi lui-même. Chacun fournit par mois une certaine somme pour les dépenses de la société. La société choisit le nom qui lui convient, qui les *Jasthrams*, qui les *Œillets*, qui la *Grosse-Troupe*, qui les *Damas*, qui les *Amours*. Moi qui vous parle, j'ai l'honneur de loger en face de la reine des Amours. Le roi et la reine sont élus par le peuple. La reine n'appartient au roi que par un mariage politique; mais comme d'ordinaire la reine est bonne fille et n'y tient pas, l'autre mariage ne se fait pas attendre, et le peuple est très heureux par cet aimable exemple qu'on lui donne, et dont il ne manque pas de profiter. L'argent qu'on recueille est consacré à faire dire une messe chaque année en l'honneur du patron ou de la patronne de la société, à secourir les frères et les sœurs malades, à les faire enterrer lorsqu'ils n'ont pas de maître et qu'ils meurent dans l'ex-

trême indigence, ce qui ne se voit jamais, chose assez remarquable! et enfin à parer à beaucoup de cas de ce genre. Une bonne partie des collectes s'écoule aussi dans les subventions aux bons amis les philantropes de France, le reste en banquets et en orgies. Tout cela est agréablement mélangé et le plus innocemment du monde. C'est une race d'antithèses que les nègres. Il n'y a pas d'êtres chez qui le bien s'allie davantage au mal. Leur christianisme est d'ailleurs de l'espèce la plus commode. Ils n'ont jamais pu comprendre ce que l'église appelle le mépris de la chair. Le diable est ce qu'ils vénèrent le plus, peut-être parce que tous les hommes, blancs ou noirs, sont plus méchans que bons, ou parce que l'idée de douleur et de terreur est plus perceptible à des sens grossiers que les images de mansuétude et de parfaite félicité, qui exigent, pour être bien saisies, des organes moins corporels et moins terrestres. La sainte Vierge, on ne s'en douterait pas, a presque tout le culte de leur amour; mais cela ne les empêche pas de croire aux *zombis*, c'est-à-dire aux spectres et aux revenans. Ils sont, comme vous voyez, tout-à-fait sous la préoccupation des peines infernales; et laissant le paradis tel qu'ils l'ont reçu, ils se sont contentés d'ajouter une femme aux puissances de l'enfer, après l'avoir mariée au diable, et pour ce, surnommée la *Diablesse*; un assez curieux équilibre de la vierge Marie, qu'en pensez-vous? Beaucoup de gens ne manqueront pas d'attribuer à un instinct philosophique cette singulière superfétation. 1836 est aux nègres; 1826 était aux Grecs. Il faut bien que les hommes changent de marotte.

On serait bien étonné, n'est-ce pas? d'apprendre dans cette France, où circulent tant de fausses idées sur ces pauvres îles, qu'une fille esclave porte, ces jours de fête, deux madras dont chacun coûte un quart de doublon, une jupe de cinq gourdes, indépendamment de ses anneaux, de ses boutons, de ses chaînes, de ses grenats et de ses grains d'or, parure obligée, et qui couvre la plus pauvre, et ne représente pas moins de 400 à 500 francs. Tous les philantrophes vont tomber en larmes. Je les vois et les entends d'ici. Ces pauvres filles! oui, elles sont heureuses, elles sont brillantes; oui, l'on peut cueillir l'or sur elles; l'arbre n'est pas plus chargé de fruits. Mais la prostitution, monsieur, la prostitution! Eh! oui, monsieur, c'est à la Martinique comme en France; et jetez-nous la première pierre, si vous l'osez, ou si vous

ne vous souvenez pas, monsieur. C'est bien ridicule, en vérité, que tout ce sentimental qui roule des yeux de vos députés sur leurs gros ventres.

Retournons plutôt à la franc-maçonnerie des nègres. Ces loges, ces sociétés, dont le mot d'ordre n'est pas très favorable aux blancs, rivalisent pourtant et s'attaquent dans des chansons qu'elles débitent aux bamboulas de la savane. La chanson est aussi populaire ici qu'elle l'était jadis en France. C'est une sorte de stylet qui s'émousse dès qu'il devient permis de porter des armes au grand jour; mais ici, où un peu de mœurs a survécu aux lois de la métropole, c'est encore la grande ressource. La langue des nègres est incomplète, comme leur sens musical, mais, du reste, vive et pittoresque. Elle a les qualités primordiales de tout patois, quoique ce ne soit qu'un mélange informe de toutes les langues qui ont passé dans l'île. Le premier nègre venu compose ces chansons; son voisin répète ce qu'il a entendu à dix autres, qui le répètent à mille autres; et avec plus de rapidité qu'un incendie, qu'un journal, la chanson frappe tout d'un coup aux quatre coins de la ville. Chacun ajoute sa variante; chacun s'infuse pour une part dans ce résidu universel. Cynisme et naïveté résument assez bien le caractère de ces chants, bâtis ordinairement sur des airs défigurés de nos plus beaux opéras de France.

Maintenant, si vous voulez, nous allons du vaudeville monter sur de hautes et sauvages montagnes que je suis allé visiter. Mon voyage puisse-t-il être assez heureux pour vous reposer de tout pénible soin, comme il m'a reposé, moi qui vous écris, du spectacle de ce malheureux pays qui meurt au détriment de tous pour ne ressusciter au profit de personne; baquet sanglant où flottent déjà vainement pour la France nos membres coupés en morceaux, car la Martinique n'en sortira pas autre que Saint-Domingue! Comme les leçons du passé profitent peu aux hommes! La Rochefoucauld a dit que, si les hommes vivaient deux fois, pas une des sottises de leur première vie ne manquerait à la seconde. Je le crois bien; est-ce que chaque génération dans l'histoire n'est pas le même homme qui revit? M. de Lamartine, un de nos grands ennemis, parce qu'il est député d'un département du Nord à betteraves, méprise souvent l'histoire ou le dit du moins dans ce qu'il écrit; on s'en aperçoit. Et cependant l'histoire est le livre des

hommes politiques, comme l'ame est le livre des poètes tels que M. de Lamartine! Mais que faire? Les électeurs sont aux aguets, la betterave elle-même écoute, et le grand poète se désole sur les négresses qui mettront au monde de petits nègres pour la canne à sucre. Allez donc en Orient!

Mais prenons le chemin de nos montagnes. Ce sont les pitons du Fort-Royal dont il s'agit. J'étais accompagné d'un vieil ami de ma première jeunesse et de M. Lemaire, l'entrepreneur des hôpitaux de ce pays et l'hôte éternel de ces beaux lieux. On ne conçoit pas plus les pitons sans M. Lemaire que le mont Saint-Bernard sans les moines. Ces chemins étaient mauvais, il avait plu la veille; mais nous étions sûrs de nos chevaux. En peu de pas nous eûmes dominé la plaine, car la Martinique est, dans sa singulière conformation, tout abîme et tout élévation. Elle présente une image exacte de ces mers bouleversées qui ont fait écrire aux poètes que tantôt le vaisseau touche au ciel, tantôt aux enfers.

Nous étions au matin. Il traînait encore dans le ciel un lambeau de pourpre. L'air était frais, les arbres dégouttaient de rosée. Nous cheminions à travers de raides petits sentiers tortillés autour des mornes, qui nous poussaient encore vers des mornes plus élevés. Nous n'avions guère à droite et à gauche de la haie, qui nous suivait sans s'interrompre, que des savanes irrégulières, bossuées et presque abandonnées, où paissaient de grands bœufs. Ils levaient leurs têtes stupides et nous regardaient passer avec un beuglement. Mais les oiseaux alertes voltigeaient en avant d'un air de fête, comme s'ils eussent voulu nous indiquer le chemin de leurs bois. J'évitais de me retourner pour me ménager tout le spectacle; et en effet, arrivés à l'issue d'une allée, sur un vaste dos de morne, nous fîmes volte-face, et l'espace se tendit pour nous d'une admirable vue. La scène était plus particulièrement à gauche. La droite était voilée d'arbres, et c'était derrière ces arbres que naissaient les racines de toutes ces hauteurs, qui, en se heurtant, en se confondant et en se développant, devaient former et formaient déjà ces merveilleuses apparitions des pitons. Nous avions sous nos pieds toute la campagne du Fort-Royal, et à l'extrémité de ce pays plat, ou du moins qui paraissait tel, la ville même du Fort-Royal, reconnaissable à l'éclat de ses toits rouges; puis la baie, cet immense bassin qui pourrait contenir dans ses

deux bras toute la marine française : théâtre de plus d'une gloire, où Ruyter a bombardé le fort Saint-Louis, où Lamothe-Piquet venait se reposer de ses périlleuses aventures. Les souvenirs ne lui manquent pas, je vous assure. La frégate *la Terpsichore* et le vaisseau amiral *le Jupiter* ne faisaient même pas tache sur cette eau bleue. Mais toute la partie du pays montueux qui dessine les contours de la baie se découpait vivement, et l'on ne se figure pas avec quelle hardiesse, avec quelle effronterie de teintes! Dieu a fait plus bizarre que ne peuvent rêver les génies les plus bizarres.

Préoccupé de ces masses, l'œil court dédaigneusement sur toutes ces petites îles, détails qui flottent çà et là, pour mieux atteindre et saisir dans le lointain les différens quartiers de l'île, tels que les Trois-Islets, les anses d'Arlet, le Diamant, Sainte-Luce, qui commencent à ce haut promontoire et se prolongent à perte de vue. Il est difficile d'exposer bien nettement une scène aussi large et aussi garnie. La plume n'a pas l'unité ni l'universalité du regard. Nous émiettons lentement dans ce que nous écrivons ce que l'œil ramasse en moins d'un éclair. Que voulez-vous? Faites la part à la faiblesse humaine, et puis encore à celle de votre serviteur. Le fond de la baie était noyé dans des vapeurs grisâtres qui ne nous permettaient pas de distinguer parfaitement le point d'attache, l'endroit de la couture du Lamentin aux plaines du Fort-Royal. Mais au Lamentin la terre est encore plus tranquille et moins houleuse qu'aux environs du Fort-Royal. C'est presque toujours uni comme un front de femme; ce qui repose un peu de cette agitation générale que je vous ai dépeinte. On assure que dans les jours de grande sérénité les sucreries s'articulent visiblement avec cette joyeuse apparence de petits villages que leur donne cette quantité de constructions et de bâtimens recouverts de tuiles et de paille. Je n'ai pu en juger, car, quoique le temps fût beau, il n'était pas entièrement dégagé de nuages; mais si je n'eus pas ce plaisir, j'eus celui de voir tourbillonner ces nuées à grand vol autour des crêtes de la montagne. Ce qui achève de rendre ce site un des plus curieux, c'est qu'il domine l'endroit de l'île le plus étranglé, d'où s'ouvre une perspective de deux mers, et de deux mers bien différentes, celle du Fort-Royal et celle du Vauclin, ou, en termes plus indigènes, la mer du vent et celle sous le vent. La mer du Fort-Royal était sombre, froide, engourdie, et, par un effet contraire, les va-

gues du Vauclin bouillonnaient au soleil comme de l'or en fusion. On semblait les entendre, malgré la distance, jouer et gazouiller autour des trois énormes rochers que les habitans appellent les Ilots. Cette différence des deux mers, je ne sais si je vous la ferai bien saisir en la comparant à une lame d'acier, d'un côté dans l'ombre, c'est-à-dire noire et bleue, de l'autre au grand jour, c'est-à-dire blanche et scintillante. C'est d'un prodigieux effet. Je croyais assister à un conte des *Mille et une Nuits*.

Je ramenai enfin mes regards autour de moi. J'étais au milieu de grandes herbes. Mon bras aurait touché, ce semblait, à une hauteur dont j'étais séparé par une falaise et qui se partageait à sa cime en deux mamelons d'une égale rondeur. Pareilles à la gaze d'une robe, des vapeurs découpées en écharpes jouaient à l'entour, et les effleuraient par momens comme si elles en eussent senti le charme. Cette nature est pleine partout de ces images voluptueuses. Le vent était devenu beaucoup plus frais. Çà et là tremblaient dans leur mélancolique feuillage les orangers et les citronniers aux fleurs d'argent, aux fruits d'or. On entendait de grands bruits de torrens; et sur cette droite mystérieuse dont j'ai parlé, on apercevait les Pitons debout, dans l'attitude de trois géans qui songent appuyés sur leurs coudes. Mais quelle fut ma surprise, en avançant de quelques pas, de découvrir une maison au bout de cette savane où j'étais. Que faisait là cette maison? par quel hasard y était-elle? qui l'avait bâtie? était-ce un homme ou un aigle? car la place convenait bien mieux à une aire qu'à une demeure humaine. Peut-être pourtant n'était-ce qu'une fantaisie d'oison, ce que je prenais pour l'idée d'un Manfred dévoré d'une soif hautaine des choses inconnues. La façade était propre, les fenêtres soigneusement closes. Cela avait l'air de dormir. Des orangers et quelques pieds de cacaotiers me dérobaient le rez-de-chaussée. D'ailleurs l'herbe était très haute, et j'avais beau sonder de tous côtés, je ne découvrais que les lueurs éparses et immobiles des yeux de quelques taureaux cachés par les haies. Je m'avançai et tournai la maison. Singulier aspect. Tout le derrière était en ruine, ou plutôt la maison de fond en comble. Il n'y avait debout que cette façade qui se présentait si bravement, image d'un pauvre honteux, ou plus justement d'une ame malheureuse, mais ferme et souriante. Je fus touché plus que je ne saurais le dire. La maison

était abandonnée. L'homme s'était enfui, comme de l'ame malheureuse les espérances et les illusions. Les serpens et les autres reptiles n'avaient pas tardé à se présenter. Les cloisons étaient humides, défoncées et culbutées, où jadis peut-être d'adorables femmes, l'amour aux yeux et la gaîté sur le front, se réjouissaient de vivre et d'être si bien parées! Les écuries étaient ouvertes et vides. Qu'étaient devenus tous ces beaux chevaux dont les pieds sonnaient si fort sur la terre, et dont la vitesse avait découragé les vents de la montagne? Les beaux chevaux avaient suivi les belles femmes. Les vins avaient déménagé avec les amis et les joyeuses chansons. Deux ou trois pourceaux se promenaient en seigneurs et maîtres sur ces décombres. Ils détruisaient quelques plates-bandes de fleurs qui restaient encore, et me rappelaient bien tous ces lâches qui se taisent ou vous flattent dans votre triomphe, et qui, lorsque vous tombez, achèvent de leur groin votre dernier appui. J'écoutais tristement mes compagnons me dire : Là était telle chose, là telle autre. Il n'y avait trace de ces choses que dans leur mémoire. La terre n'en avait pas plus gardé la marque que la mer celle des vaisseaux. Hélas! l'homme est aussi léger à l'une qu'à l'autre! Et c'était d'autant plus douloureux à sentir là, que la nature y était plus forte, plus vivante, plus immortelle. Un si petit effort de l'homme n'avait pu trouver grace où elle s'était plu à accumuler les plus hardies et les plus gigantesques de ses conceptions. Le vent qui sifflait à travers ces vieilles planches avait l'air de se moquer.

Enfin nous nous remîmes en route. Je ne voulus pas savoir à qui appartenait cette maison, ni si elle avait été telle que je me l'étais figurée; en un mot, aucun détail. Mon souhait était de garder vierge mon impression, comme en effet je vous la présente aujourd'hui. La disposition d'esprit où cette rencontre imprévue m'avait jeté, sombre disposition, me semblait être d'ailleurs parfaitement convenable pour ce qui me restait à faire du voyage. Nous plongeons dans un noir océan de verdure, car souvent pour monter il faut descendre. Mais d'abord je veux vous signaler une curieuse montagne, à laquelle nous marchions parallèlement depuis quelque temps, et qui sortait d'un abîme très profond et creusé tout autour d'elle, en manière de fossé. Cette montagne avait l'air d'un monstrueux animal accroupi dans un précipice. Son échine, vigoureusement articulée, offrait sur la teinte du

ciel mille aspérités bouffonnes et terribles, toujours bizarres et surprenantes. Ses flancs étaient noirs. Il y avait tant d'arbres sur les pentes qu'on eût dit d'un poil fourré. Le plan parallèle sur lequel nous cheminions, était bien moindre; et cependant nous dominions parfois le gouffre de cent cinquante à deux cents pieds, dans certains endroits, par exemple, où le chemin semblait franchir l'abîme comme un pont, tant il était jeté, étroit, découpé, suspendu! Cette profondeur pourrait être encore plus grande, car il n'était pas possible de l'estimer, à cause de ces étages infinis d'arbres poussés au travers les uns des autres, et voilés en outre, par places, d'une impénétrable chevelure de lianes parasites. Des sources traversaient la route dans les pieds de nos chevaux pour aller tomber dans ces gueules escarpées et béantes. La route était fangeuse et pleine de pierres qui faisaient trébucher le cheval, et souvent à peine assez large pour donner passage. Il ne serait pas sûr cependant de tomber; car si l'on ne roulait pas jusqu'au fond, s'il y a un fond, ou si l'on ne se cassait pas la tête contre les rochers et les durillons de la terre, on tomberait certainement à pal sur quelque arbre fourchu, comme il s'en voit beaucoup dans ces lieux par suite des éboulemens, des orages et des coups de vent. Rien de plus sévère à considérer que ces touffes colossales de bambous qui se ploient dans l'abîme; que ces pommiers rares à moitié foudroyés, vivans et morts à la fois; que ces sabliers, ces abricotiers, ces manguiers, ces maroganis, ces acajous et tous ces arbres inconnus qui foisonnent là; mais si hauts, si étranges, si brusquement venus! On éprouve de temps à autre un vif serrement au ventre, comme si l'on regardait d'un édifice élevé. Je me souviens, entre autres, d'un endroit où la montagne est plus haute, plus triste, plus lointaine, le précipice plus creux, le chemin plus dangereux, l'ame de ces lieux enfin plus désolée; endroit de mystère et de terreur! Là d'immenses assises de terre, dans des proportions babyloniennes, circulaires et toutes couvertes de ces arbres effrayans et gigantesques. On dirait d'un cirque taillé pour des démons. Ces arbres sont démesurément penchés dans le vide. Sous leurs pieds d'autres arbres se penchent; et sous les pieds de ceux-ci, d'autres encore qui en ont eux-mêmes sous leurs pieds. Qu'on n'essaie pas de compter. C'est éblouissant. Il semble que tout ce monde écoute je ne sais quelle voix qui bruit au fond du

gouffre de tous ces gouffres. Ils sont effarés comme des créatures intelligentes. Il y en a de pâles. Il se passe là quelque chose de surhumain qu'on voudrait pénétrer. J'écoutai, j'écoutai souvent, et je n'entendis pas, ou à de rares intervalles et avec des circonstances si peu naturelles, que je n'ose plus me ressouvenir de ce que j'entendis. J'en sentais ma tête s'élargir. C'était une voix qui n'avait rien de commun avec le fracas éloigné qui monte sans cesse de tous les torrens déchaînés de ces montagnes. L'assemblée de ces arbres répondait quelquefois. On distinguait par-dessus tout les bruyantes improbations des bambous qui secouaient leurs têtes échevelés sur ce peuple demi-infernal. Ce fut presque avec ravissement que je retrouvai plus bas un petit carré de soleil qui jouait sur le front d'un morne, rayon consolant et religieux, égaré là, je ne sais comment, car le ciel était voilé et le soleil entièrement caché aux yeux. Je n'avais jusqu'alors prêté aucune attention à toutes les chansons que les oiseaux, en passant au-dessus de ma tête, éparpillaient dans l'air.

L'un de ces oiseaux était notre rossignol, qui n'a des vôtres que le nom. Que c'est touchant, n'est-ce pas? cette idée d'un exilé sans doute, d'avoir transporté aux objets d'ici toutes les dénominations des objets chéris de l'Europe! Mille choses dans ces îles sont aussi poétiquement et tout aussi improprement baptisées. Au milieu de nos tableaux sauvages, il songeait, celui-là, aux forêts de sa patrie absente : il regrettait ces allées où le sable jette de si longues et de si douces lueurs jaunes, où roulent les feuilles sèches que le pied écrase avec un bruit si délicat; il regrettait ces trouées, demi-voilées, où l'eau discrète tombe goutte à goutte, comme les paroles d'amans qui rêvent; ces clairières, où les grands cerfs et les jeunes daims se caressent sur les bords des eaux dormantes, tandis que la lune glisse de branche en branche jusqu'au gazon silencieux, lit des cigales et non pas des serpens. Peut-être sous un de ces beaux chênes, il avait un soir conduit une jeune femme en robe blanche, qui ne voulait pas venir et pourtant était venue. Le rossignol chantait.....

La rivière traversée, ou plutôt le torrent que nous avions souvent entendu, nous escaladâmes un nouveau morne, et nous arrivâmes à un plateau assez large; c'était le but du voyage. Trois baraques, si chétives que je les pris pour des cases à nègres,

couvraient cet espace. L'une de ces baraques était une écurie en plein vent. Mes compagnons m'assurèrent que les deux autres pavillons, c'est ainsi qu'ils nommèrent cette incroyable rencontre de mauvaises planches, étaient consacrées aux baigneuses. La source est dans une profondeur, au revers de ce plateau. Du côté où nous étions, on surplombait de soixante pieds au moins cette rivière que nous venions de franchir. A droite et à gauche s'étendaient deux montagnes hérissées de bois. Il était évident que le lieu que nous foulions si librement avait été précédemment couvert d'une crinière semblable. Qui avait trouvé cette source? Quel être humain avait osé pénétrer jusqu'ici? quelque lépreux sans doute qui venait secrètement mettre un terme à son existence en se précipitant dans ces abîmes, ou en se perdant dans ces forêts. Quelle teinte aux arbres! noire comme si le feu y avait passé. Quels éboulemens de collines! Quels déchiremens de terrain, quels lambeaux de pays! tout cela d'une construction ou d'une destruction mystérieuse et accablante, comme si de mauvais esprits s'étaient livré là un combat dont le sol avait gardé tel pli, telles cicatrices! Et le torrent échevelé qui pleure, comme une femme, au milieu de cette désolation! Les nuages volaient par troupes aux pitons, debout dans le fond, toujours au-dessus de nos têtes; car nous avions beau monter, ils montaient aussi.

Il n'y avait aux bains, dans ce moment, aucune goutte, aucun rhumatisme d'homme comme il faut. C'étaient tous de pauvres diables en compagnie de gales, de dartres, de pians, de ladreries et autres plaies de ce genre et de ce pays. L'établissement, du reste, n'inspire pas l'envie d'être malade. L'aspect en est douloureux, et l'intérieur plus que fétide. C'est être malade deux fois que de l'être là.

Cependant je me trompais en croyant que tout était fini. Restait la cascade à visiter. Nous choisîmes de longs bâtons, et nous attaquâmes courageusement le chemin en échelle qui bâillait devant nous. Quand je songe aux prodiges d'adresse que j'accomplis ce jour-là, je sors tout-à-fait de cette opinion que je suis la plus gauche des créatures de ce bas-monde. Ce sentier nous mena par brusques secousses jusqu'à la rivière; et là, il ne se présenta plus d'autre route que la rivière elle-même. Je pensai aux calèches à quatre chevaux et à la rue de la Paix. La rivière est profondément encaissée des deux côtés. Mes deux compagnons me donnèrent

l'exemple; et, quoique tous trois pris dans l'attirail gênant de notre toilette habituelle, nous commençâmes à avancer en sautant de rocher en rocher. Marche périlleuse, si vous y pensez. Ces rochers sont humides, polis, et, qui pis est, marchent eux-mêmes : on monte, ils descendent; on tâtonne, on chancelle; eux ils courent, ils bondissent, ils se ruent. Dernièrement l'on a trouvé sur les bords de la *Rivière-Madame*, une rivière qu'un enfant de sept ans traverse à pieds secs dans les jours sereins, le cadavre défiguré d'un soldat. Il était tombé dans l'eau, et sa tête avait été écrasée. Ainsi périt un homme où un poisson ne recevrait pas une égratignure. Sautant de cette façon, de rocher en rocher, nous ressemblions assez à ces écuyers de l'illustre Franconi, qui passent, en se jouant, d'un cheval à un autre, et je ne pouvais m'empêcher de goûter de plus en plus cette sage réflexion que j'avais faite sur la différence d'un poisson à un homme dans l'eau. Il va sans dire qu'il nous arrivait le plus souvent de mettre le pied à côté et de disparaître de toute une jambe. Nous nous repêchions avec une mutuelle sollicitude. Çà et là, pour que l'agrément fût complet, de grands bambous s'étalaient au beau milieu du chemin, comme des paresseux au soleil; ou c'étaient les immenses cadavres de quelques vieux arbres pourris, brisés, déracinés. L'eau les a creusés en différens endroits et s'élance par cette ouverture, ou se gonfle et passe par-dessus. On dirait des mâts de vaisseaux qui ont été coupés : une multitude de lianes, comme des cordages, les attache encore de toutes parts aux autres arbres.

Ces bords sont sauvages, tourmentés, irréguliers, taillés parfois comme des murs, parfois peinturés ainsi que des boutiques de marchands de vin. Par place, la terre est invisible; ce ne sont qu'herbes, fleurs sauvages, fruits énormes ou petits fruits, racines tordues, arbustes et arbres rabougris ou cassés, ou des bambous par touffes colossales et d'autres productions qui n'ont jamais été nommées. Ces bambous, par leur disposition naturelle et par leur harmonie vraiment céleste, me remettaient souvent en mémoire les grandes orgues des grandes cathédrales françaises. Je ne crois pas, du reste, qu'il soit possible de figurer à la pensée ce pêle-mêle, ce grandiose, ces aspects si doux et si forts à la fois, si monotones et si variés, pas plus que ces jours imprévus, ces éclairs de lumières où la nature semble se jouer de l'air et d'elle-

même. On passe tout d'un coup d'une obscurité de cachot, tant la voûte formée au-dessus de la tête est épaisse, à une clarté de plein midi, tant le bord est nu et le feuillage rare aux arbres. Sous une de ces voûtes, j'entrai dans de tels nuages de moustiques et de maringouins, que je ne savais s'il fallait abandonner ma perche au risque de me rompre le cou, ou supporter les piqûres élancées de ce *tourbillon d'aiguilles volantes*, poétique et charmante expression qui échappa à mon compagnon, M. Des Robert, dans l'ennui de ce supplice. Je ne vous souhaite pas d'être jamais à même d'apprécier toute la justesse de la métaphore.

Cependant, volant, marchant, nageant et culbutant, nous arrivâmes à la cascade. A cette vue, je redevins un homme. Cette cascade, c'est grand, c'est ravissant, digne de toutes ces peines. Je remerciai ces messieurs. Il faudrait, pour que je vous la peignisse dans toute sa beauté, que le génie coulât de ma bouche avec toute la pleine abondance de cette onde. On reste charmé de cet effort inépuisable, et si doux qu'on ne sait plus si c'est un effort. L'eau décrit une courbe majestueuse et tombe en dansant. La montagne est taillée en cercle tout alentour, de sorte que la cascade a l'air d'être retirée, comme un prince, dans une arrière-chambre, d'où s'élance l'excédant de son onde, pour porter au dehors la ruine ou la prospérité. Un vieil arbre traverse le dôme de cet appartement, jeté là tel qu'une solive à pendre des trophées. Rien n'élève la voix, excepté la cascade, qui semble accompagner sa danse d'une chanson. Par intervalle, le soleil échappé des nuages inondait de feu la robe de cette Taglioni. Nous demeurâmes long-temps assis en face de cette merveille, chacun en proie à ses réflexions. Que de choses je dis à cette cascade! Que de mélancoliques confidences! C'est que peu à peu l'on n'entend plus ce fracas de l'eau que comme un cri de la vie passée; et, sans y songer, l'on récapitule ce qu'on a fait, ce qu'on a dit, ce qu'on a aimé, ce qu'on a poursuivi pendant ces jours de travail qui se sont succédés, ainsi que cette onde à cette onde; et l'on est effrayé, il faut l'avouer, de la vanité du plaisir qu'on a pris, de la vanité de la peine qu'on s'est donnée, de la vanité du bien qui nous a tant coûté à faire, de la vanité du mal qu'on n'a point fait. Comme les voies ont été différentes, et comme le but est le même!

Je ne serais pas complet, moi qui n'ai pas la ressource des

masses, si j'oubliais, dans les détails de ce voyage, le cheval que je montais et un arbre que je retrouvai en descendant. Vous ne connaissez certainement pas de chevaux de cette espèce, puisqu'elle est tout-à-fait particulière à l'une des îles de ce golfe, Porto-Ricco. Ce n'est ni le port allongé des chevaux anglais et la grêle élégance de leurs formes, ni la grace reployée sur elle-même des chevaux arabes, et la pétulance de leurs mouvemens, et l'éclair de ces pieds qui jouent comme des faux. Le porto-ric, car il porte le nom de sa terre comme un gentilhomme, a l'œil aussi vif que l'arabe, quand il est de race, et pour ceux qui prisent cette qualité, le cou aussi tendu que l'anglais. Il n'est pas haut, et sa croupe est presque toujours avallée, défaut commun aussi aux chevaux créoles; mais en revanche, c'est un robuste animal jeté sur des jambes infatigables. On le sent né pour ce pays. C'est le chameau de cette Arabie de montagnes. Il monte et il descend avec l'agilité d'un danseur. Vous autres qui avez une lampe pour soleil, il est bien que vous estimiez outre mesure le trot et le grand trot; mais sous ce ciel où l'ardeur est sans relâche, ne trouvez pas mauvais qu'on donne la préférence à ce modeste train qui vous fait tant rire. Or, qui dit porto-ric, dit roi du train. Un bon porto-ric suit au train un cheval américain qui va le galop. Par exemple, celui que je montais et qui s'appelle Palombe, je ne sais quel nom, mérite d'être célébré ici pour sa vitesse. Il appartient à M. Des Robert. Plus heureux que moi, son humble historiographe, il a obtenu beaucoup de succès dans son pays. Vingt fois il a remporté des prix à des courses solennelles qui ont lieu dans cette île, en l'honneur du train, bien entendu; car le renard sans queue de la fable a pleinement réussi à Porto-Rico, et le trot et le galop sont dédaignés, et tous les autres chevaux y marchent d'un air honteux, comme des rois captifs. Quant aux chevaux américains, ils ressemblent au peuple de leur continent. C'est de la copie, de la dégénérescence, de la greffe. Ce n'est ni arabe, ni anglais. Ce n'est rien.

Quant à l'arbre, il est indigène, et, sans le connaître, vous l'aimez beaucoup, pour l'avoir souvent respiré dans ce que j'ai écrit sur les Antilles. Je parle du franchipanier. Je dis *franchipanier*, quoique je sache que *frangipanier* serait plus français et plus logique; mais le premier mot a prévalu si universellement, que ce

serait courir le risque de ne pas me faire entendre, et ce doit être le premier but des écrivains. Le franchipanier donc vient haut et jette quantité de branches tordues, qui offrent cette particularité, qu'elles n'ont de feuilles qu'à leurs extrémités, et dans un certain temps, pas de feuilles et rien que des fleurs. Quoique moins grasses, moins larges et moins épaisses, ces fleurs ressemblent aux lys; mais je les trouve encore plus richement vêtues, et d'un parfum plus pénétrant, s'il est possible. Quand l'arbre n'a que des fleurs, on dirait d'un corps de géant hérissé galamment de mille bras qui lèvent et offrent des bouquets. Tout nu, ce n'est plus un géant, c'est un polype. Cette nature qui s'est plu à en faire une merveille, a semé, en outre, à travers fleurs, feuilles et rameaux, des chenilles dont la beauté relève encore tant de pompe. Elles portent de splendides robes de pourpre, garnies à intervalles égaux d'anneaux dorés et vert-dorés; et ainsi costumées, elles se promènent dans tout l'arbre, comme un rendez-vous de rois par les appartemens d'un riche palais. C'est à faire honneur à l'éblouissante mémoire des fils du roi Priam, sous leurs toits d'or et d'argent. Mais ces choses sont communes ici, et si je choisis, j'ai tort. L'oiseau vaut la chenille, comme la chenille le coquillage, comme le coquillage la fleur, et la fleur l'étoile. La femme seule est plus belle. Du reste, je vous le dis, je ne sais pas ce qu'il y a de plus admirable, d'un pied de jasmin le matin tout couvert de colibris, ou d'une de ces limpides rivières qui sont pavées de toutes les pierreries nageantes de leurs poissons. Moi seul, je suis décoloré ici. Je sens bien, mais que voulez-vous? Je ne peux pas rendre. Voilà le génie, égaler les mots aux choses.

Mais j'ai hâte de vous rendre à la liberté, et sans autre forme, je vous renouvelle l'assurance de mon amitié, et vous donne la main d'Amérique en France.

LOUIS DE MAYNARD DE QUEILHE.

BEAUX-ARTS.

PIANOS DE H. PAPE.

L'orgue et le piano ont exercé une bien grande influence sur la musique; la découverte de ces instrumens a fait trouver des choses plus importantes et plus précieuses. C'est à l'orgue que nous devons la science de l'harmonie. C'est sur ce clavier, qui mettait à la disposition d'un seul exécutant toutes les richesses musicales, que l'homme a cherché pour la première fois à s'en emparer. Deux flûtistes, deux violonistes, n'auraient jamais pu s'unir d'intention pour faire des découvertes en harmonie, trouver des accords, les enchaîner pour en former des suites, et composer peu à peu un système régulier. La nature de leurs instrumens s'y opposait; les accords eussent été incomplets, mal construits, ils n'auraient présenté qu'une succession vicieuse. Si vous admettez qu'un troisième aventurier musical se fût joint aux premiers, les chances devenaient alors plus nombreuses, elles augmentaient ainsi la difficulté. L'organiste, placé devant son clavier, s'est bientôt fatigué de la monotonie des unissons et des octaves; il a fait sonner quelques tierces, dont le résultat a charmé son oreille; la note de basse est venue compléter l'accord. Ces premiers succès obtenus, on marcha vers le but avec des données certaines, et la science des accords, ignorée des anciens, fut trouvée.

Le piano est un orgue en abrégé ; son clavier fait résonner des cordes, il attaque une harpe métallique, couchée et fixée sur sa table d'harmonie. Tout instrument à cordes fixes, c'est-à-dire à cordes ne donnant qu'un son, à cordes que le doigt de l'exécutant ne vient pas raccourcir en la pressant, comme on le fait pour le violon, la guitare; tout instrument à cordes fixes doit avoir nécessairement la forme d'un triangle. La corde la plus grave marque le plus grand côté de ce triangle; la corde qui donne le son le plus aigu figure à l'angle opposé. La harpe, le tympanon, le psaltérion, sont construits de manière à montrer à l'œil ce triangle, qui, dans le piano, est encadré au milieu d'une caisse triangulaire, carrée, ovale, demi-circulaire, hexagone, selon le caprice du facteur. Si le piano ne peut se montrer avec avantage au milieu d'une foule d'instrumens et dans une vaste enceinte, il prend bien sa revanche dans les salons, où il forme lui seul un petit orchestre, soit qu'une main brillante exécute les œuvres de Beethoven, de Hummel, ou qu'un habile accompagnateur soutienne la mélodie des voix; soit, enfin, qu'un virtuose de bonne volonté se dévoue à jouer des contredanses et des valses pour inviter à la danse une foule d'amateurs. Si le violon est le souverain des concerts, le piano est le trésor de l'harmoniste, du chanteur, la ressource précieuse des bals improvisés. A la ville, à la campagne surtout, que de soirées dérobées à l'ennui pour être embellies par les charmes de la musique! On chercherait vainement à réunir un quatuor, le piano est là; c'est le point de ralliement. Deux ou trois voix exercées, une partition de Gluck ou de Cimarosa, de Mozart ou de Rossini, voilà tout de suite un concert délicieux.

Cinquante mille pianos sont mis en jeu dans Paris. Quelle armée de musiciens bons ou mauvais! Quelle admirable clientelle pour les Thalberg, les Liszt, les Herz, les Chopin, lorsqu'ils annoncent un concert d'apparat! Que d'élèves prêts à se rendre à la leçon qu'un professeur de cette force doit donner en public!

Il faut donner des armes à cette troupe si nombreuse, remplacer par de nouveaux instrumens ceux qu'elle a mis hors de combat; car le piano n'est pas comme le violon, qui devient meilleur en prenant des années, et dont les cordes seules sont détruites

par le frottement de l'archet. On use un piano comme on use un cabriolet, un châle; les contredanses mettent en pièces les instrumens que certains pianistes ont déjà traités brutalement. Aussi la fabrication des pianos est-elle devenue une branche très importante de l'industrie parisienne. Depuis trente ans, la facture des pianos a reçu des améliorations bien précieuses; un artiste ingénieux l'a fait marcher à grands pas vers la perfection. Les nombreux pianistes qui s'exercent sur les instrumens de M. Pape, et savent en apprécier les qualités éminentes, ne liront pas sans intérêt les détails que je vais leur donner sur les recherches, les découvertes, les travaux, les succès de cet habile facteur.

L'Allemagne et l'Angleterre avaient acquis une supériorité marquée pour la fabrication des pianos. La France était leur tributaire; les amateurs qui voulaient se procurer les meilleurs instrumens de ce genre s'adressaient aux facteurs de Londres, et payaient très cher l'avantage de posséder un piano de Broadvood ou de ses rivaux. Les pianos allemands abondaient à Paris; moins estimés que ceux des fabriques anglaises, ils conservaient encore, vers 1815, la supériorité qu'on leur avait reconnue. H. Pape quitta l'Angleterre à cette époque, s'établit à Paris, et fonda son établissement. Il put livrer bientôt aux artistes, au commerce, des pianos à queue, des pianos carrés, verticaux, fabriqués d'après les systèmes adoptés en Angleterre, et qui jouissaient de la plus grande faveur dans le monde musical. Peu goûtée alors, la forme des pianos droits ou verticaux ne fut appréciée que huit ou dix ans plus tard.

Élever le piano à son plus haut degré de perfection, rechercher les moyens de parvenir à ce but en essayant une infinité de combinaisons nouvelles, tel était l'objet du désir et du travail constant de H. Pape. Suivre plus long-temps les modèles anglais, s'asservir à copier les œuvres étrangères, eût été s'arrêter en chemin, et laisser l'art au point où il l'avait pris. Aussi, dès la première année de son séjour à Paris, changea-t-il en entier le système de ses pianos carrés, en y adaptant un mécanisme dont la solidité présente les mêmes avantages que celui des pianos à queue.

Parmi ces améliorations, il faut remarquer les claviers droits

sortant de la caisse en tiroirs, les étouffoirs fonctionnant au moyen de leur propre poids, les échappemens réglés par des vis à double pas, etc., etc.

L'introduction de ce mécanisme dans les pianos carrés présentait de grands avantages, non-seulement pour le volume et la qualité du son, mais encore pour la solidité de l'instrument. La touche s'y trouve placée en droite ligne, tandis que dans l'ancienne mécanique elle était courbée de trois à quatre pouces. Cette heureuse innovation eut tout le succès qu'elle méritait, et fit abandonner aussitôt le mécanisme à *pilotes*, que la routine s'obstinait à conserver depuis cinquante ans.

La forme extérieure des pianos devint aussi plus riche et plus gracieuse. H. Pape remplaça les coins carrés par des coins arrondis, et les pieds pointus par des balustres avec estrade en X. Il substitua le cylindre à la fermeture, fort incommode, en usage alors pour les pianos à queue. La construction de ces derniers fut perfectionnée par ce facteur, au point que ces pianos, généralement préférés furent adoptés par les premiers maîtres, tels que Moschelès, Herz, etc.

Pendant plusieurs années encore, H. Pape dirigea ses travaux d'amélioration sur les moyens à employer pour consolider ces pianos. Il les arma de plaques, de sommiers de fonte, de barrages en fer, pour opposer une plus forte résistance au tirage des cordes, dont on avait successivement augmenté la grosseur pour donner au son plus de volume. Ces pianos avaient alors à supporter un tirage de 7,200 kilogrammes, un tiers de plus environ que ceux fabriqués dix ans auparavant. Malgré le fer et la fonte employés pour résister à ce tirage prodigieux, il devenait impossible de réussir complètement. Séparé de la caisse par l'ouverture pratiquée pour donner passage aux marteaux, le sommier fléchissait dans tous les sens. Cette séparation avait encore un grave inconvénient. Elle coupait la table d'harmonie dans sa partie la plus sonore et la plus essentielle. Le marteau frappant la corde en dessous, la soulevait, tendait à l'éloigner du sillet et lui faisait produire un son sec. Tous ces inconvéniens dérivaient d'un système qu'il fallait abandonner, puisqu'il était impossible de l'en affranchir.

C'est alors que M. Pape imagina de renverser de fond en comble le mécanisme du piano, en plaçant le jeu des marteaux au-dessus des cordes. Cette nouvelle combinaison, la plus heureuse et la plus hardie que l'on ait à signaler dans l'histoire de cet instrument, a produit une véritable révolution, et des résultats que les personnes les moins exercées peuvent apprécier. En effet, un mécanisme simple et solide établi au-dessus des cordes est le perfectionnement le plus précieux, puisqu'il a fait disparaître, comme par enchantement, tous les défauts dont on a déjà parlé. Il est facile de se rendre compte de la force que doit acquérir le marteau en frappant de haut en bas. Le son ne doit-il pas vibrer plus pur, plus net, plus éclatant, si la corde, au lieu d'être soulevée, est frappée d'aplomb contre la table?

Cette idée, mise en œuvre après beaucoup d'essais, après des recherches, des expériences que sa haute importance commandait, fut mise au jour en 1825. L'invention de M. Pape obtint tout le succès qu'il s'était promis, et l'on put admirer à l'exposition du Louvre, en 1827, plusieurs pianos construits d'après ce nouveau système.

Ces instrumens ne laissaient rien à désirer sous le rapport de la qualité, du volume des sons; le mécanisme n'en était cependant pas sans reproche; il présentait encore certaines difficultés qui paraissaient insurmontables. Il fallut tout le courage et la persévérance de l'artiste pour en triompher complètement, et porter ces instrumens au degré de perfection que M. Pape leur a fait acquérir et que l'on admire aujourd'hui.

En 1832, la société d'encouragement apprécia les avantages de ce nouveau système de construction du piano. Je ne citerai que la dernière phrase du rapport tout-à-fait approbateur que cette société consigna dans son bulletin du 19 septembre de la même année. Après avoir parlé des moyens employés pour opposer de vigoureuses résistances au tirage des cordes, et préserver ainsi la table d'une action qui la tourmentait, la forçait à se voiler, la société d'encouragement ajoute : « Aussi observe-t-on que les pianos de M. Pape conservent l'accord d'une manière remarquable, et qu'il est extrêmement rare que les cordes se cassent. Avantage dont les pianistes sentiront tout le prix, surtout ceux qui habitent

des campagnes éloignées, où il est difficile de se procurer un accordeur. »

Le rapport fait, en 1833, à l'académie des beaux-arts de l'Institut, par M. Berton, n'est pas moins favorable à M. Pape. Son nouveau système y est approuvé sur tous les points. M. Berton finit en disant que « dans l'intérêt de l'art, sans parler même des intérêts du commerce, M. Pape a fait une chose utile au pays. » Les signataires, approbateurs de ce rapport, étaient Boïeldieu, MM. Cherubini, Lesueur, Auber, Paër et Berton.

Tant de succès brillans ne rallentirent point H. Pape, il travailla toujours et fit de nouvelles expériences. Les pianos qu'il présenta à l'exposition de 1834 ayant réuni les perfectionnemens les plus remarquables, le jury lui décerna la première médaille d'or.

Les marteaux frappant en-dessus, attaquent la corde avec bien plus de force et de soudaineté. M. Pape n'avait d'abord donné ce mécanisme ingénieux qu'aux pianos à queue, il sut l'appliquer aussi aux pianos carrés, qui devaient en obtenir des avantages plus grands encore, puisque ce mécanisme permet de livrer à la table d'harmonie toute l'étendue de l'instrument. On sait que cette table est ordinairement échancrée en triangle, et perd un quart de sa largeur, quand il faut donner passage aux marteaux placés sous la corde. Dans les nouveaux pianos carrés de ce facteur, la table d'harmonie occupe tout le plafond du piano, et ses résultats sonores s'augmentent dans une proportion immense.

M. Pape a résolu un double problême en donnant plus de volume de son à ses instrumens, en même temps qu'il en amoindrissait les dimensions. C'est ainsi qu'il a exécuté les pianos-tables de forme ovale, hexagone et ronde. Un piano hexagone peut être placé au milieu d'un salon, dans lequel il représente à s'y méprendre le guéridon que l'on y rencontre souvent. Une fois qu'une belle idée a frappé l'imagination de l'artiste, il la met en œuvre et sait arriver par degrés à l'appliquer, de diverses manières, dans d'autres combinaisons, afin de profiter de toutes les conséquences d'un premier argument. Trouver le mécanisme des marteaux frappant en dessus, voilà l'idée mère; et voici la dernière conséquence de cette invention déjà si remarquable :

Tout le monde sait que dans les pianos à queue de l'ancien mé-

canisme les cordes viennent s'attacher aux chevilles rangées en bataille derrière le pupitre; après ce triple rang, on voit une espèce de fossé creusé pour donner un passage aux marteaux, qui s'élèvent pour frapper les cordes. Ce fossé n'est plus nécessaire du moment que les marteaux ont été transportés en dessus, M. Pape l'a comblé pour venir attacher ses cordes sous le clavier, sous la main de l'exécutant, plus avant même, car le premier rang des chevilles dépasse les touches. Ainsi, tout l'espace occupé par le clavier, par le pupitre, a été supprimé, ou, pour mieux dire, gagné sur la longueur de l'instrument. Ces nouveaux pianos à queue sont plus courts d'un tiers que les anciens, et cependant le facteur en a si heureusement combiné les moyens acoustiques, que ces instrumens sont de beaucoup supérieurs aux autres, en force et en qualité de son.

Le piano le plus parfait doit avoir non-seulement des sons vibrans avec éclat, moelleux, harmonieux, mais encore un mécanisme simple, d'un toucher égal et facile, et qui puisse être mis en jeu sans produire d'autre bruit que celui du son. C'est pour obtenir cette perfection, cette simplicité de mécanisme, que M. Pape a fait de si grands sacrifices de temps et d'essais, qui eussent été ruineux s'il n'avait réussi. Il n'est pas une seule partie, un seul détail du piano, qui n'ait été l'objet de sa sollicitude et qu'il n'ait beaucoup amélioré. Peut-être n'est-il pas de facteur qui ait fait autant d'innovations dans son art. Les nombreux brevets d'invention et de perfectionnement qu'il a obtenus le prouvent. Les avantages de ses nouveaux pianos sont aujourd'hui reconnus généralement, ils obtiennent partout le plus brillant succès. En Angleterre même ils ont été appréciés d'une telle manière que M. Pape s'est empressé d'établir à Londres une fabrique de ces instrumens.

Maintenant, si vous pensiez qu'il y ait quelque chose d'exagéré dans cette note, qui du reste emprunte beaucoup de faits et d'éloges aux rapports authentiques de nos sociétés savantes, allez voir, toucher, entendre les pianos de M. Pape, dans ses salons, dans ses magasins; visitez ses ateliers et jugez par vous-même.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

Nous vivons dans un singulier mois; il y a des crises partout, nous sommes emprisonnés dans un cercle de crises, et Dieu sait qui nous rendra un libre horizon! La doctrine, gelée par l'hiver, vient d'avoir sa débâcle en avril; c'était dans l'ordre du calendrier ministériel. Nous n'avons pas été aussi heureux du côté des saisons. Décidément le printemps a établi ses quartiers d'hiver en France, depuis Dunkerque jusqu'au Var. Une crise atmosphérique désole le nord comme le midi; on dirait que M. Guizot préside le conseil des ministres de Dieu. Jamais nous n'avons vu pareils phénomènes. Les savans préparent des mémoires pour prouver que le soleil a tort de se faire lune, et que ce qui arrive ne devrait pas arriver. Lorsque les mémoires paraîtront, le soleil aura repris sa dignité première, et nous nous fondrons en sueurs. Vraiment, il y a de quoi nier l'astronomie et Copernic. Quoi! lorsque le soleil, vers le 20 décembre, atteint les limites de sa promenade, au tropique du capricorne, nous avons souvent de belles et tièdes journées, et aujourd'hui que cet astre n'a plus que quelques degrés à franchir pour arriver au cancer, nous grelottons comme en janvier, nous secouons les frimats de nos manteaux, nous prenons les nuages avec la main! cela est incompréhensible; à quoi sert donc le soleil? Et ne vaudrait-il pas mieux que notre planète portât au doigt un anneau, comme Saturne, que de se condamner à tourner

perpétuellement autour d'une étoile fixe qui ne réchauffe personne, et vit dans un égoïste isolement? M. Guizot prétend que tout cela est anormal, que le soleil nous punit des crimes du tiers-parti, et que nous aurions des lilas à Romainville, des roses à Fontenay, et quinze degrés au-dessus de zéro, si la doctrine fût restée au conseil. Cela nous paraît difficile à croire, malgré l'autorité de l'affirmant.

Nous sommes pourtant autorisés, par ce que nous voyons, à constater l'affinité merveilleuse qui existe entre le monde physique et le monde moral. A Lyon, le peuple souffre; à Hyères, les orangers meurent. Voilà deux grandes calamités contemporaines, et qui attestent un grand désordre sur la terre et dans le ciel. La Provence assiste aux funérailles de ses oliviers; ils expirent sous leur suaire de neige. L'arbre de Minerve est perdu sans retour pour nos contrées du midi : il faut que l'agriculteur attende vingt ans la réparation du mal souffert; il aimera mieux abandonner les oliviers, et les remplacer par d'autres arbres de constitution plus viable et moins aventureuse. Après le désastre de 1820, l'état vint au secours des paysans ruinés par l'hiver et les oliviers; on fit une impartiale répartition administrative des pertes éprouvées, en Haute et Basse-Provence; ce travail, médité avec conscience, dura trois ans. Les propriétaires intéressés attendaient cette indemnité, comme la rosée du ciel; enfin elle arriva. Ceux qui obtinrent la plus large et la plus heureuse indemnité, et qui avaient perdu de vingt à trente mille francs, reçurent une pièce de cent sous : elle leur fut donnée pompeusement par le maire, et accompagnée d'une allocution. Ordinairement c'est à peu près ainsi qu'on répare les malheurs publics. Quand tout le monde souffre, le secours qui arrive est presque toujours une dérision.

Nous avons eu les inondations, la grippe, Constantine, la mortalité des oliviers, l'hiver au printemps, et la doctrine; il y avait de quoi périr; nous résistons. La France est vivace; c'est une femme forte et vieille, qui se rajeunit à chaque élan, comme le navire Argo. On nous annonce le retour des inondations pour le 1er mai. Charmante saison! Ceux qui nous prophétisent ce nouveau désastre raisonnent logiquement. Il s'est fait, dans cet hiver si long, une provision de neige et de glace, en haut lieu, plus considérable que de coutume; le mont Saint-Gothard fléchit sous le fardeau, et il demande au ciel, son voisin, une seule distraction du soleil, pour rendre à la plaine l'excédant de ses trésors. Tous les monts qui protégent l'enfance des fleuves, ont également de formidables économies d'hiver. Le mont Saint-Seine, le père putatif de cette charmante rivière qui passe sous le Pont-des-Arts, a fait, dit-on, un noble usage de ses frimats. Il les a tamisés soigneusement sur toutes ses crêtes, depuis

Chanceau jusqu'au val de Suzon, et les a profondément engloutis dans ses immenses réservoirs, où dort un océan ténébreux. Les habitans riverains du quai Saint-Paul et de la Mégisserie peuvent dormir tranquilles, la Seine ne quittera plus son lit pour entrer dans le leur, comme une épouse adultère. Dieu fasse que la Marne ne débauche pas sa sœur! on se perd si facilement en mauvaise compagnie, et la Marne a le naturel corrupteur, dans sa source; témoin sa folle conduite de décembre dernier.

Il serait bien temps qu'un dieu nous fît de doux loisirs. Notre carême a duré six mois; que le ciel nous donne enfin son carnaval! Nous l'avons mérité. Les doctrinaires ont beau dire que c'est notre faute, et que Jacob et Juda sont punis pour avoir maltraité les ministres de Sion, cela nous paraît trop gonflé de suffisance pour être cru. J'aimerais mieux croire ce que disent les astronomes. On sait qu'il existe encore des astronomes; mais ils ne tombeut plus dans des puits en regardant là-haut. Ils mènent joyeuse vie le jour, et dorment la nuit. Cependant ils font des observations, car ils ont le secret de voir les étoiles en plein midi. Voici donc ce qu'a découvert M. Pons, astronome à Florence, le meilleur observatoire du monde après celui qu'avait fondé à Pékin le savant jésuite Kircher. Avant, il faut vous faire la courte biographie de M. Pons. Ce jeune astronome avait embrassé la profession de découvrir des comètes pour le compte du gouvernement. Le budget lui payait les comètes à raison de 25 louis la pièce. Il ne se passait pas de semaine sans que M. Pons ne tirât une comète du néant. C'était ruineux. Il en découvrait à la queue du Taureau, dans la massue nébuleuse d'Orion, dans l'angle du Triangle, dans la chevelure de la Vierge, dans les joues des Gémeaux, dans le dard du Scorpion, partout enfin. Le ministre des finances murmurait hautement; toutes ses économies s'envolaient au ciel, et la caisse du fisc faisait mine d'être changée en constellation. Le sous-secrétaire d'état priait M. Pons de ne pas découvrir autant de comètes, et l'engageait à mettre un peu moins de verve dans ses explorations. M. Pons montrait son bail; il avait fait un bail de dix ans. Il ajoutait que ce n'était point sa faute si la récolte céleste était si abondante; qu'il ne pouvait pas dire aux comètes de rester chez elles; qu'il n'osait porter aucune atteinte aux tourbillons de Descartes, et que chaque fois qu'il plaisait à un astre chevelu de sortir de son tourbillon pour entrer dans le nôtre, lui Pons était obligé en conscience de le signaler au vol, sous peine de perdre sa réputation et 25 louis. Le sous-secrétaire d'état proposa un rabais de 15 louis dans l'intérêt des contribuables terrestres; M. Pons persista dans sa dignité de savant: il affirma qu'à 10 louis la chevelure était à peine payée, et qu'il ne pouvait pas donner la comète par-dessus le marché. Enfin,

pour conclure ce débat, si futile en présence des hauts intérêts du ciel, M. Pons menaça le gouvernement de se coucher tous les soirs à six heures, de dormir sa grasse nuit, et de se lever au soleil levé. Le gouvernement se vit perdu. Un gouvernement n'aime pas à se brouiller avec les comètes, parce qu'il ne tient qu'à elles de prédire la chute des rois. Il fut répondu à M. Pons de continuer à découvrir jusqu'à l'expiration du bail. M. Pons remit ses lunettes sur son front et continua. En dix ans, il fit une fortune de 10,000 livres de rente. Les comètes ne lui avaient pas porté malheur, comme on voit. Le bail ne fut pas renouvelé. Son successeur entra dans un système plus économique. Il était fort jeune et marié avec une femme charmante; il ne découvrit rien du tout, et le monde ne périt pas.

M. Pons était en disponibilité; il offrit ses services au grand-duc de Toscane, qui les accepta. L'astronome français fut installé au célèbre observatoire de Florence. Le grand-duc ne voulut pas payer les comètes en détail; il proposa un forfait. Moyennant 6,000 francs d'honoraires, M. Pons avait le droit de découvrir toutes les comètes qu'il voudrait: M. Pons n'en découvrait plus. Il se plaignait de la disette au grand-duc; il affirmait que le beau temps des comètes était passé, et qu'il devait y avoir eu une révolution de juillet dans le ciel. Le grand-duc prenait son mal en patience, et dormait tranquillement comme M. Pons. Or, notre astronome, brouillé avec les comètes, se replia sur les observations météorologiques. Il s'avisa de prédire en mai ce qui s'était passé en avril et de faire des almanachs rétrospectifs. Il déposait le fruit de ses recherches dans l'*Anthologia*, recueil fondé pour commenter le *Dante*, que l'Italie commente depuis quatre cents ans.

Cette année, en écoutant ce long cri de désolation qui s'élève de tous les pores de notre planète, M. Pons a voulu remonter aux causes de cet effet. Il a regardé la terre en pitié, comme font tous les astronomes; il a regardé le soleil, et il a créé un système après cette double contemplation. Le système de l'astronome florentin, transmis à l'Académie des Arcades, est simple, comme un mécanisme de M. Fichet. « Le froid est excessif et anormal, a dit M. Pons, donc le soleil ne fonctionne plus, ou fonctionne mal. Il faut donc examiner la constitution physique actuelle du soleil. Que voyons-nous sur l'orbite de l'astre du jour? Nous ne voyons rien, attendu que le soleil est couvert. Pourtant, si notre télescope parvient à percer la brumeuse enveloppe céleste, nous apercevons sur le disque dudit soleil une tache que nous évaluons sept millions de fois plus considérable que le diamètre de la terre. Quelle tache? Cette tache n'est autre chose que l'écume provenant de l'ébulition du globe solaire. Or,

maintenant il arrivera de deux choses l'une : ou l'écume, poursuivant sa tâche, envahira le disque de tous côtés, ou elle sera dissipée par la force des rayons. Dans le dernier cas, le cours des choses reprend son état normal, le printemps se refait printanier, et nous avons des cerises à Montmorency et des lilas partout. Dans le premier cas, nous pouvons périr en masse de froid, sans passer par l'antéchrist, la vallée de Josaphat et le *Dies iræ* de Mozart. Un fait pareil, ajoute M. Pons, a été constaté en 1748 (quand je dis pareil, je ne veux pas dire que la fin du monde ait eu lieu en 1748, mais qu'elle a failli avoir lieu). » M. Pons a fait de lumineuses recherches là-dessus. En voici le résultat :

Voltaire était à Cirey chez Mme du Châtelet; il y avait grand concours de philosophes, et l'on faisait de l'athéisme à plaisir. Un soir, on se coucha, selon l'usage, et l'on s'endormit, le blasphème aux lèvres, selon l'usage aussi. La société encyclopédiste se réveilla à midi. On ouvrit les croisées, et l'on vit les étoiles, ou quelque chose d'approchant. « Il paraît qu'il est minuit, dit Voltaire, ou je me trompe fort. » Ce bon mot ne fit rire personne. La nature était horrible à voir; un vent sinistre courait dans l'air sans agiter les arbres; le lac bouillonnait, les animaux poussaient des cris lugubres; la neige tombait au mois d'août. Les philosophes ne blasphémaient plus; Fontenelle récitait un psaume de David, incognito.

Tout à coup un long déchirement se fit dans la nue, du nord au midi. Un jour éclatant tomba sans préparation, et illumina soudainement la campagne; les oiseaux chantèrent sur les arbres, les troupeaux bondirent sur les prés, Fontenelle blasphéma.

On ouvrit Newton, Leibnitz, Descartes, et tous les livres qui se sont occupés du soleil et des planètes; on ne trouva que ténèbres et obscurité.

Les corps savans délibérèrent, et il resta prouvé, par ordonnance, que le soleil s'était encroûté. Le terme fut trouvé joli. L'écume de l'astre avait fait coque autour de lui, et fort heureusement pour notre planète la coque avait été percée à jour. Sans cette obligeance du soleil, le monde finissait en 1748, et nous serions restés dans le néant, nous, hélas! et les doctrinaires aussi, ce qui nous aurait un peu consolés.

Lorsque Fontenelle se fut bien convaincu de la résurrection du soleil, il écrivit à Voltaire l'épître suivante, peu connue, qui fut trouvée plaisante à Cirey; je ne la cite que pour mieux constater un fait dont la reproduction effrayante nous menace peut-être aujourd'hui.

Ce n'est pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui sera bien noir

Le pauvre soleil ne s'encroûte,
En nous disant : Messieurs, bonsoir;
Cherchez dans la céleste voûte
Quelque autre qui vous fasse voir,
Pour moi, je n'y puis plus pourvoir,
Car moi-même n'y vois plus goutte;
Encore un coup, messieurs, bonsoir.
Alors de l'éternel dortoir
Chacun enfilera la route
Sans tester ni sans laisser d'hoir.

M. Pons, qui a une vaste érudition météorologique, a recueilli ce document, et l'Académie des Arcades l'a enregistré, témoin le *Diario* du 2 avril; ce *Diario* aurait bien dû paraître la veille; il n'y a pas songé.

Enfin, nous voilà prévenus; si le soleil se fait doctrinaire, s'il s'encroûte, ne nous alarmons point; réglons nos montres, ne prenons pas midi pour minuit, et ayons bonne confiance en Dieu. C'est toujours une grande consolation de connaître, par expérience, la cause des maux qui nous désolent et de la nuit qui menace l'univers. Jeudi dernier nous avons eu une éclipse de lune; c'est déjà une préface; la nature ne nous prend pas en traîtresse; elle commence par la lune pour arriver au soleil. Fermons les yeux et attendons; M. Pons veille sur nous.

— Malgré les menaces et les lamentations que répand autour de lui le parti doctrinaire après son naufrage, sa chute a déjà produit sur les affaires une impression favorable : la confiance revient toujours quand certains noms et certains hommes disparaissent de la sphère officielle. Que le ministère du 15 avril sache mettre à profit les intentions bienveillantes qui l'ont accueilli; qu'il gouverne avec activité un pays qui a pris en dégoût les irritations de coterie, et demande pour tous les intérêts une intelligente impartialité. MM. Molé et de Montalivet ont pardessus tout cette expérience qui sait triompher des difficultés, et ont plus l'habitude d'administrer que de déclamer; le pays les verra avec satisfaction s'affermir dans les voies d'une politique conciliatrice et pratique qui mette un terme à tant d'agitations sans but et d'oscillations sans résultats.

— On s'est demandé long-temps : avons-nous un ministère? Aujourd'hui c'est autre chose; on ne s'aborde plus sans dire : avez-vous entendu Duprez? La position de l'Opéra serait devenue fâcheuse si Duprez

avait échoué. Il ne restait plus qu'à envoyer à Nourrit un engagement en blanc. L'aspect de la salle était glacial pendant le premier acte de *Guillaume Tell.* Les oreilles habituées à la voix de Nourrit semblaient vouloir se fermer aux chants du débutant. Après une heure d'hésitation et de chuchottemens, on a fini par céder à la puissanee du talent et de l'inspiration. Duprez a trouvé des accens auxquels rien ne saurait résister. Nourrit a sagement agi en s'éloignant, car avec notre manie de comparer et de classer les artistes, nous n'aurions pas manqué de nous quereller sur la prééminence. Les partisans de l'un auraient voulu abaisser l'autre pour faire valoir l'objet de leur admiration, et d'ailleurs quand on a possédé, comme Nourrit, la faveur du public, on ne peut consentir à la partager, encore moins à risquer de la perdre. La place de Duprez est à l'Académie royale de Musique; il était juste qu'il y arrivât. Chacun doit avoir son tour. Nous reviendrons sur Duprez, dont le beau talent mérite un examen spécial.

— Le bal par souscription, au profit de l'ancienne liste civile, était éblouissant. On y a vu certains visages du noble faubourg, qui ne se montraient plus depuis sept ans bientôt. Il n'était pas permis aux amis de la dynastie déchue de manquer à la fête, et les dames patronesses avaient pris à tâche de n'offrir leurs billets qu'aux gens bien pensans. Nous y avons reconnu pourtant des beautés profanes, et ce n'étaient pas les moins remarquées. A voir le mouvement et la gaieté de ce bal de famille, on aurait cru la jeunesse légitimiste fatiguée de l'isolement et disposée à mettre de côté les rancunes politiques au son des violons. Un homme susceptible regrettait que la solennité eût lieu dans un établissement public, à cause de la vue importune du buste du roi. Les fermiers d'un personnage aussi scrupuleux ont sans doute fort à faire pour ne point lui payer leurs termes en écus à l'effigie de Louis-Philippe. La belle chose qu'une conscience ombrageuse! Ne pensez-vous pas que dans notre capitale, chaque objet qui frappe les yeux, chaque son qui se glisse dans l'oreille d'un gentilhomme de cette fidélité renforcée doit le mettre en fureur? On conçoit difficilement qu'il puisse demeurer dans Jérusalem, loin de Machabée, et qu'il ne chemine pas vers Prague en costume chevaleresque, pendant l'usurpation de M. d'Orléans.

— Le Théâtre-Français s'est ouvert au *Charles VII* de M. Alexandre Dumas. On se doute bien que le public a accueilli cet ouvrage plus froidement qu'à la première apparition. Il faut revoir ainsi les pièces à suc-

cès, après quelques années de sommeil, pour juger de la rapidité qu'elles mettent à vieillir. *Charles VII* est du beau temps où tout ce qui portait la dague au côté, la cotte de mailles ou les souliers à la poulaine, trouvait grace devant le parterre. Les drames étaient des vignettes de Tony Johannot ou de Gigoux. Beaucoup de néologismes et de phrases contournées, des costumes tirés de Montfaucon ou de Gaignières, une peinture *ad libitum* des mœurs, une passion de convention, une femme empoisonneuse et impudique, le tout saupoudré de *messeigneurs*! de *sur mon ame!* telle était la recette d'un brillant succès. Je vous demande ce qu'on en tirerait aujourd'hui! L'inventeur d'une recette, quelle qu'elle soit, est toujours un homme de talent; mais les imitateurs ne tardent pas à le noyer, s'il n'en invente une autre. *Périnet Leclerc* a engendré *la Porte de Bussy* qui a tué *Périnet Leclerc*. Je me souviens d'avoir tressailli à la première représentation de *Henri III*, comme si un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Je fus un des champions de la cohorte d'*Hernani*. *O tempora!* je baillais à *Marie Tudor*. Il y a dans les drames de M. Dumas une qualité qui ne s'use pas : c'est la vie et la chaleur; ses personnages parlent tous de même, il est vrai, et pour faire tenir un langage semblable à Charles VII et à Henri VIII d'Angleterre, on s'étonne qu'il n'ait pas choisi de préférence la langue que nous parlons; mais au moins il n'ennuie pas. On n'a pas de ces accès d'impatience qui vous entraînent hors de la salle. Il vous tient en haleine par une incontestable habileté à réveiller l'intérêt, par de la verve et de l'imprévu. La scène où Charles VII enfermé avec sa maîtresse est interrompu par le bruit du canon, et celle de l'arrivée de Dunois blessé, sont d'un grand effet. Mais la terrible chose que ce néologisme bizarre et fanfaron des seigneurs, chevaliers et hommes d'armes qui ne parlent que de leurs habits de fer, de leurs cuirasses et de leurs gantelets, comme s'ils portaient ces belles choses pour la première et l'unique fois de leur vie! Cela rappelle les élégans, selon M. Scribe, qui se vantent de leurs gants jaunes et prient le public de noter que c'est du chevreau glacé. En somme, le *Charles VII* n'a pas produit l'effet d'une nouveauté, et il avait apporté avec lui, dans la salle de la rue Richelieu, un vieux parfum d'Odéon peu attrayant.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XXII.

« De Socrate a Washington.

« Je sors d'un long rêve; saint Jean n'en eut jamais de semblable dans son île de Patmos, et à coup sûr saint Jean, à son réveil, n'aperçut pas près de lui l'objet de sa vision. Et l'aurait-il vu, qu'y a-t-il de comparable entre un vilain lion qui avait le visage d'un homme, un cheval roux, vingt-quatre vieillards, et la jeune religieuse priant à mon chevet quand je suis revenu de ma léthargie? En ouvrant les yeux, j'ai rencontré les siens, tout humides encore de sa fervente oraison adressée à Dieu pour moi; ma main glacée par la mort a effleuré sa main, ou plutôt ses mains, car elles étaient jointes par un rosaire; et ma résurrection entière m'a semblé venir d'elle, ma vie de sa vie, mon souffle de la part que m'avait faite le sien. Telle je l'avais vue dans mon rêve, telle je la revoyais. Mêmes traits, moins voilés peut-être, mais

(1) Voyez la dernière livraison.

plus humains; mêmes yeux bleus, plus bleus que ceux de ton Alice; sa bouche petite, sa blanche figure, animée; même costume: une robe en laine bleue, une guimpe en toile blanche, et une de ces spacieuses coiffures au fond desquelles les religieuses laides sont plus laides, et les jolies bien plus jolies. Sœur Mystique est céleste sous ce bonnet.

— Ne parlez pas encore, me dit-elle, quand j'essayai de me rendre compte, à mon réveil, de la longue absence que j'avais faite de la vie; dites-moi ce que vous désirez, et restez ensuite en repos.

— Je désire vous voir, lui répondis-je en me soulevant sur mon lit, en la regardant fixement et de manière à lui inspirer des doutes sur ma parfaite guérison, si elle n'en avait plus sur mon existence.

— Restez en repos, me pria-t-elle une seconde fois; dormez, si c'est possible, moi je continuerai à prier pour vous.

« Elle avait aussi la voix de l'ange de ma vision évanouie. Je ne m'étonnai point de ces rapports, confirmés par tes observations personnelles dans ta seconde lettre, que j'ai lue quelques jours après ma maladie. Tu dis vrai; l'univers n'est qu'une famille autrefois indivisible comme l'attraction et la matière. Elle a été brisée; mais le besoin d'union n'a pas cessé d'exister. Il est de ces momens où l'on n'en doute pas. Tu crois que, malgré l'espace et les obstacles, on aspire l'un à l'autre; moi, j'en suis sûr et je l'atteste; moi, je connais l'Orient comme si j'y étais né; je dessinerais jusqu'au moindre contour de ses montagnes et de ses vallées. On ne sait pas de quoi est capable l'intelligence qui désire fortement, toujours, à toute minute, le même objet. Comme il est vrai que je t'aime, frère, il est vrai que je connaissais sœur Mystique depuis long-temps. Tu as écrit une ligne d'or quand tu as dit : « La femme qu'on aime, on l'a toujours connue. » Et à qui donc, dans mon esprit, appartenait ce chapeau de paille suspendu au lilas? si ce n'est à elle. Pour qui cette prière désolée faite au portrait de sainte Geneviève? si ce n'est pour elle. Malheur à qui nie ces illuminations! il nie les prophètes qui vivent toujours de par le monde, et qui parleront encore un jour, à l'éternelle honte et petitesse de la science.

— Vous priez pour moi, ma sœur? lui dis-je; et que demandez-vous pour moi à Dieu?

— Une sainte vie, puisqu'il n'a pas encore jugé à propos de vous accorder une bonne mort.

— Et savez-vous, ma sœur, s'il n'eût pas mieux fait de ne pas me retirer du tombeau où j'étais déjà descendu? Qu'aurais-je perdu? Les voluptés d'un monde inconnu? Ce qu'il possède de plus pur, de plus angélique, je l'avais déjà dans le trésor de mes affections célestes là-haut.

— Et qu'avez-vous donc rêvé de si extraordinaire? s'informa la jeune religieuse, s'apercevant que j'étais assez fort pour parler sans danger.

— Ce que j'ai rêvé, c'est vous! ma sœur, vous! telle que vous êtes là, jeune, presque enfant, arrivant de loin, de bien loin, comme de l'horizon et sur un nuage; oui, telle que vous êtes là.

« La jeune sœur abaissa aussitôt sa tête sur ses mains au bord de mon lit, ainsi que je l'avais trouvée à mon réveil.

— Oui, jeune, belle, vêtue ainsi que vous. Seulement vous ne priiez pas; mais vous chantiez. Et j'éprouvais un étrange trouble à vous entendre; car, quoique votre attention fût portée sur les touches d'un orgue ou d'un piano, vos yeux me suivaient partout et ne m'abandonnaient jamais. Vous chantiez, il m'en souvient, en vous accompagnant. Que votre voix entrait profondément en moi!

— Voyez, combien il faut croire peu aux rêves, me répondit la jeune religieuse en relevant la tête; je n'ai jamais chanté de ma vie.

« Cet aveu me déplut; je n'osai pas lui demander si elle avait appris à jouer de quelque instrument, car je t'avoue, et j'en suis fâché pour toi, si enthousiaste, dans ton avant-dernière lettre, de l'air national que t'a chanté ta jeune miss; je t'avoue que, de tous les instrumens, le plus doux à entendre, c'est la voix humaine. Remarque que plus les peuples s'éloignent de leur berceau, et plus ils inventent d'instrumens; ils compensent ou croient compenser leur insensibilité en chargeant des machines inertes de sentir pour eux. De nos jours, le piano est destiné à avoir un cœur pour les femmes. Oui, je suis fâché que sœur Mystique n'ait pas justifié la

belle voix qu'elle avait dans mon rêve. Mais n'est-elle pas assez parfaite sans cela?

« La nuit étant venue, elle prit congé de moi; elle me promit de me revoir le lendemain; elle m'a tenu parole. Quand elle fut debout pour partir, je remarquai qu'elle était plutôt grande que petite. Ne sois pas jaloux, ami, à cause de ta charmante Alice. N'as-tu pas dit qu'une femme n'était jamais petite lorsqu'elle était jolie? Permets donc à sœur Mystique d'être un peu moins jolie qu'Alice pour être un peu plus grande. Faisons-les sœurs, ami, par notre amitié. Le jour approche où nous nous verrons! Viens vers moi avec Alice; j'irai à toi tenant sœur Mystique par la main. Quel moment pour tous quatre, mon Dieu! Ah! je ne l'aurai pas acheté trop cher par des années et des années de désirs et d'attente.

« Mais comme je vais, comme je vais! Ne dirait-on pas que sœur Mystique a jeté le voile au feu, et m'a sacrifié sa vocation? Peut-être. Écoute-moi bien! Non, ne m'écoute pas encore, car je ne suis pas arrivé au point essentiel. Le point indifférent, c'est qu'elle n'a pas les mains transparentes comme elles les avait dans mon rêve. C'est peu de chose, sans doute, que des mains; mais nous sommes si peu de chose, que ce peu, en réalité, est beaucoup. Les belles mains qu'il y a en Orient, dis? Vois les poètes arabes, ils célèbrent toujours les mains de leurs femmes dans leurs vers. Qu'aimaient donc les poètes latins? il n'est jamais question chez eux ni des pieds ni des mains de leurs maîtresses.

« Enfin, sœur Mystique est venue le lendemain, le surlendemain, et tous les jours depuis mon entrée en convalescence. Plusieurs occasions se sont présentées, comme tu le penses, de lui demander si elle avait prononcé des vœux, si elle avait renoncé au monde, si elle y rentrerait; à quoi elle a répondu qu'elle n'était pas encore engagée, et que son projet était de passer dans les colonies pour y soigner les fiévreux dans les hôpitaux. Peu à peu je l'ai fait renoncer à ce dévouement périlleux, obtenant qu'elle bornerait ses soins aux malades de ce continent. La tâche est encore assez méritoire. Approche, ami, et que je te dise, tout bas, un mot à l'oreille. Je suis désolé d'avoir déterminé en elle ce changement de résolution. Oui, elle a perdu en un instant la moitié de l'héroïsme qui rend à mes yeux les femmes si belles. J'avais prié pour qu'elle

ne partît pas, — du reste je l'aurais suivie, — et j'ai été mortellement affligé de son obéissance. Elle ne m'a pas compris. C'est la foi, la constance inébranlable dans la volonté que j'espérais en elle, et j'ai trouvé la femme ordinaire, qui échange, en un clin d'œil, la palme du martyre pour un éventail. O mon rêve! mon rêve!

« Tu es plus digne d'être aimé que moi. J'ai remarqué que ton Alice parle fort peu dans tes promenades, et pourtant tu es heureux près d'elle. Moi, je désirerais que sœur Mystique me dispensât de parler. Ne serait-ce pas un charme, gracieuse comme elle est, de s'appuyer sur son bras, et d'aller par les champs, la laissant gazouiller et répandre des paroles dans l'air? Il faut que ceux qui ont des paroles défraient ceux qui ont des idées; et les femmes ont tant de jolies paroles!

« Fus-tu bien content, dis-moi, quand Alice te dit qu'elle t'aimait? Étiez-vous dans le beau jardin, sous un platane, sous un nopal? C'eût été délicieux comme position. Il y a mieux encore que l'ombre du nopal pour se dire qu'on s'aime; c'est la proue d'un vaisseau lancé sur la mer. Aux grandes émotions les grands espaces. La mer, son vent glacé, son écume, une eau sans fond, un ciel sans fond, pour l'amour. Comment peut-on dire au coin du feu à une femme : « Je vous aime! »

« Moi, je n'ai eu ni le nopal ni la mer; plains-moi, j'ai même eu moins que le prosaïque coin du feu. Mon désenchantement, sur ce point, est complet. Pourvu qu'elle t'aime, crieras-tu, qu'importe la place de l'aveu?

« Soit; mais c'est elle qui m'a dit la première : « Je vous aime! » et j'aurais tant voulu le lui dire le premier. Pourquoi suis-je tout heureux et tout triste?

« SOCRATE. »

Les confidences régulières des deux amis expliquent assez leur situation respective, sans qu'il soit besoin de recourir à une analyse inutile. L'un est libre de ses actions et entame sa vie par une passion à laquelle il demande le bonheur, comme si le bonheur était jamais venu à la suite d'une passion; l'autre aurait déjà mis la distance de deux ou trois océans entre l'Europe et lui, si une maladie ne l'avait arrêté au seuil du départ et fait passer, de

rêve en rêve, au plus séduisant de tous. Un même obstacle les attendait à l'entrée de l'existence. On ne cherchera plus de trace de leur éducation philantropique sur le chemin qu'il leur reste à parcourir. Ainsi que tous les hommes, ils n'ont plus qu'eux pour eux et contre eux. Quel fat ou quel ignorant celui qui prit pour devise : *Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée!* Est-ce qu'on doit jamais quelque chose à quelqu'un? Chacun est sa destinée. Leur destinée s'accomplira en dépit des systèmes, des prévisions et des calculs de toute espèce. Autour d'eux, l'échafaudage des projets plus ou moins fous, plus ou moins sages, s'est écroulé. Ils restent seul à seul, face à face. Tout ce que la philantropie pourra revendiquer, c'est le bien ou le mal qu'ils vont exercer l'un sur l'autre, puisque sans elle ils ne se seraient jamais connus; situation chanceuse, nettement accusée il y a vingt ans par Des Verriers, lorsqu'il disait au duc : « En essayant de lier ces deux enfans au même sort, vous jouez à la loterie. »

Ces enfans sont devenus des hommes.

« Mon cher Socrate,

« Je ne me trompais pas, quand je prévoyais, en tremblant, la place que j'occuperais dans le cœur d'Alice. Mais par quel stupide préjugé dit-on que l'amour est aveugle? Quelle niaiserie mythologique passée dans le sang des niaiseries morales! L'amour a un regard qui perce les murs. Trois jours après l'avoir connue, je savais, — et combien mes promenades au Jardin des Plantes me l'ont confirmé, — je savais que je ne lui plaisais que parce que je l'amusais, que j'étais pour elle une flûte enchantée, faisant danser les palais et les campagnes, tant que je rendais des sons; vil morceau de bois, quand je cessais d'en produire. Ma découverte, quoique pressentie de si loin, m'a accablé. C'est un amour ruineux, dégradant, de bouffon du cœur, le sais-tu? celui de n'arrêter les regards d'une femme qu'à force de sortiléges, qu'à force d'esprit, quand elle consent à vous en trouver pour votre malheur. Que je devine bien la douleur du Tasse, du Camoëns et de tous les poètes, ames sublimes auxquelles je ne me compare que par la douleur, crois-le bien; ils s'imaginent qu'on les accueille,

parce qu'on les écoute, parce qu'on sourit à leurs enivrantes paroles; et quand ils ont fini de jouer leurs rôles et qu'ils se présentent comme hommes et non comme acteurs, on leur dit : *Je ne vous connais pas.*

« Oui! je n'étais que cela, un amusement, un piano, un sonnet, un livre qu'on n'avait pas même la peine de feuilleter; j'étais moins que cela, tu vas l'apprendre.

« Il faut croire, ami, que nous sommes bien éloignés de l'origine des primitives affections, spontanées comme le besoin, simples comme la vérité, pour être arrivés, de raffinement en raffinement, à une des plus monstrueuses aberrations de notre nature. Ce n'est plus l'homme, roi de la création, beau de sa force, puissant de sa volonté, que cherche sous le figuier son Eve corrompue; à sa place, elle adore une idole de son invention, un être que Dieu n'a pas fait, un espèce de type sans ressemblance avec le premier homme. Oui, ami, il y a des femmes qui, délayant à l'infini un sentiment aussi exclusif que l'amour, se passionnent pour l'esprit d'un homme, pour l'imagination d'un autre, et pour chaque subdivision de leur erreur.

« La civilisation a ses Messalines morales, femmes eunuques, se prostituant à l'esprit comme d'autres se vendent au corps. N'est-ce pas le dernier terme de la corruption, cet oubli des sens au profit de ce qui n'est que mensonge et volupté stérile? L'homme est fait pour être aimé pour lui, et non pour ce qui n'est pas lui. On doit s'y attacher malgré son esprit et non à cause de son esprit, sous peine de renverser l'œuvre de la création. Le mal est si invétéré, ami, que si je publiais, pour d'autres que toi, ces quelques lignes, elles seraient décriées comme un paradoxe par ceux mêmes qui s'étonnent le plus de la légèreté des femmes et qui en ont le plus à souffrir.

« Dès qu'elles se croient autorisées à pratiquer ce mensonge contre nature, de quel droit les empêcherait-on de varier leur affection dans une proportion égale à la variété des qualités qui les séduisent? Prêcher l'ordre dans l'erreur n'est qu'une erreur de plus. Quant à moi, je me révolte contre cette lâcheté; mon orgueil d'homme méprise et repousse une affection qui s'abuse sur mon compte, et me déshonore en me prêtant une valeur de convention,

de circonstance, et pour ainsi dire de quartier. Si je ne suis pas aux yeux d'une femme ce que j'aurais été pour elle dans tous les temps, je n'en veux pas ; car je suis un homme et non une abstraction.

« Assez de principes généraux. Miss Alice est cette femme à qui l'on peut appliquer ce que je viens d'établir à propos de toutes ces femmes d'une catégorie dépravée. J'ai la preuve de l'opinion qu'elle avait de moi, j'ai la mesure de son amour, je sais la signification de cet amour comme j'en sais l'origine, et j'en suis indigné. Un évènement tout naturel a mis entre mes mains les tablettes sur lesquelles, depuis son arrivée à Paris, elle écrit chaque soir ses pensées et ses remarques. C'est sans doute une grave indiscrétion de les avoir lues, mais je suis absous de ce tort par le mal que j'en reçois et dont je ne guérirai jamais.

« Voici ce qui est écrit sur ces tablettes :

« Le piano sur lequel j'ai joué à mon arrivée à Paris, chez Mme la duchesse de Levert, a une octave de plus que les pianos anglais, et il leur est bien supérieur pour le son. Il a dû coûter 6,000 fr. au moins. »

« Mon ami, ce piano est précisément celui qui lui servit à exécuter cet air national qui m'avait arraché un cri si vif d'admiration pour sa sensibilité patriotique et avait achevé de me la faire aimer. Quand je la croyais pénétrée du souvenir de son pays, elle estimait que mon piano valait 6,000 francs et avait une octave de plus que les pianos anglais. Poursuivons la lecture des tablettes. »

« Hier, il m'a déclaré son amour, ce que je prévoyais depuis huit jours au moins. J'ai écouté avec beaucoup d'attention et sans l'interrompre une seule fois tout ce qu'il lui a plu de me dire sur mes beaux cheveux, mes jolies mains, mon teint, mes dents et mes yeux; malgré la rapidité de son débit, sa vivacité et sa chaleur, j'ai suivi le sens passionné de ses phrases, et ai conservé dans la mémoire l'empreinte de chaque mot. Ainsi, je suis sûre maintenant que l'imparfait du subjonctif est indispensable lorsqu'il est précédé d'un verbe, dont il dépend, et qui est lui-même au passé. Comme il parle sa langue avec une grande pureté, il m'a également confirmé dans cette opinion que souvent deux substantifs n'exigent pas le verbe suivant au pluriel lorsque l'attribut convient à l'un et à l'autre; car il m'a dit en me prenant le front dans ses deux

mains : *Que votre regard, que votre voix est tendre*, au lieu de *sont tendres*. A présent je tiens ma règle. »

« Misères humaines ! c'est là ce qui l'occupait lorsque je m'épuisais en protestations, en sermens, pour la persuader de l'intensité de mon amour, quand je croyais l'avoir enlevée au troisième ciel avec moi ! Elle prenait plaisir à m'entendre, non pas comme amant, mais comme grammairien ; je méritais son attention grace à l'imparfait du subjonctif, que Dieu confonde ! Et voilà pourquoi elle me disait toujours : *Parlez encore* ! Il lui restait à savoir une règle ou à vérifier la portée d'un mot. Pendant deux mois elle a économisé à cause de moi les honoraires d'un professeur de français. Et tu t'étonnerais de mon cri d'indignation poussé plus loin contre les femmes qui cherchent dans leurs amans autre chose que le plaisir ! Mais celle qui vous aime, comme homme d'esprit, vous préférera demain un maître d'écriture, si elle veut se former la main, ou un botaniste, si le désir lui vient d'étudier les fleurs, ou un astronome, ou un cuisinier même. Pour chaque branche des connaissances humaines, elle aura un amant ; et vous aurez pour rival l'encyclopédie universelle.

« Le reste des tablettes est comme le commencement. Lis, si tu as le temps, ces dernières lignes :

« Le 15 avoir changé de bonnet ;

« Le 16 avoir changé de religion ;

« Le 17 avoir changé de bas. »

« Telles sont les Anglaises, mon ami, tels sont ces sylphes aux ailes diaphanes que M. Thomas Moore nous a révélés dans ses poésies et que le *steamer* nous apporte tous les jours de Londres. Que nous sommes de grands innocens ! Nous voulons qu'une nation de boutiquiers, de colporteurs, de marchands et de buveurs de gin, qu'une nation couverte de rail-ways, ferrée comme un cheval, qu'une nation qui n'est pas une nation, mais un mélange de pirates danois, de pêcheurs saxons et de brigands normands, produise dans ses femmes des anges de grace et de sensibilité ! Mon ami, leurs femmes sont comme leur musique, comme leur peinture, comme leur architecture, comme leur poésie : un tout régulier, mais sans ame, sans chaleur, sans élan. Ce sont des femmes à la mécanique.

« Oh! ceci dit tout. Le grand poète de l'Angleterre, le pair de la chambre haute, le fameux lord Byron vendait ses vers une guinée la pièce au libraire Murray, — au prix des pêches sur les marchés de Londres!

« WASHINGTON. »

Personne ne demandera compte des évènemens intermédiaires, qui marquèrent le temps écoulé entre la dernière lettre si désespérée de Washington, à l'endroit de ses amours, et la réponse de Socrate qui va suivre. Nous laissons l'appréciation de ces heures muettes de la vie aux horlogers de profession, de même que nous abandonnons les descriptions minutieuses aux commissaires priseurs.

RÉPONSE DE SOCRATE A WASHINGTON.

« MON TRISTE AMI,

« Dans ta dernière lettre, tu dis tant de mal des Anglais, après m'en avoir écrit de si grands éloges, tu parles avec tant de colère, d'aigreur et d'emportement, des femmes anglaises et surtout de miss Alice; tu l'analyses avec tant de cruauté; tu mets si peu de mesure dans tes expressions de fureur, que j'en conclus avec certitude, et démens-moi, si tu l'oses, que tu l'aimes plus que jamais.

« Un poète, je ne sais lequel, a dit quelque part : *Haïr c'est encore adorer*. Tu adores miss Alice de toute la chaleur déployée contre elle dans ta lettre, à propos de ces fâcheuses tablettes oubliées dans tes mains. Si les consolations avaient quelque valeur, je te prodiguerais les miennes; mais tu sais mieux que moi que les plus éloquens parmi ceux qui ont tenté de consoler les autres, sont morts de chagrin, ou se sont détruits. Je préférerais quelque bon raisonnement, si j'en connaissais d'applicable à la circonstance; mais je suis en train, comme toi, cher désespéré, de faire mon expérience en amour.

« N'ayant ni paroles de bon conseil, ni phrases consolatrices à t'envoyer, je veux essayer du reproche, oui du reproche. De quoi t'étonnes-tu, si tu n'es pas plus favorisé de miss Alice? Songe à ta conduite depuis que tu la fréquentes. Ta tâche, ton unique

tâche a été, avec un cœur ardent, plein jusqu'au bord, impétueux comme la tempête, de l'entourer des fascinations de la parole. Que de chaleur dépensée par toi, que d'enthousiasme, que de moyens violens pour arriver au résultat auquel tu serais parvenu sans doute avec la moitié moins d'efforts. Le premier jour tu as été un volcan, le second, forcément, tu as été tiède, le troisième froid, j'en suis sûr, quoique te maintenant toujours à la même élévation. Il était impossible que tu te soutinsses longtemps sur ce pied-là; ta ruine était imminente; c'est une femme tuée sous ton esprit, à t'entendre; ceci est de la fatuité; ce n'est qu'une femme tuée sous ton cœur. Au reste le mot *tuée* n'a ici qu'une portée de hasard. Attends quelques jours encore, et tout s'éclaircira. Les notes de ces funestes tablettes ne sont que des notes après tout, c'est-à-dire des membres brisés d'un beau corps, et par conséquent repoussans à voir. Deux moitiés d'une pensée juste présentent souvent, prises à part, deux mensonges ou deux calomnies. Sois raisonnable; mets l'ironie sous les pieds, et dis-toi qu'elle n'est pas si coupable pour avoir essayé, en t'écoutant parler, de se perfectionner dans une langue qu'elle n'aime sans doute qu'à cause de toi; dis-toi que si elle a remarqué la valeur de ton piano dans un moment où, je l'avoue, ces sortes de réflexions viennent rarement, mieux vaut cela encore que si elle t'eût fait comprendre qu'elle en désirait un semblable. Passe ensuite rapidement sur la fantaisie d'avoir inscrit sur ses tablettes, le jour qu'elle a changé de religion entre les jours où elle a changé de bonnet et de bas. N'imite pas ce ministre qui ne demandait que deux lignes d'un homme, quel qu'il fût, pour le faire pendre. Il eût au moins, par bienséance, accordé douze lignes aux femmes moins habiles que nous en laconismes. Je ne présume pas que, dans ta colère, tu lui reproches d'avoir changé de religion. Si elle ne croyait plus à celle qu'elle a quittée, que lui reproches-tu? Il me semble, ami, que je bats ta tour en brèche. D'ailleurs tu la verras revenir bientôt à toi, bonne comme tu la désires, éprise de toi comme tu prétends qu'elle le soit; si je me trompe, suis le conseil de La Bruyère : « Quand on a tout tenté sans succès auprès d'une femme, il reste encore un moyen de réussir auprès d'elle, celui de ne plus rien faire. »

« T'intéresses-tu assez à ma liaison avec sœur Mystique pour que je t'en parle? Je t'apprendrai que je ne suis pas plus heureux que toi, mais moins par ma faute; car toi, ami, tu as trouvé celle qu'il t'était donné d'aimer, tandis que moi, j'ai peur d'avoir pris l'ombre pour le corps, et que mon rêve ne soit pas près de s'accomplir sur la terre.

« Est-ce ma faute ou celle de sœur Mystique? Mais je ne la quitte jamais heureux. Avant de la voir, je lui prête des sentimens et des paroles qui me la rendent incomparable; est-elle en ma présence, elle n'est plus qu'une jolie femme, tout juste douée d'assez d'esprit naturel, je présume, pour se faire pardonner son ignorance des usages du monde. Avec elle je suis froid ou je mens, toujours à cause du caractère que prennent en moi le désir et la possession. Singularité moins rare qu'on ne pense, à moins toutefois que les jeunes gens de mon caractère ne soient rares, et je ne le crois pas, je l'aime beaucoup plus absente que présente. Si je ne dois la voir que le quatrième jour de la semaine, le troisième je suis moins occupé que le second, et une heure avant notre entrevue, bien plus calme que la veille; et, par accident, si je doute qu'elle doive venir, les minutes d'attente sont des instans célestes pour moi. Mon anxiété vaut cent mille certitudes de bonheur. Vient-elle à la suite de cette lutte, j'ai perdu ma joie. Je n'ai plus à espérer, puisque je possède. Oh! n'est-ce qu'au ciel, mon ami, qu'on réunit à la fois le plaisir d'espérer et le plaisir d'avoir?

« Le caractère de mes analogies avec elle est vrai à tous les degrés. Ses yeux sont d'un bleu angélique dans mon souvenir, et pourtant si, en réalité, je les examine trop long-temps, je finis par les voir gris, pâles et presque blancs; la blancheur de son teint, qui ne s'altère jamais dans ma mémoire, jaunit si je lui fais subir la même épreuve qu'à ses yeux. Est-ce qu'aucune femme au monde ne serait vraiment belle, regardée de près pendant cinq minutes consécutives?

« Malgré mes soins à lui cacher l'état de mon ame, elle a jugé par une comparaison naturelle entre ses élans et les miens, qu'elle avait plus d'attachement que moi. De jour en jour sa conviction s'est accrue et sa tristesse aussi. Elle souffre d'autant plus qu'elle ne peut soulager sa douleur par la pensée qu'elle vaut mieux

que sa rivale. Elle sait qu'elle n'a pas de rivale; sa vanité ne la console pas de mon indifférence. Sa rivale, ami, c'est elle-même. Pourquoi l'ai-je vue comme elle n'est pas? ou pourquoi la vois-je comme elle est?

« Je crois, pour me justifier, car je m'accuse de sa souffrance, que de toutes les choses créées, la femme a été la plus tardive et est conséquemment la plus éloignée de sa dernière perfection, à moins cependant qu'elle ne soit un être déchu dont le type est au ciel. Aurais-je vu le type avant la copie? Serait-ce là l'origine de mes erreurs? Pourquoi nier tout? Nie-t-on l'équilibre des saisons? Nie-t-on l'admirable régularité du printemps, sa coïncidence éternelle avec les feuilles qui poussent, avec les oiseaux de retour, avec les eaux qui s'épanchent, avec le sang de la nature entière qui monte à la surface? Cet accord fut-il toujours ou n'est-il que l'encadrement exact de mille parties d'abord éparses et réunies à la suite des siècles? Je crois que l'homme et la femme sont encore à l'état de cette lente recherche qui s'accomplira un jour pour la mansuétude et la paix de la création. Alors les ames comme celle de sœur Mystique ne languiront plus autour d'une ame comme la mienne, qui n'ira pas chercher au ciel ou à travers des rêveries la femme de son choix.

« Si ces lignes te paraissent obscures, n'y vois que l'intention de me prouver à moi-même, par excès de justice, que je n'ai pas tort de rester au-dessous de l'amour de sœur Mystique. Je ne suis pas assez parfait pour elle. Je suis trop exigeant peut-être. Mais tout en elle me semble terrestre, incomplet, sans ailes ni rayons. C'est une femme.

« Je m'aperçois, en finissant, que je rends à certains égards à sœur Mystique ce que tu as reçu de miss Alice. Celle-là m'aime trop, celle-ci ne t'aime pas assez. Miss Alice ne se serait éprise que de ton esprit, ce que je t'ai prouvé n'être pas rigoureusement vrai, et moi, je n'aurais rencontré dans sœur Mystique que la réminiscence affaiblie d'une image pure, immatérielle et céleste.

« Ainsi donc, tu ne peux accuser miss Alice sans me trouver coupable. Eh bien! que le dernier mot de sa défense nous absolve tous deux. Pour quoi veux-tu donc qu'on t'aime, fou! si ce n'est pour les qualités que tu as? sera-ce pour tes défauts? N'est-ce pas tou-

jours par un côté particulier du caractère qu'on éveille dans les femmes le sentiment d'attention qui plus tard devient de l'amour? Quelle dépravation y a-t-il de leur part à s'attacher à l'esprit, à l'imagination, au goût, à la gaieté, à la mélancolie d'un homme? Prends garde, ami, ne touche pas à cela; sois heureux qu'il en soit ainsi, — sinon tu n'aurais pas à subir la rivalité de l'encyclopédie universelle, comme tu dis, mais la rivalité de tous les cochers de fiacre, de tous les bouchers, de tous les écuyers du Cirque olympique, de tous les forts de la halle de Paris.

« Adieu,

« SOCRATE. »

« Il faut croire aux prophètes, et non les éprouver, » écrivait le doux Mélanchton à Érasme, à propos de Luther. Les femmes sont de nature divine comme les prophètes; y croire est plus sage que de les éprouver.

Mais Washington n'avait pas lu Melanchton; il avait même oublié les paroles de son oncle Des Verriers: « L'expérience, mon enfant, est une suite de sottises. »

Il tenta un essai, afin de s'assurer d'une manière décisive s'il était aimé ou non de miss Alice. Menteur de bonne foi comme tout le monde, il lui écrivit:

« MISS,

« Fatigué de votre indifférence, ennuyé de la vie, désespéré de n'être pas compris, et incapable de vivre dans une ville qui me retrace à chaque pas votre souvenir, je partirai demain pour l'Allemagne, où je passerai plusieurs années.

« Mon projet est arrêté; je monterai en voiture demain à six heures, dans la cour des messageries de la rue des Victoires.

« W. »

Washington crut que miss Alice ne s'apercevrait pas que cette lettre était moins la nouvelle d'un départ que la proposition d'un rendez-vous.

Washington n'avait pris en effet aucune place pour l'Allemagne. Il se borna à se rendre à la cour des messageries, où miss Alice n'alla pas.

— Elle ne m'aime pas! s'écria-t-il; c'est une femme sans cœur, sans ame, sans reconnaissance. Je ne la verrai plus; je ne lui écrirai plus.

Une heure après, il lui écrivait :

« MADEMOISELLE,

« J'ai changé d'avis : je ne partirai pas pour l'Allemagne; je me tuerai. Ce soir, à sept heures, je me brûlerai la cervelle dans la grande allée du Jardin des Plantes, à droite, près de la montagne du belvédère.

« W. »

Miss Alice n'alla pas plus au Jardin des Plantes qu'elle ne s'était rendue à la cour des messageries.

Quand un homme a abusé de la menace du départ et du suicide, il a crevé sous lui toutes ses espérances. Ne s'étant pas tué, Washington n'eut plus aucune ressource.

XXIII.

La tête pleine d'irrésolutions, il appela de tous ses vœux une distraction puissante, énergique, comme les joueurs en ont besoin quand ils ont perdu jusqu'à leur dernière illusion. Il s'élança à travers Paris, qui était alors allumé à toutes les distances et à toutes les hauteurs de ces myriades de feux qui font de la grande ville, vue des sommités environnantes, une espèce de voie lactée rouge, cendrée de ténèbres. Son cabriolet l'emportait, comme s'il eût eu des ailes d'aigle, du bout des Champs-Élysées à la barrière du Trône. L'amertume, l'ennui et le désespoir allaient encore plus vite que lui, quoique l'immense circuit de Paris fût réduit aux proportions d'un manége par la rapidité de sa course. En contradiction avec cette précipitation fiévreuse, le temps ne marchait pas. Après avoir franchi les plus grandes distances, Washington avait à peine consommé dix minutes; et il n'était que huit heures. Il n'y a que ceux qui aiment ou qui n'ont pas dîné qui savent combien il y a d'heures entre huit heures et minuit. Et il pleuvait à torrens!

Cet état était intolérable pour Washington. Avant neuf heures

il aurait crevé son cheval, fracassé son cabriolet ou écrasé quelqu'un sur la voie publique. Tandis qu'il accueillait avec dégoût la série de distractions qu'il s'offrait à lui-même, il aperçut, au bas du boulevart du Temple, une file de voitures et un grand empressement de gens à travers ces voitures. Des fiacres, des cabriolets arrivaient du côté des faubourgs, de la rue Basse, des profondeurs du Marais et des deux moitiés des boulevarts. Son cheval s'arrêta au milieu de cet encombrement. La pluie grossissait l'avalanche; elle forçait les invités qui venaient à cette fête (car c'était évidemment une fête) à se faire descendre au bord même de la maison où ils allaient. Chacun, comme d'usage, prétendait descendre le premier, et, comme d'usage, la police ne le souffrait pas. Alors c'était à qui se précipiterait du marchepied périlleux des voitures au seuil de la grande maison. Que de Raleigh auraient étendu leurs manteaux dans la boue pour ménager un doux chemin à leur souveraine, si l'on avait eu des manteaux dans la saison où l'on était! Les souveraines ne manquaient pas. Les gerbes de diamans, les cheveux mêlés aux torsades de perles, les turbans, les diadèmes plaqués aux fronts, les tuniques, les ceintures flottantes, passaient comme un éclair du fond sombre des fiacres sous une voûte de parapluies, et de la voûte de parapluies ils disparaissaient sous la porte de marbre.

— Qu'est-ce donc que ce bruit? demanda Washington à un de ces mendians qui posent un tapis sur la roue des fiacres, moins sale que leur tapis.

— Est-ce que vous ne le voyez pas? répondit le mendiant, c'est Paphos. On célèbre la dernière soirée de Paphos. Demain plus de Paphos, le gouvernement n'en veut plus; il n'y avait plus que ça pourtant qui fît vivre le quartier; brave gouvernement, va!

— Tu auras vingt francs, garde mon cabriolet jusqu'à ce que je sois descendu; entends-tu?

— Je vous le garderais jusqu'à la fin du monde, mon bon monsieur, répondit le mendiant. Ah bien! si vous montez à Paphos, je puis vous garantir que vous vous amuserez. On a mis en réquisition tous les cuisiniers, les glaciers, les limonadiers de Paris. A preuve que vous ne vous procureriez pas une demi-tasse d'ici au pas de la Mule.

Content d'être poussé par les uns, insulté par les autres, d'avoir mis les deux pieds, les deux mains et la tête dans ce volcan, qui lançait de sa base à son sommet des nuées de mouchards, de voleurs et de jolies femmes, des étrangers, des flammes, des cris, des échappés des bagnes et même beaucoup d'honnêtes gens, car on en trouve partout, Washington respira de joie en franchissant les marches de Paphos.

Devant lui s'ouvraient six grandes salles en éventail; il avait à choisir. En avant! se dit-il, je les verrai toutes. La première sera la bienvenue. Dans la première siégeaient huit messieurs en habit noir, huit hommes respectables d'aspect comme des juges en cassation; rasés de près, ayant du linge blanc, du coton dans les oreilles, des dents pures, et un menton bleu de barbe. Ces messieurs étaient les banquiers de la table des jeux. Ils avaient découvert toutes les batteries de la séduction pour cette dernière solennité. Leur sourire était triste et victorieux. L'élégie et l'ode passaient sur leurs lèvres. Sous leurs mains comme sous un pont d'une seule voûte coulait un ruisseau d'or.

— Oui, messieurs! c'est notre dernière soirée, la dernière fois que nous aurons le plaisir de nous rencontrer. L'état nous renvoie. Faites votre jeu.

— Je double, — cent louis.

— Oui messieurs, ce soir la clôture de Paphos.

— Deux cents louis. Encore perdu! Que le feu du ciel dévore la place où fut bâti votre Paphos.

— Rien n'est durable dans ce monde, continuait avec aménité le banquier, sous le regard foudroyant du joueur qui fuyait après avoir perdu deux ou trois mille louis. On ne trouvera nulle part une aussi heureuse situation : au centre du Paris commercial, à portée de la ville et des faubourgs, à deux pas des théâtres.

— Que joue, monsieur? s'interrompit le banquier pour s'adresser à Washington.

— Je fais mille francs, répondit Washington.

— Que ces dames disent si elles jouiront ailleurs de plus d'agrémens. Ah! elles regretteront long-temps les salles dorées de Paphos et ses beaux jardins, ses délicieux sorbets, ses quadrilles et ses gracieux cavaliers.

— Certainement! certainement! répondirent à la fois plusieurs groupes de jeunes femmes qui passaient en ce moment des salons où la contredanse était suspendue, pour entrer dans la salle de jeu.

— Mes toutes belles, continua le fermier, si le préfet de police vous avait vues, telles que vous êtes aujourd'hui, nues comme Vénus, il aurait épargné, à coup sûr, l'asile de cette charmante déesse. Il n'aurait pas exilé les graces de Paphos.

— Monsieur ne peut jouer que dix mille francs à la fois, fit observer le banquer à Washington, qui remit une poignée de billets de banque dans sa poche.

— Soit, dix mille francs encore.

Le sang-froid de Washington, sa veine de bonheur, sa témérité calme, attirèrent auprès de lui les jeunes femmes qui étaient entrées. Elles méprisèrent les calembours mythologiques et les doléances lyriques des fermiers, pour assiéger le cœur de l'étranger qu'elles se figuraient être quelque prince brésilien, un boyard, un vice-roi au moins. Washington fit semblant de ne pas voir la ligne de circonvallation tracée par des cupidités charmantes autour de lui; vingt têtes gracieuses encadraient la sienne et lui faisaient une auréole de cheveux embaumés, de regards pleins de désirs et de séductions.

Il sentait des poitrines nues appuyées près de lui, des haleines ardentes courir sur ses cheveux; il n'aurait eu qu'à relever la tête et à dire : *à moi!* et toutes ces femmes l'eussent suivi, à travers les boues de Paris, jusqu'où il lui aurait plu de les conduire. Il voulut s'amuser d'elles et les tenter, saint Antoine à rebours. Sans pitié pour leur séduction, il les fit passer par le supplice de l'or et la torture des billets de banque. L'enfer eût été moins horrible à ces femmes si dédaignées et si belles. Du coin de son œil ironique, il en apercevait d'accomplies en beauté de visage et de corps. L'ardeur espagnole, la langueur anglaise, l'abandon allemand, la brusquerie italienne, avaient réuni leurs types les plus parfaits dans ce palais, qui n'avait plus qu'une nuit à dépenser; nuit merveilleuse au dedans, épouvantable au dehors, car il tonnait de minute en minute, et le faubourg du Temple roulait des torrens d'eau de Belleville au Marais.

Le banquier ne plaisantait plus ni sur Vénus, ni sur Paphos, ni

sur Idalie; Washington empilait des monceaux d'or devant lui et ses poches regorgeaient de billets de banque.

Pour faire diversion à la fatale veine qui les poursuivait, les banquiers suspendirent le jeu pendant quelques minutes, sous prétexte que les cartes manquaient. Ce qui manquait, c'était l'or et les billets de banque.

Je comprends, dit Washington en lui-même; je les ai ruinés; puis il tira sa montre et sourit : — Vive le vice! J'ai passé deux heures sans m'en apercevoir.

— Vous avez gagné deux cent mille francs, lui dit à l'oreille un homme qui avait l'air très respectable.

— Je vous remercie, monsieur; mais le chiffre de mon gain ne m'importe guère.

— C'est possible; mais il vous importe d'être vivant en rentrant chez vous. Votre bonne fortune est sue déjà dans toutes les salles. Vingt escrocs, si vous ne vous retirez de bonne heure, sauraient vous faire un mauvais parti.

Cet homme veut un louis, pensa Washington.

— Voilà cinq cents francs, monsieur, et laissez-moi.

Ce fut alors le tour des femmes. L'une d'elles s'approche de Washington, tandis que les autres l'entourent, et elle lui dit :

— Qui de nous a gagné le pari, monsieur?

— Quel pari, mesdames?

— Annette a parié que vous avez vingt ans; Lucie, dix-sept; Joséphine, dix-huit, et moi, seize.

— Vous avez toutes gagné, s'écria Washington, en leur indiquant le chemin de la salle où l'on dansait. Veuillez me suivre. Oui, vous avez toutes gagné.

Et monté sur un tabouret, Washington prit dans sa poche des poignées d'or et les éparpilla au milieu des quadrilles.

Quand les tigres des ménageries ont faim, ils ne se jettent pas avec plus de bonds convulsifs sur la chair hachée que lance le gardien aux barreaux de leurs cages. Ces ravissantes filles brunes et blondes, types allemands ou espagnols, se courbèrent, et avec leurs doigts blancs et roses elles cherchèrent, elles se disputèrent, elles s'arrachèrent les pièces d'or du parquet. Dans la lutte, bien des parures furent souillées, bien des visages se montrèrent

nuageux de poussière, bien de beaux bras eurent des sillons de sang. Washington riait comme don Juan, quoiqu'il n'eût pas le moins du monde l'intention de l'imiter.

—Voilà les femmes! s'écria-t-il. Enfin j'ai trouvé aussi mon idéal!

Cependant, parmi ces femmes, une seule n'avait pas prostitué son corps à la sale moisson des pièces d'or; elle s'était réfugiée dans un coin, loin de la mêlée, regardant avec une obsession perpétuelle la pendule de bronze de la cheminée. C'était assurément la plus remarquable de toutes, si elle n'était pas la plus jeune. Des yeux orientaux illuminaient en dessous un front net comme un diadème. C'était une reine du Bas-Empire; moitié déesse, moitié femme; moitié romaine, moitié turque.

Washington alla vers elle, et lui dit en souriant:

— Madame n'aime pas l'or sans doute; ce sont les billets de banque qu'elle préfère: en voilà; qu'elle en prenne.

— Ce que j'aime, monsieur, lui répondit cette femme, ce sont les jeunes gens qui n'avilissent pas les créatures de Dieu comme vous l'avez fait. Vous venez de commettre là une action infame, qui ne vous serait jamais pardonnée par Dieu, si vous n'aviez une mère qui priât pour vous. Vous croyez que c'est bien de prouver à soi-même et aux autres que les femmes ne sont pas des anges? Belle découverte! Oh! monsieur, dans tout il y a du poison: dans la plus belle fleur, dans le meilleur fruit, et au fond de toute chose. Méchant, cruel, qui analyse et met tout en doute, bon et consolé, qui va les yeux fermés de ce monde dans l'autre. Ne tentez personne; le premier puni serait vous. Vous avez avili ces femmes, vous les avez fait ramper à terre comme des chiennes, vous les avez fait se mordre pour de l'or. Eh bien! il n'y a pas une de ces femmes, la moins belle, la plus vicieuse, qui, si elle le voulait bien, ne vous fît commettre un crime, un assassinat, sur un seul de ses caprices.

— Qui êtes-vous, madame? s'informa Washington avec un étonnement ironique.

— Avant de vous répondre, je vous dirai qui vous êtes; vous aimez une femme qui ne vous aime pas.

Washington pâlit, et entraîna hors de la salle de bal cette étrange femme qui lui faisait la morale à Paphos!

—Vous vous vengez sur nous. A votre âge on n'est pas si cruel sans cause. Vous êtes riche ; j'ai suivi du regard votre dédain pour l'or ; vous êtes fatigué de la vie ; vous n'avez ni joie dans l'esprit ni dans le cœur; et vous ne seriez pas ici si vous aviez su où aller ce soir.

— Mais, madame !

—Écoutez-moi encore, mon ami, dit-elle d'une voix douce, et en laissant tomber une larme sur ses bras nus croisés sur son sein presque nu. Vous êtes comme tout le monde, vous vous imaginez que le banquier échange le désespoir du dehors pour le bonheur du dedans, de même qu'il donne des billets pour de l'or. Je connais toutes ces femmes ; il n'en est pas dix qui seront vivantes dans dix ans ; pour beaucoup, c'est leur dernière nuit, comme c'est la dernière pour cette maison. La plupart sont brûlées par les excès, et toutes ne viennent chercher ici qu'un étourdissement à la fixité d'une pensée. Cette pensée, c'est le regret d'avoir perdu l'estime du monde, le besoin d'échapper au suicide, à la douleur d'avoir aimé et d'avoir été délaissée ensuite ; cette pensée... Et la jeune femme se tut pour écouter le timbre de la pendule... Ainsi, ayez pitié, reprit-elle, de ces afflictions déguisées avec tant d'art, et n'arrachez le masque à personne, de peur que quelqu'un, par derrière, ne coupe les cordons du vôtre, et ne mette face à face la laideur du bourreau et la laideur de la victime.

Washington croisa les bras et regarda de toute la hauteur de son étonnement, cette femme qui lui parlait avec tant de véhémence. Il allait, pour la vingtième fois, lui demander : — Qui êtes-vous? quand, pour la vingtième fois, un bruit nouveau rompit sa question et l'empêcha d'être entendue. Ce bruit surpassait tous les bruits. C'était la police. Place à la police ! respect à la police !

Le chapeau sur la tête, la figure blême comme tout fonctionnaire en service, l'écharpe au côté, suivi de six de ses gens, gantés d'énormes rotins, un commissaire pénétra dans la salle, et, après en avoir fermé les portes, il prévint les invités qu'on était à la recherche de douze jeunes conspirateurs déguisés en femmes et cachés au milieu du bal de Paphos.

— Déguisés en femmes ! répond une des belles du salon. Je suis

un des douze conspirateurs, moi. Je suis assez blonde et j'ai d'assez blanches épaules pour ça.

— Vos conspirateurs, monsieur le commissaire, ont-ils la taille fine? Voyez la mienne.

— Ont-ils le pied mignon? Les reconnaîtriez-vous à la cheville ou au menton? Choisissez!

— Mesdames, respect à la loi!

— Messieurs! interrompait la voix du banquier, la nuit avance, c'est la dernière nuit de Paphos! Faites votre jeu!

— Ah! vos jeunes conspirateurs sont déguisés en femmes! Tenez, en voilà un!

Et l'on poussait au pied du commissaire, comme une balle de coton, quelque énorme femme de haute maturité.

— Est-ce cela?

— Insolentes! Je vous ferai toutes empoigner.

Il eût été bien habile, le fonctionnaire, s'il eût saisi quelqu'un dans ce gouffre tournoyant. La fourche du diable lui-même n'eût pas atteint une seule personne tout entière; c'étaient des quarts de visage, des demi-attitudes, des groupes entrelacés, des formes fuyantes; le bal d'ailleurs s'insinuait à travers les fentes, nivelait les trous. L'assemblée, ou plutôt la cohue, était tantôt un nuage et tantôt un mur.

Plus adroit que le diable, il faut l'admettre, un des hommes de la police attira avec lui auprès du commissaire, une jeune femme brune, aux moustaches fines, indiquées au blaireau, aux formes effilées, au nez droit, au regard déterminé, un beau jeune homme enfin, à cela près que c'était une femme.

— Vous êtes un homme, s'écria le commissaire; n'est-ce pas?

— Les hommes disaient: Vous voyez bien que c'est une femme.

Les femmes ripostaient: — Il faut être commissaire de police pour ne pas s'apercevoir que c'est un homme.

— Qui vous a donné à penser, demandait le commissaire à celui de ses gens qui avait amené l'être ambigu, que madame est un homme ou que monsieur est habillé en femme?

— Parbleu, monsieur le commissaire, elle buvait du punch.

— Boire du punch ce n'est pas un sexe, répétait la foule.

— Si fait! elle buvait, elle fumait, répliquait l'agent.

— Fumer n'est pas un sexe.

— Le diable vous emporte avec votre sexe. Il n'y a que les hommes qui fument.

— En preuve! répondait une voix ou plutôt une tête de femme avec un cigaretto aux lèvres; en preuve!

— A la fin, suis-je un homme ou une femme?

Le commissaire de police était dans une profonde anxiété. Il n'en sortit que pour dire à ses agens de se retirer et de se poster à l'entrée des six portes. De là ils observeraient mieux : le milieu de la nuit qui approchait ferait se trahir par sa licence le sexe déguisé. Excellent fonctionnaire!

— Messieurs, la nuit avance, faites votre jeu; c'est la dernière nuit de Paphos; il ne vous reste plus que quelques heures.

— Qui êtes-vous, madame? demandait Washington à cette femme, reprenant sa conversation disloquée par la police.

— Je vous disais que ces femmes seraient toutes mortes dans dix ans au plus, les unes en prison, les autres dans des maisons de force ou de fous, les autres dans les hôpitaux.

— Et vous?

— Moi, je serai morte aussi.

— Vous êtes donc une de ces femmes?

Elle ne répondit rien.

C'est singulier, pensa Washington, sa mise ne diffère guère de leur mise. — Vous venez donc ici par goût?

— Par devoir, monsieur.

Washington se prit à rire insolemment devant le visage de cette femme belle et triste à la fois, comme si elle subissait la torture.

— Oui, monsieur, par devoir, et ma douleur est de penser que cette nuit est la dernière de Paphos.

— Voyons donc, jeune homme, aurez-vous bientôt fini de confesser madame? N'entendez-vous pas que le souper est servi?

— Quel souper? s'informa Washington. Est-ce qu'on soupe ici?

— On fait tout ici, ce soir.— La dernière nuit de Paphos n'aura pas d'égale.

— Allons donc souper, répondit-il en prenant par la taille sa belle Grecque. Au dessert vous m'apprendrez qui vous êtes.

Les damnés se mirent à table, et chacun prit place à côté d'une

dame; Washington s'assit auprès de la sienne. Aux deux bouts siégeaient les banquiers; aux six portes, la police faisait bonne garde. Versés en cascades dans les verres, les vins exaltaient la joie des vainqueurs du trente et quarante, et effaçaient les rides de désespoir des vaincus. Les uns étaient pourpres, les autres violets. On s'animait, on choquait les verres, on riait convulsivement, quand un plat monumental, annoncé par la musique, porté par dix domestiques, un plat qui hérissa d'horreur la police, un plat comme jamais Balthazar n'en eut sur sa table, la nuit de son épouvantable festin, fut balancé sur la tête des convives et posé devant eux. Satan dut en rire au fond de ses cuisines. Ce plat contenait un homme vivant, tout nu, mais voilé par beaucoup de cresson. Un plaisant de la fête avait eu l'ingénieuse idée de se faire servir en guise de poulet, sur un énorme plat long-temps médité par les commissaires de la soirée. Petit de taille, ce Sardanapale s'était aisément accroupi comme un poulet sous un monceau de cresson.

On ne le découpa pas.

Mais pour se venger de la police, la jeune fille prise pour un homme sauta sur la table, et cria : — Commissaire, voici un de vos douze conspirateurs! Vous ne vous attendiez pas à le trouver au gros sel!

— Vive le conspirateur au gros sel!

Enfin, le repas fut terminé; les danses recommencèrent; les banquiers reprirent leur place, et ce cri retentit de nouveau : — *Messieurs, la nuit va finir; c'est la dernière nuit de Paphos!*

L'impassible police verbalisait toujours.

A la suite du souper babylonien qui avait eu lieu, on peut supposer si les danses, le jeu et les conversations se rallumèrent. Washington n'en revenait pas de voir avec quelle admirable rapidité le vice dévorait le temps. Trois heures sonnèrent; il croyait qu'il était à peine minuit.

— Madame, dit-il en posant sa main sur le bras de l'énigmatique femme qui l'avait tant occupé avant le souper, reprenons, s'il vous plaît, notre conversation, sans sortir cette fois de la salle. Il y a tant de désordre maintenant ici, que personne, je vous jure, ne nous remarquera; l'empereur de la Chine s'il entrait, n'attirerait

pas un regard. Allons, ma souveraine, achevez de m'apprendre ce que vous venez chercher ici par devoir.

Washington s'exprimait avec une témérité rare depuis le souper; il avait déjà le ton de la bonne compagnie de l'endroit. Son œil était diamanté, sa tenue inquiète comme du vif-argent, son coude impatient de provoquer une affaire. Du reste il était charmant dans cette demi-ivresse.

— Vous avez les bras bien nus, la robe bien courte et les épaules fort découvertes, pour venir ici par devoir. Sérieusement vous venez travailler à votre salut à Paphos, madame?

— J'ai l'espoir d'y rencontrer quelqu'un qui ne s'amuserait pas de ma situation comme vous, qui me paierait sans doute de tout ce que je souffre pour lui depuis si long-temps. Ce n'est qu'ici, mon Dieu, qu'il peut me rencontrer, ajouta cette femme aussi pâle que son interlocuteur était pourpre, aussi calme qu'il était agité, aussi résignée qu'il était audacieux.

— Y a-t-il long-temps, madame, que vous le cherchez?

— Des années! des années! répondit-elle en remuant sa tête comme font les fous tranquilles et incurables.

— Messieurs, faites votre jeu, amusez-vous! la nuit va finir!

La police s'était renforcée d'une vingtaine d'agens, plantés en espalier au dehors des portes.

— Des années, dites-vous?

Rongeant la pointe de ses gants, Washington ouvrait de grands yeux pour deviner ce que son intelligence, si subtile d'ordinaire, ne saisissait pas.

On passa du punch! il en prit; des glaces, il en avala deux; du thé, il en but. Il tremblait et suait à la fois. Il est vrai que la salle était une fournaise.

— Ah! je comprends, s'écria-t-il en se frappant le front, en riant du fond de la poitrine comme son oncle Des Verriers, je vous comprends, ma souveraine, mon impératrice, ma Turque; je sais ce que vous cherchez ici, et je vais vous le dire.

Cette femme fixait toujours son regard sur lui avec pitié et bonté, avec bonté pour sa jeunesse et pitié pour son état.

— Ce que vous cherchez.....

— Messieurs, vous n'avez plus qu'une demi-heure : amusez-

vous! Paphos va fermer pour toujours ses portes! La nuit va finir.

— La ronde d'adieu! la ronde d'adieu! Les mains dans les mains. Messieurs, à vos places!

Ce fut un beau moment.

Les banquiers jetèrent les cartes en l'air; ils embrassèrent les joueurs, les vieux joueurs fossiles, ceux que le temps et le malheur avaient presque changés en as de trèfle. On leur devait bien ce signe de respect.

— Ce que vous cherchez ici, madame, c'est ce que cherche un de mes amis, un fou, comme vous êtes une folle, un rêveur comme vous êtes une rêveuse; vous cherchez l'homme idéal, n'est-ce pas?

Celle qui écoutait Washington soupira.

— Il y en a donc partout des femmes de cette infernale nature! Vous êtes donc une femme d'esprit aussi? Vous êtes trop dépravée pour que je ne le croie pas; vous voulez mieux que le plaisir. Ceci ne vous satisfait pas. Ah! mon ami Socrate, j'ai ton affaire, se dit-il, le pareil aura sa pareille; le mâle aura sa femelle.

— Formez la ronde! la ronde d'adieu!

Et la tempête commença, une tempête des Antilles, sans progression. Jeunes filles dont les gants ne tenaient plus au bras, dont les bras ne tenaient plus aux épaules, dont les épaules étaient nues; hommes de tout âge, mais d'aucune profession, vieilles joueuses, vieilles emprunteuses, existant encore à l'état de *plesiosaurus* à Frascati, anciens fournisseurs aux armées, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus infâme sous le soleil; cuisiniers, maîtres d'hôtel, marmitons, tous les domestiques de la maison s'inclinèrent, obliquèrent l'un sur l'autre et ébranlèrent les voûtes étincelantes de Paphos.

La police eut peur.

— Je vous disais que j'avais votre affaire, ma reine, votre idéal; le jeune homme de votre choix. Un beau jeune homme qui rêve des saintes et des femmes orientales. Soyez donc sa femme orientale.

Une partie des corniches tomba sous l'effort de la ronde; nul ne s'en aperçut; le plâtre fut broyé en poussière et la poussière avalée.

— Voici le moment de faire le triage, dit le commissaire de police à ses agens; à l'œuvre! A mesure qu'ils passeront et que je

vous les désignerai, vous les empoignerez, et vite les menottes; un coup de poing dans le dos; et en route pour la Conciergerie. Ceci signifiait que la police, en cherchant des conspirateurs, était venue fourrer la main dans un nid d'échappés des bagnes et de faussaires.

— C'est entendu, notre chef.

Quand Pompeï s'écroula, la grande ville, et s'abîma d'abord sous une couche de feu, puis sous des couches de cendre, elle fut moins remuée dans ses fondations, que cet îlot de débauche.

La ronde n'avait plus de forme. C'était une ellipse enflammée de chairs nues, de cheveux épars, enfin un éclair dévorant.

—Vous allez me suivre! s'écria Washington en prenant cette femme, en la regardant face à face et en enfonçant ses ongles ivres dans ses deux bras.

— Où donc?

— A deux pas d'ici. Je sais ce que vous cherchez, vous ai-je dit, un fou comme vous. Vous entrerez! Vous demanderez Socrate Leblanc, qui a mon âge.

— Dans quelle maison me conduisez-vous? Laissez-moi!

— Il a mon âge. Il fut baptisé ici dans le punch, une belle nuit comme celle-ci. Tenez! faites-vous reconnaître; présentez-lui de ma part la jonquille qui accompagna son baptême, il y a vingt ans.

Et comme la ronde brûlante allait achever son tourbillon, comme la police tendait déjà son filet à la porte, tous les becs de gaz s'éteignirent. L'enfer était tombé dans l'abîme; les conduits du gaz avaient été brisés pour déjouer la police.

Obscurité complète.

Et dans l'obscurité on sortit; on marcha sur le ventre de la police, qui fut pilée. Washington jeta la femme du bal dans son cabriolet, fouetta son cheval, et en moins de dix minutes il se faisait ouvrir la porte de l'Hospice des Orphelins, et la refermait en riant. Il était ivre-mort.

Paphos avait fait son temps et fini sa dernière nuit.

XXIV.

La tendre lueur d'une matinée d'été éclairait la chambre de So-

crate, qui s'était jeté tout habillé sur son lit depuis la veille. Dans la soirée, l'ordre de départ pour le Hâvre et le cap de Bonne-Espérance lui avait été de nouveau signifié par la supérieure; et quoique cette fois son esprit fût tranquille, une agitation intérieure l'avait empêché de céder au sommeil. N'ayant plus que quelques heures à passer dans cette maison qui avait été son univers, sa mémoire reprenait du plus loin possible et avec d'indéfinissables tristesses le chemin parcouru de sa vie. Cette récapitulation s'opérait malgré lui, tandis que les yeux à demi fermés il éprouvait à la fois la langueur de l'assoupissement et la plénitude de la vie.

Des pas rapides foulèrent son escalier; sa porte s'ouvrit; le rideau de son lit fut tiré, et il n'avait rien entendu, ou plutôt il tenait à ne pas rompre le voile transparent de sa quiétude. Il sentait l'éclat et la chaleur du jour à travers sa paupière sans oser la soulever. Une femme était pourtant devant lui, près de lui, avide de le voir, étonnée de l'avoir vu, retenant son haleine de peur de l'éveiller, prête à l'éveiller à chacun de ses mouvemens. — Qu'il est paisible! qu'il est beau! quel visage céleste! murmurait sa bouche. Elle tendait les bras vers lui, elle effleurait son front avec son front, lorsqu'il se souleva comme pour éviter l'espèce d'ombre étendue sur lui. Une résistance l'arrête; il ouvre les yeux, regarde, admire sans comprendre, pousse un cri à cette apparition, et tombe sur une poitrine aussi émue que la sienne.

— Savez-vous qui je suis? lui disait en le pressant contre elle cette femme, qu'il croyait être entrée dans sa chambre sur un rayon du soleil; savez-vous qui je suis?

— Oui! je sais qui vous êtes, puisque je vous attends depuis tant d'années, ici, dans cette maison. Ce sont bien vos traits que j'ai rêvés; et cette fois je ne crains plus de déception. Voilà le front spacieux, le beau visage, les mains charmantes, la femme achevée, entrevue derrière le voile de ma vision.

Ne comprenant pas le sens passionné et obscur de ces paroles, la jeune femme chercha à se dégager pour lire dans les yeux de Socrate ce que sa bouche énonçait d'une façon si étrange.

— Vous ne me quitterez pas! s'écria-t-il. Si toute la force de mes désirs n'a pu vous attirer plus tôt vers moi, toutes les forces de mon être s'uniront maintenant autour de vous pour vous rete-

nir. Pourquoi vous en iriez-vous? Je n'ai pas encore eu le temps de vous parcourir tout entière du regard. Venez-vous de l'Orient, embaumée comme vous l'êtes, avec ce diadème d'or au front, cette mousseline molle et transparente autour des bras, et cette souplesse de gazelle? Passe-t-on la main sur les yeux du prisonnier qui recouvre la lumière, et dans l'Orient, votre patrie, jette-t-on des pierres dans le puits du désert au moment où le voyageur se penche vers le bord? Je suis ce prisonnier, ce voyageur altéré; qui donc aura assez de puissance pour vous arracher de mes bras?

— Moi, mon ami, moi, qui vois votre erreur.

— Mon erreur! Vous avez raison, ceci n'est encore peut-être qu'un des mille rêves de mon imagination. Cependant, — et il se leva et quitta brusquement la jeune femme, — cependant je suis bien dans ma chambre; voilà ma table, mes livres, la croisée du jardin, ouverte telle que je l'ai laissée hier; le jardin, le lilas dont j'ai vu naître et tomber les fleurs, ce sont là les témoins de la fidélité de mes souvenirs, de la justesse de ma raison. Non! votre présence n'est point une erreur, mon bonheur n'en est pas une; ou si c'est une erreur, que je n'en sorte jamais, et que je meure avant qu'elle ne soit évanouie.

Il revint se jeter aux pieds de cette femme pour l'entourer encore de ses bras et poser sa tête brûlante sur ses genoux.

— Ne me dites pas que c'est une erreur, car toutes les vérités de la vie me l'ont fait prendre en dégoût. La vérité de la science m'a rongé d'ennui, la vérité de la sagesse m'a retenu prisonnier ici jusqu'à vingt ans, la vérité de l'amitié m'en a montré l'ombre et refusé la réalité, la vérité de l'amour m'a fait connaître une femme moins pour être heureux avec elle que pour m'apprendre combien j'étais loin du bonheur.

— Taisez-vous, mon ami; taisez-vous... car je suis...

— Qui que vous soyez, laissez-moi mon mensonge. Oh! ne me parlez pas; vos paroles n'ont rien à m'apprendre. Je suis fatigué de connaître, vous ai-je dit. Est-ce que ces cheveux si doux, ce visage si triste et si gracieux, ces lèvres qui sont à moi, ne me disent pas qu'enfin j'ai découvert le monde enchanté où je n'attendais plus qu'une femme. Toute parole est trompeuse. La vérité, c'est vous, c'est ce bras que je presse, ce cœur qui bat près du

mien. Taisez-vous! ce que je saurais vaudrait-il ce que je possède.

Un dernier effort délivra celle que Socrate emprisonnait entre ses bras.

— Je suis votre mère!

Ce fut alors au tour de la femme de prendre l'enfant passionné sur elle et de lui donner des baisers pour les vingt années que ce bonheur lui avait été refusé. Mais il n'avait plus de force, il était brisé. Sa chaleur n'avait cédé la place à aucune tendresse. Il était tombé du ciel.

— Oui! je suis votre mère!

— Vous, ma mère! Vous venez bien tard.

— Plus tard pour moi que pour vous, mon fils. Je vous cherche depuis votre naissance. Vous, savez-vous où vous vîtes le jour?

— Dans une orgie.

— Mon fils, j'avais alors quatorze ans; j'avais été enlevée par les étrangers dans un petit village aux environs de Paris. C'est à Paris que je fus menée, et puis laissée...

— Je ne veux pas savoir cette histoire; je n'ai pas de passé; vous dites que vous êtes ma mère, et quand cela serait, que me voulez-vous?

Il y avait dans la voix de Socrate toute la colère de l'homme lassé d'être le jouet éternel de son propre esprit, lassé de n'avoir pu élever son premier amour à la hauteur d'un rêve, et d'être réduit à faire descendre le second au respect filial.

— Oui, que me voulez-vous? Vous vous appelez ma mère, et vous vous attendiez qu'à ce nom j'accourrais vers vous, comme si j'avais encore besoin de votre lait et de votre sourire. Vous m'avez appris à m'en passer quand ils m'étaient nécessaires comme l'air. Enfant, je vous ai attendue, et vous ne vous êtes pas présentée; vous n'avez pas même eu pour moi l'affection instinctive des animaux, n'abandonnant leurs enfans que lorsqu'ils peuvent marcher seuls. La pitié publique m'a allaité, bercé, tendu la main, nourri, fait homme enfin. Ma mère est donc la pitié publique et non pas vous.

Celle à qui Socrate s'adressait, avait caché sa tête dans ses mains et pleurait.

— Il a été un temps de mon enfance où je vous ai souhaitée dans toutes mes pensées du jour et de la nuit; à chacune de mes joies je vous associais alors comme pour vous bénir de m'avoir fait naître, à chacune de mes douleurs, afin d'avoir une consolatrice qui me les rendît légères. Je me suis usé dans cette attente. Où étiez-vous quand je pleurais?

Vous, ma mère! Mais une mère c'est la branche et l'arbre, l'un ne va pas sans l'autre; c'est le ciel et l'étoile qui s'y suspend. Vous m'avez fait naître, et puis vous êtes partie, laissant l'étoile aller à l'aventure. Vous, ma mère! Mais l'êtes-vous à d'autres titres que la première femme venue dont je ne sais pas le nom! Il faut que vous ayez puisé votre confiance dans ces stupides livres et ces mauvais drames, pauvres représentations de la vie auxquelles j'ai cru aussi, où il est toujours temps pour les mères de retourner à leur enfant quand l'envie leur en prend, et quand elles veulent goûter la volupté d'être mères, après avoir épuisé toutes les autres voluptés. Cela est un mensonge.

Le titre de mère se mérite par la peine, comme tout ici-bas; il est un devoir et non un plaisir. Vous êtes de celles, n'est-ce pas? qui font deux parts de leur vie: la première consacrée aux plaisirs, la seconde à réparer leurs fautes; qui prennent du temps pour redevenir honnêtes, et se consolent dans leurs enfans des amans qui ne veulent plus d'elles? Ce jeu est une ignominie.

— Le repentir, mon fils, est donc un mot?

— Mais quand je vous pardonnerais, à quel sentiment intérieur aurais-je recours pour parvenir à vous aimer comme une mère? Votre figure, votre voix, votre pensée, me seront toujours étrangères; ce qui fait la mère, c'est l'amour du fils, et cet amour, je vous l'ai dit, naît des pleurs essuyés la veille et des baisers donnés le lendemain, pendant des années. Je puis vous pardonner, mais vous aimer, jamais; vous êtes trop belle, pour que je vous aime comme ma mère, madame.

Cette ironie perça le cœur de celle qui répondit:

— Si vous saviez cependant, mon fils, que je vous attends depuis dix ans dans cette épouvantable maison, où vous naquîtes. J'espérais, ne sachant par quel moyen vous découvrir, ayant perdu la trace de ceux qui vous enlevèrent à moi la fatale nuit de votre

naissance, j'espérais que vous seriez venu me chercher dans cette maison, guidé par une lumière plus sûre. Chaque nuit je suis allée à la même place m'asseoir, languir et espérer. La nuit passée, la rencontre d'un jeune homme au milieu des circonstances les plus étranges, m'a révélé votre retraite. C'est lui qui m'a conduite ou plutôt entraînée ici.

— Et ce jeune homme?

—Il a votre âge, il vous connaît; c'est lui qui, dans l'égarement de l'ivresse, m'a appris que vous viviez, et qui m'a déposée à votre porte.

— Ce jeune homme est mon frère, madame, mon frère par la reconnaissance encore plus que vous n'êtes ma mère par le sang. Son père est le mien, et je les aime mieux l'un et l'autre que toute ma race, fût-elle présente devant moi.

La porte de la chambre s'ouvrit, et la supérieure entra; elle venait annoncer à Socrate qu'il allait partir pour le Havre; la voiture du duc l'attendait dans la cour.

— Adieu, ma véritable mère! dit-il à la supérieure; et en s'adressant à l'autre femme : Ma mère, c'est celle-ci, qui vous a suppléée dans les soins que vous n'avez jamais eus pour moi, c'est celle-ci, bonne et pieuse créature, qui m'a veillé pendant la maladie, et rappelé deux fois de la mort sans m'imposer jamais une affection factice fondée sur le hasard d'avoir donné le jour. Adieu, ma mère! dit-il en tombant aux pieds de la supérieure, adieu; je n'ai qu'un témoignage de reconnaissance à vous offrir, et Dieu et mon cœur m'en inspirent l'idée, c'est de vous nommer de ce doux nom de mère devant celle qui s'appelle ma mère, et que je ne connais pas.

Il sortit, et laissa une femme évanouie dans les bras d'une autre femme qui pleurait.

XXV.

Après un sommeil plein de rêves agités, Washington fut appelé par son père et par sa mère, qui avaient, l'un et l'autre, à lui proposer de faire un choix dans une question assez grave.

Cette question était un mariage. Sa mère lui offrait la main d'une jeune fille très riche, de très illustre naissance, cela va sans dire,

et en position de lui faciliter un avancement rapide dans la carrière diplomatique. Il demanda trois heures de réflexion.

Son père lui dit qu'il serait heureux de le voir s'allier à la famille d'un célèbre économiste, à qui l'humanité reconnaissante devait la découverte d'une fécule nouvelle, contenant vingt parties nutritives sur vingt-quatre. Il demanda trois heures pour réfléchir.

Quand les jeunes gens demandent du temps pour réfléchir, ils ont ordinairement le projet de ne pas penser du tout à ce qui leur est proposé. Cependant Washington n'était pas absolument dans cette disposition.

Sous l'ébranlement de son ivresse de la veille, capable de tout tenter, car il n'avait plus rien à perdre en matière d'amour, il alla au couvent, s'adressa hardiment à la principale, et lui dit qu'il était chargé par Mme la duchesse, sa mère, très dangereusement malade, de confier quelques papiers à miss Alice. La principale l'accompagna elle-même à la chambre de miss Alice, lui en ouvrit la porte avec beaucoup d'égards, et la referma sur lui.

Miss Alice était évanouie, réellement évanouie, ce qui est remarquable dans la vie d'une Anglaise. Il allait chercher des sels sur la cheminée, appeler du secours, quand il aperçut sur les genoux de la jeune miss une lettre ouverte.

Washington prit cette lettre; elle était de la main d'Alice, qui probablement s'était trouvée mal au moment de la cacheter. Washington la lut avec la rapidité qu'on met à boire du poison.

« Vous partez pour l'Angleterre, me dites-vous; et moi je vous suivrai, je vais vous suivre. Ingrat, c'est au moment de votre départ que vous me l'apprenez seulement. Il n'y a plus de couvent pour moi, plus de voile, plus de vœux. Ne me dites pas que mon sacrifice est inutile, que vous êtes désespéré de n'avoir jamais répondu à mon aveugle passion pour vous. Vous mentez! Vous m'aimerez un jour, car vous ne voudrez pas me voir mourir. Vous m'aimerez par pitié. Savez-vous que je vous ai sacrifié la main d'un homme, dont j'ai trompé l'espoir pour avoir le mérite de vous préférer à lui?

« Demain je fuirai du couvent; demain je serai près de vous, avec vous et pour être toujours avec vous. ALICE. »

— Misérable! s'écria Washington en levant la main sur le visage

évanoui d'Alice; tu t'es amusée de moi pour te faire un triomphe de ma douleur.

— Qui me parle? qui est là? s'écria-t-elle en s'éveillant.

— C'est moi! répondit Washington en montrant la lettre à Alice. Je vais vous chercher la réponse.

Il sortit, courut à son hôtel, écrivit à son père qu'il partait avec la résolution d'avoir la vie d'un homme inconnu qui lui emportait son bonheur, et de s'arracher la sienne ensuite. Il prit deux pistolets, monta à cheval, et s'élança sur la route d'Angleterre ou du Hâvre.

XXVI.

— Venez! s'écria le duc, après avoir lu ce billet et en saisissant avec l'énergie du désespoir le bras de son beau-frère; venez, s'il en est encore temps, m'aider à empêcher mon fils de commettre deux crimes! Pas un instant n'est à perdre. Il court sur la route d'Angleterre; il est armé de deux pistolets, l'un pour tuer son rival, l'autre pour se tuer. Mais hâtez-vous, ou je pars tout seul! Hâtez-vous!

Des Verriers, qui avait été interrompu dans sa sieste, s'habillait avec son sang-froid ordinaire, endossant successivement ses vêtemens de flanelle, sans oublier sa montre. Il cherchait son parapluie...

— Je vous en supplie, Des Verriers, partons! Chacun de vos retards donne une lieue d'avance à mon fils. Vous me rendrez fou.

— Je vous suis, je vous suis. Me voilà.

Ils descendirent dans la cour, où deux chevaux les attendaient. Le duc s'élança sur le premier, et il indiqua à Des Verriers celui qui lui était destiné.

— Nous n'arriverons jamais en vie, mon cher duc; à notre âge courir ainsi la grande route à cheval! Ne pouviez-vous faire atteler votre landau?

— Un landau! Nous enfermer dans un landau pour ne pas voir à dix pas devant nous; manquer de rencontrer mon fils pour être plus commodément. Restez, si vous avez quelque crainte; j'irai seul.

Le cheval du duc tournait déjà le coin de la rue. Des Verriers monta enfin et alla se placer à côté de son beau-frère. En moins d'un quart d'heure ils se trouvèrent hors la barrière de l'Étoile, foulant un terrain uni, mais poudreux d'une longue sécheresse,

— Et moi qui n'avais pas la moindre connaissance de cette intrigue, qui lui proposais ce matin encore de se marier..... Soupçonniez-vous quelque chose, Des Verriers? Ah! cet enfant m'a cruellement trompé en tout.

— C'est vous, mon cher duc, qui vous êtes cruellement trompé sur son compte.

— Devais-je m'attendre à ce qui se passe aujourd'hui? Est-ce là un évènement naturel, et tant d'autres?

— Ce n'est pas plus un évènement que tant d'autres. Attendez donc pour vous désespérer. Washington n'atteindra pas celui qu'il poursuit; et s'il le rejoint, il ne le tuera pas. Je ne crois pas plus au romanesque qu'à l'histoire.

— Vous me consolez un peu, disait le duc. Oui, vous avez raison, le hasard n'est pas toujours aux ordres de la menace.

Malgré cette assurance, le duc ne ralentissait pas la course de son cheval. Paris fuyait derrière eux; Neuilly aussi; nuage à nuage la poussière avait répandu une couche épaisse sur leurs habits. Le duc était haletant; Des Verriers toussait. Le soleil prolongeait sur eux, en s'épanouissant entre les arbres, d'ardens rayons, à l'incommodité desquels se joignait la tyrannie d'une nuée de petites mouches.

— J'ai du malheur, reprenait le duc. Le jour même où je me vois enlever mon fils d'adoption, l'autre me laisse dans la crainte de le perdre.

— Réjouissez-vous plutôt de cette compensation. Vous vous êtes débarrassé d'un lourd fardeau en embarquant un fou dont la destinée vous a plus occupé que celle de trois enfans, sans vous procurer les avantages d'un seul. Mais que ce cheval a le trot dur! j'ai les reins brisés.

Ce n'était pas le moment de discuter l'opinion mille fois controversée de Des Verriers. D'ailleurs la poussière et la chaleur étouffaient toute communication entre les deux cavaliers. Doublant de vitesse, franchissant en un clin d'œil les plus longues avenues de

la route, ils n'avaient plus forme humaine, à force d'épaissir sur leurs visages, leurs cheveux et leurs habits, une croûte mêlée de sueur et de sable. Un instinct paternel avertissait le duc qu'il n'était pas loin de son fils. Il s'imaginait le voir dans chaque accident du chemin, dans la branche avancée au fond de l'horizon, dans le groupe de piétons noircissant la chaussée, dans les voitures qui arrivaient comme un nuage. A chacune de ces voitures, il ne manquait jamais de demander si elles n'avaient pas aperçu un cavalier au galop. Point de réponse satisfaisante encore. Enfin un boucher de Poissy leur cria du haut de son char-à-banc, escorté de deux énormes chiens, qu'il n'avait rencontré sur la route qu'une voiture de couleur jaune, suivie à quatre cents pas de distance environ d'un homme à cheval qui semblait vouloir atteindre cette voiture.

— Des Verriers! s'écria le duc; la voiture jaune, c'est la mienne; et ce cavalier est mon fils. Washington et Socrate vont se trouver côte à côte. Vous voyez, mon frère, si j'en avais fait deux amis, l'un se jeterait au-devant de l'autre; et Socrate, par une faveur de la Providence, arrêterait la course meurtrière de mon fils.

— Mon frère, raisonnez donc, je vous prie; si vous en aviez fait deux amis, Socrate ne serait pas parti pour le cap de Bonne-Espérance, et n'aurait pas été rencontré par Washington sur la route de Paris au Havre.

— Nous ne sommes qu'à un quart de lieue, selon toute probabilité, de l'endroit où est mon fils. Encore un effort; je crois entendre; j'entends un galop! Écoutez!

— Je n'entends que des cris qui partent de la rivière.

— Des cris! dites-vous? Reconnaissez-vous la voix de mon fils?

Presque couchés de lassitude sur la croupe de leurs chevaux, les deux vieillards arrivèrent au bas d'un pont jeté sur la rivière.

Au bord étaient des gens qui gesticulaient, criaient et se désespéraient.

— Ces malheureux voient noyer une jeune fille sans lui porter secours. Descendons, Des Verriers! sauvons-la!

— Le temps est précieux, mon frère; ce retard nous fera perdre la trace de votre fils.

Sans écouter, sans entendre seulement les observations de Des Verriers, le duc s'était mêlé aux gens amassés au bord de la rivière, et leur mettait de l'or dans les mains pour les engager à sauver la jeune fille, qui disparaissait et reparaissait plus affaiblie à chaque convulsion.

Il avait déjà enfoncé les jambes dans l'eau, quand enfin un paysan tenta de gagner la récompense. Il parvint à retirer la jeune fille. — Je me charge de votre dot, lui dit le duc avant de remonter à cheval. Et il partit. Son corps était partagé en deux zones, l'une de poussière, l'autre de boue : il avait l'air d'un poisson laissé à sec par le retrait de la marée.

— Dieu veuille que votre acte d'humanité ne nous ait pas mis dans l'impossibilité de jamais rejoindre votre fils. Vous serez le même toute votre vie.

— Elle est meilleure que vous, la Providence! Voyez, Des Verriers! voyez, devant nous, un homme à cheval! et à quelques pas de lui ma voiture jaune. Mes deux enfans ensemble! je les retrouve ; quel hasard! quelle rencontre! ils ne seront plus séparés, puisque Dieu les unit au moment d'une éternelle séparation; et Washington ne commettra pas de crime, j'arrive à temps. Celui qu'il poursuit l'aura évité; il ne l'aura pas atteint. Chers enfans!

Le duc souriait et frémissait de contentement derrière sa couche de poussière; il avait vingt ans, il avait recouvré ses forces, il semblait soulever son cheval, au lieu d'en être porté. Des Verriers ne parlait pas : il était passé, à force de cuisson, à l'état de statue en terre cuite.

— Mais regardez donc, mon frère, ils sont arrêtés. Mon fils descend de voiture; c'est lui! ils se connaissaient donc? La portière s'ouvre, un jeune homme en descend; c'est Socrate! Des Verriers, je n'y vois plus; mes pleurs!... Dites-moi, je crois qu'ils s'embrassent; mais ils s'éloignent; mon fils lui jette quelque chose; qu'est-ce donc? Socrate le ramasse; ils s'avancent l'un vers l'autre.

— Ah!

Le duc se leva sur ses étriers et y resta tout d'une pièce, comme un compas de fer, jusqu'à l'endroit où une double détonnation s'était fait entendre et où deux hommes étaient tombés.

— Morts tous deux! tués l'un par l'autre! froids, morts! morts!

C'était donc là le rival qu'il poursuivait! Mon fils a tué mon fils! Morts sans se connaître! sans se connaître! Mes enfans! mes enfans! mes eufans! Mais aucune voix intérieure ne vous a donc crié que ma tendresse vous avait faits frères? Vous ne saviez pas que vous vous aimiez depuis vingt ans; toi, Socrate, que je t'avais ramassé dans la neige, une nuit d'hiver, que je t'ai servi de père, que ma fortune s'était partagée en deux, la moitié pour toi, l'autre moitié pour lui. Et toi, mon autre fils, tu ne savais pas non plus que c'était là celui que tu appelais ton ami, ton frère, celui que tu ne voulais pas laisser partir, celui qui te dit, dans sa première lettre : *Le jour de votre mort sera le jour de la mienne.* Était-ce là le lien du sang destiné à vous unir?

Mon Dieu! vous êtes bien cruel! s'écriait le vieillard, défiguré par la poussière détrempée dans ses larmes, allant de son fils mort à son fils mort. Mon Dieu! vous m'avez inspiré cet ardent amour de l'humanité et vous m'en punissez dans mon œuvre la plus suivie, la plus constante, la plus chère! Me frappez-vous parce j'ai été meilleur pour mes semblables que le reste des hommes! Mais alors vous êtes méchant, ou vous n'existez pas!

Je ne blasphémerai pas, se répondait le vieillard dans son effrayant monologue, en posant ses lèvres sur le front de ses deux enfans étendus et souillés par la poussière, en les relevant à demi et en faisant deux parts abondantes de ses larmes, de même qu'il avait fait deux parts entr'eux de sa tendresse durant leur vie.

Des Verriers avait fait corps avec son cheval; il était immobile; rien ne coulait de ses lèvres, blanches de la poudre du chemin, ni de ses yeux; aucun regard, aucune parole.

— Dieu est juste, reprit le pauvre duc, et ses volontés sont impénétrables; son œuvre est au ciel; sur la terre, il nous laisse maîtres de nos actions; mais sur la terre, il y a d'autres faux dieux, des dieux de sang, des menteurs, des ames enveloppées de ténèbres, comme la vôtre, dit-il à Des Verriers, qu'il secoua en saisissant la bride de son cheval. Vous êtes une ame hautaine, moqueuse comme l'esprit du mal, hérissée d'ironie; vous m'avez tué mes fils, monsieur! C'est vous qui avez fait de mon fils Washington un reflet de votre odieux caractère; c'est vous qui lui avez

mis le premier une épée à la main, qui avez ensuite placé un homme devant et lui avez crié : Marche! C'est vous qui l'avez nourri de maximes vénéneuses, transmises de serpent en serpent depuis le tentateur, ce premier sceptique, jusqu'à vous, empoisonneur des ames! Vous doutez de tout, et vous l'avez fait douter de tout, et de la vertu des sages, et de la pureté des femmes, et de la noblesse de tout sentiment; doutez donc de la mort, grand sceptique!

Moi, je ne suis qu'un homme simple à vos yeux, un enfant, un pauvre d'esprit. Que je remercie Dieu de n'avoir pas votre génie superbe, et d'être bon! Depuis plus de soixante ans, mon Dieu! ma simplicité, mon ignorance a fait vivre le pauvre, mon imbécillité a passé des nuits froides dans les greniers à veiller les malades et les mourans; j'ai perdu la santé à visiter les prisons et les hôpitaux, et je ne suis qu'un ridicule philantrope? Mais qu'avez-vous produit, vous et les vôtres? La mort de tout; la mort de l'imagination, la mort du génie, la mort des croyances, la mort de mes deux fils! Répondez-moi donc sur ces deux cadavres, — que vous ne nierez pas.

— Ces deux enfans vivraient encore, répondit froidement Des Verriers, si vous n'aviez pas perdu du temps à sauver la jeune fille qui se noyait, et si vous ne les eussiez pas fait connaître l'un à l'autre. Que vous avais-je conseillé?

LÉON GOZLAN.

LE

TRIOMPHE DE L'ART.

. . . . . Where every something, being blent together,
Turns to a wild nothing...

« . . . . . Un amas de tout ce qui est quelque chose;
Confondu, cela forme un *rien* extravagant. »

(MERCHANT OF VENISE.)

Oserez-vous et daignerez-vous me suivre? voudrez-vous étudier avec moi quelques-unes des maladies de ce temps? Je ne prétends pas les guérir, mais aussi n'ai-je pas la folie de les prôner comme des bénédictions et des bonheurs. Oh! l'étrange chose, le drame effrayant, le spectacle sans rival, si l'on pouvait mettre à nu tout à coup la pensée d'un homme actuel, en choisissant l'un des plus distingués parmi la génération aujourd'hui florissante. Je demande quelle anarchie d'images, de figures, d'idées et de souvenirs, quel petit peuple en meute vous verriez s'agiter au sein de cette pauvre imagination ébranlée; quelle grande guerre civile du scepticisme et des idées mystiques, de Voltaire et de Walter Scott, du gouvernement représentatif et de Louis XIV; quelles luttes originales on

y verrait entre l'admiration du régime impérial et celle de la république, entre les théories folles de Werther et la statistique. Nous avons beau dire, nous sommes cela; aussi nous plaisons-nous à tout ce qui est fougueux, extraordinaire, hors de proportions. Les dernières escapades de l'art ont eu leur raison sentie et profonde.

Plus nous comprenons notre désordre intérieur, et plus nous recherchons la certitude des théories. Ces bâtons de notre vieillesse semblent devoir nous offrir un appui bienfaisant. L'homme qui, en rentrant chez lui, voit errer tour à tour dans sa pensée la nouvelle loi, le nouveau culte, l'art, l'esthétique, le christianisme, l'éclat mélancolique et fuyant de Mlle Taglioni, la grace sévère et folâtre de Fanny Elssler, le geste dominateur de M. l'abbé Duguerry, se trouve pris tout à coup de je ne sais quelle fièvre de démonstration, de théorie et de superstition mathématique. On se console ainsi, par une fausse philosophie, des douleurs que l'on a et de celles que l'on voudrait avoir. Il est peu de métaphysiciens qui ne se croient artistes, peu d'artistes qui ne se croient métaphysiciens. Si la génération des hommes de trente ans flotte dans ce vague, les facultés et les idées de la génération plus jeune sont bien plus morcelées encore : on a souvent fait la moitié d'un cours de droit, le quart d'un cours de médecine, quelques mois d'études d'architecture; on jouaille du violon, et l'on peint de petites aquarelles; heureux, lorsque sur chaque chose on en sait assez peu pour conserver quelque naïf instinct et ne pas créer, pour ses menus-plaisirs et pour la réforme de l'humanité, un système hiéroglyphique, fondé sur les obélisques, traversant la muraille de la Chine, s'appuyant sur la musique de Beethoven et aboutissant à la communauté des femmes!

Comment se fait-il que personne, jusqu'à ce jour, n'ait dit toute cette confusion et les tourmens réels qui en résultent; que nul jeune homme n'ait raconté les longs ennuis de son intelligence et les ennuis éternels de son cœur? Comment a-t-il pu se faire que les meilleurs livres modernes se soient remplis de descriptions inouies consacrées à des passions échevelées que je ne vois nulle part, à une quintessence de désespoir et de frénésie, de vice ardent et d'amour enragé qui n'existent plus, s'ils ont existé jamais; à des portraits de bahuts gothiques et d'armures rouillées, que Walter

Scott a beaucoup mieux peints ; et que, parmi tant de confessions égoïstes, aucune n'ait dit ce que souffre aujourd'hui le penseur et le poète; comment le doute tue le poète; comment la poésie même en appelle aux mathématiques pour se soutenir ; enfin l'immense appareil de phrases sacrifiées de nos jours pour ressusciter la victime.

On doit étudier cette confusion surtout à Paris ; en vain nous crie-t-on que Paris est un point dans l'espace ; de ce point lumineux jaillissent tous les rayons que l'on recueille au loin. A Paris est née l'habitude de nous rendre littérairement compte de ce que nous n'éprouvons pas. Si l'on comptait les fausses douleurs de l'époque, je parie qu'elles l'emporteraient en nombre et en intensité sur les douleurs vraies : un de nos amis sera en proie à la torture physique et morale d'Ixion, tant qu'il n'aura pas plu à Dieu de lui donner la gloire et le génie de Raphaël. Voici, nous dit-on, l'étoile d'un nouveau christianisme. En effet les églises de province se remplissent de tableaux et de sculptures dont le style profane et faux fait mal à l'ame, et dont le barbarisme s'augmente encore de la sainteté des sujets.

Si l'on se faisait moraliste sévère, on trouverait infiniment d'illusion et de mensonge dans ce qui nous environne. Mais ce serait une calomnie ; nous y allons de fort bonne foi, et nous sommes vrais dans nos mensonges. Tel homme éminent et digne d'estime prend réellement pour un chapelet le cordon de son binocle; tel autre est persuadé que l'on peut régénérer l'atmosphère sociale avec une ode ; et tel autre, non moins déçu, attend le même bénéfice d'une meilleure distribution des canaux et des chemins de fer.

Il y a des gens qui vont à Notre-Dame, parce que M. Victor Hugo a fait un beau livre. Cette épopée originale et énergique, qui, dès sa préface, atteste l'inutilité de Dieu et la puissance de la *nécessité*, a rebâti une sorte de religion de l'architecture, comme si la pierre n'était pas toujours la pierre, et Dieu, Dieu. Tâchons de céder le moins possible à cet enthousiasme, que l'on emprunte tout fait, et qui ne met personne en dépense d'imagination, de sentiment ou de poésie. Essayons de trouver beau ce qui nous charme, et médiocre ce qui nous plaît peu ; nous aurons une faiblesse de moins : l'affectation.

Saint-Eustache est cent fois plus beau que Notre-Dame. La basilique dont M. Victor Hugo a fait son poème, représente l'époque de Grégoire de Tours, un peu romaine, un peu gauloise, un peu gothique, d'une masse imposante, d'un grand détail, d'une exécution durable, et d'une vénérable antiquité. Les termes de la science architectonique me manquent pour accuser ces arceaux et ces voûtes d'une lourdeur que je ressens et que je ne peux expliquer. Le joug romain pèse encore sur l'édifice; sa grandeur est plus épaisse que sublime; il n'a de poésie que ses souvenirs et sa masse. Donnez-moi les lignes aériennes, la perspective, la transparence magique, la féerie chrétienne de Saint-Eustache; le XIIIe siècle est là; un *chantre d'amour* allemand pourrait lire dans cette chaire le poème de saint Graal. A peine l'orgue retentit sous les doigts du jeune organiste, la foule accourt et remplit ce vaisseau léger, à la longue voilure qui se baigne dans le soleil et semble prêt à voguer vers ciel. Notre-Dame est souvent vide; cette large nef déserte effraie l'ame. Un temple sans fidèles est triste comme une philosophie sans idées : que d'autres admirent Notre-Dame; je ne puis que plaindre sa tristesse.

L'architecture est la plus tardive, mais aussi la définitive expression de l'état social. Je vois à Notre-Dame toute l'antiquité pieuse de la France monarchique, à Saint-Eustache les temps romanesques de la chevalerie; dans la brillante et majestueuse enceinte des Invalides, notre beau XVIIme siècle; et dans le Panthéon le semi-paganisme du siècle suivant. Notre-Dame-de-Lorette n'exprime-t-elle pas tout notre désir, toute notre espérance d'un retour aux idées mystiques; espérance vague, désir impuissant, qui ne détruisent ni nos mœurs acquises ni nos travers ineffaçables. Ce serait une belle histoire que celle de l'Art, considéré dans sa naissance très posthume et dans sa longue survivance à son objet primitif. L'ensemble d'idées que les cathédrales du moyen-âge exprimaient, non-seulement a cessé d'être compris depuis longtemps; mais pour les contemporains eux-mêmes, c'était déjà de l'histoire ancienne. Refaire du gothique aujourd'hui, c'est parler une langue morte. Les élémens de cet idiome ont disparu. Où sont le mysticisme monacal, la théologie scolastique et tous les ordres d'idées que le moyen-âge avait créés. La manie des antiquités re-

nouvelées est une de ces maladies qui nous possèdent; dans la littérature et la poésie, un archaïsme prétentieux; dans les arts, une puérile copie des formes oubliées.

Une époque n'est grande que sous la condition d'être *une*, de concourir, par les moyens poétiques et matériels, à l'objet éternel de la société, à l'entretien et au développement de l'homme moral. Mais quels sont ces moyens? Personne ne s'entend, et les plus graves intelligences se subdivisent à l'infini. L'industrie ou la religion, le bien-être matériel ou la moralité, forment-ils le vrai lien des hommes? Une société ainsi morcelée va-t-elle s'améliorer par l'égalité du prix du pain et l'égalité des jouissances de ce bas monde? Est-il certain que les livres à bon marché, les souscriptions populaires, les journaux épelés couramment, ennobliront les caractères en aiguisant les esprits? Suffira-t-il de dénouer toutes les langues pour former tous les cœurs?

Ces expédiens ne rassurent personne, et chaque jour on en invente de nouveaux. De tous les moyens d'agir sur la société, celui qui a obtenu le plus de succès récemment, et conquis le plus grand nombre d'ames, c'est le triomphe de l'art. Il s'est introduit dans la littérature, il a détrôné la philosophie, il s'empare de la religion; déjà il enfante je ne sais quelle foi catholique, et il menace de remplacer la moralité publique.

Je crains bien que cet apostolat auquel l'art moderne semble se vouer et qui le rend si fier, ne soit aussi creux que tout le reste. L'art veut tout remplacer, même Dieu sur son trône. Il n'a pas un pauvre moine sous la main; mais il a des capuces et des cordons pour tous les ordres religieux du moyen-âge. Il n'a jamais vu ni Richard-Cœur-de-Lion, ni Dunois; mais si les tournois et les croisades viennent à reparaître, leur arsenal est là, tout pourvu de cottes de mailles, de haches d'armes et de colossales épées.

Le monde se piqua d'un zèle demi-religieux, demi-profane, pour la gloire du christianisme, transformé en peinture et en musique. Les sciences, les plaisirs, les lettres, la poésie, la politique même, se teignirent d'un reflet de cette lumière presque païenne. On vit le ciel s'ouvrir à l'Opéra; et les voûtes voluptueuses de ce temple s'ébranlèrent d'étonnement, lorsque les modulations de l'orgue sacré s'y firent entendre. La légende de saint Antoine détrôna les

contes mythologiques de la Grèce. Sous le portail et les arcs-boutans des églises, on aperçut des hommes élégans, admirant et commentant les formes de l'architecture catholique. Les journaux portèrent, dans tous les coins de la société, l'éloge de la mission civilisatrice de Jésus, de son influence sur l'art, de la musique sacrée, et de la poésie sacrée. Enthousiasme de malades qui n'était pas de bon augure; les amateurs du *beau* dans le christianisme, s'applaudissaient de leur triomphe; les ames qui aiment la vérité souffraient. Le plus pimpant, le plus élégant, le plus fardé, le moins majestueux des quartiers de Paris, c'est assurément la Chaussée-d'Antin, avec son architecture avare d'espace, sa régularité qui prétend à l'aristocratie, son mouvement de commerce et de plaisir. Là s'élèvent, à deux portées de fusil l'un de l'autre, deux temples fort peu semblables en apparence, très semblables en réalité, — l'Église royale de musique, — et l'Académie chrétienne de la prière et de l'art; — je veux parler de Notre-Dame-de-Lorette. — On a donné à un architecte habile une ruelle étroite, une petite place; il a profité de l'espace; il a été élégant et gracieux; il a fait place aux peintres; il leur a livré une galerie tout entière; on ne peut entrer mieux qu'il ne l'a fait, et dans le caractère propre de la Chaussée-d'Antin et dans celui du temps. On ne peut être un artiste médiocre, quand on reproduit exactement la pensée d'un siècle : il est surtout difficile et grand de faire vivre cette pensée dans les masses architecturales; M. Lebas y a réussi d'une manière extraordinaire; l'église chrétienne et catholique du XIXe siècle lui appartient, et n'appartient qu'à lui; c'est quelque chose de semi-byzantin, de riche, d'orné, d'élégant, de coquet, qui s'accorde à merveille avec le néo-catholicisme poétique de ce temps. On y voit l'art dominer toutes les idées, l'emporter sur tout le reste; et s'il arrive à l'art proprement dit de dominer la religion, de l'emporter sur tous les principes, d'étouffer la moralité, il ne parvient qu'à détruire sa force réelle. Il se tue lui-même. On a voulu qu'un excellent architecte bâtît un boudoir d'artiste et qu'il en fît une église. Notre-Dame de Lorette nous semble donc un arrangement à l'amiable entre la foi d'une part, et de l'autre, le sentiment artiste; l'un et l'autre s'y montrent selon leurs proportions relatives : la religion, brillante et coquette; l'art, do-

miné par le désir du bien-être. L'éclat et la gentillesse de ce réduit correspondent bien avec nous, avec cette recherche du comfortable qui est notre vœu principal dans le ménage comme dans la poésie, dans le vice comme dans la vertu : aussi est-il curieux de voir le triomphe de l'art assujetti lui-même à notre voluptueux égoïsme, parer de mille ornemens et déguiser sous mille broderies le commerce avec Dieu, si sévère et si terrible, quand Bossuet parlait, quand saint Bernard partait pour la croisade.

Aussi ces vieilles époques, si complètement mortes pour nous, voulaient-elles des arceaux fuyant à perte de vue, des lointains symboliques, des perspectives immenses comme les entreprises du temps, enfin toutes les séductions contemplatives du moyen-âge. Au commencement de la conversion gauloise et saxonne, ce n'est pas cela encore ; les formes sont lourdes ; les colonnes semblent sortir de terre avec peine; les cintres surplombent; l'épaisseur des masses vous pénètre de terreur. Quant à nous, prosélytes de l'art moderne, nous revenons aux lignes droites, aux angles aigus, aux arrangemens géométriques. La multiplicité ressentie des ornemens, la rivalité de la soie, de l'or et de la pierre polie, se disputent le peu d'attention que le dévot peut donner encore. Et derrière le faste de ces grilles, le bedeau passe, la loueuse de chaises fait son commerce, et quelque vieux pauvre se laisse enterrer.

On a prêché le fanatisme de l'art; et ce n'était qu'un paganisme après tout. Cet emportement suspect de la mode n'est pas encore affaibli au moment où nous écrivons ce peu de lignes, et l'état présent des esprits mérite qu'on l'étudie. Soulever la première écorce des apparentes vertus et des vices apparens, c'est un travail plein d'intérêt. Un siècle, comme un individu, se donne assez rarement pour ce qu'il est. Une telle étude vaut bien l'étude des livres et la science des combinaisons mortes. Où va donc ce grand flot d'hommes, agités de passions communes et diverses? où vont ces deux ou trois générations entassées et dissemblables? quelles sont-elles? que renferment leurs ames? Leur caractère est-il, ainsi que le prétendent les uns, de se livrer aux travaux matériels? ou de rêver, comme le veulent les autres? ou d'acquérir de l'or? ou de faire triompher l'intelligence? combien de contre-courans luttent

dans cet océan confus? cette tendance religieuse est-elle vraie? Cette passion pour les arts sera-t-elle féconde? Problèmes qui doivent agiter le penseur.

Il me semble que la nouvelle église les résout fort bien; elle nous ressemble.

Le caractère général de cette église est rationnel, c'est-à-dire logiquement et habilement calculé, et très analogue à la physionomie du siècle; c'est du luxe sur de la symétrie, les mathématiques et l'argent. L'architecte a compris le cours des choses contemporaines, luxueux, timide et étroit. Il ne s'agit plus des audaces du spiritualisme chrétien, mais d'un bonheur au petit pied, d'un comfortable qui cherche toutes ses aises. Vous voulez faire de l'art chrétien! eh! bon Dieu! rendez-nous ce qui l'alimentait autrefois, le culte de l'amour, le groupe social, la foi commune. Aujourd'hui, chacun ne se défalque-t-il pas le plus nettement possible du grand compte national? Où découvrez-vous les points de cohérence? Aux temps primitifs de l'art, l'algèbre même, les mathématiques semblaient un rayonnement de l'ame; à elle on rapportait tout; d'elle seule on faisait tout descendre. Depuis le commencement du XIXe siècle, la poésie, la pensée, le dévouement, la morale et les arts semblent relever directement de la seule arithmétique, c'est-à-dire du *moi*, dans la naïve aridité de sa nature. L'individualité, mot qui déshonore la langue, n'a plus qu'elle-même à contempler. Infatigable dans sa bienfaisance envers elle-même, elle raisonne pour rendre ses jouissances plus vives, introduit le plaisir sensuel dans le plaisir de l'intelligence, court à l'Opéra pour donner au sermon du lendemain un attrait plus piquant et une vivacité plus tonique.

Ces modestes pages ne seront pas inutiles, si elles contribuent à faire sentir le ridicule de quelques affectations relatives à l'art, à la religion et aux théories nouvelles, si elles contribuent à effacer le désordre moral, à ramener quelques esprits ingénus à l'amour du *vrai*, source de tout bien, de tout amour et de toute grandeur.

PHILARÈTE CHASLES.

PRÉFACE D'UNE GALERIE DE BAS-BLEUS.

Quelle histoire! quelle tentative! quelle hardiesse! *Une galerie de Bas-Bleus!* Réunir les annales de ce royaume dangereux, révéler cette nouvelle planète sociale, ce monde à part et qui tient par tant de fils, à la fois intimes et secrets, au monde infini des travers, des passions et des folies du jour!

Qu'avons-nous fait? hélas! en acceptant une pareille tâche? qu'avons-nous entrepris? Avons-nous assez calculé nos forces, assez approfondi notre courage en nous chargeant de grouper et de montrer à l'optique de la biographie ces portraits sans nombre de contemporains illustres que la gloire et la popularité littéraire ont déjà lithographiés à demi? Morale, philosophie, instruction, hémistiches, histoires et romans intimes, qui laissent échapper un éventail ou une papillote; renommées féminines qui fleurissent aujourd'hui sur toute la carte de France, et feraient presque soupçonner l'existence d'une muse à chaque fenêtre où fredonne une linote et qu'embellissent l'œillet, l'hortensia, la capucine, ou toute autre fleur domestique (la violette de Parme exceptée).

Loin de nous pourtant, loin de nous l'épigramme qui dessèche tout ce qu'elle touche, l'épigramme superflue en un pareil sujet et surannée d'ailleurs contre ce titre et cette qualité de *muse*.

En nous supposant en effet l'audace ou la volonté d'ébranler quelques-uns de ces autels, quand même nous pourrions exorciser certaines prêtresses de la littérature, remplacer sur la chevelure de nos Corinnes parisiennes la verveine de l'illumination poétique, par le persil du ménage ou la feuille de vigne des desserts, aurions-nous la force de détruire le culte, de déraciner cet arbre vigoureux, touffu, où vient s'asseoir en cercle le bataillon sacré de nos femmes auteurs, arbre un peu jaune, il est vrai, et dont le feuillage ne reverdit guère, mais qui n'en est pas moins attaché au sol par des racines fortes et solides ?

Vous vous souvenez cependant, avec regret, qu'autrefois, à l'ombre de tel salon aimable et sans prétention, sous les rideaux de tel boudoir

qui n'avaient jamais ombragé le pédantisme ni le bel esprit, vous ve iez chercher un de ces entretiens faciles, simples, qui cicatrisent si bien les fades propos, les idées plates et vulgaires des sots et des ennuyeux de toute une journée.

Mais, hélas! aujourd'hui, la confiance et la simplicité ont fui à jamais ce modeste asile. Les graces du tête-à-tête se sont envolées. Madame est tout à coup devenue auteur. A force de lire et de feuilleter les romans, les mémoires et les préfaces, la fumée littéraire a fini par lui monter aussi au cerveau; adieu donc la sécurité, adieu la confiance. Il règne ici un faux parfum d'hôtel Rambouillet qui ne se dissipera plus. Voiture et Ménage ont passé sur ces coussins. Voyez-vous ces fauteuils? Ils ont assisté hier à une lecture romaine ou gauloise; il en est même resté à cette causeuse un faux air de chaise curule. On sonne à la porte! Qui va là? est-ce un libraire? est-ce un prote d'imprimerie? Ah! tout est changé; et quoi de plus cruel que de voir le démon du style et de la publicité engloutir ainsi tant de commerces heureux, aimables, de vieilles amitiés souvent? Mais qu'y faire? Nous nous soumettons bien aux spéculateurs, aux politiques de fauteuils, aux archéologues, aux centaures, aux poètes à l'eau de lavande, aux gourmets, aux philanthropes industriels, et même aux horticulteurs; il faut donc aussi nous soumettre aux muses.

Il en est d'ailleurs de ce titre de *Muse* comme de celui de *Bas-Bleu*, titre beaucoup plus général et qui pèse aujourd'hui sur un certain nombre de femmes célèbres, titre qui n'a rien d'offensant, si, au lieu de chercher à le désavouer, on l'accepte au contraire, et on s'en targue comme un sergent se targue de ses chevrons.

A quoi donc faut-il attribuer quelques méchans brocards, quelques quolibets de hasard, aussitôt oubliés que lancés, qui ont été adressés, de loin en loin, à Paris et à Londres, à la congrégation des Bas-Bleus anglais et français ou anglaises et françaises.

Ces traits doivent être imputés, suivant nous, à cette prétention de certains Bas-Bleus, de vouloir paraître repousser ce qu'ils ou elles avaient au fait brigué et obtenu; prétention insupportable à tout le genre humain. En effet, est-ce que la fleur produite par l'églantier peut s'appeler autrement que rose sauvage? Est-ce que le lauréat académique, c'est-à-dire le Bas-Bleu au masculin, ne s'appelle pas à la fois rhéteur, citateur et solliciteur? Pourquoi donc la femme auteur qui comprend, médite, pérore et écrit, refuserait-elle de s'appeler Bas-Bleu? C'est là une dénomination claire, simple, et qui a d'ailleurs le triple avantage d'être commode à prononcer, imitée de l'anglais et déjà populaire en France jusqu'à un certain point.

Oui, dussiez-vous nous accuser de dérision ou d'irrévérence, matrones de la publicité, et vous, nymphes littéraires, pastourelles des verts pâturages de la strophe et de la rime, nous voudrions que, sur certaines cartes de visite, on lût désormais : « Madame la baronne une telle, *Bas-Bleu*. »

Vous vous offensez; eh ! pourquoi ? A quoi bon taire ou cacher, à la porte d'une antichambre ou sur une carte de visite, ce qui a été publiquement dénoncé par le frontispice d'un livre ? Le titre vous fait peur ; mais un siècle bien autrement correct et régulier que le nôtre, le XVIIe siècle, n'a-t-il pas eu, lui aussi, ses Bas-Bleus sous un autre nom? Vos grand'mères *les Précieuses* ont eu leur règne sous Louis XIV. Aucune femme de ce temps-là ne craignait de se voir inscrite sur le registre du goût et du bel-esprit. La vive et diserte duchesse de Longueville n'hésita pas à commander en chef le camp des *Précieuses;* la bonne et sensible La Fayette servait sous le même drapeau; madame de Sévigné elle-même, cette reine du style, était une Précieuse aussi.

Plus tard, il est vrai, un petit comédien de la troupe de Monsieur, un rieur maudit, Molière, s'avisa de tourner en ridicule et de mettre en comédie ce surnom de *Précieuse*. Le surnom fut tué; mais les sentimens, les exigences de goût et de compagnie qui l'avaient fait naître, n'en subsistèrent pas moins.

Or, avant qu'un autre rieur, un autre Molière ou un autre hasard ne fasse pour ce nom de *Bas-Bleu* ce qui a été fait pour celui de *Précieuse*, c'est-à-dire, ne le rende ridicule, saisissez-vous-en donc, mesdames, comme d'un point de ralliement, comme d'un bouclier; n'hésitez pas à attacher vos noms propres à cette devise, ô vous, romanciers, historiens, philosophes en jupes, qui n'avez de féminin ni dans le dictionnaire de l'Académie, ni dans le dictionnaire de l'usage; désarmez le quolibet en vous l'appropriant. « Courez, comme dit La Bruyère, au-devant du ridicule, afin que le ridicule ne vous atteigne pas. » Faites-vous Bas-Bleus, si vous voulez ne plus être appelés Bas-Bleus.

Nous avions besoin, en vérité, de ces aveux et de cet appel à toutes les femmes auteurs sensées et sensibles, avant de dire ce que sera ce petit monument que nous annonçons, cette petite histoire que nous avons appelée : *une Galerie de Bas-Bleus*.

Ce ne sera, comme on le voit déjà, ni un trésor de railleries et d'épigrammes, ni une colonne élevée au scandale, ni un musée personnel et hardi, dans le genre des *Dames galantes* de Brantôme ou de la satire de Boileau contre les femmes.

Nous viserons avant tout, au contraire, à la candeur, à la bonne foi critique. Nous n'irons pas nous informer s'il est à regretter ou non que telle

main, blanche et bien faite, ait ôté son gant pour se tremper dans l'encrier. Nous chercherons à nous rendre compte, avant tout, des chefs-d'œuvre que ces doigts de femme auront enfantés en se promenant sur le papier. Nous mettrons, s'il se peut, quelque ordre dans ce royaume remuant, volage, qu'on appelle le royaume des femmes auteurs. Nous aurons Bas-Bleu Ier, Bas-Bleu II, Bas-Bleu III; nous exposerons et classerons les têtes couronnées de la littérature féminine, comme on dispose les plantes sèches d'un herbier, ou comme Mézeray et Velly classent et numérotent les rois de France des anciennes races.

Grace à ces soins, notre crayon pourra-t-il faire autrement que d'être indulgent et léger, quand le nom figurera au bas de chaque portrait?

Cependant, si l'original a des traits qui prêtent naturellement au rire ou à une honnête causticité, sans doute nous ne nous chargerons pas de le redresser. Nous n'agirons pas à la manière de ces peintres de portraits qui peignent les petites-maîtresses avec de l'eau de la fontaine de Jouvence; nous ne laisserons échapper ni une prétention, ni une pensée forte, ni un chef-d'œuvre, ni une ride; nous briserons le vieil encensoir de la galanterie française, en demandant à Plutarque de nous prêter quelquefois sa plume de bronze. Puissions-nous accomplir cette histoire des *femmes illustres*, que la comtesse de Charey demandait, suivant Voltaire, à l'abbé de Châteauneuf!

C'est ainsi seulement, c'est avec cette mâle fermeté de l'historiographe, ou même du nécrologue, qu'il est permis de peindre aujourd'hui ces femmes, jeunes ou vieilles, qui s'occupent d'idées et de style.

Otez-nous, au contraire, cette ressource; faites-nous courtisan au lieu d'être historiographe, que devient notre mission? Quelle médisance! quel scandale! C'est alors, vraiment, qu'on va voir se déchaîner contre les écrivains du beau sexe le vieux tigre de l'épigramme et de la conjecture.

Examinez en effet le Bas-Bleu, pris en général, comme fait, comme abstraction, sans pièce justificative d'âge ou de figure. Quoi de plus redoutable? quoi de plus singulier? quoi de plus dangereux? Alors le mot seul peut vraiment occasionner quelque sentiment de répugnance et d'effroi.

On s'est moqué de plusieurs classes d'honnêtes gens qui n'avaient que le tort de se trouver un peu plus en dehors que le reste; les rieurs de profession se sont pris aux médecins, aux avocats, aux plaideurs, aux procureurs, aux poètes, aux coquettes, aux gentilshommes. Mais le Bas-Bleu! si on voulait aussi le prendre à partie, quel chapitre de mœurs! quel élément de moquerie! quel texte satirique, si la satire n'avait pas déjà émoussé ses dents contre la cuirasse de quelques Jeanne d'Arc littéraires!

Le Bas-Bleu nous menace, nous assiége; il est partout, dans les salons,

dans les cercles, dans les foyers, en Suisse, en Hollande, en Belgique, à Florence, à Venise, chez vous peut-être, oui, chez vous.

Vous vous rassurez, vous êtes célibataire. N'importe, à une heure indue, à dix heures du matin, on ouvre votre porte, on nargue vos dieux lares; quelqu'un entre, s'installe devant vous, ouvre la bouche, roule les prunelles, déroule un manuscrit et commence une lecture à haute voix, lecture despotique, accablante, qui vous défend de remuer, de sortir, de sourire ou de parler.

Quel est donc cet hôte singulier? Est-ce un homme? est-ce une femme? est-ce un démon? est-ce un esprit? C'est un Bas-Bleu, le Bas-Bleu gaulois, et malheur à vous! Vous venez d'être piqué et mordu sans vous en douter par le Bas-Bleu de la pire espèce, celui qui représente l'émancipation féminine au huitième degré; capote convexe, voix mâle, théories sociales, moustaches. Apprêtez-vous à entendre citer pêle-mêle, dans une espèce de grimoire, Martin Luther, Saint-Simon, Diderot, Albert-le-Grand, Jean-Jacques, Bentham, Jésus-Christ, le compère Mathieu. A la fin de la visite, vous êtes solennellement invité à vouloir bien participer à des vendredis néoplatoniciens, où l'on discute les droits de l'homme et de la femme, et où l'on mange un dindon. Le Bas-Bleu gaulois vous emprunte, en se retirant, 30 francs pour faire rôtir le dindon.

Autrefois les oncles et les lecteurs recommandaient surtout à leurs neveux et pupilles de bien se garder des dangereux amours de coquettes ou d'actrices; aujourd'hui, on dirait volontiers aux jeunes gens sans expérience : — Défiez-vous des amours de Bas-Bleus.

Ainsi en province et dans un certain monde, on vous soutiendra qu'il existe véritablement à Paris un Bas-Bleu, grand-maître, petit-fils de Bossuet, qui vous fascine les cœurs en jetant de la poudre aux yeux du genre humain. Ce Bas-Bleu est un phénomène; style d'aigle, phrase de prophète, et quel langage! Bien taillé, vigoureux, mais dangereux à respirer, dit-on, et dont on a tort de vouloir s'enivrer, parce qu'il vous change tout à coup un idolâtre de vingt-cinq ans en un soldat de la Moskowa.

Il est convenu, du reste, que le Bas-Bleu pris en général doit avoir le système de la sensibilité très développé, et avoir ou avoir eu les passions très vives. Il adore le vent, les éclairs, les tempêtes, les tonnerres, les volcans, les précipices, les tourbillons et la physique. Vous lui dites en soupirant : « Oh! mon cher ange, je vous aime! » Et le Bas-Bleu vous répond sans soupirer : « *Abrakadabra!* »

Ensuite, toujours en exploitant le terrain vague et illimité de la satire, pourrions-nous ne pas peindre le Bas-Bleu parisien, décoré de faux marabouts, qui languit, soupire et engraisse? Pauvre ame! pauvre tige!

pauvre existence! approchez-vous de cette reine de l'élégie aristocratique. Écoutez un peu les sons de cette voix, musicalement composée comme les notes d'un petit harmonica. Remarquez ce bras délicieusement posé par M. Devéria, et cette coiffure, d'après M. Tony Johannot; cette noble et belle tête de femme, chargée d'élégance, d'épis dorés et de grappes de groseilles. Savourez aussi l'orgeat de cette conversation limpide, enivrante... Eh quoi! vous vous éloignez tout à coup! vos traits se crispent! vous parlez d'absinthe et de vinaigre!... Eh non, cessez de vous effrayer; ce que vous prenez pour du vinaigre n'est autre chose qu'un bon mot, un peu vif, il est vrai, un peu assaisonné, mais que le Bas-Bleu aristocrate n'en a pas moins déjà prêté et emprunté plusieurs fois, depuis seize ans et demi, à ses belles-sœurs, à ses cousines, à ses tantes, à ses nièces, ou à ses bonnes amies, qui ont un petit esprit et de beaux chevaux à leur voiture. Le Bas-Bleu élégiaque fait surtout fureur dans les départemens.

D'ailleurs, est-ce que chaque petite ville, chaque canton n'a pas son Bas-Bleu, enlevé, comme par miracle, à la tissanderie, à la rouennerie, ou à la boulangerie à la mécanique? Un journaliste, muni d'un passeport, avec le simple titre d'*hommes de lettres*, devient une espèce de pierre aimantée qui attire tous les Bas-Bleus des provinces qu'il traverse. Le Bas-Bleu provincial est ordinairement l'oracle du chef-lieu : on valse comme il valse, on rit quand il sourit. D'ailleurs, en province, on n'admet pas de demi-perfectious. Une femme a-t-elle de l'embonpoint, une place de receveur pour mari et un coude-pied bien fait? ses vers sont excellens, cela va de soi-même.

Enfin, en tête d'une galerie de ce genre, purement arbitraire, comme on voit, pourrait-on oublier le Bas-Bleu sexagénaire, espèce de Briarée de la conversation, qui pérore, gesticule; beau dragon, vraiment! une palinodie perpétuelle, un déluge de cris, de gestes, d'adverbes, de superlatifs et d'interjections? Quel feu! qnelle vigueur! quel caractère! quelle langue surtout, bigarrée, chamarrée, fougueuse, violente, universelle, superbe! Et dites, après cela, que le style fatigue, que les livres exténuent. Voyez, après trente ouvrages, cette force, ce maintien! Un de nos amis, qui causait littérature un jour avec un Bas-Bleu sexagénaire, nous a assuré en avoir reçu un petit soufflet à poing fermé. Il est vrai qu'il s'agissait de savoir si le madrigal était encore à la mode, et que ceci se passait dans le tête-à-tête.

Mais quel nom conviendrait-il de mettre au bas de ces portraits de femmes auteurs? Aucun, en vérité, à moins que l'allusion, cette amie aux paroles empoisonnées, ne veuille s'en mêler. Ces portraits n'appar-

tiennent à personne, pas plus que telle figure bizarre qu'il vous plairait de crayonner sur les murs dans un moment d'ennui.

Sans doute les Bas-Bleus, pris comme sujets d'imagination et de fantaisie, pourraient fournir le sujet d'un poème grandiose et curieux. Mais ce poème qui oserait, le tenter? Serait-ce Dante? Serait-ce Rabelais? Serait-ce Byron?

Qui donc oserait jamais prendre la trompette et les pinceaux de l'épopée pour montrer ce vaste théâtre, où se précipitent, s'agitent et se confondent les Bas-Bleus de tous les temps? Comment retracer ce spectacle sous des traits assez grands et assez fiers? Montrer la jeune fille venant se sacrifier elle-même sur l'autel du roman, le grainetier ou le parfumeur réclamant et ramenant au comptoir sa femme montée sur le trépied de la rime, l'amant ne trouvant plus qu'une couronne de chêne à la place des cheveux noirs de sa maîtresse, le mari forcé d'embrasser, tous les matins, Vaugelas, Aulu-Gelle ou d'Olivet; les cuisines, les tourne-broches, devenus tout à coup phalanstériens; une lutte acharnée de femmes de lettres à gens de lettres, la littérature des deux genres? Quel carnage de style! quelle mêlée d'épithètes! Quelle prise et quel assaut de bonnets à barbe métamorphosés en casques, de sublime tombé en quenouille, ou de pathos déguisé en amazone!

Mais, hélas! puisque le don de chanter et d'embrasser le côté poétique d'un tel sujet nous est refusé, contentons-nous donc du côté positif et spécial.

Opposons à cette peinture surnaturelle un simple exposé de ce qui se passe aujourd'hui chez la plupart de nos femmes auteurs. Elevons, à défaut d'un Panthéon ou d'une forteresse, un édifice paisible où chaque Bas-Bleu aura son rang et sa place.

Peignons surtout l'intimité respectée par la poésie, la muse devenue ménagère; les nouvelles-mariées ne poursuivant les guirlandes littéraires que pour les déposer sur le front d'un mari, ne récoltant les lauriers de la gloire que pour en faire hommage à la boutonnière des dieux pénates, aux épices du ménage ou à la surface d'un jambon patriarcal.

Allons, mesdames, allons, cessez de cacher ainsi vos visages que le génie enflamme. Bas-Bleus modestes, Bas-Bleus sublimes, accourez, et songez qu'il y va peut-être ici de toute la république des lettres féminines. Ne souffrez plus que des censeurs rigoureux et incommodes vous affublent au hasard de sobriquets, de ridicules qui ne vous appartiennent pas, vous enlaidissent à plaisir, vous contestent non-seulement la grace, non-seulement la jeunesse et le sourire, mais encore le droit de tenir une plume.

Oui, vous avez le droit d'écrire, de penser et de corriger des épreuves d'imprimerie, comme vos oppresseurs naturels. Le génie n'a point de sexe; on ne trouve guère parmi les femmes auteurs, il est vrai, d'athlètes, ni de soldats aux gardes; mais cela n'exclut pas la possibilité d'y rencontrer de grands poètes ou de grands penseurs. Et si Apollon ne s'est jamais changé en femme, du moins peut-on dire qu'Apollon a toujours aimé les nymphes et les femmes plus qu'aucun autre dieu.

Ainsi, vous le voyez, cette galerie qui s'annonçait d'abord comme une œuvre de haut scandale, de grande attaque et d'acharnement sans fin, sera faite au contraire de manière à n'irriter personne. Les Bas-Bleus seront classés comme les grands hommes, et la collection de leurs œuvres et de leurs portraits n'aura rien de plus redoutable que tant d'honnêtes et tranquilles biographies qui se construisent çà et là, en se copiant les unes les autres. Seulement, notre galerie ne copiera pas servilement ses devancières, attendu qu'elle aura le privilége de n'en point avoir.

Ainsi seront à jamais consacrés les droits et les titres de la littérature et de la pensée chez les femmes. Venez donc à nous, enthousiastes de province, biographes de la médisance, trompettes des lectures intimes, commentateurs de l'éventail ou du corset, vous qui connaissez à fond toutes les muses de la Champagne, de la Normandie, les Saphos picardes; vous aussi qui avez été éperduement amoureux de quelques nouvelles philosophiques ou de traités de morale déguisés en femmes; et vous, libraires achalandés dans les salons, éditeurs du grand monde, qui ramassez une feuille de rose ou une dame de trèfle sous une table de jeu, pour en composer de petits mémoires en six gros volumes; venez à nous, entourez-nous de détails, de renseignemens; secondez-nous, chevaliers, paladins, intendans, gentilshommes ordinaires de la littérature des Bas-Bleus.

Et à présent que la glace est rompue, que la première pierre du bâtiment est posée, commençons, et ne nous inquiétons ni des récriminations, ni des éclairs de fureur, qui pourront jaillir de certains verres de lunettes. Femmes illustres, vous nous lapiderez aujourd'hui peut-être, sauf à nous porter en triomphe demain, au nom de votre popularité.

Notre galerie s'ouvre, entre qui voudra! Le premier portrait que nous y suspendrons, sera celui du roi des Bas-Bleus, de très haute, très digne et très puissante majesté Bas-Bleu Ier, madame.... Veuillez attendre jusqu'à un autre dimanche.

ARNOULD FREMY.

Académie Royale de Musique.

DUPREZ.

J'arrive bien tard pour parler de Duprez; le public s'est déjà prononcé d'une façon éclatante en faveur du ténor italien, qui retourne à sa patrie et vient prendre possession d'un *asile héréditaire*, bien précieux pour le chanteur et pour nous. La voix de Duprez était une énigme; l'Italie l'a transformée de telle sorte, que les moins instruits sur ce point étaient ceux qui l'avaient entendue de 1826 à 1828, avant l'émigration de l'artiste. Duprez nous a révélé cette voix qu'il s'est faite, il nous a dit le mot de l'énigme, et cette confidence a d'abord séduit les plus difficiles par son charme et sa douceur; elle a porté bientôt son retentissement dans la salle entière et jusque dans les corridors.

La voix de Duprez s'élève jusqu'à l'*ut* au *ré* même, celui que l'on pose sur la quatrième ligne, la clé étant celle de *sol*. Elle descend et s'arrête au *ré* de la double octave basse. Voilà sans doute un riche ravalement, deux octaves en voix de poitrine, mais je compte ici les sons vibrans avec éclat, et ceux dont l'émission ne peut être hasardée qu'à la faveur de l'allure tranquille du morceau, de l'extrême réserve de l'accompagnement. Le fort de cette voix est au cœur de l'organe, la sixte d'*ut* en *la* sonne admirablement; faites manœuvrer Duprez dans cette région, il charmera par la douceur de timbre, la rondeur de ses sons, une mise de voix parfaite, une justesse exquise, il lancera la foudre, s'il le faut. L'air de *Guillaume Tell*, *Asile héréditaire*, s'est fort heureusement rencontré pour nous livrer le chanteur gouvernant à son aise des armes dont il est sûr, et qui ne doivent pas le trahir. Le virtuose s'est montré complet dans cet air.

La mélodie suave de l'*adagio* a séduit tous les cœurs, le chant guerrier a sonné comme une trompette, il a transporté l'auditoire, et pourtant Duprez retenait le mouvement de ce motif écrit par Rossini, pour être dit plus vivement. L'énergie du chanteur, la puissance de son organe, ont produit une sensation merveilleuse; on croyait marcher au pas de charge, tant cet air avait de chaleur et de verve; l'adroit chanteur nous entraînait au pas ordinaire.

Duprez n'emploie que très rarement la voix mixte pour les sons de la quinte la plus élevée de sa voix. Je n'approuve point cette réserve; certes il est beau d'attaquer franchement et de tirer de sa poitrine, des notes que beaucoup d'autres élaborent dans leur tête, mais il faut que le résultat en soit parfaitement heureux. Je pense que si Duprez avait recours à la voix mixte pour la dernière partie de l'*adagio* du trio de *Guillaume Tell*, lorsque sa voix est long-temps arrêtée sur le *si naturel*, le *la dièze*, lorsqu'il dit : *Je ne te verrai plus*, en touchant les cordes *sol*, *la*, *si*, le trait de mélodie aurait infiniment plus de charme, une expression moins stridente, moins déchirante sans doute, mais plus douce, plus tendre, et qui donnerait une plus entière satisfaction au cœur comme à l'oreille. En musique il faut peu déchirer; ces tons aigus de Duprez sont, dans cette position, un peu tiraillés, arrachés du gosier, et, leur justesse n'étant pas toujours irréprochable, il en résulte un effet dont la voix mixte effacerait les aspérités.

Voilà ce que j'écrivais après avoir entendu pour la première fois notre nouveau ténor, et mon observation était juste. Mais depuis lors le paladin musical s'est affermi sur ses étriers; il attaque, tient et conclut à merveille la phrase si pathétique de Rossini; ses accens pleins de vérité, son cri de douleur, touchent vivement, font verser des larmes; ils sont d'une puissance dramatique à qui rien ne résiste. J'aurais dû supprimer ces quinze lignes de critique; je les laisse, afin de prouver que j'ai mis bas les armes du moment où la réussite a justifié l'audace du virtuose. Puisque le thème n'est plus le même, il faut bien changer les variations.

La sixte médiaire d'*ut* en *la* sonne chez Duprez d'une manière admirable. Le *si bémol* qui vient après, à l'aigu, est faible, le *si naturel*, bien que plus élevé, sort mieux, l'*ut* et le *ré* ont peu d'éclat. Je vous ai déjà dit que tous ces sons partaient de la poitrine. Ainsi lorsque après un motif suave, tel que, *O Mathilde idole de mon ame!* que notre premier ténor présente avec une grace, une élégance, un charme parfaits, arrive un trait de vigueur à l'aigu tel que : *Haine! malheur à nos tyrans!* ce trait d'éclat et de puissance, placé sur le *si bémol*, note faible de Duprez, ne produit pas tout l'effet que l'on s'était promis.

Mais dans la strette du trio, nous n'avons pas de *si bémol*, le *la* est la note la plus aiguë, et c'est de ce point que le chanteur descend. Pourquoi donc cette voix si belle et si franche couronne-t-elle si imparfaitement les deux parties vocales qui manœuvrent avec elle? Je vais vous en donner la raison. L'organe de Duprez sonne bien, si vous lui donnez le temps de préparer et de lancer la note essentielle. La soupape de sa voix n'agit point avec la même prestesse que la soupape d'un jeu de cymbale, de doublette ou de larigot, il faut que le chanteur prenne ses temps; si vous le pressez trop dans sa marche, il abandonne la partie, ou du moins ne fait que l'indiquer. Voilà pourquoi Duprez se plaît à ralentir le mouvement quand il en est le maître. Si cette manière de procéder est un défaut, c'est celui des grands chanteurs, les acteurs à voix peu exercée, les comédiens asthmatiques vont toujours un train de poste, ils se hâtent d'expédier des notes qu'ils ne sauraient tenir, et la véhémence de leur débit jointe à la rapidité de l'orchestre, sait encore enlever l'applaudissement. Duprez s'empare de la note, la tient, la serre, la caresse ou la rudoie, il ne la quittera que quand il aura pu vous la porter au fond du cœur. Faites attention surtout à la conclusion de ses phrases; voyez avec quel artifice sa voix arrive au point d'arrêt. Comme elle est forte, gracieuse, calme, quand elle attaque la dernière note d'un motif! L'oiseau se pose si légèrement sur une feuille, qu'il n'en fait pas courber la tige. Écoutez ce passage : *Où mes yeux s'ouvrirent au jour*, et jugez.

Bien des personnes ont fait un reproche à Levasseur, à Dérivis, de la vigueur qu'ils mettent dans cette strette du trio, disant que les basses chantantes devraient donner moins de voix, afin de ne pas étouffer le ténor qui porte la note mélodique. Levasseur et Dérivis agissent comme par le passé, leurs voix fournissent le son accoutumé; s'ils se modéraient à cause de Duprez, il faudrait que l'orchestre suivît la même marche, et alors l'effet serait totalement perdu.

Le chevalier de Rafelis, gentilhomme provençal, était le dix-huitième garçon de sa noble famille. Toutes les fois que les manches de ses vêtemens se perçaient au coude, ou se raccourcissaient vers les poignets, le marquis, son père, disait : « Appelez le tailleur, et qu'il habille cet enfant! » plus tard, il dit ce jeune homme. La marquise l'interrompait aussitôt : « A quoi bon le tailleur? Suivez-moi, chevalier, j'ai ce qu'il vous faut. » Elle le menait auprès d'un immense bahut, où les nippes des dix-sept frères étaient conservées avec soin. On essayait les habits au chevalier; il fut toujours assez malheureux pour en trouver un qui lui pinçait la taille à ravir. « Quelle joie! me disait-il, quelle joie! quand je partis pour aller au régiment! je devais y trouver enfin un habit neuf, l'uniforme. »

L'infortune dont se plaignait ce brave gentilhomme serait aujourd'hui le comble du bonheur pour Duprez. S'il avait à choisir sur les rôles écrits pour dix-sept ténors, certes il en trouverait beaucoup qui lui conviendraient parfaitement; la chance serait belle. Ce chanteur est obligé de suivre la trace de Nourrit, dont les moyens et le genre de talent sont en opposition fréquente avec les ressources de Duprez. Nourrit possède une vigueur musculaire qui lui permet d'attaquer les notes aiguës avec confiance, pour les faire vibrer avec éclat sur certains traits, sur des cadences finales, soutenues par toutes les forces de l'orchestre.

Si Duprez nous refuse quelques notes vibrantes dans la partie sur-aiguë de la voix de ténor, que de choses précieuses ne nous offre-t-il pas en compensation! Le public a si bien apprécié le mérite du grand chanteur, qu'il a, sur-le-champ, accepté le marché proposé par Duprez. Le public connaît les petits écueils, les bas-fonds; mais il sait aussi dans quelle mer de délices *l'habile nautonnier* doit le faire voguer. Ces écueils, ces accrocs disparaîtront dans un rôle nouveau, taillé en plein drap pour Duprez; l'étoffe est large, elle est belle. Ce chanteur doit faire une révolution à l'Académie royale de Musique; il y ramènera la mélodie; heureux s'il trouve un maître qui le seconde parfaitement!

Duprez ne fait pas de roulades, et voilà que plus d'un amateur de l'ancien genre français en a manifesté sa joie. Les vieilles phrases faites par Geoffroy, de discordante et gothique mémoire, le mot favori de ce butor musical, se sont fait entendre dans le foyer : « Nous n'aurons plus de gargouillades! » s'écriaient-ils avec transport. Je ne vois pas qu'on vous en ait jamais donné beaucoup à ce théâtre; je ne vois pas que ce fût une calamité pour nous, si Duprez chantait le rôle du comte Ory tel qu'il l'a fait entendre aux Italiens il y a six ans. Le succès qu'il obtint dans cet opéra charmant fut tel, il donna tant de représentations du *Comte Ory* dans toutes les grandes villes d'Italie, que le nom de comte Ory lui était resté.

Duprez est âgé de vingt-neuf à trente ans; il est né à Paris, et c'est à l'école de Choron qu'il a reçu d'excellentes leçons, dont il a su profiter. Encore enfant, il chantait déjà avec cette expression touchante, cette pureté de style, cette solidité de talent que l'on admire tant aujourd'hui. J'ai suivi ses progrès jusqu'à son départ pour l'Italie. A son début à l'Académie royale de Musique, j'ai retrouvé la même manière de chanter, plus la vigueur sonore et les perfectionnemens qu'il avait apportés de la terre classique. Quelqu'un manquait au triomphe de notre ténor : c'est ce brave Choron, son maître; il avait annoncé tout ce qui s'est réalisé. — « Vous voyez cet enfant, nous disait-il, ce sera le plus grand chanteur de France; il l'est même déjà. » En effet, Duprez exécutait alors, avec sa voix enfan-

tine, l'air de *Stratonice : O des amans déité tutélaire*, celui de *Joseph*, les scènes d'*Orphée*, en professeur; son organe avait déjà autant de charme et de séduction. Choron amenait une petite troupe d'élite chez M. Bertin, tous les samedis; j'étais leur accompagnateur; ce rôle était bien difficile à remplir avec des virtuoses bambins, dont la voix muait, et qu'il fallait accompagner un ton, deux tons, une tierce, une quarte même plus bas que le texte écrit. Ce diapason changeait, du moins pour quelques-uns, à chaque séance. — « Chante, Duprez, chante pour moi tout seul, » lui disait Choron, et Duprez commençait un air. — « Non, tais-toi; va-t-en, polisson; tu me fais mal, tu me donnes des crispations; c'est trop bien; va-t-en, va-t-en. »

Duprez parut sur la scène de l'Odéon, en 1826; on apprécia son talent de chanteur, mais sa voix avait trop peu d'éclat pour faire une grande sensation. Il triompha pourtant dans *Don Juan;* il dit l'air d'Ottavio d'une manière élégante et noble, exécuta les roulades avec une agilité parfaite, et le public enchanté lui faisait répéter ce bel air à chaque représentation. Cet habile ténor parut à l'Opéra-Comique, se fit remarquer dans *la Dame Blanche*, et pourtant n'obtint, dans les ouvrages nouveaux, que des rôles indignes de lui. C'est après ce second essai qu'il se décida à partir pour l'Italie. *Le Comte Ory*, cette partition de Rossini, qui n'avait point encore passé les Alpes, lui servit de passeport et le lança de la manière la plus heureuse sur les petits et sur les grands théâtres. Quelques années après, Gilbert Duprez tenait le rang suprême parmi les ténors en faveur en Italie; les maîtres écrivaient pour lui; Naples, Rome, Florence, Venise, se disputaient le virtuose français.

En rentrant à Paris, Duprez n'a pas changé de patron; c'est sous la bannière de Rossini qu'il s'est présenté à notre Grand-Opéra. Sa venue nous a rendu *Guillaume Tell*, admirable chef-d'œuvre, depuis longtemps négligé, lacéré, dont quelques fragmens venaient de temps à autre servir de cortége au *Diable boiteux*, à *l'Ile des Pirates*. Duprez a mis en lumière l'air d'Arnold, que je n'avais point oublié; mais dont le public avait perdu la mémoire. Cet air s'était égaré, était resté dans la mêlée, après une de ces escarmouches qui ont tant de fois attaqué cette partition et lui ont enlevé peu à peu de quoi faire un autre opéra superbe. L'*adagio* de cet air est d'une expression, d'un charme ravissans, et le chanteur l'exécute dans la perfection. L'*allegro* se fait remarquer par sa fierté belliqueuse, et son motif principal est formé avec la mélodie d'un ranz des vaches, souvenir musical, trait spirituel, qui caractérise à merveille le cri de guerre d'un héros des montagnes, d'un pâtre devenu soldat.

Duprez prononce de la manière la plus distincte; sa bouche s'ouvre

pour donner le plus libre passage à la voix. Cette prononciation nette et claire est presque une perfidie quand il s'agit des paroles de *Guillaume Tell;* toutes les phrases ridicules, les expressions grotesques, la niaiserie du livret, se montrent au plus grand jour. Rossini avait bien des livrets à sa disposition; il a choisi le pire, et c'est un défi qu'il s'est porté à lui-même; il a voulu triompher sans le secours du *poète*. Est-il possible de construire plus mal un finale? Trois chœurs arrivent l'un après l'autre; chacun sait ce qu'il vient faire au rendez-vous; la scène finit comme elle a commencé; rien ne doit en troubler la monotonie, aucun évènement ne jettera le trouble parmi les conjurés. L'absurdité de cette scène, nulle sous le rapport dramatique, véritable chant au repos, l'arme au bras, d'une nullité plus désespérante encore sous le rapport du dessin musical, devait arrêter le compositeur. Non, Rossini a voulu tenter ce tour de force; il a réussi à captiver l'attention par la richesse, l'abondance, la variété prodigieuse des motifs qu'il a versés à pleines mains dans ce finale. Si le drame languit, la musique intéresse vivement, et l'on admire le sublime tableau de Rossini.

Voulez-vous juger par les yeux seulement si une femme est cantatrice habile? faites-lui jouer le rôle de Késie dans *le Calife de Bagdad*. Bouchez-vous les oreilles, et voyez-la dans la valse de son grand air. Si elle se donne beaucoup de mouvement; si elle combine gracieusement ses gestes, ses pas; si elle veut se montrer pantomime, danseuse, et plaire par les séductions de ce jeu de scène; croyez qu'elle n'a pas une grande confiance dans le pouvoir de sa voix. La cantatrice indiquera les pas, posera tranquillement une main sur sa hanche, se balancera sans perdre terre, afin de ne pas gêner sa respiration. La force de son talent est toute dans son gosier, c'est la voix qui doit enlever l'applaudissement et ravir l'auditoire. Duprez joue très convenablement, il séduit, il entraîne, et l'effet qu'il produit sur la scène est d'autant plus senti qu'il est obtenu par des moyens très simples. Duprez est un excellent acteur d'opéra; je lui crois assez d'intelligence pour ne pas m'alarmer des progrès dramatiques, et d'une plus complète association de l'art du chanteur avec celui du comédien, que plusieurs voudront peut-être lui conseiller. Il dit le récitatif d'une manière parfaite; il intéresse vivement dans cette déclamation musicale, qui semble ne devoir être écoutée que pour saisir et suivre le fil de l'intrigue.

Un virtuose tel que Duprez est un voisin quelquefois incommode pour la première femme qui doit chanter avec lui. Plus le son du ténor a de charme et de séduction, plus il est périlleux pour un soprane de porter la tierce ou la sixte avec lui dans un duo, de redire la mélodie déjà posée

avec tant d'élégance. C'est une épreuve de tous les jours; le premier ténor et la *prima donna* sont destinés à se conter leurs amoureuses flammes (j'emprunte ce vieux mot au duo de *Guillaume Tell*); il faut donc que leurs voix se marient bien ensemble et forment une harmonie balancée sur tous les points. Mme Dorus a déjà pleinement satisfait les plus difficiles; les applaudissemens qu'elle reçoit dans ses solos comme dans le duo du second acte, prouvent tous les soirs que le public sait apprécier les qualités précieuses de cette cantatrice, dont les progrès se sont fait remarquer d'une manière plus apparente encore en cette occasion. Sa voix est vibrante, forte, sonore, sans cesser d'être ronde et du timbre le plus flatteur. Dérivis est très bien dans le rôle de Guillaume; il prend en voix de poitrine certaines notes que son prédécesseur attaquait faiblement avec la voix de faucet; c'est une heu- reuse licence, et je dois l'en féliciter. Levasseur est toujours excellent dans son trop petit rôle, et Mlle Flécheux tient bien la partie de Jemmy, très importante dans les ensembles. L'orchestre et les chœurs concourent puissamment à la belle exécution de cet opéra régénéré.

La reprise de *Guillaume Tell* a été solennelle; le public entier accorde enfin à ce chef-d'œuvre le tribut d'admiration qu'il n'avait obtenu jusqu'à ce jour que des connaisseurs. La recette de lundi s'est élevée à 10,040 fr. Le titre de *Guillaume Tell* figurait seul sur l'affiche.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

Voilà quinze jours que les doctrinaires ont perdu le pouvoir. Depuis ce temps, la secte a fait la morte dans les discussions de la chambre, car nous comptons pour rien les épigrammes ordinaires, et cette fois moins qu'ordinaires, qu'a aiguisées M. Jaubert dans le débat des supplémens de crédits pour Alger, et nous comptons aussi pour fort peu de chose le profond désespoir exprimé par M. Piscatory, de ne plus voir, à propos des affaires d'Afrique, le gouvernement de la France manié avec cette énergie qu'il ne reconnaît qu'à ses amis. Le parti dans son ensemble a gardé un silence prudent; ses chefs ont respecté l'avénement du ministère nouveau, qu'ils n'avaient pu empêcher. Ils ont bien compris que, s'ils l'attaquaient à force ouverte, c'était le consolider et lui assurer l'appui de tous ceux qui, sans être les partisans déclarés de M. Molé et de M. de Montalivet, leur savent gré d'avoir délivré le pays de l'influence fâcheuse de M. Guizot et de ses quarante fidèles.

Mais les doctrinaires ont déjà tenté par des voies indirectes ce qu'ils n'osent et ne peuvent accomplir à la clarté du jour. Ils ont commencé par dénaturer, dans la feuille de M. Fonfrède, l'histoire de la crise ministérielle qu'on venait de traverser. C'eût été pour eux un grand triomphe de rejeter toutes les fautes de cette crise et de leurs propres intrigues sur des hommes dont le malheur et le défaut ont toujours été de ne pas aimer

assez le pouvoir; car nous vivons dans un temps où, pour garder le pouvoir, il faut l'aimer et s'y attacher.

Le public, malheureusement pour les doctrinaires, sait bien quels ont été, dans toute cette affaire, les véritables intrigans; il n'a pas accepté le récit inséré par ordre du maître dans le journal du publiciste bordelais. Force a été à M. Guizot d'aller quêter au *Journal des Débats* une justification de sa conduite et un article qui confirmât à peu près le témoignage rendu par le *Journal de Paris* à la magnanimité et au désintéressement de M. Guizot. Le *Journal des Débats* a fait attendre un peu cet acte de complaisance; il n'a pas coutume de servir promptement ses amis tombés; il se méfie surtout de ceux qui tombent tous les six mois et se relèvent à peine pour chanceler plus que jamais pendant leur domination éphémère. Il n'aime que les puissances qui durent, et à ce titre il en est venu à s'aimer exclusivement lui-même, parce qu'il a vécu longtemps, et qu'il espère vivre encore un certain nombre d'années. Il est comme ces vieillards qui sont seuls à s'abuser du vain espoir d'être encore très vivaces, au milieu des symptômes de dépérissement que tout le monde observe et signale sur leur visage. Ce qu'il y a de plus certain, ce qu'il faut que M. Guizot sache, ce dont amis et ennemis peuvent faire leur profit, c'est que le *Journal des Débats* ne se laissera plus aller, comme dans le temps de la querelle de M. de Châteaubriand avec M. de Villèle, à l'entraînement de ces vives affections politiques qui l'ont conduit en aveugle plus loin qu'il ne voulait. Ce sont des folies de jeunesse dont il s'est repenti amèrement en plus d'une occasion, malgré toutes les apparences de son dévouement intéressé pour la dynastie nouvelle.

Il lui a donc fallu quelques jours de réflexion avant d'admettre dans ses colonnes une copie presque conforme du plaidoyer de M. Fonfrède en faveur des doctrinaires. Le voilà réduit à n'être qu'un bureau d'enregistrement des pièces élaborées ailleurs. Il a inauguré sa froide polémique, au commencement de la semaine qui vient de s'écouler, par l'insertion d'un article qui prétend donner, contre toute vérité, le beau rôle à M. Guizot dans l'étrange parlementage qui a eu lieu pour la formation du cabinet *modèle* qu'on nous préparait. Il paraît démontré que ce *factum* n'est point de la rédaction habituelle du *Journal des Débats;* il lui est venu tout composé de la main de M. Charles de Rémusat, qui, n'étant plus chargé, comme sous-secrétaire d'état, de ce que les doctrinaires nomment la direction de l'esprit public, a bien voulu se souvenir, pour une fois, qu'il avait été jadis lui-même journaliste. Il n'y avait qu'un doctrinaire de pure origine et de longue date qui fût capable de célébrer sur ce ton solennel la chute glorieuse de M. Guizot, sa raison,

sa haute impartialité, sa généreuse élévation d'esprit, et pour tout dire enfin, *une ame comme la sienne*, où il a trouvé l'idée de cette démarche auprès de M. Thiers; démarche parfaitement innocente de toute idée ambitieuse, comme on sait, et *qui restera célèbre dans nos annales parlementaires*. Si les sceptiques directeurs du *Journal des Débats* avaient accepté pour eux-mêmes la tâche de faire louer à leur manière toutes ces belles choses, il est sûr qu'ils n'auraient pas gardé leur sérieux jusqu'au bout, et l'attaque ténébreuse qu'on voulait diriger contre le ministère du 15 avril aurait manqué son effet.

Le *Journal des Débats*, pour permettre même cette attaque à d'autres, qui ont plus de passion que lui, a eu besoin de tenir l'oreille aux aguets pendant quelque temps; il a vu que le ministère nouveau ne faisait pas grand bruit; et, comme ce patriarche de la presse est habitué, par la nature de ses succès, à prendre le bruit des paroles pour de la vie, il s'est enhardi et a consenti à publier le manifeste d'une guerre qu'il n'est pas disposé à soutenir. Bientôt après, il a vu qu'on peut vivre sans trop d'orgueil et sans charlatanisme, sans crier par-dessus les toits qu'on est destiné à vivre, mais seulement parce qu'en moins de quinze jours on a su, à propos, retirer la loi d'apanage, faire voter deux lois de dotations très légitimes, mener en paix la discussion sur Alger, laisser dans l'oubli, dont elles ne sortiront plus, deux lois de violence inutile, et faire entrevoir au pays, par le pardon d'un idiot régicide, une plus large et plus désirable application de la clémence royale pour des solennités qui approchent; il a vu tout cela; ce sont des faits plus éloquens que tous les discours généraux et toute la philosophie historique dont M. Guizot sait faire parade à la tribune, et il a gardé le silence; il n'a plus attaqué ni défendu personne. Telle est l'histoire des variations du *Journal des Débats* pour la dernière semaine.

Il lui reste à subir une variation prévue, en passant du côté du ministère nouveau, quand il le verra décidément affermi. M. Guizot et ses amis s'y attendent sans doute, et ils emploient déjà d'autres voies souterraines pour entraver, sans se compromettre eux-mêmes, ni se déclarer ouvertement ennemis, la marche de ceux qui les ont remplacés. Ils glissent, dans le rapport de M. Duvergier de Hauranne sur les fonds secrets, des insinuations perfides contre le cabinet du 15 avril, auquel ils dénient toute énergie, toute habileté pour en faire usage, mais sans oser pourtant lui rien refuser de ce qui a été demandé. La somme qui était allouée par la commission à M. de Gasparin, pour être dépensée sur les mandats de M. Guizot, sera accordée également à M. de Montalivet; les doctrinaires n'y mettent aucun obstacle en apparence. Ils savent qu'ils n'em-

pécheraient pas le vote, ils prétendent en infirmer d'avance la valeur politique par les considérans de leur rapport, et comme le vote n'aura pas été contrarié par leurs conclusions, ils espèrent bien faire croire qu'il a été déterminé par les raisons banales d'ordre public et d'indulgence injurieuse pour le ministère, auxquelles ils semblent avoir cédé malgré eux. C'est ainsi qu'ils s'entendent à fortifier le pouvoir, quand le pouvoir n'est plus dans leurs mains.

Toutefois ils gardent encore quelque réserve, tant qu'ils sont sur ce terrain; car la chambre est là devant eux, ils sont à la tribune, quelquefois sans interlocuteur, il est vrai; mais une discussion pourrait s'élever, et ils prévoient que, dans une discussion, ils auraient contre eux, non pas seulement le ministère, mais tous les orateurs de la chambre, dont l'intérêt le plus pressant est d'abord d'en finir avec eux pour toujours.

Les doctrinaires se compromettraient en se hâtant d'attaquer; il y a péril aussi pour eux s'ils se laissent oublier, s'ils ne donnent pas signe d'existence, si on se désaccoutume d'entendre leurs noms. Comment donc peuvent-ils se soustraire à la fatalité de leur situation ambiguë? Il y a un expédient dont ils essaient, c'est de frapper leurs coups dans l'ombre, c'est de se remuer tant qu'ils peuvent dans les ténèbres pour effrayer. Ils vont dans les couloirs de la chambre, s'écriant que le gouvernement, depuis qu'ils n'en fatiguent plus les ressorts avec leur activité convulsive, se détend et se perd par trop de mollesse, par l'abandon de tous ses droits. Ils déclarent, dans les salons, que la société est bien malade et bien aveuglée sur son propre mal, si elle se croit sauvée après sept ans de résistance infatigable, de combats sanglans, de procès, d'emprisonnemens et d'exils; ils prophétisent qu'elle est entraînée à sa ruine, si elle ne se met encore une fois, et pour long-temps, sous leur sauvegarde.

Ils ne respectent rien dans leurs manœuvres, et ils cherchent à compromettre avec eux, et pour leur cause, la royauté elle-même. Un bruit, dont la source était restée cachée avec soin, s'est répandu dans le public. On a dit, on a répété que les doctrinaires, ou leur chef du moins, avaient fait, depuis leur déchéance, de fréquentes et mystérieuses apparitions au château. Mais comment cela serait-il possible et toléré? Qu'iraient faire les doctrinaires aux Tuileries, quand aucun devoir ne les y appelle plus? Quelles hypocrites alarmes apporteraient-ils au pied du trône? Serait-ce la chambre qu'ils viendraient accuser dans un conseil secret? Serait-ce M. de Montalivet, cet homme de loyauté et de courage, dont le dévouement est de tous les instans et de tous les périls, qu'ils essaieraient de représenter comme un ami douteux de la dynastie de juillet? M. Molé,

comme un ministre qui s'entend mal à conserver de bonnes et dignes relations entre la France et l'Europe? MM. Barthe et Salvandy, comme des fauteurs de désordre et d'anarchie à l'intérieur?

Il n'en était rien de ce bruit; on ne sait d'où il vient, on ne peut dire qui l'a mis en circulation : M. Guizot et ses amis seront moins disposés, sans doute, que qui que ce soit à nous l'apprendre. On est réduit à n'y voir qu'une tactique des doctrinaires, pour se donner l'air d'être bien en cour, au moment où la majorité parlementaire les abandonne et où l'opinion du pays les répudie plus positivement que jamais. Auraient-ils eu l'idée, en cette occurrence, d'imiter ces roués de l'ancien régime qui, pour venger la défaite de leur amour-propre et la changer en une espèce de triomphe de mauvais aloi, envoyaient leur voiture séjourner à la porte de la maison qui les avait repoussés?

Le ministère du 15 avril et la chambre des députés ont l'un et l'autre quelque chose à faire pour contrarier l'effet de ces marches et contre-marches qui peuvent paraître habiles, et qui ne sont que tortueuses. Le ministère a déjà commencé la guerre la plus redoutable qu'il puisse faire aux doctrinaires; il n'a qu'à continuer d'adoucir l'action du gouvernement par un noble exercice de la clémence royale, et lorsque le système d'une franche conciliation aura déblayé le terrain où M. Guizot prétendait ne faire régner que des lois violentes, il ne restera pas la plus petite place pour lui ni ses amis dans les conseils de la couronne.

La chambre a, dans cette prévision même, son devoir tout tracé; et quand nous disons la chambre, nous nous adressons à l'opposition et à la majorité. L'opposition peut avoir beaucoup à désirer encore; mais n'est-ce rien pour elle que de ne plus avoir devant elle les doctrinaires? Aurait-elle mieux aimé s'en délivrer par une lutte acharnée? Que serait devenu le pays pendant ce temps? qui sait ce qu'il peut supporter aujourd'hui, à quelle administration impopulaire on le verrait se résigner, plutôt que de recommencer les combats incertains qui ont épuisé ses forces et éteint toute croyance dans bien des cœurs? Nous parlons pour les hommes de l'opposition qui sont capables d'écouter les leçons de l'expérience et de comprendre le langage des affaires; ce ministère, qui ne brille pas, il le sait, d'un très vif éclat à son début, est destiné à se montrer l'un des plus utiles que nous ayons eus depuis long-temps; ce sera le ministère vraiment réparateur, s'il ne trompe pas sa vocation, c'est-à-dire, nous le croyons, si on ne le force pas d'y manquer. Il est le seul possible sans les doctrinaires et contre les doctrinaires. Quiconque l'attaquera sans attendre ses actes, n'assurera aucun avantage, ni à l'opposition, ni au pouvoir, ni à la liberté.

La majorité connaît les doctrinaires, elle a vécu avec eux, elle a marché autrefois avec eux dans une harmonie qui s'est prolongée tant qu'ils ont pu tempérer leur prodigieuse impopularité par l'alliance d'hommes plus nouveaux et d'idées plus généreuses. Maintenant, la majorité ne peut retourner à eux, et ce n'est pas seulement parce que cette alliance des doctrinaires avec ceux qui les couvraient n'existe plus; il y a un autre motif que la majorité comprendra tout aussi bien, et qu'il faut lui dire cependant, pour qu'elle ne l'oublie pas après l'avoir compris. La majorité a soutenu plusieurs ministères composés d'élémens divers; on l'a fatiguée et épuisée à ce rôle, d'autant plus pénible qu'il changeait plus brusquement. Le ministère du 15 avril est le dernier qu'il lui soit donné d'appuyer; tenter quelque chose de plus dans cette session, ce serait au-dessus de ses forces. Ce n'est pas qu'il soit interdit, selon nous, au nouveau cabinet de se renouveler un peu plus au fond dans le même esprit de conciliation à l'égard des partis vaincus et d'exclusion contre les doctrinaires, ce qui est une seule et même chose : notre pensée ne va pas jusqu'à demander ce ménagement extrême pour tout ce qui a été fait le 15 avril. Seulement que plusieurs mois se passent sans qu'on ait vu reparaître M. Guizot et ses amis. Le ministère de MM. Molé et Montalivet pourra alors se fortifier par des adjonctions qui ne contrarient pas le vœu de la majorité, tout à la fois ancienne et nouvelle, qui se sera formée et cimentée sous l'influence de cette lutte soutenue contre les vrais ennemis, les seuls ennemis actuels de l'ordre public et du système représentatif en France. Ces adjonctions, dans l'état présent des choses, seraient peut-être difficiles; plus tard, elles deviendront nécessaires et arriveront d'elles-mêmes, sans rien troubler et sans étonner qui que ce soit. Et le ministère, d'ailleurs, se sentira alors plus fort, par cette seule raison qu'il aura duré.

Ce que nous voulons dire, c'est que le cabinet du 15 avril, tel qu'il est, ou modifié, est le seul avec lequel la majorité actuelle de la chambre doive vivre ou mourir : elle n'a plus d'autre essai, ancien ou nouveau, à tenter. Avec les doctrinaires, si par impossible ils étaient rappelés par sa faute, il faut qu'elle abdique. Tous ses rangs seraient de nouveau confondus, toutes ses forces décomposées, et à cette désorganisation générale des partis et des nuances de partis dans le sein de l'assemblée, il n'y aurait plus qu'un remède, la dissolution légale et l'appel au corps électoral. Les doctrinaires appliqueraient le remède avec leur esprit d'exclusion à leur tour, et peu d'élus dans la chambre trouveraient grace devant eux. La majorité a son sort dans ses mains, elle peut décider par qui seront faites les élections, si elles devenaient nécessaires.

Si vous jetez un regard en arrière sur la semaine qui s'achève, elle vous semblera d'abord vide d'évènemens; cependant avec un peu d'attention, vous y trouverez plusieurs choses presque également importantes : Les réunions de la petite maison de M. Guizot, une course au Champ-de-Mars, dérangée par la pluie, la fin de l'exposition, un régicide condamné à mort et gracié. Sous la restauration, vous auriez parlé de tout cela pendant trois mois, aujourd'hui vous en avez pour un jour, et vous demandez ce qu'il y a de nouveau! Autrefois, la politique marchait à petits pas, et tout le monde était au courant; à présent les évènemens se succèdent avec rapidité, et vous voyez à côté des gens qui ne vivent que de nouvelles, d'autres si indifférens à ce qui se passe, si arriérés, que vous les croiriez au retour d'un voyage à Maroc.

Les courses du Champ-de-Mars offraient le spectacle d'une véritable désolation; mais la curiosité proverbiale des Parisiens ne s'est pas démentie : on y est venu avec la certitude de se voir mystifié, de s'enrhumer et de perdre ses habits. Le programme était intéressant, et nulle considération n'arrête le bourgeois excité par l'attrait d'un programme. La lice devait s'ouvrir pour les chevaux de toutes races. C'était une joute démocratique, où le mérite obscur avait la chance de briller. Une réputation éclatante, une récompense, pouvaient être gagnées en trois minutes par un animal d'origine obscure. Jusqu'à présent, le cheval le meilleur n'avait pas le droit d'entrer dans l'arène sans présenter ses lettres de noblesse. La pureté du sang était vérifiée avec une rigueur extrême, et ne croyez pas qu'il fût possible de tromper les juges, ni de se procurer à prix d'argent des titres douteux. Des hommes de peu, comme disait le duc de Saint-Simon, trouvaient jadis à faire leur chemin à la cour; il n'en a jamais été de même au Champ-de-Mars pour les bêtes. La force et l'agilité ne servaient de rien à celui qui possédait ces qualités, s'il ne les tenait d'un père illustre et d'une mère vertueuse. Les familles des chevaux sont à l'abri du moindre reproche; la plus légère infraction aux devoirs d'épouse est constatée par des témoins, et le bâtard, honni et méprisé, se voit condamné au néant. Les avenues de toutes les carrières lui sont fermées. Du moins il en était ainsi jusqu'à ce jour; mais les bienfaits de notre glorieuse révolution se sont répandus jusque sur les quadrupèdes. S'il est parmi ces nobles bêtes des malheureux qui aient connu les tourmens de l'Antony de M. Alexandre Dumas, ils doivent ouvrir leurs cœurs à l'espérance, et faire trêve à leurs misanthropiques pensées; le préjugé est détruit depuis cette année seulement. Chacun a le droit de courir et d'être couronné s'il a des talens, même le fruit ignoré d'une faute. Tous les chevaux sont égaux devant la loi.

Aussi j'ai bravé la face maussade du ciel pour aller applaudir aux débuts de quelque bête généreuse, n'ayant d'autre recommandation que sa force et son courage. Je m'apprêtais à faire des vœux pour son triomphe, et j'aurais lu avec plaisir, en cherchant le nom du vainqueur, ces mots qui excitent un triste intérêt : « Père et mère inconnus! » — Je fus trompé dans mon attente; les prix étaient disputés par les gentilshommes de la race chevaline. Les concurrens sortaient d'écuries aristocratiques; ils appartenaient à lord Seymour, à M. de Cambis, etc.; je n'ai vu que des noms déjà célèbres, et le plus mal né des jouteurs était noble au moins par les jumens! Aucun roturier ne s'était présenté! quelle leçon de modestie et de réserve pour l'espèce présomptueuse des hommes! quel sentiment des convenances! Mais ne serait-ce pas plutôt l'insouciante habitude de l'esclavage? Espérons qu'il n'en est rien. Chevaux sans noms, réveillez-vous; vos chaînes sont tombées!

A peine déçu dans mes espérances, je fus mis en fuite comme les autres par une pluie à torrens. Chemin faisant, je me demandais, au retour, pourquoi cette foule empressée pour voir de loin et très imparfaitement un spectacle qui ne la touche guère, tandis que plusieurs de nos théâtres ont peine, chaque soir, à gagner de quoi subvenir à leurs frais? La solution n'est pas difficile à trouver : c'est qu'à la porte du théâtre on est arrêté si on ne tire son argent de sa bourse. Entre le plaisir qu'il faut payer et celui qu'on a pour rien, la différence est grande. Lorsque vous êtes prié de mettre la main à la poche, ne fût-ce que pour en sortir la moindre pièce de monnaie, l'empressement diminue aussitôt sensiblement. On veut se divertir pour son argent, et on devient d'une grande exigence. Pour aller aux plaisirs qui ne coûtent rien, on affronte la pluie et les vents, on s'expose à gagner une maladie qui vous alite et vous ruine, on gâte pour cent francs de hardes; mais supposez qu'on fasse payer cinq sous à la porte du Musée, vous éliminez du même coup la moitié du public, à savoir les fantassins et les bonnes d'enfans; — vingt sous, et on se promenerait à l'aise dans les galeries; — cinq francs, et le Louvre serait désert! Vainement Delaroche, Horace Vernet, Ziégler, Robert lui-même ou M. Ingres auraient exposé des merveilles, les cinq francs à payer arrêteraient court l'élan généreux vers les sublimes productions des arts. Chacun se verrait singulièrement gêné par une arrière-pensée : « Pour cinq francs, on a une stalle au Vaudeville, » dirait l'écolier en vacances. — « On va déjeuner à Versailles, » dirait l'employé. — « On donne à sa femme un verre en cristal, ou à sa fille une paire de souliers, » dirait le père de famille. — Il n'est personne qui n'eût au moins un instant d'hésitation. O génération de supputateurs! que tu sais bien le prix de chaque chose! — Je connais

des gens millionnaires qui passent leur vie à importuner les directeurs de théâtres ou de journaux pour obtenir des loges de faveur. Quatre heures sonnent, il faut se presser, que le cocher fasse prendre le galop; on aurait disposé des coupons! Les chevaux de mille écus sont crevés pour économiser trente francs!

M. Scribe sait son monde sur le bout du doigt quand il vous peint des gens économes, quand il sacrifie l'amour à de misérables calculs, dont il ne vous épargne jamais le chiffre exact. Pas une de ses pièces où vous ne voyiez quelque portefeuille empli de billets, circuler de main en main! Les héroïnes, cédant à une cupidité désolante, sont qualifiées de filles raisonnables. Les amans ne sont fidèles que si l'objet aimé est une riche héritière, et je gage que la pièce n'est pas achevée, le portefeuille n'a pas encore servi de dot, que déjà l'auteur sait, à quelques francs près, ce que son ouvrage lui rapportera. O muses! inspirez-le!

J'ai ouï dire que M. Scribe était fort blasé sur les plaisirs de la capitale, et cela doit être; mais je suis sûr qu'ayant ses entrées à tous les théâtres, il en profite encore volontiers; il va au Musée sans doute, peut-être même au Champ-de-Mars, et ne dédaigne pas la fête d'anniversaire. On n'aime plus le plaisir, on n'aime que le métal symbolique par lequel on pourrait se le procurer; mais on se persuade encore qu'on y trouve de l'attrait, parce qu'on croit avoir gagné les dix francs que coûterait la place qu'on occupe à l'orchestre de l'Opéra. On bâille outre-mesure, on s'endort, et quand le rideau tombe, on se dit : « Tous ces gens-là paient pour s'amuser, et moi je m'ennuie gratis! » et on se couche satisfait.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Rome dans les Gaules, par M. Alex. Dumas 5
Les Minnesinger, par M. X. Marmier. 40
Lope de Aguirre, par M. Ternaux-Campans. 53
Bulletin 67

Le Sphynx de la Cour, par M. Roger de Beauvoir 73
La Reine du Monde, par M. Auguste Barbier. 122
Six Heures de la Vie d'un vieux garçon, par M. Paul de Musset. 126
Bulletin 133

Une rencontre sur l'Etna, par M. Ch. Didier. 145
Poètes Anglais. — Coleridge, par M. E. D. Forgues. 168
Les Livres Menteurs et Mademoiselle Finon, par M. Méry. . . 187
Les Poètes Dalmates et les Femmes Dalmates au XVIIIe siècle, 2me article, par M. Ph. Chasles 196
Bulletin 204

Washington Levert et Socrate Leblanc, 6me partie, par M. Léon Gozlan.. 213
Lettre sur la Martinique, par M. L. de Maynard. 253
Beaux-Arts. — Les Pianos de Pape, par M. Castil-Blaze. . . 278
Bulletin 285

Washington Levert et Socrate Leblanc, dernière partie, par M. Léon Gozlan. 293
Le Triomphe de l'Art, par M. Philarète Chasles. 332
Préface d'une Galerie de Bas-Bleus, par M. Arnould Fremy. . 340
Académie royale de Musique. — Duprez, par M. Castil-Blaze. 348
Bulletin 355

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DIX-HUITIÈMES ANNÉE

DE LA REVUE DE PARIS.